DES

PASSIONS.

DANS L

PASSIONS

DES

PAX

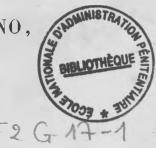
DANS LEURS RAPPORTS

LA RELIGION, LA PHILOSOPHIE, LA PHYSIOLOGIE ET LA MÉDECINE LÉGALE,

AVEC

PAR P. BELOUINO,

Docteur Médecia.



PREMIER VOLUME.

PARIS,

CHEZ WAILLE, LIBRAIRE,

RUE CASSETTE, 6 ET 8.

1844.

IMPRIMÉ, A ANGERS, PAR CORNILLEAU ET MAIGE.



PRÉFACE.

Bien des livres ont été écrits sur le sujet que je traite; je dois expliquer au lecteur pour quelles raisons j'ai publié le mien. Dirai-je qu'il entre dans le plan d'une série de travaux que j'ai entrepris; que, d'après ce plan, je devais nécessairement parler des passions humaines? C'est là un rêve de ma pensée que le temps peut effacer d'un coup d'aile, que mes efforts n'auront peut-être jamais la puissance de réaliser. Je prie qu'on me pardonne cette première raison, cette illusion, peut-être.

D'autres motifs plus élevés m'avaient encouragé. Je voulais faire un livre où la science et le dogme marchassent de front, appuyés l'un sur l'autre; un livre

duquel je ne dirai pas le sentiment religieux, mais le Catholicisme, fut le fondement tout entier. Je voulais sinon proclamer, du moins reproduire scientifiquement, autant que le comportent les questions que je traite, que les croyances de notre religion, que les récits de nos livres saints, sont complètement d'accord avec les besoins de notre nature, avec les lois qui président à la vie morale et physique de l'homme. Je voulais faire l'histoire de nos passions sous ce double point de vue religieux et physiologique; les étudier dans leurs rapports avec la vie présente, dans leurs tendances vers la vie future. Pour faire ce travail, que je donne au public comme une œuvre de conscience avant tout, je me suis donc inspiré des croyances de la foi chrétienne. S'il m'avait fallu m'isoler de cette lumière, pour parler le langage de la science livrée à elle-même, certes le courage m'eût manqué. Je ne sais point bâtir dans le vide, et je ne veux pas mettre mon nom sur une œuvre que ma conscience réprouve. En ne traitant mon sujet qu'en médecin et en philosophe, j'aurais agi, vis-à-vis du public, comme un témoin insidèle qui vient tromper la justice en ne disant la vérité qu'à demi.

A mes yeux, la science n'est qu'une chose vaine, qu'une aberration de l'orgueil humain, qu'un chétif édifice d'hypothèses, quand elle n'enfonce pas ses racines dans les vérités religieuses.

Parler de l'homme moral en dehors de ces idées, ce serait oublier le premier chapitre de son histoire, qui doit dire d'où il vient, et le dernier, qui doit dire où il va. Ce serait rayer d'un trait de plume son origine et son but éternel.

J'ai puisé mes principes de morale dans l'enseignement de l'Eglise, dans les croyances émanées de l'éternelle vérité, et admis par le bon sens général. Autant que je l'ai pu, j'ai pris dans les auteurs sacrès, dans les pères, les idées que j'émets. L'ancien et le nouveau Testament m'ont très souvent fourni des textes à l'appui des vérités que j'avance ou que je soutiens.

Les moralistes anciens, les modernes, ont été pour moi une source féconde. Les excellentes conférences de l'abbé Frère m'ont servi pour mes généralités.

Pour la partie médicale et physiologique, j'ai suivi les données de la science actuelle, arrivée, quoi qu'on en dise, à un haut degré de perfection.

Quant aux systèmes nouveaux, tels que la phrénologie, j'en ai parlé avec réserve, ne leur accordant que le degré d'importance qu'ils m'ont paru mériter.

Je n'ai rien dit du magnétisme, parce que je ne crois pas qu'on puisse encore formuler de loi à propos des faits extraordinaires qu'il présente, et que personnellement j'admets en grand nombre. Dans l'état actuel de cette science, les hommes sages doivent observer et se défier surtout, car le charlatanisme et l'immoralité en ont souvent abusé. Je suis également éloigné de l'enthousiasme qui s'engoue, et du dédain superbe qui nie sans regarder suffisamment. Quelquesuns m'ont fait le reproche d'avoir étudié ces phénomènes. Quel crime, en effet, que de vouloir s'instruire! Ils ont lâchement exploité ce reproche contre moi.

Tant pis pour eux! Une mauvaise action ne tarde pas à punir celui qui la commet. Je suis heureux de la leur pardonner.

Si j'ai donné une nouvelle division des passions, je ne l'ai point fait par envie d'innover, mais parce qu'elle m'a paru vraie, fondée surtout sur l'observation du cœur humain, sur la destination de l'homme et sur les vérités révélées.

On me reprochera peut-être d'avoir fait entrer dans mon cadre, des sentiments, des vertus, qui ne sont pas, à proprement parler, des passions. Ainsi la charité, par exemple. J'ai étudié le cœur humain dans ses instincts primitifs, dans ses passions émanées de l'éducation, de la civilisation. Pourquoi ne l'aurais-je pas étudié sous l'empire de la grace? Si la charité, par exemple, vient plus encore du secours d'en haut que de l'homme lui-même, une fois qu'elle existe, elle n'en est pas moins un sentiment, une vertu, une passion de son cœur, ou plutôt la sanctification de toutes les passions nobles et généreuses qu'il renferme. Je ne pouvais, ce me semble, me dispenser d'en parler.

Pour traiter ce sujet si vaste, si difficile, j'ai puisé largement à des sources étrangères; mais je me suis autant aidé de l'observation que j'ai faite des hommes. On observe vite, quand on veut s'en donner la peine; maintenant les événements se précipitent, et les hommes làchent la bride aux penchants de leurs cœurs. Il est rare que je n'aie pas décrit d'après des types, des modèles que j'aie rencontrés dans la société. Elle nous montre rapidement, à nous médecins, ses joies et ses

douleurs, ses vertus et ses vices. Notre ministère nous conduit, dans la même journée, près du chevet des heureux du siècle, et du grabat des infortunés.

J'ai cherché dans cet ouvrage à jeter sur les détails de la science un vêtement agréable : cependant je ne crois pas m'être laissé égarer par les séductions de l'imagination. J'ai parlé comme j'ai senti, et j'ose dire qu'à défaut d'autres qualités, mon livre aura celle d'être l'expression entière de ma pensée. Ceux qui le liront, n'y trouveront point un amusement pour leur esprit, mais j'espère qu'ils y trouveront de bons sentiments pour leur cœur, des vérités pour leur conscience. Je m'estimerais trop heureux si le bien de quelquesuns et la sympathie d'un seul de mes lecteurs étaient la récompense des heures de travail et de fatigue qu'il m'a coûtées. Je n'ai rien rayi, pour le faire, aux exigences de ma profession : les heures de mes journées appartiennent aux malades et aux malheureux. C'est le fruit des heures de mon repos qui m'appartiennent, à moi, que je prie mes lecteurs d'accepter.

Ceux qui chercheraient dans ce livre des opinions politiques, chercheraient en vain. Je n'ai point trempé ma plume dans le fiel et dans la boue, cette encre des partis. Les principes et les vérités sont, dans ma pensée, bien au-dessus des fluctuations de l'opinion. Dieu ne veut pas qu'on les incline devant tel ou tel qui domine ou qui succombe; mais il ordonne à tous, qu'ils se nomment monarques ou tribuns, de les respecter et de les prendre pour règle. Je ne descendrai pas dans cette arène, j'y ai vu des choses

PRÉFACE.

trop douloureuses et trop misérables. Il en est qui disent que la liberté repousse la foi : d'autres que la foi repousse la liberté; il y a scandale dans ces exclusions réciproques. Pour faire les appréciations auxquelles j'ai nécessairement dû me livrer, je me suis tenu audessus de ces régions infimes où s'agitent les intérêts politiques; je n'ai voulu les voir et les juger qu'au point de vue de la vérité.

Ce livre est-il un livre de médecine? Incontestablement, pour ceux qui comprennent l'homme. Quant à ceux qui le matérialisent et qui ne traitent que des plaies ou des inflammations, ils ne le penseront peutêtre pas. Je vais dire encore : tant pis pour eux! Les maladies de l'ame sont plus nombreuses, plus difficiles souvent à traiter que celles du corps; il est peu de ces dernières qu'il soit permis de considérer isolément et au point de vue de l'anatomie pathologique toute seule. Celui qui, au lit d'un malade, ne s'occupe que de son corps, forfait étrangement à sa noble mission. Quant à moi, je le crois indigne des fonctions qu'il exerce. Heureusement tous ne sont pas ainsi sous l'empire des idées matérielles; il est beaucoup d'hommes qui sont, par leur talent et par leur science, la gloire de la profession que j'ai l'honneur d'exercer. Consolateurs de ceux qui souffrent, ministres envoyés de Dieu vers les ames qui gémissent, ils ont une main secourable pour les plaies du corps, et de douces paroles pour celles du cœur. Qu'ils daignent accepter cet hommage que je leur offre, s'ils trouvent dans ce livre les sentiments généreux que l'humanité, que la souffrance, sont si

heureuses de rencontrer en eux, s'ils y voient le fruit de la semence qu'ils ont jetée en moi par leurs leçons, par leurs exemples, leur approbation sera pour moi une flatteuse récompense.

A côté des médecins institués par la science, il en est d'autres institués par Dieu et par l'Église, et revêtus d'un caractère sacré. Ils ont, ainsi que les premiers, besoin de connaître l'homme tout entier. Il importe qu'ils comprennent les influences réciproques qu'exercent l'une sur l'autre les deux parties de nous-même.

Il est regrettable que les médecins se bornent, la plupart du temps, à des études physiques et matérielles, et que les prêtres ne connaissent pas davantage le corps et ses fonctions, ainsi que l'action qu'il a sur l'ame. On divise ainsi une science faite pour être une et indivisible, comme son objet. Il est fâcheux que les médecins, une fois quittes de leurs humanités, abandonnent les études psycologiques. Il est fâcheux qu'on ne fasse pas dans tous nos séminaires des cours de physiologie, d'anatomie, dans leurs applications morales et théologiques.

En général, les prêtres se défient trop des écrits des laïques; ils ont pourtant besoin du concours de la science, et si, pendant qu'ils se livrent aux sublimités de leur ministère, qu'ils courent à tous ceux qui souffrent ou qui pleurent, il est des hommes qui se dévouent à l'étude, ils doivent accepter leur aide avec reconnaissance, avec empressement.

Avant de publier ce travail, pour lequel j'ai reçu des encouragements bien flatteurs, s'ils ne sont trop bienveillants, je me suis entouré de conseils éclairés, afin que ma plume ne laissât rien échapper d'hétérodoxe.

Je remercie tous ceux dont l'amitié m'a conseillé, encouragé, soutenu. Si quelques-uns de mes amis re-connaissent dans ce livre des pensées qui ne me seraient peut-être pas venues sans eux, qu'ils n'en soient point étonnés, désirant m'adresser aux cœurs, je me suis naturellement servi de préférence de ce qui arrivait le mieux au mien.

GÉNÉRALITÉS SUR L'HOMME.

DOUBLE NATURE DE L'HOMME.

L'homme, esprit et matière, est formé de deux êtres dont la nature est si dissemblable, que le lien qui les unit sera toujours un profond mystère. Chacun d'eux est doué de facultés, de puissances, en rapport avec sa nature; de là une double vie, celle de la matière et celle de l'intelligence. Grace à cette existence double, l'homme correspond directement au monde absolu et incréé qui est Dieu, et au monde créé qui est l'univers. Point de contact où viennent se joindre les deux modes de l'être, l'esprit et la matière, chaînon qui unit la terre et le ciel, en lui s'opère l'union de l'esprit et des corps.

Dans cette incompréhensible incarnation, l'esprit régit la matière en s'abaissant jusqu'à elle; et la matière, devenue sensible, s'élève par l'esprit jusqu'à son auteur et le glorifie par ses actes. Ainsi, tenant le milieu, et comme suspendu entre l'univers et Dieu, l'homme ne comprend ni l'un ni l'autre. Il ne sait pas l'essence des êtres, non plus que leur principe et leur fin. Il monte jusqu'à Dieu, il descend jusqu'à la matière, et son intelligence est également repoussée par l'infini et par le néant. Son esprit est un flambeau qui éclaire le milieu des choses, tandis que les deux extrêmes restent dans l'obscurité.

L'homme sent qu'il existe; il a conscience de ses rapports avec les êtres extérieurs à lui; il comprend la bonté et la malice de ses actes; il sait la différence du bien et du mal. Son ame sent qu'elle est faite pour être la maîtresse et la souveraine du corps; qu'elle devrait le dominer, quelles que fussent ses révoltes, et le faire agir comme son instrument. L'homme, en effet, est une intelligence qui se sert des organes. (Homo est anima corpore utens. — Saint Augustin traduisant Platon.) Cette belle définition nous indique à la fois les deux natures qui sont en lui, et leur hiérarchie. En nous montrant le corps comme partie secondaire et sujette, elle nous fait sentir quelle importance nous devons attacher à l'étude de l'ame. C'est dans cette étude seulement que nous trouverons la vraie science de l'homme; c'est là qu'est la source de toute philosophie et de toute morale.

L'HOMME EST UN ÊTRE DÉCHU.

Évidemment l'homme actuel est une déviation d'un type originel plus parfait; à défaut de la foi, la raison seule le proclame. Qui que vous soyez, descendez en vous-même, vous y trouverez, d'un côté, comme un vague instinct de bonheur et de puissance, en rapport avec votre état primitif et normal; de l'autre, un sentiment profond de vos misères et de vos faiblesses, en rapport avec votre dégradation actuelle. Vous dominez toute la création par la pensée; vous sentez votre ame plus puissante que la matière; vous avez, dans l'essence de votre être, une soif immense de bonheur, de gloire, de puissance, et cependant les objets créés agissent sur vous, vous dominent, vous enchaînent par les sens. La matière est l'objet de votre concupiscence, la chair et les formes vous attirent et vous charment. Vous éprouvez un besoin impérieux de connaître, et vous sentez, entre vous et toute chose, une barrière que forme votre impuissance.

Cette nature orgueilleuse et rampante, à la fois avide de

bonheur et abreuvée de misères, pleine du sentiment instinctif de sa puissance et environnée de liens et de faiblesse, qu'annonce-t-elle donc, sinon un être déplacé, assujetti et humilié? Car, si elle n'avait connu le bonheur, sentirait-elle sa misère? si elle n'avait connu la lumière, percevrait-elle les ténèbres dont elle est entourée? En un mot, aurait-elle conscience comme de deux natures en elle, une qui tend au ciel, et l'autre qui de son poids gravite vers la terre? Aurait-elle la science du bien et du mal, l'amour du souverain bien, avec la concupiscence des choses d'ici-bas?

Ici est un mystère qu'il faut admettre sans le comprendre, une reconnaissance que fait tacitement la raison de sa force et de sa faiblesse, c'est-à-dire des contradictions étonnantes qui existent dans l'ame. Par sa force, la raison s'oblige à croire sans comprendre, et sa faiblesse ressort de cette impuissance même de comprendre. A chaque pas, il en est ainsi; pour vivre intellectuellement une seconde, il faut que la partie de l'ame qui voit clair, s'appuie sur celle qui croit sans voir. Il faut que ce que Dieu a laissé de Iumière à l'homme, l'avertisse qu'il lui en cache davantage, qu'il a obscurci son intelligence, pour mettre à sa place la foi, qui est quelque chose d'infirme et d'incomplet dans l'être. Évidemment c'est chose étrange que la dégradation que subit l'humanité, mais, si on ne l'admet pas, que penser de la justice de Dieu qui met en nous l'image de la gloire et du bonheur, et qui nous accable de misères et d'abjection? Comment expliquer notre existence avec ses mystères de grandeur et de faiblesse, de science et d'ignorance, avec ses oppositions et ses contrariétés sans nombre? Comment expliquer le bien et le mal? Pourquoi la vie commence-t-elle au milieu des gémissements et des déchirements d'entrailles; pourquoi la traversons-nous au milieu du malheur et des larmes, pour devenir la proie de la mort, malgré nos antipathies pour elle et la soif immense de bonheur que Dieu a mise en nous?

Personne, parmi ceux qui réfléchissent, ne conteste, en pré-

sence de ces faits, que l'homme ne soit déplacé, et qu'il n'existe un état plus parfait dans lequel il doit entrer au-delà de cette vie. Mais ce qui est aussi certain, c'est qu'il avait été primitivement créé dans un état de perfection dont il est déchu. Les traditions de l'antiquité consacrent cette croyance en la faisant apparaître comme un souvenir dans la mémoire des peuples; la mythologie la proclame partout; la philosophic l'a reconnue, et Platon, ce génie puissant qui dévoila tant de vérités, n'eut pas de doutes à cet égard. Au dessus de tout cela, nous avons la grande autorité des Écritures, qui seules nous ont donné une histoire rationnelle de l'humanité, complètement en rapport avec ce que la science a pu démontrer plus tard. Disons-le ici en passant, quand la science contredit les Écritures, ce n'est que dans ses systèmes, jamais dans ses démonstrations. Elles ont subsisté à travers les siècles, comme un phare immense mis par Dieu au milieu du monde pour l'éclairer. Ceux qui sont restés sous cette lumière ont vécu et grandi; elle les a protégés, elle a élevé leur intelligence, et fait fleurir leurs institutions. Au contraire, ceux qui se sont éloignés d'elle, se sont avancés de plus en plus dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie; de sorte que le monde est comme divisé en zones, dont le flambeau des Écritures est le centre, et dans ces zones l'humanité prospère en raison de la quantité de lumière qu'elle reçoit. Or les Écritures, cette source de vie et de lumière, ce sleuve de vérité qui alimente le monde, posent comme base de l'histoire de l'homme le péché originel et la dégradation qui en fut la conséquence ; elles imposent à la raison ce qu'elle même ne peut s'empêcher de voir; sous d'aussi lumineuses clartés, ne craignons pas de tomber dans l'erreur. Il est évident que l'homme est déchu, voyons ce qu'il était avant sa chute.

L'HOMME AVANT LA CHUTE.

Qu'était l'homme avant sa chute? Notre raison est impuissante à résoudre cette difficile question, dont l'obscurité n'est pas suffisamment éclairée par le flambeau de la foi. De puissants génies ont voulu expliquer l'état primitif de l'homme et se sont contredits. Saint Grégoire de Nysse, saint Jean-Damascène, saint Anastase, sont en opposition avec saint Augustin et avec saint Thomas. La science n'a rien conquis de positif, et l'Église n'a rien décidé. Ce que Dicu a tenu caché si longtemps, sera toujours dans le domaine du doute et au nombre de ces choses qu'il livre aux disputes des hommes. A ceux qui par hasard rencontreront la vérité, rien n'affirmera que ce soit elle, car la révélation pouvant seule nous instruire sur nos origines, là où elle se tait, tout est incertain, même le vrai.

Néanmoins cette question intéresse à un trop haut degré la science et notre curiosité, pour que nous ne cherchions pas à nous former une opinion d'après ce qui nous paraît le plus conforme à la bonne interprétation des Écritures.

Comment l'homme a-t-il commencé à exister sur la terre? Parmi tous les systèmes qu'a imaginés la science, il n'en est pas un seul qui ne répugne à la logique. Si ceux qui croient à Dieu et à la création, s'appuyaient sur d'aussi fragiles hypothèses, il n'y aurait pas de sarcasmes assez amers pour les combattre. Car il semble que pour avoir le droit de déraisonner impunément, il suffise d'afficher l'incrédulité: on se révolte devant la plus légère obscurité des Écritures, et l'on s'incline avec respect devant les systèmés scientifiques les plus hasardés, souvent même les plus absurdes.

Un savant nous fait tous descendre d'une earpe : un autre, plus habile ou mieux informé, nous fait passer de l'état de matière brute par tous les degrés de l'animalité. Quelle noble généalogie pour le roi de la nature! Si les lois qui auraient produit ces miracles étaient encore en vigueur, qui sait où nous

nous arrêterions dans cette voie de perfectionnement? Peut-être verrions-nous bientôt l'orang-outang de nos ménageries se transformer tout-à-coup en homme raisonnable, et venir réclamer une place et des droits parmi nous. D'autres font de nous une parcelle de Dieu : nous ne serions d'après eux que quelquesuns des nombreux atomes qui s'agitent au sein de la grande ame universelle, recevant sans cesse des modifications de forme et de propriétés. Etrange idée de Dieu que celle des panthéistes! Selon eux, Dieu serait un être éternel que le temps frappe incessamment de mort dans toutes ses parties; un être infini, et cependant mesuré dans les étroites limites de l'espace et du temps; un être immuable, soumis à tous les caprices de la forme. Il serait souverainement intelligent, et composé de parties brutes ou dont l'intelligence ne serait point en communication avec celle de l'ensemble; souverainement heureux et bouleversé, dans ses parties purement matérielles, par des cataelysmes, enfants du désordre, et, dans celles qui sont animées, par des souffrances morales et physiques sans nombre. Mais qu'importe l'absurdité de pareils systèmes? L'esprit est comme un enfant qui fuit la maison paternelle, il faut qu'il s'arrête quelque part; dans sa misère et sa pénurie, le plus chétif abri lui devient bon.

D'autres, pour trancher le nœud de toute difficulté, disent que de toute éternité les hommes existent sur la terre. Mais, par malheur pour ce système, toute succession suppose un commencement, et quelque faculté qu'ait l'esprit de le reculer dans la nuit des siècles, il faut bien qu'il l'admette. Tout ce qui se compte commence nécessairement par l'unité, et c'est zéro, c'est-à-dire le néant qui précède ce principe de toute nomenclature. Or, l'homme qui naît aujourd'hui pour mourir dans quelques jours, qui n'est en contact qu'avec un instant insaisissable du temps qui s'envole, est évidemment l'effet d'une cause en dehors de lui-même, et cette cause, on la doit placer au principe des générations.

Sera-t-elle un homme?

Concevra-t-on un être qui a la puissance d'exister par luimême et qui meurt; qui n'a pas eu de commencement, et qui a une fin; qui crée, par voie de génération, des êtres qui n'ont de sa nature que les infirmités, de sorte que dans cette génération, loin de produire il détruise, il anéantisse ce qui faisait le fond, l'essence de sa nature? Car ce qui était éternel devient soumis à la mort; ce qui était puissant devient infirme; ce qui était par soi, et sans autre cause que soi, devient une simple succession d'effets.

Plutôt que de tomber dans une aussi grande absurdité, l'homme doit écouter celui qui seul a le droit de lui dévoiler son origine, puisque c'est lui qui l'a créé. Quand il n'existait pas encore, assistait-il aux conseils de la sagesse de Dieu? Ouvrage du créateur, est-ce à lui de dire comment il a été fait ou bien est-ce à l'ouvrier? L'enfant sait-il les mystères de la conception dans le sein maternel? Peut-il dire, en puisant dans ses souvenirs, comment son corps s'est organisé, et comment une ame est venue l'habiter? Si l'homme ignore ces choses, comment expliquerait-il cet enfantement qui s'est fait en Dieu, cette création qu'aucune existence humaine n'avait précédée? Il est évident que si Dieu ne lui avait pas révélé son origine, rien ne la lui aurait apprise. Écoutons donc le narrateur inspiré des œuvres de Dieu nous les raconter dans la sublime simplicité de son langage:

Un acte de la volonté suprème venait d'accomplir la création; mais il manquait encore à cette œuvre sublime un être intelligent, pour réguer sur elle et en offrir l'hommage à son auteur, pour en être, en un mot, le prêtre et le roi.

Dieu va le former; c'est de la terre qu'il le tire. « Le Seigneur forma donc l'homme du limon de la terre. » L'une des parties de l'homme, le corps, existe donc; comment Dieu va-t-il donner naissance à l'autre? Est-ce dans la matière qu'il la prendra aussi? Non; l'homme tient assez par le corps à la nature matérielle; voilà la première moitié de la chaînc établie, un premier mode de création mis en œuvre; c'est

une substance d'un ordre nouveau qui va naître, ce n'est plus de la matière: c'est un souffle de vie que Dieu répand sur le visage de l'homme, et il devient vivant et animé. « Il répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme devint vivant et animé. » Impénétrable mystère dont le secret est en Dieu, dogme sublime de l'union de l'ame immatérielle, et du corps sorti du limon de la terre; qui donc, si ce n'est Dieu, vous a révélés d'une manière si précise à l'auteur de la Genèse, pendant que les plus grands philosophes de l'antiquité n'ont eu à cet égard que des données si incertaines?

C'est sur le visage de l'homme que Dieu répandit ce souffle de vie qui l'anime, et c'est lui qu'on appellera le miroir de l'ame. C'est sur ses traits que se manifestera la pensée, et dans la forme du corps, la supériorité humaine se montrera majestueuse et incontestable. La pensée, placée au sommet de l'édifice, contemple les cieux à plein regard, elle domine, comme d'un trône, tous les êtres qui l'entourent. Elle fait en souveraine l'inspection de son empire.

L'homme si magnifiquement doué du côté du corps, le fut encore mieux du côté de l'intelligence. Son corps tiré de la matière, en garda les propriétés, c'est à dire les imperfections; son ame, souffle de vic, immatérielle et immortelle comme Dieu, faite à son image et ressemblance, brillait de tout le reflet des splendeurs divines. Le corps tenait sa nature de la matière, et la matière était sa nourriture; mais l'ame participant de la nature de Dieu, avait pour aliment Dieu même qui est la science, elle le connaissait autant que sa qualité de créature le lui permettait. L'homme jouissait pleinement de tous les avantages que lui conférait cette connaissance qu'il avait de Dieu, qui n'avait pas pu dans sa justice la lui refuser en le créant. La destination qu'il avait reçue, en est du reste la preuve la plus frappante et la plus claire. Dieu l'avait créé pour commander à l'univers, il lui en avait expressément donné l'empire; or pouvait-il l'investir d'un commandement sans lui donner la connaissance parfaite des êtres qu'il était appelé à

gouverner; lui faire le cadeau illusoire de choses que son intelligence n'aurait pas connues? Il n'en était pas ainsi, l'homme connaissait intimement les êtres créés et leurs rapports entre eux. C'est ce que signifie ce passage de la Genèse; « Il (le Seigneur) les amena devant Adam, afin qu'il vit comment il les appellerait, et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux, est son nom véritable.» (Genèse, chap. 2, verset 49.) Nous voyons clairement par ce passage, que l'intelligence d'Adam n'étudia pas la science de tous ces êtres; mais qu'elle en fut illuminée.

Dieu ne dit pas: pour qu'il cherchât, mais pour qu'il vit comment il les appellerait; et ces mots: « le nom qu'Adam donna à chacun des animaux, est son nom véritable,» dénotent une science intime, complète de la nature de ces êtres, de leurs rapports et de leur destination.

Quand Adam reçut ainsi l'investiture de son royaume, que Dieu lui fit exercer le premier acte de sa souveraineté, la femme n'existait pas. La nature avait son roi, mais lui-même était seul, il n'avait aucun aide semblable à lui, et Dieu avait vu dans sa sagesse que cela n'était pas bon. Alors il forma la femme de la substance même de l'homme, pour qu'ils fussent unis, comme deux tiges poussées sur le même tronc, et que le lien d'amour qui doit unir l'espèce, puisât sa force dans l'unité de l'origine de la chair, aussi bien que dans l'unité de l'origine de l'ame en Dieu. Ceux qui disent que la semme n'entra pas dans le plan primitif de Dieu, qui vont même jusqu'à dire, en se fondant sur le verset 27 du premier chapitre de la Genèse, qu'il avait donné à l'homme les deux sexes, ne font pas attention que ce premier chapitre raconte sommairement toute la création sans entrer dans les détails, tandis qu'une portion du chapitre 2 reprenant les faits, est consacrée à nous raconter en détail ce qui a trait à la création de nos premiers parents. Sans aucun doute, celle de la femme eut lieu dans la durée du 6e jour ou de la sixième époque aussi bien que celle de l'homme. Les considérations que nous venons de faire cussent pu éviter à M. Guiraud bien des suppositions qui, pour être ingénieuses, ne sont nullement fondées; et en s'y arrêtant, saint Jean-Damascène n'eût pas dit que la femme avait été créée seulement dans la prévision du péché originel. Le verset 27 ainsi conçu : « Dieu créa l'homme à son image , il le créa à l'image de Dieu , il les créa mâle et femelle » a deux parties bien distinctes , et les commentaires interlignés du père de Carrière nous en expliquent parfaitement le sens. Voici le verset commenté : « Dieu créa donc l'homme à son image , il le créa à l'image de Dieu , l'ayant rendu capable de béatitude , de connaissance et d'amour; il les créa mâle et femelle , comme on le dira dans la suite. »

Après avoir créé l'homme et la femme, Dieu leur dit: » Croissez et multipliez-vous, remplissez la terre et vous l'assujettissez. » (Genèse, chap. 1, verset 28.) Evidemment il voulut que le monde se multipliât par voie de génération. Il n'avait pas pu créer l'homme et la femme dans un but différent, et pourquoi eût-il fait, sous ce rapport, pour l'espèce humaine, une autre loi que celle qui régit tous les êtres animés? Il n'a imposé à ses créatures que des lois peu nombreuses, et le secret de sa toute puissance, est de faire naître la multiplicité des effets de la simplicité des causes.

La femme créée pour être l'aide de l'homme, l'associée de ses destinées, fut aussi, dès le commencement, la compagne de sa grandeur; son ame, de même nature que celle d'Adam, jouit des mêmes priviléges. « Dieu créa en eux la science de l'esprit, dit l'*Ecclésiastique*, et il remplit leur cœur de sens. » Ainsi chez l'homme la faculté de connaître existait dans l'esprit et venait se fortifier dans le cœur par l'amour. Admirable distinction qui nous explique parfaitement l'état moral dans lequel il était. Connaître, c'était voir Dieu qui est toute vérité et toute science; aimer, c'était s'attacher à lui par une juste appréciation de son excellente bonté. Connaître, était pour l'homme quelque chose de passif. Car il était éclairé par la lumière de Dieu « qui, dit l'Écriture, faisait luire son œil sur leurs cœurs. »

Dieu se manifestait à l'esprit, mais laissait au cœur la faculté d'aimer; il l'avait rempli de sens, et lui faisait voir les biens et les maux. Là, étaient l'activité, la liberté, le choix. Être privilégié, élevé, lors de sa création, au dessus de toutes les créatures visibles, combien l'homme devait être reconnaissant envers son créateur! Avant de lui donner la liberté, il lui avait donné la science, et de plus, ses ordonnances et ses préceptes. Il lui avait prescrit l'ordre de sa conduite, l'avait honoré jusqu'à lui faire entendre sa voix, et faire luire à ses yeux les merveilles de sa gloire. Puis alors, il l'avait laissé entre les mains de son propre conseil, rendu en quelque sorte dépositaire de la loi de vie. Devant lui étaient l'eau et le feu, la vie et la mort, le bien et le mal. De quel côté va-t-il porter la main, car ce qu'il aura choisi lui sera donné? Voilà donc l'homme avec la science et l'amour, avec la liberté de s'attacher à son auteur ou de s'en séparer. Dans l'hypothèse de sa persévérance dans le bien, quel devait être son état sur la terre, quelle était sa destination? Nous le savons déjà en partie. Il devait croître et multiplier, remplir la terre et se l'assujettir, dominer sur toute la création, en être le roi. Dieu l'avait placé dans un jardin délicieux, pour qu'il le cultivât et qu'il le gardat. Il lui avait permis de manger des fruits et des herbes de la terre; seulement, parmi les arbres du paradis, il en était un, auquel il lui était défendu de toucher, sous peine de mort.

Ainsi l'homme, roi de la nature, supérieur à toute la création, devait être le plus heureux des êtres visibles, comme il en était le plus parfait. Rester uni à son auteur, était la condition obligée de sa félicité, car à cette union étaient attachées la science et la vie; l'action directe de Dieu les entretenait incessamment en lui, comme la lumière du soleil entretient la vie dans les plantes de la terre. Dieu n'avait créé ni la mort, ni l'ignorance, et l'humanité devait être à jamais exempte de toutes ces faiblesses d'une nature tombée, comme de toute souffrance morale ou physique.

L'homme devait manger pour nourrir son corps, parce que le corps était né de la matière; mais la faim ne déchirait pas ses entrailles, et la nourriture du lendemain n'était pas l'objet des inquiétudes de la veille. Les fruits de la terre suffisaient à ses besoins, et nous devons croire qu'une partie de ce qu'il y a de matériel et de grossier dans les fonctions de la nutrition, n'existait pas alors; le corps ne prenait probablement que ce que son entretien réclamait. Les besoins, peu nombreux et peu étendus, étaient faciles à satisfaire.

La chair et le sang ne souillaient pas la bouche de l'homme; immortel comme Dieu, il ne devait pas pouvoir détruire les êtres vivants et puiser dans la mort ses éléments d'existence. L'Écriture nous dit qu'il était nu; et en esset, les vêtements qui sont un moyen de protection, devaient être inutiles à l'être que la souffrance et la destruction ne pouvaient pas atteindre. Il devait cultiver la terre, mais cette culture était pour lui une source de jouissances et non pas de fatigues. Connaissant les êtres dans leur nature intime et dans leurs rapports, il pouvait, sans travail pénible, les diriger dans leur accroissement, et les aider à arriver à leur sin naturelle. La terre n'avait pas renfermé ses forces dans son sein, elle n'était pas ingrate à la culture, et produisait sans efforts ce que maintenant les sueurs sont obligées de lui arracher. L'homme, exempt de fatigues, ne devait pas avoir besoin de les réparer, et le sommeil, qui est un assujettissement de la faiblesse et une image de la mort, ne s'appesantissait pas sur ses sens. L'acte de la reproduction ne devait point être entaché de cette souillure des sens qui rend l'ame sujette de la matière. Sans prétendre nier que des plaisirs fussent attachés au rapprochement des sexes, il est nécessaire d'admettre que ces plaisirs, comme tous ceux qui dépendent des actes physiques, étaient subordonnés aux jouissances de l'ame; que cette dernière, vu sa supériorité, devait en éprouver par elle-même d'infiniment plus grands que ceux qui lui arrivaient par l'intermédiaire des organes. Du reste, elle ne permettait

aux sens d'exercer leur action que dans les limites du bien, et pour le but que Dieu les avait appelés à remplir. Cette dernière vérité nous semble incontestable; les plaisirs de l'amour, tels que les hommes les comprennent, les éprouvent actuellement, ont dù , comme tout le reste, participer de notre dégradation. Platon l'avait si bien compris , qu'il va jusqu'à dire qu'au temps de Saturne , l'acte de la reproduction ne devait pas s'accomplir de la même manière qu'à présent.

L'homme était donc intelligent pour comprendre, autant que possible, son auteur, et pour s'attacher à lui par l'amour; il avait un corps pour obéir à son intelligence et pour être en rapport avec la nature matérielle qu'il devait commander et diriger. L'ame, unie à Dieu, n'avait d'attrait que pour le bien, et le corps, soumis à l'ame, n'agissait que d'après ses impulsions. Les révoltes de la chair contre l'esprit étaient par conséquent impossibles.

L'homme devait pendant un temps vivre sur la terre, mais le nombre de ses jours lui avait été compté, et au bout de ce temps fixé, laissant son héritage terrestre à ses descendants, il devait passer sans effort à un état encore plus parfait, pour jouir au sein de Dieu de la plénitude de sa lumière et des manifestations de sa gloire.

Comment est-il déchu de ses hautes destinées, et quel a été le résultat de sa déchéance, voilà ce qui nous reste à examiner.

L'HOMME DÉGRADÉ.

Les Écritures nous apprennent qu'au commencement Dieu avait fait les anges, qui sont les plus parfaits des êtres créés. L'un d'eux, enivré d'orgueil et se complaisant dans sa propre beauté, crut pouvoir se soustraire à la domination de son auteur. Il se détacha de Dieu, entraîna dans sa désobéissance d'autres anges qui étaient encore, ainsi que lui, à l'état d'épreuve, et qui devinrent malheureux comme lui. Il fut leur chef et leur dominateur. Intelligence indépendante de toute communica-

tion avec la matière, l'ange superbe ne put pas être précipité jusqu'à elle, et ne fut point assujetti à ses entraves. Il ne devint pas ignorant comme l'homme, mais il recut immédiatement son châtiment irrévocable. Ce châtiment fut la conséquence de ses perfections, car il connaît et voit Dieu, comme centre de tout bonheur et de toute perfection, et Dieu le repousse éternellement de son sein. Sa science immense le dévore et le brûle. Il voit le bien et ne peut l'atteindre, il comprend le bonheur et le malheur l'accable. Sa nature, faite pour jouir du souverain bien, s'élance continuellement vers lui, mais la malédiction de son Dieu le repousse, et, dans sa rage, il maudit à son tour Dieu et tous les êtres. Incapable de bien faire, il cherche une affreuse consolation à entraîner au mal les autres créatures, car la vue du bonheur d'autrui le tourmente et l'irrite. C'est dans ce fait primordial, dans cette chute immense d'un des princes du ciel qu'il faut chercher la cause de la chute de l'humanité.

L'ange déchu, voyant l'innocence et le bonheur d'Adam et de sa compagne, résolut de les perdre, et, pour cela, il s'adressa à la femme, sachant qu'elle était plus faible, plus facile à séduire, qu'Adam serait promptement entraîné par elle. Instruit par sa chute, ayant éprouvé la désastreuse influence de l'orgueil, c'est par lui qu'il attaqua l'homme, et celui-ci, oubliant sa dépendance, conçut aussi la folle idée de devenir semblable à Dieu, et de vivre de sa propre puissance. Déplorable et ridicule aberration de la créature, qui ne tarda pas à recevoir la peine qu'elle avait encourue! Dieu punit l'homme dans la source de son péché; il s'était élevé par un inconcevable orgueil, et c'est dans cet orgueil qu'il fut frappé. Quand le verbe de Dieu proféra en face de l'homme déchu cette sanglante ironie : « Voilà Adam devenu comme l'un de nous, » combien dût être grand le désespoir du pécheur! Encore tout plein du souvenir de son bonheur, il se sentait abaissé, humilié et malheureux. Naguère il était puissant, le voilà faible et sujet à souffrir; il était immortel, le voilà soumis à la

mort. La science de Dieu remplissait son ame, et son ame est enveloppée d'ignorance. Son esprit dominait son corps, et son corps se révolte et tourmente incessamment l'esprit par ses appétits grossiers. Déplorable abaissement, malheur sans égal, comment donc êtes-vous devenus le partage de l'humanité? C'est, comme nous l'avons dit déjà, parce que l'homme, dans sa folie, a cru que tout ce qui lui venait de Dieu était de lui et en lui. C'est parce qu'il s'est préféré à son créateur et qu'il s'en est librement séparé.« Le commencement de l'orgueil de l'homme est de renier Dieu. » (Eecl. chap. 40, verset 44.) Que fut en effet l'orgueil de l'homme dans le cas dont il s'agit, sinon la révolte de l'être faible par lui-même, qui prend pour des attributs de sa nature tous les dons que la bonté de Dieu lui octroie, qui se proclame indépendant et veut vivre de sa vie propre en s'isolant de celui qui l'a fait? Ingratitude effroyable, mais aveuglement plus effroyable encore! Comment! c'est l'être qui n'était pas hier, qui outrage la main qui l'a créé et qui le soutient. Il vit à l'ombre de la puissance divinc et il s'en éloigne! L'insensé, il croit qu'il va devenir Dieu lui-même. Mais, bien loin de là, en s'éloignant de la source de vie, il tombe dans les bras de la mort; en abandonnant le principe de la force, il se livre à sa faiblesse. Dieu va le laisser tomber de sa main, briser le lien qui l'attachait et l'associait en quelque sorte à ses perfections, et le pauvre déchu sera réduit aux imperfections qui sont dans le fond de son être, créé du néant. Il n'à point en lui le principe de la vie, puisqu'il l'a reçue; or, Dieu cessant de le soutenir, sa nature portera les fruits de mort dont le germe est en elle, et l'homme venu de la terre s'en retournera dans la terre, comme les eaux du ciel reviennent au sein des mers d'où elles sont sorties. La mort est partout, excepté dans l'esprit humain qui ne croit pas à l'anéantissement; il répugne à la dissolution du corps, mais il ne peut pas lui donner l'immortalité. Dieu seul le pouvait, il avait créé l'esprit immortel par essence, et avait voulu que le corps, sujet comme toute matière à la dissolution, vécut cependant toujours. Tels étaient les desseins de sa providence.

Mais il avait remis l'homme entre les mains de son propre conseil; et celui-ci, dans son orgueil, s'étant éloigné de lui, il l'avait abandonné à lui-même. Les deux parties de son être, n'étant plus soutenues par la puissance divine dans l'ordre établi, suivent chacune de leur côté les tendances de leur nature. De là, ces contrariétés si grandes entre l'ame et le corps, cette guerre incessante et réciproque de la chair et de l'esprit. L'homme matériel obéit aux lois de la matière, il se transforme et se détériore comme elle, puis il finit par devenir le siège de lésions qui empêchent ses fonctions de s'accomplir, et le rendent la proie de la mort. Aussi du berceau jusqu'à la tombe, la vie est un chemin de misères et de souffrances. Le corps est plein de mille infirmités; il n'est pas un de ses besoins qui n'évoque une douleur, qui ne se satisfasse par la fatigue et le travail. Malgré les efforts continuels qu'on fait pour entretenir la santé en lui, qu'est-ce que la vie humaine? Une goutte d'eau dans la mer, un grain de sable sur ses rivages, un point insaisissable dans l'immobile éternité, et quelque court que soit cet instant, combien ne renferme-t-il pas de misères, de larmes et de labeurs?

En vain, ô homme, t'es-tu prêté à toutes les exigences de la chair, en vain pour elle as-tu fertilisé la terre, as-tu tiré de son sein les aliments qui te nourrissent et vaincu par tes efforts et tes sueurs la stérilité dont Dieu l'a frappée! En vain as-tu idolàtré ce limon que tu nommes ton corps, « souviens-toi qu'il est poussière et qu'il doit retourner en poussière. » Ainsi va le flot des générations; celle qui s'éteint devient cendre que la suivante disperse du pied; la vie est une proie que la mort doit étouffer tôt ou tard. Continuellement l'homme est en garde contre ses coups; chacun de ses pas peut le conduire aux embûches qu'elle lui tend, car elle le menace de tous les côtés à la fois. Tout conspire à sa perte, l'insecte qui rampe aussi bien que les bêtes féroces et les éléments

déchaînés. Son semblable lui-même arme contre lui son bras d'un glaive homicide; l'art de tuer les hommes est devenu une science et une source de gloire.

Si Dieu a puni l'homme aussi sévèrement dans son corps, il l'a puni plus sévèrement encore dans l'esprit. Il a cessé d'illuminer l'intelligence humaine des clartés de la science, et il l'a abandonnée à ses propres pensées. Or l'esprit de la créature n'a en lui que ténèbres et ignorance, car la science est en Dieu, qui ne se communique plus. L'esprit n'est plus suffisamment éclairé pour diriger le cœur dans son amour, et l'amour qui s'égare dans son objet, revient à son tour obscurcir l'intelligence. Voilà dans quel cercle s'agite désormais l'ame humaine. Avant la chute, l'esprit éclairé par Dieu percevait distinctement le bien et le vrai; maintenant, livré à ses seules forces qui sont bornées, il est trompé par les apparences des êtres, par ses appétits, par ses besoins. Il ne voit et ne juge les choses que d'une manière incomplète. Il prononce sur ce qu'il voit, et non sur ce que sont les objets en eux-mêmes; car il ne les connaît plus dans l'intimité de leur nature. Incapable de remonter aux causes premières par la force de son intelligence, il est obligé de faire à propos de toute chose un acte de foi. Il n'est pas un événement, pas un être qui ne présente à son esprit quelque mystère profond et impénétrable; de sorte que le résultat de son orgueilleuse révolte est justement le contraire de ce qu'il espérait. Pour lui l'obscurité a remplacé la lumière, l'ignorance a étendu son voile sur ce qu'auparavant il voyait d'une façon claire et distincte. L'incertitude entrave à chaque pas ses progrès et ses études, et après des siècles de pénibles labeurs, d'incessantes recherches, il est forcé d'avouer que de toutes parts les ténèbres l'environnent, et qu'il n'a fait que changer ses erreurs contre d'autres.

Continuellement entraîné par ses appétits charnels, par les passions nées de la tyrannie de son corps, il subit à chaque instant la peine de sa faute, dans ce flétrissant abaissement de son intelligence. Ce qui était une souveraineté est devenu un esclavage; et ce qu'il y a d'humiliant dans cet assujettissement, c'est que l'ame obéit à son esclave d'autrefois. Elle, si noble et si belle, partage les destinées de la chair et du sang; les pensées corrompues, les désirs brutaux qu'ils enfantent viennent retentir en elle et souvent la dominer. La faim, les maladies la torturent, la mort la fait trembler, car elle aime sa prison.

Déchu de sa grandeur première, l'homme est obligé de vivre à l'état de lutte continuelle pour mériter de reconquérir la noble position qu'il a perdue. Jamais ses efforts n'auraient eu l'efficacité convenable pour le relever de sa chute, si Dieu lui-même n'avait aidé sa faiblesse par l'inestimable bienfait de la rédemption. Pour en profiter, il faut que l'homme combatte incessamment ses penchants vicieux. Sa nature tombée, obéit facilement aux impulsions grossières de la chair et aux aberrations de l'esprit, frappé tout à la fois d'ignorance et d'orgueil.

Désormais voilà donc l'homme soumis à la douleur physique et à la douleur morale ou l'ignorance, cette double afflic tion que Dieu avait voulu lui laisser ignorer; car il ne faut pas interpréter les Écritures dans ce sens, qu'avant la chute, il n'avait pas idée du bien et du mal moral. Dès qu'il était assujetti par Dieu à une épreuve d'obéissance, il était nécessaire qu'il connût le juste et l'injuste. Quand le Seigneur sit à Adam la défense de manger du fruit de l'arbre du bien et du mal, il lui expliqua le sens de ces paroles en ajoutant : « Car au même temps que vous en mangerez, vous mourrez très certainement. » (Genèse, chap. 2, verset 47.) Or la mort, pour un être vivant, est une des plus grandes souffrances physiques et morales. Lorsque le démon, sous la forme du serpent, séduisit Eve par ses promesses, il donna aux paroles de Dieu la fausse interprétation que nous combattons ici. L'homme possédait la science dont un être créé était susceptible, mais il savait bien la distance qui le séparait de Dieu, seul possesseur de la science infinie, qui tient à l'essence divine elle-même.

Aussi le tentateur lui dit, pour flatter son orgueil: « Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » (Genèse, chap. 5, verset 5.) Insigne tromperie, qui ne fut hélas! que trop manifeste pour l'homme, quand il eut éprouvé la peine de son péché. La menace divine fut immédiatement exécutée, et le coupable sentit le joug des sens. « Ils reconnurent qu'ils étaient nus. « (Genèse, chap. 5, verset 7), ce dont jusque-là ils ne s'apercevaient pas. Mais dès-lors les aiguillons de la chair leur firent sentir leur nudité, et Dicu porta la fatale sentence qui assujettissait à la douleur tous les enfants des hommes. « Dieu dit aussi à la femme : Je vous afstigerai de plusieurs maux pendant votre grossesse, vous enfanterez dans la douleur. » (Genèse, chap. 5, verset 16.) Il dit ensuite à Adam : « Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage, jusqu'à ce que vous retourniez en la terre, d'où vous avez été tiré. » (Genèse, chap. 5, verset 19.) C'est ainsi que l'homme fut précipité du ciel en terrel, qu'il devint l'esclave de l'ignorance, de la douleur et de la mort. C'est ainsi qu'il tomba, des hautes régions où Dieu l'avait placé, sous la puissance du roi de la matière et des ténèbres.

DES PASSIONS EN GÉNÉRAL.

Avant d'aborder ce sujet, à la fois si intéressant et si difficile, nous avions besoin de poser les grandes vérités qui font l'objet des pages qui précèdent. Sans elles, nous ne pourrions expliquer ni comprendre les passions humaines telles qu'elles existent maintenant. Triste apanage de la dégradation que nous subissons, elles ne pouvaient entrer primitivement dans le plan que s'était tracé la divine sagesse. A elles seules, elles suffisent pour nous démontrer évidemment les vérités que la révélation nous enseigne, et qui sont les fondements de notre foi.

Certes, nous ne contesterons pas que les passions n'aient existé avant la chute, dans ce sens que le corps faisait sentir ses besoins à l'ame, la sollicitait à les satisfaire, et l'en récompensait par le plaisir qu'elle trouvait dans l'action des organes. L'homme, être mixte, à la fois âme et corps, devait jouir de tous les avantages dont cette double condition d'existence le rendait susceptible; mais, comme nous l'avons dit déjà, l'ame dominait le corps, pouvait à son gré maîtriser son action, arrêter ses mouvements. L'entendement, ou la faculté qu'a l'esprit de concevoir la vérité pure, immatérielle, éternelle,

régnait d'une façon souveraine sur l'imagination, sur cette faculté qu'a l'ame de recevoir la pensée par les sens, d'être impressionnée par les organes. Tout était dans l'ordre, et les passions, ainsi gouvernées, entrant dans le plan des œuvres de Dieu, étaient nécessaires à l'homme pour son bonheur. L'ame était simplement unie au corps; depuis la chute, elle lui est assujettie. L'ordre naturel a été détruit par la faute de l'homme, mais il n'en est pas moins l'ordre voulu par Dieu, le type de perfection que nous devons chercher sans cesse à reconquérir. Ce que Dieu avait voulu au commencement, il le veut encore; l'inconstance d'Adam n'a pas pu changer ses desseins éternels. Quoique l'homme ait enfreint la règle, elle n'en est pas moins impérieuse et obligatoire pour le salut. Mais il n'a point en lui-même la force suffisante pour rétablir entre l'ame et le corps ces rapports normaux qui doivent exister; abandonné à lui-même, il resterait éternellement sous le poids de sa déchéance. L'ordre naturel est détruit, comment pourra-t-il y suppléer? En aucune façon, si Dieu ne vient pas à son secours, car il ne peut ajouter aucune perfection à son être, vu qu'il n'a rien que ce que Dieu lui donne, et qu'il ne lui appartient pas de créer le bien là où il est détruit. Il eût donc à jamais été perdu, si Dieu n'eût réparé l'ordre naturel par l'ordre de la grace. C'est ici le lieu de faire voir l'erreur de ceux qui prétendent que les passions sont naturelles à l'homme, et qu'il doit s'abandonner à toutes leurs impulsions. Ce raisonnement captieux s'évanouit devant les considérations que nous venons d'émettre. Sans doute les passions sont naturelles à l'homme, mais seulement dans l'ordre voulu par Dieu, et sous la domination de l'esprit. Quand il les laisse dominer son ame, et qu'il obéit aveuglément à leurs inclinations, il s'éloigne de l'ordre naturel, qui veut que la matière soit soumise à l'intelligence. Le moyen d'obéir à la nature, ce n'est pas de subir le joug des passions, mais de les soumettre avec le secours de la grace d'en haut, faite pour réparer, et non pas pour contrarier la nature.

DÉFINITION DES PASSIONS.

Les passions sont les mouvements de l'ame, poursuivant son bonheur dans la recherche de ce qu'elle croit le bien, et dans la fuite de ce qu'elle croit le mal. Souvent on emploie cette expression, comme nous le faisons quelquefois nous-même, en mauvaise part, et alors elle désigne les mouvements de l'ame, poussés à l'excès, ou se portant vers un but coupable ou mauvais. Le nom de passions, donné aux mouvements de l'ame, vient de ce que, sollicités chez elle par les objets extérieurs, ou par l'influence des organes, ils l'affectent d'une façon passive et indépendante de sa volonté.

SIÉGE DES PASSIONS.

Action que le Corps et l'Ame ont l'un sur l'autre.

Quel est le siége des passions? Notre tâche devient ici fort délicate, nous nous trouvons au milieu d'opinions diamétralement opposées les unes aux autres. Les animistes veulent que l'ame soit le siége unique de nos passions, les matérialistes veulent que ce soient les organes. Gall et ses sectateurs, disent que chacune d'elles habite une partie déterminée du cerveau; d'autres, parmi lesquels Virey, prétendent qu'elles existent toutes dans le grand sympathique. Chacun de ces systèmes a le tort d'être exclusif et de poser ainsi à la vérité d'infranchissables limites. Pour être dans le vrai, il faut considérer la nature de l'homme et l'étudier tel qu'il est. Il n'est pas seulement un être organique, pas plus qu'il n'est un être intelligent pur. Il est composé d'une ame et d'un corps qui ont l'un sur l'autre une influence très grande, et qui, dans l'état de dépendance où Dieu les a placés. ne peuvent produire aucun acte qui n'émane plus ou moins de leur double concours. Le moindre changement des organes retentit dans l'ame et la modifie, et la pensée à son tour ne peut exister, sans que le corps n'en reçoive l'influence. Il ne faut pas essayer de séparer systématiquement ce que Dieu a si intimement uni. La nature n'obéirait point ainsi à nos divisions, et les faits ne se soumettraient point à nos hypothèses.

Il nous semble que tous ceux qui ont prétendu localiser les passions humaines ont commis une grave erreur. Les passions ne peuvent pas exister dans la partie matérielle, parce que la matière ne pense pas et ne sent pas. L'ame toute seule est le siège de ces phénomènes moraux qui s'accomplissent en nous, bien qu'elle ne les éprouve la plupart du temps, nous en convenons, qu'à l'occasion de certaines actions physiques qui les déterminent. C'est dans le corps qu'existe donc le stimulus des passions, et c'est lui qui dispose l'ame à les sentir. La chair est le foyer ardent d'où s'élèvent sans cesse les flammes qui viennent embraser l'esprit. Les sens sont les séducteurs de l'intelligence; continuellement occupés à solliciter d'elle les satisfactions qui les flattent, ils la poussent à leur accorder ce qu'ils désirent, et bientôt ils réagissent sur elle en lui transmettant d'enivrantes émotions. Cette source de nos passions les contient presque toutes, on pourrait les y suivre jusqu'à leur plus intime origine. Ainsi les organes de la génération stimulent sans cesse l'économie tout entière, et sont le point de départ de la passion de l'amour. L'estomac a des excitations fréquentes qui agissent aussi sur l'esprit. Maintenant, que ce soit tantôt au cerveau, tantôt au grand sympathique, que retentissent les actions et les excitations matérielles, pour de la être transmises à l'être pensant, c'est ce que nous ne pouvons pas nier, mais ces centres nerveux ne sont que les conducteurs de l'action physique, qui n'est point la passion, mais seulement sa cause et son excitant. Tous les organes de l'économie, tous les points de sa surface, tous les filets nerveux qui s'épandent en elle, si nombreux et si prodigieusement déliés, ont le pouvoir d'agir sur le corps et sur Tame. Partout où la sensation trouve une porte pour entrer

en nous, partout il y a une puissance qui peut produire les passions. C'est dans l'ame qu'elles résident; et c'est dans l'organisme que réside sculement le stimulus qui les éveille ou les fait naître.

Les passions existent dans la faculté de l'esprit qu'on nomme l'imagination; c'est elle qui reçoit l'impression des objets extérieurs; c'est en elle que vient retentir tout ce qui agite les organes. C'est pour ainsi dire la région inférieure de l'ame, l'écho de tous les bruits matériels. C'est d'elle que s'élèvent tous ces troubles qui viennent comme des nuages obscurcir les clartés de la raison et la lucidité de ses jugements. C'est entre ces deux facultés de l'ame humaine, qu'a lieu la lutte incessante de la chair et de l'esprit.

De tout temps, les philosophes, les physiologistes surtout, ont cherché à comprendre, pour expliquer les passions, comment l'action organique pouvait impressionner l'intelligence; comment il se pouvait qu'une modification matérielle vînt susciter la pensée. Jusqu'à présent, tous leurs efforts ont été vains, et nous ne pensons pas que l'avenir déchire le voile qui couvre ce mystère. Tant d'antipathies existent entre l'esprit et le corps; leurs propriétés et leur essence sont si opposées, que l'on ne peut concevoir entre eux que haine et profond éloignement. Pas un point de ressemblance ne les unit, et pourtant ils agissent l'un sur l'autre; c'est dans ce contact qu'est le mystère, c'est là que vient se briser notre orgueil, et qu'en dépit de nos prétentions, nous sommes forcés de mettre à nu notre ignorance. Ceux qui demandent qu'on leur explique les rapports de l'ame et du corps, qui comptent qu'un jour le scalpel de quelque anatomiste leur apprendra cette union, sont dans une profonde erreur. Ce n'est point la convenance des éléments constitutifs de ces deux parties de nous-mêmes, mais bien la volonté divine, qui opère incessamment cette réciprocité d'action du physique sur le moral et du moral sur le physique. L'anatomiste ne franchit pas la matière, sa science s'arrête aux limites de l'organisme ou bien elle va se perdre dans les minutieux détails qu'il présente. Le plus habile anatomiste n'en sait pas plus sur le sujet qui nous occupe que celui qui ignore la structure du corps humain; et quand, par malheur, il n'est pas doué d'un sens droit, il s'égare dans de vains systèmes enfantés par l'orgueil de son savoir et par l'habitude qu'il a de tout rapporter à la matière.

Le psycologiste, cet anatomiste de la pensée, qui connaît toutes les facultés de l'ame, est de son côté tout aussi impuissant, quand il veut descendre de l'esprit à l'organisation, et saisir le lien qui les unit. Il rencontre, lui aussi, l'abime effrayant du mystère, et s'il ne veut se perdre dans d'insignifiantes théories, il est obligé d'admettre l'incessante intervention de la divinité pour expliquer l'union de ces deux éléments de l'être humain.

Que l'anatomiste, qui suit l'action du rayon lumineux jusqu'à la rétine, au nerf optique ou au cerveau, nous dise donc ce qu'il peut y avoir de commun entre cette action matérielle, et l'impression que reçoit l'ame? Demandons au psycologiste, quel rappert il y a entre la volonté pure, le commandement que fait la pensée, et le mouvement qu'exécute le corps? L'un et l'autre auront peut-être l'orgueil de répondre, mais leur explication franchira d'un bond, sans l'effleurer, la difficulté qu'ils chercheront à vaincre.

Tout dans la nature, tout dans l'intimité de notre être, est rempli des secrets de Dieu. Dans toutes nos sciences, il est des mystères sans nombre, que nous cachons avec des hypothèses, misérable vêtement dont nous couvrons la faiblesse et les plaies de notre intelligence. Ce que nous savons sur le sujet qui nous occupe, c'est que l'esprit agit sur le corps, et le corps sur l'esprit; que certaines conditions dans l'un amènent certains effets dans l'autre. Presque toujours notre science se borne à constater des faits qu'elle n'expliquera jamais. Libre à nous, cependant, de chercher si parmi toutes les obscurités qui nous environnent, nous ne pourrons pas trouver quelques rayons de lumière. Sans aventurer notre

27

intelligence dans de vains et stériles systèmes étudions les faits que nous sentons exister en nous-mêmes et les vérités dont Dieu veut bien nous donner l'évidence.

DIVISION DES PASSIONS.

La considération des facultés primordiales de l'esprit humain, avait porté les philosophes de l'antiquité, notamment les Pythagoriciens, à admettre en lui deux parties bien distinctes. L'une, calme et tranquille, régnait en souveraine au cerveau, planant au dessus des tempêtes de l'organisme, et des choses matérielles. C'était la raison, l'entendement, eudian. Cette partie 'de l'ame noble et élevée, n'était point souillée par les passions basses, et les convoitises des sens. En elle, ne venaient point retentir les bruits inférieurs, et son empire pouvait, quand elle le voulait, refréner les écarts de l'autre partie brute et sauvage. Cette dernière que Platon compare au coursier farouche qui mord ses freins, et qui s'élance indompté dans la carrière, habitait les régions inférieures. C'était elle qui recevait le choc des passions brutales et basses, qui éprouvait l'amour grossier des sens, et se vautrait dans la fange de la terre. Ces philosophes nous représentent cette partie de l'ame tourmentée par les passions animales, tantôt énervée par les délices et les jouissances, tantôt abattue par la douleur et les souffrances physiques. Cette division trop absolue peut-être, repose sur de hautes vérités; saint Paul, saint Augustin, et la plupart des pères de l'Église, ont admis la nature raisonnable, et la nature irraisonnable. Mais l'esprit de système ne s'est pas contenté de cette division; et quelques uns des anciens philosophes ont admis trois ames : la raison nable au cerveau; l'animale ou concupiscible dans le foie; la vitale ou irascible au cœur.

Bichat crut distinguer en nous deux vies, l'une organique, l'autre animale. C'est ainsi qu'un génie supérieur, put s'éga-

rer sous l'influence des préoccupations anatomiques, au point de matérialiser à peu près l'homme tout entier.

La secte Stoïque, d'après son maître Zénon, ne voulut voir dans les passions qu'un résultat des préjugés et de l'opinion. Suivant elle, les biens et les maux n'ont rien de réel et si l'homme ne viciait pas sa nature, par les écarts de son imagination, il serait inaccessible au plaisir et à la douleur. C'est donc de l'opinion fausse qu'on se fait des biens et des maux, que naissent les quatre perturbations qui engendrent toutes nos passions. Le désir et la joie à l'égard des biens; la tristesse et la crainte à l'égard des maux, sont les sources d'où découlent nos penchants, nos vertus et nos vices. Cette division fut longtemps adoptée, les poètes même, lui donnèrent la sanction prestigieuse de leur talent:

Hinc metuunt, cupiunt que dolent que, gaudent que.

Gaudeat, an doleat, cupiat, metuat ve, quid ad rem?

Hor.

Epicure enseigna qu'il n'y avait que trois passions principales : la joie, la douleur, le désir.

Aristote d'abord, et d'après lui l'école Péripatéticienne du moyen-âge, admirent la génération suivante des passions : 4º Amour et haine. 2º Désir et aversion. 5º Espérance et désespoir. 4º Crainte et audace. 5º Colère. 6º Joie et tristesse. En tout onze passions, que saint Thomas sépare ainsi dans sa somme théologique: six pour la faculté concupiscible: l'amour, la haine, le désir, l'aversion, la joie, la douleur; cinq pour la faculté irascible: l'espérance, le désespoir, la crainte, l'audace et la colère. Telles étaient dans ce système les passions mères, dont on faisait dériver toutes les autres. La Chambre, dans ses caractères des passions, suit les mêmes divisions que saint

Descartes, n'admet que six passions primitives : l'admira-

Thomas.

29

tion, l'amour, la haine, le désir, la joie et la tristesse : toutes les autres en sont composées.

Les Phrénologistes reconnaissent autant de passions qu'ils comptent de facultés cérébrales; mais ils ne sont d'accord entre eux ni sur leur nombre, ni sur leur siége.

M. Alibert, l'ingénieux auteur de la physiologie des passions, reconnait comme source de nos affections morales, quatre penchants innés, qui sont, dit-il, les lois primordiales de l'économie animale:

- 1º L'instinct de conservation;
- 2º L'instinct d'imitation;
- 5º L'instinct de relation;
- 4º L'instinct de reproduction.

Dans un ouvrage récent et remarquable, intitulé: La Médecine des Passions, M. Descuret les rapporte toutes à trois classes de besoins; 4° à des besoins animaux; 2° à des besoins sociaux; 5° à des besoins intellectuels. Ce sont trois souches principales desquelles elles s'élancent comme des tiges.

Il ne nous paraît pas qu'on puisse faire une bonne division des passions en les classant sous les trois chefs que nous venons d'indiquer. L'homme n'a peut-être pas une seule passion qui ne corresponde qu'aux besoins de l'ordre moral, ou de l'ordre animal, par exemple. Presque toutes sont mixtes et ne peuvent, par conséquent, être considérées comme se rapportant à une seule classe de besoins, à une seule des trois divisions que nous énonçons. Appuyons ce que nous avançons par un exemple : l'amour qu'un sexe éprouve pour l'autre, est rangé par certains moralistes, dans la catégorie des passions animales; cependant, il provient tout autant du moral que du physique. Il est vrai que le stimulus particulier, qu'exercent les organes génitaux sur l'économie, est pour beaucoup dans ce sentiment, mais l'amour n'est pas seulement cette pente brutale qui nous porte à satisfaire un besoin matériel; c'est en même temps une disposition particulière de notre cœur, qui attache ses sympathies, ses affections, à une personne plutôt qu'à une autre. Il est aussi impossible de le ranger dans les passions animales que dans les passions morales. C'est un produit du double concours du cœur et de l'organisme; il faut l'étudier dans l'ensemble de ses caractères, sous peine de ne le voir que d'un côté et d'une manière imparfaite.

Dans tous ces systèmes plus ou moins rationnels, plus ou moins ingénieux, appuyés d'autorités imposantes, ou étayés de l'opinion toute seule de leurs auteurs; nous ne croyons pas qu'on ait rencontré la vérité. Partout nous en voyons des lambeaux; nulle part nous ne la trouvons tout entière. D'où vient cela? C'est que la plupart de ceux qui ont parlé de ces choses, ont considéré les passions en exercice, et n'ont point remonté jusqu'à leur scurce intime et cachée. Avec saint Augustin, notre grand Bossuet, le père Senaut, de l'Oratoire, nous pensons que l'amour est la source d'où elles découlent, et qu'il n'en est pas une qui ne provienne de cette faculté qu'on pourrait à juste titre appeler l'essence de l'ame tout entière.

L'ame humaine, en sa qualité d'être intelligent, aime le bonheur et tend vers lui de toute son énergie. Tous ses actes, quels qu'ils soient, ne sont que des manifestations de cet amour qui la préoccupe sans cesse, et qui tantôt la met à la poursuite d'un bien, tantôt lui fait fuir un mal. Primitivement, elle n'était faite que pour aimer, car elle ne connaissait pas la douleur qui est le mal dont parle l'Écriture. Depuis la chute, elle a ouvert son cœur à la haine, parce qu'elle a conçu, éprouvé la douleur: mais la haine qui paraît être l'opposé de l'amour, n'est pourtant que l'amour fuyant ou repoussant un mal qu'il redoute. L'homme ne connaît le mal que par le bien; jamais il ne désire changer de position, de façon d'être, qu'en songeant à un état meilleur pour lui. A le bien prendre, tous les mouvements qui nous agitent, ne sont que des amours déguisés: nos désirs et nos espérances, nos craintes et nos joies, ne sont que des formes diverses de cette faculté essentielle et primordiale de nos ames. « L'amour, dit le père » Sénaut, est comme la mer qui prend des noms différents » dans les diverses contrées qu'elle baigne de ses flots. » Les payens, regardaient comme des divinités particulières chacune des perfections de Dieu; les philosophes ont fait ainsi à l'égard de l'amour; ils ont jugé que chacune des formes qu'il affecte, était une passion indépendante, au lieu de le regarder comme la source de tous les mouvements de l'ame.

Quand l'amour aspire à la possession d'un bien, il se nomme désir; quand il le possède, il se nomme joie ou plaisir; quand il fuit un mal, il se nomme haine, aversion; quand il le redoute comme pouvant en être atteint, il se nomme crainte. Si malgré ses efforts, il est obligé de le souffrir, il se nomme tristesse ou douleur. Il en est de même de toutes les autres passions; qu'elles soient simples ou mixtes, toujours on trouve qu'elles proviennent de l'amour, qu'elle n'ont pas d'origine ailleurs que dans cette faculté essentielle de l'être intelligent. Ainsi, que l'amour s'approche du bien, par le désir; qu'il se désespère dans sa perte; qu'il s'éloigne du mal par la crainte; qu'il s'attriste en ressentant la douleur; il est toujours le même, quant à son unité d'essence et d'existence.

Peut-être pourrait-on insister sur une objection que nous avons déjà indiquée. La haine, dira-t-on, est le contraire de l'amour, car elle produit des effets qui sont diamétralement opposés aux siens. L'amour est plein de générosité, il pardonne et fait du bien même à ceux qui l'offensent. La haine rancuneuse, cruelle, avide de vengeance, ne saurait exister en même temps que l'amour, tant elle lui est antipathique par sa nature, par ses tendances, et par ses actes. Cette objection spécieuse, peut-être, ne saurait tenir devant un examen sérieux. Comme nous l'avons déjà dit, la haine n'est que la répulsion qu'a l'amour pour le mal. Si dans certains cas, l'amour pardonne, c'est qu'il croit le pouvoir, et qu'il a un intérêt quelconque à le faire. Quand, au contraire, il garde sa haine et se venge; c'est qu'il regarde un mal comme toujours présent et nuisible à son bien-être, et qu'il croit devoir le

repousser incessamment, ou même l'anéantir. Il n'y a point là contradiction essentielle d'effets, mais seulement des effets différents. Tout mouvement nous éloigne d'un objet et nous approche d'un autre. Il est des substances que la chaleur liquéfie, et d'autres qu'elle rend plus dures et plus compactes. A un certain degré, elle réchauffe nos membres, donne à tout notre corps un bien-être indicible; plus intense, elle nous fait souffrir, nous brûle, et peut même nous occasionner la mort. Il n'est peut-être pas une cause dans la nature qui n'ait ainsi des effets apparemment opposés.

L'amour est donc, suivant nous, la source unique de nos passions. Cependant nous ne sommes pas de l'avis de ceux qui veulent que dans un traité des passions, on ne s'occupe que de lui, en faisant seulement ressortir quelles sont ses formes diverses. Il faut admettre des passions en grand nombre, et les examiner séparément. Il ne suffit pas d'avoir montré leur base originaire; chacune d'elles a des caractères assez tranchés, assez distinctifs, pour mériter une description particulière.

Ce sera toujours la faculté d'aimer que nous étudierons, mais sous des noms différents, et appliquée successivement aux jouissances du goût, à la famille, à l'individu lui-même, aux autres hommes, aux lieux, aux institutions. Nous l'étudierons ensuite dans sa versatilité, dans ses tendances; en dernier lieu, dans ses répulsions.

FACULTÉ D'AIMER

DANS SES APPLICATIONS spéciales.	DANS SA VERSATILITÉ.	SES TENDANCES.	DANS SES RÉPULSIONS
INTEMPÉRANCE. GOURMANDISE. IVROGNERIE. AFFECTIONS DE LA FA- MILLE.	INCONSTANCE. REPENTIR.	CURIOSITÉ. SENTIMENT RELIGIEUX ESPÉRANCE. CHARITÉ. JOIE.	JALOUSIE. ENVIE. MÉPRIS.
AMOUR MATERNEL. — PATERNEL. — FILIAL.	`		INGRATITUDE. PEUR. COLÈRE.
ANOUR DE SOI. ÉGOÏSME. ORGUEIL. MODESTIE. PUDEUR. VANITÉ. AMBITION. COURAGE. PRUDENCE. PARESSE. AVARICE. ANOUR DES AUTRES. AMOUR. LIBERTINAGE.			VENGEANCE. TRISTESSE.
AMITIÉ. RECONNAISSANCE. RESPECT. PITIÉ. AMOUR DES LIEUX, DE INSTITUTIONS. AMOUR DE LA TER RE NATALE. NOSTALGIE. AMOUR DE LA LI BERTÉ.	-		

CAUSES DES PASSIONS.

Les causes des passions sont très nombreuses, et nous n'avons pas la prétention de les énumérer toutes; nous allons nous borner à en signaler les principales. Comme nous l'avons déjà dit, les passions sont déterminées par un concours de circonstances, tel qu'on peut rarement leur assigner une cause unique et distincte. Dans l'action réciproque qu'ont l'un sur l'autre le physique et le moral, il y a une multitude d'influences dont les combinaisons, parfois très compliquées, produisent les mouvements de nos ames.

DES AGES.

Enfance et jeunesse. - Quand l'homme arrive en ce monde, il ne sent presque pas son existence; son corps ne peut se soutenir, et son ame manifeste à peine en lui sa présence; végéter et sentir est toute sa vie. Ici c'est le lieu d'admirer la sagesse de la Providence qui, ayant destiné l'ame humaine à vivre unie au corps, n'a pas voulu qu'elle jouît de la plénitude de ses facultés, avant que les organes fussent en état d'obéir à ses ordres. Autrement, combien n'eût pas été malheureuse la condition de l'homme? Rempli de désirs et inhabile à les satisfaire, doué d'un besoin d'activité immense et incapable de se mouvoir, il eût été comme emprisonné dans son corps; son ame cut souffert un horrible esclavage. Tel n'a pas été le vouloir du Très-Haut, il ne permet pas que l'esprit se développe avant les organes. Si du reste l'intelligence était entière aussitôt que l'homme est né, elle abuserait des forces physiques dès qu'elles seraient capables d'agir, et le corps s'étiolerait dans cette dépense prématurée. L'enfant au berceau n'a pour ainsi dire que des instincts destinés à ses besoins animaux, et ses passions sont fort restreintes. Il manifeste avec énergie l'envie de prendre des aliments; il entre en colère s'il n'obtient pas ce qu'il veut. Déjà une instiuctive jalousie s'empare de lui quand un autre est l'objet des soins ou des préférences de sa nourrice. Beaucoup meurent en bas âge étouffés sous les étreintes de cette passion, sans que les parents aient deviné la cause de leur mal. De nombreuses observations ont prouvé la vérité du fait que nous avançons. Quand les enfants grandissent, la gourmandise, la jalousie encore, la paresse, sont leurs passions principales. Mais bientôt l'horison intellectuel s'élargit, les forces physiques se développent, et le jeune homme entre impétueux et fier dans la carrière que l'avenir ouvre devant lui.

Un sang vif et bouillant excite son cerveau et fait battre son cœur : il semble qu'une exubérance de vie et d'énergie cherche à se faire jour hors de lui. Toutes ses facultés se dilatent et s'épandent. Le visage toujours animé par les ris, toujours embelli par les teintes brillantes de la santé, reflète la joie du cœur et la vigueur du corps. Aucun souci n'a slétri de ses rides la pureté de son front. Le feu du courage éclate de toutes parts dans cette riche et belle organisation. Voyez quelle assurance dans le regard, quelle noble fierté dans le maintien, quelle franchise dans toute l'habitude extérieure. Le jeune homme voit l'avenir à travers les rêves dorés de l'espérance; tout lui sourit et l'appelle; il n'a point encore heurté les tristes réalités de l'existence, et ne sait pas que toutes ces brillantes promesses ne sont qu'un mirage illusoire; il rêve la gloire et les succès, se crée une carrière semée de plaisirs et de triomphes. Il a confiance dans les hommes et dans les choses, car il ne les connaît pas encore; il dédaigne la prudence et se rit des conseils; il a foi dans sa puissance, parce qu'il ne l'a pas encore essayée; généreux et compatissant, il se sacrifie volontiers pour autrui; les larmes qu'il voit répandre font couler les siennes; il se laisse toucher par les démonstrations des trompeurs et des méchants. Pour lui, pas d'impossibilités, il brave les dangers et marche droit aux obstacles ne sachant employer ni la ruse ni la patience. Il méprise-l'argent et la fortune, parce qu'il sent en lui suffisam-

ment d'éléments de bonheur. Incapable de dissimulation, de mensonge, de tromperie, il croit à la bonté des autres, et sa candeur est telle, son inexpérience si profonde, qu'il rougirait de prendre vis-à-vis d'eux les plus légères précautions. N'écoutant que l'impétuosité de son cœur et les brûlantes inspirations de son intelligence, il croit tout savoir et n'a foi qu'en lui seul; aussi, se prononce-t-il avec une incrovable facilité, prenant le ton tranchant et affirmatif sur toutes les questions, prétendant dominer dans toute discussion. Quelquefois il se porte aux plus déplorables violences, mais sans les avoir jamais méditées, car il n'y a pas en lui de méchan ceté; ses haines n'ont pas de consistance. L'amour le subjugue et le domine facilement; pour cette passion, il n'est pas de sacrifices qu'il ne fasse, pas de dangers qu'il n'affronte. Voluptueux et doué d'une exquisse sensibilité, il cherche avidement les jouissances; l'impétuosité même de ses passions les rend inconstantes et capricieuses. Les plus ordinaires, chez lui, sont l'espérance, l'orgueil, l'amour, l'amitié, le libertinage, le courage, l'inconstance, la curiosité, la pitié, l'amour de la liberté, celui de la terre natale, les affections de la famille, la jalousie. A cette période de la vie, on est capable de grands crimes et de vertus fougueuses.

AGE MUR — L'homme, à cet âge, a jeté peu à peu derrière lui les illusions de la jeunesse, lutté corps à corps avec les difficultés de toutes sortes, appris à connaître les hommes et les choses. Il met l'expérience à la place de ses rêves, et règle sa conduite d'après les conseils de la prudence; il consulte l'intérêt personnel et ferme peu à peu son cœur à toutes les impulsions généreuses et spontanées qui entraînent le jeune homme. Les choses lui apparaissent d'une façon positive; il connaît le prix de l'or et ne dédaigne plus les faveurs de la fortune; vaniteux et ambitieux, il désire les places, les décorations, le commandement, il veut acquérir et agrandir son domaine. Exempt de la prodigalité du jeune âge, il méprise l'avarice de la vieillesse, mais il devient rangé, économe,

57

ami de l'ordre. N'agissant qu'après réflexion, il emploie volontiers, pour arriver à son but, la dissimulation et la ruse.

A cette époque de l'existence, un certain calme succède aux entraînements d'autrefois. On prend des habitudes sédentaires, et ce n'est qu'avec peine que l'on s'éloigne de son foyer. Quant aux jouissances qu'on se permet, on les réfléchit comme tout le reste; les plaisirs physiques de l'amour ont alors plus d'attrait que ses douceurs morales. On s'adonne volontiers aux plaisirs de la table; peu à peu le cœur se ferme à la pitié et se fortifie dans ses haines. Parfois les réflexions sérieuses que l'on fait, ramènent à Dieu et à la pratique des devoirs religieux. Les principales passions de l'âge mûr, sont la prudence, l'ambition, la vanité, la dissimulation, la ruse, la gourmandise, l'ivrognerie, l'égoïsme.

VIEILLESSE. — Quand la triste vieillesse vient affaiblir notre esprit et nos organes, elle nous enlève en grande partie les passions du jeune âge et nous en apporte de nouvelles.

Les facultés du vieillard ne s'épandent plus au dehors, mais se concentrent en lui-même; pour lui, tout se montre à un autre point de vue. Il a fait l'échange de l'avenir contre le passé, de l'espérance contre la résignation; il a mis à la place des douces illusions qui font le charme du printemps de la vie, l'expérience fatale des hommes et des événements. Il sait désormais le dernier mot des destinées humaines. Jeune, il prodiguait sa vie comme un trésor inépuisable; maintenant, circonspect et méticuleux, rapportant tout à lui-même, on dirait qu'il livre avec parcimonie ses jours au torrent des âges. Sa pensée s'attache comme un lierre aux ruines des années, il a d'immenses terreurs du trépas qui le menace, et sait que rien ne peut le détourner de la pente fatale qui mène à la tombe; cependant tous ses efforts tendent à reculer ce moment suprême. L'égoïsme le plus profond domine l'ame du vieillard, les malheurs d'autrui n'éveillent plus sa sensibilité. La mort de ses amis, de ses proches, les désastres qui affligent l'humanité, ne font plus couler ses larmes. Les maux qu'il redoute le rendent insensible aux calamités des autres. Cette indifférence est un moyen que la Providence emploie pour rendre nos derniers instants moins terribles. La vie est moins pénible à quitter pour celui qui n'aime plus rien ici-bas, et qu'aucun lien ne retient à la terre.

Le vieillard est conteur, menteur même quelquefois; sa mémoire lui retrace tant d'événements divers, qu'il doit naturellement aimer à charmer, en évoquant leur souvenir, les longues heures de sa vieillesse, impuissante à jouir du présent. Si parfois il choque la vérité, c'est qu'il veut attacher plus d'intérêt à ses narrations, ou bien que la mémoire du passé a peu à peu subi l'outrage des ans qu'elle a traversés. Quand il est caduc et complètement affaibli par l'âge, il n'a plus cette lucidité morale qui permet de distinguer le vrai du faux, les bons des méchants. Ne pouvant plus rien vérisier par luimême, il est facile à surprendre et se laisse abuser par ceux qui ont sa confiance; mais si ses facultés conservent encore quelque énergie, l'expérience qu'il a des hommes, les nombreux mécomptes qu'il a éprouvés, les tromperies dont il a été victime, le rendent soupçonneux, mésiant, le mettent toujours en garde contre ceux qui l'approchent, et font qu'il se laisse difficilement tromper.

Une des passions les plus fréquentes de la vieillesse, c'est l'avarice. A cette dernière période de la vie, l'homme comprend son impuissance et sa faiblesse; il sait qu'il faut acheter les services nécessaires à son grand âge, aux infirmités de toutes sortes qui l'assiégent. Quelque rapproché que soit alors le terme présumé de sa carrière, il s'imagine toujours n'avoir pas assez pour y arriver. Il entasse l'or et l'argent, il thésaurise; du reste, il lui en coûte peu pour restreindre ses dépenses; les goûts, les passions qui le sollicitaient jadis, ont perdu sur lui leur empire. Désormais le soin de sa conservation, de sa santé, est la seule chose qui le préoccupe; mais toujours il revient à sa passion dominante, la crainte de la mort. Au dedans de lui, hors de lui, tout le ramène à cette pensée; ses

forces s'en vont, son esprit baisse, tous ceux qui l'entourent disparaissent successivement de la scène du monde; il ne peut se faire d'illusion sur les nécessités de la loi fatale qui pousse dans le tombeau tous les êtres vivants. Bientôt cette heure suprême va sonner; quelque faibles que soient alors les liens qui le retiennent à la terre, il craint de les briser, il redoute la souffrance et l'anéantissement. Il n'est pas possible, d'ailleurs, qu'il songe sans effroi à ce moment solennel, où son ame, se dégageant de sa prison, va entrer dans un monde nouveau pour elle. Il va falloir quitter ce séjour d'obscurités et de mystères, pour un autre, où la science est le soleil de l'ame, et se trouver en face des splendeurs divines. Il va paraître devant un juge qui sonde le fond des cœurs, devant un juge terrible peut-être, car nul ne sait l'étendue des sévérités du Très-Haut. Il y a dans toutes ces pensées quelque chose qui saisit l'esprit, qui l'étonne et le glace de frayeur. C'est sous leur influence que le vieillard parle sans cesse de la mort, qu'il ne redoute pas, dit-il, parce que c'est la loi commune. le terme obligé de tout ce qui existe. S'il ne la redoutait pas, il ne s'en occuperait pas toujours ainsi; il ressemble aux hommes qui parlent haut, ou qui chantent dans les ténèbres, pour se donner de l'assurance. S'il a tant d'horreur du trépas, que serait-ce donc, si la Providence ne l'y avait pas préparé, comme nous l'avons déjà dit, en lui enlevant une partie des agréments de la vie, en émoussant ses facultés morales?

DES SEXES.

Au premier age de la vie, la nature ne met point entre les sexes ces différences tranchées, qui plus tard les font reconnaître. Peu importe, en effet, qu'à cette époque de l'existence, il y ait une ressemblance plus ou moins intime entre le frère et la sœur; ils ne sont point encore appelés à entrer dans la voie de leur destination individuelle. La nature ne veut qu'une seule chose, qu'ils se développent et grandissent.

Dans cet enfant frais et rose, aux longs cheveux bouclés, souvent l'œil le plus attentif ne peut, de prime abord, distinguer le sexe. L'accroissement de l'individu est tout alors pour la nature ; c'est dans le secret et silencieuse, qu'elle accomplit son œuvre et travaille à son but. Rien ne doit entraver la croissance de son cher élève; aussi, pas de peines de cœur, pas d'inquiétudes d'esprit. La colère et la joie passent fugaces et rapides comme un vent qui ride l'onde et s'efface. Aimer ses parents et ses jeux, voilà l'univers de l'enfant; jusqu'à ce qu'il soit en état d'user de ses forces physiques et intellectuelles, Dieu n'élargira pas son horizon. Cependant vous ne tardez pas à voir, dans ces enfants qui croissent sous vos yeux, des êtres divers et dont la destination différente commence à se trahir. Une complexion plus molle et plus tendre, des traits plus indécis, plus de souplesse et de délicatesse de formes, un teint plus transparent, des cheveux plus soyeux, distinguent la petite fille du petit garçon. Sa voix est douce et flûtée, sa démarche onduleuse; elle est craintive et timide, se réfugie à la moindre apparence de danger sous l'aile de sa mère. Son intelligence est plus perçante que celle de son petit compagnon. La nature chez celui-ci ne cultivera cette dernière qu'après la force; aussi, voyez comme il a déjà une taille robuste et bien prise, des membres épais, une tête grosse et carrée, une carnation ferme, un son de voix mâle, de l'assurance dans le regard et de la hardiesse dans l'esprit. Il aime le bruit et le fracas, les exercices violents; sauter, courir, grimper, lancer des pierres, simuler des batailles, battre la caisse, voilà ses jeux. Il quitte la société de sa mère pour celle de son père; il aime les revues, les brillants uniformes, les chevaux, les armes ; il prélude ainsi à ce qu'il doit être un jour ; on dirait qu'il pressent sa destinée de travail et de protection. La petite fille a des habitudes plus douces et qui semblent aussi un pressentiment d'avenir. Elle reste auprès de sa mère, la solitude de la maison ne l'ennuie pas; une aiguille et des chiffons l'occupent une journée; elle parodie tous les soins du ménage, habille ses poupées, les couche, les berce et les endort; sa poupée, c'est son enfant; elle lui prodigue mille soins, mille caresses; voyez là faire, c'est une mère véritable qui sait tout ce qui lui convient, qui sait tout ce qu'il lui faut. Admirable instinct! L'eau n'a pas appris à couler, le zéphir à chanter dans les feuilles, la femme à aimer les enfants ; c'est sa destinée, sa fonction; petite fille, elle a sa poupée pour enfant; jeune fille, elle a des tentations de baisers pour toutes les joues de poupons roses; elle les prend sur ses bras, les amuse et les berce; mère, elle est sublime de souffrance et d'amour, il se passe en elle d'étranges mystères que nous ne comprenons pas; vieille grand'mère, elle promène son petit-fils; c'est la poupée de sa dernière enfance. Voilà donc la destinée de la femme qui se traduit tout entière dans les sentiments et les habitudes de ses premières années. Bientôt la nature va l'inscrire aussi dans son organisation. A l'homme elle donne la force et la puissance, la mission de protéger; à la femme elle donne la beauté qui captive, qui domine la force et la puissance. Ce que Dieu a fait pour les plantes, il le fait pour l'humanité; la jeune fille a son printemps, elle aussi, avec sa fraîcheur et ses douces harmonies. Elle est la tige sur laquelle doit sleurir l'humanité; le créateur la rend belle comme les fleurs, il la nuance comme les corolles de la rose et du lys; il lui donne la vivacité, l'éclat, la douce pâleur, le velouté des plus brillantes parures des champs, il épuise pour elle tous les trésors et toutes les habiletés de son pinceau. Voyez ce front pur et suave, transparent comme une onde, ces cils longs et soyeux qui voilent ou découvrent l'œil, et dans ce miroir de l'ame, quelle candeur, quelle timidité. Voyez cette bouche vermeille qui sourit ou qui chante, et qui s'entr'ouvre pour laisser voir comme des gouttes de rosée au sein d'une fleur.

Dans ce chef-d'œuvre de la nature, quelle suavité de lignes, quelle pureté de formes; pas une saillie brusque, partout la mollesse de la courbe, qui ondule avec grace, pour franchir un creux, ou pour amollir la durcté d'un angle. Partout la force est sacrifiée à l'élégance, à la beauté; les bras sont délicats, arrondis; la main faible, petite, effilée; le corsage long et flexueux. Mais les hanches s'arrondissent et s'écartent; la partie inférieure du tronc acquiert tout à coup de grandes dimensions, devient proportionnellement beaucoup plus forte que la supérieure. C'est que la nature se ménage l'espace nécessaire pour la gestation; c'est pour cette fonction importante que toutes ces dispositions sont prises. Voilà d'un côté préparée, la première demeure de l'enfant qui va naître.

De l'autre, deux sources de vie paraissent, qui lui fourniront un doux nectar à son entrée au monde. Voyez le sein s'arrondir sur la poitrine, à la hauteur des bras qui porteront le nouveau-né, auprès du cœur, où de douces pressions maternelles le réchaufferont amoureusement.

Ne croyez pas que le Créateur n'ait voulu donner à la femme qu'un organe utile; il a voulu qu'il lui servît de parure; en effet, suavité des contours, douceur et velouté de la peau, admirable blancheur, où tranche tout à coup une tendre teinte de rose; tout est réuni pour charmer l'œil et le toucher. Dans la femme, ce qui tient aux fonctions génératrices, paraît être l'objet principal; le reste un simple accessoire. Sa destination est écrite dans chaque fibre de son organisation. Pour qu'elle ne soit pas tentée de l'oublier et d'usurper d'autres fonctions que les siennes, à part sa faiblesse et sa timidité naturelle, Dieu l'a condamnée à la vie sédentaire, en écartant beaucoup les deux cavités cotyloïdes, ce qui lui rend la marche difficile et pénible. Il lui a en outre donné un pied court et peu large, base de sustentation réellement iusuffisante, qui ne lui permet pas ces courses fatigantes ou lointaines que l'homme peut faire sans difficulté. De leur côté, les organes de la génération ont pris tout à coup, à l'époque de la puberté, le développement nécessaire.

Le jeune homme aussi, lui, s'est formé. Une physionomie mâle et sérieuse a remplacé les roses de l'enfance, son corps

s'est élancé, ses formes se sont dessinées brusques et saillantes; sa beauté, à lui, c'est la force et la vigueur, rien d'efféminé ne lui sied; sa tête, faite pour le travail intellectuel, doit, dans ses lignes nobles et largement tracées, révéler une pensée vigoureuse; elle se relève avec fierté, parce qu'à elle appartient la royauté du monde; son œil vif regarde en face, car c'est lui dont les éclairs doivent être les précurseurs du courage à l'approche des dangers. Une poitrine large et évasée fournit une base puissante d'implantation a des bras robustes faits pour la défense, l'attaque ou le travail. Son pied n'hésite pas sur le sol; large et apte à la marche, il prend possession de la terre, s'y implante avec puissance. Le système pileux, noble attribut de la virilité, vient ombrager la face et donner aux autres parties du corps un caractère infaillible de vigueur et d'énergie. Les organes de la génération prennent un développement rapide.

Chez la femme, c'est la beauté, c'est l'élégance et la grace qui se sont manifestées; chez l'homme, c'est la force. Tout est sage dans les desseins de Dieu; tout est harmonieux dans ses œuvres.

De cette union de la force et de la beauté, naîtront de nobles générations d'hommes.

C'est ainsi que peu à peu , avec les années , chacun acquiert les caractères propres à son sexe; que le corps et l'ame se développent dans des directions et d'après des tendances diverses. A l'homme la vigueur et l'énergie; à la femme la faiblesse physique et la timidité de l'ame. Au premier, le travail, les dangers , les hasards de l'existence; à la seconde , la tranquillité de la vie intérieure , les soins du ménage , l'éducation des enfants. L'homme est le protecteur naturel de sa famille; la femme , tendre providence des siens , a pour eux les sollicitudes d'un bon ange; sa faiblesse et sa douceur, sont les charmes les plus puissants de l'empire qu'elle exerce. Elle ressemble à ces plantes gracieuses qui , par elles-mêmes ne pouvant résister au souffle des vents , s'attachent instinctivement

à l'arbre voisin qui les soutient et les protège. Chacun des deux sexes a des goûts, des inclinations, des passions en rapport avec sa destination.

A l'homme la puissance de la volonté qui commande et fait obéir. A la femme celle des larmes qui obtiennent tout ce qu'elles demandent. L'homme sent bouillonner dans ses veines un sang généreux qui l'excite, ses passions sont énergiques et véhémentes; il connaît la force de son bras, l'agilité de son corps, il ne se détourne pas du danger, il marche au devant de lui, l'affronte et le provoque. La femme, délicate et faible, douée de passions douces, redoute tout ce qui lui paraît un obstacle, un danger. Le petit oiseau se réfugie sous l'aile de sa mère quand l'épervier paraît dans l'air; elle, à la moindre apparence de péril, se réfugie sous le bras protecteur de l'homme; le sentiment intérieur de sa force inspire à ce dernier l'audace, la confiance; le sentiment de son impuissance force la femme à recourir à la ruse et à l'adresse. Fait pour les rapports sociaux, pour travailler non sculement au bonheur des siens, mais encore pour payer au corps social tout entier sa dette de travail et d'assistance, l'homme a des sentiments et des passions qui cherchent à s'épandre. La femme, au contraire, faite pour agir dans un cercle plus restreint, ramène tout à elle et aux siens. De là vient qu'elle est moins capable de dévoûment, d'amitié pour autrui. Celle que la charité n'a pas élevée au dessus des tendances naturelles de son sexe, sacrifie tout à l'égoïsme, et à l'amour restreint de la famille. Aussi, chez les femmes, tout ce qui tient à l'amour propre ment dit et aux liens de parenté, est plus vif que chez les hommes.

La jalousie, qu'un auteur de beaucoup d'esprit a nommée un amour empoisonné, atteint chez elles un degré de véhémence inouie. L'isolement dans lequel elles vivent, les rend très sujettes à l'ennui. Le libertinage qui provient de l'abus coupable des jouissances physiques, peut devenir en elles infiniment plus grand que chez l'homme; douées d'une volonté

inférieure à la sienne, d'une sensibilité plus vive, elle sont facilement entraînées, et l'expérience ne prouve que trop à quel degré d'abjection elles sont susceptibles de descendre. Le cœur de la femme peut atteindre aux sublimités de l'amour, et tomber dans les plus honteuses profondeurs de la débauche. La chute est en raison de la hauteur où l'on se trouve, et les femmes, si puissantes pour le bien du côté du cœur, le sont également pour le mal. A cause de leur exquise sensibilité, elles ont plus de délicatesse, de tact, de finesse que les hommes ; faciles à blesser, sans cesse occupées à aimer ou à plaire, elles possèdent avec un art infini, ou plutôt avec une incroyable perfection d'instinct, toutes les nuances du sentiment. Un homme peut laisser échapper des choses blessantes sans y songer; il est rare que cela arrive aux femmes. Elles ont, dans leur langage sentimental, une justesse de portée qui les rend maitresses absolues du but qu'elles visent; elles peuvent à leur gré l'effleurer, ou le frapper en plein centre. Plus malignes que les hommes, elles aiguisent admirablement la pointe du sarcasme et de l'ironie. Envieuses de tout ce qui flatte les sens ou le cœur, elles sont en général exemptes de l'ambition qui naît dans l'esprit, et vise aux grandes choses. Elles ont peu d'amies de leur âge, de leur rang, ou même qui leur soient égales en beauté, elles n'ont que des rivales. Le plus souvent, quand deux femmes paraissent se lier d'amitié, c'est sous toutes réserves de dissimulation réciproque et d'antagonisme de coquetterie. La coquetterie est un des ornements, et en même temps l'un des plus grands vices des femmes. Poison qu'elles jettent dans l'air, et que respirent ceux qui les approchent; poison qui produit au cerveau des vertiges, et obscurcit la raison; qui souffle dans le cœur les ferments du désir, de l'amour malheureux, il fait à lui seul plus de mal aux hommes, aux jeunes gens surtout, que toutes les impulsions de leur propre nature.

En amour, les hommes n'ont point la constance et le dévoument absolu des femmes; ils sont moins fidèles à leurs affections; les sens, chez eux, dominent souvent le cœur, et le besoin parle plus haut que le sentiment. Quand la femme devient mauvaise, elle se laisse de plus en plus dominer, entraîner; mais ce qui est la honte de l'homme pervers, c'est qu'il fait souvent le mal de propos déterminé, et moins avec le cœur qu'avec l'esprit.

Il est des passions que les femmes éprouvent beaucoup plus rarement que les hommes; ainsi toutes celles qui dérivent de l'intempérance. Elles ont des besoins physiques moins impératifs que ceux de l'homme. Moins actives que lui, moins faites pour le travail, elles ne sont pas autant obligées à réparer leurs forces; leur estomac est facile à satisfaire, leur digestion prompte, et leurs goûts moins portés à l'usage des viandes et des liqueurs fortes. Elles ne pèchent guères par gourmandise; elles ont inventé un petit défaut qui s'appelle friandise, et qui s'exerce presque innocemment sur les produits sucrés des pâtissiers et des confiseurs. Rarement elles sont adonnées à l'ivrognerie. Elles ont une horreur innée de tout ce qui occasionne au palais de trop vives sensations.

Les hommes, au contraire, se laissent souvent dominer par ces passions brutales qui en amènent tant d'autres à leur suite. Ils sont plus sujets aux emportements de la colère et à toutes les affections violentes. Les femmes commettent plus d'empoisonnements, et les hommes plus d'assassinats à force ouverte. Résumons nous en disant que les passions du cœur sont plus développées chez les femmes, et que celles des sens et de l'imagination le sont davantage chez les hommes.

DES TEMPÉRAMENTS.

L'expression de tempérament vient des idées qu'avaient les anciens sur la constitution physique des êtres; suivant ces idées, chaque corps était composé d'un certain nombre d'éléments différents, mais combinés de manière à former un ensemble dans lequel les qualités opposées de ces éléments se compensaient, se tempéraient mutuellement, et constituaient

un équilibre plus ou moins parfait. La perfection absolue de cet équilibre donnait lieu au tempérament parfait. Les défauts d'équilibre, résultant de la prédominance de tel ou tel élément, et néanmoins compatibles avec la santé et l'exercice des diverses fonctions, constituaient les variétés des tempéraments. Les qualités essentielles des éléments reconnus par les anciens, étaient le froid et le chaud, le sec et l'humide; ces quatre éléments formaient en se réunissant, quatre combinaisons principales. Celle du chaud avec le sec; celle du chaud avec l'humide; celle du froid avec l'humide; celle du froid avec le sec. Ces combinaisons étaient représentées dans l'économie humaine par quatre humeurs; savoir : le sang, chaud et humide; la bile, chaude et sèche; la pituite, froide et humide; la mélancolie, froide et sèche. La prédominance d'une de ces quatre humeurs donnait des variétés de tempéraments plus ou moins éloignés du parfait, et aux excès desquels correspondaient certains désordres ou intempéries. Les quatre tempéraments principaux étaient, le sanguin, le bilieux, le phlegmatique ou pituiteux, le mélancolique. Cette théorie. fondée sur des idées physiologiques erronées, est complétement ridicule et absurde. Mais si l'on ne considère que les faits généraux qu'elle énonce, indépendamment de l'explication qu'elle en donne, on voit que les anciens avaient rencontré juste dans leur division des tempéraments. Depuis, la science a marché, la physiologie a rectifié ces théories enfantées par l'imagination, en mettant à leur place les résultats de l'observation judicieuse, mais les divisions des anciens sont restées; seulement on a dans ces derniers temps substitué au mot de tempérament, celui de constitution, qui nous paraît plus exact. On a aussi admis des variétes dont l'antiquité ne tenait pas assez compte. Il nous suffira pour le but que nous nous proposons, de jeter un coup d'œil rapide sur les constitutions sanguine, bilieuse, nerveuse, lymphatique et mélancolique.

Constitution sanguine. — L'individu doué de cette constitution est facile à reconnaître. Sa figure épanouie, où fleu-

rissent les roses de la santé, n'est sillonnée d'aucune ride. Tous ses traits sont pleins et arrondis; son front, ombragé de cheyeux blonds ou châtains, fins et soyeux, ne porte la trace d'aucune souffrance. Ses yeux, le plus souvent bleus et humides, semblent réfléter un rayon de l'azur des cieux. Sa bouche vermeille est toujours disposée à sourire. Dans la jeunesse, ses joues sont veloutées d'un léger duvet, qui plus tard se transforme en une barbe ordinairement peu fournie. L'homme de cette constitution tend un peu à l'obésité: du reste, il est bien fait et se pose avantageusement. Son extérieur respire la consiance et un certain air de dignité débonnaire. Ses passions sont douces et expansives. Il est ami des plaisirs, de la bonne chère. L'agitation, le bruit, les dissipations de toutes sortes, le luxe et la magnificence, sont l'élément dans lequel il se trouve heureux. Inconstant et léger, il ne s'arrête à rien et ne sait jamais persévérer dans la même voie. Présomptueux et téméraire, il est prompt à entreprendre, et l'action chez lui précède la réflexion. Le présent seul l'occupe; quant à l'avenir, il n'y songe pas; on dirait que sa vie n'a ni passé ni lendemain. Les affaires les plus sérieuses ne sont pas capables de l'arrêter longtemps; tout lui apparaît sous le côté plaisant. Doué d'un esprit vif et spontané, mais superficiel, il parle de chaque chose avec une grande facilité; la douceur de son langage, le son de sa voix, l'air de bonté répandu sur son visage, charment les oreilles et attirent la confiance de ceux qui l'écoutent. Capable d'effleurer toutes les sciences, il n'en sait approfondir aucune. Généreux et bon, il fait le bien sans jamais craindre qu'on le prenne pour dupe. Une extrême confiance en lui-même fait qu'il ne prend jamais de précautions. Sa sensibilité excessive le porte à s'attendrir sur toutes les infortunes, mais sa légèreté les lui fait vite oublier. Les passions véhémentes ou terribles qui s'emparent de l'ame et la subjuguent, n'ont point d'accès chez lui. Il a plus de galanterie que d'amour, il est volage dans ses affections et victime de toutes les séductions qui se présentent.

Constitution bilieuse. — Le bilieux porte sur son visage l'empreinte des pensées d'une ame fortement trempée. Tous ses traits sont saillants et mobiles. Son front, couronné d'une chevelure rude et épaisse, ordinairement noire ou brune, est sillonnée de rides transversales qui annoncent l'habitude de réfléchir. Ses sourcils épais, fortement arqués et proéminents, font vivement ressortir un œil perçant comme celui de l'aigle, dominateur comme lui. Sa bouche serrée ne connaît guère d'autre sourire que celui de l'ironie amère ou de la dédaigneuse supériorité. L'habitude du corps est plus sèche que chez le sanguin. La taille est ordinairement moins élevée. Le bilieux, violent, emporté, ne connaît point d'obstacles. Sa volonté ferme et persévérante heurte de front les difficultés; fait pour commander, il impose aux autres hommes, les domine par une sorte de fascination magnétique. Orgueilleux et fier, ami du faste et de l'apparat, il s'attache au char de la fortune et poursuit les grandeurs. La sobriété est une de ses vertus. Persévérant dans ses projets, il a l'habileté nécessaire pour les faire réussir. Apte à l'étude, il dédaigne les fleurs du style et du langage, il aborde les choses sérieuses, approfondit les sciences les plus abstraites. Son discours n'a rien d'apprété, mais il est fortement senti. Il subjugue les masses par la vivacité de ses pensées, et leur communique l'ardeur dont son ame est pleine. C'est l'orateur populaire; c'est lui qui d'un mot entraîne le peuple à la révolte et les armées à la victoire. Il sait, au besoin, se prêter à la ruse et à l'adresse; la fourberie même ne lui est pas étrangère, car la sin lui importe en général beaucoup plus que les moyens. Dans les dangers, il grandit et se multiplie; il affronte le trépas; il enchaîne la fortune, par sa valeur impétueuse, quand il faut agir; par son habileté, quand il faut combiner un plan ou déjouer celui de ses adversaires. Conquérant, hérésiarque, chef de parti, sa-, vant remarquable, ou brigand terrible, le bilieux se pose partout au premier rang des vertus ou des crimes de l'humanité. C'est dans ce moule puissant que la nature a formé

tous les dominateurs du monde, toutes ces ames de fér et de feu qui le modifient par les armes ou par la pensée. C'est à cette constitution que sont destinés les honneurs du Panthéon et les flétrissures du bagne. Quand l'homme de ce tempérament ne peut pas s'élever aux premiers rôles de la société, il est dans la vie commune l'ame des entreprises et du commerce. Il réussit dans ses spéculations, là où d'autres n'ont qu'à glaner ou s'endorment dans leur paresse et leur incapacité. Si le bilieux éprouve l'amour, cette passion acquiert chez lui la plus grande énergie. Elle se complique des cruelles angoisses de la jalousie, et quelquefois produit de tragiques résultats.

Constitution nerveuse. — Cette constitution est la plus malheureuse qu'on puisse avoir. Elle consiste dans une excessive prédominance du système nerveux sur les autres appareils. Les individus nerveux ont le corps grêle et élancé, les membres minces. Leur sensibilité s'exalte au moindre contact. Une extrême vivacité de gestes, de langage; une grande promptitude à changer de position, de desseins, les caractérisent. Ils ne sont point organisés pour le travail, qui demande un emploi régulier et continu des forces. Ils se précipitent de prime abord, et aussitôt tombent épuisés. La plus légère fatigue accélère chez eux la circulation et gonfle le cœur. Ils n'ont aucun courage pour supporter la douleur, parce que peut-être ils la ressentent bien plus vivement que d'autres. Leur esprit est doué d'une grande lucidité et d'une haute aptitude aux sciences et aux arts. Ils ont une imagination vive, un cœur excellent, plein de délicatesse et de bonté. Pour eux, les affections sont la vie tout entière. L'amour est l'élément de leurs félicités, mais aussi de leurs peines les plus cuisantes. S'ils aiment avec délire, ils sont jaloux avec frénésie, et quelquefois ils haïssent avec fureur. Soupçonneux et défiants, ils pensent toujours qu'on les trompe : leur faiblesse en est la cause. Les souffrances continuelles qu'ils éprouvent les rendent quinteux et difficiles, changeants et fantasques; car ils cherchent sans cesse une position meilleure que celle qu'ils ont. Avec une

semblable constitution, il est impossible qu'ils soient heureux, rare qu'ils fassent le bonheur des autres, qui sont obligés de supporter toutes les bizarreries, toutes les inégalités de leur caractère. Continuellement avides d'émotions, ils en cherchent partout, même aux dépens de leur félicité. Il leur est impossible de rester heureux longtemps de quelque chose, l'uniformité les tue. Mieux valent pour eux de cruelles émotions qui les bouleversent, qu'un bonheur tranquille qui les berce et les endorme. La plus légère cause, du reste, les modifie. Les changements atmosphériques, le travail de la digestion, la perte du sommeil, un rêve, une pensée futile, une crainte chimérique, un présage, les jettent dans la joie ou dans les larmes. Rien n'égale le charme de leur société, de leur affection, quand ils sont dans leurs bons jours; mais rien n'est plus terrible à supporter que leurs boutades imprévues de colère, de caprice ou de froideur. Pour bien vivre avec eux, il faudrait les plaindre, plutôt que les blamer, si toutefois ils pouvaient vivre sans contradiction.

Constitution lymphatique. — Les individus doués de cette constitution sont remarquables à leur coloration blafarde, à leur chair molle et flasque. Leur visage ne réslète presque jamais la pensée. Il y a quelque chose de stupidement immobile dans leurs traits pesants, dans leurs joues larges, dans leurs grosses lèvres et leur mâchoire épaisse. Le lymphatique est indolent et mou, il ne s'émeut de rien, il se résigne, quelle que soit sa position. C'est une ame servile qui n'a pas de ressort et se courbe honteusement sous l'adversité et les humiliations. Tout changement lui répugne; généralement il ne s'applique et n'a d'aptitude à rien. Peu fait pour les occupations sérieuses, pour les passions vives, il se livre aux soins du ménage, il est économe et parcimonieux. Il n'élève jamais son esprit jusqu'aux grandes choses; les plus petites sont pour lui d'une haute importance. Il est généralement débonnaire et patient, s'écarte rarement des routes battues, et n'a pour règle que ce gros bon sens, qui se traîne péniblement à travers les préjugés de toutes sortes. Jamais vous ne verrez le lymphatique s'exposer au danger ni se hasarder en rien. Avant tout, il est ami de ses aises, de sa sûreté, de son repos. Ses goûts sont simples et tranquilles. Il déplore les erreurs d'autrui, les écarts des passions, et se moque des souffrances de l'amour. Il ne comprend pas qu'on soit assez ennemi de soi-même pour se laisser aller à ces tourments de l'esprit et du cœur qui rendent si malheureux. Quoique sans imagination, sans esprit, il ne manque parfois pas de jugement. Cependant il est crédule, souvent superstitieux. Il n'a qu'une façon d'aimer qui n'admet presque jamais de nuances. L'affection qu'il a pour sa femme ressemble à celle qu'il a pour ses amis et ses parents.

Constitution mélancolique. — Le mélancolique, doué d'une constitution mixte, est reconnaissable à son air triste et malheureux. Toujours quelque pensée amère assombrit son visage, bizarrement encadré dans des cheveux en désordre. Sa contenance embarrassée, timide, annonce la défiance qu'il a de lui-même. Il n'ose pas se produire, croyant qu'on n'a pour lui aucune bienveillance. Sans cesse absorbé dans ses contemplations, il se retire du monde et cherche la solitude. Les plaisirs n'ont rien qui le flatte et l'attire, et son ame s'abandonne aux sombres rêveries, aux émotions pénibles avec une sorte de charme et de satisfaction douloureuse. Le mélancolique est prudent et sage, discret et religieux. Ses habitudes sont graves et sévères; il ne s'occupe que de choses sérieuses. En littérature, il aime le sublime, les poésies tristes, les descrip tions qui provoquent les larmes. Au théâtre, il va voir la tragédie et le drame. Son langage, dépourvu de grace et de fratcheur, est profond et pittoresque. Peu fait pour les usages du monde, il ne s'astreint guère aux règles de la politesse et des convenances. Il préfère une franchise libre dans ses allures, qui parfois ne ménage pas assez les susceptibilités d'autrui. Souvent le mélancolique tombe dans la misanthropie.

DE L'ALIMENTATION.

On ne peut nier que l'homme ne reçoive en naissant certaines dispositions intérieures, qui développent son organisation d'une facon déterminée. Ces dispositions lui donnent un type de physionomie qui le caractérise. Elles le font ressembler plus ou moins à son père, à sa mère. Elles le font nain ou géant, robuste ou débile, lymphatique ou bilieux. Mais pour que ces levains héréditaires qui sont dans le sang, se développent et agissent, il faut le concours d'une multitude de causes secondaires, sans lesquelles ils restent impuissants ou stériles, dépassent ou n'atteignent pas leur but. Ces causes sont physiques et morales. Parmi les premières, l'alimentation est certainement la plus puissante. Voyez ces enfants étiolés, couverts de scrofules, qui pullulent dans les bas quartiers de nos villes; jamais ils n'ont eu, pour réparer leurs forces, pour développer leur corps, une nourriture suffisante et convenable. Ils préparent à la société des générations chétives et maladives, sans ressort physique et moral. Jamais ils n'éprouveront les passions généreuses qui poussent aux grandes choses, et qui naîtraient en eux sous l'influence d'une bonne alimentation. C'est dans l'enfance surtout que l'homme doit être bien nourri, car il a non seulement à réparer les pertes journalières de l'économie, mais encore à fournir à l'accroissement du corps. Les aliments ont sur nos passions une influence immense. Celui qui fait usage de viandes, de vins généreux, a des passions beaucoup plus vives que celui qui se nourrit de légumes ou de fruits. Rien ne développe les instincts animaux et grossiers, comme l'usage de la chair et du sang. Sous les excitations de cette alimentation fortement réparatrice, le corps sent décupler ses forces, et bientôt la matière domine l'intelligence. Nous n'étions pas faits pour vivre ainsi; il faut l'habitude contractée dès l'enfance pour que nous puissions déchirer ces chairs d'animaux qui naguère étaient palpitantes : pour

que nous fassions de notre estomac le tombeau d'êtres vivants. Chez quiconque réfléchit, il y a quelque chose d'affreux dans cet usage, et quels que soient les raffinements et les déguisements dont l'art culinaire se serve pour voiler cette horreur, elle perce toujours un peu. Tous les sages, tous les philosophes ont fait des efforts pour amener les hommes à revenir, autant que possible, à se nourrir des herbes et des fruits de la terre. Si nous ouvrons la Genèse, nous y voyons que ce n'est qu'après la chute que Dieu nous permit de manger de la chair des animaux.

Jetez les yeux sur ces mangeurs gloutons qui n'ont d'autre bonheur que de se gorger de viandes et de liqueurs; vous trouvez en eux les plus matériels et les plus grossiers des hommes. Ils obéissent à tous les penchants de la brute; chez eux, l'intempérance produit tous les vices. Ils sont impudiques et colères, paresseux et ignares. L'intelligence, étouffée sous la masse de leur corps, ne peut se livrer à l'étude, à la réflexion. L'imagination n'a plus de ressort, et le plus vil égoïsme remplace les douces qualités du cœur. Tous les hommes qui s'occupent des choses intellectuelles ont été à même de remarquer que le travail leur était beaucoup plus facile quand l'estomac n'était point chargé d'aliments, et quand une nourriture frugale n'alourdissait pas le sang et le cerveau. Rien n'est favorable au développement et au libre exercice de l'esprit, à l'empire de l'ame sur le corps, comme l'habitude de la sobriété. Celui qui veut maintenir son corps dans une juste dépendance, ne doit point allumer ses instincts brutaux par une nourriture trop abondante ou trop succulente. Les législateurs, les chess de religion ont été convaincus de ces grandes vérités. Les déclamations de quelques Voltairiens, sur le jeune que prescrit le catholicisme, ne sauraient effacer ces règles suprêmes de physiologie et d'hygiène, qui ont reçu la sanction de l'expérience, et qui ont été respectées par tous les peuples civilisés.

Les Gymnosophistes de l'Inde donnèrent autrefois, comme aujourd'hui les Brachmanes, l'exemple d'une vie frugale et de jeunes austères. Les Fakirs, les Bonzes, les Talapoins, au Pégu, à Siam, dans l'Annam, suivent encore les mêmes usages. Les anciens Perses étaient extrêmement sobres. Xénophon raconte que Cyrus établit chez ces peuples la coutume de ne faire qu'un repas par jour. Les Phéniciens, les Égyptiens, les Hébreux avaient beaucoup de jeunes dans leurs rites. Pour être initié aux mystères d'Isis, il fallait jeuner pendant dix jours. Les Grecs avaient aussi des jeunes sévères, qui furent étendus jusqu'aux Ilotes et aux bestiaux. Numa, chez les Romains, prescrivit des jeunes, et les oracles en ordonnaient dans les calamités publiques. On sait quelle était, à l'égard de l'abstinence, la sévérité des Pythagoriciens. Mahomet, en établissant sa religion, rangea, au nombre de ses pratiques les plus importantes, l'observance du jeune.

Si cet usage a existé chez tous les peuples, il ne faut donc p as voir là, comme le prétendent certains écrivains, la politique des prêtres exploitant les peuples par le fanatisme, mais bien l'expression d'un besoin de notre nature. Du reste, aux yeux de la science, l'abstinence est depuis longtemps lavée de ces accusations. La plupart de nos maladies ne viennent que de pléthore, nos vices sont presque tous dus à notre intempérance, et la diète est le meilleur remède que nous ayons contre les uns et les autres.

Rien n'est comparable à la douceur des mœurs des cénobites et des hommes qui vivent soumis aux règles de la sobriété.

Les femmes doivent leur sensibilité, leur douceur, en grande partie à leur vie tempérante et exempte d'excès.

L'existence est plus longue chez ceux qui s'imposent des privations, que chez ceux qui s'abandonnent à leurs appétits. En additionnant les vies de 450 anachorètes, on a trouvé 44,589 ans, c'est-à-dire, terme moyen pour chacun, 77 ans 5 mois. Celles de 450 académiciens, pris dans les sciences et les lettres, ont donné un total de 40,544 ans; vie moyenne pour chacun, 70 ans. (Journ. de Médec., t. 75, p. 540.)

DES MALADIES.

Quand l'homme est sain de corps et d'esprit, ses fonctions s'accomplissent d'une manière normale: mais si le plus petit dérangement a lieu, soudain il retentit dans l'organisme tout entier et le modifie. L'état maladif développe les passions d'une manière toute spéciale. La sensibilité subit de nombreuses altérations, de nombreux déplacements. L'ame reçoit les impressions tout autrement qu'elle ne les recevait. Les affections inflammatoires, celles du cerveau surtout, produisent à leur début une surexcitation morale extrême; il semble que l'intelligence soit tout-à-coup douée d'une énergie, d'une puissance qu'elle n'avait pas auparavant. Quelquefois cette excitation est portée jusqu'au délire.

A cette période des affections inflammatoires, succède une prostration morale et physique très grande. Les organes affaissés n'ont plus de ressort, et l'ame est de son côté dépourvue de toute énergie. C'est alors que les malades éprouvent ce profond anéantissement, ce désespoir cruel, plus tristes que la mort. De sombres terreurs, d'affreux pressentiments, s'emparent de leur pensée. Assiégés par la peur, ils deviennent défiants ou crédules à l'excès. Tantôt obsédés par l'idée qu'ils ont que ceux qui les entourent désirent leur mort et cherchent à la hâter, ils sont en proie aux craintes les plus cruelles. D'autres fois, au contraire, ils s'abandonnent entièrement aux soins de ceux qui les approchent, n'ont plus de volonté, sont capables d'écouter les plus perfides conseils, et de prendre les engagements les plus contraires à leurs intérêts. Aussi la loi a-t-elle agi sagement, en défendant aux médecins d'accepter aucun legs de ceux à qui ils donnent des soins. Il devrait en ê.re de même des notaires à l'égard de leurs clients, et de tous ceux qui sont appelés près des malades par des fonctions de nature à attirer leur confiance.

Mais souvent l'heure de la mort est aussi celle des répara

tions, et celui qui quitte la terre, doit pouvoir, à la voix du prêtre, faire des restitutions qu'il est nécessaire pour l'honneur des familles de ne pas rendre publiques. Il doit pouvoir effacer, par de bonnes œuvres, les désordres, quelquefois les crimes de sa vie. La position du prêtre, intermédiaire entre la conscience du mourant et la justice de Dicu, est extrêmement délicate. S'il pouvait céder à des motifs intéressés, il commettrait une grande infamie, car la confiance sans bornes qu'on lui accorde lui impose des devoirs fort rigoureux.

Il est des maladies qui produisent bien plus que d'autres la prostration morale dont nous parlions tout-à-l'heure. Toutes celles qui sont chroniques, qui ont occasionné de longues souf-frances, les affections abdominales, septiques surtout, sont de ce nombre. Lorsque quelque viscère important est profondément attaqué, et porte en lui le germe d'une mort prochaine, les malades ont comme un vague pressentiment du moment suprème; un voile de tristesse enveloppe leurs pensées, ils se retirent peu à peu des joies et des jouissances de ce monde, et l'ame recueillie semble attendre avec anxiété, avec respect, le dénoûment des grandes choses qui vont s'accomplir.

A chaque pas, nous sommes forcés d'admirer la sagesse et la bonté de Dieu. L'homme ne manque jamais d'avertissements; presque jamais le Très Haut ne le frappe sans lui inspirer ces salutaires pensées qui inclinent doucement son ame vers l'éternité, qui l'engagent à songer au passé, à régler le présent et à mériter le bonheur du ciel par le repentir. Ne fermons point notre oreille à ces voix intérieures qui nous parlent ainsi; écoutons ces révélations intimes qui nous viennent peut-être d'un bon ange que Dieu nous envoie, peut-être même de quelque personne bien chère qui nous a précédé, d'un père, d'une mère ou d'une sœur, dont l'amour se manifeste à notre égard par ce mystérieux langage.

La sensibilité morale se développe bien souvent d'une manière étonnante dans certaines affections. Les paralytiques versent des larmes à chaque instant. Presque toujours cette excessive sensibilité dénote un désordre grave dans le cerveau ou dans la moelle épinière. Quelquefois de longues souffrances, surtout celles qui n'annoncent pas une mort imminente, aigrissent le caractère, le rendent violent et emporté. Tout le monde connaît l'extrême irritabilité des goutteux, des personnes tourmentées par des névroses, par des affections lentes des voies urinaires, ou rongées par des cancers.

Chez les femmes, l'hystérie, la chlorose, excitent vivement les passions utérines; on sait quelles pensées lubriques, quelles tentations cuisantes éprouvent les personnes en proie à ces maladies. Tantôt elles sont bercées dans une douce langueur, dans de mélancoliques émotions d'amour, tantôt elles sont en proie à toutes les fureurs de la nymphomanie.

La grossesse occasionne des phénomènes moraux non moins remarquables. Rien n'est bizarre comme le caractère des femmes enceintes. Elles ne sont plus ce qu'elles étaient naguère : la hardiesse, l'irascibilité, ont remplacé la timidité, la douceur. Les désirs les plus dépravés s'emparent quelquefois de leur ame. Les plus étranges aberrations de sensibilité ont lieu dans les organes des sens.

Mais il est une maladie cruelle au-delà de toutes les autres, qui mérite de fixer notre attention : c'est la phthisie pulmonaire. Ver rongeur et caché, elle pique au cœur les plus belles fleurs de l'humanité, elle fait avorter en boutons les plus nobles fruits de l'intelligence. Presque jamais elle ne s'attaque qu'à ces existences d'élite qui dominent les autres par le cœur et par la pensée.

Rien n'est triste et sublime à la fois comme ce spectacle d'une vie riante et pleine d'espoir, qui porte dans son sein un germe de mort infaillible. Quand l'arbuste va périr, il se couvre de fleurs, on dirait qu'il se hâte d'étaler aux regards les trésors qu'il avait en lui. Il en est de même de ces jeunes malades que nous voyons souffrir et mourir au milieu de nous. Dès qu'ils sentent l'atteinte du mal qui va les dévorer, il se fait

en eux une étonnante révolution. Toutes leurs facultés se développent, l'imagination charge son pinceau des plus belles couleurs de l'espérance. L'avenir apparaît avec des charmes ineffables, et la vie, aux portes du tombeau, jette un éclat céleste. Ainsi la flamme est plus brillante et plus pure quand elle consume ces corps légers qui ne l'alimentent qu'un instant.

On ne peut retenir ses larmes quand on entend ces pauvres jeunes gens, victimes vouées au trépas, parler de leurs projets, de leur bonheur futur, des joies qu'ils se promettent, des succès qu'ils attendent. Ils ont dans leur langage, dans leurs gestes, une énergie maladive qui fait frémir. Ils sont doués d'une pénétration d'esprit, d'une puissance de génie vraiment extraordinaires. Leurs passions s'allument plus vives, plus impétueuses. Cependant une sombre tristesse imprime à tout leur être un douloureux caractère. On dirait que leur ame, pressentant la mort, donne le baiser de l'adieu à tout ce qui les environne.

C'est un mauvais présage qu'une intelligence formée avant l'àge, et les mères ne voient pas, sans trembler, leurs enfants montrer dans des corps débiles des passions ardentes et précoces. Le fruit qui va tomber revêt les plus vives couleurs, le jeune malade, lui aussi, s'embellit souvent à son heure dernière, et son visage, animé d'un coloris plus brillant, reslète d'angéliques émotions.

Cette maladie inspire les pensées mélancoliques, porte l'ame aux affections rêveuses, développe toutes les facultés aimantes d'une façon remarquable. Souvent la religion vient adoucir ces moments suprèmes; elle jette ses consolations sur le froid sentier qui mène à la tombe; elle cache l'horreur de ce douloureux passage, et prend l'ame du mourant dans ses mains pour la remettre à Dieu confiante, et sanctifiée.

Les désordres de l'économie, qui ne sont pas même considérés comme des maladies dans le sens rigoureux de ce mot, modifient souvent les passions. De tout temps, la voix populaire a attribué aux infirmes, aux boiteux, un esprit plus vif, plus pénétrant qu'aux autres. C'est un fait vrai, et qu'on peut expliquer facilement. Ces pauvres êtres disgraciés sentent le besoin de réparer du côté de l'intelligence l'injustice dont la nature les a rendus victimes.

Moins aptes aux amusements, aux travaux de tout genre auxquels se livrent les autres, ils ont dû rentrer de bonne heure en eux-mêmes. De sérieuses réflexions, un exercice continuel de la pensée, ont fortifié leur intelligence. Exposés surtout dans l'enfance, aux plaisanteries, aux moqueries de leurs camarades, ils ont dû s'exercer à la répartie. Aussi tous les infirmes ont-ils l'esprit sarcastique, prompt à la réplique, pointilleux et fin. Leur faiblesse les a forcés de recourir à la ruse; quelquefois les injustices dont ils ont été victimes les ont rendus méchants par réaction.

Les aveugles, continuellement renfermés en eux-mêmes, privés du spectacle de la nature, de la source la plus féconde de nos pensées et de nos jouissances, sont en général mélancoliques et rêveurs.

Rarcment le sourire soulève le voile de glace qui pèse sur leur visage. Leurs traits immobiles annoncent l'état de leur ame, qui ne peut s'occuper que de choses sérieuses et profondes. En général, ils sont bons et aimants, obligés de plier leur caractère à celui des autres, car ils ont sans cesse besoin qu'on les aide. Ils sont peureux, faciles à émouvoir, compatissants et amis de la solitude. Leur infirmité les éloigne de presque toutes nos sciences et de presque tous nos arts, mais ils ont des dispositions spéciales aux mathématiques et à la philosophie.

Les sourds-muets, privés d'un sens beaucoup moins im portant que les aveugles, peuvent contempler les merveilles de la création, ils peuvent sans cesse admirer les miracles de la puissance de Dieu, et recevoir toutes les impressions que ce spectacle fait naître. S'ils n'ont pas la parole pour exprimer ce qu'ils sentent, ils ont le geste, cette autre expression de la pensée, sinon aussi complète, du moins aussi énergique, aussi pittoresque.

La curiosité, chez eux, est poussée à l'excès, et leurs passions se ressentent de ce besoin d'éprouver et de connaître. Ils sont en général envieux, rusés, portés aux plaisirs de l'amour. Ceux qui n'ont pas reçu les bienfaits de l'éducatiou sont méchants et enclins à la cruauté.

POSITION SOCIALE.

Les hommes, comme les plantes, subissent l'influence des milieux où ils vivent. Leurs passions se ressentent des personnes qu'ils fréquentent, de la fortune qu'ils ont, du genre de vie qu'ils mènent, de l'éducation qu'ils reçoivent. Chaque classe de la société a des goûts, des habitudes, des passions différentes, qui lui impriment un caractère tout à fait spécial. Dans l'échelle des conditions humaines, à mesure que les individus s'élèvent ou s'abaissent, leurs passions se modifient.

Cependant les distinctions sociales que la capricieuse fortune met entre les hommes, ne changent point le fond de leur nature. Dieu nous a tous pétris du même limon, le même sang coule dans nos veines, et quelles que soient à cet égard les illusions de notre orgueil, ce sont des vérités que nous sommes forcés de reconnaître.

Forture. — Qu'un malheureux, naguère humble et timide, souple et rampant, monte, par un de ces coups inespérés du sort, au faite de la puissance et des richesses, il aura bientôt oublié son origine, ne tardera pas à se croire infiniment supérieur à ce bas peuple du milieu duquel il est sorti. Il ne reconnaîtra plus ses parents ni ses amis, et prendra des airs de hauteur et de protection avec ses égaux d'hier. Inabordable et dur, il ne permettra pas qu'on laisse approcher de sa personne ces hommes de rien, dont le contact l'humilierait. Toutes les nuances du mépris, tous les tons de l'orgueil lui seront familiers; il sera mille fois plus arrogant que ceux dont naguère il

trouvait la hauteur insupportable. Rien n'égale l'insolence des parvenus, si ce n'est le ridicule qu'ils parviennent à se donner.

Tous les hommes sortis des rangs populaires et qui veulent oublier leur origine, ressemblent à ces comédiens de bas étage qui abordent les grands rôles et n'arrivent qu'à une risible parodie. Il est des circonstances, et les parvenus devraient ne pas l'oublier, dans lesquelles il faut se faire pardonner sa fortune par la modestie, par la bonté et par le bon usage qu'on en sait faire pour le soulagement de la misère.

Malheureusement il est rare que les hommes d'argent aient des entrailles pour l'infortune, ils sont d'autant plus durs, qu'ils ont été plus malheureux eux-mêmes. Jamais la pitié n'ouvre leur cœur, jamais elle ne fait tomber dans le sein de l'indigence la dime de cette richesse qu'ils consacrent à leurs satisfactions égoïstes. Mais on est sûr de les rencontrer partout où la vanité s'étale, où l'orgueil humain s'exalte dans ses œuvres: ils sont de toutes les associations philantropiques au sein desquelles ils parlent avec emphase de l'émancipation du peuple, du bien être à procurer à tous; mais ils défendent leur porte à l'indigent qui leur demande un morceau de pain. Ils s'indignent, à 1,800 lieues des colonies, de l'esclavage qui pèse sur les noirs; et dans leurs maisons, ils font par leur hauteur, leur arrogance et leur dureté, souffrir aux blancs qui les servent un sort tout aussi malheureux.

Presque toujours ces parvenus sont ennemis du pouvoir établi quel qu'il soit; ils aiment à se donner des airs d'indépendance. A coup sûr, ils sont trop hommes de sens pour partager l'esprit religieux des masses; ils sont purs Voltairiens. C'est dans cette classe qu'on jure par Dupuis, le dictionnaire philosophique et le curé Meslier.

PAUVRETÉ. — Le pauvre, assujetti, humilié, témoigne peu d'ambition, ses désirs sont modérés. Il est grave et silencieux, réveur et mélancolique; il ne se met point en évidence comme le riche; au contraire, il se dissimule et cherche à passer sans

être yu. Devant les grands, il est mal à l'aise, et son embarras se manifeste dans son langage et dans son maintien. En général, il parle mal parce qu'il manque d'assurance : il sait que dès qu'il ouvre la bouche, on le regarde au lieu de l'écouter, et qu'on se demande : « Quel est cet homme? » tandis que le riche n'a qu'à parler pour qu'on fasse silence et qu'on l'applaudisse.

Le pauvre est honnête, doux et respectueux, toujours serviable, disposé à trouver bien ce qu'on fait, ce qu'on dit; il approuve toujours, ne se croyant pas le droit de blâmer; il est patient dans le malheur, résigné dans la souffrance, il a l'habitude d'être malheureux et de souffrir. Quand on l'invite, il refuse, il a peur de gêner, de n'être pas à sa place. Partout il prend le dernier rang. Sa reconnaissance est vive quand on a des bontés pour lui, car il sait que bien rarement on lui témoigne de l'affection. Il a peu d'amis qui, pour la plupart, l'abandonnent au moindre embarras; s'il fait un faux pas, loin de lui tendre la main pour le soutenir, on le pousse pour aider sa chute; tandis que le riche trouve toujours, pour lui rendre service, un extrême empressement.

Ah! que le pauvre qui reste vertueux doit avoir de mérites aux yeux de Dieu! Qu'il lui faut quelquesois de courage pour lutter contre le sort, et ne pas désespérer de l'avenir! Il a devant lui le spectacle du bonheur des autres, de leurs succès, et rien ne lui réussit. Il faut qu'il passe sur la terre en restreignant tous ses désirs, qu'il y tienne le moins de place possible, qu'il se donne bien de garde d'y coudoyer les puissants et les riches; il faut qu'il courbe son front devant les humiliations qui se présentent, et qu'il dévore en secret toutes ses larmes, car personne ne veut partager sa douleur.

La pauvreté tue bien des intelligences. Quoiqu'on disc, le génie ne déploie librement ses ailes que dans l'air de la liberté et de la fortune. L'homme de talent qui n'a pas d'existence assurée, se préoccupe des éventualités du lendemain; la misère veille à sa porte, et ne laisse point entrer chez lui les muses et les génies inspirateurs. Ses pensées, ses écrits portent l'empreinte de son sort malheureux, et rendent comme une sombre plainte d'infortune. On entend, en lisant ce qu'il a fait, comme un écho des douleurs et des souffrances de son ame.

Noblesse. — Tout a ici-bas son mauvais côté, la noblesse a le sien. Elle est héréditaire, nous pensons qu'il fallait qu'elle le fût, et nous commençons par le dire. Il était important, il était politique de créer dans les états un ordre qui attachât aux institutions, au pays, un grand nombre de familles entièrement dévouées et prêtes à verser leur sang pour eux. Sous ce rapport, la noblesse de France a largement payé sa dette à la patrie. Il est des noms chez elle, plus glorieux que ceux de bien des princes, qui ont fourni, pendant des siècles, des générations non interrompues de héros.

Mais, à côté de ces avantages, l'hérédité de la noblese a de graves inconvénients; elle confère souvent, à l'indigne fils d'un père illustre, un titre qu'il est incapable de porter. Elle devient, pour un grand nombre, une sorte de privilége à la paresse, à l'orgueil, aux vices de toute espèce. C'est une grande faiblesse, et une bien pitoyable vanité, que de se pavaner sous des titres, quand on n'a pour les faire valoir aucun mérite personnel, comme si les hauts faits des ancêtres n'étaient pas une honte pour des enfants dégénérés; comme si l'éclat de leur nom ne se ternissait pas sur une tête incapable de le soutenir. Que sert au sourd-muet d'être né d'un père entendant clair et parlant bien?

Ceux qui pensent qu'il suffit, pour être noble, d'avoir des parchemins et de compter un certain nombre d'aïeux; qui n'ont rien autre chose à montrer que cette noblesse de chair et de sang, sont les plus vains et les plus ridicules des hommes. Ils parlent sans cesse de leurs terres, de leurs titres, de leurs ancêtres. Avec tout cela, ils ne sont bien souvent que des ignorants, des hommes vicieux, plus vilains du côté du cœur qui fait la vraie noblesse, que le simple paysan qu'ils dédai,

gnent. Si l'on voulait, du reste, discuter les titres de cette fourmilière de hobereaux dont la province est pleine, on les trouverait souvent fort contestables ou fort peu illustres.

Les nobles des vieilles familles poussent très loin l'orgueil de race, ils sont quelquesois peu soucieux de s'instruire, et cela tient à la certitude qu'ils ont de ne manquer de rien; mais ils sont généralement bons et charitables. Ils ont gardé un certain vernis de bonnes manières, qui les distingue partout des parvenus. Dans ces honorables familles, les vertus se conservent traditionnellement, et la naissance est regardée comme une obligation aussi bien que comme un titre.

Noblesse oblige, a-t-on dit toujours en France; personne ne devrait oublier cet axiome, chacun devrait vouloir soutenir l'honneur de son nom, et ne pas décheoir de la vertu de ses ancêtres. C'est ainsi qu'un noble sang, transmis du père aux enfants, deviendrait une semence de vertus et de belles actions. Le jeune homme trouverait honteux de se parer d'un titre sans l'avoir personnellement mérité. La noblesse serait transmise comme une obligation, acceptée comme un devoir; quoi qu'héréditaire, elle deviendrait ainsi personnelle, et l'homme noble de sang l'étant aussi de cœur et d'intelligence, pourrait parer son front d'un éclat réel, au lieu de n'étaler aux regards qu'une sotte vanité; vanité qu'on pourrait, du reste, bien humilier chez quelques-uns, car en feuilletant l'histoire, on découvrirait peut-être, sur leur noble blason, la trace de quelque bassesse, de quelque crime, achetés à leur père pour un titre : peut-être y trouverait-on la trace de quelque honte maternelle. La vraie noblesse, comme la vertu, existe dans le cœur et dans le présent; elle n'est plus rien quand elle n'est que dans le souvenir et dans le passé.

Puissance. — De nos jours, la richesse, la noblesse, ne donnent pas la puissance. Nos institutions sont telles que tous les citoyens peuvent, avec de l'instruction, devenir puissants. Nous ne nous laissons plus guère éblouir par l'éclat d'un titre, et l'héritier d'un grand nom passe inaperçu dans la foule. Mais

l'homme, revêtu d'un pouvoir quelconque, administrateur, militaire, est à nos yeux un personnage de haute importance. Tout, jusqu'à l'admiration que nous avons pour les hommes, se ressent de nos mœurs positives et de nos habitudes d'intérêt.

Ceux qui ont en main la puissance, ont en général un orgueil très développé. Ils sentent qu'on a besoin d'eux, et rapportent volontiers à leur personne la déférence et les égards que l'on n'a que pour leur position. Il est d'une ame petite de faire ainsi une spéculation d'amour-propre et de vanité sur le besoin qu'ont les autres de soi. Un homme sage ne doit désirer que les respects qu'on aurait pour lui volontairement, et sans égard à la place qu'il occupe. Peu sont assez grands pour se préserver de cette faiblesse, et la morgue qu'ils ont, l'insolente arrogance qu'ils étalent, sont en général la mesure de leur petite valeur.

Les hommes très haut placés, les ministres par exemple, n'ayant pas la crainte qu'on leur conteste la puissance qu'ils ont, qu'on la mette en doute, sont ordinairement plus abordables que leurs inférieurs. Il est rare qu'un simple commis, qu'un chef de bureau ne se montrent pas plus arrogants que leur supérieur.

Souvent ceux qui ont la puissance en abusent dans l'intérêt de leurs passions. Il est si difficile de s'abstenir par devoir, quand les désirs sont pressants et qu'on a le pouvoir de les satisfaire.

rrofessions. — Elles sont un des plus plus puissants modificateurs qui agissent sur les hommes. Celles qui exigent l'usage et l'application des facultés intellectuelles, développent l'esprit; celles qui ne demandent que l'emploi des forces physiques, développent seulement le corps. L'ame du philosophe, de l'écrivain, du poète, sans cesse occupée des choses de l'intelligence, s'élève et s'agrandit; tandis que celle du manœuvre, de l'homme qui n'exerce que ses bras, tombe de plus en plus dans l'inertie, et finit par s'abrutir.

Quelle que soit la direction que reçoive l'ame, qu'elle s'élève ou s'abaisse, il se développe en elle des passions; car jamais elle n'est exempte de ces troubles intérieurs qui sont la triste conséquence de la chute originelle. Quand elle domine le corps, elle est en proie aux passions de l'imagination; quand c'est le corps qui commande, elle devient l'esclave des passions brutales et basses qui naissent de la matière. Aussi les diverses professions ont-elles à peu près toutes une influence spéciale sur nos affections morales.

Il faudrait pour qu'un juste équilibre existât, pour que les deux parties de notre être fussent, autant que possible, dans le rapport normal, que les hommes se livrassent à des occupations mixtes qui demandassent, à la fois et dans de sages proportions, l'emploi de l'esprit et du corps. Cela ne peut avoir lieu que dans des conditions assez rares de l'existence. Aussi, voyons nous presque constamment la prédominance du moral sur le physique ou du physique sur le moral, et quand cette prédominance a lieu, elle tend sans cesse à devenir plus forte.

La continuité de l'exercice cérébral donne à l'esprit une force, une activité dont il n'était pas d'abord susceptible, et souvent des hommes qui paraissaient ordinaires et médiocrement doués du côté de l'intelligence, arrivent par le travail à des résultats fort remarquables. Peu de grands génies ont cueilli sans efforts la palme de la supériorité. Il est probable que la plupart des grands hommes qui sont l'honneur de la littérature et des sciences, seraient restés, sans le travail, dans cette foule vulgaire qui renferme, sans qu'on s'en doute, des Homère, des Bossuet, des Chateaubriant, chez lesquels le génie n'a pas été rèveillé.

Mais à mesure que l'esprit se développe et se fortisse, à mesure aussi les organes souffrent et s'affaiblissent. Toutes les forces vitales se concentrent au cerveau, et les fonctions réparatrices de l'économie s'accomplissent mal. Chez les hommes livrés à l'étude, le travail de la digestion est ordinairement

mauvais, la respiration est génée ainsi que la circulation. Les savants sont en général moins aptes aux fonctions génératrices que les hommes qui se livrent aux fatigues corporelles. Souvent l'hypochondrie, les affections du cœur et les névroses de tout genre deviennent le triste partage de ceux chez lesquels l'esprit a beaucoup travaillé.

Il est remarquable que rarement le génie se montre chez des hommes fortement constitués, comme si des formes herculéennes et l'épaisseur des muscles étouffaient l'intelligence. Presque toujours, les écrivains, les poètes, les savants de toute espèce, ont un extérieur chétif et souffrant; le physique chez eux, semble étiolé et amoindri, mais leur front noble et développé révèle une haute capacité, et leur regard étincelle des feux de la pensée. C'est dans ces constitutions débiles et frèles, transparentes en quelque sorte, qu'existent les plus puissantes intelligences, celles qui sont destinées à éclairer, à dominer, à transformer le monde.

Si maintenant nous arrètons nos regards sur les hommes adonnés au travail du corps, nous remarquerons des phénomènes tout à fait inverses. Dans des organisations d'Hercules, ou taillées sur le modèle de l'Apollon du Belvéder, florissantes de santé, chez lesquelles toutes les fonctions animales s'accomplissent avec une admirable régularité, nous ne trouverons, la plupart du temps, qu'une intelligence languissante. Plus le corps s'exerce, plus il est développé, plus l'esprit devient faible: quand un homme s'occupe à des travaux qui ne demandent de sa part aucune combinaison, aucun effort de l'esprit, l'ame s'endort et reste dans un repos léthargique.

Plus les professions sont matérielles et grossières, plus ce triste résultat est promptement atteint. On dirait que l'homme s'abrutit au contact de la matière.

Chaque profession imprime aux individus qui s'y livrent, une teinte spéciale. Le maçon qui est obligé de réfléchir pour construire régulièrement le mur qu'il élève, pour prévoir l'effet d'une pierre qu'il place, a nécessairement l'esprit

plus exercé que le manœuvre, employé toute l'année à tourner une roue.

Rarement il arrive que les hommes ne subissent pas l'influence de leur profession, presque toujours elle les soumet à certains préjugés, à certaines erreurs. Elle développe en eux des défauts qui lui sont en quelque sorte inhérents, en même temps qu'elle leur donne des qualités qui lui appartiennent aussi.

Les artistes sont généreux, amis des idées chevaleresques, pleins d'humanité, affectueux et reconnaissants; mais ils sont prodigues, envieux, intempérants, doués d'un excessif amour-propre, et complètement dépourvus d'ordre et de prévoyance.

Les marchands sont laborieux, exacts, prudents, sobres; mais ils sont trompeurs, avares, souvent voleurs et avides de gain.

En faisant l'éloge de saint Ives, le seul avocat qu'on trouve au martyrologe, l'Église signale sa probité comme chose extraordinaire.

Advocatus et non latro, Res miranda populo.

(Hymne du jour).

Les médecins, dévoués au service de l'humanité, font tous les jours acte de courage, de désintéressement. Mais à côté de ces qualités estimables, on rencontre souvent chez eux des défauts bien grands, qui tiennent à l'influence des études physiques auxquelles ils se sont livrés. Presque tous sont irréligieux, beaucoup sont matérialistes. Ils sont habitués à demander au scalpel l'explication des phénomènes de la vie; leur esprit, continuellement à la recherche des lois qui gouvernent la nature animée, ne s'occupe plus guère de psychologie. Ils amassent une somme immense de connaissances physiques et matérielles, et plus tard, c'est avec elles qu'ils veulent approfondir les choses de l'intelligence. Ils n'ont point trouvé l'ame

dans leurs dissections, ils nient qu'elle existe, car ils ont la prétention de ne croire que ce qu'ils expliquent. La plupart du temps ils ne s'aperçoivent pas que leurs explications ne sont que des hypothèses ingénieuses peut-être, mais qui, au fond, sont loin d'être démontrées.

Ce que les médecins pensent être le scepticisme du savoir et de la supériorité, n'est qu'une orgueilleuse ignorance. Ils n'ont étudié la création que sous une de ses faces. Ils ont négligé l'esprit pour la matière.

Les mathématiciens tombent, eux aussi, dans une sorte de matérialisme à peu près semblable; habitués à compter, à mesurer, ils ne voient plus d'évidence que dans les chiffres. Un raisonnement n'a point de force à leurs yeux, quand il ne peut pas s'exprimer dans cette langue matérielle. Aussi les mathématiciens sont-ils en métaphysique de bien tristes raisonneurs. Il ne faudrait pourtant pas faire l'application de ce que nous venons de dire à tous les médecins, à tous les mathématiciens. Nous n'avons voulu parler que du grand nombre, que du vulgaire en quelque sorte. Nous savons que ces classes de savants ont fourni des intelligences de premier ordre, supérieures à cette action de la profession, et qui ont étudié le monde intellectuel aussi bien que le monde physique, sans oublier jamais la suprématie de l'intelligence sur la matière.

Dans toutes les classes de la société, à quelque degré de l'échelle que l'homme soit placé, il ressent l'influence de sa profession. Ouvrier, il est en général querelleur, ivrogne, paresseux et imprévoyant. Domestique, il est menteur, gourmand, ingrat, rampant et flatteur.

INDUSTRIALISME.

Chaque époque a ses tendances particulières; la nôtre est rongée par un mal profond, horrible pour qui sait en prévoir les conséquences, ce mal c'est l'industrialisme. Aux yeux du moraliste surtout, cette plaie est effrayante pour l'avenir. De toutes parts, les hommes se jettent dans le goulfre de l'industrie; ils ne voient plus, comme but de leurs efforts, que l'intérêt personnel, et le plus déplorable égoïsme succède aux nobles sentiments de l'ame.

Partout les machines ont remplacé les bras, partout l'ouvrier cesse d'être l'agent intelligent de son œuvre, il devient un rouage et s'abrutit. Bientôt, grace aux perfectionnements, dix hommes feront l'ouvrage de dix mille, et la misère étendra sa griffe sur la classe travailleuse et pauvre de la société. La richesse sera la proie de quelques industriels puissants, qui exploiteront, au profit de leurs passions, de leur ambition, les troupeaux de serfs enrégimentés dans leurs usines.

Dans ces cloaques, le corps perd sa santé, l'ame, sa pureté native. La misère, la débauche, ravagent l'organisme et la pensée. L'homme dégradé, abruti de plus en plus, s'éloigne du type originel. Déjà nous marchons rapidement dans cette voie funeste, et les améliorations matérielles devant lesquelles nous nous extasions sans cesse, tendent à nous y précipiter de plus en plus.

Bientôt un vaste réseau de chemins de fer va envelopper le le monde. De tous côtés, on nous prône les immenses avantages de ces nouvelles voies de communication. Sans aucun doute, les hommes feront une grande économie de temps; l'important serait de savoir s'ils en trouveront davantage pour être heureux. Nous pensons que, sous bien des rapports, ces prétendus progrès sont des calamités publiques. Ceux qui ne voient que la superficie des choses, qui n'attaquent jamais du regard la profondeur des questions, seront tentés de rire peut-être, et de nous taxer de pessimisme; nous ne croyons pas nous abuser cependant sur les tristes résultats que le règne exclusif de l'industrie nous prépare pour l'avenir.

Qu'arrivera-t-il de l'établissement des chemins de fer par exemple? Les distances disparaîtront en quelque sorte. Trente lieues seront parcourues aussi rapidement qu'à présent trois ou quatre. Les hommes n'auront plus besoin de demeurer aussi près de leurs propriétés, des lieux où des relations d'affaires les appellent; les nécessités du commerce les forceront à se réunir aux points les plus centraux. Tandis que les villes intermédiaires disparaîtront, Paris et deux ou trois autres villes augmenteront dans d'énormes proportions; la province sera forcée de les alimenter sans cesse, au détriment moral et physique de l'espèce. N'avons-nous pas la fatale expérience du passé, ne savons-nous pas comment Paris et Londres dévorent leurs habitants! Ne savons-nous pas combien ces immenses cités démoralisent peu à peu les nations?

C'est au sein de ces Babylones modernes que vont périr l'innocence et la pureté des mœurs; c'est de cette mer de corruptions, d'immoralités, que débordent sans cesse les flots impurs qui viennent inonder les cités et les campagnes; c'est là que viennent se briser les liens de la famille; c'est là que les affections maternelles et la surveillance publique ne protègent plus la jeunesse contre les dangers du vice; c'est là que les hommes, sans cesse attirés hors d'eux-mèmes par les distractions de toutes sortes qui les environnent, ne s'occupent plus des choses de l'ame, et ne vivent plus que pour leur corps et ses jouissances.

Nous sacrifions tout aux intérêts matériels et à l'industrie, nous déifions le monde animal, et le panthéïsme, cette expression grossière des tendances de notre époque, s'empare de nos écoles philosophiques.

Nous sommes orgueilleux de notre science, et certes elle est incontestable; seulement, elle est tout entière appliquée à la matière. Nous tournons toutes nos facultés vers les connaissances physiques; de plus en plus, nous abaissons l'intelligence devant le corps. Dans ces conditions d'existence, toutes les passions se font jour, l'homme n'a plus qu'un seul but : posséder et jouir. Il perfectionne tous les jours ce qui peut augmenter son luxe, son bien-être physique; il vit comme s'il ne devait jamais mourir, ou comme si la vie terrestre était le dernier mot de sa destinée. Le matérialisme pur n'est pas dans les croyances du grand nombre, mais il est dans la pra-

tique, c'est l'idolàtrie de notre siècle. Nous ne courbons plus nos genoux devant des images de bois ou de pierre; mais nous courbons nos àmes devant les intérêts matériels, nous déshéritons l'intelligence des sublimités de la poésie, de la religion, pour l'asservir au culte du veau d'or.

Nous dédaignons le penseur, nous nous moquons du prêtre, et nous exaltons les industriels et les mathématiciens. Toute notre jeunesse se jette dans l'industrie; à peine daigne-t-elle songer qu'il existe une ame dans l'être humain. Notre société pullule de ces nullités morales, adeptes du négoce, commisvoyageurs de l'industrie. Cette race matérielle, toute dévouée aux intérêts d'ici-bas, est à la fois pleine d'ignorance et de présomption. C'est elle qui parle le jargon stupide des Voltairiens de bas-étage, et traite les plus hautes questions de morale, de politique, de religion, dans les lieux publics, au milieu de l'orgie. Quand la fortune favorise ces hommes, ils deviennent les sommités sociales; e'est parmi eux qu'on choisit des députés, des conseillers municipaux. Rien n'est meçant comme l'avenir d'une société confiée à de pareilles mains.

ÉDUCATION.

Malheurcusement l'éducation que reçoit aujourd'hui la jeunesse n'est pas de nature à régler, à réfréner ses passions. On élève les jeunes gens comme si la vie n'avait pas de lendemain, comme s'il n'y avait pas pour eux d'autres intérêts que ceux d'ici-bas; on cherche à en faire des hommes de science, mais on s'occupe fort peu de leur moral.

Dans la plupart des établissements, l'éducation est confiée à des hommes au moins fort indifférents à ce qui regarde la religion. Il en existe qui sont matérialistes, et qui laissent voir clairement à leurs élèves que s'ils ne se montrent pas devant eux ennemis déclarés des croyances religieuses, c'est que la place qu'ils occupent les oblige à garder encore un certain vernis de religiosité.

Quand au déisme, au panthéisme, ou les affiche ouverte-

ment. Il semble en vérité que les gouvernements, qui ont pourtant intérêt à se maintenir, ignorent complètement dans quelles conditions ils peuvent le faire. Ils laissent aveuglément donner aux générations naissantes cette éducation sans principes qui permet à toutes les passions de se développer, qui porte en elle le germe de tous les désordres privés et sociaux.

L'éducation devrait être une arche sacrée, où nul ne pourrait porter la main, sans offrir à la société toutes les garanties possibles. On ne devrait admettre dans le corps enseignant que des hommes d'une moralité à toute épreuve, et surtout profondément religieux. S'il en était ainsi, la jeunesse, nourrie des croyances qui seules peuvent faire de bons citoyens, offrirait à l'avenir de consolantes garanties d'ordre et de prospérité.

Spectacles. — De nos jours, la fureur des spectacles s'est tellement augmentée, qu'il n'est pas une petite ville qui n'ait son théâtre. L'homme ne trouve plus dans l'accomplissement de ses devoirs de quoi remplir son ame. Les jouissances naturelles, qui naissent pour lui de la contemplation de la création, les distractions incessantes que lui procurent ses relations privées et sociales, tout cela est trop fade et trop monotone pour lui plaire. Quoique la vie soit si courte et le temps si précieux, nous passons la moitié de nos jours à apprendre comment gaspiller l'autre. Nous cherchons partout un aliment pour les désirs et pour les passions de notre cœur. Blasés par l'habitude et par la précocité des jouissances, il nous faut des émotions factices, après lesquelles nous courons avec avidité.

Sous ce rapport, le théâtre convient à merveille à nos besoins, c'est là que la jeunesse va recevoir les premières leçons de volupté, qu'elle va ouvrir son cœur aux molles langueurs de la passion. Certes on n'y commet pas de mauvaises actions, mais c'est là qu'on s'y dispose. C'est au spectacle de ces intrigues amoureuses que le jeune homme, que la jeune fille, sentent le désir vague d'aimer et d'être aimés; bientôt ils choisiront un objet sur lequel ils épancheront ces premiers

besoins du cœur trop tôt développés. C'est devant ces scènes menteuses d'une vie qui n'est point la vie réelle, que la sensibilité s'exalte et se fansse. C'est là qu'on va s'initier à toutes les infirmités du cœur, à tous les scerets, à toutes les ruscs de la passion; c'est là qu'on s'intéresse aux coupables, et qu'on voit souvent la vertu, le devoir, sous un aspect au moins ridicule, s'il n'est odieux.

Jamais on ne met en scène l'homme ferme dans le devoir et maître de son cœur; il aurait trop peu d'attraits pour le spectateur. Ce qui lui plaît, ce qui l'attire, c'est la peinture des faiblesses, c'est l'intrigue amoureuse surtout. Le jeune âge voit là comment on séduit, comment on succombe, quels sont les moyens de tromper un époux, de mettre en défaut la surveillance des parents.

Croyez-vous que la jeune fille reste froide devant des scènes brûlantes de tendresse, de désespoir amoureux? Croyez-vous qu'elle ne désire pas souvent être l'héroïne de ces passions excentriques que rève l'imagination exaltée, et qui sont tout-à fait en dehors des réalités de l'existence? Croyez-vous que le jeune homme voie sans danger ces femmes, entourées du prestige de la scène, se prêter sans réserve aux situations les plus délicates de l'intrigue? Il faudrait ignorer grandement les dispositions du cœur et la facilité d'impressions du jeune âge?

A ceux qui voudraient, malgré tout, soutenir que le théâtre n'est pas dangereux, qu'il est au contraire une école de mœurs et de goût, nous demanderons pourquoi tout ce qui peut séduire l'ame par les yeux y est étalé sans réserve et sans pudeur? Quoi! ce n'est pas une école d'immoralité que ce lieu où la décence est foulée aux pieds, où des femmes apparaissent à peine vêtues, où la moitié du talent de l'actrice consiste à captiver les yeux et à exciter des désirs?

Nous en sommes arrivés malheureusement à ne trouver le vice que dans la grossièreté du langage. Nous avons horreur des mots deshonnêtes, comme nous avons horreur de l'homme qui s'enivre, et de la femme qui jure; mais nous souffrons, nous aimons le vice poli, élégant, qui s'insinue dans l'ame avec un certain vernis de belles manières. C'est ce qui fait que nous voyons, que nous écoutons sans rougir tout ce qui se fait, tout ce qui se dit au théâtre.

Un moraliste, dont certes l'autorité ne sera pas suspecte, J.-J. Rousseau, a émis cette pensée en parlant des spectacles : « Que pour qu'un amusement fût permis, il fallait qu'il fût nécessaire. » Sans aller aussi loin, nous voudrions seulement qu'il ne fût pas dangereux.

Romans. — « Il faut des spectacles dans les grandes villes et des romans aux peuples corrompus, » a dit J.-J. Rousseau. De son temps, le peuple lisait moins de romans qu'aujourd'hui, aussi maintenant est-il plus corrompu. Nous ne prétendons pas qu'il le soit plus à la superficie, ostensiblement, mais il l'est davantage au fond. Il s'est défait du cynisme de la régence, voilà tout.

Les romans ont tous les défauts du théâtre, moins la mise en scène; ils en ont de plus grands, en ce qu'ils disent au lecteur tout ce qu'on n'oserait dire à l'auditeur. En lisant un roman, on n'éprouve point la honte qu'on éprouverait en entendant publiquement des choses trop libres ou même indécentes. C'est dans ce tête-à-tête qu'il a avec celui qui lit ses ouvrages que l'anteur du roman fait passer les immoralités de toutes sortes, met sous ses yeux les scènes les plus expressives de débauche et de libertinage, et qu'il peut même franchir dans l'expression la réserve qu'exigerait le débit théâtral.

Les romans peignent à leurs lecteurs les charmes d'un état, d'une position, qui ne sont point les leurs; ils les identifient avec des personnes dont les actions, les aventures, n'ont rien qui tienne au cours ordinaire de la vie. Les victimes des romans font un échange imaginaire de leur individualité contre celle des héros de roman; à force de désirer être ce qu'ils ne sont pas, ils finissent par oublier ce qu'ils sont récllement, et tel est le secret du vertige qui vient troubler leur raison.

C'est à la lecture de ces productions que nous devons cette

foule innombrable de prétendus artistes, de femmes incomprises, de jeunes gens misanthropes et fatigués de la vie. C'est grace à ces livres que tant de femmes jouent de funestes rôles dans des intrigues qui compromettent à la fois leur honneur, leur repos et la paix de leur ménage. Ce sont les romans qui poussent tant de malheureux au suicide, tant de coupables au bagne et à l'échafaud.

Ce sont les romans qui jettent à la prostitution le plus grand nombre de ses victimes, qui souillent les plus belles existences, les plus pures et les cœurs les mieux prédestinés par Dieu au bonheur et aux douces jouissances de la vertu. Car le plus souvent ce sont des ames d'élite qui succombent, celles que la nature avait le mieux ornées; les autres échappent au danger à couvert sous leur apathique indifférence et leur nullité morale.

JOURNAUX. — Une des plaies les plus profondes de notre époque, c'est le journalisme. C'est un des plus puissants moyens de corruption qui existent : et certes, il use bien largement de cette puissance pernicieuse. C'est lui qui imprègne les masses des plus désolantes doctrines, qui sape les croyances les plus saintes et les plus conservatrices.

Les hommes ont une tendance fatale à aimer ce qui est en opposition avec le pouvoir, quel qu'il soit; avec l'autorité politique ou religieuse, et c'est là ce qui constitue la force des journaux d'opposition. C'est en flattant les passions qu'ils réussissent, c'est en faisant appel aux mauvais penchants qu'ils se font des prosélytes. Deux ou trois ambitieux n'ont qu'à publier un journal, invectiver l'autorité, attaquer ce qui est honorable, insulter les croyances religieuses, et bientôt ils seront à la tête d'un parti. Honteux succès sans doute, mais à la longue il mène au pouvoir, à la fortune, on arrive à des places ou bien à vendre son silence. Le journalisme de province nous paraît plus honorable sous ce rapport que celui de la capitale; en général il écrit d'après ses convictions.

Le journalisme pénètre dans la chaumière et dans les châ

teaux; dans le cabaret de village et dans les cafés de nos villes. C'est lui qui s'adresse aux désœuvrés et principalement aux ignorants; c'est lui qui leur donne des opinions sur toutes les questions, un certain nombre de formules adaptées à tous les sujets. Il est arrivé au dernier degré d'impudeur et de mauvaise foi; il se fait corrupteur par système.

Il y a quelque chose d'exorbitant dans le droit qu'on laisse presque sans contrôle à certains hommes de se faire les directeurs de l'opinion publique, et quelque chose de dérisoire dans cette prétendue mission de quelques individus qui se posent ainsi au milieu de leurs concitoyens, et dévastent moralement les villes et les campagnes.

Il y a tant d'hommes qui croient ce qu'ils lisent, tant qui ne peuvent pas vérifier les assertions qu'on leur jette, que l'influence des journaux est immense. Sous prétexte d'apprendre à tous les citoyens quels sont leurs droits, de les éclairer sur leurs devoirs, ils les poussent au désordre et à la haine de l'autorité; ils entretiennent dans les masses une agitation vague, un malaise indéfinissable qui s'opposent incessamment au maintien de l'ordre et de la sécurité publique. Sous prétexte de détruire les préjugés, ils éteignent la foi populaire, ils tournent en dérision les choses saintes, ils insultent les croyances les plus vénérées, les hommes les plus recommandables.

Il existe de bons journaux, par conséquent de bons journalistes; mais en vérité le bien n'équivaut pas au mal, et tout bien compensé, reste au sein de notre ordre social une plaie horrible et des plus dangereuses pour l'avenir; il faut que les douceurs de l'ambition, que les séductions qu'elle exerce soient bien puissantes, pour que des hommes consentent à se faire corrupteurs systématiques de la société, pour qu'ils prennent la responsabilité du mensonge politique ou religieux.

SIGNES PHYSIONOMIQUES ET PHRÉNOLOGIQUES DES PASSIONS.

Bien avant que Lavater vint exposer son système, bien avant que Gall et Spurzheim eussent imaginé le leur, la physionomie et la phrénologie avaient des croyants. De tout temps les hommes réunis en société eurent intérêt à se connaître mutuellement. Ils cherchèrent de tout temps, et ils réussirent à étudier l'ame dans ses révélations extérieures. Nous allons successivement jeter un coup-d'œil rapide sur ces deux branches de la science.

PHYSIONOMIE.

La physionomie est l'art de juger, par l'inspection des traits du visage, quelles sont les inclinations habituelles et les passions actuelles d'une personne.

La dépendance mutuelle dans laquelle sont l'ame et le corps, fait que tout ce qui agit sur l'un, réagit immédiatement sur l'autre. Des que le corps éprouve un dérangement, qu'il est en contact avec un objet quelconque, l'ame en est avertie par les nerfs, ces organes si prompts de la sensibilité. Dès que l'ame est modifiée par la passion, son influence souveraine met immédiatement le corps dans les conditions convenables pour obéir à ce qui se passe en elle. Mais c'est surtout sur les traits du visage que viennent s'épanouir les modifications de la pensée. C'est dans ce miroir fidèle que se reflètent vivement toutes les nuances du sentiment et de la passion.

La face, cette noble partie de l'homme, qu'il porte élevée vers le ciel, est pourvue de tous les organes des sens. La vue, l'odorat, l'ouïe, le goût, le toucher, concentrent en el'e toutes les affections dont l'ame est susceptible. Les nerfs nombreux qui s'y ramissent lui donnent une exquise sensibilité, et les vaisseaux qui s'y distribuent, une énergie vitale extraordinaire. C'est là qu'est la vie tout entière; c'est là que viennent

éclater les feux de l'intelligence. Partout ailleurs on ne trouve que des formes matérielles, presque sans animation. La face, c'est la seule partie de l'organisation qui soit en quelque sorte spiritualisée par la pensée; aussi chez tous les peuples, elle est découverte; c'est le livre du cœur, ouvert à quiconque sait y lire.

Les muscles nombreux de la face, destinés à mouvoir, à entraîner les parties molles qui la constituent, combinent leurs actions de mille et mille façons diverses pour donner à la physionomie humaine cette étonnante mobilité d'expression qu'on lui connaît. Chaque passion, chaque pensée, chaque sentiment, les font agir d'une façon particulière. Chaque état de l'ame fait vibrer une des cordes de cet instrument docile.

Si la nature a donné à tous les hommes une physionomie en rapport avec les impressions de leur ame, la civilisation les a forcés à modifier ce que la nature avait fait. Pour que la société soit possible, il faut entre tous ses membres un échange de politesses, d'égards, de procédés nécessaires à la tranquillité commune. Or, ces rapports ne peuvent exister qu'à l'aide de concessions mutuelles qui exigent, de la part des individus, d'incessants sacrifices de leur manière de voir et de sentir.

Ces sacrifices manqueraient leur but s'ils étaient apparents, aussi l'homme civilisé est-il obligé de cacher le plus souvent le véritable état de son ame, au moyen d'une pantomime artificielle qui n'est, à vrai dire, qu'un mensonge de toute la personne.

Les hommes sont sans cesse occupés à chercher la vérité sous ce vernis trompeur; mais cet art est difficile. Sous l'empire de l'éducation, les traits ont une mobilité que la plupart du temps rien ne motive. Le visage s'anime, l'œil devient ardent, tendre, triste ou colère; la bouche s'entrouvre pour sourire, ou se resserre dédaigneusement; le plaisir épanouit les traits, la douleur les voile de ses teintes lugubres, tandis que l'ame, immobile et glacée, est occupée seulement à bien mentir, ou même le fait par habitude et sans y songer. Aussi voit-on dans

le monde le vice effronté prendre tous les dehors de la vertu : l'homme cruel séduire par la douceur de son langage, par l'aménité de sa figure ; enfin, chacun se composer un visage suivant les intérêts divers qui le dominent successivement.

Chez l'homme de la nature, qui n'a point pris tous les raffinements de notre civilisation, on rencontre une physionomie naturelle et vraie. Ordinairement calme et sérieux, il ne sort de son immobilité que quand des motifs réels l'y déterminent, que quand de violentes secousses de l'ame viennent l'agiter.

- Il arrive pourtant un moment où , quelle que soit l'habileté de l'homme qui façonne sa physionomie à ses intérêts , ses efforts sont impuissants. C'est dans ces troubles véhéments que l'ame , dominée , maîtrisée par la passion , n'a plus de puissance , et s'abandonne à l'action qui l'entraîne. Alors le trouble intérieur se manifeste au dehors , la passion soulève et bouleverse l'organisme , les muscles du visage vibrent irrésistiblement sous l'impression de la douleur ou du plaisir. La volonté anéantie ressemble au pilote dompté par la tempête, il ne tient plus son gouvernail , et laisse errer son vaisseau au gré des vents et de l'ouragan.

Les modifications que les passions de l'ame impriment au visage sont de deux sortes, gaies ou tristes. Dans le premier cas, la face s'étend, se dilate, s'arrondit; le bonheur anime tous les traits, il jaillit de tous les points à la fois. L'ame, confiante parce qu'elle est heureuse, illumine de ses clartés la toile vivante qu'elle anime. Dans le second, timide, craintive comme les malheureux, elle se retire et se rapetisse; elle entraîne la face, qui perd sa rondeur, devient terne et glacée, se couvre de rides profondes et verticales.

Pour exprimer les affections gaies ou tranquilles, la face est dans le relâchement. Tout est mou, souple et moelleux en elle. Le tendon dort et s'efface dans le tissu cellulaire qui l'environne. Le muscle affaissé repose près du muscle voisin, et la peau, doucement étendue, laisse à peine distinguer l'intervalle qui les sépare. Partout elle semble glisser, ondoyer mollement; elle adoucit la dureté de l'angle, comble le creux et donne à tous les traits une angélique douceur. Un sang rose circule dans les vaisseaux capillaires, que rien ne comprime, et les teintes les plus suaves illuminent le visage. Ces teintes se marient sans effort, sans brusque transition de la lumière à l'ombre.

Mais si quelque passion triste ou terrible s'empare de l'ame, les muscles se contractent. Tout devient dur et heurté, le tendon raidi se montre comme une corde sous la peau, les angles se dessinent; à la douce sérénité du visage, succède tout-àcoup la sévérité de l'expression. Les muscles, repoussés les uns par les autres, forment des saillies brusques; les sillons qui les séparent se creusent et s'enfoncent. La lumière et l'ombre se heurtent d'une manière désagréable. La peau, qui glissait naguère comme une onde qu'effleure une caresse du vent, monte et descend, s'élève et se précipite, passe du relief au creux sans ménagement pour l'œil. C'est comme une eau qui roule sur un sol déchiré par l'éruption d'un volcan.

Au milieu de ce repos et de ces troubles de la physionomie; le moraliste étudie la pensée; il vient saisir les impressions de l'ame: dans ce miroir fidèle, il voit les secrets du cœur et les mystères de la vie. C'est dans ces états divers que le peintre et le statuaire étudient leurs modèles. L'homme, comme la nature, est beau dans son calme et dans ses tempêtes; comme elle, il a ses jours sereins et ses jours orageux; comme elle, il charme, séduit, épouvante; il a des beautés suaves et douces, et des beautés grandioses et terribles. Examinons successivement quelle part chacune des parties du corps a dans l'expression physionomique, et quelle est la signification des signes qu'elle donne.

Système PILEUX. — Un système pileux abondant, épais et bien fourni, annonce la force, la vigueur, et, partant, la constance, la fermeté, le courage, l'audace, parfois la dureté. Quand les poils sont rares ou nuls, les individus sont en général faibles, mous et pusillanimes. Des cheveux soyeux dénotent la souplesse et la faiblesse du caractère; blonds, la sensibilité, la tendresse; bruns ou noirs, l'énergie, les passions chaudes et lubriques. Plats et fournis, ils sont l'indice d'un esprit épais et lourd. Rouges, ils sont, dit-on, celui de la méchanceté; contrastant avec les sourcils, celui de la dissimulation.

FRONT. — C'est le front qui correspond aux facultés élevées de l'intelligence; les affections et les instincts sont relégués en arrière. Au degré le plus insime de l'échelle animale, cette partie de la face est absolument nulle. Chez les animaux même les mieux doués, les singes par exemple, elle est étroite, peu élevée et comme rudimentaire. L'homme seul, ce roi du monde par l'intelligence, possède un front majestueux qui, dans les plus belles races de l'espèce, forme à peu près la moitié de la face.

Entre le front étendu, développé en tous sens, presque vertical, de l'homme capable de grandes choses, doué d'un jugement sûr, d'une puissante intelligence, et le front bas, étroit et fuyant, de l'homme frappé d'incapacité intellectuelle, il existe une foule de variétés. Chez la plupart des individus. le front tient le milieu entre ces deux extrêmes ; la médiocrité est le partage du grand nombre. Un front large et renflé aux deux angles externes, plus étendu par conséquent en haut qu'en bas, dénote le génie créateur du poète, de l'écrivain, de l'artiste. Saillant dans son milieu, il annonce l'amour de l'étude et la propension à remonter des effets aux causes. Il signifie la ruse, la finesse, quand il est rétréci au niveau des sourcils et renflé vers les tempes. C'est la physionomie du renard, si frappante chez M. Villèle et chez Fouché. Quand, de chaque côté de la ligne médiane, un peu au-dessus des sourcils, il offre un renflement prononcé, il marque ordinairement l'esprit de saillie, la causticité. Sterne et Rabelais sont des types parfaits de ce genre d'organisation.

Un front droit, très-élevé, mais rétréci, annonce peu d'ima-

gination, de finesse, mais beaucoup de fermeté et de caractère. Chez la femme, le front n'a jamais la même étendue que chez l'homme; ses facultés morales comme ses membres offrent plus de délicatesse, mais moins de puissance. Un front uni, sans aucune ride, est l'indice d'une ame froide, superficielle. Les jeunes gens, les femmes, ont souvent le front poli comme une glace. Les émotions, les travaux de l'intelligence, les soucis de la vie ne l'ont pas encore sillonné de leurs rides : le bonheur ou l'insouciance l'ont toujours épanoui. Des rides horizontales, parallèles et rapprochées des sourcils, sont le résultat de l'attention et de réflexions profondes. Rapprochées de la racine des cheveux, elles expriment la fierté et le dédain. Si elles existent partout et forment des plis épais, elles indiquent de la paresse et de la nonchalance. Des rides croisées en tous sens, appartiennent à un original, à un imbécile ou à un fou; verticales, situées à la racine du nez, entre les sourcils, elles tiennent à des habitudes de réflexion sérieuse, de pensées profondes, ou bien à des idées de haine et de vengeance.

Sourcils. — Le renslement des sourcils au niveau de l'angle externe de l'œil annonce l'esprit de calcul; s'il existe au milieu, le goût musical; si les sourcils sont écartés, plats et minces, ils indiquent peu d'intelligence; mais, au contraire, un esprit puissant, quand ils sont rapprochés, épais et bas. Les premiers marquent encore la faiblesse, la timidité, la douceur; les seconds, la force et la vigueur. L'homme vif et nerveux, agité par les mouvements de la passion, a des sourcils mobiles et irréguliers; chez l'homme froid, ils offrent les caractères opposés. Dans la joie et les passions expansives, les sourcils se dilatent, s'élèvent et s'écartent; dans les passions tristes et haineuses, ils se rapprochent, se crispent et s'abaissent. La colère les gonsle et les rend saillants.

Yeux. — C'est l'œil qui donne à la figure humaine toute son animation; quand les yeux sont fermés à la lumière, tous les traits sont voilés d'une lugubre tristesse, presque plus rien ne manifeste la pensée; l'intelligence, concentrée au-dedans, cesse de se communiquer par ces illuminations soudaines, qui la mettent à nu devant le regard d'autrui. Voyez le pauvre aveugle, il ressemble à la maison fermée de toutes parts; on dirait que la mort aurait passé là. Privé du langage des yeux, il n'a plus d'éloquence persuasive et animée, il n'est capable que des tristes intonations de la douleur et de la prière.

Les yeux ont été à bon droit nommés les fenêtres de l'ame; c'est en eux que la pensée vient se montrer avec vérité, quand la bouche altère sa franchise. L'œil sait rarement mentir; le fripon, le criminel, n'osent regarder en face; il y a dans leur regard, qu'ils baissent ou qu'ils détournent, quelque chose d'indécis qui les trahit et les dévoile; ils ont toujours soin de regarder à la dérobée. On dit que chez les Chinois, les juges prononcent principalement d'après les indications qu'ils puisent dans les regards des accusés.

La timidité baisse les yeux avec une certaine grace facile à reconnaître; la bonté les incline vers la terre; la fierté les porte vers le ciel. La colère les allume, les rend menaçants; l'espérance les dirige doucement en haut; l'amour les rend plus brillants, les voile un peu, et les projette en avant.

L'observateur doit examiner dans l'œil deux choses : sa forme et son expression. La grosseur du globe de l'œil est àpeu-près toujours la même, seulement l'ouverture plus ou moins grande des paupières donne à cet organe des formes différentes. Quand elles sont épaisses, lourdes et peu ouvertes, elles dénotent en général un esprit pesant et grossier. Quand elles sont très ouvertes, et la sclérotique très apparente autour de la prunelle, l'esprit est ordinairement original et bizarre. Souvent une pareille disposition est le signe d'une affection cancéreuse interne, ou bien il coïncide avec une extrême maigreur. Des yeux largement fendus, voilés et humides, sont l'indice d'une profonde sensibilité; quand ils sont ronds, petits et perçants, ils marquent de la finesse, de la ruse, parfois de la malice et des dispositions à la satire. Très clairs et trans-

parents, ils annoncent un esprit timide et faible; noirs ou bruns, une ame courageuse et ferme.

Mais c'est surtout l'expression du regard qui révèle mieux que tout le reste quel est l'état de l'ame. Si les yeux sont toujours vifs et brillants, cela tient plutôt à la constitution qu'à l'expression de la pensée. L'ame n'est point continuellement dans cet état d'exaltation, qui vient se traduire au dehors par le feu du regard. Quand elle n'est pas agitée par la passion, dominée par une pensée forte, l'œil se repose comme elle dans un calme nonchalant; il y a quelque chose de moelleux et de rêveur dans le regard; mais si quelque émotion, si quelque secousse imprévue fait éclater la pensée, le regard éclate avec elle et lance des éclairs. L'œil qui reste toujours terne et glacé, appartient à un homme sans intelligence, incapable d'être ému par la passion ; celui qui s'anime au moindre sujet, qui brille, étincelle ou foudroie sans cesse, appartient à un mime, à un homme superficiel, ou bien à un petit esprit qui vise à l'effet. L'homme dont les yeux ne sont jamais mouillés de larmes est un être sans cœur, incapable d'aimer, et indigne de l'affection d'autrui.

Les larmes sont une puissance ici-bas, rien ne leur résiste, surtout quand elles baignent un jeune et beau visage. On a dit qu'elles étaient à la fois la lance et le bouclier des femmes. Elles coulent dans la joie et dans la tristesse, elles sont à la fois l'indice du bonheur et de l'infortune; elles tombent silencieusement sur la pierre des tombeaux, et mouillent avec volupté le front d'une personne aimée. Elles implorent la pitié, et désarment la colère; elles sont communicatives : on pleure de voir pleurer. Les larmes sont une harmonie du cœur qui trouve toujours un écho dans celui d'autrui.

C'est dans l'œil qu'on lit la stupidité de l'ame et la froideur d'un cœur de glace; mais c'est dans l'œil aussi qu'on lit la jouissance, le bonheur. Il suffit souvent d'un regard pour éveiller une ame endormie, pour poétiser une existence en tière, et l'initier aux espoirs si doux de l'éternité. LE NEZ. — Le nez n'étant point susceptible de se mouvoir , comme les autres traits de la face, mais restant toujours impassible et muet, ne contribue presque pas à exprimer les passions actuelles dont l'ame est agitée; mais il dénote , avec assez de vérité, ce qu'il y a de fondamental dans le caractère et dans les dispositions.

Un nez continu avec le front, sans trace d'enfoncement, d'inclinaison à sa racine, n'annonce ni grandeur d'esprit, ni noblesse de sentiments. Aquilin, il indique la force du caractère, la puissance de la volonté et de la pensée. Quand avec cela il a un dos large et aplati, il est le signe d'une intelligence supérieure. Un nez épaté, incliné sur la bouche, appartient à la luxure, à la gourmandise; obtus et court, à un esprit simple et facile à duper; petit, maigre et mobile, il annonce le penchant à la moquerie; gros et charnu, il est un indice de la constitution lymphatique. Quand il est uni cómme du marbre et que ses ailes sont fixes, immobiles et peu écartées, il marque l'étroitesse de l'esprit et la froideur du cœur ; si ses ailes sont écartées , vibrantes et minces , elles présagent la volupté, la sensualité. Un nez retroussé est aussi l'indice d'un caractère amoureux; si cet organe est rouge et bourgeonné, il est le signe de l'ivrognerie et de la débauche. La pudeur et la honte couvrent presque subitement le nez d'une très vive rougeur.

BOUCHE. — De tous les traits du visage, le plus mobile, la bouche est aussi l'un des plus caractéristiques. Elle est le siège du sourire, ce signe gracieux du bien-être de l'ame, cet indice presque certain de la bonté du cœur et de la douceur des mœurs.

Quand la bouche est bien faite, régulière, et que, sur ses bords, s'épanouissent les roses de la santé, elle annonce en général un caractère honnête et bon, un cœur bien placé. Si au contraire elle est irrégulière, grimaçante et flétrie, elle appartient à quelqu'un qui est dominé, quelquefois dégradé par les passions. Une bouche toujours béante, appartient à la bétise, à la stupidité; contractée, à la fierté, à la suffisance, à la ruse, parfois à des penchants méchants ou cruels. De grosses lèvres sont un signe de bonhomie. Des lèvres minces et affrontées, sont celui de l'ordre, de la régularité; elles annoncent un petit esprit, enclin à la ruse, à l'égoïsme et aux préjugés de toutes sortes. Quand la lèvre supérieure, grosse et tuméfiée, dépasse l'inférieure, cela peut tenir à une disposition lymphatique; mais souvent aussi à la faiblesse, et au peu de portée de l'intelligence. Si c'est au contraire la lèvre inférieure qui déborde, on peut présumer le génie et la supériorité. Pendante et renversée, elle coïncide avec la stupidité, ou certaines affections des grands organes.

Le rire est le signe de la joie et de la satisfaction intérieure. Celui qui rit toujours, est d'ordinaire un homme d'un esprit épais et lourd. Un rire éclatant part d'une grosse joie et d'une satisfaction matérielle. Le sourire appartient à l'homme d'esprit et de goût, c'est le rire de l'intelligence. Souvent il tient à la bonté, à la bonhomie, quelquefois il sert de masque à la ruse et à la perfidie.

MENTON. — Si le menton avance un peu, et que la bouche soit légèrement rentrante, la physionomie y gagne en noblesse. S'il est saillant, pointu, il dénote un esprit railleur, sarcastique et malicieux. Retiré en arrière, un caractère doux et tranquille. Un menton gros et épais, indique une intelligence très pesante, et celui qui mérite l'expression figurée de mâchoire, est ordinairement partagé de cette lourde conformation.

pommettes. — Des pommettes très saillantes, marquent quelquesois la cruauté, la voracité, surtout quand les masticateurs se dessinent vigoureusement, et sont corde sous la peau.

oreilles. — De grandes oreilles plates et charnues, vont d'ordinaire avec un esprit obtus. Lisses et immobiles, elles sont un signe de froideur et d'insensibilité jointes à un profond égoisme. Légèrement séparées de la tête, mobiles et

minces, elles annoncent une intelligence déliée, de la spontanéité dans le caractère, du courage et l'amour de l'indépendance.

cou. — Un cou gros et charnu, existe chez les individus forts, courageux, actifs, portés à la colère; il est au contraire mince et long chez les gens faibles, nonchalants et timides.

EXTRÉMITÉS. — De grosses mains avec des doigts épais et charnus, dénotent presque toujours une intelligence faible, un naturel paresseux, quelquefois de la bonté, de la bonhomie. Des pieds longs et larges donnent à peu près les mêmes indications.

PHRÉNOLOGIE.

Le célèbre Gall, médecin allemand, crut remarquer que les affections et les penchants de l'ame développent certaines parties du cerveau qui correspondent à chacun d'eux et viennent se traduire en bosses sur la boite osseuse. Après avoir beaucoup observé, il présenta une classification de nos facultés localisées d'après cette croyance. C'est un abrégé de son système modifié par Spurzheim, que nous allons donner ici. Ce dernier auteur admet 57 divisions.

1º Amativité, amour physique. — L'organe ou le siège de ce penchant, est le cervelet : on juge de sa puissance par la largeur de la nuque d'une oreille à l'autre.

2º Philogéniture ou attachement pour les enfants. — L'organe de ce penchant, plus développé chez les femelles que chez les mâles, est situé derrière la tête, au dessus du précédent. C'est à son développement qu'on attribue l'allongement de la tête de la femme en arrière.

5º Concentrativité, habitativité. — D'après Spurzheim, c'est la propension à la résidence, au séjour. L'organe en est très développé chez les écrivains, habitués à concentrer leur pensée dans un style concis, clair et nerveux. Gall confondait cette faculté avec l'estime de soi. L'organe existe au sommet de l'occipital, au-dessus du précédent.

4º Affectionnivité ou adhésivité. — On trouve l'organe de ce penchant, qui est le principe de l'affection entre les hommes et les animaux, sur les côtés de l'occipital, un peu au-dessus et près de la philogéniture.

5º Combativité. — Cette faculté indique la disposition à la dispute, à la résistance, à l'attaque. Son siège est au niveau de l'angle inférieur et postérieur de l'occipital, au-dessus et en arrière de l'oreille.

6º Destructivité. — Tendance à la destruction, à la cruauté. Elle réside au-dessus et dans la direction du pavillon de l'oreille. Très marquée chez les grands criminels, les meurtriers, les sabreurs, les duellistes.

7º Secrétivité ou ruse. — C'est une faculté qui, à un certain degré, se nomme prudence, à un autre, duplicité, trahison. Audessus de l'oreille et de l'organe précédent. Prononcée chez les diplomates et les fripons.

8º Acquisivité ou convoitise. — L'organe de cette faculté est au-dessus et un peu en avant du précédent. Il est très apparent chez les voleurs, les pirates, les avares, les collecteurs de tableaux, de médailles, les bibliophiles.

9º Constructivité, aptitude à la mécanique. — L'organe est un peu au-dessus et en arrière de l'angle de l'œil. Prononcé chez les oiseaux qui font des nids, les lapins, les castors, et les fameux constructeurs et mécaniciens.

10° Estime de soi, orgueil. — En arrière et au-dessous du sinciput. Cette faculté, unic à l'acquisivité, produit l'égoïsme.

14º Approbativité, amour de l'approbation. — Principe de l'émulation, de la vanité, de l'ambition. L'organe est situé aux deux côtés du précédent, et un peu plus bas que lui.

42º Circonspection. — Le siège de cette faculté est au centre de la partie latérale du crâne, entre ceux de la convoitise, de la ruse; de la combativité, de la conscience.

45º Bienveillance, bonté. — Ce penchant existe au-dessus du monticule qui surmonte le front, sur la ligne médiane.

44º Vénération ou respect — On trouve cette faculté au

94

dessus de la précédente, au sommet de la tête. Elle est le principe de tout sentiment religieux.

150 Fermeté, caractère. — Son siège est au sommet de la tête, derrière la vénération.

46° Conscienciosité ou justice. — Cette faculté est placée en avant de l'approbativité, au-dessus de la circonspection et derrière l'espérance.

17º Espérance, illusion. — L'espérance est en avant de la justice, derrière le merveilleux, et au-dessus de la convoitise.

48º Merveillosité. — Cette faculté, principe du sentiment de l'infini, du grandiose, de la superstition, se trouve sur le côté de la tête, au-delà de l'angle frontal.

49º Idéalité, poésie. — Développée chez le poète, l'orateur, l'écrivain, elle existe au-dessous et en dehors de la précédente.

20° Gaieté, esprit de saillie. — Cette faculté, qui porte à tout considérer sous le côté plaisant, a son siège sur le côté du front, entre le merveilleux, l'idéalité, l'imitation, la causalité, la musique.

21º Imitation. — L'imitation est située sur les deux côtés de la bienveillance, près du merveilleux. On la trouve très marquée chez les acteurs, les peintres de portraits, les paysagistes.

22º Individualité. — Située au milieu de la partie inférieure du front, au-dessus du nez et des sourcils, elle est la source de la mémoire des faits et de la tendance à individualiser.

25° Configuration ou forme. — Cette faculté dispose à saisir les ressemblances, les formes. Elle est très prononcée chez les peintres; plus les yeux sont écartés, plus elle a de puissance.

24º Etendue ou perspective. — L'organe de l'étendue est placé au côté interne de l'arcade orbitaire. On le trouve proéminent chez les peintres, les ingénieurs, les généraux.

25° Pesanteur ou résistance. Faculté qui dispose à garder l'équilibre, et à mettre les corps en état de le garder. Elle est située à l'arcade orbitaire entre l'étendue et le coloris.

26° Coloris ou sens de la peinture. — L'organe du coloris est au milieu de l'arcade orbitraire, entre ceux de l'ordre et de la pesanteur.

27º Localité ou espace. — Cette faculté porte à voyager et à se rappeler les lieux. Elle correspond à un tout petit espace situé au-dessus de la partie interne du sourcil et de la racine du nez.

28° Calcul, nombre. — La faculté du calcul a son siége à la partie externe de l'arcade orbitaire.

29° Ordre ou arrangement. — L'organe de l'ordre est sur la même ligne que le précédent et en dedans. Il est développé chez les faiseurs de collections, les célibataires, les femmes.

50° Éventualité, conjecturalité. — Elle est située au milieu du front, forme les grands politiques, les bons médecins, les historiens judicieux.

54º Temps ou durée. — Aptitude à mesurer le temps, à se rappeler les dates. L'organe a son siége au-dessus du milieu du sourcil.

52º Tons ou mélodie. — Cette faculté existe à l'angle externe du front, un peu au-dessus du sourcil.

55° Langage ou mémoire des mots — La marque de cette faculté est la proéminence de l'œil. Plus un individu l'a saillant, plus il a d'aptitude à retenir les mots, à apprendre les langues.

54º Comparaison, similitude. — Au milieu du front, audessus de l'éventualité. L'organe est développé chez les orateurs et les écrivains.

55° Causalité, esprit philosophique. — L'organe est au haut du front, sur les côtés de celui de la similitude. C'est à lui que sont dus les systèmes, les explications et les hypothèses qui établissent un rapport entre les causes et les effets.

56º Alimentivité, goût matériel. - L'organe de l'alimen-

95

tivité, placé sous les masticateurs, et probablement confondu avec eux, est situé devant l'oreille, un peu au-dessus de l'arcade zygomatique.

57º Biophilie, amour de la vie. — Le siége de cette faculté est au niveau de l'alimentivité derrière l'oreille, sous les organes de la destructivité et de la combativité.

Nous venons de passer très succinctement en revue toutes les divisions qu'établit la phrénologie. Une chose surtout nous a paru extraordinaire. Il nous a semblé que les phrénologistes ont pour la commodité de leur système, localisé tous les penchants, toutes les affections de l'ame aux points extérieurs du cerveau; qu'ils ont déshérité toute la partie inférieure, tout ce qui correspond à la base du crâne, de la faculté de représenter aucune des puissances de l'ame. Ce fait est grave à nos yeux, et nous porte à croire que ce système est une création de l'esprit, enfantée en dehors d'une observation rigoureuse et exacte des faits.

Quand même chaque portion du cerveau représenterait une faculté, la phrénologie nous semblerait une science vaine et futile. Si deux ou trois organes sont déprimés, l'organe voisin fera saillie sans qu'il y ait en lui puissance réelle. Si plusieurs organes voisins sont uniformément développés, aucun d'eux ne sera appréciable.

Quelles que soient les facultés de notre ame, il faut quelles se manifestent par l'action, que l'énergie vitale vienne à leur aide; et si les tempéraments, les constitutions, l'âge, le degré de force, l'alimentation et une multitude d'autres causes peuvent modifier leur développement, que devient la phrénologie avec ses déterminations absolues?

Maintenant que l'engouement est passé, elle est moins affirmative et plus prudente. Elle ne dit plus, vous avez tel talent, telle passion: mais bien, vous êtes capable d'acquérir tel talent, d'éprouver telle passion, pourvu qu'aucune influence n'y vienne faire obstacle. On conçoit que de semblables

pronostics n'exposent pas beaucoup à l'erreur. On dit encore, l'organe est très puissant, mais il est paresseux; il est neutralisé par d'autres.

L'exercice de certaines facultés peut développer plus ou moins les organes, nous croyons qu'on peut approximativement lire certains faits généraux dans certaines données physiologiques générales; mais nous répugnons essentiellement à la localisation morcelée de nos facultés. Nous avons peine à croire à la vérité d'un système, qui matérialise en quelque sorte l'intelligence, et dont l'absolutisme tendrait à nier en partie, l'influence des causes morales et l'indépendance de la volonté, en la soumettant à des nécessités mathématiques.

S'il y a quelque chose de vrai dans cette science, ce doit être : que c'est la faculté qui développe l'organe, et non pas l'organe qui règle et influence la faculté. Nous voulons en tout et toujours la suprématie de l'intelligence et l'inviolabilité du libre arbitre.

FACULTÉ D'AIMER

EN GÉNÉRAL.

L'amour, ou la faculté d'aimer que nous avons considérée comme la souche de toutes les passions de l'homme, se divise en deux branches principales. L'une se dirige vers les créatures et se réfléchit vers le moi, l'autre se dirige vers le créateur. La première a trait aux intérêts de l'homme organique et à la vie terrestre; la seconde s'occupe des intérêts de l'être intelligent et songe à la vie future.

L'amour inférieur, celui qui tient à l'être organique, cherche à tout ramener au bonheur physique et à la sensation; il a pour but l'individuel, le fini, le contingent. L'amour supérieur, celui qui tient à l'être intelligent, tend à l'union avec l'infini; il cherche à se rapprocher de plus en plus du bien, du vrai, de Dieu en un mot. Ces deux amours ne sont point

contradictoires, ils sont même nécessaires dans l'homme, parce qu'il correspond à deux mondes comme nous l'avons établi. C'est entre eux qu'ont lieu les combats de la chair et de l'esprit; tous deux font effort pour entraîner l'ame dans des directions opposées. Quand elle obéit à l'amour inférieur, elle se matérialise et se rapproche de l'animalité brute, elle devient l'esclave du corps et des besoins physiques; quand, au contraîre, elle suit les impulsions de l'amour supérieur, elle se perfectionne, en se rapprochant de Dieu.

Aucun de ces deux amours ne doit et ne peut absorber l'autre. Sans la tendance vers l'organisme, l'individu meurt; sans la tendance vers l'infini, l'intelligence s'abrutit.

Ainsi que nous l'avons vu, ce sont les expressions diverses de la faculté d'aimer qui constituent les passions humaines (*).

Au seuil de l'existence, l'homme n'éprouve que des besoins matériels, les premières lueurs de sa faculté d'aimer se dirigent vers les satisfactions grossières du sens du goût. L'instinct de la conservation commence à se manifester ainsi par rapport aux choses les plus nécessaires à la vie physique. L'intempérance est en germe chez lui.

Bientôt il aime la main qui lui procure des aliments, le sein qui le désaltère; il sourit à celle qui lui a donné la vie, à l'ange gardien de son berceau. Le premier hommage de son intelligence appartient aux auteurs de ses jours. Déjà les affections de la famille font palpiter son cœur.

Mais l'horizon intellectuel s'agrandit peu à peu, et la réflexion fait naître chez l'homme le sentiment du moi; il a conscience de son existence, il connaît son individualité; se comparant aux autres êtres, il se préfère à tous. L'égoïsme a jeté ses racines dans le cœur, l'amour de soi est la loi suprême qui le gouverne.

Plus tard, ses instincts sociaux se développent au sein de ses rapports journaliers avec ses semblables. Les aiguillons de l'amour, les émotions de la pitié, les élans de la reconnaissance le sollicitent intérieurement. Il sent qu'il a des frères, des amis, une compagne sur la terre. L'amour des autres se révèle à lui comme une source inépuisable de jouissances en même temps que de devoirs.

Le voilà donc membre de l'humanité par l'amour aussi bien que par nature; forcé de s'intéresser au bonheur de tous en même temps qu'au sien propre. Il s'élève au rang de citoyen, s'attache au lieu de sa naissance, à la patrie qui lui garantit ses devoirs et ses droits, par dessus tout à la liberté qui lui assure l'usage raisonnable et volontaire de ses facultés. Dans chaque membre de la grande famille humaine, l'amour des lieux et des institutions est la sauvegarde de la société.

Mais un sentiment étrange, une inquiétude intérieure, immense et incessante lui disent que tous ces objets de ses affections ne sont pas assez pour son bonheur. Des destinées plus hautes que la terre le réclament, son cœur cherche instinctivement l'infini, dévore successivement les éléments des félicités d'ici-bas, et rien ne peut le satisfaire. Cette tendance, jusque-là incomprise, explique la versatilité de l'esprit humain.

Ensin sa curiosité l'emporte dans un autre monde, ses espoirs l'y convient, et bientôt il sent que sa véritable patrie est au ciel. Il s'abîme dans la contemplation et dans l'amour de son auteur, puis redescend sur terre, comprenant sa mission et son but. Son amour pour les hommes s'élève dans la charité jusqu'à l'immolation de sa propre individualité. Il devient plus qu'un homme, il est un serviteur, un ministre de Dieu, aimant ses semblables plus que lui-même, et son auteur par-dessus tout.

Il a l'énigme de ses tendances, elles lui sont révélées.

Alors la joie, qui est le repos d'une conscience juste et tranquille sur son avenir, vient inonder son ame.

Mais l'homme ici-bas est dans un chemin de douleurs et de l'armes ; il est l'esclave de la soufrance morale et de la souf-

france physique. Après l'avoir étudié dans ses affections, il faut bien le considérer dans ses haines, c'est à dire. dans les répulsions que le mal lui fait éprouver. Il faut le suivre dans le désespoir ou la tristesse qui navre son ame quand elle est, malgré ses efforts, assujettie à la douleur.

C'est d'après ces idées et ces faits qui naissent de la plus simple observation du cœur humain, que nous étudierons la faculté d'aimer, ainsi que nous l'avons dit, en parlant de la division des passions.

LIVRE PREMIER.

FACULTÉ D'AIMER

DANS SES APPLICATIONS SPÉCIALES.

CHAPITRE PREMIER,

INTEMPÉRANCE

AMOUR DES JOUISSANCES DU GOUT.

Le besoin de prendre des aliments se montre chez l'homme avec la vie, et ne disparaît qu'avec elle. Il est le premier qui sollicite la faculté d'aimer et qui éveille des passions en elle. Mais l'abus touche de très près à la satisfaction licite et normale, et la pente est si facile, que bien souvent la passion a jeté de profondes racines avant même que l'ame en ait été avertie. Ce besoin étant le plus grossier de tous ceux que nous éprouvons, l'intempérance qui en émane est aussi le plus grossier de nos penchants vicieux.

Nous définirons l'intempérance : l'habitude de se livrer immodérément aux jouissances du sens du goût. Puissions-nous faire sentir tout ce qu'elle a de honteux, et combien est vile la prostitution d'une ame qui se soumet à la matière en trainant sa dignité dans les sales excès de ce hideux penchant.

Nous avons en nous-mêmes deux parties bien différentes: l'une, matérielle et grossière, qui est notre corps; l'autre, immatérielle et intelligente, qui est notre ame. Les fonctions du corps participent de sa nature, et tendent à nous mettre en rapport avec les autres corps, pour les besoins matériels que nous éprouvons. Celles de l'amc tendent à la connaissance de la vérité, et nous mettent en rapport avec elle. Il est évident que tout ce qui tient au corps est abject comme sa nature, et que ce qui tient à l'ame est au contraire noble et élevé. Il est évident encore que les soins matériels, quoique nécessaires à notre existence, ne doivent avoir pour nous qu'une importance secondaire. Si nous n'avions été destinés qu'aux actions animales comme les brutes, nous ne rougirions pas plus qu'elles de ces actions; mais immortels, intelligents, faits par Dieu pour de sublimes destinées, nous ne pouvons nous empêcher de sentir en nous-mêmes quelque chose de cette dignité qui nous caractérise. Nous éprouvons une honte instinctive de ce qui nous rabaisse, de ce qui dénote en nous la conformité que nous avons avec les animaux. Certes, ce n'est pas l'homme animal et matériel qui peut sentir la bassesse d'actions qu'il est dans sa nature d'accomplir ; c'est l'homme intelligent, immatériel, qui seul peut comprendre cette indignité. Pourtant il arrive souvent que les soins du corps font négliger l'ame, qu'ils usurpent la première place. C'est de cette abjection que nous allons parler ici, en traitant de l'intempérance.

Le sens du goût est le plus grossier de tous; c'est à lui que sont départies les fonctions les plus abjectes, les plus matérielles. Il est chargé de réparer les pertes de l'économie animale, d'amener le corps à son degré normal de développement, en lui fournissant les matériaux nécessaires. Ce sens est en quelque sorte le cachet de l'animalité, le critérium à l'aide duquel on distingue le passage du règne végétal au règne animal. Le polype, qui végète implanté dans le sol, qui se reproduit par bouture, n'a probablement pas d'autre sens que celui du goût. La seule fonction animale qui lui soit départie, c'est la manducation.

Dans le dernier degré de l'échelle des êtres animés, le sens du goût est le seul nécessaire à la conservation des individus; il est donc le sens animal par excellence. Les autres ont quelque chose d'incontestablement plus noble que lui.

Celui de l'ouïe, par exemple, ne laisse dans l'organisme aucune trace de son action, il met l'ame en rapport avec les corps au moyen des sons qu'il perçoit; c'est un sens complètement destiné à l'intelligence. Grace à lui, elle entend la voix des éléments qui gémissent ou qui tonnent, majestueux concert qui monte jusqu'au trône de Dieu; elle entend les nobles accents de la parole humaine, et devient dépositaire des secrets de ses semblables. C'est au sens de l'ouïe que l'ame doit tous les bruits grandioses qui l'émeuvent, et toutes les suaves harmonies qui la caressent et l'enivrent.

Le sens de la vue étale à ses regards le grand tableau de la nature. Rapide comme la pensée, il la transporte au-delà des abimes sans fond de l'espace, sur ces globes immenses que Dieu soutient; il l'arrête délicieusement au sein d'une fleur émaillée; il lui fait lire le nom du Créateur dans toutes les merveilles sorties de ses mains. Ministre de l'amour, la vue insinue dans l'ame toutes les séductions de la beauté.

Le toucher, appréciateur d'une foule de qualités de la matière, vient aussi, lui, les révéler à l'intelligence, et ne transmet non plus que des impressions qui, quoique donnant la perception des corps, n'ont rien de matériel.

Le sens de l'odorat, qui ne s'exerce que sur de la matière absorbée, comme celui du goût, a pourtant quelque chose de plus délicat que lui. Ce n'est pas de la matière grossière qu'il est chargé d'introduire, mais des molécules aériennes, quin-

INTEMPÉRANCE.

103

tescence des corps, parfums délicieux qui portent l'ame aux jouissances pures, aux douces émotions.

On pourrait presque dire qu'il y a des sens pour l'ame; ce sont l'ouïe, la vue, le toucher; et qu'il y en a pour le corps; ce sont l'odorat et le goût.

L'odorat n'est presque pas susceptible d'excès; il est rare qu'il ait des effets funestes. Le goût, plus grossier, est susceptible de nombreux écarts; ministre de l'intempérance, il énerve les facultés physiques, mine sourdement l'organisme et abrutit l'intelligence.

L'intempérance est une passion immonde qui fait ses délices de satisfactions purement matérielles, dans lesquelles l'esprit n'est pour rien; satisfactions qui sont tellement antipathiques à son libre exercice, qu'elles la plongent dans une léthargie profonde et l'étouffent en quelques instants sous les lourdes vapeurs qui s'élèvent de l'estomac. L'homme, adonné à ces tristes excès, n'a pas d'autre Dieu que son ventre, c'est un être qui semble ne vivre que pour digérer, et à qui rien ne peut plaire en dehors de ses satisfactions grossières. Tombé plus bas que la brute, il se laisse aller, dans ses dégoûtants plaisirs, au-delà des limites du besoin naturel. L'instinct des animaux ne les franchit pas, c'est la raison dégradée qui seule peut se livrer à d'aussi tristes écarts.

Les passions qui naissent de l'intempérance sont la gourmandise et l'ivrognerie.

GOURMANDISE.

La gourmandise est la passion de la bonne chère et l'habitude de dépasser en mangeant les limites du besoin.

Nous ne voulons pas définir la gourmandise ici comme l'ont

fait certains auteurs, « la prédilection des bons morceaux », par ce que nous ne croyons pas qu'il soit mal d'aimer ce qui flatte le goût. Le créateur, en attachant le plaisir à l'exercice de nos sens, nous invite à accomplir les fonctions auxquelles nous sommes destinés. Il est sage de croire que les choses qu'il a voulues, ne sauraient l'offenser.

La morale sévère qui proscrit toute jouissance, procéde d'un faux jugement. Elle ressemble à ces vieillards chagrins, qui ne pardonnent pas aux jeunes gens d'aimer le plaisir et les distractions. Il ne faut point tomber dans ces excès, et savoir distinguer l'exercice agréable et légitime de nos sens, de leur abus coupable et dangereux. Il est des voluptés qui en elles-mêmes ne sont point un mal, elles ne le deviennent que par l'abus. L'homme est libre de se priver des jouissances permises dans un but de perfection.

Est virtus abstinuisse placitis.

Ovid.

C'est vertu bien souvent qu'éviter ce qui plait.

S'il attache trop son cœur aux satisfactions matérielles, il est coupable; il faut les considérer toujours pour ce qu'elles valent, c'est-à dire pour peu de chose. On peut se les permettre, mais on doit s'en détacher facilement.

« Beaucoup de propreté sans étude; beaucoup de liberté » sans manquer à la politesse; peu de plats, mais qu'ils soient » bons; peu de vin, mais du meilleur; choisir bien ses convives, et vivre avec eux quels qu'ils soient, comme si la » table égalait toutes les conditions; voilà précisément en quoi » consiste la meilleure chère d'un Français délicat. » (Traité du vrai inérite).

Ce passage rend parsaitement nos idées sur le sujet qui nou s occupe; c'est ainsi que les plaisirs de la table sont permis. Mais dès qu'ils dégénèrent en passion, et qu'ils portent l'homme à des excès, ils sont dignes de mépris. Le moraliste doit les proscrire, et le médecin les considérer comme le résultat d'une affection morale qu'il est de son devoir de combattre.

Avant d'aborder le sujet que nous allons traiter, il nous semble convenable de fixer le sens que nous attacherons à certains mots de la langue gastronomique.

Le gourmand est celui qui a la passion de la bonne chère et qui dépasse en mangeant les limites du besoin naturel.

Le gastronome a l'amour éclairé de la bonne chère.

Le gourmet est expert en fait de gastronomie; la délicatesse de son palais prononce avec certitude sur les mets et les vins.

Le friand est le gourmand de la chère fine et délicate.

Le goulu est celui qui mange avec avidité.

Le glouton dévore quoi que ce soit et n'apprécie point ce qu'il mange.

Le goinfre est celui qui mange pour le plaisir de manger beaucoup, et qui ne diffère du glouton qu'en ce que sa voracité n'est pas aveugle.

L'anthropophage est celui qui mange de la chair humaine. L'omophage mange de la chair crue.

Le polyphage ingère même des substances qui ne sont point alibiles, telles que du bois, des pierres, du fer.

La gourmandisc est ordinaire à l'enfance; à cette époque de la vie humaine, ce sont les instincts qui dominent; l'intelligence peu cultivée n'a point encore réglé la convoitise par la pratique des vertus sociales et religieuses. L'enfant est, pour ainsi dire, à l'état de nature, et ses penchants innés le portent souvent vers l'amour des choses matérielles.

Le désœuvrement de l'enfance est une cause puissante de gourmandise, mais la plus énergique sans contredit, est le travail de croissance qui s'opère en elle. Toutes les forces vitales, toutes les fonctions, convergent, vers un seul but, l'accroissement de l'individu. Sans cesse il faut que de nouveaux éléments soient versés dans le sang pour réparer les pertes journalières, et pour fournir à l'organisme les matériaux qui le développent.

La nature prévoyante attache la volupté à l'accomplissement d'une fonction nécessaire; mais souvent l'enfant, entraîné par la jouissance, franchit les limites du besoin. A cet âge, la gourmandise n'a guère d'effets nuisibles, elle est facile à corriger; de nouveaux penchants qui se développent, des passions antagonistes la font ordinairement disparaître.

Le jeune homme n'a pas le loisir d'être gourmand, de plus nobles préoccupations l'agitent. Ce sont des passions plus généreuses qui dominent son cœur. A cette époque des illusions et des rèves, les choses matérielles lui importent peu. Son regard domine un immense horizon, perce les voiles de l'avenir et lit dans ses secrets, amour, fortune et gloire. L'espérance l'emporte sur ses aîles. C'est un coursier plein d'ardeur et vigoureux, qui secoue ses crins et fait voler la poussière. Avant qu'il s'arrête épuisé; avant que son ame soit tombée des hautes régions où elle plane dans les froides réalités de l'existence, il faudra qu'il heurte bien des fois les hommes et les choses. D'ici là, les passions viles, qui font jouir le corps et qui dépoétisent l'ame, n'auront point de pouvoir sur lui.

L'âge mùr, qui rit de pitié sur les illusions du jeune âge, rejette de son cœur, comme choses vides, et l'amour et la gloire. C'est la science, c'est l'ambition, c'est la fortune qui sont les dieux qu'il adore. Le travail, les spéculations, les projets, usent péniblement ses journées, il cherche ses satisfactions dans les jouissances matérielles. Si parfois il est sobre et frugal, il pense que c'est un moyen de succès.

La vieillesse arrive au terme fatal, au milieu des débris des rêves de la vie. Douces erreurs de la jeunesse, vous avez fui comme de légers nuages: enivrants succès, caresses de la gloire, satisfactions de l'ambition, si péniblement conquis sous les traits de l'envie et des haines, si vite envolés vers d'autres amants plus heureux; à peine reste-t-il de vous un souvenir! La vic était belle et splendide au début de la carrière, l'esprit en dorait les sentiers, les émaillait de fleurs; à chaque halte, la douce espérance apparaissait au voyageur fatigué.

Maintenant, plus d'espérance, plus d'avenir, plus rien..... tout est englouti dans le passé. On marche sur les bords d'une tombe, où le pied fait sans cesse ébouler le sol; on compte avec effroi les heures, les minutes.

La vieillesse ainsi découragée, dépourvue d'illusions, d'espérances, devient égoïste et se hâte de jouir. La gourmandise est une de ses ressources. L'esprit n'a plus d'activité, et le désœuvrement vient aider les penchants matériels.

Les femmes sont moins gourmandes que les hommes; leur nature délicate répugne aux plaisirs grossiers des sens. La femme est une abeille qui ne prend des fleurs que le parfum. Elle aime à jouir, mais avec délicatesse; il faut à ses sens des caresses veloutées; tout ce qui est trop matériel la heurte désagréablement. Elle a trouvé le côté poétique de la gourmandise. Elle est friande, elle aime avec délices les pâtisseries et les crêmes. Sa figure enfantine s'épanouit en savourant un bonbon. L'homme gourmand est ravi d'aise devant un pâté aux truffes; la femme friande ne résiste pas à la séduction d'une méringue à la crême.

L'homme est fait pour être ici-bas le triste jouet des passions, nul n'est à l'abri de leurs orages. Chacun de nous arrive à la vie avec des prédispositions organiques ou morales qui ne disparaîtront jamais entièrement : l'éducation pourra les corriger, mais ne les effacera pas complètement. On naît gourmand, comme on naît intelligent ou stupide. Il est impossible de nier ces prédestinations que la nature écrit en caractères si saillants dans l'organisme. Ils se décèlent aux observateurs les plus superficiels.

Dira-t-on qu'un homme taillé en Hercule, n'est pas plus disposé à la gourmandise que celui qui n'a reçu qu'un corps malingre et chétif? Evidemment on devient gourmand en raison de mille circonstances diverses, mais il est bien rare qu'on ne le soit pas, quand l'organisme a reçu de la naturé tout ce qu'il faut pour entraîner l'ame vers cette passion.

Pourtant nous ne sommes pas fataliste, et nous savons bien que l'homme n'est pas attaché comme un esclave à des nécessités organiques. Il est probable que l'homme le mieux organisé, pour éprouver la gourmandise, ne verra jamais cette passion se développer en lui, s'il naît dans une classe infime, s'il est obligé de gagner péniblement sa vie, s'il a une famille nombreuse à soutenir. Il est des passions qui n'habitent pas la chaumière du pauvre, il leur faut les satisfactions du luxe et les douceurs de la fortune et de l'oisiveté. La gourmandise n'exerce en général ses séductions que sur ces heureux du siècle, qu'un travail pénible ne vient pas distraire, qui n'ont point à souffrir les atteintes de la misère, et qui s'endorment chaque soir sans souci du lendemain.

Il est des professions pour lesquelles la passion dont nous parlons, semble avoir une prédilection marquée.

De tous temps les hommes de banque et de finance ont eu la palme de la gourmandise. Peu de dépense intellectuelle, de grands loisirs, beaucoup de fortune, une vanité sans égale, voilà plus de conditions qu'il n'en faut pour être promptement entraînés. Rien n'approche de l'ostentation des hommes de cette classe; peu faits pour lutter d'intelligence et de bon ton, ils croient s'élever par le luxe de leurs tables et de leurs équipages. Ce sont les Sardanapales de notre époque.

Les avocats, ces parleurs éternels, qui font partout et à propos de tout des discours, sont gourmands par besoin. La table est pour eux une tribune où leur éloquence s'anime aux fumées du champagne. Souvent les convives y gagnent en gaîté.

Les médecins deviennent gourmands par séduction. La santé est chose si précieuse, et la reconnaissance est si naturelle à l'égard de ceux qui la conservent! De tous côtés on les invite, on se met en frais pour eux. Peu à peu l'austérité

inhérente à la profession s'efface, et la gourmandise s'empare à jamais de ses victimes.

Les dévots, privés ici-bas de la plupart des plaisirs, cherchent dans la bonne chère des compensations aux privations qu'ils s'imposent par ailleurs. C'est contre eux que sont, du reste, dirigées les séductions les plus dangereuses. Pour eux, le meilleur gibier, les pâtisseries et les confitures les plus fines, les vins les plus exquis.

La gourmandise des hommes d'église se rapproche à bien des égards de la friandise. Presque toujours ce sont des femmes qui leur font des cadeaux, et qui les choisissent d'après les goûts délicats et friands qui leur sont départis.

Souvent certaines professions, qui sembleraient devoir porter à la gourmandise, en éloignent au contraire. Les cuisiniers, les traiteurs, les pâtissiers, sont ordinairement très sobres. Cela tient probablement à la satiété produite par la vue et par l'odeur des mets.

L'éducation est une cause fréquente de gourmandise. Il arrive que des parents imprévoyants habituent de bonne heure leurs enfants à des goûts de sensualité, qui ne leur seraient venus que plus tard, peut-être jamais. Pourtant, moins l'homme a de besoins, plus il est heureux, et c'est un mauvais service lui rendre, que de les multiplier ainsi.

Certains états anormaux, l'hystérie, des névroses de l'estomac, la grossesse, peuvent provoquer la gourmandise.

Anciennement, les hommes vivaient de peu, les végétaux, les fruits de la terre, suffisaient à leurs besoins. Plus tard, Dieu leur permit de manger la chair des animaux. Dès le commencement, la gourmandise dut régner aux milieu d'eux; mais le luxe effréné qu'elle a fait naître, et l'art si compliqué d'apprêter les mets, ne datent pas d'aussi loin. Tous les livres que l'antiquité nous a laissés, nous attestent la frugalité de ces temps primitifs. La Bible nous décrit les repas des patriarches;

Homère, ceux de ses héros. Nous voyons dans ces récits, que des animaux rôtis ou bouillis, du laitage et des fruits composaient les festins des rois. Chacun trouvait autour de sa demeure de quoi satisfaire à ses besoins.

Peu à peu les hommes s'amollirent dans le luxe des civilisations. Bientôt il fallut à leurs palais blasés, l'excitation des épices et des préparations culinaires. La Grèce, si long-temps sobre et frugale, se déprava dans la débauche. Des repas somptueux engloutirent à Athènes les fortunes les mieux établies, et jetèrent les citoyens dans la mollesse la plus honteuse.

Mais quels qu'aient été sous ce rapport les travers des peuples de l'antiquité; quelque fâcheux que soient chez nous les effets de la gourmandise, jamais rien n'a égalé les monstrueux excès des Romains.

Mollement étendus sur des lits, ces rois de la gourmandise engloutissaient d'énormes quantités d'aliments. Leur souper ou cæna, qui était leur principal repas, avait quelquefois jusqu'à sept services, sans compter le dessert. Les vins les plus exquis, et diversement aromatisés, étaient servis dans de larges coupes. On n'a pas idée des dépenses inouies que nécessitaient ces repas.

Lucullus, l'un des plus fameux gourmands de Rome, et l'un de ceux qui contribuèrent le plus à introduire dans la république la débauche de la table, improvisa pour Cicéron et Pompée, un repas qui coûta quarante mille francs. Le tragédien Esope faisait dissoudre des pierres précieuses dans les mets qu'on lui servait. Antoine et Cléopâtre donnèrent au monde le spectacle de semblables folies.

Vitellius, dont la dépense journalière était d'environ quatrevingt mille francs, donnait souvent des repas de trois cent mille francs. Dans un festin donné à son frère, il y avait sept mille oiseaux et deux mille poissons de choix. Un seul plat servi à ce monstre, coûta deux cent mille francs; il était rempli de cervelles de paons et de langues de phœnicoptères. Des vaisseaux étaient allés pour les chercher jusque sur les côtes d'Afrique, au détroit de Gibraltar, et on avait envoyé des troupes de chasseurs jusqu'aux monts Krapacks.

Héliogabale, ce phénomène d'extravagance, surpassa tous ces excès. Chacun de ses repas, dit Lampride, coûtait à l'état huit cent mille francs. On lui servait des plats dont un seul valait cent quarante mille francs. C'étaient, par exemple, les cervelles de six cents autruches qu'il avait fait prendre à grands frais par des cohortes de chasseurs; c'étaient des langues de perroquets ou de rossignols; d'autrefois les talons grillés d'un nombre considérable de jeunes chameaux, ou bien les barbillons de poissons rares.

Quand un empire pouvait supporter de semblables abominations, il fallait qu'il fût bien avili, bien dépourvu de toute dignité. Le sénat s'assembla sous Domitien, pour décider à quelle sauce on apprêterait un turbot

Apicius, ce gourmand si célèbre, qui nous a légué plusieurs ouvrages sur l'art culinaire des Romains, dépensa environ douze millions de nos francs en orgies, et se pendit ensuite, parce que, prétendait-il, il mourrait de faim avec un million trois cent mille francs qui lui restaient.

Si l'on consulte l'ouvrage de cet auteur, intitulé: de Opsoniis et Condimentis, on verra combien le goût des Romains était dépravé. Il fallait, pour allumer leur appétit, des épices et des plantes aromatiques sans nombre. Comme ils se gorgeaient d'aliments, et que leur gourmandise dégénérait en véritable gloutonnerie, ils se faisaient vomir, pour vider l'estomac, et recommencer à manger. Cette hideuse coutume nous est attestée par Suétone et par Celse le médecin.

De nos jours, on ne voit point de si monstrueux désordres. Cela tient moins à notre tempérance qu'à la division des fortunes. Chez les Romains, toutes les richesses de l'univers appartenaient aux empereurs et à quelques particuliers puissants. Nos prodigalités ne peuvent donc pas approcher de celle

de ces maîtres du monde; mais notre sensualité n'est pas moindre, et nous sommes aussi gourmands qu'eux. Notre art culinaire est plus riche en recettes, nous avons de plus qu'eux le café, le thé, le sucre, et des épices qu'ils n'avaient pas. Nos tables sont servies avec plus de délicatesse que les leurs. Apicius eût rougi de son ignorance devant nos restaurateurs à la mode.

Plus de la moitié des vaisseaux, qui voyagent d'un pôle à l'autre, n'ont pas d'autre destination que de servir notre gourmandise. C'est elle qui nous rend tributaires de toutes les parties du monde; c'est pour elle que l'on cultive à grands frais des plantes exotiques, que l'on dépeuple la terre d'animaux, et que l'on modifie de mille façons la nature pour la forcer à multiplier ses dons. Une culture savante a rendu comestibles un grand nombre de plantes sauvages; l'art de greffer les arbres nous a donné une multitude de fruits délicieux. C'est pour flatter nos palais que travaillent les trois quarts du genre humain.

Quelle différence d'avec les anciens temps! La famille patriarchale s'assemblait à l'ombre des arbres, un chevreau rôti, le lait des génisses, les fruits des arbres, tels étaient les aliments substantiels et sains qui procuraient une santé robuste à nos ancêtres et les conduisaient à une vieillesse inconnue à leurs enfants dégénérés. La nature décorait la salle du festin, et les convives étaient assis sur la verte pelouse, au milieu des bosquets fleuris, auprès de la cascade retentissante. Des milliers d'oiseaux chanteurs égayaient de leurs concerts variés les instants du repas.

Aujourd'hui, dédaignant ces mœurs si simples, nous demandons au luxe toutes les séductions des sens. Nos repas splendides flattent autant les yeux que le goût. La volupté entre à la fois par toutes les avenues de l'ame. Les cristaux et les bronzes, les fleurs et les métaux précieux, tout est étalé pour nos jouissances. Voluptueux Sybarites, nous faisons de la vie un banquet, et nous oublions dans les bras de la mollesse-

la vraie destination de notre être. Nous donnons à la volupté ce que réclameraient des besoins réels ; et souvent la misère et la faim viennent torturer ceux qui ont dépensé leur fortune en festins.

Généralement le gourmand est doué d'une santé florissante : il est d'une stature moyenne, il a le visage carré, le front étroit et arrondi, les yeux petits, vifs et brillants, les joues un peu pendantes, la bouche grande, les lèvres vermeilles et fortes, les dents larges et solides. Il est rare qu'il n'ait pas un peu d'embonpoint.

Les femmes gourmandes offrent à-peu-près les mêmes caractères; elles sont grasses et potelées, elles ont quelque chose de hardi, d'assuré qui manque aux autres. Il en est qui sont jolies, sensuelles et vives; mais elles ne possèdent jamais cette noble beauté, reflet de l'ame et du cœur, qui captive et qui subjugue.

Le physionomiste pourra reconnaître encore les gourmands à d'autres caractères : chez eux, les muscles masticateurs sont très puissamment développés; les os auxquels ils s'insèrent sont très forts. La région zygomatique est large, et une saillie correspondant au siége présumé de l'organe de l'alimentivité (Spurzheim), se fait remarquer sous le muscle temporal.

Mais c'est à table surtout que le gourmand se montre dans tout son éclat. A l'aspect d'un bon dîner, toutes ses facultés s'épanouissent, sa physionomie tout entière exprime la jouissance. Ses narines ouvertes et agitées aspirent délicieusement l'odeur des mets, sa langue se promène sur ses lèvres, et ses yeux dévorent par avance. Dès qu'il est servi, il se rapproche de la table, s'établit et prend ses aises; voyez comme il savoure les morceaux exquis, et fait avec emphase l'éloge de tous les mets, pourvu qu'ils soient bons, car son goût est sûr, jamais il ne s'est vu exposé à manger pour bon un ragoût médiocre.

Déjà le gourmand a maegé outre mesure, son palais est

saturé, sa faim est nulle. On passe au second service, et bientôt il oublie qu'il a dîné, car il a senti les truffes dont les parfums s'exhalent et ses yeux contemplent avec délices l'énorme pâté de Strasbourg, le faisan doré, la poularde parfumée. Il recommence à manger, et engloutit ainsi d'énormes quantités d'aliments. Il est des mets auxquels le gourmand fait toujours honneur, dont il mangerait indéfiniment, et qui exercent sur lui une impression telle, que toutes ses puissances dégustatrices se réveillent à la fois.

Nul ne sait mieux que lui ordonner un repas; il possède à fond toute la science gastronomique. Quand il parle de certains mets de prédilection, son visage se dilate, sa bouche s'élargit, sa langue humecte ses lèvres.

Pour lui, il est dans la vie deux affaires importantes: bien déjeûner le matin, et le soir dîner encore mieux. Il n'a pas d'occupation qui ne cède à celle de bien vivre; jamais on ne le prend au dépourvu; son garde-manger, sa basse-cour, sa cave n'ont jamais été vides. Il se croirait déshonoré, s'il ne pouvait improviser un dîner présentable. Pour lui, les primeurs et les choses de prix.

Jamais il ne se met en voyage sans s'ètre assuré qu'on peut manger en route d'une façon confortable, autrement il fait ses provisions. Il a de l'estime ou du mépris pour vous, en raison de la manière dont vous donnez à dîner. Il ne vient pas chez vous pour vous, jamais il n'y reparaîtra s'il y a fait maigre chère.

Nécessairement égoïste, il invite volontiers, mais oblige rarement. Il ignore qu'il est à sa porte des familles qui meurent de faim, mais sait à ravir le nom des traiteurs renommés, et quelles sont les contrées qui fournissent le meilleur poisson, le meilleur gibier.

Cet homme, qui fait un Dieu de son ventre, qui n'a d'amis qu'à table, qui n'a de pitié pour aucune misère, qui néglige ses devoirs pour ses jouissances, et dévore le patrimoine de sa famille, n'aura-t-il donc pas de châtiment? Heureusement il n'en sera pas ainsi, et la triste passion qui le maîtrise, ne tardera pas à le punir sévèrement. Peu à peu l'énorme quantité d'aliments qu'il ingère fatigue son estomac et lui fait souffrir d'horribles pesanteurs, des tiraillements indicibles. Son palais, sans cesse excité, ne tarde pas à perdre le sentiment des saveurs; il lui faut des épices et des excitants de toutes sortes.

Bientôt l'estomac perdant son ressort, les indigestions de viennent fréquentes; peu à peu il s'irrite, s'enflamme; l'horrible cancer envahit ses parois, et entraîne sa victime à la mort au milieu des plus atroces souffrances. Voyez ce moribond, au teint hâve, aux traits allongés, aux membres décharnés, ne pouvant plus prendre d'aliments sans vomir, et souffrant l'incessante torture d'une faim maladive; c'est un gourmand qui porte la peine de ses excès.

La gourmandise a quelquefois des effets moins promptement terribles, mais tout aussi déplorables. Des besoins factices naissent de l'habitude de prendre plus d'aliments qu'il ne convient; l'estomac devient insatiable, la digestion ne s'opère plus, les aliments sont vomis, ou expulsés par les selles, à moitié digérés. Les individus, en proie à cette déplorable maladie, ne peuvent plus satisfaire leur appétit déréglé; la quantité de vivres qu'ils ingèrent est énorme, mais, semblables au tonneau des Danaïdes, ils ne peuvent plus éteindre leur voracité.

Dans le siècle dernier, on vit, en Saxe, un homme qui faisait profession de manger pour de l'argent; il dévorait un mouton ou un cochon entier, quelquefois deux boisseaux de cerises avec leurs noyaux. Il brisait avec ses dents et avalait des vases de terre ou de verre; il mangeait des animaux vivants, des oiseaux, des souris, des chenilles. (L'histoire de cet homme fut l'objet d'une thèse soutenue à Wurtemberg par M. Frenzel, sous la présidence de M. Boëhmer, professeur à l'académie de cette ville. De polyphago et allotriophago Wirtembergensi dissertatio.)

Tout le monde sait l'histoire du grenadier Tarrare, le plus étonnant mangeur des temps modernes. Il dévorait un quartier de bœuf en vingt-quatre heures; quelques instants lui suffirent pour engloutir un dîner préparé pour quinze ouvriers allemands. Il mangeait avec avidité des couleuvres et d'autres animaux vivants. Étant à l'hôpital, il ingérait les cataplasmes; des infirmiers le surprirent avalant le sang des malades qu'on venait de saigner, et satisfaisant d'une horrible manière sa voracité dans la salle des morts. Un enfant de 14 ans ayant disparu, d'affreux soupçons pesèrent sur lui. Tarrare introduisait sans difficulté dans son estomac des pierres, du bois, du liége, etc. Il mourut à 26 ans, dans un état de maigreur extrême, et rendant par les selles un pus fétide. A l'ouverture du corps, on trouva les intestins putréfiés.

L'estomac d'un forçat, mort à l'hôpital de Brest, contenait quarante-quatre objets solides, parmi lesquels un couteau avec sa lame, des clous, plusieurs cuillers d'étain, nombre de morceaux de bois, des bouchons de liége, un morceau de cercle de barrique de 49 pouces de longueur. C'était ce corps étranger qui avait amené sa mort; il était encore en partie dans l'œsophage.

Ce n'est pas ici le lieu d'entretenir le lecteur de ces phénomènes d'omophagie dont Percy et Laurent ont rassemblé les exemples dans l'article omophage du *Grand Dictionnaire*. Nous ne parlerons pas non plus de ce monstre qui, dans une caverne du Vivarais, dévorait la chair palpitante des infortunées victimes de sa lubricité.

Les anatomistes ont souvent pu constater que des conformations anormales, que la ressemblance de l'estomac et des intestins avec ceux d'animaux carnassiers, expliquaient cette étrange voracité; mais il est hors de doute que la gourmandise, que l'habitude de charger outre mesure l'estomac d'aliments, peuvent avoir pour effets la faim canine, le pica et toutes les aberrations semblables de l'appétit et du goût.

L'intelligence est, aussi souvent que l'organisation, victime

INTEMPÉRANCE.

de la gourmandise. Celui qui charge son estomac d'aliments, n'est plus capable d'aucun exercice intellectuel. Toutes les forces vitales se concentrent pour le travail de la digestion. Le cerveau, obscurci par un sang épaissi et chargé d'éléments étrangers, ne peut plus se prêter aux opérations de l'ame. Le travail auquel on se livre à jeun est beaucoup plus fructueux que celui auquel on se livre après le repas. L'observation a démontré que les excès de table finissent par énerver l'esprit, et que rarement ceux qui prennent tant de soin de leur corps, deviennent ou restent des hommes de mérite.

Tous le peuples, tous les philosophes, ont regardé la gourmandise comme un vice. Bien des législateurs ont fait des lois somptuaires. Longtemps en France elles ont été en vigueur; mais maintenant, les codes des différentes nations gardent le silence sur ce sujet, et chacun n'est comptable des excès auxquels la gourmandise peut le porter, qu'aux lois morales et religieuses: « Quod non vetat lex, hoc vetat fieri pudor.» (Senec.)

La religion chrétienne, cette expression divine de la vérité et de la morale éternelle, range la gourmandise au nombre des péchés capitaux. Ses prescriptions à ce sujet sont extrêmement sévères, et les précautions qu'elle prend pour détourner les hommes de ce vice, sont très nombreuses. Les apôtres représentent la gourmandise comme une cause d'impudicité: « c'est un vice, disent-ils, dont les Païens ne rougissent pas, mais que les Chrétiens doivent avoir en horreur. » Le prophète Ezéchiel attribue à ces excès les abominations de Sodome. (Chap. 46, verset 42.) Saint Paul appelle ceux qui s'y livrent, « des ennemis de la croix de Jésus-Christ, des hommes qui n'ont d'autre Dieu que leur ventre, et qui font gloire d'un vice qui devrait les couvrir de confusion. » (Philip., chap. 8, versets 18 et 19.)

Nous ne trouvons pas étonnant que certains esprits superficiels attaquent les lois de l'Église sur l'abstinence et sur le jeune. De tout temps , l'ignorance a cherché à dérisionner ce

qu'elle ne comprend pas. Il est tout simple que ceux qui n'entendent rien à l'hygiène, qui ne comprennent même pas qu'il soit utile, dans un but politique et social, de cesser, au temps du rut, de détruire les animaux, critiquent ce que l'Église commande, d'accord avec la raison. Nous savons bien où le philosophisme va recruter ses adeptes, et combien pèse leur intelligence. De fades plaisanteries ne sauraient effleurer ce que la morale et la science couvrent de leur égide. Nos esprits forts sont bien petits en face des écrivains sacrés, des conciles et du corps des docteurs de l'Eglise.

Pythagore et ses sectateurs avaient horreur du sang, et ne mangeaient rien qui eût vécu. Les motifs de cette abstinence pouvaient avoir quelque chose de louable; mais ces philosophes, en prétendant qu'il était criminel de manger des animaux, tombaient dans l'absurde. Dieu a permis aux hommes de tuer les bêtes pour leur subsistance, et la physique nous démontre, à l'aide du mycroscope, que tous nos aliments, que tous les liquides que nous ingérons, contiennent une multitude innombrable d'êtres vivants. En face de cette révélation, Pythagore et les siens se fussent sans doute, comme un sauvage américain, imbu des mêmes principes, laissés mourir de faim.

Malgré les belles pages de Plutarque sur ce sujet, il est certain que les hommes peuvent manger de la chair. Ce qu'il faut croire, c'est que la gourmandise est un mal, et que l'Église, notre mère commune et la voix de Dieu sur la terre, sait mieux que notre faible raison, ce qu'il faut croire ou rejeter.

Les imperfections de l'enfance deviennent les vices de l'age mûr. A cette époque de la vie, toutes les prédispositions sont en germe, c'est l'éducation qui les développe; bonne ou mauvaise, elle fait des hommes sages ou vicieux. Pour que l'enfant ne soit pas gourmand plus tard, il ne faut que lui faire suivre le penchant de la nature. Des repas simples, mais fréquents; une nourriture frugale, mais abondante; voilà ce qui lui convient. Il n'a pas le palais blasé; l'eau pure de la source, les fruits et le laitage, lui sont plus agréables que les liqueurs

fermentées et les mets assaisonnés. Ce n'est pas la nature qui nous fait aimer les préparations culinaires qui chargent nos tables, c'est notre manie de changer l'ordre des choses, de sortir des voies qu'elle enseigne.

L'enfant ne doit avoir pour manger d'autre règle que la faim, d'autre excitant que l'exercice. Si on le fait jeûner, il trompe la vigilance de ses parents ou de ses maîtres, il dévore les aliments avec l'avidité de la convoitise, et de plus il devient voleur. Si on lui donne des mets recherchés, on vicie les goûts simples qu'il a reçus, on lui crée des besoins factices, et on s'expose à le rendre malheureux. Sait-on ce que la fortune lui réserve, s'il doit vivre opulent ou misérable; et dans tous les cas, le plus heureux ici-bas, n'est-ce pas celui qui a le moins de besoins? Il faut veiller à ce que l'enfance ne manque de rien, mais il ne faut pas l'énerver dans les douceurs de la mollesse.

L'estomac de l'enfant qu'on nourrit de friandises, reste faible et digère avec peine. Plus tard, le corps, mal développé, n'aura pas d'énergie, et l'ame, emprisonnée dans des organes sans vigueur, ne pourra pas exercer ses facultés. Au physique comme au moral, on n'aura formé qu'un être inutile à la société, à charge à lui-même, de toutes façons malheureux. Les enfants des paysans, qui jouent en plein air, qui mangent du pain et des fruits, sont bien plus robustes que les pâles enfants de nos villes. Ils ont plus de santé, moins de défauts; plus tard ils aurout moins de vices.

Les mères ne veulent pas comprendre ces vérités salutaires. Pour rendre heureux leurs enfants, elles pensent qu'il faut céder à tous leurs désirs, à tous leurs caprices. Toute la journée, l'enfant est bourré de friandises, il mange sans faim, et devient gourmand par habitude. Pour les garçons, cette éducation est moins pernicieuse que pour les filles. Plus tard, s'ils valent intellectuellement quelque chose, les besoins de leur eœur et de leur esprit feront taire les appétits de leur palais. Les passions propres au jeune âge, l'amour, la vanité, absor-

beront la gourmandise. Chez les filles, de pareilles habitudes prises dans l'enfance, seront bien plus difficiles à déraciner. Destinées à rester bien plus longtemps sous le toit paternel, sujettes à moins de distractions, à moins de passions véhémentes, elles garderont plus fortement leurs inclinations premières.

Pour bien élever leurs enfants, les parents doivent se pénétrer d'une vérité trop oubliée. C'est que leur bonheur futur importe plus que les satisfactions actuelles des pères et des mères. La nature impose à ces derniers plus de devoirs qu'elle ne leur garde de jouissances. Dans l'ignorance de l'avenir, ils doivent former leurs enfants de façon qu'ils ne soient pas malheureux dans des positions infimes. Mieux vaut avoir tout à gagner en bonheur, qu'avoir tout à perdre.

Nous ne voulons pas outrer les préceptes et dire qu'il faille nourrir les enfants au pain noir. Ce que nous voulons, c'est qu'ils puissent vivre de peu. Les bras d'un homme doivent, s'il le faut, valoir partout davantage que sa dépense. L'oubli de cette vérité est meurtrier pour beaucoup.

La gourmandise exagère nos besoins réels, en crée de factices; elle prépare le malheur de l'individu et la ruine de la société. Dans l'enfance, c'est une plantefacile à déraciner; dans l'age mur, les racines en sont plus tenaces; il est rare qu'on puisse les extirper entièrement.

Malheur à ceux qui n'ont pas dans l'esprit des ressources qui puissent faire naître des passions antagonistes. L'homme insensible à la gloire, à l'amitié, qui ne rougit plus de noble orgueil et d'estime de soi, est une bête brute qu'il faut laisser à ses honteux penchants. Car il n'y a souvent moyen de corriger un gourmand, qu'en lui faisant comprendre l'abjection de sa passion, en la remplaçant par de plus nobles. Ouvrez-lui les portes de la science; montrez-lui les secrets de la nature; faites arriver à son cœur les sublimités de la religion; qu'il comprenne enfin que l'homme est le roi et non pas l'esclave de la matière; que l'ame n'appartient pas aux sens, mais les sens

à l'ame. Qu'un beau souvenir de sa noble origine le jette dans la voie du repențir et de l'amendement.

Le gourmand cesse de l'être, quand il sait se rendre utile et vivre pour ses devoirs sociaux et religieux. Mais si ces nobles mobiles n'ont plus d'écho dans l'ame, elle restera, comme nous le disions tout-à-l'heure, la vile esclave de la brute humaine.

Quand la gourmandise est un produit de l'opulence et des séductions de la fortune, il ne faut souvent, pour la guérir, que des revers imprévus, que ces infortunes soudaines qui jettent brusquement les hommes du palais dans la rue. Alors le besoin, les devoirs, les angoisses d'une famille éplorée, réveillent les facultés endormies et frappent de mort la sensualité. Parfois les voyages, les distractions, viendront aider le traitement de la gourmandise.

Mais si cette triste passion est l'effet d'une anomalie organique, d'une conformation vicieuse, c'est le cas de prendre en pitié ces tristes écarts de notre nature, et d'appeler la charité publique sur des infortunés, qui ne doivent pourtant pas mourir de faim, parce que leurs besoins sont plus exigeants. C'est un crime à la société de les laisser tromper leur faim en ingérant des matières réfractaires à la digestion qui les tuent.

Si la gourmandise est le résultat d'une maladie, c'est au médecin pathologiste à chercher dans les ressources de son art des remèdes à la cause. L'effet cessera ensuite. Malheurcusement il est beaucoup de ces affections qui sont incurables. Il en est d'autres, telles que l'hystérie, la chlorose, qu'on guérit facilement. Si la gourmandise tient à la grossesse, qui souvent occasionne des appétits désordonnés, la nature se charge ellemème de la guérison.

Quelle que soit ici-bas la condition de l'homme, qu'il soit assis sur un trône ou qu'il se traîne humblement dans la voie commune, il ne doit pas oublier que la terre est un lieu de passage où Dieu nous a départi plus de devoirs que de jouissances. Il faut qu'il sache que les facultés que nous avons de sentir, nous ont été données seulement pour les besoins réels de

nos corps et surtout pour obéir à nos ames. Il faut qu'il soit toujours le maître et non pas l'esclave des sens.

IVROGNERIE.

L'ivrognerie est l'habitude de prendre immodérément des liqueurs enivrantes.

Il ne faut pas confondre l'ivrognerie, qui est un vice, avec l'ivresse qui n'est qu'un accident passager, dans lequel peut tomber une personne habituellement sobre.

Il est peu d'hommes qui ne se soient trouvés au moins une fois dans leur vie en état d'ivresse. Un semblable état n'affecte l'organisme et l'intelligence que d'un trouble éphémère; l'ivrognerie, au contraire, abrutit sa victime, dégrade son ame et énerve son corps. Cette passion avilissante existe chez un grand nombre d'individus. Elle infecte surtout les classes infimes de la société. Parfois elle salit les rangs les plus élevés: on l'a vue se vautrer sur la pourpre des trônes, souiller la gloire des héros, frapper d'impuissance les plus beaux génies. Pour porter à son comble l'abjection humaine, pour dépoétiser les choses les plus saintes et les plus belles, l'ivrognerie traîne dans sa fange jusqu'à ce sexe charmant, fait par Dieu pour orner la terre, et que nous n'aimons voir qu'environné de candeur, d'innocence et de poésie.

Au sein de nos civilisations avancées, l'ivrognerie est-elle moins fréquente qu'autrefois? Nous ne le pensons pas. Tant d'éléments de dissolution travaillent nos sociétés, que les progrès moraux y sont bien rares et bien peu sensibles. Le vice dont nous parlons, est un des plus difficiles à déraciner, et un de ceux que le plus de causes tendent à produire. L'enfance est rarement livrée à l'ivrognerie; à cet âge, le sens du goût n'est point encore blasé, les organes n'ont pas besoin d'une excitation factice, les digestions sont faciles. L'enfant n'a pas eu le temps de dépraver les goûts simples qu'il a reçus de la nature; les liqueurs enivrantes sont désagréables à son palais, elles le brûlent au lieu de le flatter.

La jeunesse est plus souvent adonnée à l'ivrognerie; une mauvaise éducation, les exemples pernicieux qu'elle a sous les yeux, la fréquentation des cafés et des autres lieux publics, la disposent de bonne heure à pervertir ses inclinations naturelles. Malheureusement il n'est pas rare de voir des jeunes gens, hideux d'une vieillesse anticipée, qui ne la doivent en partie qu'aux excès honteux de l'ivrognerie et aux désordres qu'elle traîne à sa suite.

Mais les époques de la vie pendant lesquelles les hommes sont le plus enclins à ce triste penchant, sont celles de l'âge mûr et de la vieillesse.

Les femmes y sont moins portées que les hommes; leur vie retirée, la honte qui s'attache à cette passion hideuse, sont pour elles de puissants préservatifs. L'éducation qu'on leur donne, la délicatesse de leurs goûts, les en éloignent aussi, Leur organisation faible est antipathique à tout ce qui l'ébranle fortement. Leurs nerfs sensibles n'aiment que ce qui les caresse; leur palais savoure les fruits sucrés, les friandises; mais il répugne aux vives excitations des liqueurs fermentées. Les femmes semblent n'aimer que la quintescence des choses. Tout ce qui est matériel et grossier révolte la délicatesse de leurs sens.

L'influence des professions sur l'ivrognerie, est quelque chose de très remarquable. Les ouvriers sont plus sujets que d'autres à ce vice. Leur défaut d'instruction, la fatigue de leurs travaux, la contagion de l'exemple, tout les porte à se laisser facilement entraîner. Ces malheureux que rien ne distrait de leurs pénibles labeurs, ont bien petite part aux jouissances de la vie. Les plaisirs intellectuels leur sont inter-

dits par leur défaut d'éducation. Ils se tournent vers les satisfactions physiques. Les fumées du vin leur font oublier le monde et ses misères, et chassant de leur esprit l'affreuse réalité, y font naître l'espérance et les douces illusions.

Il est certaines professions qui semblent plus que d'autres dévouées à l'ivrognerie. Les peintres, les musiciens, les carriers, les forgerons, les cochers, les marchands forains, les imprimeurs, les infirmiers, les portiers, sont très souvent ivrognes. Chez les femmes, les filles publiques, les gardes-malades, les ouvrières des manufactures, sont surtout adonnées à ces honteux excès.

Les militaires, les marins, qui hasardent à tous moments leur vie, cherchent souvent, dans l'abus des liqueurs fortes, le moyen de s'étourdir sur les dangers qu'ils affrontent. D'un autre côté, peu occupés des choses intellectuelles, livrés souvent au désœuvrement le plus complet, ne sachant à quoi passer leur temps, ils en trompent la durée, le verre à la main. Vainqueurs, c'est ainsi qu'ils célèbrent la victoire et se dédommagent des privations qu'ils ont endurées. Vaincus, c'est encore en buvant qu'ils se consolent. Puis, quand infirmes ou vieux, ils ne sont plus utiles à la patrie; n'ayant plus pour remplir leur existence les occupations régulières et presque mécaniques de leur profession, ils appellent à leur secours contre l'ennui, leur consolateur habituel. Le vin leur fait voir à travers ses fumées si pleines d'illusions, les ennemis dont ils ont triomphé, les champs de batailles qu'ils ont illustrés, et c'est alors que, conteurs intrépides, ils brodent à leurs auditeurs ébahis, les fabuleux récits de leurs campagnes.

Tous les hommes qui n'ont pas profité des bienfaits de l'éducation, qui n'ont pas de ressources contre l'oisiveté, évitent rarement les excès du vin. Le désœuvrement est une des causes les plus fréquentes de l'ivrognerie.

Souvent l'infortune et les chagrins qui frappent à l'aveugle parmi les heureux d'ici-bas'; et qui précipitent les destinées les plus brillantes, renversent en même temps le courage et la

INTEMPÉRANCE.

125

fermeté d'ame. Beaucoup parmi les victimes du malheur, n'ayant point assez de philosophie, de religion, cherchent de chimériques consolations à leurs tourments. L'excitation cérébrale que momentanément ils se procurent, voile à leurs yeux l'abime de leurs destins; ils redeviennent heureux et fortunés. Le présent leur paraît meilleur, l'avenir leur sourit encore, il est pour eux plein d'espérances et de projets.

Mais bientôt tout ce bonheur factice s'évanouit; à cet enivrement du corps et de l'esprit, succède un réveil désenchanteur. Alors ils redemandent incessamment aux mêmes excès les illusions qui les ont bercés. Quelques uns se livrent à ces habitudes déplorables, dans le dessein prémédité de se rendre insensibles à leurs douleurs, en abrutissant leur intelligence.

Parmi les causes de l'ivrognerie, on doit citer certains états morbides.

Les médecins savent de quels écarts le sens du goût est susceptible. Quelquefois il s'altère au point de conduire les individus à rechercher comme aliment les substances les plus nuisibles, les plus dégoûtantes. Les femmes sont plus que les hommes victimes de ces accidents. Trois époques de leur vie, surtout, les y disposent. Quand la puberté s'accomplit, que la nature opère dans l'utérus les commencements du travail menstruel, les jeunes filles sont sujettes à la chlorose et au pica, ou aberration du goût qui en est un symptôme. Dans les premiers mois de la grossesse, souvent les femmes éprouvent la même chose. L'époque critique à laquelle cesse du côté des organes génitaux l'éxcitation mensuelle, est encore pour elles une occasion de souffrances et de singularités semblables. Alors on les voit manger avec avidité du charbon, de la craie, de l'ardoise, de la chair crue, des cheveux. Beaucoup s'adonnent avec une espèce de fureur à l'usage des boissons alcooliques qu'auparavant elles détestaient.

Nous avons connu une jeune fille très sobre, d'une excellente éducation, qui se mit tout à coup à boire avec excès de l'eau-de-vie, du kirsch, de l'eau de Cologne. Au bout de quelque temps, sa santé s'étant rétablie, elle éprouva pour ces liqueurs le même dégoût qu'auparavant.

Nous avons déjà dit un mot des funestes résultats de l'exemple dans la production de l'ivrognerie. Cette cause est une des plus fréquentes qui existent. C'est surtout dans les basses classes qu'elle fait sentir ses tristes effets. L'enfance reçoit avec avidité ses leçons, surtout quand elles viennent flatter les mauvais penchants qui sont en germe dans le fond de notre pauvre nature. Qu'il est coupable, le père de famille qui se montre à ses enfants en état d'ivresse! Dépositaire et représentant de l'autorité divine, il traîne dans l'ignominie le mandat sacré qu'il a reçu. Le respecteront-il désormais, quand ils l'auront vu, pitoyable jouet de l'ivresse, poursuivi des sarcasmes d'enfants comme eux? Quand ils l'auront vu, se livrant à tous les écarts d'une joie ridicule, proférer des paroles obcènes et tourner en dérision les choses saintes.?

Ces scènes déplorables se renouvellent souvent, et quand les enfants grandissent, leurs vices, encouragés par de tels exemples, demeurent sourds aux conseils. La voix de la mère et ses larmes sont inéfficaces. L'autorité du père lui même est méconnue. Si la sagesse, fruit d'un tardif repentir et des glaces de l'âge, lui fait déplorer sa conduite passée, il emporte jusqu'au tombeau le supplice de ses remords. Son autorité n'a plus de base, ses enfants rient de ses remontrances et lui rappellent qu'autrefois il savait, lui aussi, écouter la voix de ses passions.

Parmi les causes que nous signalons, il en est une d'une immense portée : c'est l'irreligion des masses. Partout le philosophisme souffle ses désastreuses doctrines ; chassé des hautes régions sociales, où l'instruction ne le tolère plus, il descend dans le peuple. L'ouvrier lit des journaux et des pamphlets ; Voltaire et Dupuis hantent les cabarets et les mauvais lieux. Les croyances qui moralisent, s'effacent dans les classes inférieures de la société : quel peut être alors le frein à ses passions ? L'homme du peuple est bien faible contre l'ivrognerie,

quand il n'a pour l'éviter que des raisons de délicatesse et d'intérêt privé.

Nous allons maintenant considérer l'ivrognerie dans ses rapports avec les civilisations et les climats.

Rien ne nous dit qu'avant le Déluge, les hommes fissent usage de liqueurs enivrantes. D'après la Genèse, il paraît probable que Noë fut le premier qui planta la vigne. L'accident qui lui arriva, dénote dans cet homme, profondément sage et aimé de Dieu, une ignorance complète des effets du vin.

Chez tous les peuples anciens, l'ivrognerie ne paraît pas avoir été très répandue. La mythologie des Indiens ne fait aucune mention du vin. Chez eux point de divinité qui préside aux vendanges. Strabon nous apprend qu'une femme qui tuait un roi en état d'ivresse, recevait une récompense du successeur.

Les prêtres de toutes les castes de l'Inde ne devaient pas faire usage de boissons fermentées. Les peines portées contre eux en cas d'infraction à cette règle, étaient extrêmement sévères. Cependant, c'est dans l'Inde qu'on trouve, dès le temps de l'invasion grecque, le rhum et l'arack, ces deux boissons si universellement répandues. Il y est encore défendu d'en boire à jeun et de les prendre pures. En revanche, les Indiens faisaient usage de plantes aromatiques et narcotiques en infusions, pour produire, en excitant le cerveau, cette exaltation qui plait tant aux Orientaux.

En Égypte, ce pays si anciennement civilisé, on trouve de toute antiquité la bière. On en connaissait de deux sortes; l'une douce, qu'ils nommaient zithum, l'autre plus forte, appelée cormi. Ils connaissaient aussi la manière de faire le vin. Peut-être l'avaient-ils apprise des Hébreux qui, quoi qu'on dise, leur donnèrent, en fait d'arts, au moins autant qu'ils reçurent d'eux. L'histoire ne nous apprend point que l'ivrognerie fût commune dans ce pays.

Chez les Juifs, qui touchent par tant de points au peuple

dont nous venons de parler, ce vice fut toujours une honte, et maintenant encore, on voit peu d'exemples d'ivrognerie chez les descendants épars de cette nation. Ils ont en cela, comme en bien d'autres choses, gardé à travers les bouleversements du monde, la physionomie et les habitudes de leurs ancêtres.

Les Arabes, ces frères maudits du peuple juif, perdirent, en s'éloignant des traditions saintes, les vertus patriarcales dont ils avaient hérité. Au milieu de leur existence vagabonde et adonnée au brigandage, ils se livrèrent à l'ivrognerie. C'est d'eux que nous vient l'art de distiller l'eau-de-vie. Quaud Mahomet leur imposa sa morale, il trouva l'abus des spiritueux si déplorablement répandu, qu'il interdit tout-à-fait l'usage de ces boissons. Ses sectaires ont-ils gagné à cette interdiction? Evidemment non. L'ivresse abrutissante et crapuleuse qu'ils se procurent avec l'opium et le bouang des Persans, est bien plus funeste que celle du vin. L'influence qu'elle exerce sur l'état moral de ces peuples, est au dernier point énervante. Parmi les causes qui les maintiennent stupidement stationnaires au milieu des civilisations qui marchent, cette influence est une des plus pernicieuses.

Les grandes civilisations primitives de l'Orient et de l'Afrique nous montrent l'humanité procédant, grandiose et superbe, aux progrès qui constituent les nations et satisfont aux besoins réels. Les arts et les inventions de première nécessité étaient alors le but de toutes les ambitions. On travaillait peu pour le luxe, et les hommes n'avaient pas, au milieu des hautes préoccupations qui les tenaient en haleine, le temps de se dépraver. Les mœurs étaient pures, les goûts simples. On ne voyait point, sur les tables des patriarches, de plats recherchés ni de vins exquis; quelques mets substanciels, les fruits de la terre, l'eau des fontaines, satisfaisaient leurs besoins et les conduisaient, exempts des maux qui nous accablent, à une vieillesse qui nous étonne. Il fallait, pour rendre les hommes intempérants, que le luxe et des besoins factices vinssent corrompre les nations.

Longtemps la Grèce, sévère et morale, voit dans la fable de Bacchus le stygmate de l'ivrognerie. Dans ses ingénieuses fictions, elle place, auprès de ce dieu du vin, Minerve, déesse de la sagesse, qui doit l'éclairer de ses conseils; une nymphe fluviale l'accompagne aussi : c'est l'emblème de l'eau qui doit tempérer la force du vin. Vient, monté sur un ânc et couché sur une outre, le vieux Silène, autrefois philosophe chagrin, maintenant ivrogne dégoûtant : Églé le barbouille de lie, pour qu'il serve de risée; Mythe, son épouse, personnification de l'ivresse, lui fait perdre la mémoire. Tout dans ce tableau est plein de sagesse et de vérité, et doit servir à l'instruction des peuples.

D'un autre côté, les lois sont sévères; Lycurgue fait arracher les vignes et fait enivrer des esclaves pour montrer aux jeunes gens l'ignominie d'un pareil état. Dracon punit de mort l'ivrognerie. A Mytilène, les lois punissent doublement les fautes commises en état d'ivresse. Il fallait que l'ivrognerie parût bien hideuse à ces fameux législateurs, pour qu'ils sévissent ainsi contre elle.

Mais bientôt la morale se relâcha, des médecins enseignèrent que les excès du vin purgeaient les acrimonies du sang; Platon lui-même permettait aux hommes de quarante ans de s'énivrer. Épicure prêcha les jouissances des sens; les souverains donnèrent l'exemple de ce vice honteux. Philippe de Macédoine fut assassiné à la suite d'une orgie; son fils Alexandre mourut dans les étreintes de l'ivresse, et ce vice flétrit à tout jamais sa mémoire, en le rendant le meurtrier de Clytus, son ami. Athènes et Corynthe associèrent leur renommée à celle de Capoue la dissolue. La Grèce perdit, dans les excès de la table et dans la débauche, cette mâle vigueur qui lui donna tant de gloire.

Rome passa par les mêmes phases. Dans les premiers temps de son existence, le vin y était si rare, que les lois des douze tables défendaient de l'offrir sur les autels. On cita la magnificence d'un certain Papirius, qui en offrit une coupe à Jupiter triomphateur. Plus tard on commença à le donner aux malades, pour lesquels on le gardait. Vers l'an 560 de Rome, Caton et Varron introduisirent la culture de la vigne et l'usage du vin. Caton lui-même éprouva souvent les effets de cette liqueur. Horace, dans ses vers, nous dévoile les infirmités de ce censeur intraitable :

> Narratur et presci Catonis, Sæpè mero caluisse virtus.

Bientôt on fut obligé de refréner, par des lois sévères, les débordements de l'ivrognerie, mais elles restèrent impuissantes devant les excès des grands. Les empereurs donnèrent au peuple les plus funestes exemples; Néron s'enivrait sans cesse. L'esprit sarcastique des Romains changea le nom de Tibérius (Tibère) en celui de Biberius.

Ce dernier prince éprouvait un grand plaisir à voir un certain Torquatus avaler, sans s'arrêter, trois conges de vin (quinze bouteilles d'aujourd'hui.) Un empereur avait un commensal chargé d'enivrer les ambassadeurs étrangers pour leur arracher, dans l'ivresse, leurs secrets les plus importants. « Ne donnez pas , ne donnez pas de vin aux rois , car il n'y a pas de secrets pour un homme ivre. » (Prov. chap. xxi, verset 4.)

C'est ainsi que ce peuple puissant s'abrutissait dans les plus sales jouissances, et perdait, avec sa simplicité de mœurs, l'antique valeur qui l'avait rendu maître du monde.

Dans les derniers temps de l'empire romain, et dans les siècles qui suivirent sa chute, les invasions continuelles des peuples barbares retardèrent beaucoup les progrès du christianisme et surtout son action morale sur le monde. C'étaient sans cesse de nouveaux éléments sauvages à adoucir, à civiliser. Ces rudes natures de barbares se plongeaient sans cesse dans les jouissances materielles. L'état d'abrutissement dans lequel tombèrent les peuples dura longtemps, et presque toutes les classes de la société en furent atteintes. Le concile de 817 fut obligé de fixer à 5 livres seulement, (ou deux

litres et demi) par jour, la quantité de vin que pourrait boire un chanoine.

Les seigneurs ne s'appliquaient qu'aux choses de la guerre : l'instruction, tout ce qui pouvait adoucir les mœurs, polir les manières, leur paraissait indigne d'eux. En temps de guerre, ils préludaient aux combats par de copieuses libations; en temps de paix, ils charmaient, dans les plaisirs de la table, les ennuis de leur oisiveté. Il était de bon ton de s'enivrer, et rarement on sortait de table avec sa raison. On se provoquait à boire, et c'était une honte de reculer devant un tel défi. Les abus devinrent si grands que Charles IX ordonna d'arracher les vignes; François Ier publia des édits très sévères contre l'ivrognerie. L'homme convaincu de s'être livré à ce vice était, pour la première fois, condamné à la prison, au pain et à l'eau; pour la seconde, à être fouetté; pour la troisième, à l'être publiquement; en cas de récidive, après ce dernier châtiment, il était banni et on lui coupait les oreilles.

Louis XIV se montra très rigoureux envers les personnes de sa cour qui s'enivraient. Les mesures que prirent ces souverains, et surtout une discipline mieux entendue donnée aux troupes dans les quinzième et scizième siècles, contribuèrent à rendre l'ivrognerie moins fréquente dans les hautes classes de la société. Mais le peuple, cet éternel et servile imitateur des grands, qui semble destiné à subir après eux tous les vices dont ils se dépouillent, se livra bientôt aux plus honteux excès. Les vignes se multiplièrent; l'eau-de-vie, qu'on n'avait vendue d'abord que chez les pharmaciens, devint d'un usage très fréquent. Des marchands de vin s'établirent partout, et l'ivrognerie fut bientôt la lèpre des basses classes.

Maintenant encore que la civilisation a fait tant de progrès, ce vice est presque aussi fréquent. De plus en plus on voit augmenter le nombre des cafés et des cabarets; il n'est pas de bourgade qui n'en compte au moins un.

Si nous considérons l'ivrognerie dans les diverses régions du globe en rapport avec les climats, nous verrons que tous les peuples y sont adonnés; tous ont des liqueurs enivrantes.

Les Arabes trouvent dans la graine d'une espèce de chanvre le principe d'un breuvage enivrant; l'opium est la boisson favorite des Orientaux. Les habitants des régions froides de notre globe, les Sibériens, les Lapons, ont le braga et le quass, sortes de bière de seigle; le lait de jument fournit le kumiss aux Tartares; les Américains fabriquent le checa, en faisant fermenter le maïs; les Chinois boivent le facki, qu'ils préparent avec le riz; les Indiens tirent de la canne à sucre le rack et le rhum ; la moëlle du bambou leur donne le tabaxir. La cassave et le manioc enivrent les habitants du Brésil; l'Océanie boit avec délices une liqueur préparée avec la racine d'arum. Tout le nord de l'Europe a d'excellente bière, qui fait une des principales branches de son industrie. L'extension du commerce, les relations de toutes sortes qui se sont établies, de peuple à peuple, ont appris à toutes les nations un peu civilisées l'art de la distillation des eaux-de-vie. L'alcool est maintenant la liqueur la plus généralement répandue. Dans les déserts de l'Amérique, le sauvage l'achète pour s'enivrer, et l'ivresse qu'il se procure devient chez lui une véritable fureur. L'ivrognerie continue sur cette terre l'œuvre de destruction commencée par les Européens; elle y tue les derniers débris de la race américaine.

Les peuples qui vivent sous une latitude très basse, comme les Lapons, les Russes, ne pourraient pas résister à la dureté de leur climat, s'ils n'avaient pas, pour se réchauffer, les liqueurs spiritueuses. Ils peuvent en prendre, sans en être incommodés, bien davantage que les peuples des régions méridionales. En 4844, lors de l'invasion étrangère, les médecins français, qui ne connaissaient pas les habitudes et les besoins des Russes, en perdaient un grand nombre parce qu'ils les mettaient à la diète des spiritueux. Les médecins russes, qui leur accordaient dans des affections graves, inflammatoires

même, jusqu'à un demi-litre d'alcool, en sauvaient bien davantage.

Dans le centre de l'Europe, les habitants peuvent se passer plus facilement de liqueurs spiritueuses; la propension qu'ils éprouvent à en faire usage est beaucoup moins marquée, et l'ivroguerie y est bien moins commune.

Les Français s'enivrent moins que les Russes, les Allemands, et surtout les Anglais. Les Espagnols et les Italiens préfèrent, aux liqueurs fermentées, les boissons sucrées et acidulées, les limonades. La chaleur de leur climat les porte à la sobriété. Il est très rare de rencontrer, chez ces peuples, des hommes en état d'ivresse.

Si nous voulons faire le portrait de l'ivrogne, nous éprouvons de grandes difficultés; chaque individu est modifié diversement, eu égard à sa constitution et aux boissons auxquelles il s'adonne. On ne peut ici, comme en toute description qui n'est pas purement individuelle, que se créer un type à l'aide des caractères généraux.

L'ivrogne a généralement l'air honteux et lourd; il supporte difficilement le regard. Son visage est vultueux et bouffi; les paupières sont gonflées, l'œil injecté, les lèvres grosses et renversées; le nez, gros et enluminé, est couvert d'exeroissances et de boutons. L'aspect général de la face est stupide, sale et repoussant; la parole est embarrassée, hésitante. L'ivrogne n'a plus rien de cette majesté qui décore la face humaine; abruti comme un animal immonde, il tourne vers la terre son regard qui n'a plus d'éclat, d'admirations, d'amour ni d'espérances. Le corps est voûté; le ventre gros, balonné; la démarche chancelante, incertaine. Les jambes sont prêtes à fléchir sous le poids du corps; la peau est flasque; les membres n'ont plus de vigueur; les mains ne peuvent rien saisir qu'en tremblant; la respiration est haute comme celle des asthmatiques. L'ivrogne est sale dans ses habits, souvent couvert de haillons.

L'intelligence subit une dégradation extraordinaire. L'ivrogne n'est plus capable d'application sérieuse; la mémoire s'envole, le jugement s'altère. L'ame devient insensible à tout ce qui pouvait l'émouvoir; plus rien ne la fait vibrer de tendresse, de noble orgueil; elle est assoupie dans une léthargie de plomb. S'il arrive que parfois elle fasse effort et se relève exaltée par un beau souvenir de grandeur et de puissance, comme un esclave enchainé, elle retombe dans sa torpeur et son découragement. Pour l'ivrogne, sont morts désormais les sentiments d'humanité, les tendresses de l'amitié, les doux épanchements de l'amour. Pour lui, plus d'harmonies dans la nature; plus de printemps, plus de nuits étoilées qui font rèver l'ame; plus de ces sublimes extases qui emportent la pensée au-delà de ce monde, pour l'abreuver de délices jusqu'au sein de Dieu même.

Une seule chose désormais occupe la pensée de celui qui s'adonne à l'ivrognerie. C'est une fatalité qui le pousse; il faut qu'il se plonge incessamment dans les sales jouissances qui le déshonorent et le tuent. A jeun, c'est un être énervé. Pour retrouver momentanément quelque vigueur, pour procurer à son cerveau une fébrile excitation, il faut qu'il recommence ses excès de la veille, et qu'il appelle l'ivresse à son aide. « Quand pourrai-je me lever? Quand recommencerai-je à boire? » (Prov., chap. xxii, verset 55.)

L'ivresse a plusieurs degrés que nous allons essayer de décrire :

De nombreux convives sont assis autour d'une table somptueusement servie; le commencement du repas est silencieux; une sorte d'embarras et de gène tient chacun dans l'isolement; on s'observe, on s'étudie. Mais bientôt un vin généreux a circulé dans les coupes, les physionomies s'éclairent, les yeux s'animent, le visage entier s'épanouit, les rides de la tristesse ont disparu, et le sourire vient entr'ouvrir les lèvres; un aimable abandon remplace la contrainte, toutes les facultés de

l'esprit et du corps s'épandent, les organes sont plus souples, il semble que la vigueur et le courage les pénètrent. La pensée devient vive, spontanée. L'esprit sémillant brille par des bons mots qui coulent avec rapidité. La conversation est animée, enjouée; chacun y prend part, et lance comme des éclairs les saillies heureuses, les mots piquants, le couplet satirique : « Le vin réjouit le cœur et fortifie le corps. » (Eccli., chap. xxxi, verset 57.)

Les perceptions sont promptes, les sentiments abondent et éclatent dans l'ame; on est facile à émouvoir; les pleurs et les ris se succèdent dans le même moment. Les désirs se font sentir; on ose risquer les tendres aveux, et la pudeur de celle qui les reçoit n'en est plus autant offensée. « Vos yeux s'attacheront à la femme débauchée, et votre cœur s'abandonnera à la dissolution. » (Prov., chap. xxxiii, verset 55.) On devient communicatif et confiant, les secrets s'échappent; l'espérance vient réjouir le malheur, le courage prend la place de la timidité. Une gaîté folâtre anime l'assemblée, les chansons excitent le plaisir. Les fumées du champagne ne font voir, à l'horison, que fortune et bonheur. La vie n'est plus ce chemin aride où quelques fleurs à peine se montrent au milieu des aspérités et des ronces; c'est un Éden : le monde est un séjour de délices.

Mais peu à peu les propos deviennent indiscrets, et la langue épaissie commence à bégayer. Le vin bouillonne dans les coupes; la joie est bruyante, emportée; la soif s'allume, et les convives boivent, sans les goûter, les vins les plus exquis. Chacun n'entend plus les autres; les yeux sont larmoyants, voient double; le sang monte à la tête; le visage est rouge, bouffi; les traits grimacent de hideux sourires. Les buveurs s'abandonnent aux discours les plus obscènes, aux actions les plus brutales; les mouvements ne sont plus volontaires. La tête tombe appesantie sur la poitrine. La lèvre inférieure est pendante, couverte de bave écumeuse. On est ébloui; des battements se font entendre dans le cerveau; quelquefois un délire

furieux se manifeste; le pouls est fort, accéléré; les vaisseaux da cou sont gonflés, la respiration précipitée. On crie, on jure, on s'emporte, on brise tout. Parfois la colère ensanglante la salle du banquet. «L'ivresse produit l'emportement, excite la colère et occasionne les événements les plus funestes... Elle inspire l'audace... Elle provoque l'effusion du sang. » (Eccli., chap. xxxi, versets 58 et 40.) Alors ont lieu les rapports aigres, les envies de vomir, les chutes, la somnolence et le vertige. La face devient pale, terreuse; les traits s'enfoncent; des vomissements abondants ont lieu. L'émission de l'urine, l'excrétion des matières fécales, ne sont plus soumises à la volonté. La tête est le siége d'une horrible souffrance. Un sommeil de plomb se manifeste, accompagné de gonflement et d'une respiration stertoreuse. Cet état peut durer longtemps : on l'a vu se prolonger vingt-quatre et même trente-six heures. Pendant ce sommeil, si la sueur est abondante, la fin de l'accès est plus prompte. Peu à peu les fonctions se rétablissent, mais la tête reste douloureuse; la langue couverte d'un enduit sa. burral, la bouche mauvaise, la soif vive. Un sentiment de brûlure existe à l'estomac. L'appétit est nul. Une lassitude générale se fait longtemps éprouver.

Si l'ivresse est poussée plus loin, ceux qui en sont atteints, n'ont plus conscience de leur être; ils sont comme frappés d'apoplexie. Les symptômes précédents augmentent d'intensité; le coma se déclare, et cet état, qui peut durer de trois à quatre jours, se termine souvent par la mort.

Des différences notables se font remarquer dans l'ivresse. Chaqueindividu est modifié suivant sa constitution, son genre de caractère, sa passion dominante. L'un devient sombre et rèveur; toutes les idées tristes voltigent autour de son cerveau, rien ne peut le sortir de sa mélancolie. « Elle jette l'ame dans l'amertume. » (Eccli., chap. 51, verset 59.) L'autre est d'une gaîté folle, expansive; il saute, il danse et veut que tout le monde partage son bonheur. Celui-ci devient d'une bonté, d'une sensibilité extrêmes; celui-là est agité de fureur,

rien ne le calme; il frappe les personnes qu'il aime le mieux.

De grandes différences proviennent aussi du genre de boissons dont on a fait usage. Le vin procure en général une ivresse gaie, radieuse; quelques verres suffisent pour enivrer; tout l'effet se passe au cerveau qui s'exalte.

La bière, au contraire, qui contient moins d'alcool que le vin, doit être prise en grande quantité pour enivrer; elle charge l'estomac, y concentre l'action des forces vitales; c'est presque un travail de digestion qui s'opère. Cette boisson est très nourrissante; aussi l'individu qui s'y adonne, est-il ordinairement gras et lourd; il n'est, étant ivre, ni méchant ni gai, mais hébété et stupide. Il est comme narcotisé; il se montre sans honte; il tombe et reste étendu dans les lieux publics. Les effets de la bière durent plus longtemps que ceux du vin, aussi leur action sur l'intelligence est-elle plus abrutissante.

L'eau-de-vie, avant d'être absorbée et de produire au cerveau l'excitation vive qu'elle détermine, irrite, enflamme les parois de l'estomac. Chez ceux qui en font usage, cet organe est continuellement phlogosé, rétréci; il rejette les aliments; il est le siége d'une douleur ardente; tout le tube alimentaire remplit mal ses fonctions.

L'ivrogne d'eau-de-vie est sec et décharné, comme les individus atteints de lésions intérieures graves, d'un état squirreux de l'estomac, par exemple. Il est moins abruti que l'ivrogne de bière. Son ivresse est plus emportée, plus furieuse.

L'ivresse du vin porte aux actions gaies, aux plaisanteries; celle de bière aux actions brutales et grossières; celle d'eau-de-vie aux actions hardies et criminelles.

C'est dans les premiers moments des effets du vin que nais sent, comme nous l'avons dit, les saillies heureuses; que les facultés poétiques de l'ame s'exaltent. Aussi les poètes ont-ils chanté cette liqueur, qui réveillait leur muse; en ont-ils vanté les propriétés aimables. Quant aux autres boissons dont nous avons parlé, elles ne semblent pas faites pour aider les élans du génie; jamais aucune lyre ne les a célébrées.

L'ivrognerie est une passion acquise et toute d'éducation. Il est clair qu'elle ne peut se montrer que peu à peu et par degrés. L'ivrogne le plus abruti n'a d'abord été qu'un imprudent buyeur, surpris par les fumées du vin. Longtemps peut-être une douce exaltation a été le seul effet des boissons dont il a fait usage. Peu à peu l'habitude s'est enracinée, l'abus des boissons fermentées est devenu plus fréquent. L'organisme s'est habitué à les supporter, et il en a fallu de plus grandes quantités pour produire les mêmes effets.

Bientôt l'ivrogne a éprouvé de la souffrance à l'estomac : cet organe est devenu le siége d'une phlogose continuelle. Pour faire cesser les douleurs qu'il y ressentait, et pour se procurer ses jouissances habituelles, il a renouvelé chaque jour les mêmes excès. Le vinne l'excitant plus assez, il s'est mis à boire de l'eau-de-vie. On a vu des ivrognes avoir recours, tant le sens du goût était émoussé chez eux, à de l'alcool à 56°, à l'eau de Cologne, à l'acide nitrique étendu d'eau.

Chez quelques-uns, l'ivrognerie est continue, et tous les jours sont marqués par les mêmes écarts; chez le plus grand nombre elle est intermittente. Tantôt les accès laissent entre eux une ou quelques semaines d'intervalle, tantôt ils reviennent périodiquement à certaines saisons de l'année. Il est des individus qui s'enivrent au printemps, par exemple, et qui, pendant les autres saisons, sont d'une sobriété exemplaire.

Ordinairement un seul accès d'ivresse ne fait sentir ses effets que pendant quelques jours, et ils sont peu dangereux, parce qu'ils n'ont sur l'organisme qu'une influence passagère. Il n'en est pas de même de l'ivrognerie: cette déplorable habitude traîne à sa suite toutes les inflammations chroniques que dans les vieilles écoles on nommait obstructions. L'estomac, continuellement enflammé, revenu sur lui-même, offre çà et là de

459

larges plaques de ramollissement; il devient impropre à la digestion; des indurations se forment à ses orifices, notamment au pylore, et bientôt un squirrhe emporte le malade, au milieu de souffrances atroces. Le foie, la vésicule biliaire, le pancréas, les reins, la vessie, peuvent être le siége de désordres très graves. Les calculs biliaires, rénaux, vésicaux, les rétentions d'urine, viennent infliger à l'ivrogne l'épouvantable châtiment de ses désordres. Souvent les poumons, excités par les liquides qui y abondent, s'engorgent et s'enflamment. Le cœur ne peut plus suffire à l'activité maladive de la circulation; de là l'asthme, la pneumonite, les hypertrophies, les anévrismes, et toutes les maladies des orifices du cœur et des gros vaisseaux. Les fonctions de nutrition cessent de s'exécuter; l'organisme tombe dans le marasme; des épanchements se forment dans les cavités de la poitrine ou du ventre. Souvent la peau, irritée par une transpiration surabondante, devient le siège d'éruptions de différentes natures.

Toutes les affections externes arrivent sous cette influence à une grande intensité. Le scorbut, les furoncles, les érésipèles, les ulcères, les plaies, les symptômes vénériens acquièrent chez les ivrognes une violence extraordinaire. C'est chez eux qu'on remarque ces énormes plaies chancreuses, qui envahissent les tissus et y occasionnent de profondes déperditions de substance; ces pustules affreuses qui couvrent toutes les parties du corps et infectent les sources de la vie.

Les exostoses, les caries, attaquent les ivrognes d'une façon terrible. Le rhumatisme articulaire et la goutte ont de tout temps sévi de préférence sur ceux qui s'adonnent aux spiritueux.

Le système nerveux ne tarde pas à être atteint chez les victimes de la passion hideuse dont nous parlons. D'abord, lors des premiers accès d'ivresse, de légers spasmes se manifestent, et bientôt le delirium tremens vient agiter le malade. Un tremblement incessant s'empare de son corps, et toutes les bizarreries fantastiques du délire le plus complet torturent son imagination par de terribles ou de lugubres visions. Les femmes deviennent hystériques, les hommes, hypocondriaques. Enfin, l'épilepsie ne tarde pas à augmenter cet effrayant cortége de douleurs. Après que toutes leurs facultés physiques et morales se sont épuisées ou abruties dans les étreintes funestes de ces horribles maladies, les ivrognes tombent dans l'idiotisme ou deviennent les tristes jouets de la folie.

Mais l'effet le plus épouvantable de l'ivrognerie, c'est l'apoplexie, ce coup de foudre, cette explosion muette de l'organisme, qui tue les hommes dans une seconde et les jette brusquement des bras de l'orgie dans ceux de la mort. Ce châtiment n'est pas rare: bien souvent, au milieu de la salle du festin et des chants joyeux des convives, l'un d'eux est tombé, puis on l'a relevé mort. Ne semble-t-il pas que l'ange exterminateur ait passé là. La main terrible qui traçait l'arrêt de Balthazar et des siens dut-elle effrayer davantage? Modernes Babyloniens, qui souillez les choses saintes, qui profanez vos corps et vos ames, la main de Dieu écrit sur vous la terrible sentence; tôt ou tard quelques-uns seront frappés, et le seront de telle sorte, qu'ils ne pourront pas même se repentir de leurs excès.

Il est encore un effet terrible de l'ivrognerie, c'est la combustion spontanée. Sous l'influence des boissons alcooliques, l'organisme tout entier devient inflammable, et l'on voit des individus tomber soudain presque complètement incinérés, ou du moins tellement ravagés par le feu intérieur qui les consume, que leur chair noircie se détache des os, et tombe par lambeaux à demi-comburés.

Souvent il arrive que des congestions cérébrales, que des attaques de paralysie passagères, ont donné aux ivrognes de sévères avertissements, sans les avoir corrigés. Peu après ils succombent victimes d'une plus forte attaque.

Parlerons-nous mainténant des effets sociaux de l'ivrognerie? à ce point de vue, ce vice est on ne peut plus déplorable. C'est

INTEMPÉRANCE.

141

une des causes du paupérisme et de l'abrutissement des basses classes. «L'ouvrier sujet au vin ne s'enrichira pas. (Eccli., chap. 49, verset 4.) La passion du vin dissipe le salaire du travail et fait perdre un temps précieux. C'est elle qui détruit dans les masses les sentiments de la décence et de l'honnèteté. Elle est la source des désordres de toutes sortes, qui les abrutissent et les dégradent. « Le vin excite au libertinage; c'est une source de désordres; quiconque s'y adonne ne saurait posséder la sagesse. » (Prov., chap. 20, verset 4.)

D'après M. Willan, c'est à l'excès des spiritueux qu'il faut attribuer la moitié des morts subites ou accidentelles qui ont lieu en Angleterre de vingt à vingt-cinq ans. M. Schloser disait en 4764: « Que Saint-Pétersbourg perdait annuellement par la même cause 655 individus de vingt à vingt-cinq ans dans l'espace d'une année. » La moitié des fous qui peuplent les hôpitaux de la Grande-Bretagne, cette terre classique de l'ivrognerie, doivent à ce vice la maladie dont ils sont atteints. « Malheur à vous qui vous levez dès le matin pour vous plonger dans la débauche, pour boire jusqu'à la nuit, et vous enflammer le cerveau par les fumées du vin.» (Isaïe, chap. 5, verset 2.)

En France, où l'ivrognerie est beaucoup moins commune, ses résultats ne sont pas aussi funestes. M. Desportes, dans un rapport sur les maisons d'aliénés de Bicètre et de la Salpètrière, trouve que sur 8,272 aliénés, 414 seulement le sont devenus sous cette influence.

C'est au vice dont nous parlons que sont dus un grand nombre d'accidents de toutes sortes, qui compromettent plus ou moins la vie des hommes. Supposez un instant que le pilote d'un navire, que le conducteur d'une machine à vapeur sur un vaisseau ou sur un chemin de fer, soient en état d'ivresse, et vous verrez quels funestes résultats pourront en être la conséquence.

Des relevés statistiques démontrent qu'un grand nombre de crimes et de délits sont dùs à l'ivrognerie. Sur 4,000 assassinats, 94 ont été commis à la suite de querelles survenues au jeu et dans les cabarets. Sur 4,000 meurtres, 477 sont dus aux mêmes causes. Les attentats à la pudeur sont très fréquemment la conséquence de ce triste penchant. Plus de la moitié des coups et blessures, même envers les ascendants, n'ont pas d'autre origine.

La Pérouse, dans ses relations de voyages, n'hésite pas à dire, en parlant de certaines peuplades sauvages dépravées et abruties, qu'il ne leur manque plus que l'ivrognerie pour être promptement détruites.

Le sujet que nous traitons, considéré sous le rapport légal, est extrêmement important; essayons d'aborder et d'éclaireir quelques-unes des graves questions de médecine légale qu'il renferme.

L'ivresse peut-elle être considérée comme excuse de la criminalité ?

Bien des législateurs ont donné à cette question une solution négative. Aristote (Ethic. lib. 1. chap. 54), et Quintilien (Oratio inst. vii, chap. 4), prétendaient que l'état d'ivresse aggravait le crime, et devait donner lieu à deux peines : une pour le délit, et l'autre pour l'ivresse. Cette manière de voir repose sur une seule raison, émise et trouvée bonne par Barthole (Ad leg. 58. dig.), Filangieri (Science de la Législ. t. iv, chap. 45). Le premier s'exprime ainsi : « Danti operam rei illicitæ, imputantur omnia quæ sequuntur contra voluntatem suam. » Le second dit : « L'ignorance de l'homme ivre est absolument volontaire, il y a un mal dans la cause, il y a un mal dans l'effet. »

Les lois anglaises admettent la responsabilité entière de ceux qui ont commis des crimes en état d'ivresse, comme nous l'avons dit; celles de la Georgie, en Amérique, sont aussi absolues dans le même sens.

Une ordonnance de François Ier, appliquant les idées d'Aristote et de Quintilien, est ainsi conçue : « S'il advient que par » ébriété ou chaleur de vin, les ivrognes commettent aucun

» mauvais cas, ne leur sera pour cette occasion pardonné;

» mais seront punis de la peine due audit délit, et davantage

» pour ladite ébriété, à l'arbitrage du juge. »

La loi romaine admettait l'ivresse comme excuse : « Per vi» num aut lasciviam lapsis capitalis pæna remittenda est, et
» militiæ mutatio irroganda. » (Lib. vi, § 7. Dig. de re militari.) Elle infligeait une peine ainsi modifiée, non en raison
du crime commis par l'homme ivre, parce que là où il y a
absence d'intention, il ne peut pas y avoir crime; mais en
raison de l'ivresse elle-même, qui était une infraction grave
à la morale. « Ebrius punitur non propter delictum, sed prop» ter ebrietatem. » (Farinacius quæst. 95, no 4.) (Baldus in l.
data opera, § 6. Ch. de his qui accus. non possunt.)

Les législateurs autrichiens ont adopté le même principe. « Nulle action ne constitue un crime ou délit, quand l'auteur était en état de pleine ivresse. » (Art 2, $\S 5$). « Mais les délits commis dans cet état sont punis comme de graves infractions de police. » (2^e p. , art. 5.)

La loi française n'a point rangé formellement l'ivresse au nombre des motifs d'excuse; seulement l'article 64 du Code pénal est ainsi formulé : « Il n'y a ni crime ni délit lorsque « le prévenu était en état de démence au temps de l'action. » Par prudence, le législateur devait omettre, comme il l'a fait. de nommer l'ivresse parmi les motifs d'excuse. Il a craint d'ouvrir trop large carrière à ceux qui chercheraient un prétexte pour commettre impunément des crimes. D'ailleurs, il est certains degrés d'ivresse, il est certaines circonstances qui l'accompagnent, qui, ne détruisant pas entièrement la conscience, ne détruisent pas la responsabilité. Il eût fallu, dans la loi, des distinctions nombreuses et très subtiles, difficiles à bien établir. Il valait mieux, en comprenant implicitement et d'une façon générale l'ivresse dans l'article 64 que nous venons de citer, laisser à la conscience éclairée du magistrat, du médecin légiste, du juré, le soin d'appliquer la justice aux cas particuliers.

Nous ne saurions partager l'opinion de MM. Chaveau et Faustin, auteurs de la *Théorie du Code pénal*, qui ne veulent pas que l'article 64 comprenne implicitement l'ivresse comme motif d'excuse. « Il faut, disent-ils, ne pas donner au » mot démence d'autre sens que celui que la langue lui attri- » bue. »

Nous répondrons d'abord que c'est dans la nature des choses qu'un mot scientifique doit exprimer, et non pas dans son acception vulgaire qu'il faut chercher son véritable sens. Ensuite nous dirons que le sens éthymologique du mot démence est, aussi bien que son acception scientifique, en faveur du système que nous soutenons. Chez les Grecs, anoia, de aprivatif, et de noos, esprit; chez les Latins, amentia vel dementia, le mot démence signifiait, comme chez nous, privation du sens ou de l'esprit. Dans la science, il ne signifie pas autre chose. Scipion Pinel (Physiol. de l'homme aliéné), dit que « la demence est l'état de déraison, état dans lequel on » fait inutilement effort de mémoire, de jugement et d'atten-» tion. » Esquirol s'exprime ainsi : « La démence prive l'homme » de la faculté de percevoir convenablement les objets, d'en » saisir les rapports, de les comparer, d'en garder le souve-» nir complet ; d'où résulte l'impossibilité de raisonner juste. » Si cet auteur eut voulu décrire les phénomènes moraux de l'ivresse complète, se serait-il exprimé autrement? Pour quiconque est médecin, l'ivresse est, comme l'appelle Senèque, « une folie de courte durée. » Les symptômes du côté de l'esprit sont les mêmes; du côté du cerveau, il existe dans tous les cas un désordre organique qui réagit sur l'intelligence. Si le législateur n'avait pas voulu considérer l'ivresse comme motif d'excuse, ce serait un déni de justice que la science flétrirait de son blâme.

Le tribunal suprème du royaume, dans ses arrêts du 15 octobre 1807, du 18 mai 1815, du 5 avril 1824, etc., a décidé que l'ivresse n'est pas une excuse, et les considérans de ses arrêts portent : « que l'ivresse étant un fait volontaire et ré» préhensible, ne peut jamais constituer une excuse que la » morale et la loi permettent d'accueillir. » Il est bien étonnant qu'un corps, aussi savant que la cour de cassation, ait jugé sur un motif aussi faux. En admettant que l'ivresse soit une offense très grande à la morale publique, une extrême imprudence de celui qui s'y livre, parce qu'il s'expose volontairement à devenir dangereux pour ses semblables, qu'elle mérite même une répression sévère, on reste dans le vrai; mais on tombe dans l'absurde en prétendant que la machine humaine peut commettre, quand elle n'est plus dirigée par l'intelligence, des actes dont celle-ci doive répondre.

Quelle différence peut-on faire d'un fou à un homme complètement ivre? Or, une législation serait impie et barbare, qui frapperait de mort un fou meurtrier, l'est-elle moins quand elle tranche la tête d'un homme qui n'a pas eu conscience de ses actes, bien qu'il ait eu l'imprudence de s'enivrer. Aucun légiste, aucun tribunal n'oscraient dire qu'il faille punir d'une peine afflictive quelconque un acte purement matériel; c'est toujours l'intention qui constitue la culpabilité. Or, dans le fait d'un homme qui s'enivre, on ne peut, à moins d'une préméditation prouvée, accuser que l'intention de s'enivrer; c'est là le crime de l'intelligence; tout ce qui est commis dans l'accès, c'est le fait de la brute humaine toute seule. Chez l'homme ivre qui a versé le sang de son semblable, comme chez celui qui n'a commis aucun délit, il n'y a que l'intention de s'enivrer qui soit punissable. Si le premier mérite la mort, le second la mérite aussi. Voilà l'absurde et désolante doctrine qu'il faut admettre de vive force, quand on veut rendre la raison responsable des actes de la démence.

On a beau torturer les faits pour les mettre d'accord avec la loi écrite (en supposant qu'elle repousse l'ivresse comme excuse), on ne pourrajamais faire qu'une personne soit coupable d'actes qu'elle n'a pas compris, dont souvent elle n'a pas même gardé la mémoire. On sait que certains individus sont capables, étant ivres, de toutes sortes d'actions extravagantes ou terribles, dont ils n'ont pas, à leur réveil, le plus léger souvenir.

Il scrait prouvé que quelqu'un en état d'ivresse aurait signé un contrat ruineux pour lui, contrat dans lequel on aurait exploité son état dans des intentions de fraude, il n'est pas un tribunal au monde dont la conscience, tant attachée qu'elle fût à la lettre des lois, ne se crut obligée de déchirer ce contrat. Or, en matière civile, un homme n'aura pas, dans certains cas, la capacité d'agir d'une façon obligatoire; et, en matière criminelle, il serait, dans les mêmes cas, responsable de ses actes? Est-ce que la justice a deux mesures? Est-ce qu'on peut ainsi déterminer arbitrairement la responsabilité des consciences? Non, malgré tout, reste ce principe de sens commun: pour qu'un acte soit méritoire ou punissable, il faut qu'il procède de l'intelligence.

Dans les cas où l'ivresse est complète, la conscience du juge ne doit pas hésiter; mais d'énormes difficultés se présentent, quand il s'agit de déterminer jusqu'à quel point l'intelligence doit être responsable d'actes commis dans une ivresse incomplète; et ces difficultés ne peuvent être levées que par l'appréciation des circonstances de tout genre qui auront entouré le fait poursuivi, surtout par les dépositions des témoins, relativement à l'état dans lequel se trouvait l'accusé au moment de l'action; à la quantité de boissons qu'il aura ingérée; à l'habileté plus ou moins grande qu'il aura apportée dans l'exécution de son crime.

D'aussi grandes dificultés existent pour prononcer sur le fait d'ivresse préméditée pour commettre un crime. Dans ce dernier cas, elle peut être légère ou complète. Les spiritueux donnent aux facultés physiques et morales un degré d'excitation très notable; et tel, qui à jeun n'aurait pas osé exécuter un mauvais dessein, l'exécutera sans crainte étant excité par le vin. S'il est démontré par les circonstances qui accompagnent le fait, que l'intelligence n'a pas été pervertie, annihilée, mais seulement exaltée; qu'il restait à l'agent assez de raison pour

juger ses actes, il devra être responsable. On le considérera dans ce cas comme un homme agité par une passion violente, mais cependant encore soumise à la volonté et au raisonnement.

Les présomptions de culpabilité seront bien plus fortes, s'il y a eu énouciation des desseins criminels, esprit de conduite pour les faire réussir. Alors, le médecin, le juré, le magistrat, s'entoureront de toutes les précautions nécessaires pour s'éclairer. La vie et la liberté des hommes, la sainteté de la justice, sont des choses assez graves pour qu'on ne recule devant aucune investigation.

Si l'agent a exécuté, étant complètement ivre, un dessein médité à jeun, il n'est coupable que de l'imprudence de s'être enivré, et du crime moral d'avoir médité de mal faire. Les facultés de celui qui passe à l'état d'ivresse, arrivent au dernicr degré d'exaltation; le dépit se change en fureur, la haine devient une rage véritable. Tel projet d'homicide qui n'avait fait que traverser la pensée, qui l'avait même révoltée d'horreur, se présente à l'homme ivre, grandit dans son esprit qui ne juge plus sainement les choses, et y arrive à maturité. Sans l'état d'ivresse, il fut toujours resté dans les replis de la pensée, comme chose honteuse à concevoir, horrible à exécuter; mais des facultés en démence décuplent les éléments de la haine, les motifs de la vengeance, décident le meurtre, et la machine humaine le consomme. Le meurtrier n'est-il pas alors dans cette perversion de l'intelligence, comme celui qui revoit en rêve les pensées de la veille, qui les travaille, qui exécute même, s'il est somnambule? C'est le maniaque poursuivi d'une idée fixe; avant d'être aliéné, il avait médité le crime, il l'avait désiré, il avait brûlé de le commettre, mais sa raison l'avait retenu. Le voilà fou, subissant toutes les influences de sa pensée déréglée; sa haine est là devant lui, qui le poursuit, qui grandit sans cesse. Furieux, il s'échappe et poignarde son ennemi, puis il s'en vient, avouant ce qu'il a fait, se reconnaissant coupable; sa fureur s'est calmée, la vengeance a éteint sa folie; l'enverrez-vous à l'échafaud?

L'ivrognerie doit-elle aggraver ou atténuer la responsabilité?

L'ivrogne d'habitude est un être immonde, très coupable aux yeux de la morale; mais il n'a pas plus conscience de ses actes étant ivre, que celui qui ne s'enivre que par hasard. C'est même un être abruti chez lequel toutes les facultés ont subi un affaissement remarquable. L'ivrognerie ne doit pas atténuer la responsabilité, elle ne doit pas l'augmenter non plus. C'est dans les circonstances du fait reproché, dans l'état de celui qui l'a accompli, qu'il faut puiser les éléments pour l'apprécier et le juger.

Lorsque l'auteur d'un crime ou d'un délit ne s'est pas enivré, mais l'a été par autrui, il échappe à toutes poursuites si son ivresse a été complète; si elle a été incomplète, elle doit être pour lui une circonstance très atténuante, car il n'a pas à se reprocher l'imprudence de s'être enivré, et c'est indépendamment de lui que ses facultés sont arrivées à un point d'exaltation que sa raison, encore lucide, a eu le tort de ne pas réprimer. On devra, dans ce cas, tenir compte des substances employées pour enivrer. Si par exemple on a fait prendre, dans les liquides ingérés, du tabac ou d'autres narcotiques, il est certain que l'esprit a du être beaucoup plus promptement atteint : l'ivresse que produisent ces substances est plus dangereuse que celle produite par les seuls spiritueux. On sait qu'à Batavia, les Indiens qui s'enivrent d'opium, sont parfois animés d'une rage aveugle, et se précipitent dans les rues un poignard à la main, tuant tous ceux qu'ils rencontrent, jusqu'à ce qu'ils soient eux-mêmes tués ou arrêtés. Cette horrible fureur est appelée mock, ou courir un muck. L'ivresse résultant de ces substances sera donc plus excusable que celle qui sera due à d'autres. Mais si l'accusé les a lui-même employées à dessein, et que sa raison n'ait pas été complètement égarée par elles, on devra au contraire n'y voir qu'une circonstance aggravante.

Si l'ivresse accidentelle, ou même résultant d'une habitude

vicieuse, est un motif d'excuse quand elle détruit la raison, à fortiori doit-elle l'être quand elle provient d'une maladie. Il est des malheureux, en proie à des affections chroniques de l'estomac, des femmes hystériques, qui s'enivrent souvent. Une telle ivresse n'est pas même reprochable aux yeux de la morale, et les délits qu'elle fait commettre doivent être à l'abri de toute accusation.

Parlerons-nous maintenant de l'ivresse simulée?

On sait combien il est facile de faire croire qu'on est en état d'ivresse; c'est la ressource de beaucoup de criminels qui veulent se préparer une excuse. Cependant, l'ivresse complète, qui seule peut être une excuse du délit, s'accompagne de caractères qu'avec de l'attention on peut assez bien reconnaître.

Jamais celui qui la simule n'aura l'odeur vineuse de celui qui est réellement ivre; toujours il y aura dans ses gestes, dans sa démarche, dans toutes ses actions, une exagération ridicule qui dénotera la fraude. Les circonstances du délit qu'il aura commis auront entre elles plus de liaison que l'ivresse n'en permettrait. Il aura déraisonné sur tout le reste, mais il aura conduit ses projets criminels avec une certaine habileté. Le médecin appelé pour constater son état, s'éclairera des phénomènes moraux qui doivent en résulter. Les symptômes dont nous avons donné la description, lui seront très utiles : il percutera l'estomac pour savoir s'il est vide ou plein. Souvent l'homme ivre a fait orgie complète, il a l'estomac chargé d'aliments, c'est en mangeant qu'il s'est enivré. Il faudra, par la succussion de l'épigastrie, chercher à obtenir le bruit que font les liquides balottés dans une cavité. Souvent, à l'aide de la percussion, on trouve le tintement métallique décrit par Piorry; ce signe indiquera aussi la présence des liquides dans l'estomac. Le malade doit uriner fréquemment, à moins qu'une transpiration abondante n'élimine de l'économie les liquides ingérés. Il faudra le surveiller, examiner le degré de plénitude de la vessie à l'aide de la percussion ou même en introduisant une sonde. Si le cas restait

douteux, le médecin pourrait, en procurant des vomissements, s'assurer de la réalité de l'affection. Les matières vomies par un homme ivre ont une odeur alcoolique très prononcée. Il est du reste fort rare que quelqu'un se soit enivré sans que personne en ait rien su; généralement on aura des renseignements sur la nature, sur la quantité des matières enivrantes dont l'accusé aura fait usage; puis c'est à lui à prouver son ivresse. Onus probandi incumbit alleganti.

Sous les législations qui, comme celle d'Angleterre, repoussent le système que nous avons établi, l'accusé, l'avocat qui le défend, auront au moins devant le jury le droit d'invoquer l'ivresse comme circonstance fortement atténuante du fait. Le jury, qui n'a d'inspirations à recevoir que de sa conscience, peut, quand il le veut, écarter par son verdict l'aveugle justice qui frapperait dans l'homme sain le fait matériel commis par un homme en démence. La loi est chose respectable sans doute, mais elle est l'expression de la manière de voir des hommes ; elle n'a pas l'infaillibité pour elle. Il est bon qu'il y ait à côté du juge qui l'applique une puissance capable, quand elle est mauvaise, d'arrêter son glaive. Le juge fait trop souvent l'application littérale de la loi; il s'identifie trop souvent avec son code; il est la loi écrite incarnée. Le jury, au contraire, sait faire aux cas qui lui sont déférés, l'application de la justice éternelle, écrite au fond des consciences.

Une double question nous reste à résoudre. Un homme ivre peut-il tester en justice sur les faits qu'il a vus étant dans son état normal? Un homme actuellement dans son état normal peut-il tester sur les faits qu'il a vus étant ivre?

L'homme actuellement ivre ne doit pas être entendu comme témoin; l'ivresse complète fait perdre la mémoire, égare le jugement; la liaison des faits entre eux échappe à l'esprit. Mais si l'ivresse n'est que légère, le témoignage est plus dangereux encore. Dans le premier cas, le juge et le juré n'accorderaient à celui qui dépose que la confiance qu'il mérite; dans le second, trompés par une narration suivie et chaleureuse, ils croiront à sa véracité, et ce sera chose funeste. Un commencement d'ivresse exalte l'imagination, développe les passions, et les faits qui reviennent à la mémoire empruntent, en la traversant, une teinte d'exagération qui les altère. Ceux qui sont douteux deviennent certains, et la volubilité de la langue jette des expressions meurtrières dans la balance de la justice. Pour les mêmes raisons, on ne doit ajouter foi aux choses qu'un homme a vues, étant ivre, qu'avec la plus grande réserve. Une personne ivre peut se rappeler certains faits matériels et de nature à ne pouvoir échapper aux sens, mais l'impression qu'ils ont faite dans son esprit est nécessairement erronée.

Dira-t-on que le témoin n'était que légèrement ivre? Il l'était déjà trop pour bien voir : qui prouvera, du reste, qu'il n'a pas dépassé cet état d'ivresse légère? Le temple de la justice ne doit être ouvert qu'à des témoins parfaitement capables. Il est à regretter même qu'on ne puisse pas interroger à jeun la plupart des personnes citées en cour d'assiscs, par exemple, et qui y arrivent souvent sous l'excitation d'un repas copieux, quelquefois de spiritueux qu'elles ont pris pour se donner du cœur à déposer.

En faveur des opinions que nous avons soutenues, nous pouvons citer les écrits de bien des auteurs du plus grand mérite, entre autres de MM. Rossi, professeur de droit romain à Genève, Chauveau et Faustin, auteurs de la *Théorie du Code pénal*, Marc, médecin légiste, Hofbauer, Roesch, etc.

Le plus ordinairement l'ivresse se passe naturellement; les malades n'ont la plupart du temps besoin que d'être couchés convenablement et abandonnés à cux-mèmes. Il est quelquefois bon de leur donner de l'eau tiède, pour faciliter les vomissements, qui les soulagent beaucoup quand l'estomac contient encore une partie des liquides ingérés; ou bien de titiller le gosier avec les barbes d'une plume trempée dans l'huile. Quand ces moyens ne réussissent pas, on peut avoir

recours à l'ipécacuanha, mais il faut se garder de donner l'émétique. Les lavements purgatifs ont aussi leur 'utilité, en occasionnant une dérivation sur le tube digestif. Du café, du thé, des limonades produisent parfois de bons effets.

Si pendant l'ivresse, on remarque chez le malade des dispositions apoplectiques, on commencera par le coucher la tête élevée; on débarrassera le cou de tout ce qui pourrait y gêner la circulation, on pratiquera des émissions sanguines proportionnées à la force du sujet. L'application de sangsues derrière les oreilles, de sinapismes aux extrémités inférieures, sera quelquefois utile. Les fomentations froides sur la tête ont souvent réussi, ainsi que l'exposition du malade à l'air froid. Ce dernier moyen scrait dangereux, si la peau était le siège d'une transpiration abondante. L'eau bouillante sur les cuisses, un large vésicatoire sur la colonne vertébrale entre les deux épaules, peuvent avoir beaucoup d'efficacité.

On a vanté l'ammoniaque à la dose de 42 ou 45 gouttes dans de l'eau sucrée ; entre les mains de MM. Plet et Chevallier , il a souvent été sans succès.

Si l'ivresse est convulsive, aux moyens précédents on joindra ceux que la prudence recommande pour contenir le malade. On lui mettra la chemise de force; on maintiendra le tronc et les genoux avec des draps pliés et assujettis aux côtés du lit. Il faudra faire attention à la langue, qui pourrait être coupée entre les dents.

Quand l'ivresse est due à des substances narcotiques, on doit chercher à tenir les malades éveillés; Astley Cooper s'est bien trouvé de ce moyen. On donne des lavements purgatifs énergiques, des boissons acides, des éthers; on fait des frictions sur les membres avec des brosses rudes.

Après que l'accès d'ivresse est passé, le malade doit rester au régime, prendre des bains, et ne revenir à son genre de vie ordinaire qu'en augmentant peu à peu chaque jour la quantité de ses aliments.

Nous avons eu occasion de passer en revue, dans cet article,

les différents moyens de répression employés contre l'ivrogneric. Bien des législateurs ont pensé qu'un vice qui dégrade l'humanité, qui multiplie dans la société les accidents et les crimes, devait être sévèrement puni. Notre code ne mentionne pas l'ivrognerie au nombre des délits punissables; suivant nous, c'est un oubli grayement préjudiciable à la morale publique et au bien-être du peuple.

Certes, nous sommes autant que qui que ce soit ennemi du despotisme et de l'arbitraire, nous ne demanderions pas qu'on ouvrît le domicile des citoyens aux investigations de la police, mais que l'on confinât dans le silence et dans le secret de la demeure privée, de honteux, de dangereux excès. Nous ne voudrions pas que nos rues et nos places publiques fussent, aux yeux d'une population chrétienne, le théâtre de l'ivrognerie; que la pudeur des femmes fût outragée publiquement par des propos et par des actes obscènes. Nous ne voudrions pas que la tendre et malléable enfance put croire à la possibilité de pareil abrutissement. Les actes d'ivrognerie se produisant avec les caractères du scandale, devraient être sévèrement réprimés par la loi. A Rome, tout homme rencontré ivre est immédiatement conduit en prison; s'il en était ainsi chez nous, on verrait diminuer promptement les désordres de toutes sortes dus à l'ivrognerie.

Nous ne pensons pas que de honteuses spéculations fiscales soient capables d'arrêter un gouvernement qui voudrait sérieusement le bien. Les préoccupations de nos lois sont peutêtre un peu trop matérielles; elles n'oublient rien de ce qui a trait aux délits attentatoires à la vie, à la propriété des citoyens; une police active veille incessamment à l'exécution des mesures sanitaires ou d'ordre public, mais ce qui tient à la morale est souvent négligé. On fixe dans les villes le nombre des boulangers, des imprimeurs, et on laisse partout pulluler les tavernes et les cabarets.

Il nous semble que les bonnes mœurs devraient, avant tout, appeler la sollicitude des législateurs; tous les jours, dans

nos rues, on voit errer des gens ivres, on entend d'horribles blasphèmes. Est-il donc permis d'outrager publiquement la morale et les choses saintes; le nom de Dieu est-il donc fait pour être impunément insulté en face d'une société civilisée? Est-ce au nom de la liberté individuelle qu'on réclamerait le droit d'agir ainsi? Mais le respect dù aux hommes et surtout au Dieu qui nous donne l'existence, sont choses plus sacrées mille fois. Nul n'a le droit de violenter la conscience; l'homme peut croire ce qu'il veut, mais si des actes, quels qu'ils soient, sont attentatoires aux mœurs et dangereux pour la société et pour l'individu, ils sont par là même punissables.

Si l'habitude de s'enivrer est récente, si l'organisation n'en a pas profondément subi les effets, si le sujet est vigoureux, doué d'un certain degré d'énergie, le médecin pourra prescrire l'abstinence absolue des liqueurs enivrantes. Il recommandera les distractions, l'exercice, les voyages; il exigera qu'on s'adonne à des occupations sérieuses, qui tiennent l'esprit et le corps en haleine. Il invitera celui qu'il veut guérir, à fréquenter des personnes de bonne compagnie, et à fuir la société des ivrognes. En général, on prend pour modèles les personnes qu'on voit souvent, et les bonnes comme les mauvaises habitudes naissent facilement des exemples que l'on a sous les yeux.

Lorsque cette funeste passion existe depuis longtemps, que les organes ont besoin pour fonctionner de cette excitation factice, mais devenue nécessaire, il serait dangereux de supprimer tout à coup les boissons; on y arrivera peu à peu avec de grandes précautions. Tous les jours on en diminuera la quantité, on les rendra moins délétères, en y ajoutant de l'eau, ou bien on les remplacera par de moins fortes. On suivra', pour guérir cette passion, la marche inverse de celle qu'elle aura suivie pour grandir.

Si les organes du goût ont absolument besoin d'être excités par des boissons très sapides, on donnera de l'eau de Seltz, des limonades. Si l'estomac, habitué pour digérer à emprunter

INTEMPÉRANCE.

155

une force étrangère, ne peut fonctionner que péniblement, on aidera son action par des épices, du café, du thé. L'exercice, si le malade peut s'y livrer, sera l'aide le plus puissant de la digestion. Peu à peu l'organisme reprendra sa force et son énergie, à moins que ses ressources n'aient été complètement ruinées par des excès nombreux et chroniques.

Quand l'ivrognerie est la conséquence malheureuse de quelque affection, telle que l'hystérie, par exemple, c'est en soignant la cause, si elle est curable, qu'on parviendra à guérir l'effet. Dans une infinité de maladies viscérales, telles que des cancers, des obstructions considérables, des dégénérescences organiques, les secours de l'art seront impuissants.

Souvent on a réussi à dégoûter des liqueurs enivrantes certains ivrognes peu perspicaces, en mélangeant à ces boissons des substances désagréables au goût, ou capables de leur procurer des vomissements. L'émétique, le sulfate de quinine, la gentiane, la résine de jalap, la centaurée, la strychnine, ont été souvent choisis pour l'usage que nous signalons, mais quelques-uns de ces moyens sont dangereux.

Le régime que l'on fera suivre aux convalescents sera doux et sédatif : les viandes blanches, le laitage, les fruits, les légumes, leur seront recommandés. On ne permettra pas qu'ils prennent plus de repos qu'il ne sera nécessaire; leur lit sera dur. C'est dans l'oisiveté et dans la mollesse que les passions dominantes puisent ordinairement leurs forces.

Si les personnes qu'on veut guérir sont intelligentes et capables de comprendre la valeur des motifs puisés dans la morale et dans les principes religieux, on leur exposera quelle honte résulte pour l'homme de s'abrutir ainsi dans les dégoûtants plaisirs de l'orgie. On leur fera comprendre qu'ils ont ici-bas des devoirs à remplir, des services à rendre. On les épouvantera par le tableau des maux cuisants qui peuvent être la punition de leur passion, par la menace d'une mort prématurée et subite, qui les jettera tout couverts de vice et d'op probre dans les mains de l'éternelle justice. On leur dira que

l'ivrognerie peut être héréditaire, et exercer sa désastreuse influence sur les enfants qui naîtront d'eux.

Mais quels que soient les moyens de traitement qu'on emploie, la passion que nous venons de décrire est une des plus difficiles à guérir, comme elle est une des plus funestes à l'humanité. Tous les moralistes l'ont flétrie, tous les législateurs l'ont redoutée, et l'Écriture sainte la stigmatise en ces termes :

- « A qui malheur? Au père de qui malheur? Pour qui les « querelles? Pour qui les précipices? Pour qui les blessures
- $\mbox{\ensuremath{\scriptstyle \alpha}}$ sans sujet? Pour qui la rouge ur et l'obscurcissement des
- « yeux? sinon pour ceux qui passent le temps à boire du vin,
- « et qui mettent leur plaisir à vider les coupes?
 - « Ne regardez point le vin lorsqu'il paraît clair : lorsque
- « sa couleur brille dans le verre, il entre agréablement, mais
- « il mord à la fin comme un serpent, et il répand son venin
- « comme un basilic. » (Prov. chap. 33 du verset 28 à 33.)

CHAPITRE II.

AFFECTIONS DE LA FAMILLE.

Aussitôt qu'un rayon d'intelligence vient éclairer l'ame humaine, où jusqu'alors avaient existé seulement des instincts animaux et des passions de même nature, la voix du sang se fait entendre. L'enfant apprécie les tendres soins dont il est l'objet : quelque chose d'intérieur et de mystérieux lui révèle l'union si intime qui existe entre lui et les auteurs de ses jours. Dans sa mère et son père, qui veillent à son bien-être, qui entourent son berceau de leur vigilance et de leurs caresses, il voit plus que des bienfaiteurs et des amis. Il sent qu'entre eux et lui, il y a, pour ainsi dire, communauté d'existence. Les plus douces jouissances, les plus naturelles, les plus pures, ont déjà jeté dans son cœur de profondes, d'impérissables racines.

L'amour de la famille grandira dans cette jeune ame, qui fait ainsi, dès ses premières années, l'apprentissage des obli-

gations qui plus tard lui seront imposées. Notre reconnaissance pour nos parents est une dette envers la nature; et nous la payons plus tard à nos propres enfants. Jeunes, nous apprenons et recevons de nos mères ce que plus âgés nous devrons rendre. L'amour de la famille, protecteur du berceau, devoir de l'âge mûr, soleil bienfaisant de la vieillesse, est à toutes les époques de la vie, la source de nos plus saintes affections.

L'enfance vit à l'abri de l'amour des pères et mères; la vieillesse repose en paix sous la protection de l'amour filial; l'âge mûr, étendant à la fois son affection sur la génération naissante et sur celle-qui s'éteint, prépare pour l'une les voies de l'avenir, et adoucit pour l'autre les regrets du passé et les abords du tombeau.

L'homme n'a point été fait par Dieu pour vivre dans l'isolement; car, dès le principe, il eut une compagne, un aide semblable à lui pour partager ses travaux, ses douleurs et ses joies.

Il a reçu de son auteur la royauté de la terre, et l'association seule peut le mettre à même de l'exercer, de la conserver. Sa longue enfance, sa vieillesse triste et caduque, sa faiblesse individuelle, le mettraient à la merci des éléments de destruction sans cesse déchainés contre lui. Ce n'est qu'en se réunissant, qu'en se protégeant mutuellement, que les hommes peuvent être heureux et puissants. La famille est le lien primitif de toute association. C'est la société primitive et naturelle; elle existe chez les peuples les plus sauvages, qui vivent sans institutions, sans lois, sans demeures fixes. Elle est l'image et le modèle des sociétés civilisées. En elle résident tous les principes que la loi cherche à garantir. L'autorité chez le père, l'obéissance chez les enfants, l'équité entre tous; ne trouve-t-on pas là le pouvoir, la nation, la justice?

Dans la famille naissent tous les nobles sentiments que la morale et la religion, plus puissantes que la loi, peuvent seules commander aux hommes et obtenir d'eux.

Ainsi le dévoument de chacun pour tous, l'abnégation indi

viduelle, l'amour réciproque de tous les membres. C'est dans son sein que l'homme fait instinctivement et en suivant la pente naturelle de son cœur l'étude des plus hautes vertus sociales et religieuses, telles que le patriotisme, l'humanité, la philantropie, la charité. Il devient bon citoyen, bon chef de famille, chrétien éclairé et fervent.

La famille est la source de laquelle découlent les vertus ou les vices qui font le bonheur ou la ruine des nations; c'est à elle que sont remises les traditions du passé et les destinées de l'avenir.

Nous concevons parfaitement que l'animal privé d'intelligence, fait pour la vic matérielle et brutale, abandonne son père et sa mère pour chercher seul sa pâture; mais nous ne concevrions pas un être intelligent qui pût briser ces liens intimes de l'ame et du sang qui unissent ensemble les membres de la famille, les font ressembler en quelque sorte aux branches du même arbre, et leur donnent des garanties de bonheur qu'ils chercheraient vainement ailleurs.

Rendons donc grace à cet amour bienfaiteur de l'humanité, qui prend l'homme à son berceau et règne dans son cœur jus qu'à la tombe, qui commence au seuil de l'existence par un doux sourire enfantin, et qui, à son déclin, s'épanche des mains du vieillard en bénédictions suprèmes et solennelles.

Nous allons traiter successivement des principaux sentiments qui constituent les affections de la famille.

AMOUR MATERNEL.

Chaque créature ici-bas accomplit dans sa sphère la volonté du Très-Haut, et concourt à l'harmonie de l'univers. Aucune ne peut dévier de sa destination ni se soustraire aux lois conservatrices de l'ordre, qui émanent de la suprême intelligence. L'être insensible et l'animal dépourvu de raison, marchent aveuglément dans la voie de leur destinée; il leur est aussi impossible de se jeter en dehors, qu'au soleil de cesser d'émettre la lumière, et aux planètes de graviter vers lui. L'homme seul sur la terre est doué de raison, c'est-à-dire, de la faculté d'apprécier la bonté de ses actes; mais cette raison, qui lui confère la liberté, pour toute action d'intérêt individuel, est impuissante à faire taire les sentiments innés que Dieu a mis en lui dans un intérêt général quelconque.

Le sentiment sur lequel nous écrivons, l'amour maternel, est une de ces lois générales imposées au monde dans un but de conservation, et qui subsiste vivace dans l'intimité des êtres, indépendamment de toute volonté créée. Il domine la nature vivante: l'espèce humaine est inclinée comme les autres sous sa puissance, et sa raison ne sert qu'à le fortisier, à le diriger.

A sa naissance, toute créature est frèle et débile; pour exister, elle a besoin de protection, et la sagesse suprême devait y pourvoir. L'amour immense qui fait vivre l'univers et qui veille à la reproduction, à la conservation des espèces, envoie un de ses plus ardents rayons au cœur des mères, et alors toute progéniture peut vivre et se développer à l'ombre de l'affection maternelle, qui s'approprie l'empire du monde vivant, et le conserve dans son sein.

Si nous descendons au dernier degré de l'échelle organique, là nous voyons la plante, aimant sa fleur, sa graine ou sa bouture, les protéger de son feuillage, pousser vers elles tous les trésors de sa végétation; leur donner les sucs les plus propres à entretenir la vie. Quand elle confie au sein de la terre son fruit venu à maturité, l'hiver et ses frimats pourraient le faire périr; elle jonche le sol de ses feuilles, et sous cet abri protecteur, le tendre embryon peut attendre la saison favorable à sa croissance. Alors ces mêmes feuilles, détachées

160

comme lui du tronc maternel, seront le premier aliment de ses jeunes racines. Quand il sortira de terre, il trouvera le tronc qui le portait naguère, revêtu d'un nouveau feuil·lage sous lequel sa faiblesse pourra braver l'intempérie des saisons.

Dans le règne animal, les miracles de l'amour maternel sont plus frappants encore. Si l'on trouble l'ordre qui existe dans une fourmilière, on voit chaque fourmi se charger d'une larve et l'emporter en lieu sûr; elle se laisse tuer plutôt que de l'abandonner. Plus attachée encore à sa progéniture, il est une araignée qui porte partout avec elle le sac soyeux qu'elle a tissu pour y déposer ses œufs. Une autre roule une feuille sèche pour y cacher les siens; dans cette enveloppe, ils seront à l'abri du vent, de la pluie; l'œil de l'oiseau ne les y devinera pas; et quand ils écloront, grace à la prévoyance de leur mère, les petites araignées trouveront autour d'elles les branches les plus commodes, les mieux abritées, les plus fréquentées par le peuple ailé des moucherons, pour y tisser leurs légers et perfides réseaux.

Le papillon vient déposer ses œufs sur l'arbre dont les feuilles conviennent le mieux aux jeunes chenilles, et l'insecte ailé qui s'est métamorphosé dans le sein des ondes, revient leur confier sa ponte.

D'un autre côté, l'oiseau enlève aux jeunes bourgeons leur duvet cotonneux; il édific de mille manières un nid commode et soyeux, où bientôt, malgré sa pétulance et ses instincts vagabonds, il passera des semaines entières à échauffer sous son aile les œufs qu'il y aura pondus. La tendresse des parents redouble dès que les petits sont éclos; sans cesse occupés à butiner pour eux, ils leur apportent la nourriture la plus délicate et la plus appropriée à leur faiblesse. Les oiseaux les plus timides deviennent courageux pour désendre leur couvée. Qui ne connaît l'audace de la pie-grièche et les ruses de la perdrix quand on attaque leurs petits?

Parmi les animaux les plus sauvages, les plus féroces, on

admire encore les miracles de l'amour maternel. Voyez la louve, la lionne, plus courageuses quand elles ont mis bas que les mâles eux-mêmes, attaquer les chasseurs, se précipiter sur les armes et vendre chèrement leur vie.

L'amour maternel semble parfois éclairer la brute d'un rayon d'intelligence.

Cet instinct conservateur des espèces existe au fond de tout ce qui transmet la vie. Animal ou plante, tout le ressent ou du moins en pratique les devoirs. Jamais là de ces aberrations dénaturées qui privent une jeune créature des soins maternels. La raison seule était capable d'éluder, jusqu'à un certain point cependant, les volontés de Dieu. L'instinct, lui, est la manifestation constante et toujours identique de ces volontés saintes.

L'animal est un instrument passif dans la main de celui qui l'a fait; jamais ses petits ne lui rendront, en reconnaissance, en affection, ce qu'il aura fait pour eux; pour prix de ses souffrances, de son dévoûment, il ne doit attendre de leur part que l'oubli le plus profond. Il ne faut donc voir dans l'amour maternel, chez les êtres dépourvus de raison, qu'une obéissance passive aux lois conservatrices que Dicu a imposées au monde.

Soit que l'amour maternel se montre à l'état de fonction matérielle chez les végétaux; soit que, s'élevant d'un échelon, il apparaisse instinctif dans le monde animal nécessité, nous devons admirer ses miracles et sa mission providentielle. Mais, pour le trouver digne de notre admiration tout entière, il faut l'étudier dans l'espèce humaine, marqué au coin de l'intelligence.

Pourrions-nous aimer autant nos mères, si à côté de l'amour inné, nécessaire, qu'elles ressentent pour le fruit de leurs entrailles, il n'y avait pas en elles des trésors de tendresses volontaires et libres de leur part? Si, à côté de la voix du sang, il n'y avait pas celle du cœur et de l'esprit? Le créateur a permis que dans l'espèce humaine l'intelligence pût aller au-delà des penchants naturels : grace à elle, nous trouvons dans nos mères un amour sans limites, et nos mères à leur tour trouvent dans les devoirs qu'elles accomplissent en nous aimant une source de mérites infinis.

Nous définirons l'amour maternel dans l'espèce humaine : un sentiment inné au cœur des mères, qui les porte à aimer leur progéniture et à lui prodiguer des soins intelligents.

D'où naît l'amour maternel? ou, pour rentrer davantage dans nos idées, quelles sont les causes qui allument au cœur des mères cette flamme répandue par Dieu dans toute la nature?

Il existe une double vie, celle de l'espèce et celle de l'individu: la première est continue; la seconde est interrompue, limitée. La première est une flamme qui ne s'éteint pas, mais qui passe d'une créature à l'autre et les dévore successivement.

La vie dont a vécu la mère, elle la transmet à sa progéniture: la vie de ses enfants est un épanchement de la sienne; c'est la même liqueur dans un autre vase; la même cau qui coule dans deux canaux parallèles. Cette vie continue dans l'espèce, lui fait oublier la mort individuelle. Aussi la mère aime-t-elle ses enfants comme la racine aime l'arbre, et comme l'arbre aime ses fleurs. Son enfant a dans ses veines un sang qui a coulé dans les siennes, il a été formé de sa propre substance; séparé d'elle maintenant, naguère il était ellemème. Elle et lui, c'est un être coupé en deux parts, qui auront toujours dans l'intimité de leur organisation des raisons de sympathie et de convenance que rien ne pourra effacer.

L'enfant, c'est une bouture, c'est un membre de la femme. Prenez dans votre main de l'eau d'un fleuve, à quelle eau ressemblera-t-elle aussi bien qu'à celle où vous l'avez puisée? Arrachez une branche d'arbre et plantez-la: arbre à son tour, ne ressemblera-t-elle pas mieux au tronc qui l'aura fournie qu'à tout autre? Il en est de même de la mère et du fruit de son sein. Il existe toujours entre eux un besoin mystérieux de rapprochement, un vague regret de séparation. L'unité est rompue, mais non pas la ressemblance, qui fait que ces deux êtres se reconnaîtront et se conviendront éternellement.

Comment la mère n'aimerait-elle pas son enfant? Comment ne serait-elle pas ivre d'amour et d'orgueil, quand elle voit son doux nouveau-né qui lui sourit, qui plus tard sera grand et fort, savant et bon, utile à ses semblables? Quel est l'ouvrier qui peut mettre son ouvrage à côté du sien? Elle a fait un bomme, une femme, un être organisé et vivant, et elle ne serait pas amoureuse de son œuvre!

Artistes, qui sculptez la pierre et qui pleurez de joie devant la statue que votre génie a crééc, vous n'avez fait qu'imiter imparfaitement l'œuvre de la femme, car elle n'a pas fait une froide statue, mais un homme qui a des sens et une ame; et son œuvre lui a plus coûté que les vôtres, car elle a porté son enfant dans son sein, elle l'a formé dans ses entrailles, elle l'a mis au monde au milieu des souffrances et des déchirements de la douleur. Quand il a vu le jour, elle s'est encore attachée à lui par les soins qu'elle lui a donnés; elle l'a nourri de son lait, continuant ainsi à infuser son être dans le sien, faisant ainsi de son enfant, sa chair, son sang, sa vie et son ame.

A l'instant de décrire les tendresses de l'amour maternel, ne devons-nous pas remercier la Providence des fonctions qui nous ont été dévolues? Médecin, Dieu nous appelle au chevet de toutes les douleurs, il étale à nos regards le spectacle des misères et des infirmités humaines. Ce sont des devoirs qu'il nous impose, et nous l'en remercions, tout en tremblant sous ce fardeau. Mais ne sommes-nous pas aussi appelé à connaître toutes les sublimités du cœur, tous les dévoûments, toutes les grandes résignations, tous les sentiments cachés, qui éclatent à certains jours dans la vie, et qui sont le plus bel apanage de

la nature humaine? N'avons-nous pas dù mille fois nous incliner de respect devant les prodiges de l'amour maternel? N'avons-nous pas entendu des paroles, vu des tableaux, ignorés du monde, capables d'adoucir la vue de toutes les souffrances et de faire oublier les plus pénibles labeurs.

AFFECTIONS

.Une femme va devenir mère; le plus grand acte de sa vie va s'accomplir. Qui donc pourrait rester froid à un tel spectacle? Il faudrait pour cela n'avoir jamais eu de mère, d'épouse ou de fille, ou bien avoir perverti dans son cœur tous les instincts, tous les sentiments que la nature inspire. Voyez-la, cette pauvre jeune femme: Déjà s'est accompli pour elle une moitié de la malédiction de Dieu sur son sexe : « Je vous afsligerai de plusieurs maux pendant votre grossesse. » Elle a supporté avec courage et patience neuf mois d'ennuis et de privations. A la fleur de son âge, amoureuse de plaisirs et de distractions, elle a vécu comme une recluse, au milieu de craintes continuelles et souvent accablée de douleurs. Qui la soutenait dans ses maux? Une seule pensée, un seul espoir. Elle songeait que cet enfant, que Dieu formait dans son sein, serait bientôt dans ses bras, qu'elle pourrait le voir, le caresser, lui sourire. lui prodiguer ses soins.

Courage encore, pauvre femme, car Dieu avait ajouté: « Vous enfanterez dans la douleur. » Bientôt ses cruelles atteintes se font sentir. C'est alors sans doute qu'elle va trembler, que son énergie va l'abandonner, que sa patience va s'avouer vaincue. Une faible femme, pleine de timidité, qui craint l'ombre même du mal, qui ne sait pas supporter une piqûre, va devenir la proie des plus horribles souffrances. La douleur va gronder en elle comme un orage, tordre ses membres et faire craquer ses os. La voilà qui commence, qui se rapproche, qui redouble d'intensité, qui maîtrise tout l'organisme, qui secoue avec fureur sa victime, et ne lui donne plus de relâche.

Hommes forts et courageux, qu'on nomme des héros, qui de.

vous voudrait et pourrait endurer de pareilles tortures? Cependant, regardez-la, cette enfant si frèle et si délicate, dès qu'un peu de calme se fait sentir, elle est radieuse, ivre de joie et d'orgueil; elle brave la souffrance, l'affronte, la trouve trop faible; elle sourit au père de son enfant, l'embrasse et lui parle de son fils. Mais la douleur revient comme un ouragan; elle est furieuse, immense... Bonheur! un faible cri s'est fait entendre.... Tout est oublié pour la mère inondée de larmes de joie, ses souffrances, son sang qui coule à flots; car elle a entenda ce premier cri si cher au cœur des mères, cri dans lequel Dieu, mit, sans doute, d'inessables harmonies qu'elles scules peuvent comprendre, cri qui annonce l'existence... Ce n'est donc pas en vain qu'elle a désiré, qu'elle a prié, qu'elle a souffert! Voilà donc ses vœux exaucés : un enfant vivant!... Oh! comme elle l'aime déjà! Pour elle, qu'il est doux à voir! il est beau comme un ange!

Quel instant de sublime ivresse, de contemplation intime, que celui où la mère voit pour la première fois le fruit de ses entrailles! Oui, cher nouveau né, dans ce regard maternel qui t'accueille à ton entrée au monde, il y a tout un pacte impérissable de tendresse réciproque. Oui, tu seras tout pour ta mère; à présent elle ne vivra plus en elle-mème; son bonheur s'est déplacé; c'est en toi seul qu'il existe. Il faut bien que Dieu lui mette au cœur de grands trésors d'affection pour toi, pauvre petit, car d'ici que tu sois grand, que de peines tu vas lui coûter! Neuf mois elle t'a porté dans son sein, au moins autant elle va te nourrir de son lait, car elle sait bien qu'il en doit être ainsi; elle en a le désir, elle en éprouve le besoin.

Jeunes mères, ne résistez pas à ce penchant de la nature; que l'intérêt de votre repos, que les conseils de la coquetterie ne vous détournent pas du devoir impérieux d'allaiter vos enfants. Quoi ! vous les livreriez sitôt à des mains mercenaires ? Sevrés ainsi des tendresses maternelles, croîtraient-ils aussi bien qu'à l'ombre de votre amour? Croyez-vous qu'on puisse

pour de l'argent donner les soins d'une mère? Il faudrait en avoir le cœur, et cela ne s'achète pas. L'étrangère bénéficie sur son nourrisson; moins elle lui donne, et plus elle gagne. Souvent, nous le voyons, nous qui soignons vos enfants, ils meurent parce qu'ils n'ont pas de mère.

Ne craignez-vous pas que votre enfant puise au sein d'une autre de cruelles, quelquefois de honteuses maladies? D'un autre côté, quand il aura si longtemps réparé à une source étrangère ses déperditions journalières, il ne lui restera plus rien de vous, ce ne sera plus votre fils. Ne perdra-t-il pas, dans cet échange de la substance maternelle contre celle de sa nourrice, le germe des qualités physiques et morales qui l'unissaient à vous par de mystérieuses sympathies, par d'intimes ressemblances? Est-ce en vain que la nature a gonflé votre sein d'une liqueur bienfaisante? Cette source qu'elle a ouverte, vous allez la tarir; la nourriture faite par elle, comme la plus convenable au cher petit né de vos entrailles, vous allez la lui refuser? Les lois naturelles condamnent votre conduite: la fièvre va s'allumer dans votre sang, de cruelles douleurs vont vous faire souffrir, ce lait va devenir le noyau de bien des maux cuisants; car, sachez le bien, Dieu le veut ainsi, c'est un nectar pour l'enfant ou bien c'est un poison pour la mère.

Gardez vos enfants près de vous, élevez les vous-mêmes; que vos bras soient pour eux un berceau de caresses. Fondez leur gratitude et leur piété filiale sur les soins que vous leur prodiguez et non pas seulement sur le don de la vie, qui peut bien n'être qu'un produit de la volupté toute seule.

Qu'elle est belle la jeune mère, avec un enfant sur ses bras! Elle ressemble à l'arbre chargé de fruits, honneur du verger. Celle qui l'abandonne, est comme l'arbre stérile qui ne produit que des fleurs, et qui ne sert qu'à la vue.

Une mère toute seule est capable de veiller en dormant sur son enfant endormi. Elle étudie son souffle; éprouve-t-il la moindre souffrance, appelle-t-il en rêvant un sylphe léger qui passe, aussitôt elle est là, penchée sur son berceau, et jusqu'à ce qu'il soit redevenu calme, elle y reste comme un ange gardien. S'éveille-t-il? elle est éveillée pour le bercer, l'amuser, ou présenter à ses lèvres avides la nourriture qu'il demande. Des mois entiers se passent ainsi; chaque nuit revient avec sa tâche, et cette tâche lui paraît douce.

Bientôt le jeune enfant comprend les soius qu'il reçoit; il sourit au visage de sa mère, il n'en veut pas voir d'autre: il lui tend ses petits bras; c'est que la nature a mis entre ces deux êtres des liens étonnants de sympathie. Trouvez-donc quelqu'un qui parle comme la mère ce langage inarticulé de la première enfance, qui ait une voix à l'unisson de la sienne, qui puisse sans cesse prendre plaisir à ses jeux, insignifiants pour nous. Elle est la sœur aînée de son enfant, elle est faible comme lui, enjouée, douce comme lui. Elle seule sait trouver ces mots si tendres, qui sont des noms qu'il entend, et ces modulations qui le font rire ou dormir, quand il pleure ou qu'il souffre.

Plus tard, vous verrez avec quel bonheur, avec quelle tendre sollicitude elle aidera ses premiers pas, comme elle sera heureuse et fière quand il pourra venir tout seul tomber dans ses bras.

Dès que sa langue articulera quelques sons, elle lui fera dire les plus doux noms qui soient au monde; ceux des auteurs de ses jours et celui de l'auteur de tout ce qui existe, afin qu'au seuil de la vie, il puisse nommer ce qu'il doit aimer le plus dans le temps et dans l'éternité. Qu'elle est sublime la consécration que la mère fait à Dieu de son enfant, quand elle élève ses petites mains vers le ciel, et qu'elle apprend à ses lèvres à le prier! Dans l'immensité de son amour, sa foi regarde au-delà des temps, et sachant bien qu'il faut qu'elle meure, femme, elle invoque une autre femme, une autre mère qui puisse sans cesse veiller à sa place. Elle confie à Marie, à Jésus, son trésor le plus cher, ses vœux les plus ardents, le

DE LA FAMILLE.

469

bonheur de son fils; l'enfant retiendra toujours ces noms et ces prières, car les croyances que sa mère lui fait sucer avec son lait imprègnent son ame et demeurent touté la vie.

Malheur à celle qui ne mettrait pas ainsi le berceau de son nouveau-né sous l'ombrage des croyances religieuses; elle aurait à rendre un compte terrible au dernier jour, et la malédiction de son enfant la poursuivrait jusqu'au fond de l'abîme. La femme n'enfante pas un corps privé de vie, ou bien un animal qui meurt tout entier; elle enfante un homme raisonnable, qu'elle doit nourrir avant tout de vérité et d'amour de Dieu.

Bientôt de cruelles maladies, qui sont le fléau de l'enfance et du cœur des mères, vont menacer, vont frapper le jeune enfant. Oh! c'est alors que le dévoûment maternel va se développer tout entier. Toujours au chevet de son cher malade, sa mère ne laissera pas à d'autres le privilége de lui prodiguer des soins; elle compte pour rien ses nuits passées sans sommeil, car la fatigue ne l'atteint pas. Elle ne souffre que d'une chose, du mal qui dévorc son enfant; elle le ressent dans toutes ses phases: chacune de ses souffrances, de ses plaintes, éveille en elle un écho de douleur. Avec quelle anxiété elle interroge l'homme de l'art qu'elle a fait appeler! comme elle saisit dans l'air de son visage, dans le moindre signe de sa physionomie, un indice d'espérance ou de malheur!

Et si, malgré tant d'efforts, le mal fait des progrès, elle est folle de désespoir, elle adresse au ciel les plus ardentes prières, elle offre sa vie, et dans sa démence elle taxe Dieu d'injustice et de cruauté, elle n'aura plus ni prières, ni foi, s'il laisse mourir ce qu'elle aime tant.

Quand Dieu n'a pas pris en pitié ses prières et ses larmes, et que la mort a glacé le berceau, ne cherchez pas à consoler sa douleur; c'est une plaie éternelle, que rien ne pourra fermer et qu'elle emportera dans la tombe. Chaque enfant qui meurt, est comme une branche qu'on arrache de l'arbre en y faisant une profonde déchirure.

Mais si la jeune famille croît en paix à l'abri de tout malheur, combien la mère est heureuse! Voyez comme aux rayons vivifiants de son amour se développent ces jeunes et riantes natures d'enfants dont elle est la providence. Son empire est souverain, absolu : c'est elle, toujours elle que l'on consulte et que l'on prie ; elle est tout pour l'enfant; qui ne conçoit rien au monde au-delà de sa mère. C'est elle qui règle les jeux, juge les querelles, décide les questions épineuses; c'est elle qui le plus souvent récompense ou punit, et dont l'intercession obtient, auprès du père ou du précepteur, le pardon des fautes. Dans ses mains est la corne d'abondance d'où pleuvent sur l'enfant toutes sortes de délices, depuis le simple joujou jusqu'à la friandise la plus ardemment désirée. Elle est la confidente des peines, et toujours de moitié dans les plaisirs.

Ne croyez pas que ce rôle l'ennuie ou la fatigue, c'est pour elle au contraire l'apogée du bonheur; car elle est un enfant plus expérimenté que les siens, plus raisonnable peut-être, et voilà tout: car, du reste, la nature qui voulait qu'elle fût l'ami, le compagnon de l'enfance, lui en a donné tous les attributs. Egale mobilité d'impressions et de sentiments, mêmes inégalités de caractère; visage frais et rose, à peine velouté d'un léger duvet, souplesse et faiblesse des membres, son de voix doux et enfantin, tout est à l'unisson.

Aussi, quand l'enfant grandit assez pour que la mère ait besoin de faire acte d'autorité sérieuse, elle sort de sa sphère, sa voix n'est faite que pour les intonations douces; elle se prête volontiers aux tendres reproches, mais elle ne peut monter jusqu'à la réprimande sévère ou à la menace. C'est à l'époque où les jeunes garçons ont besoin d'être conduits avec fermeté qu'ils abandonnent leurs mères; quand aux jeunes filles, destinées à rester enfants toute leur vie, elles peuvent s'abriter bien plus longtemps sous l'aile maternelle.

De près ou de loin, durant tout le cours de la vie, l'amour des mères veille sur les enfants; il les suit dans toutes les périodes de l'existence, planant sur eux comme un génie bienfaisant. Il s'identifie avec tout ce qui les touche, il pleure de leurs chagrins, s'enorgueillit de leurs succès.

Qui pourra dire combien sont douces les larmes d'une mère, quand sa fille, vêtue de la robe des vierges, fait sa première communion; quand son fils, au milieu d'une immense assemblée, vient lui faire hommage de sa première couronne? Qui comprendra les joies de son cœur, quand ces chers objets de tendresse seront remarqués pour leur talent, pour leur beauté? Elle est plus fière qu'eux-mèmes des éloges qu'ils reçoivent. Qui peindra ses anxiétés et ses angoisses, quand il faudra qu'elle se sépare de son fils; lorsqu'il ira, par exemple, affronter les vicissitudes de la guerre, ou les hasards non moins dangereux de voyages lointains?

Quelles inquiétudes ne viendront pas l'agiter, lorsque sa fille, appelée par Dieu à payer sa dette à l'hymen, la laisscra décider de son bonheur à venir et lui choisir un époux! Si son instinct la guidait mal, si sa perspicacité lui faisait défaut... Elle passera ainsi successivement de la crainte et du doute à l'espérance, et bien des pensées amères contristeront son cœur. Le malheur de ses enfants serait pour elle le comble de l'infortune et le dernier degré de la désolation.

Mais tout n'est pas fini pour elle, la coupe de bonheur et de larmes n'est pas encore épuisée. Bientôt de tendres rejetons vont pousser sur les tiges dont elle-même est la souche. Elle va sentir de nouveau les joies de la maternité et s'associer à ses souffrances; car Dieu n'a pas voulu que l'amour maternel n'eût des têtes d'enfants à caresser qu'au printemps de la vie; cette félicité de la femme, il la lui ménage à son déclin; ainsi, dans des climats heureux, l'arbre voit ses branches chargées de fruits pousser de nouvelles fleurs. La grand'mère, près du berceau de son petit-fils, voit passer dans sa

mémoire tous les jours d'autrefois, et chacun d'eux apporte des souvenirs qui rafraîchissent sa vieillesse. Puis, quand tout expire, quand le dernier flot de lá vie va s'épancher, à cette heure suprême où l'on n'entend plus les bruits du monde, un dernier regard, celui de l'adieu, contemple à la fois deux ou trois générations qui s'inclinent en priant, et recommandent à Dieu l'âme de celle qui les quitte.

Il doit être doux de s'endormir ainsi entre des figures en pleurs, symboles des regrets, et des visages d'enfants qui sourient; c'est le présent qui vous pleure et l'avenir qui vous console; c'est l'image de la terre que l'on quitte, et du ciel qui s'entr'ouvre... Un instant plus tard, la piété filiale sait qu'elle a des cendres à vénérer ici-bas, et une protectrice de plus à invoquer là-haut.

Il n'est peut-être pas une passion susceptible de plus grands écarts que l'amour maternel. Il est tellement dans la nature, qu'il est presque impossible de croire qu'en l'exagérant, qu'en le laissant suivre ses impulsions, on puisse tomber dans le mal. Rien cependant n'est plus vrai.

Mères, ne l'oubliez pas, cet amour qui fait vos délices, Dieu l'a mis en vous, bien moins pour vous mêmes que pour vos enfants; avant tout, vous devez considérer leur intérêt, vos satisfactions ne doivent venir qu'ensuite.

Ce n'est pas chose facile que de bien aimer les enfants; au fond de ce sentiment si doux, il y a une immense responsabilité. Ils reçoivent de leurs mères une multitude d'impressions qu'ils gardent toujours; ils ont dans leur propre nature un grand nombre de penchants qu'il faut diriger, réformer; car les caprices de l'enfance deviennent les vices de l'âge mûr, et les fautes légères qu'elle commet seront peut-être des crimes plus tard. Le premier âge dans ses jeux, dans ses actes qui semblent si futiles, joue la société réelle, seulement les proportions sont moindres; c'est, du reste, exactement la même chose. Le physique et le moral grandissent sans changer de

nature, et l'enfant dont on a craint de contrarier les volontés, qui n'a eu d'autre règle que son caprice, ne supporte pas plus tard le joug de l'obéissance. Il entre dans la société avec des défauts dont il ne sait point contrarier les exigences, et par cela mème, il devient criminel.

L'éducation maternelle exerce son influence sur les destinées de l'individu et sur celles de la société. Il faut que les mères le sachent bien : c'est dans leurs mains qu'est déposé le germe de l'avenir ; c'est d'elles que dépend le bonheur des générations futures.

Il faut qu'elles s'attachent à développer la raison chez leurs enfants, et à étouffer le caprice. De bonne heure, elles doivent les initier aux règles de la morale et de la justice, leur apprendre qu'il est au-dessus d'eux un Dieu qu'il faut adorer en suivant les préceptes qu'il est venu lui-même apporter au monde. Elles doivent surtout leur enseigner à aimer la vertu, en leur servant de modèles. Sans l'exemple, le précepte reste la plupart du temps stérile.

Il ne convient pas que l'enfant s'aperçoive qu'on lui préfère son frère ou sa sœur, parce que dans la jalousie du premier âge repose en germe une inimitié qui ne s'éteindra pas.

Si l'eufant a commis une faute, il est juste qu'il soit puni, pour qu'il connaisse l'équité; si, par une fausse tendresse, la mère lui épargne des corrections qui sont douces, d'autres plus tard lui en infligeront peut-être de terribles. Il est quelquefois utile quelle se résigne à voir répandre des larmes; mais tout en punissant, elle peut, elle doit même laisser comprendre combien elle en souffre. Un enfant doit craindre, par-dessus tout, de contrister sa mère.

Une des choses qui doivent le plus préoccuper l'amour maternel, c'est la surveillance des mœurs de l'enfance. Maintenant que la pensée est si précoce, qu'elle devance les progrès de l'organisation, et que les sens sont si prématurément développés, il est du devoir des mères de surveiller tout ce qui peut atteindre le cœur des enfants. Il faut que leur pru-

dence veille sans cesse autour d'eux pour les maintenir dans l'innocence, car rien ne flétrit l'ame comme la débauche des sens.

Ici notre tâche n'est point de parler de l'éducation des enfants; mais, à propos de l'amour maternel, nous devions dire combien il est important qu'il n'exagère pas ses tendresses, et qu'il n'aille pas jusqu'à laisser prendre à l'enfance une direction funeste, et contracter des défauts qui seraient plus tard une source de malheurs et de regrets, et jetteraient dans la société des éléments corrupteurs.

AMOUR PATERNEL.

Comme l'amour maternel, dont nous avons traité, l'amour paternel est un sentiment instinctif et profond que Dieu a gravé dans le cœur humain pour la conservation de l'espèce. Pur instinct chez la brute, il est, chez l'homme, éclairé par l'intelligence.

Il est impossible de se soustraire à son influence. C'est l'effort irrésistible de la vie contre l'anéantissement. Il est en puissance, et comme désir, dans le cœur de ceux qui n'ont pas de progéniture. De tous les penchants, c'est un des plus difficiles à comprimer, à étouffer.

Quand l'homme avance en âge, que le cours du temps jette ses années en arrière, il sent le besoin de transmettre sa vie, de se succéder en quelque sorte dans une postérité. La perspective affreuse de vivre et de mourir seul effraie sa pensée. Déjà sa mère et son père sont couchés dans la tombe. Les liens les plus chers de la famille ont été successivement brisés. L'existence de tous ses ancêtres se résume en lui seul;

DE LA FAMILLE.

il semble que leur sang fasse effort dans ses veines, et que ce passé demande un avenir.

A son lit de mort, l'homme sans enfants a des regrets immenses; il finit dans un isolement affreux. Sa vie tout entière s'éteint péniblement, car l'amour paternel, qui n'a point eu d'objet, devient le supplice de ses derniers instants.

L'existence, comme nous l'avons dit, c'est une dette à payer, c'est une flamme qui ne veut pas s'éteindre; toujours elle tend à se propager; elle pousse en avant les créatures, comme un fleuve que rien ne peut arrêter. Les générations meurent, et sans cesse de nouvelles s'élancent dans l'avenir. C'est pour lui que la nature travaille; elle oublie et dédaigne le passé, jette au vent ses plus beaux ouvrages, vaine et froide poussière, et le présent lui-même ne reçoit ses soins que dans l'intérêt des temps futurs.

On dirait que la nature et l'esprit humain se ressemblent sous ce rapport; l'un comme l'autre, ils ne peuvent s'arrêter un instant pour trouver la stabilité. La nature dévore les êtres vivants, l'esprit humain, des chimères et des espérances. Tous deux se hâtent de produire, et rien ne dure de ce qu'ils produisent. Cette instabilité, ou plutôt cette tendance vers l'avenir, est une des lois principales imposées à la création : la matière la subit, pour que son néant et son impuissance demeurent constants aux yeux de tous, car son travail est stérile pour l'éternité; l'ame humaine y est soumise, parce qu'une voix l'appelle au delà des temps, et que le bonheur dans le sein de Dieu doit être sa récompense.

Tout ce qui existe obéit à cette loi, qui n'est que l'amour en action. L'amour paternel est une de ses plus puissantes expressions. L'homme est orgueilleux et fier de sa progéniture, il aime à se considérer comme la source d'existences, qui porteront dans les siècles son nom, son sang, et y attesteront sa puissance. Le père aime mieux ses enfants dans l'avenir que dans

le présent. Pour eux, il travaille, il amasse, il espère, il désire. Son bonheur est de les voir dans le monde, souches fécondes de rejetons qui propagent sa race, et soient pour elles une garantie de durée.

Le père et la mère représentent deux intérêts complètement opposés, et l'amour qu'ils ont pour leurs enfants diffère en raison de cette opposition. Les fonctions qui leur sont départies, dans l'ordre naturel, sont d'accord avec ce double intérêt, et expliquent physiologiquement la différence de leur amour.

Le père ne prend part que d'une manière extérieure à la procréation de l'enfant. Quand il a posé hors de lui le principe de la vie, il reste étranger au travail que la puissance divine opère dans le sein de la femme. Cette existence, qui se développe, est une manifestation de sa puissance, une émanation de son être, mais n'a rien qui lui soit absolument intime.

La mère donne à l'enfant sa propre substance : elle ne fait qu'un corps avec lui, le même sang coule dans leurs veines, la même vic les fait vivre. Ce sont deux existences fondues dans une seule. C'est elle qui sent ces tressaillements intérieurs, ces émotions pénétrantes qui établissent entre elle et le fruit de son sein des liens impérissables de sympathie et de tendresse. Quand son enfant vient au monde, et que les déchirements de l'enfantement l'ont séparé d'elle, elle le voit toujours comme une partie d'elle-même. Les soins qu'elle lui donne sont incesssants et directs. C'est de son lait qu'elle le nourrit. Elle voudrait en quelque sorte l'absorber tout entier et ne s'en séparer jamais.

La mère est chargée de l'intérêt du présent , le père de celui de l'avenir!

L'homme est fier de son fils, la femme en est amoureuse; le père protége et la mère caresse : il veut voir grandir son fils pour l'établir et lui donner une compagne, la mère voudrait le garder près d'elle. Le père tourne les yeux de l'enfant vers le monde et l'avenir, la mère cherche à le ramener à soi et ne lui souhaite d'autre bonheur que son amour et ses baisers.

L'amour paternel est plus réfléchi, plus calme; celui de la mère est plus tendre. Ce que l'autorité paternelle a de sévère et de rude est corrigé par la douceur de l'affection maternelle, et les écarts de cette dernière sont rectifiés à leur tour par la raison du chef de la famille.

L'action du père sur l'enfant est beaucoup moins immédiate que celle de la mère; c'est en quelque sorte de loin qu'il veille sur lui et le rend participant de ses bienfaits. Ses occupations, le soin de ses affaires, ses projets, ses relations, ses travaux, tout l'éloigne du foyer domestique. C'est à lui que sont dus la prospérité, le bonheur de la famille; mais c'est à la mère qu'est confié le soin d'entrer chaque jour dans le détail des besoins. Avant de savoir que c'est au prix des sueurs de son père qu'il existe, l'enfant reçoit tout de sa mère et ne voit qu'elle; elle est l'unique providence qui plane au dessus du berceau. C'est la seule que l'enfant comprenne et remercie.

Deux choses sont à former dans l'ame de l'enfant : la raison et le cœur. Le père, plus éclairé, plus sage, doué d'une grande expérience des choses de la vie, conduira d'une manière plus sûre cette jeune intelligence dans les sentiers difficiles de l'existence. A lui de rendre son fils habile et savant. Mais avant cette éducation secondaire, il en est une qui est celle du cœur ; c'est la mère qui la fait toute seule. Nous apprenons beaucoup par le cœur, et l'amour nous enseigne plus que les démonstrations. Or ce sont nos mères qui déposent en nous toutes ces croyances instinctives, tous ces amours, qui sont les premières et les dernières choses qui nous soient nécessaires. C'est sur leur sein, aux rayons de leur affection, que nous amollissons nos ames et les ouvrons aux douces jouissances de la famille. C'est à leur exemple que nous joignons nos mains en présence de Dieu, et que nous élevons au ciel les prémices de nos pensées. Consécration sublime qui jette dans notre vie tout entière un religieux souvenir! Quels que soient plus tard les écarts des passions, les aberrations de l'orgueil, nous ne pouvons vaincre ces croyances, reçues au berceau; elles sont la colonne de feu qui marche devant nous dans les obscurités du chemin; et quand au déclin de la vie nous avons besoin d'un guide pour nous ramener à Dieu, ce sont elles encore qui nous éclairent et nous dirigent.

Ainsi, c'est la mère qui donne la vie, qui forme le cœur, qui réchauffe incessamment ses enfants sous ses ailes; aussi l'amour qu'elle a pour eux est-il plus immédiat, plus empressé, plus pénétrant; celui du père est plus réservé, plus prévoyant; il veille d'une façon plus sûre aux intérêts réels des enfants. Il augmente en raison du bien qu'il leur fait et des bonnes qualités qu'il veit se développer en eux. Le but de la nature étant la propagation des espèces, les sentiments, comme tout le reste, sont faits pour aller en avant, non pas à reculons; aussi les pères aiment-ils leurs enfants plus qu'ils n'en sont aimés.

L'amour paternel, quoique moins expansif que celui de la mère, est cependant la source d'ineffables délices. Quelle joie n'éprouve pas celui qui voit, à la fleur de ses ans, une vie nouvelle, produit de la sienne, se développer près de lui. Que de bonheur, que de rêves sur ce berceau! Sur cette tête d'enfant repose tout un avenir enchanteur. Quelles douces émotions ne caressent par l'ame d'un père, quand il voit son fils entourer de ses bras le cou de sa jeune mère, marier sa tête blonde aux boucles de ses cheveux! Comme il invoque le ciel pour leur félicité, quand il les quitte endormis pour aller gagner le pain de la journée et pourvoir à leurs besoins! Quelle récompense pour ses fatigues, quand il revient le soir et qu'il revoit sa chère famille heureuse! Plus tard, quelles ne seront pas ses joies, quand il pourra lui-même aider les pas chancelants de cet enfant si cher! Quelle douceur ne goùtera-t-il pas à répondre à ses questions naïves, ingénieuses, à jouir de ses étonnements et de ses admirations, à lui expliquer les phénomènes de la nature!

Plus tard encore, quand, avançant en âge, en sagesse, ses enfants mériteront des éloges, des récompenses; quand ils pourront occuper une place dans la société, se rendre utiles à leurs semblables, combien sera grande sa félicité! Il partagera leurs succès, s'enivrera de leurs triomphes. Quand il sera blanchi par les ans, son bonheur suprème sera de les réunir à sa table; là, vénérable patriarche, entouré de ses fils et de ses filles, et de leurs nombreux enfants, il se sentira vivre dans toutes ces générations, et son ame attendrie versera les bénédictions les plus tendres sur cette postérité, dont il sera la souche.

Pour celui qui pense et qui voit sérieusement les choses, la naissance d'un enfant ne promet pas que des joies : elle impose encore plus de devoirs. C'est une bien lourde tâche que la paternité.

Le père doit être, quand il le peut, le précepteur de son fils; il est coupable, s'il néglige ce devoir, autant que la mère qui ne veut pas lui donner son lait. Si sa position ne lui permet pas de remplir cette obligation, il doit choisir des maîtres dignes de le remplacer. Il faut, pour élever les enfants, des hommes dévoués et religieux, qui les aiment et se sacrifient pour eux. Ceux qui font métier d'élever la jeunesse, et qui mettent l'intérêt avant le devoir, la laissent se corrompre, s'ils ne la corrompent pas eux-mêmes. Ceux qui ne sont ni vertueux, ni religieux, ne peuvent pas être de bons instituteurs, parce que l'exemple marche avant le précepte, et que l'enfant imite avant de comprendre.

Donnez de bons exemples à vos enfants avant de leur donner de bons conseils, car leur première ambition est de ressembler à leurs parents. « La vertu prend un air ridicule dans la bouche de celui qui ne la pratique pas. » Combien doit être étonné l'enfant qui voit profaner dans sa famille tout ce que

ses instincts lui indiquent comme respectable, maintenant surtout qu'on fronde tout ce qui déplaît: Dieu, religion, autorité, rien n'est respecté devant l'enfance; est-ce là le moyen de former des générations vertueuses?

Elevez vos enfants dans l'amour de Dieu , dans la crainte de ses commandements ; montrez-leur le chemin du temple, conduisez-les au pied de l'autel, donnez-leur de saintes habitudes. S'ils ont la foi pour les protéger, ils braveront les orages et le malheur : la vie leur sera légère à supporter. Ils vous aimeront par reconnaissance , ils vous respecteront par devoir. Sachez bien que l'autorité paternelle n'a plus de base , quand elle ne s'appuie pas en Dieu; et que l'enfant qui n'a pour frein ni son père , ni Dieu , déshonore sa famille et s'enfonce dans la perdition.

Elevez-les dans la charité et dans l'amour de leurs semblables; ne détournez pas leurs yeux des ulcères du pauvre; habituez les à voir ses souffrances pour les soulager, car tous les hommes sont frères, et l'égoïsme tue les sociétés. Ouvrez leurs mains à l'aumône et leur cœur à l'humanité. L'enfant du riche, qui ne donne pas la moitié de son pain à l'enfant du pauvre, ne sera pas heureux plus tard, et il méritera son sort.

Racontez-leur la gloire de votre patrie; que leur jeune cœur soit orné des beaux souvenirs qu'elle nous a légués. Identifiez-les avec son passé, pour qu'ils s'associent à son avenir. Montrez-leur, sur les places publiques, les statues des héros, des bienfaiteurs de la société, des savants qui l'ont illustrée, et vous aurez des droits à la reconnaissance de votre pays, car vos enfants seront les siens. Mieux vaudront mille fois pour eux les pages de notre histoire que les romans, qui alimentent la curiosité, allument les passions et pervertissent le cœur.

Veillez sur leurs regards, pour qu'ils ne s'égarent point aux séductions du vice; enchaînez leurs désirs au bien, attachezles à la pratique de leurs devoirs. L'enfant libertin énerve son corps et abrutit son ame. Sa mémoire s'éteint, son intelligence s'affaisse, et les beautés de l'ame se fanent avec la fraicheur du visage.

Habituez-les de bonne heure à obéir, car peu sont faits pour commander aux autres, et tous doivent plier leur ame à la nécessité. N'exaltez point leur orgueil, c'est un ressort qu'il faut toujours avoir sous les pieds; mais n'insultez pas non plus leur amour-propre, car Dieu a mis lui-même dans leur ame et sur leur front une dignité qu'il ne faut point avilir.

Enseignez-leur comment dominer les passions. Ne leur créez pas trop de besoins, et faites qu'ils soient capables de les satisfaire. N'énervez pas leurs membres dans la mollesse, car l'homme, dont le bras ne vaut pas la dépense, est un parasite ici-bas. Si vous êtes riche, montrez-leur à donner aux pauvres. Si vous êtes pauvre, faites qu'ils puissent se passer des riches. Soignez les qualités qu'ils ont reçues de la nature, et ne cherchez pas à les façonner à votre guise. Le bien n'est réalisable pour eux que dans le sens de leurs dispositions: le grand art est de les découvrir. Il n'est aucun homme propre à tout, il en est peu qui ne soient propres à rien. Étudiez vos enfants, voyez quelle est leur vocation, ce à quoi la Providence les destine. Déplacés, bien des hommes éminents n'auraient pas même été médiocres.

Faites qu'ils soient des hommes utiles ; ne leur permettez les arts d'agrément que comme chose secondaire. Il y aura toujours assez d'histrions et de chanteurs. Vous devez à la patrie des citoyens vertueux, et ne lui donnez pas que des élégants, des oisifs ou des coquettes.

C'est dans l'accomplissement de ces préceptes que l'amour paternel puisera ses inspirations. Les pères doivent aimer leurs enfants plus qu'eux-mêmes et que leur satisfaction; faire leur bonheur, assurer leur avenir, voilà quel doit être leur but. D'un autre côté, l'enfant qui craint Dieu, qui aime ses parents, est assez bien élevé; les autres qualités viendront comme par surcroît.

C'est alors seulement que l'amour paternel pourra s'abreu-

ver de délices, et que les vertus des enfants réjouiront les vieux ans des auteurs de leurs jours. « Le fils que vous aurez élevé dans de bons principes, fera votre bonheur et votre consolation. » (*Prov.*, chap. xxix, verset 47.)

Lorsque l'homme avance en âge, que ses passionss'éteignent, que les liens par lesquels il tient au monde se rétrécissent et diminuent, chaque jour ses affections se resserrent; il se rapproche de ceux qu'il aime, et les liens du sang se fortifient. Aussi le vieillard ne vit plus en quelque sorte que par ses enfants, sa vie, qui s'éteint, semble se réfugier en eux. Leur existence est un brasier qui attire chaque étincelle envolée de la sienne.

Dieu n'a pas promis aux pères que leurs enfants leur fermeraient les yeux, « Ne comptez pas sur leur vie , » leur dit l'Ecclésiastique (chap. xvi, verset 2). En effet, souvent un père chargé d'années voit s'ouvrir pour ses enfants la porte du tombeau; il les conduit tous à leur dernière demeure. Quel déchirement pour son cœur, quel terrible avertissement de fin prochaine! Ah! combien les bras d'un enfant mort ont de puissance pour attirer un père dans le tombeau! Quoi! le trépas a frappé cette jeune existence, si robuste, si pleine d'énergie, et elle a laissé derrière une tête blanchie et chargée d'années. Les yeux du vieillard n'auront point assez de pleurs pour un tel désespoir. La mort de sa postérité lui ferme l'avenir ; il assiste aux funérailles de sa race, et plus rien ne pourra le consoler. Qui donc prendra soin de ses vieux ans, qui donc ensevelira sa dépouille mortelle, qui le suivra jusqu'à son dernier séjour? Quels pleurs, quels souvenirs viendront visiter son sépulcre?

Non, rien n'est terrible pour un père comme cette mort anticipée qu'il souffre dans ses enfants; rien, si ce n'est l'outrage que leur inconduite fait à ses vieux ans. Car Dieu garde quelquefois aux parents de terribles épreuves, souvent de rudes châtiments, de la mauvaise éducation qu'ils ont

donnée à leurs enfants : Instruisez votre fils, travaillez à le former, de peur qu'il ne vous déshonore par une conduite scandaleuse. (Prov., chapitre xxII, verset 6.) «Mieux vaut mourir sans enfants que d'en laisser après soi qui vivent dans l'impiété. » (Ecc., chap. xvi, verset 4.) Quelle chose cruelle pour un bon père de voir son fils mendier aux portes, trainer une vie scandaleuse, vivre en impie, mourir en criminel! Détournons nos regards de ce tableau déchirant, franchissons le seuil d'une famille chrétienne, où les mœurs primitives sont encore en vigueur, où les commandements de Dieu sont la règle. Là, nous verrons quelque auguste vieillard, à la tête dépouillée, mais sière encore, entouré des respects et des soins d'une famille nombreuse. Il a fait le bonheur de tous les siens; sa vieillesse a coulé tranquille à l'ombre de leur amour, il meurt en les bénissant. Qu'elle est brillante, la couronne de celui qui quitte ainsi la terre, accompagné des prières et des larmes de ses enfants ! Qu'ils sont doux, les souvenirs qu'il leur laisse! Combien ils sont puissants à diriger dans le bien, ceux qu'il encourageait naguère de ses exemples et soutenait de ses conseils.

Intercesseur pour ceux qui restent, l'amour des pères luit sans doute sur la vie tout entière des enfants et les protége. Sans doute aussi les souvenirs d'un bon fils et ses bonnes actions attirent sans cesse de nouvelles bénédictions paternelles.

AMOUR FILIAL.

L'amour de leur conservation est la loi suprême des êtres animés. Cette loi mettant en jeu leurs aptitudes physiques et morales, produit en eux de simples instincts ou des sentiments réfléchis. L'attachement des enfants pour les auteurs de leur existence peut nous fournir de semblables nuances, quand on les considère dans les différents degrés de l'échelle animale.

Il n'existe pas même à l'état d'ébauche dans ces régions infîmes de l'animalité où l'insecte et le mollusque, par exemple, peuvent en naissant pourvoir eux-mêmes à leur besoins. Jamais aucun rapport entre eux et ceux qui les ont produits. Partout où les conditions d'organisation n'exigent pas davantage, la nature ne met entre les brutes que les rapports strictement nécessaires à la conservation des espèces.

Dans un ordre plus élevé, pourquoi voyons-nous l'oiseau réchauffer sa couvée sous ses ailes, chercher pour ses petits une pâture convenable à leur délicatesse. Est-ce l'amour de sa progéniture qui l'inspire? il l'abandonnera dès qu'elle pourre se passer de lui : c'est un instinct purement conservateur qui lui est imposé par celui qui veille à l'ordre de l'univers. L'agneau, qui se réfugie près de sa mère, l'aime-t-il? il la quittera sans retour dès qu'il n'aura plus besoin d'elle pour l'allaiter, pour le défendre.

Chez l'homme il en serait ainsi, si l'intelligence ne venait s'ajouter à l'instinct, car ce qu'on nomme la voix du sang, les sympathies d'organisation, sont choses impuissantes à produire aucun lien durable. C'est la considération morale des bienfaits qui nous porte à la reconnaissance, et c'est dans la reconnaissance toute seule que l'affection raisonnée qu'on nomme amour filial, prend ses racines.

Quand l'enfant vient au monde et qu'il n'a encore aucune connaissance des objets extérieurs, du bien et du mal, que son sens intime ne lui donne qu'une sensation vague et confuse de sa propre existence, il n'aime pas ses parents. C'est un instinct tout matériel et né du besoin qui le pousse vers sa mère; s'il prend avec avidité son sein, il prend avec la même avidité le biberon que parfois on lui substitue. Il n'a pas de prédilection pour l'un plutôt que pour l'autre, parce que tous deux lui versent le lait qui le nourrit. Il est comme le

petit oiseau qui s'agite et frémit aussi bien de joie quand un enfant lui donne la becquée que quand c'est sa mère elle-même. L'enfant n'apprécie pas encore le bienfait; il satisfait un besoin et voilà tout.

Nous ne nierons pas pour cela qu'il y ait entre les enfants et les parents des lichs naturels et instinctifs, nés du sang et de la communauté d'organisation. Oui, il existe de secrètes sympathies, de mystérieux rapports qui parlent du sang au sang et qui agitent les fibres du cœur; oui, le cri de la nature est quelque chose de réel. Mais ce que nous prétendons, c'est que ces instincts secrets n'ont d'écho que dans l'intelligence: chez la brute, c'est une voix sourde qui s'éteint dans les opacités de la matière.

Bientôt l'enfant grandit; peu à peu son ame se développe, il commence à comprendre. Les tendres soins dont il est l'objet, les caresses qu'on lui prodigue, éveillent en lui des mouvements d'affection. Le visage de sa mère qui lui sourit, sa douce voix qui lui parle, captivent ses yeux et ses oreilles; il devient attentif et rapporte les bienfaits qu'il reçoit à la main qui les lui dispense. La reconnaissance commence à poindre, son intelligence s'unit à l'instinct pour fortifier son affection, et bientôt ses petites mains caressent sa mère, son sourire lui montre qu'il la reconnaît. Il essaie de bégayer des sons, évidemment il l'aime.

Qui pourra dépeindre les joies de ces premières intimités des deux ames de la mère et de l'enfant. Pauvre petit, ta première caresse enfantine, un sourire de tes lèvres, ont assez payé ta mère de ses soins, de ses souffrances, car la nature a fait son cœur si bon pour toi, que le moindre élan du tien la remplit de joie et t'acquitte envers elle.

Toujours il en sera ainsi : ceux qui nous comblent de bienfaits, sont heureux du plus léger signe de reconnaissance de notre part.

Mais déjà le champ de l'existence s'est agrandi : l'enfant a

des besoins plus nombreux, ses désirs illimités les décuplent, et c'est toujours à ses parents, à sa mère surtout qu'il a recours; à ses yeux cette dernière représente la bonté, son père, la puissance. C'est à l'inépuisable bonté de son cœur qu'il s'adresse pour obtenir ce qu'il désire, c'est de son père qu'il implore protection.

L'amour filial, dans l'adolescence, est fondé sur la connaissance profondément sentie de la supériorité des parents, sur l'utilité et la reconnaissance des bienfaits qu'on en reçoit journellement; il participe à la fois de l'instinct naturel, de l'égoïsme et du sentiment moral de la gratitude.

Lorsque les enfants ont franchi la période de l'adolescence, qu'ils sont devenus des hommes, que leurs facultés physiques et morales ont acquis la plénitude de leur puissance, ils peuvent exister par eux-mèmes, ils sont capables de pourvoir à leurs besoins; la société, la loi, les acceptent comme responsables de leurs actes: à leur tour, appelés à devenir chefs de famille, ils quittent leurs parents, et les voilà bientôt eux-mèmes aux prises avec les vicissitudes de la vie. C'est l'époque où l'amour filial a le moins de motifs intéressés, où la reconnaissance toute seule, aidée des sympathies naturelles, pousse les enfants à aimer ceux qui leur ont donné le jour.

C'est alors seulement que se dévoilent les vrais sentiments du cœur, que les ingrats abandonnent leurs parents, et que ceux qui les aiment leur prodiguent des soins et cherchent à rendre leur existence heureuse. L'accomplissement de ces devoirs sacrés maintient dans les familles les plus douces relations, et fournit aux générations naissantes des exemples pour l'avenir.

Nous avons dit, dans le chapitre précédent, que la tendance des sentiments est d'aller en avant; c'est une vérité : les enfants n'aiment pas autant leurs parents qu'ils en sont aimés. Il y a, de la part des parents, plus d'affection tendre, plus de dévoument; du côté des enfants, c'est une affection res-

pectueuse et reconnaissante. Partout on retrouve empreinte la sagesse de Dieu. Il est tout naturel et plus utile que l'homme, dans la vigueur de l'age, s'intéresse davantage à la génération naissante et qui promet pour l'avenir, qu'à celle qui s'éteint après avoir fourni sa carrière et accompli sa mission.

La mort d'un vieillard ne fait point une si douloureuse impression que celle d'un enfant. Celle du premier est chose attendue qui ne trompe personne et ne dérange rien au cours des choses; celle du second est un rapt que fait la mort à l'avenir, c'est une tige que la faulx du temps coupe avant qu'elle ait produit les fleurs qu'elle promettait. Un semblable événement a quelque chose de déchirant pour tout le monde.

En général, les enfants ont plus de tendresse pour leur mère que pour leur père, la raison en est simple : c'est d'elle qu'ils ont reçu davantage; tous ces tendres soins nécessaires à la faible enfance, c'est elle qui les a prodigués. Les souvenirs qu'on garde d'une mère ne rappellent que des caresses et l'inépuisable tolérance de son amour. Les rapports des enfants avec le père, ont eu quelque chose de plus sévère et de plus grave; dépositaire de l'autorité suprème, il était craint davantage, parfois il a dû sévir; son visage se dessine toujours dans la pensée avec un caractère imposant d'autorité, et la crainte respectueuse qu'on éprouvait autrefois, laisse toujours un souvenir.

Il est impossible que l'enfant ne ressente pas toute sa vie quelque chose de cette communauté d'existence qu'il eût avec sa mère; toujours, dans les fibres profondes de son cœur, il y aura des ébranlements sympathiques à l'approche, au contact de celle qui l'a porté dans son sein. On pardonne moins les crimes commis contre une mère que ceux commis contre un père. Il y a quelque chose de plus affreux dans l'offense faite à celle qui nous a mis au monde, qui nous a nourris, qui nous a toujours pardonné, et qui maintenant encore n'aurait,

contre nos injures ou notre ingratitude, que sa douleur et ses larmes.

L'amour filial étant fondé principalement sur la reconnaissance, et devant subir l'antagonisme des passions, des affections nouvelles de la famille, des relations sociales, avait moins de garanties d'existence que l'amour des parents. Aussi tous les législateurs l'ont rangé au nombre des devoirs, et Dieu lui-même l'a mis sous la sauvegarde de ses commandements; c'est même le seul auquel il ait expressément attaché une récompense. « Honorez votre père et votre mère afin de jouir d'une longue vie. » (Ex., chap. xx, verset 42.)

A chaque page des saintes Écritures, on retrouve les mêmes préceptes et les mêmes promesses. « Malheur à l'homme qui maudit son père et sa mère, pour lui le flambeau de la vie s'éteindra à jamais. » (*Prov.*, chap. xx, verset 20.) « La bénédiction du père assure la prospérité des enfants, mais la malédiction de la mère provoque leur ruine.» (*Eccli.*, c. m, verset 41.)

L'amour filial est une des bases de la société; c'est lui qui place la conduite des enfants sous la sauvegarde des conseils de l'expérience, qui leur donne pour guides dans la vie ceux qui s'intéressent le plus à leur bonheur. C'est l'amour filial que Dieu charge de distribuer ses récompenses aux parents vertueux, il leur a promis de bons enfants. « Celui qui honore son père, sera lui-même comblé de joie dans ses enfants.» (Eccli., chap. 111, verset 6.) C'est donc un grand crime à ces derniers de se refuser à l'accomplissement de la justice divine, dont ils sont en quelque sorte les dispensateurs.

L'amour filial habitue les hommes à respecter l'autorité et la tradition, à garder les bonnes coutumes. Malheur à la société où les vieillards sont méprisés, où l'ingratitude les repousse; quand la charité publique est obligée de leur donner des asiles et se substitue à la piété filiale, bien des vertus sont enlevées à la famille, bien des leçons et des exemples à l'enfance. La bénédiction d'en haut se détourne de ceux qui

n'accomplissent pas la justice et qui n'ont point pour leur père une place au foyer, un couvert à leur table. Dans l'intérêt de la morale, les secours à domicile seraient bien préférables aux asiles qu'on donne à la vieillesse.

Grace à l'action incessante du philosophisme, l'égoïsme, le bien-être matériel, la religion des intérêts, envahissent le peuple; les leçons d'égalité qu'on lui donne, lui ôtent le respect pour tout ce qui est vénérable. L'amour filial, sentiment si facilement étouffé, quand il ne se fortifie pas en Dieu et n'a pas ses racines dans l'observance de ses commandements, n'est plus qu'un vain nom. L'adolescent ne craint plus son père, car il se croit son égal, et contriste sans remords le cœur de sa mère.

Chose remarquable, le sentiment religieux grandit les hommes et les élève en détruisant leurs penchants animaux et terrestres; au contraire, tout ce qui ne s'inspire pas de lui les précipite vers l'état de nature, vers l'animalité. Alors les hommes imitent les bêtes, et la voix du sang, dégagée des devoirs, s'éteint dans les opacités de la matière, combattue, étouffée par d'autres instincts.

Enfants, tentés de devenir ingrats, songez à votre jeune âge, pensez aux douleurs qui ont assailli votre mère, quand elle vous a mis au monde; aux dangers qui ont menacé sa vie, quand elle vous portait dans son sein. Que de nuits elle a passées sans sommeil pour endormir vos douleurs! A vos moindres plaintes, inquiète et vigilante, elle était là près de vous, vous prenait dans ses bras, vous réchauffait sur son cœur. Vous aviez besoin de tout alors, et rien ne lui coùtait, ni fatigues, ni soins. C'est aux dépens de sa santé que la vôtre est devenue si robuste. Pendant que, providence attentive, elle veillait sans cesse autour de vous, votre père, de son côté, gagnait pour la famille le pain de tous les jours. C'est par son travail, et au prix de ses veilles, que vous avez vécu.

Sans vous, vos parents cussent été exempts d'inquiétudes;

pour vous , ils ont éprouvé mille besoins , fait mille sacrifices. Les privations de tout genre leur ont paru légères , et qu'espéraient-ils en retour? Rien de votre part , sinon votre amour et votre reconnaissance. Vous n'avez rien. C'est la seule manière dont vous puissiez vous acquitter à leur égard ; ne les privez jamais de ces douces consolations de la vieillesse, qui adoucissent les abords de la tombe. Sur la terre , ils n'ont plus que vous ; les vanités du monde n'éveillent plus leurs convoitises. Les passions sont endormies sous la cendre des années. L'affection filiale est le seul rayon de bonheur qui vienne réchauffer leur vieillesse.

Il est quelquefois de mauvais pères , et leur conduite ferme le cœur de leurs enfants à l'amour filial. Ceux-ci doivent garder pour eux la charité, s'ils n'ont plus l'amour, être respectueux à leur égard et les secourir dans leurs besoins. La qualité de fils impose des devoirs absolus et dont on ne peut se dispenser.

Jeunes gens, ne vous enorgueillissez pas de votre jeunesse et de votre force, et si la raison de vos parents s'affaiblit, ne les blessez pas par l'ostentation de votre supériorité. Ayez pour eux une respectueuse déférence, et songez que naguère cette raison, dont vous êtes si siers, était faible devant la leur, et que bientôt elle déclinera à son tour. Supportez patiemment leurs défauts, en mémoire de tout ce qu'ils ont enduré des vôtres. Soulagez-les dans leurs infirmités. N'ont-ils pas pris soin de celles de votre enfance? Ne rougissez pas de vos parents pauvres, quand vous êtes dans la compagnie des grands et des riches. S'ils sont pauvres et ignorants, ce sera pour eux une grande gloire d'avoir donné à leurs enfants une bonne éducation, et de les avoir élevés au-dessus d'eux. Si vous avez envie de vous mal conduire, que la crainte de les attrister vous arrête; attendez qu'ils ne soient plus là pour être témoins de votre honte. Souvent l'inconduite des enfants entraîne les parents dans la tombe, et beaucoup deviennent ainsi véritatablement parricides.

Que la voix du sang et celle de vos devoirs se fortifient mutuellement dans vos cœurs. Aimez, honorez les auteurs de vos jours, vous vous amasserez ainsi d'immenses trésors pour l'avenir. Les vertus suivent le sang et deviennent héréditaires. Vos enfants seront plus tard vos imitateurs et votre récompense, et Dieu, qui compte aux hommes leurs bonnes actions, vous pardonnera beaucoup en faveur de votre piété filiale. Écoutez les promesses qu'il fait au bon fils : « Dieu vous affermira dans la justice; il se souviendra de vous dans les temps de malheur, et vos fautes disparaîtront devant lui comme la glace aux rayons du soleil. » (Eccli., chap. III, verset 47.)

Elizabeth de Cazotte se jetant, pour sauver son père, audevant des haches révolutionnaires, et faisant reculer les bourreaux; Mlle de Sombreuil, inspirée par le même dévoûment, buvant, pour sauver l'auteur de ses jours, du sang humain que lui présentaient d'horribles sicaires, n'ont-elles pas conquis, avec l'admiration des hommes, les bénédictions du ciel? et pensez-vous que Dieu ne leur ait pas gardé de récompense?

Dans la jeunesse, il est rare que le cœur comprenne tout ce qu'on doit aux parents; les distractions de tout genre, les passions qui bouillonnent, ne laissent guère de place aux réflexions sérieuses. Mais quand l'àge mûr rend à l'ame son calme, quand l'esprit juge avec sérénité, c'est alors qu'on apprécie les bienfaits qu'on a reçus. On sait ce que vaut une bonne éducation. Si l'on devient père surtout, on comprend tout ce qu'il y avait de tendresse dans le cœur des parents; on regrette de ne l'avoir pas senti plus tôt, on se reproche d'avoir été injuste, de les avoir souvent affligés. Maintenant qu'ils ne sont plus, comme on sent vivement leur perte; si l'on pouvait recommencer à vivre, de quelle vénération, de quels soins ne seraientils pas entourés!

Consolez-vous cependant, vous dont le cœur ne fut jamais dûr, mais seulement léger; la perspicacité des parents sait distinguer ces nuances. Non, jamais ils n'ont douté de votre amour, leur bénédiction vous accompagne et vous protége. Dépositaires de l'autorité de Dieu, ils l'étaient aussi de sa miséricorde, et leur cœur avait pour vos fautes d'ineffables trésors de pardon. Vos regrets et vos souvenirs montent comme un parfum jusqu'à eux; car, soyez-en sûrs, l'ame ne quitte point au ciel ses affections d'ici-bas. Les choses que Dieu fit saintes sur la terre le sont encore au céleste séjour. Ces amours sublimes, qui sont le plus beau privilége de nos cœurs, il ne les éteint pas dans l'éternité.

Du haut de sa croix, le Dieu fait homme jette un dernier regard sur sa mère. Près de la quitter, il lui laisse un fils d'adoption qu'il avait aimé lui-même tendrement. « Femme, ditil, voilà votre fils. » Puis il dit au disciple : « Voilà votre mère. » Et depuis cette heure-là ce disciple la prit chez lui.

C'est ainsi que ce Dieu, qui nous rachetait de sa vie, et qui accomplissait les Écritures dans le mystère profond de sa passion, consacrait, par ses dernières paroles, les plus saints de nos devoirs comme les plus douces de nos affections.

L'Église, notre mère commune, héritière de l'amour immense que Jésus-Christ avait pour les hommes, marque de sa croix le tombeau de nos ancêtres; elle convie les fils à visiter la pierre sépulcrale, elle s'associe à leurs prières, et prête à leurs souvenirs les solennités de son culte. Non, la tombe ne brise pas les affections terrestres, et l'ange qui veille à nos destins, n'est sans doute pour nous, au ciel, que le précurseur de nos mères.

CHAPITRE III.

AMOUR DE SOI.

La faculté d'aimer, c'est l'ame humaine tout entière, et l'amour est la loi qui gouverne tous les êtres quels qu'ils soient. Nous l'avons déjà dit quelque part, le secret de la toute-puissance de Dieu consiste à faire jaillir la multiplicité des effets de la simplicité des causes. L'être éternel, qui féconda le néant pour en faire sortir les mondes, leur donna, au premier des jours, les lois simples, mais puissantes, qui sont leurs conditions d'existence. Si ces lois semblent se modifier souvent, c'est que la faiblesse de notre esprit met en elles des différences qui ne sont qu'entre les créatures qu'elles gouvernent.

Pour le regard qui ne glisserait pas sur les superficies, qui pénétrerait au fond des choses, pour y lire la simplicité de l'action divine, la loi qui régit les astres serait peut-être la même que celle qui régit les intelligences. L'attraction, qui maintient les corps célestes où Dieu les a mis, qui leur prescrit dans l'espace les orbes qu'ils décrivent, n'a-t-elle donc d'action que dans le monde purement matériel? Nous ne le pensons pas. C'est elle, dégagée de ses formes brutes, qui vient exercer son empire sur le monde organique, en poussant les sexes l'un vers l'autre par l'attrait du plaisir, et dans le monde intellectuel en réunissant les ames sympathiques.

Cette loi suprème de l'univers, c'est l'amour, émané comme un rayon lumineux du sein mème de l'intelligence d'en-haut. C'est elle qui fait graviter tous les êtres vers le même centre d'attraction, qui les pousse à l'union, qui les perfectionne en détruisant l'isolement. Tous reviennent ainsi vers leur auteur en manifestant leur amour par la pensée ou par l'action. La parcelle de matière a fait son choix dans le chaos, elle s'est associée à des parcelles qui lui ressemblent; l'astre gravite invariablement vers les mêmes corps célestes; l'animal sensible cherche le plaisir dans un autre soi-même. Dans ce mariage sublime, dans cette communion de tous les êtres, la créature intelligente est en rapport avec Dieu et ses œuvres; la régularité et l'ordre s'entretiennent dans le monde matériel; la vie, dans le monde organique, et tous ces résultats ne sont que l'effet d'un rayon d'amour qui tombe du sein de Dieu sur la création.

Ce ressort sublime de l'harmonie des mondes n'est nulle part plus admirable que chez l'être intelligent. Naguère, nous l'avons vu présidant à sa conservation matérielle; puis, resserrant les liens de la famille, il nous apparaît maintenant dans sa plus haute expression, inspirant à tous les êtres pensants l'amour de leur propre bonheur.

L'amour de soi, loi suprême des êtres vivants, montre ses effets dans toute la nature organique. Commençant à se manifester au point qui sépare l'organisation de la matière brute, il devient de plus en plus puissant en raison directe de la perfection des êtres qu'il gouverne. Cette loi, fonction presque matérielle dans la plante, instinct chez l'animal, est chez

l'homme une partie ou plutôt l'essence même de l'intelligence. C'est elle qui préside à tous nos actes et leur imprime le caractère de vice ou de vertu; c'est elle qui nous dirige dans toutes nos pensées, à tous les instants de notre existence. Condamner un être parce qu'il s'aime, c'est le blâmer d'exister, c'est prétendre que s'il avait une nature plus parfaite, il cesserait de veiller à son bonheur et à sa conservation. Autant vaudrait dire que l'existence tend au néant, et que le caractère de la perfection est la haine de soi.

L'homme, comme tous les êtres qui sentent ou qui pensent, est dominé par l'amour de soi. Il ne s'élève pas une pensée dans son ame, son corps n'accomplit pas un mouvement qui ne soient dirigés par cette grande loi qui veille à son bonheur et à sa conservation. Il suffit de l'observer un instant, pour voir que chez lui l'amour de soi, comme tout ce qui procède de son intelligence, a un double rapport : le premier, avec les choses finies et l'existence terrestre, le second, avec l'infini et l'éternité. Sous l'influence de l'amour inférieur, l'amour de soi entraîne l'homme à chercher son bonheur dans les créatures et les satisfactions d'ici-bas; sous l'influence de l'amour supérieur, il l'emporte au-delà des limites de ce monde et lui fait chercher son bonheur en Dieu même. Comme nous l'avons dit, ces deux amours sont nécessaires dans l'homme, l'un pour la vie en tant qu'être organique, l'autre pour l'existence en tant qu'être intelligent.

Ici, nous ne parlerons de l'amour de soi que dans ses rapports avec l'individu lui-même et avec les créatures, en vue du bonheur de l'être humain sur la terre. Plus tard, en parlant des tendances de l'ame, nous la considérerons dans ses rapports avec l'infini et le bonheur de l'intelligence pure.

L'amour de soi , tel que nous voulons le considérer ici , est nécessaire à l'hômme ; sans lui , la vie ne serait pas possible ; ll est l'ame de toutes nos luttes contre les éléments de destruction qui nous assiègent de toutes parts. C'est lui qui fait que nous préférons notre être à ce qui n'est pas nous , et qui

sépare notre individualité du reste de la création, lui faisant ainsi un rempart de protection contre les agressions du dehors. Sans lui, nous serions indifférents aux actions les plus attentatoires à notre bonheur, à notre existence même. Son absence serait la tendance vers la mort et le néant, en quelque sorte une négation d'existence.

C'est cet amour qui, nous donnant le sentiment de notre valeur et de notre dignité, nous inspire un noble orgueil et qui, limitant nos prétentions dans les bornes de la réalité, nous fait paraître modestes aux yeux d'autrui. C'est lui qui met l'innocence sous la sauvegarde de la pudeur, la vie, sous celle du courage, et notre conduite, sous celle de la prudence.

Quand il est renfermé dans de justes limites, il est un des plus louables mobiles de nos actions; mais quand il s'exagère, il devient la source des plus déplorables écarts de notre intelligence. Il se rapetisse alors aux mesquines proportions de l'égoïsme; il oublie son auteur et ses devoirs; il s'enfle de fol orgueil, descend jusqu'aux misérables faiblesses de la vanité, subit les entraînements de l'ambition, s'endort dans la paresse ou se vautre dans la fange de l'avarice.

Cet amour de soi doit être subordonné chez l'homme aux tendances qui l'emportent dans un monde plus élevé. Appliqué aux choses terrestres, il n'est qu'un marche-pied pour arriver plus haut. L'ame humaine, plus grande que la terre, faite à l'image de Dieu, a soif de satisfactions infinies; elle ne doit que s'arrêter ici-bas, considérant ce séjour comme un lieu de passage, et ses jouissances comme la goutte d'eau qui ne peut que la rafraîchir un instant dans sa course.

L'homme touche la terre du pied, mais son œil regarde le ciel; son corps gravite vers la matière, son ame s'exhale sans cesse vers Dieu. Chaque partie de lui-même tend vers son élément. Est-ce le corps qui doit enchaîner l'ame aux choses matérielles? N'est-ce pas plutôt la pensée, principe de la vie, qui doit élever la matière et l'arracher à l'empire du néant. Oui, la pensée, oui, les ames sont la puissance du monde; ne

AMOUR DE SOI.

les voyez-vous pas enlevant la matière aux lois qui la gouvernent, la rendre sensible, malgré son inertie; la soustraire à l'attraction, pour la soumettre à la volonté; la constituer à l'aide des lois de la vie, à l'état de lutte incessante contre les lois de la mort? Suivons donc cette tendance qui entraîne tous les êtres vers Dieu comme un fleuve entraîne vers la mer tous les corps qui flottent sur ses eaux. Usons des choses d'ici-bas comme d'un moyen, mais n'oublions pas le but vers lequel nous sommes appelés. Nous tendons vers le bonheur : ne nous trompons pas sur les moyens d'y arriver, et que la fausseté de nos jugements ne donne pas à notre faculté d'aimer une direction contraire à celle qu'elle doit avoir. Sachons ce que nous valons, comprenons la grandeur de nos destinées futures, nous verrons les choses de la vie actuelle sous leur veritable point de vue; et, tout en aimant notre état présent, parce qu'il est la condition obligée de notre existence, nous aspirerons de tous nos vœux à l'état plus parfait auquel nous sommes appelés.

ÉGOISME.

La passion la plus basse, celle qui rapproche le plus l'être intelligent de l'animal, c'est celle dont nous allons traiter.

L'égoïsme est l'amour exclusif de soi, se préférant dans tous les cas au devoir et à autrui; c'est le refus tacite que fait l'homme d'accomplir les obligations qui lui sont imposées par Dieu à l'égard de ses semblables, obligations d'amour, de sacrifice, qui sont l'une des conditions les plus essentielles du bonheur à venir, le seul en vue duquel il faille définitivement agir.

Cette passion est la plus impénétrable qui existe; elle se

montre partout, et partout elle est insaisissable; nulle part on ne peut la surprendre. Menteuse habile, elle a des formes qui trompent, et qui ne sont jamais en rapport avec ses effets. Essayons cependant de l'approfondir.

Ce qu'il faut reprocher à l'égoïste, ce n'est pas d'être le dernier terme de ses affections, mais d'en être l'objet unique; ce n'est pas non plus d'aimer les autres pour lui, mais de n'aimer que lui. Nous savons bien que c'est toujours nous que nous cherchons jusque dans nos démarches les plus désintéressées. Nous ne pratiquons l'amitié qu'en vue du bonheur qu'elle nous procure; nous n'aimons d'amour que pour le même motif; notre bienfaisance n'a peut-être pas d'autre but. Les sacrifices que nous faisons à une personne aimée, nous sont encore inspirés par l'amour de nous-mêmes. Cette loi est irrésistible, nul ne peut s'y soustraire.

Cependant, en général, les hommes ne se renferment pas en eux-mêmes pour être heureux; ils trouvent leur bonheur dans les autres, dans le bien qu'ils leur font, dans les jouissances qu'ils leur procurent ou qu'ils en reçoivent. Il est naturel qu'on se plaise et qu'on se recherche dans ses semblables; l'égoïste ne se recherche et n'a de satisfactions qu'en lui-même. Il lui semble absurde de s'occuper d'autre chose que de lui.

L'enfance, chez laquelle les instincts animaux sont très développés, est en général fort égoïste; il n'en est pas de même de la jeunesse, généreuse et pleine d'illusions; elle ne vit que d'amour, d'amitié, de dévoûment. L'expérience n'a point encore détruit ses erreurs, ne les a point arrachées de son cœur; elle est confiante, expansive, croit à l'affection d'autrui et prodigue facilement la sienne.

L'âge mûr, qui a davantage l'expérience des choses de la vie, est plus positif, plus réfléchi; il obéit souvent aux calculs et aux inspirations de l'égoïsme.

La vieillesse, de laquelle tout se retire, qui n'a plus que

quelques années à passer sur la terre, se renferme en ellemême. Le vicillard, continuellement préoccupé de la crainte de la mort et des soins nécessaires à son grand âge, est la plupart du temps égoïste.

L'isolement, le célibat, quand il n'est pas inspiré par la charité et la foi, les occupations sédentaires, tendent aussi à fermer le cœur à tout ce qui n'a pas d'intérêt individuel. Il n'est pas bon que l'homme se sépare de ses semblables; il s'enlève ainsi l'occasion de pratiquer de grandes vertus et d'accomplir des devoirs nécessaires au perfectionnement de l'ame.

Les souffrances physiques, les affections chroniques surtout, qui portent sans cesse l'individu à chercher des soulagements à ses maux, qui mettent continuellement le malheureux patient face à face avec la douleur, sont une cause puissante d'égoïsme.

Les peines morales n'agissent point de la même manière : loin de concentrer l'homme en lui-même, elles le forcent à s'épandre pour chercher en autrui des consolations. Rien ne lie les hommes d'affection comme l'infortune, et l'amitié cimentée par les larmes, celle surtout qui vient au secours du malheur, ne périt jamais. Il est si doux de donner des consolations, il est si bon quelquefois d'en recevoir!

Jamais, à aucune époque, l'égoïsme ne fut aussi développé qu'à la nôtre. Une philosophie subversive tend à mettre en doute tous les devoirs; les vertus ne sont plus honorées, la conscience passe pour un préjugé; et si la foi n'est pas éteinte, les hommes s'endorment dans une mortelle indifférence sur les choses de l'autre vie. Nécessairement, dans de telles conditions, l'égoïsme doit se faire jour et remplacer dans le cœur toutes les vertus, toutes les nobles tendances qui en sont l'ornement.

Ce vice est devenu parmi nous une science, qui consiste à savoir profiter le plus possible de tout, en rendant le moins

qu'on peut : c'est une véritable exploitation des personnes et des choses au milieu desquelles on vit. Pour être égoïste dans ce sens, il faut une certaine habileté, car il s'agit d'attirer l'affection des hommes en ne méritant que leur haine ; d'obtenir leur estime en n'étant digne que de leur mépris ; de gagner leur confiance en la trompant tous les jours.

Une semblable tâche effraierait un honnête homme et présenterait à ses yeux d'immenses difficultés. Mais celui qui n'a d'autre règle que son intérêt, qui n'est plus susceptible de remords, celui-là trouve qu'il peut l'accomplir en y mettant un peu d'art et d'hypocrisie. Cacher ses défauts et ses vices, montrer les apparences de vertus qu'il n'a pas, voilà son unique, mais puissant moyen de réussite. Il ne se met en opposition ouverte ni avec les convenances, ni avec les lois, mais il ne leur sacrifie ses goûts, ses désirs, ses intérêts que quand il y est absolument contraint.

Un pareil système ne peut exister que chez un homme habile et surtout expérimenté. Il suppose toujours une étude approfondie du monde, et des motifs secrets qui font agir les hommes. En effet, l'égoïste a déchiré le voile du cœur humain; il en a pénétré les plus intimes pensées. Jamais il ne s'arrête à la surface; il va chercher plus loin la réalité; car il suppose que les autres, ainsi que lui, ne possèdent qu'un vernis menteur de vertus, de générosité, d'amitié, de bienfaisance. Sa froide raison, qui pèse tout au poids de l'intérêt individuel, salit ainsi les plus nobles actions, les vertus les plus pures. Elle croit que les dévoûments, s'il en existe, sont des bévues de jeunesse ou d'inexpérience; que l'abnégation est une folie stupide, et la charité une faiblesse dont se moquent intérieurement ceux mème qui en sont les objets.

Cherchant sans cesse à pénétrer la pensée d'autrui, l'égoïste rend la sienne impénétrable. Il vit en guerre continuelle avec le genre humain, guerre d'embuscade et de ruses occultes, dans laquelle il pense que le plus habile est le plus sage, ¿e plus hypocrite, le plus raisonnable.

Parfois il arrive que l'égoïsme n'est point ainsi le produit d'un calcul habile, d'un système profondément combiné. Il naît des dispositions naturelles de l'individu et de certaine insuffisance ou faiblesse de l'esprit et du cœur. Ce genre d'égoïsme n'a point le caractère vicieux du précédent, il est moins dans la raison que dans la pente naturelle du caractère. Dépourvu d'habileté, il a quelque chose de matériel et de brutal qui se montre à nu sans précaution et sans honte.

Le premier, plus coupable, sait garder les apparences; il ne heurte personne, il ne s'étale point aux regards. Le second, au contraire, se fait voir sans pudeur; il inspire le plus profond dégoût, parce que tous les hommes peuvent l'apprécier et en voir la laideur. Le premier est un serpent qui s'insinue sous les fleurs et qui arrive, en se cachant, à son but; le second est un animal immonde qui se jette brutalement sur sa proie.

La société est pleine d'égoïstes semblables au serpent, c'està-dire, d'amis trompeurs et perfides, de spéculateurs sans conscience, de débauchés hypocrites, de philanthropes avares et sans entrailles. C'est à ceux-là, vraiment criminels, qu'il faudrait infliger, s'il se pouvait, le stigmate de la haine publique; ce sont ces hommes qu'il faudrait démasquer et vouer à l'ignominie. Quant aux autres, ils sont nombreux aussi, mais ils ne sont dignes que de dégoût, de pitié peut-être; on doit les éviter plutôt que les blâmer; il faudrait les refaire plutôt que les punir.

L'égoïste viole tous les sentiments que la nature inscrivit au cœur de l'homme; il foule aux pieds tous les devoirs que la société et la morale imposent. Voyez-le dans le sein de la famille, se refusant aux plus douces jouissances, méconnaissant la voix du sang, et brisant les liens d'affection que la nature établit entre les parents. Il ne voit dans son père et sa mère que des êtres qui ont accompli vis-à-vis de lui des devoirs qu'ils s'étaient volontairement imposés, et qui, du reste, ayant

reçu des soins de leurs ancêtres, les devaient à leur descendance.

Mais bientôt il ne s'en tient plus à cette horrible ingratitude. De quoi n'est pas capable celui qui oublie le premier des bienfaits, celui de l'existence? Il finit par regarder les auteurs de ses jours comme des surveillants incommodes qui lui imposent des égards gênants, qui le restreignent dans ses goûts, dans ses passions. Il voit en eux les détenteurs de biens qui lui permettraient de vivre heureux; et d'horribles pensées, de criminels désirs, traversent son cœur. Qui sait même si le malheureux, agenouillé près du lit de mort de son père, n'a pas suivi de l'œil les progrès du mal, dans de parricides espérances d'indépendance et de fortune.

L'égoïste regarde son frère comme un être qui vient lui ravir une part d'héritage et d'affection. Dans ses enfants il ne voit que des charges pour lui, ne pense qu'aux privations qu'il faudra s'imposer pour eux; il regrette de leur avoir donné le jour, et néglige de les instruire par avarice; ou bien, tombant dans un excès contraire, et les aimant pour ses jouissances, il ne les contrarie en rien, ne corrige pas leurs mauvais penchants, et prépare ainsi l'infortune de leur vie tout entière.

Si l'égoïste est mauvais fils et mauvais père, sera-t-il bon citoyen? sera-t-il capable d'aimer sa patrie, de se dévouer pour elle? Quoi! la chose publique pourrait intéresser celui qui n'a d'autre Dieu que lui-mème! Ne croyez pas qu'il veuille exposer son repos, sa fortune ou ses jours pour ses concitoyens. La patrie n'est qu'un mot vide de sens; il ne commettra jamais l'ineptie de se sacrifier pour des inconnus, pour des hommes qui ne lui en auraient aucune obligation, et qui, du reste, ne lui rendraient ni sa fortune ni sa vie. Les héros morts sur les champs de bataille et immortalisés par l'histoire ne sont pour lui que de stupides fanatiques.

L'égoïsme a soufflé de nos jours sur la foi politique ; il a

éteint dans les cœurs l'amour sacré de la patrie, il a fait de la France une nation abâtardie prête à subir toutes les tyrannies au-dedans et toutes les humiliations au-dehors. Chacun se préoccupe exclusivement du bonheur personnel; le faisceau commun se disjoint, la décadence arrive à pas de géant.

Où sont donc ces dévoûments sublimes qui poussaient tout un peuple, comme un seul homme, à la frontière? Nous n'avons plus que des intérêts privés qui s'agitent stérilement dans des préoccupations individuelles. L'honneur national n'a plus d'écho dans les poitrines Les peuples ne sont plus solidaires des nationalités qui succombent. Des industriels, qui jouent leur fortune au scrutin, attirent les regards et l'attention des citoyens.

Cette plaie honteuse de l'égoisme rouge la société entière ; elle existe dans les masses, elle atteint les sommités, les gouvernants, ceux qui sont à hauteur d'exemple pour tous.

Tous les efforts, toutes les tendances, nous entraînent sur cette pente fatale. Les égoïsmes combinés tournent les forces sociales vers l'industrie et les besoins matériels. Dans cette voie, la ruine nous paraît inévitable; et, si nous n'avions foi dans le secours d'en-haut, si nous ne pensions que la croix arborée au sommet du Golgotha, et qui brille sur les nationalités chrétiennes, dût les protéger et les maintenir, nous craindrions pour notre patrie ces grandes catastrophes qui vinrent briser les civilisations de l'ancien monde, et les plonger dans les ténèbres de la plus profonde barbarie.

Nous ne savons pas ce que Dieu nous garde; mais l'avenir nous paraît chargé d'événements suprêmes, et notre société sera fortement ébranlée, modifiée, si elle n'est pas complètement détruite.

L'égoïste n'aimant que lui dans le monde, ne connaît pas la pitié, l'humanité; son cœur n'est accessible qu'aux malheurs qu'il éprouve ou qu'il craint; s'il est fâché qu'il y ait des infortunés sur la terre, c'est que leur présence et l'aspect de leur misère troublent son repos et choquent ses yeux. Jamais il ne descend dans l'asile de la pauvreté pour y semer l'aumône ou les consolations. Sa porte est fermée à tous les malheureux ; il mange son pain dans l'isolement, et ne permet pas que le pauvre en ramasse les miettes.

Si parfois il écoute avec intérêt le récit d'un malheur, les plaintes d'un cœur en proie à la souffrance, c'est pour se féliciter intérieurement de n'être pas dans la même position. Dans les calamités publiques, il cherche quel profit il pourrait tirer des circonstances : son principe, c'est que les autres hommes sont égoïstes, ainsi que lui, et qu'il serait bien fou d'être leur dupe. Il est, dit-il, ici-bas pour faire son bonheur, et il ressemble à tout le monde en se préférant à tout.

Les conventions sociales, les exigences de l'amitié, de la famille, sont des entraves dont il ne veut être ni dupe ni victime. Si les autres hommes s'écartent du but qu'ils veulent atteindre, e'est leur faute, et il ne voit pas pourquoi il ne profiterait pas des bévues que leurs passions leur font commettre.

La prudence et l'insensibilité sont les deux principes de l'égoïste, les choses qu'il érige en vertus, et qui dirigent sa conduite tout entière. Quant à de la probité, il en a autant qu'il en faut pour paraître en avoir. Dans ses relations, il cache sous des formes prévenantes la dureté et la sécheresse de son cœur. Ses prévenances ne marquent ni l'envie de plaire aux autres, ni de les servir; ce sont seulement des moyens de ne pas aliéner les personnes qui lui sont utiles.

'Sa pensée dominante, qui ne le quitte jamais, c'est l'avantage qu'il peut tirer des hommes, des choses, des circonstances; et, suivant les cas, il est poli, presque affectueux; ou bien froid " iudifférent, cruel même, et sans entrailles pour personne. Recevant tous les services, n'aimant à en rendre aucun, ne cherchant que ses aises, et ne craignant pas de gèner les autres, il vit comme s'il jouait une partie qu'il faut gagner contre tout le monde.

L'égoïste n'a pas d'affections, il n'a que des liaisons plus

AMOUR DE SOL.

205

ou moins intéressées, et les protestations d'amitié que son intérêt lui arrache, s'évanouissent devant le plus petit sacrifice, devant le plus léger obstacle.

Un pareil être, vivant, au sein de la société, comme une bête sauvage, n'a point d'amis; il n'a point honte d'être heureux à l'aspect de certaines misères, personne ne plaindra les siennes; il ne pleure pas sur la mort des autres, personne ne suivra son convoi, aucun regret ne l'accompagnera au delà du tombeau. S'il a le triste bonheur de satisfaire tous ses appétits et tous ses goûts, il demeure étranger aux plus douces jouissances de l'ame, à celles qui naissent des affections mutuelles dans les rapports sociaux.

L'égoïsme est une affection incurable chez ceux qui le doivent au vice de leur organisation et à l'insuffisance de leur esprit et de leur cœur. Chez ceux qui l'ont réduit en système, qui s'en sont fait une règle de conduite, il est la négation d'une saine philosophie, des principes moraux et religieux; quelquefois le résultat du vice et de la dépravation. Il est certain qu'en inspirant à ces hommes l'amour de Dieu et des principes éternels de la philosophie et de la morale, on guérirait chez eux cette horrible plaie.

ORGUEIL.

Le mot orgueil a dans notre langue deux acceptions bien distinctes. Il signifie d'abord l'estime trop grande qu'on fait de soi, et constitue un vice; c'est sous ce point de vue que nous examinerons d'abord l'orgueil. Ensuite, il signifie une fierté noble et bien placée, une confiance raisonnable en notre propre mérite, une susceptibilité, une pudeur morales qui nous

rendent intraitables à l'égard de tout ce qui touche à l'honneur et tendrait à nous dégrader dans notre estime ou dans celle des autres. Ce sentiment est sinon une vertu , du moins un des plus nobles ressorts du cœur humain. Nous en traiterons en second lieu.

L'orgueil vicieux naît dans l'esprit de l'idée exagérée qu'on a des avantages que l'on possède ou que l'on croit posséder. Il a plusieurs nuances principales. — L'homme fier se tient sans cesse au-dessus des autres ;-le hautain les dédaigne ou les méprise, en se comparant à eux; — l'arrogant s'attribue partout. vis-à-vis d'eux, la première place, et se pose comme ayant droit à leurs égards, à leurs respects, à leurs hommages. - Le suffisant croit pouvoir se passer de tout le monde, et avoir en lui tout ce qu'il faut pour réussir. Cette idée lui donne une assurance, un contentement, une confiance extrêmes. Il tranche sur toutes les questions, et ne doute jamais de rien. - Le fat est le suffisant élevé à la plus haute puissance; c'est un être tellement rempli de l'amour de lui-même, que son esprit demeure vide de tout le reste. Narcisse, épris de sa beauté, et se consumant dans cet amour, est l'image de l'homme dont nous parlons. D'après La Bruyère, le fat aurait, de plus que sa propre admiration, celle des sots qui lui croient de l'esprit. -Le présomptueux résume en lui même toutes les nuances de l'orgueil. Son vice est le résultat du trop plein de l'orgueil qui déborde par une surabondance d'actes et de paroles. Le présomptueux ne redoute rien; il ne croit pas aux impossibilités; les difficultés n'existent pas pour lui. Jamais il ne s'arrête à mesurer l'obstacle, et d'ailleurs le voile dont l'orgueil couvre ses yeux l'empêcherait probablement de le voir. Il croit que sa puissance est égale à sa volonté, quoique sans cesse il se brise aux choses qu'il entreprend, et que de jour en jour l'expérience vienne rabattre ses prétentions.

La cause première de l'orgueil remonte à la chute originelle

et à la malheureuse tendance que nous avons à imiter la folie du premier homme. Naturellement portés à nous aimer nous-mêmes, à nous arrêter dans la contemplation de nos mérites, à nous en exagérer l'étendue, nous ne songeons pas à en faire hommage à celui duquel nous les tenons. Cessant surtout de comparer notre néant à la grandeur suprème, nous nous posons comme le principe, le centre et la fin de nous-mêmes, cherchant ainsi à usurper en quelque sorte les droits du Créateur. L'Écriture sainte le dit formellement : « Le commencement de l'orgueil de l'homme est de renier Dicu. » (Eccli., chap. x, verset 44.)

L'enfance est souvent orgueilleuse, quoiqu'elle soit plus portée à la vanité qu'à l'orgueil : elle acquiert ce vice dans l'éducation qu'on lui donne, dans les exemples qu'on met sous ses yeux. Il est des parents assez insensés pour inculquer à leurs enfants en bas-âge des idées de fierté, d'arrogance; pour les engager à traiter avec insolence même ceux qui leur sont inférieurs, à établir déjà entre eux et les personnes qui les approchent, les démarcations de la naissance et de la fortune. Ne vaudrait-il pas mieux les familiariser avec la pitié, l'humanité, chercher à les rendre complaisants et charitables? Les bons sèntiments ne sont jamais de trop dans le cœur, et les mauvais y naissent assez vite, sans qu'il soit besoin de les y cultiver.

Souvent les parents rendent les enfants orgueilleux en les flattant, en vantant leurs dispositions, leurs succès, en s'extasiant sur ce qu'ils font, sur ce qu'ils disent. Il serait plus convenable de leur enseigner la modestie en leur faisant comprendre combien est grande la somme des connaissances qui leur manquent et qu'ils doivent acquérir.

La jeunesse, qui n'a point d'expérience, qui sent ses forces et l'impétuosité de son sang, est en général portée à l'orgueil et à la présomption. El'e n'accepte point les conseils de la prudence, et se moque de la sagesse d'autrui.

La triste vieillesse, au contraire, qui a fait l'épreuve de la

vie et qui a vu échouer ces rêves, ses projets, qui a heurté les difficultés de toutes sortes, n'a plus d'orgueil. Elle comprend la vanité des choses d'ici-bas et l'insuffisance des forces humaines.

L'orgueil est actif de sa nature; il demande une certaine énergie d'organisation, et même une certaine capacité d'intelligence; il s'allie rarement au tempérament lymphatique et froid. Il est plutôt le partage de l'homme chez lequel les fonctions animales s'exécutent largement, qui trouve dans sa force physique des conditions de puissance, de durée, de confiance dans l'avenir.

Les hommes mettent leur orgueil dans les choses différentes, suivant les lieux, les temps, les conditions dans lesquelles ils vivent. Le sauvage s'estime quand il est supérieur aux autres à la course, à la chasse, au combat. L'homme civilisé, quand il est supérieur en intelligence, en industrie.

Les guerriers d'Homère se provoquaient au combat dans des termes relégués maintenant dans les derniers rangs de notre société; et les paladins du moyen-âge, presque aussi barbares, ne mettaient leur orgueil que dans les avantages physiques et dans les grands coups d'épée.

Les femmes sont moins orgueilleuses que les hommes ; c'est la vanité qui fait le fond de leur caractère ; elles n'ont pas l'énergie suffisante pour monter jusqu'à l'orgueil.

L'orgueilleux n'est jamais équitable, toujours il s'exagère son propre mérite et rabaisse celui des autres. Comment pourrait-il se peser à son propre poids quand c'est lui qui tient la balance? Il jouit de lui-mème avec toute la naïveté de la plus profonde admiration. Il se croit tellement supérieur aux autres, se complait tellement en lui-même, qu'il dédaigne l'estime et les suffrages. Son ame se gonfle dans la contemplation intime de sa propre valeur; il croirait être faible, s'il se souciait de l'approbation d'autrui.

Sa confiance dans ses forces lui inspire, pour les obstacles que le monde met sur ses pas, le même dédain que pour ses faveurs. Les obstacles, il les heurte et les aborde pour les briser sans se donner la peine de les apprécier, et souvent c'est lui qu'il brise, ce sont les événements qui le dominent. Car l'homme est faible, et, pour faire sa route ici-bas, il faut qu'il use de prudence, qu'il se détourne du précipice, et qu'il n'aille point à l'encontre du rocher. Mais l'orgueil est le mal de l'esprit; il l'aveugle et le tourne en folie; il l'exalte comme fait un délire et le rend sourd aux conseils de la sagesse.

L'abaissement suit de près un tel mal; on ne tarde pas à mépriser l'orgueilleux, parce qu'on examine ses titres réels à la haute estime qu'il fait de lui. On voit qu'il s'est étrangement abusé, qu'il s'est exagéré outre mesure son mérite; et, dans son isolement altier, il est au milieu des hommes comme un arbre mort qui ne pousse plus de feuilles pour réjouir les yeux, qui ne donne plus de fruits pour les animaux de la terre.

L'orgueilleux est donc maudit des hommes comme une plante stérile qui élève sa tête dans les sillons au-dessus du froment qui nourrit. Il est maudit de Dieu, qui le livre à ses pensées. Sa folie ravage son intelligence, il croit tout savoir et ne sait rien, pas même qu'il est des choses qu'il ne comprend pas, et d'autres qu'il doit croire. La vérité est une vierge pudique et craintive qui veut qu'on la recherche humblement et dans un esprit de douceur; sinon elle se fait des ailes comme les aigles, et se réfugie sur les hauteurs. Elle veut qu'on l'écoute parler, car elle a des secrets qu'elle enseigne aux cœurs droits, et que jamais l'orgueil ne peut violer.

Mais ce dernier oublie qu'il rampe sur la terre, et que toute science est un rayon de l'intelligence qui est au ciel. Alors il se drape dans son manteau de philosophe, il se dresse et se grandit pour enfanter des systèmes qui offensent les croyances des peuples et les notions du bon sens. Ses sollicitudes ne sont que de vains songes; les édifices intellectuels qu'il construit, nouveaux Babel, croûlent d'eux-mêmes, et leurs débris, sur la route des temps, attestent les défaites de l'esprit humain.

Les orgueilleux parlent témérairement de toutes choses; ils prétendent imposer leurs réveries au genre humain comme des lois. Heureux le siècle qui les a vus naître, car sans eux le monde n'aurait ni vérité ni règle. Comme ils sont admirateurs d'eux-mêmes, ils déifient les vices qu'ils ont et fulminent contre ceux qu'ils n'ont pas. La plupart du temps ils n'ont pas de cœur, et alors ils ne sympathisent pas avec les faiblesses de l'humanité. Ils s'étonnent du mal dans les autres et ne le pardonnent pas. Si Dieu, qui comprend le cœur de l'homme parce qu'il l'a fait, était dur comme eux, les portes du repentir seraient à jamais fermées à celui qui s'humilie et qui pleure. Pour eux, ils ne se repentent et ne s'humilient pas, car les yeux de la conscience sont fermés chez eux. Ils ne sentent pas leurs pauvretés, leurs misères; ils s'exaltent au-dessus de tous, mais le monde voit cette plaie et les méprise.

L'orgueilleux a la démarche fière et assurée, les yeux élevés comme pour commander, les bras écartés du tronc comme pour occuper plus d'espace et se dilater davantage. Il regarde d'en haut, parce qu'il se croit supérieur; de côté et d'autre, comme pour juger ce qui l'entoure. Quelquefois le signe de la pitié méprisante ou du dédain se montre sur son visage. Il parle peu, et son langage vise toujours à établir vis-a-vis d'autrui la supériorité qu'il s'attribue. Le moi est dans ses habitudes, il manque d'égards pour tout le monde, parce qu'il croit n'en devoir à personne. Il est original, singulier, parce qu'il ne s'astreint pas aux usages et aux règles vulgaires; quelquefois il devient insolent, brutal. Il est rarement défiant, il croit qu'on lui rend suffisamment justice; il parle de ses bonnes actions et les fait ressortir par le contraste du mal que font les autres.

Pour guérir l'orgueil, il faut rappeler à l'homme sa fai-

blesse et la grandeur de Dieu, lui mettre devant les yeux le tableau des infirmités de sa nature, et de la vanité des choses d'ici-bas. Il est impossible d'être orgueilleux, quand on songe à la brièveté de l'existence, au peu que l'homme pèse sur la terre et dans la société. Qui donc après nous se sentira de notre absence? Combien au contraire ne seront pas là pour nous remplacer? Descendons en nous-mêmes, comparons-nous consciencieusement à autrui, et nous deviendrons humbles, car l'humilité s'empare de tout homme qui se connaît et s'apprécie.

Qui donc parmi nous a le droit de se dire grand en présence de la mort; savant en présence des choses qu'il ignore; puissant en présence des infirmités et des corruptions de son cœur? Qui donc a le droit parmi nous de jeter la pierre au coupable? Le sage lui-même arrive-t-il au terme de sa carrière, sans être sorti de la voie droite; ne doit-il pas être humble en songeant à sa pauvre nature, si susceptible de mal, et qui ne l'a peut-être évité, que grace à la main providentielle qui l'a écarté sur sa route en aplanissant les voies.

C'est ainsi seulement que l'on pourra parvenir à guérir l'orgueil. Quand au traitement médical, qui consisterait à attaquer les causes que nous avons signalées dans la constitution; nous y avons peu confiance. D'ailleurs, nous croyons qu'il faut que chaque homme accomplisse le bien avec l'organisation que Dieu lui a donnée. Et nous ne savons pas jusqu'à quel point il serait méritoire ou coupable, de chercher à traiter exclusivement les vices de l'ame par la diète, les saignées et d'autres moyens semblables, qui n'auraient pour effet que d'apporter des obstacles physiques à ces vices, et qui, par conséquent, ne laisseraient au changement qui s'opèrerait, aucun mérite moral.

Parlons maintenant de la seconde espèce d'orgueil que nous avons indiquée, et que nous considérons comme une vertu.

L'homme est petit par rapport à Dieu, qui est son créateur; par rapport à la vérité, car elle est son institutrice et sa

loi; par rapport à autrui , car il n'est lui-même qu'une pierre de l'édifice, et chacune des autres pierres vaut peut-être mieux que lui. Mais l'homme est grand par sa nature pensante et immortelle, et par les hautes destinées qui lui sont promises.

Ètre double, qui d'un côté touche au néant, de l'autre à l'infini, il présente cette grandeur et cette abjection dans tout ce qui le concerne. Son corps, sujet à la mort et à la corruption, devient poussière et cendre. Son ame immortelle, faite pour le ciel, s'élance du sein de la mort dans l'éternité. Vicieux, il descend vers le néant; vertueux, il s'associe à la gloire de son auteur. Incompréhensible assemblage de splendeur et d'abjection, de grandeur et de faiblesse, il doit à la fois s'humilier dans sa bassesse et s'exalter dans sa noble nature.

Il est coupable, quand il s'exalte contre Dieu, contre la vérité, contre les hommes; mais il est beau, quand il s'exalte en lui-même pour comprendre la dignité de son être, et le conduire à sa destination dans les voies de la justice et de la vérité. Oui, c'est un bel orgueil que celui-là qui relève l'homme des régions inférieures vers celles de la pensée, qui lutte contre les abaissements et les dégradations du mal. Il est beau de sentir battre son cœur et bouillonner son intelligence, de s'abandonner aux élans du premier vers l'infini, et aux nobles efforts de la seconde vers la science. Nous devons être orgueilleux de nos facultés, pour les perfectionner et les rendre utiles à nous-mêmes et aux autres.

Puisque la vie est une épreuve, un combat incessant, mettons notre orgueil à vaincre, à nous relever quand nous succombons, et posons de nouveau un pied hardi dans le sentier du bien. Ayons l'orgueil d'une conscience pure; c'est avec lui qu'arrivent à l'ame ces satisfactions intérieures, ces douces jouissances du juste, qui sont une première récompense icibas, qui n'engendrent pas d'envieux et ne sont pas sujettes aux hasards inconstants de la fortune.

Hommes de bien, jouissez silencieusement et en vous-mêmes

de ces douceurs de la conscience, de cet orgueil de sagesse et de probité; mais n'étalez point vaniteusement votre bonheur à tous les yeux, de peur de vous enlever ainsi une part de vos mérites, de blesser quelqu'infortune ou quelques susceptibilités.

C'est l'orgueil dont nous parlons, qui produit entre les hommes une louable émulation, sans leur donner d'envie pour celui qui les dépasse, ni de mépris pour ceux qui restent au-dessous d'eux. C'est lui qui fait accomplir le bien, quels qu'en soient les dangers, et fuir le mal, quelles qu'en soient les séductions. C'est lui qui fait comprendre combien ce dernier est dégradant et bas, qui le foule aux pieds comme une souillure, et révolte le cœur contre ses instigations. Il vit tout entier dans cette idée, que nous sommes destinés à aimer le beau, le bien, le vrai; qu'en dehors de ces choses nous sortons de notre élément, nous dégradons notre être, nous entachons notre vie.

L'orgueil, tel que nous l'entendons ici, est la plus noble passion que Dieu ait mise au cœur de l'homme pour le soutenir, le conduire et le récompenser. C'est la base de toute belle action, la garantie en dehors de la loi, de toute société, qui serait bientôt ébranlée dans ses fondements si cette passion n'existait pas.

Qu'arriverait-il, en effet, quand l'homme, abruti moralement, ne pourrait plus rougir en lui-même; quand il aurait avili le tribunal sacré de la conscience, au point de le rendre impuissant, de n'entendre plus sa voix, de fausser ses jugements. Pour l'être humain, qui n'aurait plus à craindre que la force brutale, chez qui le remords ne ferait plus sentir sa piqure, il n'y aurait qu'abjection, avilissement et opprobre.

Celui qui est orgueilleux, comme nous venons de le dire, a le calme imposant et l'air de confiance qu'on ne trouve point dans l'arrogance superbe de l'orgueil vicieux. Il comprend la véritable grandeur, qui est douce, familière et populaire; il se laisse aborder avec aisance, il plaisante avec dignité, il inspire à la fois le respect, l'affection et la confiance.

Cet orgueil ne s'allie qu'avec une véritable grandeur; il existe dans l'air de la personne, il fait partie d'elle-même; cela est si vrai, que dans notre pensée les idées de grandeur et d'orgueil s'allient nécessairement; quand nous trouvons de la majesté dans les êtres inanimés, dans les animaux, nous leur appliquons l'épithète d'orgueilleux.

Nous nommons orgueilleux, la mer qui vient briser ses flots contre les rochers du rivage, le fleuve majestueux qui lui apporte le tribut de ses eaux; la montagne aux pitons couverts de neige qui se perd dans les nues; le chêne aux rameaux vigoureux; le lion terrible, le cheval indompté.

Nous ne quitterons pas ce sujet sans dire un mot de l'orgueil national. C'est ce sentiment de dignité des peuples qui les maintient forts et respectables aux yeux des autres peuples, qui saisit le glaive pour la plus légère offense, qui tapisse de drapeaux conquis la nef de ses temples. C'est cet orgueil qui lutte d'industrie et d'intelligence, qui garde des rancunes comme un seul homme, et qui les venge après des siècles. C'est lui qui rougit et s'émeut dans les masses, quand on le courbe sous l'humiliation et la honte, et qui se voile la face de douleur quand il a subi les soufflets de l'étranger.

MODESTIE.

La modestie est un sentiment de l'ame qui nous porte à nous regarder comme peu de chose en nous mêmes, ou comparativement à nos semblables et à l'idéal que la raison et la foi nous présentent à imiter.

La modestie est donc naturelle ou acquise : naturelle, quand elle procède d'une certaine timidité innée, dépendant de la faiblesse de l'organisme et du sentiment instinctif de notre insuffisance; acquise, quand elle est le résultat des réflexions de l'ame et des comparaisons qu'elle établit.

La première espèce de modestie, ressemblerait complètement, sans l'élément moral que lui fournit l'intelligence, à la timidité des animaux faibles et peureux. Elle existe surtout chez les individus grêles et pauvrement constitués, qui ne sentent point au cœur et au cerveau ces bouffées de courage et d'intrépidité, qui naissent de l'impétuosité du sang et de la force de l'organisme.

Le tempérament mélancolique est surtout disposé à éprouver ce genre de modestie. Continuellement porté à la défiance , il s'isole , se cache , et fuit le grand jour. Sans cesse il hésite à se mettre en contact avec les hommes ; s'il a avec cela peu de force morale et intellectuelle , les rêves de la gloire , les aiguillons de l'amour-propre , n'exciteront point son ame , il éprouvera un penchant invincible vers la retraite , l'isolement et la tranquillité.

Il est certaines maladies qui produisent les mêmes effets, toutes celles principalement qui poussent à l'hypochondrie, ainsi que les affections graves des viscères abdominaux.

Chez les femmes, la modestie est toute naturelle, très-rarement acquise, car elles réfléchissent peu; certes ce ne sont pas les comparaisons qu'elles font, qui sont de nature à leur inspirer cette vertu. Chez elles la modestie, comme la pudeur, tient à quelque chose d'intérieur, de mystérieux, qu'elles éprouvent sans s'en rendre compte. C'est un résultat de leur faiblesse organique, de leur timidité naturelle, de la vie tout intérieure qu'elles mènent, de l'habitude où elles sont de se maintenir sans cesse, de modérer les manifestations de leurs penchants et de l'espèce d'assujetissement qui leur est imposé. Une femme elle-même ne pourrait pas dire pourquoi et comment elle est modeste, c'est un des nombreux mystères de

son cœur, fait pour sentir et réaliser, sans comprendre et se rendre compte.

La seconde espèce de modestie, celle qui est acquise et que nous regardons comme la plus belle, parce qu'elle est une vertu, naît de l'éducation. L'homme en contact journalier avec ses semblables, ne tarde pas à se convaincre que quelles que soient ses qualités et ses connaissances, il existe des personnes qui lui sont supérieures par quelques points. Chacun a malheureusement, à côté des avantages physiques et moraux dont il est doué, certaines infirmités inhérentes à la pauvre humanité, et qui sont de nature à rabaisser son orgueil.

D'un autre coté, quand l'homme porte plus haut ses regards, et que sa raison le met en présence de Dieu, il sent sa faiblesse et aperçoit l'énorme distance qui le sépare de son auteur. Il voit l'immensité au-delà de ce qu'il est et de ce qu'il possède, et de cette contemplation de l'infini, il retombe sur lui-même pour s'abîmer dans la pensée de son néant et de la grandeur suprême. Prosterné devant cette sublime majesté, il lui dit dans son cœur : « Je suis un être infime, de peu de durée, et qui n'a point l'intelligence de vos lois; si je me crois quelque chose, voilà que vous élevez contre moi mes iniquités, et mes fautes, et je ne puis contredire leur témoignage. » Il dit à la vérité : « Vous avez des secrets qui m'échappent, des profondeurs que je ne puis sonder. Quelles que soient les lumières que vous fassiez briller à mes yeux, il en est un grand nombre que vous me tenez cachées; quand je cesse d'écouter docilement vos leçons, vous vous opposez à moi, et me laissez à la folie de mes systèmes; mon cœur se hâte de produire ses pensées, et dans la multitude de mes paroles, il y a beaucoup de démence. »

Cette modestie est le partage des hommes vraiment sages et grands, il faut presque du génie pour comprendre ainsi le peu que l'on vaut.

Celui qui est modeste est prudent dans ses opinions, modéré

dans ses paroles; il n'aspire point, dans sa présomption, à un état plus élevé que celui où Dieu l'a mis; convaincu de sa faiblesse et de son insuffisance, il fait voir cette conviction dans ses actes et dans son langage. Il sait refouler dans son cœur et dans son esprit tous ces mouvements désordonnés d'orgueil et de vanité qui nous portent sans cesse à nous préférer aux autres. Ami de la vertu pour elle-même, il s'occupe à bien faire plutôt qu'à chercher qu'on le dise; ce n'est point des hommes qu'il attend sa récompense, il renferme dans son cœur le secret de ses bonnes œuvres, il écoute l'expérience d'autrui et suit les conseils des sages.

Vertu des plus précieuses, des plus belles, la modestie est la compagne du vrai talent et le signe certain de la sagesse. Elle en est, pour ainsi dire, la pierre de touche, elle éprouve l'homme comme l'acide éprouve l'or; elle est une brillante auréole, un surcroit de grace et de beauté. Le talent sans elle, c'est le tableau sans ombre, la fleur sans parfum, la beauté sans pudeur.

Elle est aimée des hommes, parce qu'elle ne heurte pas leurs prétentions, ne limite pas leur orgueil et leur vanité; parce qu'elle accorde tout et ne demande rien. Loin de contester le bien chez autrui, elle va souvent jusqu'à le supposer. Elle fait volontiers l'éloge des autres; quand au sien, elle ne le fait ni ne veut'l'entendre. Elle reçoit les conseils, ne s'irrite pas des corrections, laisse aux autres la première place et l'occasion de briller. Quelque soit la récompense qu'on lui donne, elle trouve avoir trop pour son mérite.

Si la distance, qui sépare l'homme supérieur de quelque façon que ce soit de ses semblables, n'était pas comblée par cette vertu, ses avantages se feraient trop sentir et deviendraient blessants. Toute supériorité est gênante : pour être supportée, il faut qu'elle se cache, qu'elle se fasse petite, et s'adoucisse par la modestie. Sans elle, les hommes ne pardonnent pas la vertu, le talent, la richesse et le bonheur. « La douceur et la modestie possèdent la terre; » c'est-à dire, l'estime et l'affection des hommes. L'orgueil est rejeté, comme usurpant des droits qu'il ne mérite pas, comme négligeant des devoirs que la sagesse et la société imposent. La modestie est donc nécessaire dans la société et dans nos mœurs', pour permettre aux prétentions mutuelles, aux amours-propres individuels, de s'approcher sans se heurter, sans se blesser. Elle est nécessaire comme laissez-passer du talent, de l'opulence, de la vertu, même du bonheur, avons-nous dit.

Mais dans le monde, tant sont orgueilleux, si peu ont de la modestie réelle qu'on a réduit cette vertu au rôle de savoir faire; on l'affiche à la superficie, comme forme; au fond, presque personne n'y croit, ne la prend au sérieux; seulement, il est de règle d'en avoir le langage, il est fait d'avance, il a son rituel qui le détermine. Il est reçu de ne pas entendre d'éloges de soi sans s'en déclarer indigne, même alors qu'on les mendie et que la vanité enfle et dilate le visage. On règle ses yeux, sa démarche, son ton de voix; on agit extérieurement avec les autres, comme s'il n'était pas vrai qu'on les comptât pour rien.

Cette modestie, c'est de l'orgueil déguisé; c'est elle qui fait l'aveu de nos défauts pour les cacher ou en amoindrir l'opinion qu'en ont les autres. Tel dit: je ne suis pas savant, qui ne sait rien; je ne suis pas jeune, qui passe soixante ans; je n'ai pas une grande fortune, qui est absolument pauvre.

Il serait bien à désirer que la modestie vraie régnât dans le monde, chez les jeunes gens surtout. Il n'est pas rare de les entendre, à peine pubères, parler imprudemment de toute chose, traiter légèrement les questions les plus graves qu'ils n'ont point étudiées, se moquer de l'enseignement et de l'autorité. Ils arriveront à l'âge mûr sans avoir employé convenablement leur temps; leur éducation se sera faite dans les salons et dans les lieux publics, et ils regarderont, quand ils seront hommes, la raison comme étant due à leur âge, à leur position dans le monde. Ils ignoreront tout et vou

dront tout juger, et voilà pourtant les éléments les plus nombreux de la société actuelle.

Depuis que tout le monde affiche le savoir et l'indépendance d'esprit, que faisons-nous de grand? Depuis que nous avons tant de philosophes qui ne se sont jamais occupés de philosophie, qu'a gagné la morale; ou plutôt que n'a-t-elle pas perdu? Depuis que tant d'hommes d'état tiennent le timon des affaires, comment vont notre politique et notre gouvernement? Et quand bien même les résultats de la triste expérience gouvernementale que nous faisons ne seraïent pas si désolants qu'ils le sont, n'aurait-on pas le droit de demander à la plupart de nos délégués, par exemple, à quel titre ils siégent à la chambre. Forgerons, agriculteurs, épiciers, industriels honorables, mais incapables, où auraient-ils pris la science des lois, des besoins du pays, des analogies historiques, qui doivent imposer la conduite à tenir dans certaines circonstances?

Le mal est dans l'orgueil et dans l'égoïsme. Modestes et se connaissant mieux, bien des hommes qui mendient de hautes fonctions, les déclineraient, et le mérite serait appelé à remplacer d'arrogantes incapacités.

Avec la modestie, les hommes apprendraient à ne pas se croire si vite capables et savants, ils éviteraient bien des déceptions, bien des humiliations. Beaucoup ne seraient pas obligés de descendre du rang qu'ils ont pris; beaucoup aussi s'ils savaient comme il convient de choisir la dernière place, parce que c'est la moins dangereuse, s'entendraient dire : « Montez plus haut. »

Enfin, quoique la modestie réelle soit une vertu bien rare, le monde l'apprécie s'il ne la pratique pas; il aime et exige ce qui lui ressemble, et il est encore convaincu de cette vérité, qu'il y a toujours mérite là où elle existe.

PUDEUR.

La pudeur est une honte instinctive qui s'empare de l'ame en présence de ce qui porte atteinte à ses susceptibilités naturelles. Elle est une manifestation de l'amour de soi révolté par ce qui peut offenser la dignité de l'ame ou la chasteté du corps. C'est un sentiment qu'on trouve, pour ainsi dire, à la superficie du cœur, dont il semble une exhalation. Ainsi la fleur a son parfum, et les fruits leur efflorescence veloutée.

La pudeur est l'encadrement enchanteur de la beauté, la couleur de l'innocence; rien n'égale la suavité des teintes et les mystérieux attraits dont elle pare le visage des vierges; lumière sacrée de la vertu, elle met en elles d'ineffables douceurs, et les colore de reflets angéliques. Attribut de la jeunesse et surtout du sexe féminin, elle existe instinctivement dans toute ame qui n'a pas encore subi le contact du monde, et chez laquelle l'éducation n'a pas étouffé la nature.

La jeunesse est pudique et craintive, parce qu'elle possède cette limpidité, cette transparence de l'innocence que rien n'est venu altérer. Une voix intérieure et naturelle lui dit que les choses du cœur doivent rester intimes et cachées : elles sont, du reste, si saintes et si précieuses, qu'elle croirait les profaner en les manifestant au grand jour. D'ailleurs, tous ces secrets du cœur sont-ils en harmonie avec les pensées des hommes? Les approuveraient-ils, ou bien n'en feraient-ils pas plutôt un objet de dérision, de mépris ou de réprimande? Alors, ce qu'il y a de plus suave dans la pensée, de plus attrayant, de plus tendre dans l'ame, se trouverait ainsi dévoilé. Un regard étranger pénétrerait ces désirs si purs, si naïfs, si pleins d'illusion peut-être? Oh! alors, saisie de timidité et de honte, l'ame se réfugie en elle-même, se replie, et ne veut pas qu'on la mette ainsi à nu, qu'on la déflorc en quelque

sorte. En présence de tout ce qui peut éveiller le désir ou les susceptibilités de la vertu, elle montre la même timidité; elle craint qu'on ne devine les impressions subites qui la frappent et la font vibrer.

Voilà pour la pudeur morale : mais si la chasteté se trouve atteinte, si la jeunesse fait ou voit faire quoique ce soit de répréhensible aux yeux de cette vertu, une immense impression de honte envahit l'ame, et tout entière se révoltant, elle entraîne avec elle les organes des sens à la résistance. Lors même qu'une action de ce genre n'est pas mauvaise en soi, l'ame craint le grand jour et l'œil des témoins. Comment, en effet, mettre les autres en confidence d'actions qui réveillent le plus immédiatement ces tumultueuses émotions, ces impressions brûlantes qu'on est tout étonné d'éprouver, sur lesquelles on ne sait la manière de voir de personne, et qui sont choses si secrètes, si mystérieuses, qu'on ne les confierait pas à sa mère, à son père, à ses amis les plus chers. Ces timidités, ces craintes de la pudeur sont le charme le plus grand de la jeunesse, la teinte la plus suave que la nature ait pu donner à la beauté.

Le sexe féminin est celui dans lequel on trouve la pudeur développée au plus haut degré. La femme est faible, naturellement timide, habituée à compter sur la protection de l'homme : tout en elle est craintif et indécis. Ce défaut de hardiesse et d'assurance, qu'on trouve dans toutes ses facultés, corrobore sa pudeur. D'un autre côté, elle est pour l'homme le prix de la victoire : il fallait bien à ce dernier une certaine audace à l'attaque, et à elle, une certaine crainte de la défaite pour la rendre plus difficile, pour en augmenter le désir par l'attrait des difficultés. Rien de facile ne nous séduit ; il faut à nos entreprises le charme des obstacles, autrement nous ne ferions pas acte de puissance en exerçant nos facultés. Les désirs croissent et s'accumulent en face d'une résistance quelconque. Il en est dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, c'est

toujours en face de l'obstacle que se manifestent la force et l'énergie.

Ceux qui ont nié à la femme une pudeur naturelle, qui n'ont voulu la considérer en elle, que comme un résultat du préjugé, de l'éducation, se sont grandement abusés. Sur quoi se fondent-ils dans leurs allégations? Il existe, disent ils, des peuples sauvages, par conséquent à l'état primitif, chez lesquels les femmes n'ont aucune pudeur, où les actes les plus mystérieux chez nous s'accomplissent au grand jour. Ils en concluent que la pudeur est un sentiment de convention, né de nos usages, et qui n'existerait pas dans le cœur humain, s'il n'avait substitué aux lois de la nature celles de la civilisation. Il nous semble que ceux qui raisonnent ainsi, s'abusent étrangement sur la signification qu'il faut donner aux termes du langage. Un être n'est à l'état de nature que quand il obéit à ses tendances et quand il suit la voie de sa destination. Or. l'homme, doué par Dieu d'une intelligence, doit exercer ses facultés dans la noble sphère de la science, des arts et de la civilisation; c'est ainsi qu'il obéit aux lois de la nature. Il s'en éloigne, au contraire, quand il vit à l'état sauvage, abrutissant son intelligence et ne développant que les facultés physiques. Il a une autre destination que les bêtes : il n'est point fait exclusivement pour chercher sa pâture, et pour suivre les appétits grossiers de ses sens. De plus nobles aptitudes lui ont été départies, une plus haute mission le réclame. N'allons donc pas chercher, comme type de l'humanité, des êtres déchus de la splendeur humaine, déshérités des lumières que Dieu, au premier des jours du monde, donna comme règle à leurs ancêtres. Apparemment aussi la coutume qu'ils ont de tuer leurs pères trop âgés pour travailler, de manger leurs semblables, est dans la nature; personne cependant ne regrette qu'elle soit perdue chez nous.

Il est une étrange satisfaction que se donnent souvent certains hommes : c'est celle de déprécier toutes les vertus qui les gênent, en contestant leur noblesse originaire et leurs titres aux respects du genre humain.

Pour avancer que la pudeur n'est pas dans la nature, il faut ignorer bien profondément ses œuvres, ses desseins et son but.

Ce sentiment existe à l'état d'ébauche, jusque chez les femelles de certains animaux; les naturalistes l'ont constaté chez ceux qui sont les plus intelligents, les singes par exemple. Le créateur, pour qui le grand œuvre de la propagation des espèces, est le but principal, avait besoin de donner cette incitation aux désirs de l'homme, ce charme puissant aux résistances de la femme, et cette garantie à la moralité publique.

Voyez cette jeune vierge que seize printemps ont tour à tour embellie, Dieu, qui veut en faire une des reines de ce monde, l'a prestigieusement parée de ses trésors les plus suaves et les plus enchanteurs. Contemplez cette fleur humaine, la plus helle parmi celles de la terre, comme l'œil se repose délicieusement sur elle! Heureux celui qu'elle aimera. Déjà de secrets avertissements, de pénétrantes révélations lui disent sa destinée d'amour; un rayon de ce sentiment, descendu d'en haut sur son cœur, l'éclaire et lui verse ses enivrantes douceurs. Alors, transformation subite, ce n'est plus cette jeune fille à la gaîté folle, pétulante et légère; maintenant elle est recueillie et grave, silencieuse comme au temple en présence d'un Dieu qui la voit. Tout dans son maintien est hésitant comme son cœur. Quelles grâces dans ces émotions qui la sillonnent et la font trembler sous un regard! Quel charme dans son œil voilé qui s'abaisse, dans cette rougeur qui monte à son front! Si plus tard elle aime quelqu'un, si ses faveurs sont le prix du triomphe, combien ne sera-t-elle pas séduisante dans l'expression naïve et pure de ses craintes; comme ses molles résistances, ses soupirs et ses larmes, ses supplications et ses refus, transporteront d'amour celui qu'elle aimera; s'il est assez perspicace pour lire à travers cette tendre pudeur qui dit non, il verra un cœur enslammé, mais timide, qui n'osc dire autrement, et qui n'attend, pour être heureux, que la douce violence qui le fait trembler.

A côté de cet ange, placez un instant la femme qui prodigue ses faveurs sans pudeur et sans honte, qui provoque même à sa défaite : vous n'éprouverez que du dégoût pour elle. Une pareille femme est sur une pente rapide au bout de laquelle est un abime infâme. Méprisée de tous, elle peut avoir les sens de beaucoup, mais le cœur de personne. A elle les désirs et les satisfactions de la débauche, les cœurs dépravés, les hommes avilis; mais jamais une pensée d'amour, jamais les désirs d'un cœur innocent ne viendront se reposer en passant sur sa tête.

Qu'on ne dise pas que si certaines femmes deviennent impudiques, la vertu dont nous parlons soit un préjugé; la présence d'un vice n'est pas la négation de la vertu contraire. Si quelques unes n'ont plus de pudeur, c'est qu'on l'aura tuée en elles; et c'est une grande infamie, car autant vaudrait jeter une femme aux gémonies.

La pudeur est comme une sensitive, respectez-la; que votre main n'y touche pas, laissez-la couvrir de son voile la femme que vous aimez, car elle est l'attrait de vos jouissances et la sauvegarde de la vertu.

Ce sentiment existe toujours au cœur des femmes vertueuses, mais se cache à certains moments pour reparaître ensuite. Le plaisir le fait s'envoler, mais aussitôt qu'il meurt, la pudeur vient reprendre sa place.

Il est certaines natures froides et incomplètes qui n'ont qu'une pudeur d'enseignement et d'éducation, cela est vrai. Ceux que le désir n'a point envahi, qui n'ont jamais rien aimé, ne sachant pas ce que la pudeur protège, ne la connaissent pas elle-même. Peut-on faire de cela une objection, nous ne le pensons pas; le moins ne prouve rien contre le plus.

Nous croyons que la pudeur est un sentiment instinctif, naturel; qu'elle ne meurt dans le cœur où elle existe que si on l'y étouffe; mais quand elle est perdue, elle ne revient pas plus que la jeunesse. Parfois, les femmes qui ne l'ont plus, s'en font une affectée qui s'effarouche bien plus vite que celle qu'elles avaient reçue de la nature. Nous avons mauvaise opinion de celles qui redoutent l'apparence d'un mot équivoque; la véritable pudeur ne marque pas tant de craintes de choses que l'innocence doit toujours ignorer.

VANITÉ.

La vanité est l'envie d'occuper les autres de soi par l'étalage de certains avantages réels ou supposés, mais en général frivoles ou étrangers à celui qui s'en prévaut.

Quand l'homme oublie sa véritable destination, qu'il cesse de regarder le ciel et de songer aux intérêts de son ame; quand il ne s'inspire plus des hautes pensées de la révélation et de la foi, et reste abandonné aux ressources et aux impulsions de sa nature, il se trouve petit et faible en lui-même. Alors il cherche à se grandir par les dehors; il lui semble qu'il s'augmente de tout ce qu'il acquiert, de tout l'entourage qu'il se donne. Il fait consister sa grandeur dans les plus petites choses, dans les plus vaines; il croit que le luxe de ses habits, le nombre de ses domestiques, l'étendue de ses domaines, l'éclat de sa naissance, ajoutent quelque chose à sa personne. Il s'approprie tous les regards qu'on accorde à ce faux éclat, à ces frivoles avantages.

La vanité est donc un produit de la faiblesse humaine; c'est la passion des petites ames, une sorte d'échasses sur lesquelles montent les médiocrités, pour s'élever à la hauteur de ceux qui ont une grandeur réelle. Elle est souvent le partage de l'enfance, du sexe féminin surtout, des personnes faibles d'intelligence, de tous ceux dont le jugement n'a point réglé les convoitises. Chez les femmes, elle est la source de tous les vices. Leurs passions viennent presque toutes se résumer dans celle-là. L'antagonisme, qui divise sans cesse ce sexe superficiel et essentiellement attaché aux choses extérieures, repose tout entier sur la vanité. Pour les femmes, vivre, c'est une suite de triomphes ou de défaites d'amour-propre; et la vanité a dans tout cela une part au moins aussi large que le cœur. Peu de filles du peuple succomberaient, si le luxe et la parure n'étaient le prix de leur défaite. Peu de grandes dames sacrifieraient leur repos, leur réputation, à l'amour d'un homme qui ne leur offrirait pas des compensations de vanité.

La fortune, la naissance, les honneurs, les avantages physiques, produisent fréquemment le vice dont nous parlons.

Différente de l'orgueil, qui vit en lui-même, de la satisfaction que lui procurent des qualités vraies ou fausses, la vanité vit au dehors, prend sa pâture dans les yeux et dans l'attention des hommes. Elle mendie des regards, des éloges, des distinctions; elle s'étale pour être vue. Cette passion entraîne sa victime dans une dépense inouïe de soins et de mouvement. Elle est insatiable comme l'avarice; mais elle est très inconstante, et sans cesse il faut de nouveaux hochets à ses caprices. Celle de l'homme d'esprit montre des avantages moins frivoles que celle de l'homme dépourvu d'intelligence. Chacun, suivant ses goûts et ses aptitudes, met la sienne dans telle ou telle ostentation. Tandis que l'orgueilleux se croit humble, parcequ'il fait de ses qualités une appréciation qu'il trouve juste, le vaniteux a conscience de son désir de paraître, et c'est en cela que git la petitesse de sa passion. Ce vice se connaît et se fait honte. Personne n'ose l'avouer; chacun le déguise, le décore à sa manière, car il a mille formes opposées.

Le vaniteux tient plus de place qu'un autre; il se pavane,

se prête aux regards; il a un air de satisfaction expansive dont il cherche à imprégner en quelque sorte magnétiquement ceux qui le voient. Les regards d'autrui entrent dans son ame, la gonflent, la dilatent. L'orgueilleux, c'est l'aigle planant dans le haut des cieux ou perché sur son roc solitaire; le vaniteux, c'est le paon qui s'étale avec complaisance et s'épanouit sous les compliments qu'il attire. Il faut qu'on l'admire ou tout au moins qu'on le remarque. S'il est vêtu richement, il fait en sorte qu'il soit impossible de ne pas le voir ; dans le cas contraire, il s'éclipse et se perd dans la foule. On est sûr, dans les lieux publics, de le voir continuellement rôder autour des hommes que leur position, leur talent ou leur fortune font remarquer au vulgaire. Il est au comble de son bonheur, quand ils lui adressent la parole et ont pour lui quelques attentions. Il s'accole aux réputations, aux célebrités; il parle des personnages les plus haut placés comme s'il était avec eux sur le pied de la plus grande intimité.

Parfois la vanité singe la modestie, mais on la voit percer sous cette fausse apparence. Socrate l'apercevait à travers les trous du manteau d'Antisthène. Sans elle, Diogène eût quitté son tonneau. Sans elle, aussi un grand homme de notre époque, aux jours de sa fortune et de sa gloire, n'eût point couché sur un grabat, n'eût pas eu qu'une chaise trouée pour s'asseoir, ou du moins eût caché à tous les yeux les austérités de sa vie.

Souvent le vaniteux laisse pousser ses cheveux et sa barbe; on voit, à l'extrême négligence de toute sa personne, qu'il vise à faire croire qu'il a d'autres points par où briller. Mais généralement il aime ses aises et préfère se faire remarquer par le luxe que par la misère. Il fait partout son éloge sans la moindre honte; continuellement il vante ce qu'il fait, ce qu'il dit, ce qui lui appartient. Il est possédé de l'ambition des places, des honneurs, des distinctions. Il acheterait la neblesse si on la vendait encore; à défaut de cela, il met le de devant son nom, et devient ainsi la souche d'une lignée qui plus tard vantera sa naissance et ses aïeux. En mourant, il recommande

à son fils de soutenir l'honneur de la famille et de ne pas faire de mésalliance.

La vanité prouve toujours un défaut de jugement. Elle cherche sa satisfaction dans l'opinion des hommes, et ne voit pas qu'elle n'en a presque jamais l'expression vraie; car ils sont menteurs, flatteurs, pleins d'envie, rarement sincères pour celui qui les fait s'exprimer sur son compte.

Ce même défaut de la vanité apparaît dans le choix des objets qu'elle estime. Ordinairement ce sont des choses qui ne méritent ni approbation, ni blâme, et par conséquent tout-àfait indifférentes; ou bien qui n'ont en elles-mêmes que des titres futiles à l'admiration. Souvent ce sont des choses ridicules, quelquefois coupables, d'autres fois estimées seulement, parce qu'elles se trouvent en rapport avec nos vices, nos préjugés, qu'elles consacrent ou qu'elles flattent.

Les richesses sont une des sources les plus ordinaires de vanité. Par elles mêmes, elles ne sont pas méprisables, mais elles ne sont pas non plus dignes d'éloges. Elles ne constituent pas l'individu, elles ne sont pas de lui, et par conséquent elles ne sauraient augmenter sa valeur. Isolez par la pensée ce dernier de sa fortune, et vous l'apprécierez bien. Mais tant que vous le voyez à travers l'éclat de ses richesses, sous ses habits somptueux, dans ses équipages brillants, entouré, dans ses palais, de valets et de slatteurs, vous vous trompez sur la nature de votre admiration. Analysez bien ce que vous éprouvez; cette estime toute factice que vous accordez à l'homme, n'est qu'une convoitise de votre cupidité, qui s'approprie par le désir tous ces éléments de la jouissance. Ce sentiment, que vous transportez sur un mortel souvent indigne, fait de vous un flatteur, un hypocrite rampant et servile, un adorateur du veau d'or. Mais qu'importe au vulgaire! on le voit toujours adorer la fortune, quelle que soit sa source, en quelques mains qu'elle se trouve. Qu'elle soit née du vol ou d'un coup de dé, il courbe

son front devant elle. Honteuses servilités qui flétrissent ceux qui s'en rendent coupables, et qui montrent à nu la misère de celui qui les sollicite et s'en fait gloire.

Vient ensuite la vanité de la naissance. Au fond de celle-là, il y a du moins quelque chose, des souvenirs qui sont des devoirs, et qui sont respectables quand on les porte bien. Certes, il n'est pas indifférent, quoiqu'on dise, d'être fils d'un père honnête homme, d'un bienfaiteur de l'humanité, d'un héros qui a servi sa patrie. Mieux vaut au fleuve la source belle et claire qu'inconnue ou fangeuse.

On doit être fier de sentir couler dans ses veines un sang riche d'exemples et de généreux instincts héréditaires. Mais dans tout cela sont de grands devoirs, et mieux vaudrait pour beaucoup une naissance vulgaire que le fardeau d'un nom qui les écrase ou qu'ils flétrissent. Qu'importent le nom, la naissance, si l'on en fait des titres à l'inutilité. Les grands hommes se sont-ils illustrés, ont-ils versé leur sang pour donner à leurs enfants le droit d'être fainéants ou mauvais citoyens, de dépenser leur vie en folies? Quoi! parce qu'on sera fils de nobles ancêtres, on se contentera de quelques talents de chasse ou d'escrime, de quelques manières de salon ou de galanterie; on ne saura parler que de chevaux, de chiens et d'orgies! On doit avoir le bon orgueil de sa naissance, mais en avoir la vanité, c'est la déshonorer, c'est semer de la sottise pour recueillir du mépris.

Beaucoup mettent leur vanité dans le luxe des habits. C'est une triste chose de voir des hommes qui ont une ame, s'arrêter dans d'aussi stériles préoccupations. Le laquais sous la livrée, quand elle brille, le magistrat sous sa simarre, le prélat sous ses vêtements pontificaux, tous sentent au cœur les bouffées de cette passion, et le monde admire en convoitant. Le mérite se fait dans l'atelier du tailleur; la coupe d'un habit, la finesse d'une étoffe, deviennent des raisons d'estime et des brevets de capacité. L'homme, couvert de dorures, de broderies, attire les regards et l'admiration du monde, lors même qu'il n'a aucune valeur personnelle; et le génie, pauvrement vêtu, n'est l'objet que du mépris ou du dédain. Le luxe, ainsi nécessité, grandit, envahit et dévore les faibles. La vanité refuse aux besoins réels pour ses satisfactions. De belles robes, de riches parures, couvrent parfois des haillons, des poitrines que la faim dévore, souvent des prostitutions qui les ont payées.

Les avantages physiques sont l'objet de la vanité d'un grand nombre. Il vaut mieux être beau qu'être laid ou difforme, mais faire vanité de cela, c'est une faiblesse.

Soyez fiers en vous-mêmes, vous qui êtes beaux; sachez maintenir votre ame belle comme son temple; car Dieu aime l'harmonie de l'ame et du corps; et quand ce dernier subira les outrages du temps, on ne détournera pas les yeux de vous, parce que vous serez beaux encore par les reflets intérieurs. Le front chauve de l'homme de bien, plaît à l'œil et inspire le respect; mais quand la débauche ou le vice l'ont dépouillé, il est flétri et repoussant.

Jeune fille, que Dieu fit belle, sois fière de ta beauté; c'est une dot précieuse que la sagesse doit porter à l'élu de ton cœur, mais ne sois pas vaine, car cette beauté deviendrait dangereuse pour les autres et pour toi-même. Les regards et les désirs criminels du vice glissent sur la modestie, mais ils s'accrochent toujours à la vanité.

Réfléchissons tous qu'une ame intelligente et immortelle ne doit apprécier la beauté du corps que comme un avantage de mince importance, et ne pas s'en prévaloir, comme valant mieux par elle et à cause d'elle.

Quelquesois la vanité, tant est grande la corruption du cœur, met son ostentation dans le crime. Le scélérat se vante de ses vices: dans ces repaires où sont entassés ceux que la société repousse de son sein, on voit les plus criminels, les plus audacieux, raconter avec fierté leurs horribles hauts faits. Parmi nous, n'entendons-nous pas tous les jours de jeunes débauchés se vanter de leurs conquêtes, outrager quelquefois, par de menteuses imputations, la vertu des femmes qui les ont repoussés?

La passion dont nous parlons ne saurait exister chez le philosophe qui a profondément réfléchi, et qui apprécie chaque chose à sa juste valeur. Il sait que toute louange est de courte durée comme la vie, et que les hommes ne sont d'accord sur les objets de leur admiration, ni entre eux ni avec eux-mêmes. Il sait que la vanité, qui est extérieure, git dans les formes, et que toute forme est périssable. Alors il s'attache aux principes éternels de la vérité et de la justice, qui ne sont point soumis aux caprices des hommes, et qui sont assez grands pour remplir l'ame, assez stables pour assurer à jamais son bonheur.

La vanité est un des maux de notre époque. Vit-on jamais pareille tendance à sortir de sa sphère. Quel est le père qui consente à laisser son fils dans la position où la Providence l'a fait naître? De là, l'immense quantité d'hommes qui végètent sur le pavé des grandes villes, avec des titres et des grades qui leur sont inutiles. Paris et la France sont pleins de Gilbert ignorés, de Newton sans emploi, d'avocats sans clients, d'artistes de toutes sortes. Tous ces hommes, enlevés à l'agriculture et aux arts, ne rendent rien à la société. Ils deviennent, en croupissant dans l'inaction et l'ennui, le levain de mille maux. Débauchés scandaleux, agitateurs sans principes, tous doués d'ambitions sans pâture, ils sont asservis par leur éducation à une foule de besoins qu'ils ne peuvent satisfaire. Ils oublient que la condition, imposée à tout homme ici-bas, est de semer pour recueillir, de donner pour recevoir, de travailler pour avoir le droit de vivre. Ils sont en partie la cause du malaise social qui nous travaille et nous ronge.

Si cette passion est mère de beaucoup de maux, elle enfante sur la terre un grande somme de bien. Il vaudrait mieux sans doute qu'il provint d'une source plus pure; mais tout bien est un bien, de quelque part qu'il vienne. Sans elle, quel serait le mobile des actions honorables chez les ames trop petites pour vibrer sous les nobles incitations de l'honneur et de la vertu. Elle va soulager l'infortune, elle entre dans la cabane du pauvre ou du moins lui fait l'aumône à la porte de l'hôtel qu'elle habite; elle habille les petits orphelins, donne aux veuves du pain pour leurs enfants. Elle bâtit des asiles à la vieillesse indigente, au pauvre malade, met sa pièce d'or dans le tronc des prisonniers. C'est elle qui produit souvent les actes brillants de courage et de dévoûment que nous admirons. Pour mettre un bout de galon à sa boutonnière, pour obtenir le regard du prince, elle affronte la mort sur les champs de bataille et peut sauver sa patrie. Les plus grands capitaines savaient toujours mettre en action la vanité du soldat. Napoléon donnait à certains régiments des noms glorieux qui les rendaient invincibles. Cette passion, mauvaise en soi, peut donc être bonne dans ses résultats; mais elle porte avec elle-même sa récompense. Quand le monde lui donne ses regards, et Dieu, l'empire des choses périssables, elle a selon ses mérites et ses désirs.

La vanité est une passion qui ne s'éteint qu'avec la vie. Elle met ses atours à une figure amaigrie et mourante. Puis, quand tout est fini, quand l'ame a secoué sa cendre et s'est envolée, elle prend cette cendre et l'environne de ses pompes, et l'Église a des vanités pour tous les rangs, comme le marbrier, des pierres pour toutes les fortunes, et le mensonge, des épitaphes pour tous les vices.

AMBITION.

Aux deux extrémités des êtres, sont placés Dieu et la matière. Tous deux ne veulent rien acquérir; la matière, parce qu'elle n'a pas de facultés, et Dieu, parce qu'il les a toutes. Entre ces deux abimes du néant et de l'immensité, existent les êtres vivants, doués d'une puissance qui ne demande qu'à s'agrandir, puisqu'elle est agissante. Celle de la brute correspond aux besoins et s'arrête aux limites qu'ils déterminent; celle de l'homme, aiguillonnée par l'intelligence, n'a point de bornes dans ses tendances, parce que les désirs de l'ame sont infinis, et qu'elle veut sans cesse développer son être, pour se rapprocher de son principe.

C'est donc encore ici l'amour de soi qui nous apparaît dominant l'homme et le faisant agir. Tant qu'il ne s'écarte pas de cette voie qu'il est dans sa nature de suivre, de cette voie faite pour mener à Dieu les intelligences, tant qu'il ne se trompe point sur le but qu'elle doit lui faire atteindre, il travaille réellement à son bonheur.

Mais il arrivesouvent que l'orgueil funeste, qui le tourmente depuis la chute, tourne ses facultés vers un but opposé et use ses forces à poursuivre de vains fantômes de félicité. Alors il s'érige à lui-même un autel dans son cœur, il se regarde comme la fin dernière de ses propres efforts; s'isolant de Dieu, il brise le cours de sa destinée et se laisse dominer par les choses de la terre. Ce n'est plus l'émulation de bien faire et de mériter, parmi ses frères et ses égaux, la couronne éternelle du juste, qui règne dans son cœur, e'est l'amour de la domination, c'est le culte de l'individualité égoïste et jalouse, qui veut tout assujettir à sa puissance, en s'élevant au-dessus des autres.

Telle est la source de l'ambition qui gouverne les hommes;

passion funeste, sœur de l'orgueil, qui les pousse, par des chemins divers, à la poursuite des illusions différentes qui les attirent. A l'un, elle souffle l'amour du pouvoir et de la domination, à l'autre, elle montre une auréole de gloire qui va ceindre son front d'un éclat immortel. C'est la palme de l'éloquence ou de la poésie, c'est le laurier des conquêtes. A cet autre, elle donne une soif immodérée des grandeurs, des titres et des honneurs; fortifiée par la vanité, elle veut éblouir par sa pompe et son luxe. D'autres fois, elle poursuit la richesse, et ne sera heureuse que quand elle éclipsera les fortunes les plus colossales.

Dans ce siècle d'orgueil, où l'homme fait tant d'efforts pour se séparer de Dieu et pour trouver en lui-même des éléments de grandeur, d'existence et de durée, l'ambition est une passion très-commune. On ne veut pas comprendre que l'égalité parfaite est impossible entre les hommes. Cette égalité ne peut exister qu'au point de vue des choses essentielles à l'être, mais jamais à celui des choses qui ne sont que contingentes. Tous les membres de la famille humaine sont égaux devant la justice divine, ils devraient l'être devant celle de la terre; en tant qu'êtres, ils le sont aux yeux de la morale. Mais les hommes prétendent aller plus loin encore : tous voudraient briser la hiérarchie sociale pour avancer personnellement; chacun croit valoir au moins ceux qui sont au pouvoir, et tend à les renverser pour se mettre à leur place. Tel est le secret et la cause de ces ambitions dévorantes qui mettent tant d'antagonismes en présence.

L'industrialisme, les gouvernements républicains et constitutionnels, feront toujours pulluler les ambitions, tant'que les hommes auront en vue la personnalité plutôt que la vertu, et qu'ils voudront avancer pour eux-mêmes plutôt que pour faire le bien.

Quelquesois l'ambition est, jusqu'à un certain point, un résultat d'organisation. Les hommes secs et bilieux, les mé-

lancoliques, ceux chez lesquels les facultés affectives sont peu développées, ont en général l'instinct personnel très prononcé; presque tous sont envieux; avec des facultés un peu étendues, ils deviennent ambitieux.

L'ambition est une passion des plus puissantes, elle domine toutes les autres, même l'amour physique; et cela s'explique par sa nature. Elle existe dans l'esprit, qui a des désirs immenses qui ne sont jamais assouvis; tandis qu'une multitude de passions, l'amour physique entre autres, ayant pour objet des satisfactions corporelles, sont, de leur nature, bornées et sujettes à la satiété.

Sans cesse elle se propose de nouvelles jouissances, et cet attrait est son motif d'action. Mais, chose remarquable, toujours les ambitieux se trompent, quand ils regardent ces jouissances comme des fins de la passion qui les domine; pour eux les fins, quand ils y sont parvenus, deviennent des moyens. L'ambition est insatiable, c'est un gouffre sans fond; comme le temps, elle dévore tout ce qui se présente à elle. Elle a cela de commun avec l'envie, qu'elle regarde toujours en avant, jamais derrière ou à côté d'elle. Un seul homme qui la dépasse, lui fait oublier qu'elle en a dépassé mille.

Lorsque nous marchons dans la campagne, nos regards sont bornés à l'horizon par un cercle qui se recule à mesure que nous avançons. Les enfants croient pouvoir arriver à ce cercle, mais les hommes sages sourient de leur simplicité. Tel est l'horizon des ambitieux, toujours il s'agrandit, toujours il fuit devant eux; et rien cependant, tant ils sont aveuglés, ne ralentit leur course.

Celui qui est entraîné par ce vice ne jouit de rien, parce que toujours ce qu'il désire, lui fait dédaigner ce qu'il posséde. Il ne jouit ni de sa gloire, qui lui paraît trop faible, ni des honneurs qu'on lui rend, parce qu'il en imagine de plus flatteurs; ni de sa puissance, parce qu'il voit des hommes

plus puissants que lui. Il est misérable dans le bonheur même, indigent au milieu de l'abondance : c'est Alexandre, maître du monde, et regrettant qu'il n'y ait pas un autre univers à conquérir : c'est Aman, favori d'un grand roi, plus puissant que son maître, et malheureux, parce que le seul Mardochée refuse de fléchir le genou devant lui.

A part ses déceptions et ses mécomptes, l'ambition a bien d'autres misères. Que d'avilissement quelquefois pour parvenir! Que de bassesses auxquelles il faut se soumettre! Aduler les hommes qu'elle méprise; encenser l'ignorance d'un protecteur; courber le front devant la puissance; flatter les passions de ceux qui lui servent de marche-pied; supporter les affronts; braver les dégoûts et les humiliations; faire en toute eirconstance abnégation de sa volonté propre; vendre son honneur et sa conscience ; mépriser les lois de l'équité de la morale : tel est le rôle pénible, avilissant, infâme, que joue l'ambition. Rien ne lui coûte : elle arrive en rampant où le pied lui glisserait en marchant debout. Orgueilleuse et abjecte, audacieuse et servile, toujours malheureuse, elle se ronge elle-même le sein. Elle souffre dans les moyens qu'elle emploie, elle est déçue dans ses espérances, et ne réussit qu'à accumuler des agitations sans nombre, et des chagrins cuisants autour d'une existence déjà si fragile et si misérable par ellemême.

Peu sont faits pour aller la tête haute où leur ambition les pousse, pour écarter d'une main ferme les obstacles sur la route, ou pour la trouver aplanie devant la supériorité de leur génie. Pour un de ces géants qui de siècle en siècle se mettent à la tête du monde, le dirigent ou le bouleversent, et montent, les ailes étendues, au faîte de la renommée, combien est-il de nains qui se glissent, en rampant, jusqu'à ces régions élevées que le vulgaire regarde d'en bas? Ce sont ces ambitieux du dernier ordre, et les plus nombreux, qui agitent la société, parce qu'ils rencontrent beaucoup plus d'antagonismes à combattre. Tandis que les premiers sont dans la

main de Dieu des moyens de régénérer, de punir le monde; ceux-ci sont les vautours éternels qui rongent le corps social; continuellement aux prises sur le terrain des honneurs et des places, élevant des concurrences à tous les talents, à toutes les vertus, éclaboussant partout le mérite.

Ces ambitions infimes produisent les agitations intestines qui nous travaillent sans cesse; ce sont elles qui font les émeutes et les conspirations, qui font jouer l'intrigue et la ruse, pour miner toutes les fortunes et toutes les gloires. A elles les scandales de toutes sortes qui déshonorent notre état social. Ne parlez plus à nos législateurs de ces modestes vertus romaines qui menaient à la gloire par le talent et les services; pour eux, la voie est plus courte, ils arrivent par la brigue et les bassesses. On s'occupe moins à présent de mériter les suffrages de ses concitoyens, que de les mendier et de les corrompre.

Maintenant le peuple est roi, dit-on; pauvre roi, que les ambitions des grands appauvrissent ou mutilent; il applaudit à la comédie que jouent ses maîtres, et il ne gagne à ce spectacle qu'ils lui donnent à ses dépens, que de s'associer, servile imitateur, à leurs mauvaises passions. L'ambition descend du faîte vers la base de la société; elle souffle dans les masses ses dévorantes ardeurs; chacun s'élance à la poursuite d'un rêve qu'il croit pouvoir accomplir, nul ne se croit faît pour remplir le rôle modeste, mais utile, auquel la Providence l'avait destiné. De l'avancement, de la richesse, voilà les cris de l'époque; on risque tout, on se précipite corps et biens dans les entreprises les plus incertaines, et l'affreuse faillite jette incessamment ses victimes à la misère, à la prison, au désespoir.

Triste destinée de l'homme; quand il regarde exclusivement les choses de la terre, il devient le jouet des infirmités de son cœur et de son esprit orgueilleux.

L'ambition cherche ses satisfactions dans des choses qui va-

rient suivant les lieux, les temps, les préjugés. Comme toutes les choses qui tiennent à l'esprit humain, elle est sujette à la versatilité et reçoit l'influence d'une foule de modificateurs. Le sauvage habitant des forêts du Nouveau-Monde met sa gloire dans sa vigueur et son courage; plus il suspend de chevelures ennemies dans son carbet, plus il est grand; plus il est tatoué de figures, ridicules ou grossières aux yeux de l'art, plus il est digne d'admiration. Le nègre du Sénégal ambitionne avec autant d'ardeur un vieux frac, seul vêtement qu'il aura, que nos tribuns l'habit galonné de premier ministre. L'ambition des anciens chevaliers était de porter l'épée la plus lourde et de désarçonner les plus vaillants; celle de nos hommes d'état, c'est de faire les plus beaux discours et de conquérir la plus grande part d'influence.

Insatiable passion, l'ambition veut de la célébrité, de la puissance, des honneurs, de la fortune, à tout prix. Le crime ne l'arrête pas : pour qui veut la fin, dit-elle, tous les moyens sont bons. Romulus tue son frère pour régner; Soliman commet un pareil crime; Mahomet insulte la divinité pour se faire chef de religion; Erostrate brûle le temple d'Éphèse pour immortaliser sa mémoire; un autre forcené assassine Galéas, duc de Milan, et s'écrie en souffrant le dernier supplice : « Si ma mort est cruelle, ma renommée est sûre, et la postérité gardera mémoire de ce que j'ai fait. »

C'est cette passion qui fait tous les hérétiques. Elle a renversé l'un des plus beaux génies de notre époque; elle a fait d'une des colonnes de l'église catholique, un agitateur populaire, un flatteur d'hommes de parti, un renégat honteux qui ne sait comment repousser un passé qui l'accable, et dans lequel, quoi qu'il fasse, son génie demeure enchaîné.

Lorsque l'ambition domine quelqu'une de ces ames puissantes devant lesquelles l'antagonisme s'efface, devant qui la fortune aplanit les voies, un de ces génies belliqueux, qui ne

rèvent que conquètes et domination, malheur à l'humanité. Alors vous voyez les hommes, courant après le fantôme de la gloire, suivre ces dévastateurs, se précipiter les uns sur les autres, comme autant de bêtes féroces, et des flots de sang couvrir la terre. Rien ne charme les yeux de ces ambitieux comme le spectacle d'un combat acharné: un million d'hommes, en effet, s'égorgent à cause d'eux. Leur regard domine ce champ de bataille, et leur volonté fait mouvoir toutes ces légions, tonner tous ces instruments de mort. Le lendemain, le sol sera couvert de cadavres, de tronçons humains; des milliers de malheureux resteront mutilés. Toutes les familles d'un empire verseront des larmes sur cette grande calamité, qu'on nomme une victoire; mais l'histoire l'inscrira sur ses pages, et la renommée la racontera dans l'univers.

Rien n'arrête ces fléaux des nations, quand ils ont assujetti la victoire : l'esprit de vertige s'empare de leur pensée, ils rêvent l'empire du monde; ils ne terminent une guerre que pour en entreprendre une autre. Pyrrhus quitte ses états pour essayer sa fortune contre la puissance de Rome; Alexandre dévaste l'Asie; quinze ans, Napoléon broie sous son glaive l'Europe toute entière; et pourtant il faut bien que ces torrents s'arrêtent, Dieu ne leur permettra pas d'anéantir le monde. Il les arme un instant de son glaive, mais il les brise quand il est au terme de ses desseins.

Ces époques de gloire coûtent aux nations bien du sang, des humiliations et de la honte, car tôt ou tard les opprimés se vengent. Les barbares livrent au pillage cette Rome qui les a rançonnés tant de fois; l'étranger vient insulter l'empereur sur sa colonne, et courber le front de la France, si longtemps orgueilleuse et puissante. Mais l'ambition ne voit point ce terme fatal; dans l'enivrement du succès, comment croire qu'Austerlitz et Wagram soient le chemin de Sainte-Hélène?

Pourquoi donc les hommes tourmentent-ils ainsi leur existence; ne seront-ils donc jamais convaincus que toutes ces vanités de l'ambition ne peuvent rien pour le bonheur? Le passé n'est-il pas là tout entier, attestant les désastres de l'ambition? De tous ces noms jetés à l'avenir par les ambitieux de tous les siècles, combien en est-il qui surnagent? Les plus glorieux pâlissent au bout de quelques années, de nouveaux événements occupent l'attention du monde; et après un siècle, tout ce qui s'est passé de mémorable n'existe plus que d'une manière vague et confuse dans la mémoire des hommes.

L'histoire n'inscrit dans ses fastes que les faits les plus remarquables : ceux qui sont de nature à compter pour quel que chose dans les destinées des nations. Elle oublie ou rejette tout ce qui n'a pas cette importance. Parmi les compagnons de César, il était un grand nombre de jeunes Romains qui pensaient arriver à l'immortalité en suivant sa fortune. Combien nous ont légué leur souvenir? Les faits même de notre histoire nationale nous apparaissent dans un lointain nébuleux, et les hommes qui se couvrirent de gloire aux yeux de leurs contemporains, qui furent placés à la tête des affaires, qui furent puissants par leur fortune, par leur éloquence, attirent à peine notre attention. L'herbe pousse vite sur les tombeaux, et les statues se succèdent promptement sur le piédestal de la renommée. La rouille des temps ronge les bronzes les plus glorieux, esface les plus belles inscriptions et mêle la cendre des héros à la cendre commune.

Où sont les monuments des Assyriens et des Mèdes? Combien la Grèce et Rome ont-elles de statues. Le vandalisme des nations ne vient-il pas aider le temps destructeur? A-t-il respecté la mémoire des rois de France, couchés dans les caveaux de Saint-Denis. N'abattra-t-il point un jour l'orgueil du Panthéon? Qui sait? Ninive n'a plus de place sur la terre, et le pâtre, assis sur les ruines de Sparte, ne sait pas même dire aux étrangers ce que furent ces colonnes et ces débris. Quelques siècles ont passé, et d'illustres voyageurs, interrogeant vainement ces

échos et ces marbres sur les gloires d'autrefois, ne peuvent que réfléchir sur les vanités humaines.

Tout est périssable ici-bas, et les générations de gloires se poussent dans le tombeau comme les générations d'hommes. Que sert de faire en tombant un peu plus de bruit que le vulgaire? Partout, c'est le signal qu'attendent l'envie, la calomnie, la vérité souvent, pour arracher à la tombe une gloire réelle ou fausse. Jamais ses splendeurs n'effaceront le meurtre de Clytus ni les gémissements qui sortent des fossés de Vincennes.

L'ambition pourrait braver le trépas et le temps; mais peutelle braver les coups du sort et les vicissitudes humaines. Celui qui s'assied sur un trône est-il bien sûr de ne pas mourir dans l'exil, dans les fers, ou sur l'échafaud. On remplirait ces pages de noms éclatants, si l'on voulait rappeler au lecteur toutes les catastrophes de l'ambition. Le Tasse meurt la veille de son triomphe. Thémistocle est banni; Manlius, précipité. Pompée et César, ces deux rivaux qui se disputaient le monde, meurent assassinés, le premier sur le rivage africain, le second au milieu du sénat de Rome. Sur soixante-seize membres qui ont dirigé la Convention Française, dix-huit furent guillotinés, trois se suicidèrent, huit furent déportés, six furent emprisonnés, vingt-deux placés hors la loi, quatre frappés d'aliénation mentale. Jamais plus d'ambitions ne surgirent, jamais non plus tant de désastres ne leur furent ménagés par la providence.

Il est un rocher perdu dans des mers lointaines, éloigné du monde, et qui semble placé là, pour être l'asile du désespoir. Naguère errait sur ses bords, en contemplant la mer, celui qui vit l'univers à ses pieds et qui traversait l'Europe trainant après lui ses nations et ses princes. Jamais les hommes ne furent témoins de tant de gloire et d'une si grande infortune. L'empereur Napoléon, gardé sur cet écueil par d'insolents geôliers, mourant loin de sa patrie, de sa famille, presque sans amis, est le plus grand exemple que nous ait légué l'histoire. Les monuments des hommes s'écrou-

lent ou s'enfouissent. Sainte-Hélène est un monument d'éternelle durée, qui proclamera dans tous les siècles l'impuissance de l'homme et la grandeur de Dieu, sans la volonté duquel rien ne s'accomplit ici-bas, et qui dit aux conquérants:

« Je viens à toi, ô prince superbe.... parce que ton heure est venue, et que voici le temps où je dois te visiter.... » (Jér. chap. 50, verset 54.) Voilà que tu es précipité dans l'abîme; ceux qui te verront s'approcheront de toi, et diront en te contemplant : Est-ce là cet homme qui a épouvanté la terre et ébranlé les royaumes? » (Isaïe, chap. 44, versets 45 et 46.)

Que font à l'ambition ces grandes leçons de l'infortune? Elle ne songe pas au passé, et l'espérance ne meurt jamais dans son cœur. Dans les chances d'un avenir incertain, elle accepterait, du reste, le malheur, la prison, la mort, pourvu qu'elle pût satisfaire la soif qui la dévore. C'est une passion qui ne s'éteint pas avec l'âge, et qui jamais ne se rassasie. L'ambitieux ne cède point volontairement la place qu'il occupe, il ne descend point du rang suprème; mais quand il ne peut plus s'agrandir, il retombe sur lui même et s'affaisse. Tous les hommes en place qu'on met à la retraite, s'étiolent rapidement, s'ils ne se jettent dans une autre sphère d'activité et d'ambition. Les gouvernements qui ont institué les titres honorifiques, les rubans et les croix, pour ceux qu'ils privent de leurs emplois, de leur puissance, connaissaient bien le cœur humain, et savaient qu'il faut consoler l'ambition par la vanité. Autant vaudrait condamner à mort ceux qu'on dépouille ainsi, que de les renvoyer sans compensation; à tout age, l'homme s'amuse avec des hochets.

L'ambition est une passion exclusive : rarement le cœur de celui qu'elle domine, se laisse aller à d'autres impulsions. Pour celui qu'elle maîtrise, la nature a perdu son charme ; il reste sourd à cette sublime harmonie de la création, qui donne des jouissances si pures au cœur calme qui sait l'entendre. Tous ces plaisirs, qui sont le délassement du travail, le charme du loisir, sont pour lui sans attrait. Il oublierait voloutiers qu'il est époux et père. Il n'a point d'amis et ne regarde les hommes que comme des obstacles ou des moyens. Il ne s'assied point au banquet de la famille et de l'amitié, ou bien son palais n'y sent point la saveur des mets. Le chemin de l'ambition est frappé d'aridité. Ainsi, quand l'haleine brûlante du désert a traversé la plaine, les herbes sont desséchées, les arbres dépouillés de feuillage, et la mort attriste la contrée où naguère la riante nature étalait ses trésors.

L'activité dévorante qui entraîne la victime de l'ambition, ne lui laisse aucun repos. Ses facultés cérébrales, toujours exaltées, surexcitent tout l'organisme. Le sang circule avec force et fréquence, le cœur est le siége de palpitations violentes, les poumons respirent plus rapidement et avec peine. Les digestions s'opèrent mal. Le front est sillonné de rides profondes. Les sourcils, contractés et rapprochés. Les yeux caves lancent des regards secs et perçants. La bouche serrée n'a plus de sourire, le teint ne brille plus des roses de la santé. Les cheveux blanchissent ou tombent avant l'âge.

Des altérations profondes sont en germe dans ces organisations toujours fouettées par la fièvre. L'anévrisme, le cancer de l'estomac, les obstructions viscérales, finissent ordinairement les jours des hommes en proie à cette passion.

Souvent l'intelligence ne peut résister à cette exaltation; elle se déprave. C'est dans les rèves et les aberrations de la folie que l'ambition termine sa carrière. Les maisons d'aliénés sont remplies d'empereurs, de conquérants, de millionnaires, de papes, de saints, de Dieux même. Les poètes, les grands orateurs y abondent. Là, plus d'entraves à l'ambition, plus de convenances qui la restreignent, plus de considérations qui l'arrêtent. Cette vaste plaie se montre dans toute sa nudité. L'empereur se drape dans sa pourpre trouée, et sous les insignes ridicules dont il s'est affublé, il prend tous les airs, toutes les poses de la puissance et de la majesté. Le conquérant parle de ses victoires; incessamment il va partir pour

achever de soumettre l'Europe. Il écrit ses instructions à ses généraux. Un autre, qui regarde le ciel et qui fait une dépense exubérante de gestes grandioses, est un Dieu qui d'un signe fait voler les nuages et dirige la foudre. Celui-ci, monté sur un tertre, harangue une immense assemblée et domine les masses par la force de son éloquence.

Quel spectacle et quels enseignements! Quoi! cet ambitieux, si fier et si vain, qui révait l'empire du monde et la gloire, est un pauvre fou qui se donne en spectacle et qui excite le rire des enfants et la pitié des hommes.

Ambitieux, qui vous élevez insolemment au-dessus des autres mortels, qui rêvez les grandeurs et la puissance, descendez dans ces asiles, venez vous instruire à la vue de ces misères, apprenez où peuvent conduire les égarements de l'amour de soi, et quel est le terme des vanités humaines: une place à l'hôpital des fous aux ambitions les moins heureuses; à celles que la fortune adopte, quelque catastrophe sanglante; l'histoire est là pour vous le dire.

Les secours de la médecine et de la morale sont à peu près impuissants pour guérir l'ambition. Cette passion est sourde aux conseils, et sent difficilement son mal. Le médecin prescrira à l'ambitieux un régime alimentaire sédatif; il le nourrira de laitage, de fruits, de légumes; il ne lui permettra pas l'usage des boissons alcooliques. Il exigera qu'il prenne quelque exercice qui fatigue son corps; la chasse, la pêche, l'agriculture, lui seront utiles. Il tâchera de réveiller son esprit au charme de l'étude, à l'amour des beautés de la nature. Le calme d'une belle campagne, les émotions douces de la solitude font oublier parfois les bruits du monde. Jamais l'ambitieux ne guérira, tant qu'il restera spectateur des luttes de l'ambition. Comme un soldat qu'excite le bruit lointain d'un combat, il sentira bouillonner son sang et renaître en lui ces désirs impétueux qui l'entraînaient naguère. Le médecin devra

conseiller la fréquentation de quelques personnes sages et satisfaites de leur sort.

Sans doute, ce bonheur tranquille dont il sera témoin, cette vie paisible au sein des jouissances si pures de l'amitié, de la famille, calmeront sa fougue ambitieuse.

Mais c'est à la religion qu'appartient ici le plus beau rôle, le plus utile. C'est elle qui pourra présenter à l'ambitieux ces hautes considérations qui font rentrer l'homme en lui-même. Elle lui montrera la faiblesse humaine comparée à la majesté de Dieu; elle lui fera comprendre combien sont vides pour l'avenir toutes ces préoccupations dans lesquelles il s'égare; elle lui montrera la petitesse des choses de la terre et l'importance des choses du ciel; elle lui dira comment le Seigneur se joue des ambitieux, comment il a précipité les anges superbes qui s'étaient révoltés contre lui, comment il a brisé les hommes orgueilleux de tous les siècles. La religion domptera ce cœur hautain, prosternera ce front superbe devant celui qui voit d'un même œil le pauvre et le monarque, l'esclave et le conquérant.

Bientôt guéri d'une ambition vaine, cet homme accomplira docilement sa destinée dans les voies de la Providence. Il fera le bien aux hommes sans attendre d'eux sa récompense, et, dégoûté des vanités de la terre, il marchera à la conquête d'une immortalité qui ne lui sera point ravie, parce qu'elle ne dépend pas du caprice de la fortune, mais de la justice de Dieu.

COURAGE.

Dans l'intérêt de leur existence et de leur bonheur, tous les êtres vivants et sensibles sont entraînés à résister aux dangers qui les menacent, et à surmonter les obstacles qui les arrétent. Cette disposition, qui tient au principe même de la vie, est la source du courage. Chez l'animal, il est purcment instinctif; chez l'homme, il est instinctif et réfléchi.

Le courage instinctif tenant aux propriétés vitales, dépendant de l'organisation, n'est qu'une force aveugle qui nous pousse à sortir vainqueurs des périls. Le courage réfléchi, procédant de la vigueur de l'ame et des déterminations de l'intelligence, est en nous cette disposition qui nous porte à repousser des dangers, à entreprendre quelque chose de hardi, de grand, à souffrir des revers ou des douleurs. Jean-Jacques n'a pas pensé à cette distinction importante quand il a dit : « Le courage n'est pas une vertu, mais une qualité heureuse commune aux scélérats et aux grands hommes. » Il y a aussi loin du courage instinctif au courage réfléchi, que de la brute à l'intelligence, et souvent aussi loin que du crime à la vertu.

Le premier se développe quand l'existence est menacée; c'est une réaction subite des forces vitales, une révolte du principe de la vie contre ce qui tend à lui porter atteinte. Il est lié à l'état d'organisation; il dépend d'une multitude d'influences physiques qui peuvent l'exalter, ou bien l'affaiblir et l'étouffer en entier.

Très énergique dans les êtres vigoureux et fortement constitués, le courage instinctif est souvent presque nul chez ceux qui n'ont qu'une constitution frêle et délicate. Les maladies, les souffrances, la faim, la soif, le travail de la digestion, la perte du sommeil, la fatigue, le froid, la chaleur, peuvent l'annihiler entièrement, comme d'autres influences physiques peuvent l'amener au plus haut degré d'exaltation.

Le milicien sans énergie, qui tremble à l'idée même du danger, qui va fuir devant l'ennemi, n'a souvent besoin que d'être excité par des boissons alcooliques pour devenir un autre homme. Le feu qu'elles allument dans son sang monte à son cerveau, jette un voile sur les timidités de l'ame, et le précipite intrépide au milieu des dangers.

C'est ce genre de courage qui scul est capable de cette exaltation factice, qui enlève à l'ame la faculté de mesurer le péril. C'est lui qui s'enflamme aux roulements des tambours, aux détonnations meurtrières; l'odeur de la poudre, l'entraînement du combat, la vue du sang, le cliquetis des armes, les cris des mourants, les airs belliqueux de la musique guerrière, tout contribue à l'allumer de plus en plus. Les combattants perdent la conscience de ce qu'ils font. Ils sont alors comme des machines mises en mouvement par une force intérieure invincible.

Le courage instinctif est parfois au service du crime; il brille souvent du plus vif éclat chez les contrebandiers, les pirates, les brigands.

Le courage réfléchi procède de l'ame; il ne s'inspire pas des mêmes influences que le premier : ses motifs sont tous puisés dans les sentiments du devoir et dans l'obligation où il est de résister aux atteintes portées à son existence, à son honneur, à sa dignité, à sa vertu. Il ne peut pas être expliqué par la force de l'organisation, car il existe souvent chez des individus faibles et chétifs, incapables d'une action physique énergique; souvent même chez des êtres timides, qui surmontent leurs dispositions naturelles par l'énergie de la volonté.

Cette espèce de courage est une des plus belles manifestations de la liberté de l'être pensant, qui peut, quand il le veut, dominer ses instincts et vaincre les tendances que la nature a mises en lui.

L'homme courageux ainsi, marche au bien et résiste au mal, avec toutes les puissances de l'ame, qui sont incalculables, en s'aidant, autant que possible, des puissances physiques, qui peuvent être faibles et même insuffisantes. Presque jamais il ne met cette noble faculté de son intelligence et de son cœur au service des passions mauvaises, car elle n'a de force et de va-

leur que quand elle prend ses racines dans la vertu et dans les inspirations du devoir. Rien n'est beau comme le spectacle d'un homme de bien qui se pose fièrement, parce qu'il le doit, en face d'un danger qu'il apprécie et qu'il redoute. Rien n'est sublime comme le dévoument qui lui commande parfois le sacrifice de sa vie à son devoir, qui met l'instinct physique de la conservation au-dessous de la dignité morale, et qui exige un noble sacrifice de soi-même.

Le véritable courage se connaît dans tous les événements de la vie; il est utile à chacun de nous pour supporter les traverses et les vicissitudes de l'existence. Il a sa source dans les réflexions, l'étude, la philosophie, et surtout dans une conscience pure et dans le sentiment religieux. Il s'affermit dans les conseils et se guide par la prudence. Il est toujours ce qu'il doit être; il ne faut ni l'exciter ni le retenir.

Sur le champ de bataille, il sait commander, tandis que le courage instinctif, qu'on nomme la valeur, ne sait que combattre. Il est éclairé, et ne s'expose jamais sans un motif suffisant. Il voit l'étendue du danger, la grandeur de l'obstacle, et raisonne sur les moyens de les surmonter. La valeur se précipite imprudemment sans rien calculer. S'il est vaincu, il a encore des ressources, tandis qu'elle est désespérée, impuissante. Il n'a besoin ni de témoins ni d'éloges; il combat pour accomplir son devoir; il est modeste dans son triomphe. La valeur veut être admirée; elle cherche les regards et les honneurs: elle se pavane fièrement après le combat, et demande des titres et des croix.

Le courage suit le héros blessé sur son lit de souffrance; il ne tremble pas plus sous le couteau qui le mutile, que sous les boulets de l'ennemi. La valeur ne sait pas souffrir; un lit de douleur est son tombeau. Elle est sujette à des faiblesses étranges. Parfois le bruit du tonnerre la fait frémir; elle tremble dans les ténèbres et recule épouvantée à l'aspect d'un reptile inoffensif. Le vrai courage n'est point esclave de ces terreurs; son ame se tient calme et puissante dans de hautes régions,

immobile comme un roc qui voit blanchir à ses pieds l'écume des mers.

La valeur est souvent au service de l'ambition; elle veut l'immortalité.

Dévastateurs illustres, qui dédaignez la paix, repos stérile où languissent, dites-vous, les ames vulgaires, les siècles sont à vous, votre mémoire aura des autels, votre cendre un Panthéon. Mais c'est avec le sang que vous versez que l'histoire écrit vos noms, et ce temple de l'immortalité, but de votre ambition, vous ne l'atteindrez qu'en foulant des générations détruites. Sur le seuil, vous trouverez la misère des peuples, qui en est l'éternel gardien.

Quant à vous, héros vraiment courageux, qui ne saisissez le glaive qu'à l'appel de la justice, un temple aussi vous est réservé : c'est celui de la vertu. Vous y marcherez précédés des bénédictions des peuples; si ce temple est moins admiré des mortels, c'est qu'il est plus haut que la terre et hors de la portée de ses regards.

Dans ce que nous venons de dire, nous n'avons garde de contester au courage militaire les palmes qui lui sont dues, nous prétendons sculement qu'il n'est vraiment digne d'éloges que quand il est réfléchi et inspiré par le sentiment du devoir. Le courage guerrier est une vertu des plus nobles, et le plus utile rempart de la patrie. C'est lui qui la couvre au dehors et la maintient forte au-dedans. C'est lui qui veille pour le salut de tous, et qui donne sa vie sans hésiter. Kléber, aux champs de la Vendée, pressé par l'armée royaliste, dit à un officier:—
« Vous voyez ce poste dangereux, vous allez vous y faire tuer » pour le salut de l'armée. — Oui, mon général, répondit ce- » lui-ci. » Brave soldat, la sublimité de ton langage et de ta mort doit te placer, dans l'estime des nations, bien au-dessus des Alexandre et des Napoléon!

Notre histoire de France est pleine de traits semblables, et ce n'est pas une prétention mal fondée de dire que nul peuple au monde n'a tant brillé par son courage que le peuple français. Courage bouillant, valeureux, emporté quelquefois, mais plein de générosité et de noble dévoument, toujours au service de la justice et de la faiblesse, couvrant de son glaive quiconque était allié ou implorait protection.

Si ce courage national s'est maintenu dans sa splendeur pendant tant de siècles, il faut en chercher ici la cause en dehors de toute idée de réaction : c'est à la noblesse qu'on le doit. C'est là qu'il était héréditaire et considéré comme un devoir.

Qu'était en effet la noblesse? Anciennement les princes choisissaient dans leurs armées ceux qui s'étaient illustrés par leur courage, et leur donnaient des titres transmissibles par voie de descendance. Ils les faisaient riches et honorés, mais à la condition qu'au premier appel de la patrie, ils seraient prêts à verser leur sang pour elle. Eux et leurs enfants le devaient jusqu'à la dernière goutte. On ne leur demandait pas autre chose: hors le temps de guerre, ils pouvaient se reposer dans leurs terres, et leur repos était noble, car ils avaient l'œil attentif, l'oreille tendue; au moindre bruit de guerre, cette armée d'élite entourait la monarchie.

L'enfant s'habituait de bonne heure à l'idée de combattre; son succès dans les armes était le but de l'ambition de sa famille; sa mère l'exhortait à bien faire en lui racontant les exploits de ses aïeux; elle lui donnait ses premières armes, et le jour du départ était une fête de famille.

La paix n'était pas oisive : de magnifiques tournois entretenaient l'ardeur belliqueuse, étaient des écoles et des théâtres où la noblesse était obligée de faire ses preuves. Ainsi formée, on la trouvait toujours sur la voie de l'honneur et de la gloire. Dans les désastres de la patrie, son sang coulait à flots, témoins les champs d'Azincourt et de Poitiers,

Maintenant qu'elle n'est plus appelée à défendre exclusivement la patrie, son but primitif est détruit; elle a le tort de n'en pas choisir d'autre. L'oisiveté de beaucoup de ses membres est un véritable crime social, un vol fait à la chose publique. On ne peut réclamer le privilége des droits, quand on n'a plus celui des devoirs; il faut acheter le repos par le travail : la noblesse est rentrée de fait sous le niveau commun.

Le courage, dans les événements ordinaires de la vie, est plus utile à l'humanité que sur les champs de bataille. Le guerrier qui affronte la mort, est souvent moins courageux que le malheureux qui supporte avec résignation les chagrins et les tourments dont il est accablé. Sans lui, que deviendrions-nous, dans les regrets, les affections, les déceptions de toutes sortes, au milieu de toutes ces sources de larmes que Dieu attache à l'amour des créatures?

Voyez cette jeune mère caressant son unique enfant, comme elle est heureuse! Elle vit de présent et d'avenir dans ce tendre objet de son amour. Quels soins, quelle vigilance! Sa sollicitude écarte devant les pas de son enfant tout ce qui pourrait blesser ses pieds, attrister son cœur. Elle s'est en quelque sorte incarnée en lui, elle respire par sa bouche, elle voit par ses yeux, elle aime dans son cœur. Pauvre mère, ton amour est il donc un soleil trop ardent qui fasse languir et mourir la fleur sur sa tige? Peu à peu elle se penche et se flétrit; quelque vers meurtrier l'aura piquée au cœur. En vain tu l'arroses de tes larmes; en vain tu mets ce cher enfant sur ton sein, qui est plein de vie; sur ton cœur, qui est plein de prières. Bientôt les cieux ont un ange de plus, et la terre, une tombe. Pour toi, tout est brisé. Le présent est rempli de larmes, l'avenir n'a plus d'étoile qui brille, le passé revient avec son bonheur effacé, il se fait une nuit dans ton cœur, et tu invoques le trépas. Mais une clarté que Dicu t'envoie vient luire au sein de ta nuit obscure; des devoirs te sont imposés : c'est le courage de les accomplir qui t'arrive; il ne console pas, mais il fait vivre.

Vous qui compreniez l'amitié, ce saint mariage des ames, qui vous abandonniez à ces douceurs en pratiquant ces devoirs, votre ami faisait partie de vous-mêmes. Son cœur avait vos souffrances et vos joies ; son bras était votre appui dans les sentiers difficiles ; au jour du danger ou de l'infortune , il vous a làchement méconnu et s'est enfui. Cette cruelle déception , ce déchirement d'une affection si sincère , si dévouée de votre part , comment les supporterez-vous ? Ne faudra-t-il pas que votre ame appelle à son secours le courage de la résignation ?

Pauvres calomniés, sur qui le monde répand sans pitié l'amertume de son langage, qui devenez la proie de ses jugements et de ses haines; fronts vertueux qu'il couvre d'infamie, qu'il met au ban de l'opinion, comment pourrez-vous vivre sous les regards méprisants, devant le rire de l'ironie, cette arme des gens sans cœur, mais si cruelle? Qui vous sauvera du désespoir, si votre ame courageuse et ferme, couverte du bouclier de sa conscience, ne sait pas regarder le monde d'en haut; comme l'aigle, une troupe d'enfants insultant à son vol? Avec le courage, vous restez grands et dignes au milieu de ses honteuses clameurs; les puissances de votre ame se rassemblent, et vous méprisez le monde à votre tour, parce qu'il est l'asile des plus ignobles préjugés, le séjour des petitesses et des misères; parce qu'il a des calomnies pour toutes les vertus, et de la boue pour tous les fronts élevés.

Malheureux de toutes sortes, vous que l'infortune accable, que la misère tient sous la griffe de la faim, qui n'avez pas où poser votre tête pour sommeiller, vous pour qui tout se colore en noir, qui n'apercevez autour de vous aucun visage ami, aucune lucur d'espérance, ne semblez vous pas dévoués à la souffrance, comme Prométhée à son vautour? Dites, n'iriezvous pas demander à la mort un asile, un lieu de repos, un terme à vos tortures, si Dieu ne versait dans vos ames ces trésors de courage, de fermeté, qui les élèvent au-dessus du malheur des douleurs et de la faim?

Qui n'admirerait pas les effets du courage chez les malheureux que la maladie dévore, qui jour par jour sentent leur vie s'affaiblir et regardent sans sourciller la tombe entr'ouverte, dominant, par le calme de l'esprit, les tortures de la matière? Nous, médecins, que nos fonctions appellent auprès de tout ce qui souffre, nous sommes souvent témoins de traits de courage qui meurent dans le sein de la famille, quoique plus admirables que bien des hauts faits immortalisés par l'histoire.

En 1845, après l'affaire de Roche-Cervières, M. de Beauveau, atteint de plusieurs blessures fort graves et perdant beaucoup de sang, fut apporté à l'ambulance où se trouvaient un grand nombre de blessés vendéens, et aussi quelques-uns de l'armée impériale; vu la gravité de son état, le chirurgien voulut le panser le premier. « Non, Monsieur, dit-il, tous ces braves gens sans fortune sont plus utiles que moi à leur famille; si du retard doit être funeste à quelqu'un, que ce soit à moi, je serai pansé le dernier. » Un de ses aïeux avait fait la même chose sur un autre champ de bataille. (L'auteur tient ce fait de son père, chirurgien en chef de l'ambulance où fut apporté M. de Beauveau).

Nous avons parlé du sentiment religieux comme source de courage, c'est en effet à lui qu'on en doit les traits les plus remarquables et les plus nombreux. Est-il rien de beau dans leur dévoûments sublimes comme les martyrs de la religion chrétienne? Contemplez ces victimes du devoir sous la hache altérée, montant sans trembler sur le bûcher qui s'allume; voyez-les déchirées par des bêtes féroces, entendez craquer leurs os dans les instruments de torture; leur bouche ne s'ouvre que pour bénir le ciel et demander grace pour leurs bourreaux.

Ces héros, si grands de force et de courage, qui sont ils pour la plupart? De faibles femmes, de tendres vierges, qu'un regard fait rougir; des enfants qu'on arrache à leurs mères; des vieillards débiles, et pourtant la férocité des bourreaux est vaincue, le courage des victimes se rit des supplices, l'ame triomphe de la matière, il semble qu'elle n'assiste pas au martyre du corps. Cette puissance du sentiment reli-

gieux est si grande que beaucoup le traitent de folie. La philosophie, parce que ses dévouments, à elle, sont comme un néant auprès des siens, le nomme fanatisme et enthousiasme.

Sous quelque point de vue que l'on considère le courage, on voit que c'est un des plus beaux sentiments de l'homme. C'est lui qui le soutient dans l'adversité, le fait avancer dans le bien et lui donne l'énergie nécessaire pour accomplir ce que le devoir lui prescrit. C'est lui qui lutte continuellement contre tous les éléments de destruction répandus en si grand nombre autour de nous; il élève l'ame au-dessus de la crainte et de cet affaissement moral qui l'assujettissent à toutes les influences mauvaises, et la rendent incapable de volonté et d'action. Quand le corps devient la proie de la maladie, le courage de l'ame lui prête des forces, le met en état de résister au mal. Il est certain que ceux qui en sont dépourvus deviennent plus promptement victimes de la mort.

Ce n'est pas sculcment sur le champ de bataille, en face de grands dangers, en présence de hautes infortunes, de profondes afflictions, que le courage est utile à l'homme. Il est des devoirs des plus simples et des plus naturels, que nos préjugés, que l'état de nos mœurs nous empêchent de pratiquer facilement. Prendre la défense des absents, énoncer ses opinions quand il le faut, manifester ses croyances, ce sont là des choses bien simples, et que cependant l'on ne fait pas sans courage.

Malheureusement, notre siècle qui s'éclaire de plus en plus dans les sciences d'intérêt matériel, et qui ne rêve qu'industrie, n'a plus d'opinions, tant il s'est prostitué à toutes; plus de croyances religieuses, tant il se montre indifférent à ce qui touche à l'ame. Il jette son dédain et ses plaisanteries aux convictions, soit politiques, soit religieuses, couvrant son ignorance à l'aide du sarcasme et de l'ironie; il fait reculer bien des consciences, il fait commettre bien des apostasies. C'est un fait déplorable que, pour se mettre au-dessus de pareilles

AMOUR DE SOI.

255

misères, il faille réellement plus de courage que pour affron ter des balles sur un champ de bataille.

PRUDENCE.

La prudence est une vertu qui fait apercevoir et éviter les dangers et les fautes, et pratiquer ce qui est convenable dans la conduite de la vie. Charron dit qu'elle est l'art de la vie, comme la médecine est l'art de la santé.

Tous les êtres vivants, ayant reçu de la nature l'amour de leur conservation et de leur bien-être, sont par là même portés à rechercher ce qui leur est utile, et à éviter ce qui leur est nuisible. L'animal, qui n'a pas de raison, n'est pas pour cela abandonné sans défense aux dangers qui l'environnent; la Providence l'a pourvu d'un instinct, qui bien souvent le garde d'une façon plus certaine que les raisonnements dont l'homme est si fier. La plupart des animaux ont des sens dont la perfection est si grande, qu'ils les avertissent presque toujours de la présence ou de l'approche des dangers. Rien n'est perçant comme l'œil de quelques oiseaux; rien n'est infaillible comme l'odorat du chien.

Le naturaliste, qui n'éprouverait qu'une stérile admiration devant les miracles de la nature animée, qui ne sentirait pas le besoin de remonter, dans ses méditations, jusqu'à une intelligence suprême et créatrice, serait bien le plus ingrat ou le plus inconséquent des êtres. Quoi! cet instinct si vrai qui dirige l'animal, qui dépasse quelquefois' la puissance de la science et de la raison, ce n'est pas la main d'un Dieu qui veille sur ses créatures? Malgré l'aveuglement systématique ou stupide de certains hommes qui le nient, il nous a toujours

paru que c'est là une des plus hautes, une des plus admirables manifestations de l'action divine.

Le jeune agneau choisit dans les pâturages les plantes salutaires, et ne touche pas aux herbes vénéneuses qui s'y trouvent mêlées. Le petit oiseau est saisi d'effroi et prend la fuite, quand un milan paraît dans les nues; tous les quadrupèdes sont terrifiés à l'aspect d'un animal enragé; le cheval avertit son maître de l'approche des bêtes féroces. Qui donc leur a enseigné ces choses, qui leur a donné tant de science, et qui les a rendus si prudents?

N'est-ce pas ici le lieu de nous humilier profondément, en voyant combien est misérable ce que nous appelons notre intelligence, à côté de ces règles si sûres qui président aux actions des bêtes? Nous naissons dépourvus des plus simples notions, et tandis que les petits des animaux trouvent et connaissent instinctivement les aliments qui les nourrissent, nous périssons de besoin quand une main étrangère ne vient pas à notre secours. Plus tard, abandonnés aux incertitudes de notre raison, nous traversons l'existence en nous blessant à tous les obstacles, en commettant tous les jours de nouvelles fautes; jamais nous ne possédons une somme d'expérience assez forte pour agir avec sécurité.

Le point essentiel, pour un être raisonnable et qui s'aime, est d'acquérir la sagesse et la prudence, d'appliquer son intelligence à prévenir le repentir dans chacune des démarches de la vic. Sans doute, nous n'arriverons jamais à la perfection sous ce rapport; mais si le parfait nous est interdit, nous devons viser au mieux. C'est en nous perfectionnant de jour en jour, en profitant des lumières de la science et de la raison, des leçons de l'expérience, que nous accomplirons dignement la tâche d'épreuve qui nous est imposée.

Tous les hommes ne sont point également susceptibles de prudence ; cette vertu dépend d'une multitude de circonstances individuelles ou générales , physiques ou morales. Le jeune homme est rarement prudent : comment pourrait-il l'être? La prudence est le résultat des réflexions et de l'expérience, et il n'a pas assez vécu pour avoir beaucoup acquis dans ces matières. Une grande puissance d'intelligence et de raison, une véritable supériorité de génie, peuvent quelquefois lui permettre de puiser dans son propre fond des règles sages de conduite; mais ce cas est exceptionnel. Il est rare que, même avec les plus belles dispositions, il ne s'abandonne pas à son impétuosité, et ne subisse pas les nécessités de son caractère aventureux et avide d'expérimentations.

Quand la carrière s'ouvre splendide devant ses regards, il ne prévoit point les dangers qui l'y attendent. Il entre dans la vie comme un étranger dans une société où tout est nouveau pour lui; à tout instant, il hasarde sa santé, son existence, affronte les difficultés et les dangers. Les conseils lui paraissent le langage méticuleux de la pusillanimité; ses forces, qu'il n'a point essayées, lui semblent capables de tout entreprendre et de tout accomplir. Il agit comme s'il était seul au monde, ou plutôt comme si le monde était fait uniquement pour lui. Il manque aux règles les plus simples de la politesse et des convenances; si les gens sages n'excusaient son inexpérience, il s'aliénerait bientôt l'affection de tout le monde. Ignorant une multitude de choses, il en parle avec une incroyable assurance. Dans les discussions, il tranche, il domine, et ne veut jamais céder; en un mot, il met avant tout ses goûts et ses passions. Cet âge est le désespoir des mères et le plus dangereux de l'existence tout entière.

L'âge mûr a déjà reçu bien des leçons, éprouvé bien des mécomptes, apprécié beaucoup de choses à leur juste valeur; il est plus prudent que la jeunesse sous une infinité de rapports. Il sait mieux qu'elle éviter les dangers physiques, vivre en bonne intelligence avec ses semblables, et s'attirer par ses procédés leur estime et leur affection. Mais il est victime des spéculations, des entreprises aventureuses. Pour tout dire, en un mot, il est prudent à propos de tout ce qu'il a expérimenté,

quant au reste, il ne l'est guère davantage. Notre destinée est de faire sans cesse à nos dépens l'étude de l'avenir, et l'expérience, sous bien des rapports, ressemble à un homme qui marche à reculons, les yeux ouverts sur le chemin qu'il vient de faire, et dans la plus profonde ignorance de ce qui se trouve derrière lui.

C'est pour cela qu'on dit la vieillesse si expérimentée. Elle l'est en effet, à propos de tous les événements accomplis depuis longues années. Elle peut donner à autrui des conseils, parce que les mêmes choses se présentent souvent dans la vie humaine. Mais s'il lui était donné de pousser plus loin sa carrière, elle irait encore bien souvent étudier à ses dépens les mystères de l'avenir.

Le vieillard est doué d'une extrême prudence pour tout ce qui tient à la vie physique, parce que c'est en effet ce côté de l'existence qu'il est le plus facile d'assujettir à des règles fixes de conduite, fruit de l'expérience. Ses forces s'en vont, il ne les compromet plus. Tous ses mouvements sont lents et pénibles; il sent que ses membres sont raidis et fragiles; il évite avec soin tout ce qui pourrait le heurter. Toujours il marche avec précaution; rien n'est important pour lui comme les soins qu'il prend de sa santé et de son bien-être.

Les femmes sont en général plus prudentes que les hommes, parce qu'elles ont la conscience de leur faiblesse. Leur ame timide et craintive s'émeut à la moindre apparence de danger. Elles s'épouvantent des choses les moins capables de nuire.

De toutes les constitutions, la moins portée à la prudence est la sanguine. L'homme de cette constitution est vif, emporté, bouillant, se laisse aller à ses impulsions, et n'écoute pas les conseils. Rarement la réflexion met un frein à ses impétueux élans.

Le bilieux est aussi doué d'une extrême hardiesse, mais il écoute davantage la voix de la raison. — Le nerveux est trop capricieux pour qu'on puisse, sous ce rapport, lui assigner une place. Tantôt il est méticuleux à l'excès, tantôt il se laisse entraîner aux actes les plus imprudents avec une facilité inouïe. Son caractère ressemble au vent, qui change à chaque instant et s'élance avec violence dans n'importe quelle direction. — L'homme prudent par excellence, c'est le lymphatique. Dans son caractère, jamais rien d'impétueux; dans ses actes, jamais rien de hasardé. En tout, il procède avec mesure et consulte son intérêt avant d'agir.

S'il compromet jamais son existence, sa santé, sa fortune, s'il est jamais aux prises avec une difficulté quelconque, on peut affirmer d'avance qu'il n'y pas de sa faute, et qu'il a pris toutes les précautions dont il est capable.

L'éducation que reçoivent les hommes, contribue souvent à les rendre prudents ou non. Il est bien certain que l'enfant dont on aura sans cesse réfréné les écarts, qu'on aura entouré de soins, de conseils, sera plus prudent que celui qui n'aura écouté que les instigations de sa nature. Le jeune citadin, élevé dans la mollesse et le repos, n'affrontera pas le danger, comme le robuste enfant des campagnes, habitué à braver l'intempérie des saisons, à se livrer à des jeux sans cesse environnés de périls. Que diraient les femmes de nos villes, si elles voyaient leurs enfants grimper sur les arbres, courir sur la pointe des rochers, franchir les ravins et les précipices?

Les leçons de gymnastique, que l'on fait prendre maintetenant aux jeunes gens, nous paraissent devoir exercer une bonne influence sur leur caractère. En même temps qu'elles développent leurs forces, elles leur apprennent ce dont ils sont capables; ce qui les éloigne autant de la pusillanimité, aussi opposée à une saine prudence, que la témérité elle-même:

Les maladies, qui ôtent souvent aux hommes le sentiment de leurs forces et de leur puissance, les rendent prudents et circonspects.

Parmi les causes morales de la prudence, on en trouve quelquefois qui ont une action extrêmement remarquable. Le despotisme, par exemple, qui met sans cesse l'individu en garde contre les abus du pouvoir, contre les trahisons de ceux qui l'entourent, lui inculque une prudence salutaire. Quelquefois même elle le pousse, sous ce rapport, à un excès vraiment condamnable. Il devient défiant, dissimulé, et se sépare en quelque sorte du reste de la société. Les facultés de l'homme ne se développent que dans l'atmosphère de la liberté. Dans les fers ou dans l'esclavage, elles s'étiolent et s'abrutissent.

Les études sérieuses et profondes, celle de la philosophie, de la psycologie surtout, en mettant la pensée humaine en face de la grandeur de Dieu et de ses œuvres, l'amoindrissent et la confondent. L'homme, en se vóyant si peu de chose à côté de tant de puissance et de majesté, n'a plus en lui-même l'extrême confiance qu'inspire l'orgueil. Il devient prudent dans ses actions, réservé dans son langage. Il comprend qu'il ne doit point s'exalter dans l'admiration de ses actes et de sa personnalité. C'est pour avoir agi autrement, pour s'être confiés à leur propre sens et laissé séduire par l'admiration d'eux-mêmes, que tant de philosophes ont erré dans leur science, que tant d'hérésiarques se sont séparés de l'Église.

La prudence est une vertu qui doit régler notre conduite par rapport à nous-mêmes et aux autres. Par rapport à nous-mêmes, il faut qu'elle nous porte à choisir, dans tout ce que nous faisons, un but réellement digne de nos soins. En qualité d'êtres raisonnables, nous ne devons pas dépenser notre vie en futilités, perdre nos jours à poursuivre le bonheur dans des voies que proscrivent la morale et la sagesse. Sous ce rapport, elle doit s'appliquer à toutes nos passions, pour en diriger les tendances, pour en réfréner les écarts. Il faut qu'elle soit sans cesse présente à notre raison, pour lui dire ce qu'il faut entreprendre, ou ce dont il faut qu'elle s'abstienne. Nous devons la consulter surtout dans ces circonstances graves de la vie qui influencent l'avenir tout entier. Dans le choix d'une profession, dans l'acte irrévocable du mariage, dans les liaisons d'affection que nous contrac-

tons. Nous ne devons rien faire de grave, sans lui soumettre nos projets avec une impartialité réelle et un esprit complétement désintéressé.

Mais, au dessus de toutes les choses qui occupent ici-bas la pensée des mortels, il est une destinée d'outre-monde à laquelle nous devons songer. Nous serions dépourvus de toute prudence, si nous négligions de porter nos regards vers ce but suprême et final de tout être intelligent. S'il est une chose digne à tous égards de nos soins et de nos efforts, certes c'est celle-là. Que sont donc les intérêts de la terre et d'un jour, auprès de ceux du ciel et de l'éternité? N'est-ce pas une véritable folie que la conduite de ceux qui oublient cette grande affaire, pour s'occuper des vanités et des misères de cette vie périssable?

Lorsque nous avons fait choix du but vers lequel nos efforts doivent tendre, la prudence doit encore nous porter à considérer s'il nous est possible de l'atteindre. Un but peut être fort louable en soi, et cependant hors de notre portée. Tous les jours, il arrive que faute d'avoir mesuré ses forces, on tombe de fatigue sur le chemin.

La véritable prudence redoute rarement un pareil malheur. Elle ne se fait point d'illusions et demeure autant éloignée d'une présomption fatale et coupable, que d'une défiance pusillanime. S'il est mal de trop présumer de ses forces, il est tout aussi mal de se laisser aller à une lâche défiance de soi-même, également coupable envers la dignité de l'homme et envers l'espérance que nous devons avoir dans le secours d'en haut. Pour bien faire, il est bon de garder une certaine mesure entre la confiance extrême et la défiance de soi.

Quoique nous ayons dit de l'expérience, quelque restreinte que soit la confiance que nous lui accordions, et quelque petit que soit le nombre des circonstances dans lesquelles elle puisse nous servir, nous croyons que ce serait une grande faute de ne pas écouter ses conseils et de ne pas profiter des leçons qu'elle donne. Pour tout ce qui ne tient point au côté purement moral de l'homme, l'expérience a une grande valeur. Quant aux faits matériels, aux événements, le passé est bien souvent l'image de l'avenir. Ordinairement on peut croire que de ce qu'une chose a eu lieu de telle manière, elle aura lieu encore de même. L'homme qui ne suivrait pas ce fil d'Ariane dans le labyrinthe de la vie, serait imprudent et coupable.

Souvent Dieu, dans sa clémence ou dans sa justice, envoie de salutaires leçons aux mortels. Si les peuples voyaient clair dans ce livre des avertissements d'en haut, il est probable qu'ils ne s'exposeraient pas, comme ils le font sans cesse, aux hasards des révolutions et des guerres. Que changent-ils en définitive? un tyran pour un autre, un prince pour un consul, ou bien, comme l'a dit un auteur recommandable, un lion pour plusieurs tigres. Toujours des maîtres, c'est la loi des choses humaines; ainsi va le monde depuis qu'il existe, en dépit des utopies et des rêves, des penseurs et des faiseurs de réformes. L'humanité, quoiqu'on dise, n'arrivera jamais ici-bas à la perfection. C'est au ciel seulement qu'elle pourra entrer dans la vie parfaite. A la terre, les jours de l'épreuve et des larmes; à l'éternité, le repos définitif et le bonheur.

Quelque hautes que soient nos destinées et nos tendances, nous avons ici-bas des devoirs à accomplir vis-à-vis de nos semblables; et dans notre intérêt même, la prudence nous commande de vivre avec eux en bonne harmonie. Nous devons, autant qu'il est en nous, chercher à mériter leur bienveillance et leur estime. Sous ce rapport, la prudence humaine est d'accord avec les enseignements divins, avec les commandements du Sauveur, venu pour prêcher avant tout la charité, l'amour, et enchaîner l'humanité dans ces liens d'affection fraternelle, qui unissent tous les hommes à lui-même et entre eux.

Pour mériter de la part de nos semblables les sentiments dont nous parlons, tous nos actes doivent être dirigés par la justice et par ce précepte qui renferme toute la morale : « Ne » faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qui vous

» fût fait. > (Tob., ch. IV, verset 46.) « Et faites-leur ce que

» vous voudriez qu'ils vous fissent. » (Matt., ch. v11, verset 4.)

La prudence doit aussi diriger notre conduite par rapport aux autres. Nous avons bien assez de nous-mêmes et de nos propres affaires, pour occuper notre esprit et nos instants. Celui qui parle sans cesse des autres, qui songe plus à leurs affaires qu'aux siennes propres, est un insensé ou un méchant. Ne consentons jamais à nous charger de ce qui regarde autrui, que dans le cas où la charité, l'humanité, nous le commandent. Rarement les hommes sont satisfaits de ceux qu'ils emploient ou qui s'intéressent à eux. Il faudrait, pour qu'il en fût autrement, que toutes les pensées fussent semblables, et que chacun comprit les mêmes choses de la même manière.

Laissons voir à ceux qui nous chargent de leurs intérêts, que nous n'acceptons que par devoir, par envie de leur être utiles, et que nous n'avons point la présomption de les conduire aussi bien qu'ils le feraient eux-mêmes. Ne promettons jamais que notre bonne volonté, et ne garantissons pas le succès de ce que nous entreprenons.

La prudence est une des vertus les plus utiles à l'homme; c'est celle qui dirige sagement sa conduite et le tient constamment dans la voie de la justice et de la fidélité. C'est d'elle que le grand roi Salomon disait : « Faites tous les sacrifices » pour l'acquérir. » (*Prov.*, ch. IV, verset 7.)

PARESSE.

Quel que soit le côté sous lequel nous examinions l'homme, partout il nous offre les traces de sa grandeur passée, et les afflictions de sa condition actuelle. Ainsi que nous l'avons déjà dit, il y a en lui d'étranges contradictions, des oppositions étonnantes. La tête au ciel et les pieds sur la terre, intelligence sublime et chétif assemblage de parties mortelles, il est le mystère du monde actuel, l'esclave et le roi de la création.

Partout et toujours il a dans son ame comme un souvenir héréditaire de grandeur et de puissance, et comme un roi détrôné, il n'a d'autre but, il le sent bien, que la conquête de ce qu'il a perdu. Ce que Dieu lui avait donné, maintenant il faut qu'il le mérite, et fils de ses œuvres, il exécute chaque jour la terrible sentence portée contre lui. Sa vie est une lutte continuelle contre l'ignorance et la misère. Ce n'est qu'au prix d'efforts persévérants qu'il arrache à la science ses secrets; le pain qu'il mange est trempé de ses sueurs. Il n'a rien sans travail, le travail est un boulet attaché à son pied; mais c'est la conséquence et la punition de la chute originelle; il est aussi pour l'homme un moyen de réhabilitation. C'est par lui qu'accomplissant la volonté divine, il reconquiert jour par jour sa perfection passée, et mérite de rentrer en possession du ciel.

Le travail est donc pour l'homme une nécessité et un devoir. Mais il a dans le fond de sa nature l'amour du bonheur, immense, illimité, et il répugne à tout effort pour être heureux. Il voudrait une félicité calme et tranquille, sans être obligé de l'acheter au prix de ses veilles et de ses sueurs. Quand il s'abandonne à cette tendance qui est en lui, il ne tarde pas à devenir l'esclave de la paresse, et à en subir les funestes effets.

La paresse est l'amour de l'inaction physique ou morale.

Nous sommes tous plus ou moins disposés à ce vice : le repos est notre tendance et notre but; nous travaillons tous pour arriver à ne rien faire et pour jouir au sein de l'oisiveté des douceurs de la vie. — L'artisan, qui gagne péniblement le pain de chaque jour, espère que bientôt ses économies le rendront possesseur d'une modeste habitation, où il n'aura plus qu'à finir dans le repos, sa vie si durement commencée. — Le commerçant, dont le sort est sujet à tant de vicissitudes, dont la fortune peut être en un instant dévorée par la banqueroute, par les naufrages ou les guerres, ne travaille tant d'esprit et de corps, que pour se retirer des affaires et jouir paisiblement du fruit de ses veilles. — Le militaire, cet amant de la gloire, qui va pour elle affronter le trépas, n'a d'autre espoir qu'une retraite pour ses vieux jours, et, du reste, personne ne possède comme lui le secret de l'oisiveté. — L'homme de lettres est en général ennemi de toute activité physique, et rien n'est doux pour lui, comme une nonchalante quiétude sur de soyeux divans ou sous de moelleux ombrages.

Tous les hommes ont donc pour but le repos. Certes, ce penchant si naturel n'est pas un mal; il est permis de savourer le fruit du travail, de se reposer dans la douce aisance de sa vieillesse, des fatigues de la vie et des labeurs de la jeunesse. Mais ce qui est contraire à la volonté divine, aux devoirs sociaux, c'est de se reposer avant le temps, de jouir sans travailler et sans en avoir conquis le droit.

Epicure et sa morale avilissante, en préchant la paresse, en la montrant comme le bien suprême, abrutissaient et dissolvaient la société. L'homme a bien assez de ses penchants intimes, de ses instincts pervers, pour le porter au mal : il ne faut pas donner à ses vices la sanction de la philosophie et les ériger en vertus. Honte aux sophistes assez impudents, pour mépriser à ce point les principes de la morale éternelle et le bon sens des nations!

Les causes qui disposent à la paresse sont nombreuses; essayons de les énumérer:

L'enfance est ennemie du travail, toute occupation sérieuse lui répugne. La nature a voulu que cette première période de la vie fut consacrée tout entière à la croissance de l'individu. Manger, dormir, exercer son corps dans des jeux proportionnés à ses forces, voilà ce que l'enfant est appelé à faire. A lui le bonheur de vivre sans inquiétude; les soucis qui rongent l'existence humaine ne sont pas de cet âge. L'enfant sait qu'il a dans ses parents une providence attentive qui veille à tous ses besoins. Il s'endort mollement dans cette confiance naturelle et ne comprend pas l'importance du travail.

Le vieillard, qui jette sur le passé des regards tristes et désenchantés, se demande où l'ont conduit tant de veilles, tant de travaux. Au printemps de son âge, quand toutes ses facultés, à l'apogée de leur puissance, lui montraient un avenir impérissable, il travaillait avec courage pour se procurer une vie fortunée et tranquille. Maintenant il a fait la triste expérience des choses de ce monde: l'avenir lui montre un tombeau, ses facultés s'éteignent, il abandonne tout, et tout l'abandonne; pourquoi donc userait-il le reste de ses forces à travailler? A-t-il encore des projets et des espérances? N'a-t-il pas assez pour mourir? Tel est le découragement qui rend son intelligence inactive. D'un autre côté, ses organes ont perdu leur ressort; la paresse et l'insouciance s'emparent de lui et le bercent jusqu'à la tombe, comme un enfant qu'on endort.

Souvent la paresse a ses racines dans une constitution molle, efféminée, incapable d'une réaction énergique. Celle qu'on nomme lymphatique, y prédispose le plus. Il en est de même de tous les accidents d'organisation qui sont un obstacle à la vigueur du corps, à la facilité des mouvements; ainsi, l'obésité, la longueur démesurée des membres, les vices de conformation.

La fortune qui rend l'homme insoucieux du lendemain, qui amollit son esprit et son corps dans des jouissances de toutes sortes, l'incline à l'apathie et à la paresse. Celui qui n'a point à craindre l'indigence, s'habitue volontiers à croire que l'argent dispense du travail, supplée à l'instruction et aux qualités de l'esprit. Aussi voyons-nous la paresse et l'ignorance

habiter plus souvent les châteaux que la demeure de ceux qui n'ont pour fortune que leur travail.

La chaleur qui énerve le corps, émousse la vivacité de l'esprit et rend les hommes paresseux. L'indolence et l'oisiveté sont naturelles aux peuples de la Torride. Voyez le nègre du centre de l'Afrique, étendu sur sa natte, abrité sous un ajoupa de feuillage ; il respire nonchalamment les molles tiédeurs de l'atmosphère; à peine s'il consent à user de ses forces, pour se procurer le maïs ou les fruits dont il se nourrit. Toutes ses journées se passent ainsi: l'ignorance la plus stupide, la malpropreté la plus dégoûtante, et tous les vices qu'engendre la paresse, le jettent dans le dernier degré d'abrutissement. Voyez ce voluptueux Asiatique, soumis à l'influence débilitante d'un climat semblable. La mollesse de l'atmosphère, les enivrants parfums des fleurs; la beauté du ciel, qui colore des teintes les plus pompeuses des sites enchanteurs, coupés de bouquets d'oliviers, de bois d'orangers fleuris; l'ombre épaisse des platanes et des sycomores; l'abondance des fruits les plus suaves et les plus délicieux; tout, dans le paradis qu'il habite, contribue à flatter ses sens. La civilisation de l'Asie semble n'avoir eu d'autre but que de demander aux arts de décupler ses jouissances : aussi, couché tout le jour sur ses divans ou sous l'ombre de ses jardins , l'Asiatique s'endort au bruit des cascades, des chants d'oiscaux, et rien ne peut l'arracher à la paresse. Tout, au reste, semble fait pour l'y enchaîner sans cesse : les plaisirs enivrants du sérail, le despotisme d'un gouvernement qui tue les ambitions, les croyances d'une religion fataliste qui paralyse la volonté humaine en la soumettant au destin.

Un sommeil trop prolongé, l'usage immodéré des boissons enivrantes, la bonne chère, les plaisirs de l'amour, sont des causes très fréquentes du vice dont nous parlons.

Rarement l'homme, quand il fait mal, peut dire qu'il agit avec ignorance : la bonté providentielle de son auteur multi-

plie sous ses pas les préceptes et les enseignements. S'il ouvre les yeux et contemple la nature, il voit chacune des créatures accomplir les fonctions qui lui sont assignées. L'être brut comme celui que la vie anime, ne dérogent point aux lois d'ordre et d'harmonie qui gouvernent le monde. La paresse ne pousse pas les animaux à se refuser au travail nécessaire à leur existence; chacun d'eux pourvoit à ses besoins, nul n'est à charge à autrui. Quoi de plus admirable que ces colonies d'insectes où règnent tant d'ordre et tant d'activité! Quel prodigieux travaux accomplissent les castors! L'aigle se fait une aire, le lapin, une demeure souterraine; le fourmillon, cet étonnant géomètre, attend au fond du précipice qu'il a creusé, le passage de sa proie; l'araignée, plus habile encore, tend, pour arrêter la sienne, des filets construits avec un art merveilleux. Nul n'est oisif dans ce vaste atelier, et partout l'ordre existe sous la main puissante qui l'impose.

Si l'homme, en contemplant la terre, rencontre à chaque pas les traces de la puissance humaine, c'est que le travail des générations précédentes l'a fertilisée, embellie. Au lieu des ronces et des forèts incultes qui la couvraient, partout d'abondantes moissons flottent au gré des zéphirs; les montagnes étalent aux rayons du soleil leurs flancs tapissés de vignes. Cà et là de nombreux troupeaux animent le paysage qui, au lieu de l'uniforme et désolant aspect d'une contrée inculte, offre aux regards le spectacle varié de prairies émaillées de fleurs, de champs dorés d'épis, de vergers où les fruits abondent. Là, c'est un torrent maîtrisé qui prête sa vague à l'industrie et broie le produit des moissons; plus loin, c'est un pont gigantesque qui saute un sleuve escarpé. La vapeur qui gronde sur les rails d'un chemin de fer, entraîne avec une incroyable agilité des milliers de voyageurs. Des monuments superbes, orgueil des siècles qu'ils semblent destinés à compter, élèvent sièrement leurs têtes dans les cieux. Une seuille volante emporte la pensée humaine d'un hémisphère à l'autre, et raconte aux siècles futurs les secrets des temps passés. Des foudres de

bronze hérissent nos remparts, et les foudres du ciel viennent mourir impuissantes sur l'aiguille mystérieuse où le génie de l'homme les contraint à tomber.

Tout le bonheur dont nous jouissons, tous les bienfaits d'une civilisation avancée, c'est au travail que nous les devons. Et malgré ces enseignements, la paresse érige ses autels au milieu de nous, et le temps qui pousse les générations, rencontre cependant des hommes qu'il lui faut traîner à reculons dans la vie. Apathiques et lâches, engourdis dans une oisiveté honteuse, ils vivent aux dépens de la société qui travaille et qui sue. Ils s'endorment nonchalamment dans les douceurs du présent, sans s'inquiéter du lendemain; peu leur importe le sort du monde, quand rien ne trouble leur repos. Pour eux, rien n'est comparable au bonheur de ne rien faire : tout ce qui demande de leur part application d'esprit ou fatigue corporelle, leur est insupportable. Quand une affaire se présente, ils trouvent toujours des raisons pour n'y pas apporter leurs soins; elle offre trop de difficultés, ou bien elle peut être remise à un autre moment.

Quelquefois, les paresseux se donnent un mal infini à chercher des raisons plausibles de persévérer dans leur passion. Il y a cependant certaines choses qui ne leur paraissent pas une occupation. Pour beaucoup, les longues heures consacrées à la toilette, ne comptent pas comme temps perdu. Dans quelque position que soit l'homme, il faut bien qu'il dépense son activité à quelque chose. Quand il est laborieux, il s'occupe de choses utiles; quand il est dominé par la paresse, il s'occupe de futilités: c'est là qu'est toute la différence.

Le sommeil est une des plus chères affections des paresseux : se mettre au lit est pour eux un bonheur, et s'en arracher, une véritable souffrance. Ils aiment en général la bonne chère et tout ce qui peut flatter les sens.

L'homme, dominé par le vice dont nous parlons, est ordinairement doué d'un certain embonpoint; il hait le mouvement et la fatigue, il marche lentement; la nonchalance perce dans tout ce qu'il fait, il a l'air de souffrir pour parler. Partout où il est, il cherche à s'appuyer; il n'a pas la force de porter son corps, il se couche autant qu'il le peut, c'est la position qu'il aime le mieux. Souvent il est malpropre et négligé dans sa tenue. Son visage annonce la santé, mais aussi le peu d'énergie dont il est doué. Sa chair est molle et blafarde, ses joues tombantes, ses yeux mornes et cernés; les étages de son menton descendent sur sa poitrine. Il aime les spectacles et les fêtes, tout ce qui pour lui est un espoir d'amusement, et cependant il se plaint sans cesse de l'ennui qui le consume; la vie lui pèse, il la considère comme un fardeau. En effet, c'en est toujours un pour celui qui la traîne; il faut avoir le courage de la porter.

L'homme est éminemment actif; ce n'est que dans le travail qu'il développe les facultés de son corps et celles de son esprit. Un exercice modéré, mais suivi, donne aux organes plus de consistance, augmente leur sphère d'action, leur puissance. Le bras du travailleur est plus musculeux que celui du fainéant. C'est dans les fades tiédeurs du repos que l'organisation s'étiole.

Quelle différence ne remarque-t-on pas entre le robuste habitant des campagnes, habitué à braver l'intempérie des saisons, à affronter la fatigue, dormant sur un lit dur, se levant avec l'aurore, et le voluptueux citadin, qui passe sa vie sur des coussins, qui craint la fatigue la plus légère et se plonge pour dormir dans des flots de duvet. Le premier, plein de vigueur, fortement organisé, offre sans danger sa poitrine au souffle glacé des hivers, son front à l'ardeur du soleil caniculaire. Un léger courant d'air, la plus petite variation de température, donnent au second une pleurésie ou tout au moins un rhume de quelques semaines. Le premier offre dans toute sa personne un type parfait de la belle humanité, puissante et grandiose; le second, comme une plante privée d'air

et de lumière, est un être chétif et malingre, qui ne vit qu'au prix de précautions et de soins infinis.

C'est dans le travail aussi que l'intelligence s'agrandit et s'élève, qu'elle entretient les heureuses dispositions de la nature. Combien ne voit-on pas d'hommes merveilleusement doués, briller un instant par leur génie, et s'éteindre prématurément dans l'oisiveté? Le génie ne subsiste point par sa propre force: il faut qu'il s'alimente au-dehors; c'est une slamme qui meurt quand elle n'a plus rien à consumer. A ces vastes cerveaux d'ouvriers et de laboureurs, une seule chose a manqué, peut-être, pour étonner le monde par les splendeurs de l'intelligence, et cette chose, c'est le travail intellectuel. Ceux que leur fortune et leur position mettent à même de cultiver le don précieux de l'intelligence, et qui s'abandonnent lâchement à la paresse, sont coupables envers Dieu, qu'ils offensent; envers eux mêmes, qu'ils deshéritent des dons les plus précieux du ciel; envers la société, à laquelle ils doivent compte de leurs facultés.

Les maux physiques qu'entraîne la paresse sont nombreux. C'est elle qui dispose à l'obésité et rend l'homme impropre au mouvement. Sous son influence, les humeurs lymphatiques s'accumulent, les organes s'engorgent, les congestions, les obstructions se forment. Elle traîne à sa suite tout le triste cortége des maladies nerveuses et vaporeuses. Les femmes qui s'y abandonnent sont sujettes aux affections utérines, aux fleurs blanches et à mille autres incommodités. Les fonctions digestives ne tardent pas à s'altérer; de profondes lésions organiques minent sourdement l'existence, et la mort vient frapper une proie que le travail et une vie active eussent pu lui ravir encore longtemps.

L'homme doit vivre en travaillant; c'est la loi infligée à chacun de nous à son entrée au monde, et quiconque s'y soustrait est indigne d'exister. Nul n'a le droit de vivre du labeur d'autrui. « Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger, » dit saint Paul. Quand il se propose pour modèle aux habitants de

Thessalonique, il s'exprime en ces termes : « Nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne, mais nous avons travaillé jour et nuit avec peine et fatigue, pour n'être à charge à aucun de vous. »

C'est là, ce nous semble, l'héroïsme véritable de l'apostolat.

Est-il rien de plus honorable que de subvenir par son travail à ses propres besoins et à ceux de sa famille? Cependant, par un renversement étrange de tous les principes et de la saine raison, il est des hommes qui s'honorent de leur oisiveté. Le respect environne l'être inutile à la société, qui s'engraisse des sueurs de ses semblables; et celui qui produit, qui tire péniblement du sein de la terre la nourriture commune: le laboureur, l'ouvrier, l'homme de travail enfin, n'est entouré d'aucune considération. Fainéantise, noblesse ou fortune, sont trois choses qui maintenant semblent faites pour aller ensemble. Est-ce qu'un titre de noblesse doit frapper un homme d'incapacité? Est-ce que la fortune lui permet de ne rien faire? Quoi! c'est parce que vous devez davantage à la société, parce que vous avez plus large part à ses faveurs, à sa protection, que vous ferez moins pour elle? Vous qui êtes riches, si vous ne savez pas utiliser votre fortune, si vous n'en êtes pas les dispensateurs intelligents, ne craignez-vous pas que ceux qui travaillent, et qui, malgré cela, sont couverts de haillons, couchés sur des grabats, assiégés l'hiver par le froid, amaigris par la faim, ne viennent, dans leur détresse, piller vos demeures somptueuses, et réparer de vive force l'injustice de la fortune?

Si parfois la paresse se prélasse dans les aises que procure la richesse, le plus souvent elle conduit sa victime à l'indigence.

L'affreuse pauvreté devient la punition de celui qui ne veut rien faire : « Les ronces et les orties poussent dans son champ, et les murs de sa maison tombent en ruines, » dit l'Écriture. Son épouse , que le chagrin dévore, n'a pas de pain pour ses enfants; leurs larmes et leurs cris de détresse déchirent son ame, et la pauvre mère va mendier. Le paresseux n'est point ému de ce spectacle, car sa sensibilité s'émousse, son cœur s'endurcit; bientôt il deviendra criminel. L'oisiveté ouvre le cœur à tous les vices, et livre la pensée à toutes les inspirations perverses. La paresse engendre la débauche, et la débauche mène au vol. Les fastes de nos cours d'assises ne démontrent que trop ces tristes vérités.

Peu à peu le paresseux perd les facultés de son esprit, et celles de son corps s'usent avec rapidité; il tombe dans l'abrutissement et devient à charge à la société. C'est un être immonde, c'est une brute humaine qu'elle nourrit et qui ne peut lui être d'aucune utilité.

La funeste influence de la paresse ne se borne pas à dégrader ainsi l'individu, elle s'étend jusque sur les peuples et les avilit comme nation. Ouvrez l'histoire : à toutes les époques vous verrez les voluptueux Asiatiques vaincus et dominés par de faibles armées d'Européens. Quelques Anglais suffisent pour maintenir sous le joug les immenses populations de l'Indoustan. Toujours les hommes du Nord, robustes et habitués aux privations, ont fini par l'emporter sur ceux des contrées méridionales. Leur domination s'est maintenue jusqu'à ce que la civilisation les cut amollis et plongés dans la paresse. Ainsi, les Tartares sont venus s'énerver et se démoraliser sur le trône de la Chine. Les Turcs ont perdu leur mâle vigueur sur la pourpre impériale de Constantinople; et, dans notre Europe, les descendants des Romains et des Ibères, engourdis dans la paresse, ont laissé tomber le sceptre du courage aux mains des Francs et des Germains.

A côté des bienfaits immenses d'une civilisation progressive, la nationalité des peuples doit redouter beaucoup l'influence du bien-être matériel et de la démoralisation qui souvent en est la conséquence. Dans de telles conditions, l'égoïsme enfonce ses racines dans le corps social, la paresse s'y infiltre et met les libertés sur la pente de l'esclavage. Les révolutions

se succèdent, et des peuplades barbares, balayant tout le clinquant des civilisations corrompues, fondent avec leur épée de nouvelles dominations. Tel est le cercle dans lequel roule l'humanité. Quand la paresse s'empare d'un peuple, on peut être certain de sa décadence.

Quels sont les remèdes à opposer à la paresse?

Il est rare que l'homme fait ne garde pas les inclinations de l'enfance ; et quand la jeunesse s'est écoulée dans l'indolence et la paresse, l'amour du travail se manifeste rarement plus tard. Il faut accoutumer de bonne heure les enfants à aimer le travail, et c'est chose facile, quand on sait profiter de la curiosité qui leur est naturelle. Ils ont besoin de savoir tant de choses, de s'expliquer tant de phénomènes qui les frappent! Il faut leur dire souvent que le travail est le chemin de l'avenir, et que sans lui la vie est un fardeau. Les exemples surtout stimuleront leur émulation, car l'enfance est orgueilleuse et envieuse. Il faut utiliser ces défauts en les inclinant au bien. Il ne convient pas de laisser les enfants inactifs; une sage mesure doit répartir tous leurs instants entre l'étude et des jeux proportionnés à leur force. Il ne faut pas non plus les élever d'une façon trop molle et trop délicate. Une nourriture saine et réparatrice leur convient mieux que les friandises, qui les rendent gourmands et làches. Un lit dur est préférable pour eux à un soyeux duvet. Ils apprendront à supporter le froid et la chaleur ; si trop de précautions les entourent , malheur à eux quand elles viendront à leur manquer.

Les maîtres s'attacheront à leur inculquer fortement que la vie a ses devoirs, et que le travail est un des plus importants que l'homme puisse accomplir. Ils leur diront qu'il ennoblit, élève l'homme, et que l'oisiveté le dégrade. Avant tout, ils leur enseigneront les préceptes divins de la morale chrétienne, qui disait aux Juiss: « Vous ne lierez point la bouche du bœuf qui foule vos grains dans la grange, » et aux Chrétiens: « L'homme qui laboure, et celui qui bat le grain, doivent

espérer de participer à la récolte , » faisant ainsi du travail un droit à la possession.

Quand la paresse appartient à l'àge mûr, elle est difficile à déraciner. Toujours un vice est établi sur les ruines de quelque vertu. Combien d'hommes vaincraient la paresse, s'ils pouvaient rompre les liaisons, les intrigues qui dévorent tous leurs instants, s'ils ne s'abandonnaient pas sans cesse au torrent des pensées et des désirs dépravés! C'est à chaque homme à sonder sa plaie et à dire ce qu'il trouve au fond ; c'est l'œil de la conscience qui doit voir le mal et appliquer le remède. Celui que la bonne chère engourdit, qui digère au lieu de vivre, et qui, comme le boa, s'endort dans une apathie léthargique, doit embrasser un régime de vie tout opposé. Une nourriture frugale, pas trop abondante, l'abstinence des liqueurs et des vins recherchés, lui seront recommandées. Celui qu'une obésité génante incline au repos, devra choisir une profession qui l'oblige à marcher, à dépenser en activité l'exubérance funeste de sa santé. L'exercice du corps allége l'intelligence; mais tôt ou tard trop d'embonpoint étousse les élans du génie. L'homme est un être mixte auquel l'équilibre entre le corps et l'ame est absolument nécessaire.

Si la paresse tient à quelque maladie, et chez les femmes cela est très fréquent, il faudra la combattre comme symptôme, en attaquant la cause. La chlorose, les fleurs blanches, certaines affections nerveuses, disposent à ce vice les organisations frêles, peu susceptibles de réagir énergiquement. La médecine emploiera dans ces cas les moyens appropriés. Mais l'isolement, la lecture des romans, les émotions théâtrales, les siestes nonchalantes, seront absolument défendus. L'air de la campagne, les distractions, quelquefois la gymnastique, les voyages, seront employés avec succès. Aux êtres malheureux, qui n'ont plus d'affection pour la vie et qui veulent mourir, on offrira les secours de l'amitié, les préceptes et les consolations de la religion. Enfin, le médecin, dans tous ces cas différents, devra avoir assez de délicatesse, de tact, pour apprécier chaque

circonstance, et en tenir compte dans le traitement d'un mal si pernicieux à l'individu qu'il atteint.

Mais si la paresse envahit une nation, quel remède employer? C'est alors que les hommes graves et amis de la vérité attendent avec anxiété la tourmente sociale qui se prépare, et demandent à Dieu de ne pas châtier trop sévèrement, et de ne pas rayer des nations les peuples qui s'endorment dans l'orgueil de leur progrès, qui n'aspirent qu'au bien-être matériel, fermant l'oreille à la voix des apôtres pour écouter les leçons dissolvantes du philosophisme.

AVARICE.

L'or et l'argent sont la valeur représentative de la plupart de nos jouissances; c'est à ce titre seulement qu'ils valent quelque chose, car en eux mêmes ils ne sont pas si précieux que beaucoup d'autres métaux, ils le sont moins que la terre qui prête aux végétaux la fécondité de son sein. Aussi, pour les sauvages du Nouveau-Monde, un clou, une hache, avaient la valeur d'un monceau d'or. Si nous sommes avides de les posséder, c'est que nos passions arrivent par eux au but qu'elles se proposent; quant au moyen en lui-même, certes elles le dédaignent profondément, c'est la fin qu'elles aiment et qu'elles veulent.

Cependant il en est une, la plus inepte de toutes, l'avarice, qui détourne ses affections de leur fin naturelle, la jouissance positive et réelle, pour les placer dans le moyen lui-même. Elle aime l'or et l'argent pour les posséder, et pour jouir non pas de ce qu'ils représentent, mais de leur possession ellemême. Elle s'arrête dans l'idolâtrie de la matière, ravalant à

ce point l'intelligence humaine, qu'elle la place sous la domination d'un vil métal, qu'elle lui fait aimer de la boue et de la fange.

Ah! nous comprenons bien l'entraînement coupable de l'ame vers les séductions de la gloire et de l'ambition; nous concevons même qu'elle s'abaisse aux jouissances des sens, qu'elle se vautre dans les sales voluptés de la débauche. Il y a là du moins un attrait réel, quelque infime et quelque dégradant qu'il soit; mais nous ne saurions comprendre l'adoration stupide du veau d'or, le culte servile de la matière brute. L'avarice a presque pour nous la profondeur d'un mystère.

Nous définirons cette passion : l'amour excessif de l'argent non pas pour en jouir , mais pour le posséder.

En elle-même l'avarice est quelque chose d'abject et de vil; mais, pour comprendre parfaitement tout ce qu'elle a de hideux, il faut songer aux vertus dont elle est l'exclusion. Que deviendrait le monde, si Dieu n'avait mis au cœur de tous les hommes la pitié, la bienfaisance, la charité, qui sont ici-bas les ministres de sa Providence tutélaire? Que deviendrait la société, si le pauvre, malade et courbé d'ans, ne recevait pas l'aumône de l'opulence; si les miettes de la fortune ne tombaient pas dans l'asile de l'indigent? A quelles angoisses ne serait pas livré celui qui ne verrait que la disette et la mort au bout de ses ressources de travail et de fortune? Eh bien! tous ces élans de nos cœurs vers les souffrances de nos semblables; ces facultés compatissantes de nos ames qui sont la source des plus douces jouissances du riche et l'espérance du malheureux, l'avarice les étouffe. Elle leur substitue l'inhumanité, la dureté du cœur; faisant de l'homme un être sans entrailles et sans ame, qui ne donnerait pas un grain d'or aux supplications et aux larmes d'une mère qui verrait mourir de faim ses pauvres enfants. Cette passion est coupable de tout le mal qu'elle laisse faire; la mesure de son iniquité, c'est la distance immense qui la sépare du bien qu'eussent fait les vertus contraires.

L'avarice est presque toujours l'apanage des cerveaux étroits, des hommes pauvrement organisés, qui se défient instinctivement de leurs forces, de leur puissance intellectuelle ou physique, et qui n'ont, en eux-mêmes, aucune ressource pour l'avenir.

La jeunesse audacieuse et bouillante, confiante en ses forces, voit tout embelli par l'espérance; rarement elle est l'esclave de ce vice; elle a toujours assez de fortune en projets. Ses ambitions dépassent les étroites limites de l'intérêt, et son cœur est sans cesse emporté par ses désirs au-delà des mesquines préoccupations de l'avarice.

L'âge mûr est plus sujet à se laisser dominer par ce triste penchant. Il compte davantage ce que coûtent les jouissances; et de ces considérations, il descend volontiers à l'amour de l'argent qui les paie.

Mais, le plus ordinairement, l'avare est un vieillard chétif et débile, atteint de quelque affection incurable ou chronique.

Les femmes, toujours dominées par l'attraction, qui les porte à tout ramener à elles-mêmes et à la famille, chargées de la conduite de leurs maisons et de tous les menus détails de la dépense, sont par leur nature, leur prévoyance et leurs fonctions, plus disposées que les hommes à devenir avares.

De toutes les constitutions, la plus portée à l'avarice est la lymphatique. Les personnes qui en sont douées ont des habitudes froides et étroites; leurs passions sont peu vives, rien ne les émeut, ne les entraîne en dehors d'elles-mêmes. Cette concentration les ramène sans cesse aux intérêts les plus mesquins et les plus grossiers de l'existence. La source intime de cette passion, chez beaucoup d'hommes, c'est la crainte de la pauvreté. Ils savent quels sont les caprices du sort, les chances de la vie; ils craignent les maladies, les infirmités de la vieillesse, et veulent se ménager des ressources contre la misère et le dénuement. Mais bientôt à cette crainte, à cette prévision de l'avenir, vient se substituer l'amour de la possession pour la possession elle-même.

Chose étrange: l'or et l'argent monnoyés exercent une véritable fascination sur l'avare. Il y a dans ces métaux qui brillent devant ses yeux une action magnétique qui le tient sous son prestige. Il aime mieux ces pièces d'or qu'il entasse, improductives, dans ses coffres, que des champs couverts de moissons, que de riches domaines. Si parfois il s'en sépare pour les placer à d'énormes intérêts, c'est avec une douleur profonde et un véritable déchirement de cœur. Il aime cette matière inanimée et vile, comme une mère aime les fruits de son sein. A son aspect, son cœur se dilate, et ses sens éprouvent en la palpant d'ineffables jouissances.

L'avare est la plupart du temps maigre et chétif; il y a dans sa démarche quelque chose de saccadé, de sautillant; il a l'air affairé, marche vite et à petits pas. Il a la tête portée en avant, les bras tendus, la main demi-ouverte; il compte sur ses doigts et parle seul. Son visage annonce l'inquiétude et la défiance; il a le rire sardonique de celui qui veut faire comprendre qu'il n'est point votre dupe. Il répète souvent en parlant. Son habitude extérieure est étroite et mesquine; presque toujours il a l'air misérable, on lui ferait volontiers l'aumône. Ses habits ràpés, ordinairement trop courts et trop étroits, ne semblent pas avoir été faits pour lui. L'avare est très minutieux et accorde un immense intérêt aux petites choses. Il est peu communicatif et s'isole le plus possible.

Pour bien connaître l'avarice, il faut étudier l'homme qui en est atteint sous deux aspects divers. D'abord dans la position réelle que lui fait sa passion, surtout comparativement et aux yeux du monde. C'est l'apprécier au point de vue de la justice et de la vérité. Ensuite il faut l'étudier en lui-même, dans l'intimité de son cœur et de sa pensée; savoir à quel degré il est heureux ou malheureux. C'est l'apprécier à son propre point de vue; car il ne se juge point de la manière que le monde le juge. Il a des jouissances scerètes que ne comprennent pas ceux qui ne le connaissent point sous ce dernier aspect.

Aux yeux des hommes et de la raison, l'avare est un fou, à qui la morale et la religion jettent leur anathème. C'est un insensé qui se méprend sur ses véritables intérêts, ne concevant pas que l'or et l'argent ne sont pas des biens en euxmêmes, mais seulement des moyens d'en acquérir, et qui cherche toujours les moyens sans vouloir jamais arriver au but. C'est un malheureux qui possède d'inutiles trésors, et qui, au sein des richesses, subit les rigueurs de la pauvreté la plus dure. Car on n'est réellement riche, que par l'usage que l'on sait faire de sa fortune. Personne ne plaint l'avare, car s'il n'est pas matériellement heureux, c'est par le seul fait de sa volonté; les privations qu'il s'impose ne sont que la juste punition de sa passion détestable. Le seul sentiment qu'il excite, c'est un mépris souverain, car il ne rachète par aucune vertu l'abjection du vice qui le possède. L'avarice est une mauvaise herbe dans un champ stérile, une ivraie qui étouffe partout les bonnes semences. Elle chasse du cœur tous les sentiments louables, peut-être même n'en prend-elle possession que quand il n'est pas susceptible d'en éprouver, que lorsqu'il n'a plus d'instincts généreux, de jeunesse et d'ardeur. Pour être avare, il n'est pas besoin d'énergie, nous comparerions volontiers l'avare aux corps morts jetés à la voirie, et l'avarice aux oiseaux sans courage qui viennent s'en repaître, ou bien aux vers qui y naissent et les rongent. Voilà ce qu'est en réalité l'avare pour celui qui l'apprécie

au point de vue du juste et du vrai. En effet, rien ne justifie sa passion.

Pour qui amasse-t-il? Est-ce pour lui-même? mais il souffre incessamment le supplice de Tantale mourant de soif au sein des ondes. Malgré sa fortune, il est la plupart du temps logé dans un taudis, couché sur un grabat, vêtu de haillons, exposé aux rigueurs des hivers. Dans sa demeure, il se prive autant qu'il le peut d'aliments. Il passe sa vie scul, sans amis, s'isolant de tous ceux qui pourraient l'entourer d'affections et de soins. Des le matin, on le voit, grelottant et ridiculement affublé, courir lui-même acheter les maigres provisions de la journée; car souvent il n'a pas de serviteurs, ou s'il en a, il leur fait endurer tant de privations, qu'ils ne tardent pas à l'abandonner. Il se fait ainsi le forçat perpétuel de sa hideuse passion. Un autre homme, condamné à subir la position qu'il se fait, n'en pourrait jamais supporter l'horreur.

Est-ce pour ses enfants qu'il accumule ses pièces d'or? Sans doute ce serait dans le but de les rendre heureux. Eh bien! il les prive de tout, même du nécessaire; il les traite en esclaves, leur donne à peine les vêtements dont ils ont besoin, et regrette jusqu'au pain qu'ils mangent. Souvent l'avare n'a pas d'héritiers, ou bien sa fortune doit passer dans des mains inconnues; pour qui donc s'impose-t-il ainsi toutes les calamités de l'indigence?

Il ne se juge point ainsi que le juge le monde. Il a ses jouissances à lui, son contentement à lui, qui, pour n'être pas compris, n'en sont pas moins réels. La vue de ses richesses est un bonheur incessant, pour lequel il s'impose sans effort les plus dures privations. Sa passion le récompense de tous les sacrifices qu'il lui fait. Est-il pour lui rien de comparable à la félicité qu'il éprouve en regardant, en touchant, en comptant son trésor. Tous les jours, vingt fois chaque jour, il vient le visiter; il le voit peu à peu qui s'augmente. Il ne comprend pas la folie de ceux qui, usant largement de leur

fortune, se privent ainsi volontairement du bonheur de posséder. Il ne comprend pas la vraie félicité, et ne voit dans nos plaisirs que des futilités qu'il dédaigne. Il n'a plus de sens ni de passions; il végète dans le présent, il regretterait toute jouissance dans le passé, il nomme superflu ce que nous nommons nécessaire. Voilà le mot de l'énigme, l'explication de l'avarice.

Parfois, l'avare se compare à ceux qu'on appelle heureux dans le monde, et sans doute il éprouve pour eux un mépris bien profond. A lui aussi la possibilité d'acquérir, s'il le voulait, tous les objets, tous les éléments de jouissance qu'on envie; tous ces domaines, toutes ces demeures splendides, tous ces hochets de la fortune, dans un instant il en serait possesseur. Mais non, cette possibilité lui suffit; il ne veut point changer son cher trésor contre ces vanités, et ces frivoles oripeaux du luxe. Quant au mépris et aux dédains du monde, il se sent le courage et la philosophie nécessaires pour les braver. Il répète ce que disait l'avare dont nous parle Horace;

Populus me sibilat, at mihi plaudo Ipse domi, simul ac nummos contemplor in arcâ.

Dira-t-on que la crainte de perdre son or rend l'avare malheureux? Nous le savons; mais toutes nos passions nourrissent de semblables craintes par rapport à leurs objets. L'ambition redoute la perte des honneurs; l'amour maternel craint sans cesse les maladies cruelles et la mort; l'amour songe avec jalousie à l'abandon et aux infidélités. Tout désir de l'homme, tout bonheur ici-bas, ont une négation qui veille à côté d'eux. Les jouissances de nos passions sont des fruits amers ou rongés par un ver intérieur et caché.

L'avare n'est que relativement malheureux, il jouit d'un faux bonheur dont il se contente; d'après cela, il est aisé de voir combien il est difficile de le guérir de sa passion. Il est

atteint d'un vice qui se prend pour une vertu, et n'est jamais frappé de remords. C'est un malade qui ne sent pas son mal, et repousse au contraire le remède comme un poison; c'est un infortuné, peut-être en proie à une véritable insuffisance morale ou physique. Comment donc le corriger? Hélas! la plupart du temps il emportera son vice jusque dans la tombe, et ceux qui s'intéressent à lui seront réduits, en le regardant, à déplorer vainement les faiblesses et les abaissements de notre triste nature.

Quelquefois peut-être un rayon de la grace d'en haut, un éclair de raison, descendront et brilleront dans ce cœur endurci et fermé. Heureux celui qui pourra faire comprendre à l'avare son abjection et sa culpabilité, car il est bien difficile de sauver une ame atteinte de cette lèpre.

Peut-être l'avare se corrigerait-il à la pensée salutaire de la mort, qui viendra bientôt lui arracher ses vaines richesses, pour les distribuer à des héritiers qui le tourneront en ridicule, en dévorant le fruit de son travail et de ses sucurs.

S'il pouvait un instant s'arrêter à songer combien cet or , inutile entre ses mains , sécherait de larmes , adoucirait de misères , arracherait de malheureux au désespoir et à la mort ; s'il pouvait goûter les ineffables douceurs de la bienfaisance, Dieu sans doute aurait pitié de lui , et retirerait la malédiction dont il le foudroie par la bouche du grand apôtre : « Sachez que l'avare est une espèce d'idolàtre qui ne recueillera pas l'héritage du Seigneur. » (Eph. verset 5.)

Malheur aux parents qui jetteront dans l'ame de leurs enfants les germes de l'avarice, car ils en feront de mauvais citoyens, coupables du plus grand des crimes envers la société. Dieu veut que la richesse soit un fleuve qui désaltère le monde tout entier; l'avare en fait un étang. La charité, c'est la vertu suprême, et l'avare ne donne jamais à sa porte le verre d'eau que le Dieu fait homme reçoit dans la personne du pauvre, son frère, et qu'il paie du bonheur céleste.

Heureusement pour la société, l'avarice n'est point, de sa

nature, un vice envahissant et menaçant de s'étendre; c'est une lèpre qui n'appartient qu'à quelques êtres appauvris de corps et d'intelligence, et séparés du reste des hommes par le mépris commun.

S'il en était autrement, les vertus les plus indispensables à l'humanité, la pitié, la bienfaisance, cessant d'exister sur la terre, quels seraient les moyens à l'aide desquels la Providence viendrait au secours du malheur et de la souffrance? Par quels sentiments entretiendrait elle parmi les hommes ces rapports de fraternité, qui sont l'ame de toute société?

CHAPITRE IV.

AMOUR DES AUTRES.

Lorsque nous jetons nos regards sur l'univers, que nous étudions les créatures dans l'exercice de leurs facultés, nous sommes frappés de la grande vérité que nous avons émise dans le chapitre précédent. C'est que l'amour, loi suprême qui les gouverne, se manifeste chez elles en raison directe de leurs aptitudes plus ou moins grandes. Ainsi la faculté d'aimer, que nous avons étudiée chez l'homme, d'abord veillant à sa conservation matérielle, ensuite constituant les affections de la famille, puis enfin se traduisant par l'amour de soi, a la même destination chez les animaux. Mais là s'arrête son empire, parce que l'intelligence ne lui prête pas son concours, parce que la brute est tout entière renfermée en ellemême et limitée de tous côtés par la matière et la sensation.

Que le végétal naisse, grandisse et meure sans rien sentir,

sans ricn aimer; que l'animal n'obéisse, dans ses affections, qu'aux tendances instinctives d'une attraction purement organique, c'est assez pour la matière; mais l'intelligence est faite pour s'épandre, pour chercher partout l'intelligence. La vie de la plante est complète, quand elle a tous ses organes; celle de l'animal, quand il obéit aux instincts impérieux qui le dominent; celle de l'homme ne l'est jamais, parce que son ame accomplit incessamment un mouvement d'ascension vers la science et vers l'infini. Sans cesse il faut que l'être humain réalise, pour se perfectionner, en vue du but social auquel il est destiné sur la terre, et en vue du but éternel de l'autre vie.

Au point où nous sommes arrivés, nous voyons la loi d'amour franchir tout à coup l'abîme qui sépare le monde matériel du monde intellectuel. Dans l'animalité brute, sa sphère d'action était bornée de toutes parts, et ne s'étendait qu'aux choses de la vie organique de l'individu et de l'espèce. Dans l'homme, elle s'étend à la vie morale et offre à notre admiration des sujets d'étude bien autrement vastes que ceux qui l'ont sollicitée jusqu'ici. Nous l'avons vue, exprimée par l'instinct et par la sensation; maintenant, elle obéira à des principes. Elle va élargir assez le cœur humain, pour lui permettre de comprendre dans ses affections l'humanité tout entière; elle va l'initier aux douces jouissances de l'amour, aux nobles entraînements de l'amitié. La pitié tendra aux malheureux une main secourable; la reconnaissance, douce récompense de la vertu, paiera les bienfaits et les sympathies d'autrui. L'espèce humaine ne formera plus qu'un tout, qu'une unité, qu'une seule ame, pour ainsi dire, et glorissera son auteur en se rapprochant de lui, de plus en plus parfaite et purifiée.

Tout est prévu par Dieu , en nous , hors de nous , et les nécessités de notre intelligence sont plus impérieuses encore que celles de nos corps. Dans le monde matériel , l'amour ne produit que des effets subordonnés aux propriétés de la matière ;

dans le monde moral, il agit dégagé de toute entrave, et produit entre les intelligences tous ces miracles d'attraction que nous nommons des affections, et qui sont nécessaires à l'harmonie du tout et au bonheur de chaque être en particulier.

Nous avons rangé l'amour proprement dit dans ce chapitre plutôt que dans le précédent, parce qu'il est encore plus un besoin du cœur qu'un entraînement des sens, et qu'ici, comme toujours, nous avons donné la prééminence à l'élément moral sur l'élément physique.

AMOUR.

On peut définir l'amour, considéré comme loi primordiale de la nature vivante, la sympathie qui pousse les sexes l'un vers l'autre, dans le but de la reproduction des espèces. C'est un instinct conservateur, mis par Dieu dans l'intimité de tous les êtres vivants, pour remédier aux ravages de la mort, et pour établir entre tous cette union harmonique qui contribue à la beauté de l'ensemble et au bonheur des individus.

Il existe, dans le monde organique, deux vies parfaitement distinctes: l'une appartient à l'individu et finit avec lui; l'autre, héritage immortel, appartient à l'espèce et passe d'âge en âge aux rejetons qui naissent successivement. Chacun d'eux a en lui le principe de cette vie continue qu'il a reçue et qu'il doit transmettre; mais ce principe ne devient fécond et créateur, que par l'union de deux individus pourvus d'organes différents, nécessaires à leur concours dans l'acte de la reproduction.

Le sexe, dans le sens physiologique, est la différence organique relative aux fonctions génératrices. Dans tout le règne organique, la loi de la sexualité est générale; seulement elle varie parfois dans son mode et dans ses expressions.

Il était peut-être peu important que les sexes fussent réunis ou séparés dans les végétaux, où le besoin de relation n'est pas aussi impérieux que chez les animaux; cependant les organes sexuels de la plupart des familles végétales existent séparément par moitié d'appareils, chaque moitié sur un individu. Pour des motifs que nous ignorons, quelques rares exceptions ont lieu dans certaines familles de plantes et même dans quelques échelons infimes du règne animal.

Une sympathie secrète et mystérieuse attire les uns vers les autres les sexes différents; les contraires se rassemblent, les semblables se repoussent. La réunion des deux sexes constitue une unité physiologique, une sorte d'individualité que tous les êtres tendent à réaliser. Au point de vue de l'espèce, le mâle et la femelle sont comme un seul être; ils se conviennent, parce qu'ils n'ont qu'une même existence physiologique, et que leur constitution et leurs qualités se complètent en se combinant mutuellement. Entre deux êtres du même sexe, au contraire, on conçoit parfaitement qu'il y ait opposition, parce qu'il y a dualité d'existence physiologique, et que chacun des deux êtres, ayant des qualités propres et constitutives, ne peut pas admettre en lui-même deux fois les mêmes choses.

Ces sympathies sexuelles, qui sont peut-être obscurément enfermées pour nous dans le sein de la matière brute, où elles produiraient les affinités et l'attraction, se dégagent à mesure qu'elles suivent les perfections de l'organisme : dans le végétal, elles obéissent à un besoin physiologique pur ; dans l'animal, elles sont de plus excitées par l'attrait du plaisir ; chez l'homme, elles se spiritualisent et deviennent un sentiment de l'ame en même temps qu'elles sont un besoin de l'espèce et une convoitise des sens.

La reproduction est donc partout soumise à l'union sexuelle, même dans le règne végétal où la vie n'est, pour ainsi dire, qu'ébauchée. Dans ces régions inférieures de l'existence, nous trouvons déjà de vastes sujets d'étude et bien des motifs d'admiration.

C'est pour l'accomplissement de cette fonction si importante que la nature s'embellit chaque printemps, que la main du Très-Haut sème avec profusion sur elle les plus séduisantes beautés. La création entière semble rajeunir: un doux zéphyr chasse du ciel les tristes brumes et les nuages sombres de l'hiver; la végétation commence; les campagnes revêtent leur manteau de verdure; d'odorants parfums se répandent dans les airs. Tout semble se réjouir et se parer comme pour une fête.

Quand la plante va se reproduire, quand une plante nouvelle va réellement sortir de son sein, un surcroît de vie monte en elle avec la sève, et lui donne plus de force et d'énergie. Bientôt elle se couronne de fleurs que la nature sait varier à l'infini, dont elle nuance les pétales de mille couleurs éclatantes. Chose remarquable, c'est au sein de la fleur splendide et embaumée que la génération s'accomplit; Dieu nous montre ainsi que la reproduction des êtres est quelque chose de noble et d'important, puisque pour elle il fait un si riche étalage de luxe et de beautés.

Comme si le plaisir devait palpiter déjà dans ces organisations imparfaites, elles ne sont appelées au grand acte qu'elles accomplissent que quand elles ont reçu leur parure éphémère, qui n'a évidemment d'autre but que d'ajouter à leurs charmes. Alors ont lieu de mystérieuses sympathies; la plante semble connaître, par un sens plus délié que les nôtres, l'existence d'une autre plante éloignée d'elle; c'est quelquefois à d'énormes distances qu'elle lui envoie, sur l'aile des zéphyrs, le pollen fécondateur.

Au milieu de cette nature palpitante, tous les êtres sensibles ne tardent pas à s'émouvoir : un secret instinct, qui les

pousse au plaisir, remue en eux les fibres les plus profondes de l'organisation. L'insecte qui rampe dans l'herbe, les gracieux habitants des plaines de l'air, le lion dans ses déserts, les poissons au sein des flots, tous ressentent les aiguillons de l'amour, tous s'abandonnent à ses douces voluptés. Aux beautés pittoresques de la nature, se marie le concert qu'élèvent à la fois vers le ciel tous les êtres animés. Chacun dans son langage exprime sa reconnaissance et son bonheur.

L'isolement a cessé, les animaux ne fuient plus l'approche de leurs semblables; au contraire, tous se cherchent, se réunissent par couples; la famille se constitue, et bientôt des êtres nouveaux reçoivent le dépôt sacré de cette flamme immortelle de la vie qui perpétue les espèces. Mais l'amour ne tarde pas à s'éteindre en eux. Quand les animaux ont accompli les desseins de la Providence, l'association est rompue; et ces êtres, réunis par le besoin et par le plaisir, n'ont plus rien les uns pour les autres. Ils regagnent leur solitude, dès que le besoin cesse d'exister, et le plaisir de faire sentir ses aiguillons. L'amour chez la brute est une fonction, une jouissance, et rien de plus.

Admirable sagesse du Créateur! si l'animal eût vécu en société, chaque espèce eût trouvé dans l'association une force imposante et terrible pour les espèces plus faibles. Beaucoup de nos serviteurs les plus fidèles, tels que le chien, le cheval, eussent été réfractaires à la domesticité. Il était donc convenable de limiter pour eux la saison de l'amour, afin d'empêcher l'association continue qui ne devait être permise qu'au roi de l'univers, et ne devait fructifier qu'aux mains de l'intelligence.

Dans l'espèce humaine, deux éléments constituent l'amour : l'élément organique involontaire, qui pousse les sexes l'un vers l'autre par l'attrait du plaisir, dans le but de la reproduction ; puis l'élément moral , sentiment libre et réfléchi qui perfectionne le premier , en affectionnant son objet par l'apprécia-

tion de ses qualités. Si l'amour chez l'homme, qui est un être mixte, à la fois organique et intelligent, manquait à la première condition, la loi de la nature serait violée; s'il manquait à la seconde, la vertu serait détruite. Le corps est fait pour accomplir les actes physiques qui sont dans l'ordre naturel; l'ame, pour sanctifier les actes du corps, en spiritualisant la sensation et en l'élevant ainsi jusqu'à l'ordre moral.

Pour que cette passion soit normale, il faut qu'elle participe de ce double concours et procède de l'homme tout entier. L'amour purement physique n'appartient qu'à la brute, et l'être intelligent ne doit pas se vautrer dans la fangeainsi qu'elle. Ce qu'on nomme l'amour platonique, sentiment dégagé du commerce des sens, ne convient qu'aux pures intelligences, n'est qu'une illusion de notre cœur et souvent l'occasion de bien des chutes. Ce sentiment, rêve doré de l'innocence, séduit tous ceux qui, avec une grande délicatesse, n'ont point d'expérience en amour.

Lorsqu'ils aiment pour la première fois, ils n'imaginent rien au-delà de ce doux commerce des cœurs; il leur semble même qu'ils commettraient un sacrilège en y mêlant une pensée charnelle. Les deux amants n'ont encore point senti ces désirs brûlants qui enivrent et qui naissent du besoin de s'appartenir. Etre ensemble, se voir, se parler, ne se rien dire des heures entières; s'isoler des regards profanateurs du monde, voilà leur bonheur; une tresse de cheveux échangée, voilà leur trésor. On s'aime longtemps ainsi avant d'oser se le dire; enfin la bouche avoue tout bas ce que le cœur dit tout haut, ce qu'on n'ignorait plus, ce que cependant on brûlait d'entendre.

Charme divin du premier aveu, vous qui remplissez l'ame d'une si douce émotion, rayon de bonheur qui descendez du ciel, nous ne vous décrirons pas. Vous avez des mots trop pleins d'harmonie pour que la voix les répète. Heureux qui put les dire! plus heureux mille fois qui put les entendre! il s'agenouillera saintement devant leur souvenir, resté comme

un écho dans son cœur. C'est une fleur tombée des lèvres d'un ange, et qu'il a ramassée; fleur qui n'est pas de la terre et qui parfume toute la vie.

Mais, hélas! l'amour est une flamme qui brûle les ailes de l'innocence et fait retomber dans ses liens matériels le cœur qui s'est envolé vers les cieux. Notre pauvre nature est esclave des lois physiques; nos pensées les plus pures ont les sens pour organes, et quand deux ames se confondent, les sens ne tardent pas à le faire aussi.

L'amour platonique est le commencement, la fleur, pour ainsi dire, de l'amour, de laquelle émanent des parfums impalpables, mais qui porte en germe dans son sein des fruits matériels, parfois amers et grossiers. Bien souvent il n'est qu'une trompeuse amorce, qu'un mensonge de l'esprit tentateur qui jette un voile d'innocence sur les dangers de la vertu.

Souvent on a confondu la galanterie avec l'amour, surtout dans le siècle dernier. Les auteurs les plus recommandables, Larochefoucault, par exemple, ont commis cette erreur imputable au temps et au milieu dans lesquels ils vivaient.

La galanterie n'est que l'amour brutal et égoïste revêtu du vernis de la civilisation; c'est la débauche polic et maniérée des hommes de bonne compagnie. Elle vise à séduire et à jouir plutôt qu'à se faire aimer; elle désire les sens plutôt que le cœur; elle préfère la beauté physique aux qualités de l'ame. L'amour est dévoué, profond, exclusif; la galanterie est astucieuse, superficielle et banale.

L'homme galant adore toutes les femmes et n'en aime aucune; il met aux pieds de toutes ses hommages empressés et ne leur ferait pas le plus petit sacrifice. Regardant le plaisir comme la loi suprème, l'amour sentimental et dévoué comme une faiblesse, la femme comme un instrument créé pour ses jouissances, il n'a de moins que le libertin qu'on méprise, que l'étalage effronté de sa dépravation. Occupé sans cesse à augmenter la liste de ses conquêtes, songe-t-il un instant aux larmes, au désespoir de celle qu'il aura séduite? Cette jeune fille aux pensées naïves d'innocence, à la pureté angélique, va-t-il froidement dresser contre elle le plan de ses fourberies, faire sa voix douce et flatteuse, mettre le mensonge et l'hypocrisie dans sa bouche et dans son regard? Pourquoi non! Ce sera le plus beau de ses triomphes; cette jeune fille, elle aussi, a des sens, elle ne sera que trop heureuse si on l'initie aux secrets du plaisir. Mais son honneur, sa réputation, son avenir, oh! n'y songez plus; le séducteur a souvent la vanité d'afficher ses succès, peut-être a-t-il mis déjà l'orgie de moitié dans ses confidences. 'Qu'importe que les mille voix de la médisance aient crié la honte de l'infortunée! ne l'a-t-il pas oubliée déjà?

Pour nous, la galanterie c'est du libertinage; il ne faut pas craindre de donner aux mots la signification des choses. Toutes ces galanteries de la Régence, tous ces amours furtifs de grands seigneurs et de princes, que chantaient les poètes de l'époque, n'étaient que de honteuses débauches dans les salons du grand monde, et ailleurs un infâme et scandaleux impôt payé par la misère à la fortune, par l'innocence du peuple aux vices de ses maîtres.

Les causes de l'amour sont ou générales et hors de l'individu, ou particulières et dans l'individu même.

La première de toutes, celle qu'on peut considérer comme sa source, c'est, ainsi que nous l'avons dit, cette loi primordiale de la nature, qui commande à tous les êtres de transmettre la vie qu'ils ont reçue, cet instinct qui comble les vides que fait au milieu de nous la faux du temps. Il n'est pas un être vivant qui ne porte en lui-même une étincelle du feu sacré où s'allume incessamment l'existence; il n'est pas une créature humaine qui n'ait été faite pour éprouver les besoins et les sentiments qu'il fait naître. Mais, comme toute fonction, comme en un mot tout ce qui tient à l'homme, l'amour atteint sa plus grande perfection chez les êtres les plus parfaits dans

l'espèce. Comme sentiment, il puise les éléments de sa force dans la puissance de l'ame; comme fonction, il les puise dans l'énergie de l'organisme. C'est de l'harmonie de l'ame et du corps qu'il jaillit, capable de répondre aux desseins du Créateur, relativement aux besoins de l'espèce et au bonheur de l'individu.

L'homme n'est appelé par la nature à payer sa dette à l'amour que quand son organisation s'est formée, qu'elle a acquis le plus haut degré de beauté, d'énergie, dont elle est susceptible. Il était sage qu'il en fût ainsi dans l'intérêt de l'espèce. Plus le tronc d'un arbre est puissant et vigoureux, plus ses tiges s'élancent vivaces et nombreuses. Dans l'enfance, aucun des organes n'a encore atteint son développement normal; les os sont en grande partie cartilagineux; les organes génitaux presque rudimentaires; le corps tout entier n'a point la vigueur nécessaire aux fonctions de la reproduction. Les incitations des sens sont nulles, et les désirs, endormis dans le fond du cœur, attendent pour s'éveiller, que les phénomènes de la puberté s'accomplissent.

C'est à cette époque seulement, plus précoce chez les jeunes filles que chez les jeunes garçons, que s'allument à la fois les feux du désir et la concupiscence des sens. Dans nos climats tempérés, c'est de treize à dix-sept ans environ que les femmes deviennent pubères; les jeunes gens ne le sont ordinairement qu'après quinze ans. Dans quelques cas exceptionnels, la nature se montre plus tardive, d'autrefois plus hâtive dans ses opérations.

Dans les villes où il semble que les hommes vivent plus vite qu'ailleurs, où ils ressemblent à des plantes qui reçoivent une chaleur factice, la puberté est plus précoce que dans les campagnes, où généralement l'esprit et les sens ne sont point soumis aux mêmes incitations. Il n'est pas rare de rencontrer dans les villes, des enfants qu'une débauche prématurée du cœur a portés à abuser de leurs sens, et qui

ont devancé, dans leur accroissement maladif et avorté, les intentions de la nature.

La saison de l'amour est en quelque sorte le printemps et l'été de la vie; la nature en a sagement limité la durée. Commençant après l'enfance, elle finit avec l'àge mûr. L'enfance prépare l'homme à la vie; la vieillesse le prépare à l'éternité; toutes deux devaient jouir du calme nécessaire à l'importante mission qui leur est confiée.

Les femmes sont moins longtemps aptes aux fonctions génératrices que les hommes. La faculté de concevoir dure chez elles trente ans environ. Ainsi celles qui sont susceptibles d'être mères à quinze ans, cesseraient de l'être à quarantecinq. Pour quelques-unes, ce terme est plus éloigné, bien plus rapproché pour d'autres. Les hommes perdent beaucoup plus tard la faculté d'engendrer. C'est ordinairement de cinquantecinq à soixante ans que cette puissance leur est enlevée. Chez les uns et chez les autres, les désirs meurent la plupart du temps avec l'aptitude aux fonctions génératrices. Cependant, il arrive parfois que la volupté remue encore des sens frappés d'impuissance. C'est la punition de ceux qui n'ont pas usé sagement des plaisirs de l'amour, et qui se sont abandonnés à la débauche de l'esprit.

Dans les climats glacés du Nord, la puberté est bien plus tardive que dans nos régions, beaucoup plus surtout que dans les contrées méridionales, où elle se montre parfois dès l'âge de onze à douze ans. Les femmes du Nord sont bien plus longtemps que celles du Midi capables de concevoir.

C'est au printemps de la vie que l'amour existe dans sa plus grande pureté. Les jeunes gens aiment avec le cœur autant et plus qu'avec les sens. Le premier amour surtout, entièrement platonique, laisse dans l'ame un souvenir embaumé d'innocence et de poésie. C'est à cet âge que l'on s'inspire de toutes les pensées généreuses, de tous les dévoûments. On est heureux d'un regard, d'une parole; on fait de la personne aimée une véritable divinité qu'on entoure de respect et d'adorations.

L'enfant qui devient homme, qui entre dans la période critique de l'adolescence et de la puberté, sent s'accomplir en lui des phénomènes moraux en rapport avec son développement physique. A son aimable gaîté, pleine d'insouciance, a succédé une rèverie profonde. Au lieu de ces jeux folâtres, de ces courses vagabondes et sans but avec ses bruyants compagnons d'enfance, il cherche la solitude et l'ombrage. On dirait qu'il se prépare, dans le repos et la méditation, à la vie nouvelle où il va entrer, ou qu'une voix intérieure lui fait en secret des révélations importantes sur son avenir.

La nature l'habitue aux sentiments tendres, par une douce rêverie, par l'amour des beautés qu'elle renferme. Il aime à s'égarer dans les campagnes; un beau site le charme et l'enchante, tout lui semble resplendissant; les objets lui apparaissent sous un aspect nouveau. Les soupirs du vent dans les feuilles, les murmures de l'onde frémissante, les vols d'hirondelles, les chants d'oiseaux, tout est plein d'ineffables harmonies qui l'enivrent.

La poésie est à ses yeux le seul langage digne de l'homme; c'est sur ses ailes qu'il envoie aux échos les premiers soupirs de son cœur, les premiers rêves de son âme, comme la note inquiète et tremblante qui prélude à d'ineffables concerts.

Un instinct secret, un sentiment intime de sa force et de sa puissance, lui disent qu'il est fait pour de grandes choses. Lesquelles?.. Il l'ignore; mais il a des moments de douce exaltation, de noble fierté, et puis des découragements et des prostrations de cœur inconcevables. Il est heureux et il souffre; tout se confond en lui; il sent comme des bouffées de plaisir et des suffocations de tristesse et de larmes. Il a des pensées qu'il voudrait dire et qu'il n'ose dire, des besoins d'épanchement que ni son père, ni sa mère n'entendront. Qui donc? C'est là qu'est le mystère. Quelqu'un d'inconnu, une forme enchanteresse d'angélique créature, qui n'est pas de ce monde, et que lui seul a révée.

Dans ses promenades solitaires, dans un salon, à l'église,

s'il voit passer ou s'il entend une blonde et douce jeune fille aux traits séraphiques, à la taille aérienne, un rayon d'amour s'épanche de son cœur, l'éclaire et l'illumine tout entière. Pour lui la voilà belle, radieuse et divinisée. Sur sa tête viennent se reposer tous ses rèves, toutes ses créations idéales. Il lui fait un temple dans sa pensée, la lui consacre entièrement. L'aimer ainsi sans qu'elle s'en doute est un bonheur qui lui suffit. Son cœur demandait l'énigme de ses tourments et le but de sa puissance d'aimer; maintenant qu'il les possède, il lui semble avoir assez pour être heureux.

Pourtant cette jeune fille, qu'il décore ainsi de toutes les créations de son imagination, l'aime-t-il bien réellement; ou plutôt, n'est-elle que l'idole aux pieds de laquelle il sacrifie à l'amour qui tourmente son propre cœur, et aux illusions qu'il enfante? Nous pensons qu'il en est ainsi, car toute autre femme produit sur lui une impression qu'il ne peut dominer; il rougit, il se trouble, il balbutie; il éprouve à la fois du bonheur, de l'embarras et comme de la honte. Il aime la femme sans en aimer précisément aucune. Celle en qui il a placé ses rèves, ses illusions, ses espérances, n'est qu'un canevas sur lequel travaillent ses pensées errantes.

Plus tard, dans l'âge mûr, l'amour, comme toutes les passions, est positif. Il se matérialise. On cherche plutôt des jouissances que des affections; on se laisse davantage aller aux entraînements des sens. Dans la vieillesse, quand on trouve encore le feu du désir sous les glaces de l'âge, ce n'est plus de l'amour, c'est du libertinage.

Les sexes sont la cause de nombreuses différences dans l'amour. Les hommes sont plus portés aux plaisirs des sens que les femmes. Ils semblent faits pour éprouver le besoin; elles, le sentiment.

Chez la femme, l'éducation du cœur est bien plus précoce. Elle n'a pas d'avenir à créer par le travail, pas de carrière à embrasser, à étudier. Elle est la reine de ce monde, et, comme toutes les reines, elle n'a qu'à jouir. Ce ne sera pas sur elle que pèsera le soin des affaires. Aimer, voilà sa destinée; être aimée, est sa seule ambition. Un secret instinct lui dit quel empire lui est réservé, quelle influence elle doit exercer sur l'homme. A peine est-elle sortie du berceau que déjà cet instinct s'est révélé. Coquette par nature et sans art, elle a de petits airs attrayants, des agaceries provocatrices, des préférences qu'elle fait valoir.

Déjà certaines expressions ont pour elle une signification révélatrice de tout un avenir. Amour, mariage, enfants, voilà les mots prestigieux qu'elle adore sans les comprendre, qu'elle couve dans son cœur, qu'elle entoure des plus délicieuses espérances.

Mais tout est mystérieux et indécis dans son ame. Il n'est pas étonnant qu'il en soit ainsi; elle n'est pas en contact avec les réalités de l'existence; on l'éloigne de tout ce qui pourrait instruire le cœur par les sens, de sorte que toutes les idées lui arrivent vagues, indéterminées, jamais revêtues de formes réelles. Elle ne laisse errer ses désirs, ses espérances, que dans le monde idéal. Aussi rien de pur, d'aérien, d'angélique comme les rêves de jeune fille. Séraphins, qui rasez du vol la fange de la terre; natures éthérées, qui ne vous souillez jamais de son contact, qui dira si l'ame de la femme n'a pas comme vous reçu des ailes? Faite pour aimer, n'est-elle pas plus que nous destinée à vivre des choses du ciel et du parfum de celles de la terre; les réalités de notre monde matériel ne sont-elles pas quelque chose de trop grossier pour elle?

A nous, l'intelligence qui comprend les choses de la science; à elle, l'intelligence du sentiment; elle en possède l'ascétisme. L'homme s'arrête à la forme matérielle qui est en rapport avec le besoin ou le plaisir : elle, s'élance au-delà des bornes que nons voyons, de celles que la réalité détermine. Dieu l'a doucée d'une puissance de cœur qui l'emporte sur des ailes diaphanes, pour l'enivrer sans cesse de visions ascétiques, d'émotions intimes et mystérieuses, de projets d'avenir,

de rèves enchanteurs, voilés pour nos yeux de chair et de sang.

Quand la puberté s'accomplit chez la jeune fille, il s'opère dans son être moral une transformation étonnante. Ce n'est plus cette enfant vive et légère, qui vous égayait naguère par ses jeux et ses ris. Vous ne la voyez plus folâtrer et prendre ses ébats. Tout à coup elle est devenue d'une extrême timidité: voyez quelle rougeur subite monte à son front et vient empourprer ses joues; comme son regard est craintif, inquiet et baissé. Comme elle est soucieuse maintenant!

Ah! si elle pouvait aller rêver dans les bois sombres, près des fontaines jaillissantes et limpides; si elle pouvait aller sur la colline surprendre le lever de l'aurore; ou le soir, glissant légère et mystérieuse comme une ombre qui passe, venir s'asseoir au bord du lac quand la brise embaumée fait serpenter la vague, quand les arbres murmurent, qu'un dernier rayon de lumière vient dorer la cime des monts, comme toutes les harmonies de son cœur se marieraient à ces harmonies de la nature! Comme au milieu de tous ces êtres qui élèvent vers Dieu le parfum de leur existence, pauvre enfant, elle dirait, s'agenouillant et regardant l'avenir: Quels mystères vont donc s'accomplir en moi, que des pressentiments agitent, que de secrets tressaillements font trembler, qui suis heureuse et qui pleure! Pourquoi donc mon cœur est-il vide à présent, a-t-il des désirs incompris de moi-même, et quoi donc pourra le remplir? Et puis du sein de Dieu descendrait dans le cœur de l'enfant qui prie, une révélation muette pour l'esprit, car Dieu ne parle aux femmes que dans leur cœur. Quand la vierge demande « comment cela se fera-t-il, » l'ange répond, « parce qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu. » « Je suis la servante du Seigneur, dit-elle alors, que votre parole » s'accomplisse en moi. » Heureuses, vous qui sentez sans comprendre; la sainte pudeur vous couvre de ses ailes, et rien d'impur ne souille la source de l'humanité.

Les hommes ne sont pas susceptibles d'arriver à la délica-

tesse de sentiment qui existe chez les femmes. Toujours chez eux quelque chose de charnel mêle son élément grossier aux plus pures affections. Quand une femme a donné son cœur, elle se contenterait très volontiers de ce doux commerce des ames où les sens ne sont pour rien. Pour les hommes, il n'en est point ainsi : quelque sainte et poétique que soit la femme aux pieds de laquelle ils jettent leur encens, ils la font tôt ou tard descendre de son piédestal, lui arrachent peu à peu son voile d'innocence, son auréole, sa pureté; leur amour pour elle se matérialise et souvent la dégrade. Si l'homme et la femme ne font, comme on l'a dit, qu'un seul être, le premier en est le corps, la seconde en est le cœur.

Pour l'homme, l'amour est une distraction, un besoin, une des mille affaires de la vie. Pour la femme, c'est tout, c'est la vie tout entière. En dehors de ses affections, il a les ressources de l'ambition, de la gloire, du travail; elle, en dehors des siennes, n'a plus rien que le désespoir et l'isolement.

Les tempéraments modifient souvent l'amour dans les deux sexes. Considérons d'abord l'influence qu'ils ont chez l'homme, nous les étudierons ensuite chez la femme.

L'homme au tempérament dit sanguin, dont les formes arrondies, la coloration animée, le regard doux et azuré nous rappellent les types de la statuaire grecque, ressent à un haut degré les aiguillons de l'amour physique. Généralement doué d'un esprit mobile et léger, peu susceptible d'impressions durables, il n'a pas de constance, partant, pas de chagrins en amour. C'est le séducteur, né du beau sexe qu'il charme par sa bonne mine, ses façons engageantes, sa parole éloquente et persuasive, son regard doux et bon, ses allures franches et loyales. Son excessive propension au changement le rend incapable de fixer son cœur. Plus son ardeur est brûlante, plus elle s'éteint vite. L'amoureux de ce caractère ne connaît de l'amour que les plaisirs et les jouissances; il ignore ses pleurs, ses jalousies, ses fureurs. Il quitte une amante

adorée naguère, comme il sort d'une conversation. Natures heureuses pour elles-mêmes, que Dieu fit pour cueillir les roses de l'existence, sans presque jamais en sentir les épines; mais natures malheureuses pour autrui, à qui elles laissent les larmes, les chagrins et le désespoir.

Le bilieux, ce héros de l'école romantique et du drame moderne, est tout l'opposé de l'homme au tempérament sanguin. Doué d'une physionomie mâle et expressive, tout manifeste en lui la passion énergique et durable. Ce n'est pas lui que les femmes appellent un bel homme, et cependant elles le préfèrent. Il les domine par sa puissance; elles sont en quelque sorte entraînées à l'aimer. C'est en lui qu'elles trouvent l'amour vrai, durable. C'est l'homme de ce tempérament qui brave les obstacles, détruit les impossibilités, fait tous les sacrifices, ne recule devant aucun dévoûment. Mais il faut qu'on lui rende ce qu'il donne. Il attend un amour semblable en retour du sien. Il veut être aimé pour lui-même, et préfère le cœur aux sens. Sa jalousie est lente à naître, parce qu'il a confiance; mais elle est intense comme toutes ses passions; elle traîne à sa suite la colère, le sombre désespoir et toutes les vengeances. C'est en lui que nous choisirions le type de l'amour avec son bonheur et ses larmes, ses jouissances et ses tortures, ses sacrifices, ses nobles dévoûments et sa fidélité.

Le mélancolique apparaît ensuite avec ses soupirs et son air d'infortune. Il est pâle et grêle; sa faiblesse physique imprime à son ame une extrême défiance d'elle-même et de sa puissance. A lui, l'ascétisme de l'amour, ses rêves et ses créations pastorales. A lui, le bord des ruisseaux et les sentiers ombreux et déserts. A lui, le culte de la beauté, qui le dédaigne, ne le connaît pas ou ne le connaîtra peut-être jamais. Il n'ose faire un aveu à une femme; mais en revanche il en fait à la brise qui passe, au nuage qui vole; il confie aux échos ses accents plaintifs. Il inscrit sur le tronc des arbres le nom de celle qu'il adore, fait des vers en son honneur, lui consacre toutes ses pensées, n'aime qu'elle au monde; mais il prend

la fuite à son approche. L'amoureux de cette sorte est à plaindre; c'est une ame qui gémit de l'insuffisance de l'organisation physique. Les femmes le recherchent peu, de là ses larmes et ses chagrins. La fidélité est innée en lui, car il a peu de désirs; et s'il arrive qu'il trouve une femme qui l'aime. il a trop peu de chance ailleurs pour la quitter jamais.

AMOUR DES AUTRES.

Le lymphatique, doué d'une constitution molle et blafarde. est peu porté à l'amour; il l'éprouve à peine comme besoin physique, comme sentiment, il ne le comprend pas. Il est trop ami de sa tranquillité pour s'aventurer sur la mer orageuse des passions. Il n'en connaît ni les inquiétudes ni les plaisirs. Il aime sincèrement, mais toutes ses affections sont jetées dans le même moule. Ne lui parlez pas d'amour malheureux, de jalousie, de soupirs et de larmes. Il a le dédain le plus profond pour toute espèce de passion vive. S'il ne s'écarte pas de la ligne de ses devoirs, ce n'est pas par amour de la vertu ou par haine du vice, c'est qu'il est naturellement ennemi des extrêmes. Il juge sévèrement ceux que l'amour égare, et ne comprend pas ce qu'il nomme leur démence. Il apprécie tout au point de vue de l'utilité. C'est lui qu'on nomme dans le monde un homme raisonnable. Trop d'embonpoint, quand il se manifeste chez des individus d'un autre tempérament, les modifie souvent au point de les rendre, comme les lymphatiques, incapables d'aimer, ou du moins très indifférents pour tout ce qui tient à l'amour.

Chez les femmes, les mêmes différences ont lieu, mais d'une manière moins vive et moins marquée; leurs tempéraments ne sont pas aussi tranchés que chez les hommes. Les femmes sanguines, lymphatiques, sont peu faites pour éprouver l'amour. Chez elles, les sentiments sont fugaces et peu profonds. Il n'en est pas ainsi chez la brune, hardiment organisée; ses yeux noirs et perçants, ses traits expressifs, ses poses voluptueuses, tout en elle indique les passions ardentes. Son amoun est durable, emporté, jaloux. Il brave les obstacles, il les attaque et les renverse ll est égoïste et veut des jouissances. Contrarié, méconnu ou trompé, il s'emporte et se venge. Sa colère éclate en supplications et en menaces. Le fer et le poison viennent à son aide, car elle ne recule pas devant la vengeance audacieusc ou perfide. L'amour, chez elle, est un torrent dont la violence est redoutable. Si vous voulez être aimé, adressez-vous à elle; mais, si vous voulez aimer, à la blonde pleine de tendresse et de sensibilité. Sa beauté a moins d'éclat pour l'œil, mais elle plait au cœur; elle a davantage ce qu'on aime ou ce qu'on rêve dans une femme. Voyez son visage, doux et sentimental, ses yeux humides et craintifs, sa complexion délicate, sa taille svelte et brisée, ses cheveux blonds, qui la baignent, sa peau blanche et fine où domine l'élément nerveux. Tout en elle respire la tendresse, la sensibilité, la prière. Il semble que sa faiblesse appelle aide et protection. Seule, elle ressemble à la liane élégante, s'élevant sans appui dans l'air. Isolée, il lui manque quelque chose, elle est incomplète. Mais aussi voyez la près de celui qu'elle aime; elle semble se confondre en lui, elle devient radieuse de bonheur; toutes ses facultés s'épandent et s'épanchent. Il s'exhale d'elle comme un parfum d'amour. Quand elle aime, elle ne se réserve rien; elle est entièrement dévouée. Il lui faut peu de chose pour être heureuse : un mot, une caresse, un regard, la font frissonner; mais un soupçon la rend malheureuse ; elle a des larmes et des soupirs inépuisables, des prières et des reproches ineffables de tendresse. Elle est constante dans ses affections, qui sont tout pour elle.

C'est chez les femmes de ce tempérament que l'amour est un feu qui consume. C'est chez elle qu'on trouve ces anges voyageurs parmi nous , que Dieu jette un jour sur la terre , et qui meurent. Délicieux instruments d'harmonie humaine , qui résonnent à tous les vents , à tous les soupirs d'amour , mais qui s'usent , hélas! trop vite. Ce sont elles qui tombent souvent avec les feuilles d'automne , qui disparaissent comme un parfum qui s'exhale, comme un bruit divin qui s'éloigne. A elles, les joies purement senties , des sympathies pour tout ce qui

souffre, mais aussi des douleurs que le monde ne comprend pas, des chagrins ignorés qui passent dans les veines comme un acide, et brûlent la vie à sa source.

Après ces considérations, qui comportent des détails attrayants, puisés dans l'ordre moral, nous sommes forcés de descendre dans des régions inférieures, et d'examiner l'influence des choses matérielles sur l'amour. L'ame et le corps étant unis, les pensées et les sentiments se trouvent sans cesse en contact avec les besoins les plus grossiers.

L'alimentation est une cause dont l'influence se fait sentir au plus haut degré par rapport à l'amour. Ceux qui mangent beaucoup, qui font usage de viandes succulentes, de vins généreux, sont plus portés que d'autres aux jouissances des sens. Ceux, au contraire, qui vivent de peu, qui se nourrissent de végétaux, sont moins esclaves de leurs sens. Mais, chose remarquable, tandis que les premiers, grossiers et matériels, n'éprouvent que des besoins physiques, les autres sont en proie aux tentations incessantes de l'imagination. Les moines, les cénobites, les personnes convalescentes, tous ceux, en un mot, chez lesquels le corps est affaibli, sont tourmentés par les sollicitations de leur cœur et les convoitises de leurs sens.

Le froid dispose à l'amour physique, la chaleur aux affections sentimentales, et à la débauche qui naît de la dépravation de l'esprit plutôt que de l'abus des organes. L'Asie est la terre classique de la volupté, et toutes les créations érotiques des poètes ont été enfantées dans des régions telles que la Grèce et l'Italie. L'ame se dilate, et le cœur s'ouvre aisément aux émotions douces, sous un ciel embaumé, au sein d'une nature enchantée, où tout charme les sens. Dans les frimats du Nord, le corps acquiert une grande vigueur, mais rien ne vient flatter l'imagination, qui reste froide et glacée, comme les tristes contrées qui s'offrent à sa vue. Mahomet n'eût point été écouté des rudes habitants de la Russie, en leur promettant les voluptés de son paradis, ses bosquets, ses frais ombrages et-ses

ravissantes houris. Il eût mieux réussi en faisant appel à leur intempérance, à leur amour de la bonne chère.

L'amour, comme presque toutes les facultés humaines, languit ou meurt au sein de l'esclavage. La liberté, qui vivisie le monde, la morale et la religion, qui le conservent et agrandissent la sphère de la pensée humaine, sont les hôtes au milieu desquels il aime à fixer son séjour. Il fuit la tyrannie, qui le dégrade et le matérialise. C'est seulement dans nos civilisations chrétiennes qu'il a pu atteindre la dignité dont il était susceptible, en se développant sur le type sacré du bien, du vrai, dont elles lui offraient le modèle; c'est là seulement qu'il est arrivé à la hauteur de son but et de ses devoirs.

Les relations fréquentes qu'ont les hommes entre eux, les fêtes, les bals, les spectacles, contribuent beaucoup à les initier à cette passion. C'est surtout chez les habitants des villes que les influences de cette nature se font sentir. L'isolement des habitants des campagnes, l'absence de tout ce qui peut allumer le cœur par les sens et par l'imagination, les tiennent à l'abri des atteintes violentes de l'amour. La mollesse des premiers, le luxe dont ils s'environnent, le désœuvrement de leur existence, tout favorise en eux la passion, contribue à la faire naître et à la nourrir. L'activité d'une vie laborieuse et dure, tient le cœur fermé chez les seconds, et laisse peu de temps aux réveries dont l'amour s'alimente.

Presque jamais, pour nos paysans, l'amour n'est autre chose qu'une union utile qui leur donnera une ménagère et des enfants. Quant à ce qui constitue le sentiment, ils y demeurent complètement étrangers. Point de soupirs ni de larmes, point de peines morales ; pas de dévoûment pour l'objet aimé. Ils débattent le prix d'une femme comme celui d'un morceau de terre. Les idées qu'ont sur la beauté les hommes de cette classe, sont directement opposées à celles que nous nous en faisons. Ce qui la constituc, à leurs yeux, c'est la force du corps, la grosseur des membres. La chose la plus flatteuse qu'on puisse dire à une paysanne, c'est de la féliciter sur son embonpoint.

L'éducation est une des causes qui influencent le plus directement la passion dont nous parlons. Souvent les jeunes gens, habitués de bonne heure aux émotions continuelles qu'ils rencontrent partout dans la vie, au bal, au théâtre, sont blasés sur les plus doux, sur les plus tendres sentiments. A peine adolescents, ils ont le cœur usé; plus rien ne le réveille et ne le touche. Ils calculent froidement les éléments du plaisir; ils sont voluptueux et débauchés sans avoir jamais éprouvé les douces jouissances de l'amour. L'excessive liberté dont ils disposent, est pour eux une source de dépravation morale, et souvent de débauches physiques. Mais s'ils sont issus de parents sages et prudents, qui veillent avec sollicitude autour d'eux, qui leur inspirent l'amour des choses saintes, et tournent leurs facultés vers l'étude, ils gardent toujours l'innocence et la pureté du cœur, source des plus ineffables jouissances que l'homme puisse éprouver.

La jeune fille, assujettie par nos usages et par nos mœurs à une surveillance continuelle, n'est point exposée aux mêmes dangers. C'est, comme nous l'avons dit, dans l'intimité de son cœur que la nature lui révèle sa destinée; rien d'étranger ne vient l'instruire. Assidue près de sa mère, elle ignore comment le monde prostitue les plus nobles sentiments; elle garde la virginité de ses pensées et la candeur de ses illusions.

Nous ne parlons ici que des jeunes filles d'un certain rang. Malheureusement celles des classes pauvres, qui sont abandonnées à la seule garde de leur sagesse, appelées tous les jours par leurs professions au milieu du monde, sont vite dépouillées de la virginité de l'ame. Elles gardent la chasteté du corps, et presque toutes ne font consister la vertu qu'en cela seulement.

Tantôt l'amour s'empare brusquement du cœur, tantôt il s'y glisse furtivement et peu à peu. C'est un aigle qui fond sur sa proie, ou bien un serpent qui vient la surprendre. Souvent

505

il naît d'un regard; il ressemble à l'étincelle électrique qui répand tout-à-coup l'incendie. C'est une sympathie magnétique qui s'établit entre les ames, sans que la volonté, l'intelligence, y soient pour rien. Parfois on dirait que la beauté répand dans l'air des vapeurs qui donnent le vertige et troublent l'économic entière, car l'amour est un délire de toutes les facultés.

Quelquefois il naît lentement au sein d'une douce intimité, il s'insinue avec adresse et timidité. Il a mille formes diverses pour se rendre maître des cœurs. Il déjoue nos plans et nos projets, se rit de nos résolutions. C'est, comme on l'a dit, un Dieu insensé qui jette au hasard d'inévitables flèches, qui blessent les fous et les sages, qui atteignent les fronts couronnés de jeunesse et ceux que les ans ont blanchis. Nul n'échappe à ses coups, tôt ou tard il faut éprouver son empire. En vain le cloître enferme-t-il sous ses lourds verrous les vierges timides, rebelles aux vœux de la nature, en vain le cénobite livret-il son corps aux macérations les plus rigoureuses, l'amour qu'exaspèrent les obstacles, semble se faire un plaisir de les attaquer, et ses tentations les plus dangereuses viennent parler au cœur dans le silence de la cellule, et jusqu'au pied des saints autels. Il faut alors pour le vaincre, emprunter la force et les secours d'en haut.

Il est rare qu'on s'aperçoive de sa présence, sans être en même temps surpris de se trouver enlacé de toutes parts dans ses liens. Il ressemble à la flamme longtemps cachée, qui s'élance tout-à-coup décélant un vaste incendie. Sa marche est insidieuse comme celle du voleur nocturne; quand il se montre, c'est qu'il est maître de sa victime.

Celui que l'amour domine, est en proie aux symptômes physiques et moraux les plus caractéristiques pour un œil observateur.

Au nom de la personne aimée, la rougeur monte au visage, la langue balbutie, la contenance est embarrassée, la respiration génée et comme suffocante. Un tremblement subit, une

défaillance invincible, maîtrisent l'organisme. D'un autre côté, les bizarreries les plus extraordinaires se font remarquer dans le caractère. On n'aime plus le travail ni les choses sérieuses; l'esprit toujours en proie à de vagues réveries, ne songe plus aux affaires; on devient tantôt taciturne et tantôt gai jusqu'à la folie. On aimait la solitude, on la fuit; on la fuyait, on la recherche. Les personnes les plus chères deviennent insupportables. Tout ce qui tient aux soins matériels de l'existence, est l'objet d'un profond dédain. La fortune, l'ambition, la gloire, les plaisirs de toutes sortes, n'ont plus aucun attrait. On se montre dur envers ses parents, on manque d'égards à ses supérieurs; les déférences qu'on leur doit, semblent tyranniques; on oublie même jusqu'à ses devoirs envers ses propres enfants. On quitte ses amis, on délaisse ses proches. on renonce, autant qu'il est possible, à tout ce qui n'est pas l'objet aimé.

Quand l'amour est depuis longtemps maître de l'individu, il inscrit dans l'organisation les traces profondes de son passage. Les yeux deviennent caves et cernés, les traits amaigris s'allongent, les regards sont fixes ou hagards. Le pouls accéléré, tumultueux, dénote la gène de la circulation. La respiration est profonde, de fréquents soupirs se font remarquer. La digestion s'opère mal, l'estomac devient quelquefois le siège d'une vive douleur. Des rèves agitent le sommeil, parfois l'insomnie vient augmenter la longueur des nuits. La fièvre s'empare de l'économie; le marasme et la phthisie peuvent même conduire au tombeau les malheureuses victimes de l'amour.

De toutes les passions que Dieu a mises dans le cœur de l'homme, il n'en est pas qui soit plus puissante que l'amour. Toutes sont soumises à son empire et se font ses esclaves; il n'est pas de royauté plus despotique que la sienne, pas de volonté plus inflexible pour marcher à son but. Rien ne l'arrête, rien ne lui résiste: partout il trouve des moyens, nulle part des obstacles. Il gouverne à son gré celui dont il

s'empare, soit qu'il présente à ses lèvres la coupe embaumée du bonheur, soit qu'il l'abreuve, triste et pitoyable victime, de l'amertume, de ses déboires, le perce des aiguillons de ses plus poignantes douleurs.

L'ame et les sens lui obéissent : tantôt il les enivre de ses jouissances, tantôt il les soulève et les bouleverse comme l'ouragan fait les vagues. Il répand en eux le plaisir et la joie, il les berce dans l'espérance, les endort dans la félicité. Puis il les réveille dans le désespoir, les plonge dans la noire jalousie, les livre aux fureurs de la colère. Passion à la forme changeante, aux couleurs indécises, plus capricieuse que Protée, belle et suave comme le ciel, et mauvaise comme l'enfer; nul pinceau ne peut la saisir et la rendre, nul langage ne peut la suivre dans le dédale de son vol.

A elle seule appartiennent les dévoûments sans bornes et l'égoïsme le plus aride; elle immole tout à l'objet aimé, fait pour lui les sacrifices les plus sublimes; d'autrefois elle le fait le jouet de ses caprices et de ses jouissances. Pour ses satisfactions, elle le rend esclave et malheureux, elle poursuit son bonheur à elle, même à travers les larmes qu'elle lui fait répandre et les tortures qu'elle lui fait subir.

A elle, d'élever l'homme et de le grandir jusqu'au ciel, mais aussi de l'abaisser jusque dans la boue de la matière; d'élever à Dieu son ame sur des ailes diaphanes qu'elle emprunte aux anges, mais aussi de le précipiter dans le mal et dans les plus hideuses profondeurs du crime.

A elle donc, le crime et la vertu, la prière et le blasphème, le feu, le fer et le poison. A elle, les angéliques pensées, les rèves mystérieux et suaves de l'innocence, et puis les horribles instincts, les effrayantes conceptions de la plus profonde perversité.

L'amour donne accès dans le cœur aux choses les plus opposées, il y réunit ce qu'on croyait incompatible. Doué d'une susceptibilité sans bornes, la moindre chose le blesse et l'offense; une apparence, un doute, le font entrer en fureur ou lui arrachent des larmes, et cependant il n'est rien qu'il ne pardonne et qu'il n'oublie. C'est le tyran le plus ombrageux de tous, et le plus porté à la miséricorde et au pardon. Il s'alimente de ce qui en apparence devrait l'affaiblir ou l'éteindre: les soupçons, la jalousic, les rigueurs, les caprices, lui donnent plus de force et d'énergie. Après la plus violente tempête, le calme renaît, et la vague apaisée, caresse la rive qu'elle couvrait naguère de son écume. Jamais deux amants ne sont plus près des douces promesses d'amour, des serments d'avenir, des tendres caresses, que quand la colère les anime et que leurs bouches prononcent l'abandon et l'oubli. Il n'est pas de mer plus sujette à être battue des vents, pas de ciel plus incertain.

Tout semble fait pour introduire l'amour dans l'ame, tout, jusqu'aux passions haineuses, qui mettent en contact par l'attention qu'elles sollicitent. Tous les plaisirs surtout sont ses pourvoyeurs. Comme le cœur qu'ils enivrent est bien mieux disposé à ses séductions! Une fois sur la pente du bonheur, combien il y glisse facilement! Si tout paraît devoir le faire naître, tous les cœurs paraissent aussi faits pour le sentir. N'avoir jamais aimé, mensonge! on a du moins aimé ses rèves et ses desirs, et les blondes figures que l'imagination dessine dans la pensée. Ne dites pas d'un homme, qu'il n'a jamais aimé, mais qu'il sait dompter son cœur et ses sens. Ne dites pas d'une femme, qu'elle est insensible, parce qu'elle n'a pas encore rencontré celui qu'elle doit aimer. Toute statue de chair où l'amour ne s'est pas fait sentir, attend le souffle inspirateur d'un Pygmalion fait pour elle.

C'est lui qui complète l'existence et rend l'homme ce qu'il doit être. Sans le commerce des femmes, l'homme le plus spirituel, le plus rempli de mérite, est comme un diamant brut qui n'a point passé dans les mains du lapidaire, et qu'une écorce grossière enveloppe. C'est le commerce des femmes qui amollit et assouplit l'ame, qui émousse les âpretés du caractère de la pensée, qui infuse à l'intelligence cette délicatesse,

ce tact, que les femmes possèdent, et que les hommes acquièrent. C'est lui qui initie le cœur aux douces émotions, aux tendres épanchements, qui le fait descendre des rêveries vagues et sans but de l'ascétisme, aux douces réalités que notre vie, à la fois immatérielle et physique, nous impose. Si, dans des cas exceptionnels, le célibat a pour quelques-uns d'incontestables avantages, il les assujettit aux vices qu'engendre le renoncement aux femmes. Supposant à toutes les défauts de quelques-unes, ils deviennent misanthropes, et sur bien des points, esprits faux. C'est avec une puissance également grande, que l'amour conduit au bien, comme au mal, celui dont il s'empare; il rend entreprenants les plus timides, pousse aux actions audacieuses ceux qui sont ordinairement pusillanimes. Il inspire le courage, la générosité. C'est lui qui fait briller toutes les vertus de l'éclat le plus vif, et donne aux vices l'énergie déplorable dont ils sont susceptibles. Il fait des héros, des demi-dieux et des forçats.

Quand il s'insinue dans l'ame, avec quelle adresse il sait la séduire, comme tout ce qu'il désire est innocent et naturel! Il change à son gré les idées reçues, modifie les principes les mieux établis, fait chanceler les croyances les plus enracinées. Dès qu'on aime, on commence à douter que l'amour et ses satisfactions soient un mal.

Si les cœurs pervertis ou grossiers, ne connaissent de l'amour que le côté matériel et brutal, il arrive souvent que les plus belles natures, les ames les plus généreuses, les cœurs les plus aimants, sont dominés, sans s'en douter, pour ce même amour et deviennent ses victimes.

Les jeunes gens qui n'ont pas d'expérience, qui voient tout à travers le prisme de l'imagination, se créent des types de perfection qu'ils adorent dans leur pensée, et qu'ils espèrent trouver facilement dans la vie réelle. Leurs sens s'allument à l'aspect de la beauté, et assujettissent l'esprit qui prend ses désirs pour de l'amour. Ils décorent l'objet aimé de toutes

les qualités qu'ils ont révées, et se préparent ainsi de terribles désenchantements.

Voyez le premier choix d'une jeune fille! De tous les avantages qui lui plaisent dans son amant, il n'en est peut-être pas un qui convienne à son mari. Une jolie figure, une tournure agréable, de l'élégance dans les manières, dans la toilette, voilà ce qui, la plupart du temps, la détermine. Il en est de même des jeunes gens; et cela est si vrai, que beaucoup retrouveraient déposée dans leurs souvenirs quelque image de jeune fille, qui fut jadis l'idole de leur pensée, et à qui peut-être ils n'ont jamais parlé. La beauté du visage, la grace dans la physionomie, ont suffi pour entraîner la concupiscence du cœur, l'imagination a fait les frais des illusions qui séduisent l'esprit.

On nomme dans le monde, mariages d'inclination, ceux qui sont la suite de ces passions que la raison n'a pas sanctionnées. Presque toujours, ils sont pour ceux qui les contractent, une source de malheur et de larmes. L'expérience de l'amitié, la sollicitude des parents, les redoutent et ne peuvent, la plupart du temps, que déplorer l'impuissance de leurs conseils et de leurs prières.

L'amour est aveugle, dit-on. C'est de cet amour, qui naît de la convoitise, que cela est surtout vrai. Il doit participer de la nature de son origine: fils de la matière et des sens, il doit être opaque comme eux: quand il domine l'intelligence, c'est une puissance matérielle et brutale qu'il exerce.

Ces jeunes fous, que la fougue de l'amour emporte, ne raisonnent plus, ne prévoient plus; leur passion ferme les yeux sur tout ce qui ne l'atteint pas immédiatement. Une conformité de goûts pour le plaisir les réunit, les pousse l'un vers l'autre; ils s'abreuvent de jouissances, qu'importe tout le reste. Aveuglement fatal! L'amour des sens est borné comme eux; plus il est violent, plutôt il doit finir, plutôt son aliment est dévoré. Quand les sens ont ce qu'ils demandent, ils se reposent et cessent d'influencer l'esprit et le cœur.

Voyez avec quelle rapidité les deux amants marchent au triste dénoûment de leur passion. Ils abusent de toutes les jouissances de l'amour. Partout et toujours ensemble, s'isolant du monde entier, ils attisent sans cesse la flamme qui les brûle et qui s'éteindra bientôt aux limites de la sensualité.

Alors la raison, que n'obscurcit plus le prestige des sens, fait un retour sur elle-même; et que voit-elle souvent? que deux êtres intelligents se sont réunis pour toujours dans l'intérêt d'une passion éphémère, que l'on n'a consulté ni les sympathies du cœur et de l'intelligence, ni celles de l'éducation, des goûts et des habitudes, pas même les convenances de fortune. Les aiguillens de l'amour charnel ont été pris pour le véritable et saint amour dont ils ne doivent être qu'un accessoire. Les antipathies se dévoilent, les illusions tombent, les enchantements s'envolent et le malheur reste; les natures les mieux douées se réfugient dans l'indifférence. Mais quelle vie que celle où la patience doit être éternelle, où l'espérance est morte, l'avenir sans promesses de consolation et le présent plein d'amertumes. Terrible punition de l'homme qui n'a pas assez compris combien doit être écoutée la voix de la raison, combien les intérêts de l'esprit sont supérieurs aux exigences de la matière.

L'amour purement matériel ne s'alimente que de ce qui est matériel, et dépérit comme les objets de son culte. Quand c'est le charme éblouissant de la beauté qui le détermine, il n'a pas de durée, parce que la beauté passe vite, et que les besoins qu'elle est appelée à satisfaire sont bornés. La volupté est un vase qui n'a qu'une contenance médiocre, une flamme qui s'éteint dans la jouissance.

L'amour véritable, digne de l'homme et aimé de Dieu, est le lien de deux cœurs qui sympathisent l'un avec l'autre, dont les affections sont fondées sur l'appréciation de qualités mutuelles et sur une estime profonde. On n'a de part aux faveurs de ce sentiment, émané d'en haut, qu'en aimant avec délicatesse un objet digne d'être aimé. Le première condition d'un amour durable, c'est la conformité de goûts pour la vertu. Comment, en effet, et par quelle perfection fixer un cœur pour qui la vertu n'aurait pas de charmes?

Heureux celui qui laisse sa raison éclairer le choix de son cœur; il sait que la sympathie produit un amour solide, que la douceur du caractère et la sensibilité du cœur sont des ornements pour la beauté, et la préservent des outrages du temps. Il sait que la culture d'esprit de sa compagne et la conformité de son intelligence avec la sienne, seront pour lui une grande source de bonheur, que l'ennui ne s'assiéra pas à son foyer, que l'intérieur de sa maison lui tiendra lieu d'amis et de sociétés étrangères. Il n'associera son sort qu'à la femme qu'il estimera le plus au monde, qu'à celle dont il aurait fait son ami si elle cût été un autre homme. Il y a bien plus à espérer d'un amour qui commence par l'estime et par l'amitié, que de celui qui commence par l'amour même. Il y a peut-être dans les commencements moins de violence dans la passion, mais elle est plus durable et deviendra plus véhémente, parce qu'elle a une base sur laquelle elle peut s'appuyer, grandir, et puiser sans cesse de nouvelles forces.

L'amour qui n'a d'autres ressources que lui-même, vit de sa propre substance et ne peut réparer ses pertes; il périt bientôt d'inanition, et laisse l'ame vide, parce qu'il n'y a plus rien après lui. Le premier, fils de la raison, n'a rien à craindre de l'examen qu'elle peut faire; le second a généralement tout à perdre.

L'amour, tel qu'on doit le comprendre et l'estimer, tient certainement la beauté physique pour quelque chose, mais il s'attache encore plus à la beauté morale qui ne périt pas et qui est pour le cœur une source inépuisable de jouissances. C'est lui qui enuoblit et honore la femme, en l'aimant comme un être intelligent doit vouloir être aimé. L'autre amour la

dégrade, il l'arrache du sanctuaire où Dieu l'a mise, pour lui jeter un encens profanateur.

Comme nous l'avons dit, l'amour s'éteint chez les animaux, aussitôt que la reproduction est assurée. Chez l'homme, l'amour physique meurt dans la jouissance, et quand le sentiment qui l'accompagne dure plus longtemps, c'est qu'il repose sur des bases plus solides, telles qu'une profonde estime, une amitié née des qualités réelles ou supposées de l'objet aimé.

Chez la femme, l'amour est bien plus durable que chez l'homme; il s'augmente même par les faveurs qu'elle accorde. Ses instincts maternels la portent à s'attacher à jamais au père de ses enfants. Sa faiblesse et son impuissance lui font un besoin impérieux de l'assistance et du secours de celui qu'elle aime. Cette tendresse persistante, cet égoïsme même d'affection, qui dominent dans le cœur de la femme, lui sont donnés par Dieu dans l'intérêt de sa progéniture, bien plus que dans celui du plaisir.

En disant que l'amour répondait en nous au double besoin de nous reproduire, et de vivre en société, nous avons exprimé une vérité qui n'existe que quand il est normal; c'est-à-dire, quand, à côté de l'amour physique, il s'en élève un autre qui s'éprend des qualités réelles de l'esprit et du cœur, tout en gardant quelque chose des affections tendres et instinctives du premier.

Quand il en est ainsi, l'amour physique dure bien plus longtemps que lorsqu'il existe seul; il ne disparaît que peu à peu, et en se confondant par une fusion insensible avec celui du cœur et de la raison, alors que l'àge et les changements de l'organisme modifient les besoins.

L'amour physique, considéré isolément, n'a, comme nous l'avons dit, qu'une durée éphémère. Il finit quand il a rassasié ses lèvres à la coupe de la volupté; il meurt au sein du bonheur qu'il ambitionnait. On n'est pas plus libre de l'éprouver toujours, qu'on ne l'a été de ne l'éprouver jamais. Le plus profond oubli lui succède, et ces liens, qu'on disait éternels, laissent à peine un souvenir dans la vie.

Que de pleurs sont versés, que de plaintes se font entendre, quand l'un des deux amants manifeste par sa conduite, par ses paroles, le changement qui s'opère en lui. La rupture est ordinairement subite, car, quand elle arrive, il n'y a plus d'amour. Il y a longtemps déjà qu'il a disparu, quoiqu'on en garde encore le langage et les manières. Alors le vide reprend sa place dans l'ame, qui recommence à désirer amour, bonheur, jouissances sans fin, préparant ainsi matière à de nouvelles déceptions et à des tourments nouveaux.

Henreux amants, que l'amour enivre de ses jouissances, qui délectez vos lèvres à sa coupe d'ambroisie, puissiez-vous ignorer toujours que souvent l'amertume est au fond! Puissiez-vous ne jamais dire, comme le roi Salomon: « J'ai permis à mon cœur de jouir de toutes sortes de plaisirs et de prendre ses délices dans tout ce que j'avais préparé, et j'ai reconnu qu'il n'y avait que vanité et affliction d'esprit dans toutes ces choses, et que rien n'est stable sous le soleil. Les lèvres de la femme sont douces comme le miel, mais la fin en est amère comme l'absynthe. » Triste et lamentable expression de ce que nous éprouvons tous les jours. Car Dieu nous verse avec sévérité les épreuves et les douleurs.

Le bonheur n'est pas de ce monde: habitant du ciel, il rase quelquefois la terre de son vol, et ne se montre à nous que pour disparaître. Malheur à ceux qu'il aura touché de l'aile, car ils auront une soif inextinguible que rien ici-bas ne pourra désaltérer; car ils gémiront dans leur cœur et verseront des larmes brûlantes, quand ils auront épuisé la goutte d'eau tombée des cieux, quand la vision divine aura disparu! Oui, malheur aux heureux de la terre, s'ils n'ont pas appuyé leur bonheur sur l'amour de Dieu; les félicités qui n'ont pas

leur racine en lui, sèchent comme l'herbe et s'envolent comme le vent.

Appuyez donc vos affections sur cette base impérissable. Comme nous l'avons dit déjà, ayez à aimer, dans celle que vous aurez choisie, des qualités réelles, fondées sur la vertu, qui puissent attacher le cœur quand l'amour finira, et ne vous faites pas d'illusion sur sa durée, car sa fin est proche.

Ne croyez pas que Dieu vous ait donné l'amour et ses jouissances en vue seulement de votre bonheur, il avait un but plus élevé, c'est la conservation de l'espèce. S'il vous a permis de goûter quelque joie, en l'éprouvant, ce n'était que pour vous porter plus sûrement à l'accomplissement de ses desseins.

Jeune homme, prends dans ta main la main de ta fiancée, étends ta protection sur sa vie, choisis la place de son pied, traite-la avec honneur et discrétion, comme le sexe le plus faible; n'altère point son innocence par l'exemple de tes vices. Respecte en elle la mère qui t'a donné le jour, et ta postérité dont elle est la source. Gardez-vous dignes l'un de l'autre, et sachez maintenir pur ce que Dieu a fait pur.

Nous renvoyons à l'article libertinage, pour ce qui a trait aux abus de l'amour, à l'amour coupable. Dans l'article jalousie, nous exposerons ses effets sur l'organisme et sur l'intelligence, quand il est contrarié et malheureux.

LIBERTINAGE.

Nous avons hésité longtemps avant d'aborder le sujet que nous traitons ici. S'il rentre par sa nature dans le plan que nous nous sommes tracé, il a des difficultés d'exécution très grandes. Notre livre, destiné aux personnes de tout âge, de toute condition, pourrait devenir dangereux, si nous entrions

dans de trop grands détails, si nous étalions à nu et sans précautions ces plaies hideuses du libertinage, qui rongent et dégradent l'humanité. Beaucoup, dans cette flétrissure du vice, ne verraient pas l'intention de l'auteur, et la peinture de certains désordres deviendrait pour eux une leçon d'immoralité. Ce danger est un écueil que nous voulons éviter. Cependant la crainte d'un excès ne doit pas nous jeter dans un autre. Il faut qu'on sache ce qu'est le libertinage, quelles sont ses funestes conséquences, et quel traitement il convient de lui opposer. Une mauvaise honte ne doit pas nous retenir; il n'est pas bon de renoncer à guérir un mal, pour éviter à sa victime la confusion de le montrer. Les théologiens eux-mêmes ont été forcés d'aborder les questions les plus délicates, et les plus grands saints : saint Paul, saint Jérôme, saint Chrysostôme, saint Augustin, Tertullien, ont reproché de la manière la plus énergique, aux nations corrompues, les débauches scandaleuses dans lesquelles elles se plongeaient.

Le libertinage est à la fois le dérèglement du cœur et l'abus des organes génitaux.

Dans toute la création, l'homme seul est susceptible de ces désordres, qui naissent de l'imagination et non pas des besoins. La brute, soumise aux lois de l'instinct, obéit, sans les transgresser jamais, aux volontés du créateur, qui a mis chez elle, dans un juste rapport, l'exercice des facultés avec les exigences de la nature. Nous ne voyons les animaux se livrer à l'acte reproducteur, qu'aux époques déterminées par la sagesse suprème. Ils agissent dans l'intérêt des espèces, et non pas dans un but individuel de plaisir et de sensualité. Pour la plupart, ils n'ont reçu qu'une sensibilité peu exaltée, et leurs désirs n'étant point excités par la débauche de l'esprit, ne dépassent jamais la puissance qu'ils ont de les satisfaire. L'homme, au contraire, est doué d'une sensibilité exquise : sa peau délicate et nerveuse transforme toutes les impressions qu'elle reçoit en

douleur ou en plaisir; ses organes sont disposés de manière à permettre aux sensations de les ébranler sans cesse. Son imagination, qui rêve le bonheur, est continuellement à la recherche de nouvelles jouissances. La vie sociale met les sexes dans des rapports fréquents où les relations qu'établissent le langage, les lois de la politesse, les égards réciproques, l'envie de plaire et d'être aimé, allument à la fois les désirs et les sens. D'un autre coté, une alimentation excitante, les séductions de la parure, les bals, les romans, le théâtre, ne contribuent pas peu à développer des désirs effrénés, Ainsi, entraîné par ses appétits fougueux, l'homme s'abandonne sans réserve aux attraits du plaisir, il abuse de toutes les jouissances, et bientôt la satiété vient en émousser l'aiguillon. La matière et les sens ont des bornes, et leur insuffisance se fait bientôt sentir; mais l'imagination est vaste et insatiable : plus elle a joui, plus elle est ardente et désireuse. Alors elle invente des satisfactions illicites, elle obéit sans réserve aux incitations qui la poussent, et une fois lancée dans cette voie de débordements, elle ne tarde pas à se dégrader, à s'abrutir. L'organisme subit bien vite le sort de l'intelligence, et l'être énervé, qui s'est suicidé dans les étreintes du plaisir et de la débauche, n'est plus qu'une espèce de brute inutile à la société, à charge à lui-même, et incapable d'exciter autre chose que le mépris ou la pitié.

S'il n'a point tué en lui, par de précoces jouissances, la puissance d'engendrer, malheur aux enfants dont il sera le père. Tristes victimes de ses désordres, ils en porteront à jamais la peine. Dès leur jeune âge, accablés d'infirmités, serofuleux, rachitiques, faibles d'intelligence, ils ne fourniront à l'espèce que des éléments capables de la détériorer; à la société que des membres inutiles sous tous les rapports.

Dirons-nous que la liberté que Dieu a donnée à l'homme, avec cette immense puissance de désirs, soit un don funeste? Loin de nous cette pensée. En recevant la liberté, il a reçu la raison, et c'est en développant cette dernière, c'est en écou-

tant sa voix qu'il peut arriver au bien. La liberté n'est pas la licence, et l'on ne peut jouir de ce don précieux qu'en modérant ses penchants par la raison; qu'en réfrénant les écarts dont il est susceptible, à l'aide des lois sociales et religieuses qui la maintiennent dans les limites de la vérité et de la justice.

Depuis la chute, la partie animale ayant acquis une puissance qu'elle n'avait pas auparavant, l'homme est par luimême extrèmement assujetti. Il a fallu l'intervention divine pour le retirer de l'abrutissement dans lequel il était tombé, et pour l'empêcher de s'enfoncer de plus en plus dans les abominations matérielles de la chair. Depuis le jour fatal où notre premier père obscurcit en lui-même la sainte image du créateur, jusqu'à la grande réhabilitation de la montagne du Calvaire, l'humanité abandonnée, en proie aux appétits charnels, se vautra dans les vices les plus fangeux, les plus immondes, et l'histoire tout entière en fait foi. En vain le déluge universel vint engloutir un monde corrompu, en vain Sodome et Gomorrhe périrent par le feu, les hommes ne s'arrêtèrent point dans leurs débordements.

Le peuple élu du Seigneur, le peuple Hébreu lui-même, fut infecté de cette lèpre affreuse du libertinage à un degré extraordinaire; à chaque page, les livres saints lui lancent à ce sujet l'anathème. De l'inceste d'un père avec ses deux filles, naissent les tiges de deux peuples : les Moabites et les Ammonites. Thamar, après avoir été successivement l'épouse des fils de Juda, se prostitue à son beau-père. Onan donne son nom à un crime qui viole les lois naturelles. David, le saint roi, devient, par son adultère avec Bethsabée, le scandale de son peuple. Salomon lui-même se forme un sérail composé de 700 femmes et de 500 concubines.

Le verset 49 du chap. xxII de l'Exode, prononce la peine de mort contre le crime de bestialité. Le Lévitique, chap. xvIII, prononce aussi des peines contre les turpitudes que l'on com-

mettait devant l'idole du Dieu Moloch. Ce même chapitre défend aux femmes de se prostituer à des animaux. La peinture que fait Salomon des prostituées de son siècle, et de leurs habitudes, nous retrace exactement les mêmes infamies que nous voyons dans nos cités. Ézéchiel, inspiré par la colère divine, et personnifiant des cités et des peuples dans les emblêmes d'Ollah et d'Olibah, atteste la profonde corruption et le libertinage infâme du peuple Hébreu.

Si cette nation choisie, vivant à l'abri des lois divines et sous la protection spéciale du Très-Haut, se livrait à tous ces débordements, qu'étaient donc les autres nations?

Les Égyptiens étaient si profondément corrompus, qu'on ne livrait les corps des femmes aux embaumeurs que quand la corruption commençait à s'en emparer, de crainte de profanations honteuses. La fille de Cheops fit bâtir une pyramide par ses amants, et la hauteur du monument, sa masse imposante, disent à tous les siècles l'infâme vanité et le libertinage effréné de cette princesse. Cléopâtre, cette beauté célèbre, qui fut la maîtresse de César et d'Antoine, se déguise en prostituée pour aller plus facilement satisfaire sa dépravation. Des femmes, dans les fêtes publiques, dit l'abbé Mignot, d'après Herodote, portaient processionnellement le phallus, ou représentation des parties de la génération.

Toutes les cités, toutes les nations de l'Orient, la Syrie, la Chaldée, Sidon et Tyr, partageaient ces débordements. Les Babyloniennes étaient obligées, par les lois religieuses, de se donner dans les temples, au moins une fois dans leur vie, aux voyageurs étrangers. Il en était de même des Carthaginoises, des femmes de Byblos; et saint Augustin rapporte que de son temps encore, ces infamies religieuses étaient prescrites chez les Phéniciennes. Tous les dieux de ces peuples n'étaient que des personnifications de la débauche. Beaucoup de leurs idoles n'étaient que d'immondes ressemblances. La pudeur des femmes était étouffée au berceau. Les plus recherchées, chez les Lybiens, étaient celles qui avaient le plus prostitué leurs charmes.

De semblables abominations existaient partout, et les peuples qui ont jeté jusqu'à nons le plus vif éclat de gloire et de civilisation étaient sous ce rapport les plus souillés peut-être.

C'est en Grèce qu'on retrouve les premières traces de l'amour masculin, qu'une loi autorisait en Crète, suivant Aristote, pour s'opposer aux progrès de la population. Le jeune Troïle fut immolé par Achille pour n'avoir pas voulu se prêter à ses désirs infâmes. Ces horreurs étaient justifiées par l'exemple des dieux. Jupiter et Ganimède, Apollon et Hyacinthe, les enseignaient aux mortels. Les poètes, les tragiques, en parlaient dans leurs ouvrages. Les processions du phallus avaient aussi lieu dans ce pays, et des jeunes filles, mèlées à des hommes vêtus en femmes, à des groupes de Satyres, exécutaient les danses les plus lascives. Les plus infâmes débauchés, dit le chrétien Théodoret, n'oseraient se livrer, dans le silence des demeures privées, aux abominables actions que commettent publiquement les acteurs de ces horribles saturnales.

Les prostituées, chez les Grees, vivaient dans l'intimité des hommes d'état, des guerriers, des philosophes; témoin Sapho, Laïs, Aspasie, Thaïs, la maîtresse d'Alexandre. Les hommes de toutes les classes, fréquentaient les lieux de débauche. Démosthènes y va marchander les attraits de Laïs, et les trouve d'un prix trop élevé. Socrate ne craint pas d'avoir de pareilles relations, et l'histoire lui en reproche de plus honteuses encore. Beaucoup de ces amitiés antiques, qui nous paraissent si nobles et si dévouées, renferment des mystères d'infamie et de libertinage. Ces liaisons furent très fréquentes chez le peuple dont nous parlons.

Si nous jetons un coup-d'œil sur l'immoralité romaine, nous serons repoussés d'horreur en voyant ce peuple, dernière expression des puissances de l'humanité livrée à elle-même, résumer en lui seul toutes les turpitudes comme il résumait toutes les gloires. Jamais rien n'a égalé ni n'égalera l'affreuse débauche de ces maîtres du monde, et l'encre se fige dans la plume, quand il faut retracer cette série d'abominations.

Arrivant tout de suite au temps des empereurs, nous y voyons le premier des Césars, cette grande figure historique que tous les genres de gloire placent auprès de notre Napoléon! Mais le sang se glace et s'arrête au cœur, l'horreur voile l'admiration, quand les auteurs contemporains nous apprennent qu'il se vantait d'être le mari de toutes les femmes, et la femme de tous les maris. Bientôt c'est Auguste, à qui sa femme Livie, cherche elle-même des jeunes filles; auprès de lui c'est Julie, sa fille, l'une des plus grandes prostituées de Rome. On vendait publiquement des philtres pour allumer la concupiscence. On employait à cet usage tous les aphrodisiaques alors commus. Les danses lascives qu'on exécutait sur les théâtres, les pantomimes dégoûtantes qu'on y jouait, n'étaient pas des excitants assez énergiques pour ce peuple blasé.

Mais bientôt apparaissent les rois de la débauche, ceux qui peuvent se vanter de l'avoir poussée à ses plus infâmes limites: Tibère, Caligula, Néron, Commode, Héliogabale. Tibère, qui, dans son île de Caprée, se livre à de telles débauches, que notre langue n'aurait pas d'expressions pour les rendre; Tibère, qui, pour ses infâmes voluptés, fait enlever des enfants presque à la mamelle. Caligula commet l'inceste avec toutes ses sœurs, au milieu des festins, en présence même de sa femme. Il avait établi dans son palais un lieu de prostitution, et nous n'osons répéter ce que nous en disent les écrivains, Ausone, par exemple. Au milieu de toute cette fange, on voit Messaline, cette impératrice si honteusement célèbre, qui, non contente d'afficher publiquement ses intrigues, descendait dans les mauvais lieux pour y lutter d'impudicité, publiquement, avec les plus fameuses prostituées.

Bientôt Néron commet le plus grand des crimes avec sa propre mère. Ici nous ne nous sentons pas le courage d'aller plus loin. Qu'il nous suffise de dire que ces monstres ne laissèrent à commettre aucun des crimes honteux et contre nature, que pourrait imaginer l'ame la plus crapuleuse et la plus pervertie, et qu'ils étalèrent aux yeux de tous leur honte et leurs forfaits.

Comme on le voit, l'humanité, de plus en plus entraînée sur la pente du vice, s'abrutissait dans la fange et l'ordure; la matière et ses sales voluptés, étouffaient tous les sentiments honnêtes. Le grand mystère de la rédemption s'accomplit, et l'œuvre de régénération fut commencée. Peu à peu le Christianisme fit disparaître ces monstrueux excès, et rentrer l'humanité dans des voies nouvelles, en restituant à l'ame sa dignité, à la morale son empire. Cependant la nature humaine, en se relevant, ne dépouilla pas complètement ses infirmités; et si le règne du crime fut affaibli, il ne fut pas détruit entièrement. Le monde devint meilleur, mais toujours on vit des individus, plus coupables en cela que les anciens païens, rejetant loin d'eux les secours de la grace nouvelle et le bénéfice du sacrifice d'un Dieu, se livrer encore au libertinage, et préférer leurs appétits sensuels à la règle divine.

Quelquefois même des hommes puissants, des dominateurs des nations, exercèrent sur leur siècle une fatale influence. Les Borgia, les Médicis de Florence, poussèrent aux derniers excès l'immoralité. Louis XIV donna, tout en gardant les apparences de la décence, les plus funestes exemples à son peuple. Philippe d'Orléans et son ministre, l'infâme Dubois, rap pelèrent les plus honteuses débauches des Romains. Louis XV mit une prostituée à côté du trône. Mais, au milieu de tous ces scandales, le Christianisme restait debout, planant sur l'humanité comme un phare sur les mers, et désormais nul effort ne pourra précipiter le monde dans l'abime d'où le Christ l'a tiré. Quels que soient les désordres isolés de quelques particuliers, la société entière ne peut plus être infectée en masse des vices qui la déshonoraient autrefois, elle ne souffrirait pas non plus qu'ils se montrassent en public avec le même cynisme.

Les causes productrices du libertinage sont nombreuses; elles sont particulières, et agissent sur les individus; ou bien elles sont générales, et agissent sur des cités, sur des nations. Elles sont dans l'organisme, dans l'éducation, dans les croyances, dans les climats, dans les gouvernements.

L'homme, comme nous l'avons déjà dit, doué d'une liberté illimitée, d'une puissance de désirs qui surpasse toujours celle de ses facultés, d'une imagination qui va toujours au-delà du possible et du juste, est, de toutes les créatures, la plus disposée à s'abandonner aux égarements de la chair. Une alimentation succulente, des boissons spiritueuses, allument son sang et surexcitent ses organes. L'usage des vêtements amollit son corps; les soins continuels qu'il donne à son bienétre le disposent aux jouissances. La station verticale, en obligeant le sang à se porter vers la région du bassin, contribue à exciter les organes génitaux. Si malheureusement la nature l'a doué d'une constitution énergique et nerveuse, d'une de ces constitutions ardentes et volcaniques, qui s'émeuvent au moindre souffle de la passion, il se laissera facilement entraîner, et la voix des sens dominera celle de la raison.

Les hommes sont en général plus esclaves de leur organisation que les femmes. Il est peu de ces dernières pour qui les plaisirs des sens aient beaucoup d'attraits. On trouve rarement des femmes voluptueuses. Parmi celles qui s'abandonnent au libertinage, il en est un grand nombre qui obéissent plutôt aux séductions du cœur et de l'esprit qu'à celles des sens. Mais, chose remarquable, quand une femme a franchi l'intervalle qui sépare la froideur de la volupté, elle est infiniment plus fougueuse et plus ardente que l'homme.

Parmi les causes les plus fréquentes du libertinage, il faut citer l'irréligion. Pourquoi l'homme retiendrait-il la bride à ses passions, si rien en dehors de lui ne les condamne? S'il n'y a pas de loi surhumaine, qu'opposera-t-on à ces lois naturelles, qui se font sentir dans l'intimité de l'organisme, et qui récompensent celui qui les suit en le payant de voluptés? Est-ce l'intérêt personnel qui pourra le retenir, la crainte de s'énerver ou de mourir par suite des fatigues ou des maladies que traîne à

sa suite l'abus des jouissances? Rien de tout cela n'aura de puissance suffisante. Si la vie n'a pas de lendemain, et la vertu de récompense, mieux vaut un jour de bonheur qu'une année de privations. Du reste, si quelques-uns succombent victimes du plaisir, n'en voit-on pas beaucoup, qui, par un heureux privilége, ont résisté à ses étreintes. N'avons-nous pas de ces vieillards luxurieux qui ont abusé de tout, et qui nous révèlent encore, sous la cendre de leur passé, une ardeur juvénile de corps et d'esprit? Pour être sage, il faut à l'homme des motifs surhumains; s'il s'affranchit de ce frein salutaire, rien ne le retiendra sur la pente du vice.

Parmi les causes les plus puissantes du libertinage, nous rangerons l'hérédité; les penchants suivent le sang, et, chose terrible, la mère sème dans le sein de sa fille le germe des désordres qui la perdront un jour. Le mauvais exemple des parents est, pour les enfants, tout aussi funeste. La fréquentation des bals, des spectacles, la lecture des romans surtout, les mauvaises compagnies, la société des personnes débauchées, sont encore d'actifs pourvoyeurs du libertinage.

Le séjour des grandes villes est une cause fréquente de désordres; c'est surtout dans les cités manufacturières que le libertinage est porté à un degré extraordinaire. On entasse pèle-mèle dans les ateliers, des personnes de tout âge, de tout sexe. On ne s'occupe que de leur travail, et pas du tout de leur moralité. Ceux qui sont âgés deviennent pour les autres des instituteurs de dépravation. Dans certaines villes, à Mulhouse, par exemple, on compte une naissance illégitime sur cinq. On y voit des enfants de quinze, seize, dix-sept ans, déjà pères de famille. A Lille, rue des Étaques, les ouvriers employés aux manufactures couchent sur le même grabat, hommes, femmes, enfants et vieillards. Aussi l'innocence du jeune âge est-elle flétrie avant que la raison soit développée; les enfants sont vicieux par habitude, avant même de savoir ce que c'est que le vice. C'est le seul héritage que ces pauvres malheureux recoivent de leurs mères ; ils le recoivent en naissant. Ils sucent

la corruption avec le lait impur qu'elles leur donnent. On se sent, en présence de ces faits, saisi d'une profonde pitié : quand on rencontre ces êtres souillés, empoisonnés dès leur berceau, l'anathème s'arrête sur les lèvres, et l'on se demande si la justice de Dieu elle-même pourra compter avec eux, suivant la mesure de ses sévérités.

A Rheims, les jeunes filles employées aux manufactures se prostituent dès l'âge de douze à treize ans. Cette ville comptait en 1856 plus de 100 prostituées qui n'avaient pas quinze ans. Sur ce nombre, 10 ou 12 n'avaient pas atteint la douzième année. En présence de ces résultats, il est bien permis de se demander si nos progrès ne sont pas des calamités publiques, et s'il ne vaudrait pas mieux fermer ces ateliers, véritables catacombes de la population, que de les laisser ainsi dépraver, dévorer les générations.

A Yorskire, la moitié des enfants employés aux fabriques meurent avant dix-huit ans.

Nous savons bien qu'on nous taxera ici d'exagération. Mais alors, qu'on moralise le peuple, qu'on lui donne des principes religieux, qu'on ne le laisse pas pourrir dans la misère, qui engendre les vices, comme la corruption, des vers. Qu'on ne le livre pas, comme une proie, aux infâmes spéculations d'hommes qui l'exploitent comme des négriers. Ils se servent du corps et jettent l'ame à la corruption, au libertinage, sans songer qu'avilir ainsi l'humanité, c'est un forfait horrible, le plus grand de tous, pour lequel, au dernier jour, Dieu n'aura pas assez de malédictions et de châtiments.

Nos prisons elles-mêmes, ces lieux soumis à l'action du gouvernement, sont des antres de corruption qui infectent tout ce qui les touche. Quiconque y entre pur de corps, en sort pollué. On recule d'horreur, quand on songe que ces lieux vomissent tous les ans sur la France, environ 50,000 individus qui ont achevé de s'y dégrader et de s'y perdre. Ce levain d'immoralité se répand dans nos villes et dans nos campagnes pour les infecter et les corrompre.

Partout où des individus du même sexe sont réunis, on doit exercer la plus grande surveillance pour empêcher ces commerces infâmes, ces relations illicites qui outragent la nature. Partout la chair attire la chair, et c'est un fait déplorable à dire, mais vrai, les pensions, les colléges, les casernes, les vaisseaux, nous offriraient la preuve de ce que nous avançons. Chez les jeunes gens, c'est la masturbation qu'on découvre; elle est plus commune peut-être chez les filles. Chez les adultes, ce sont d'autres désordres plus révoltants encore.

Les climats ont toujours exercé une influence immense sur les désordres des mœurs. Dans les contrées chaudes de l'Afrique, de l'Asie surtout, on a constaté de tous temps la profonde immoralité des peuples. L'énervante chaleur qui les oblige à se renfermer, à se coucher la plus grande partie du jour, à prendre des bains, à se parfumer, amollit leurs corps et ouvre tous leurs sens à la volupté. Les hommes, ne pouvant suffire aux femmes, et jaloux de leurs faveurs, les enferment dans des harems. Là, abandonnées à elles-mêmes, oisives et ignorantes, elles cherchent de toutes les façons possibles à satisfaire leurs désirs voluptueux. Elles se livrent entre elles à des désordres inouïs, tandis que de leur côté les hommes, fatigués de jouissances trop faciles, vont outrager la nature dans des voluptés illicites. C'est ainsi que tout l'Orient est infecté de la lèpre de la Sodomie. Partout où existe la polygamie, où le nombre des femmes surpasse celui des hommes, on voit régner le libertinage.

Les peuples qui vivent sous un climat tempéré, sont plus chastes que ceux qui éprouvent l'action d'un soleil brûlant, à moins que d'autres causes ne les aient corrompus. Au nombre de ces causes qui livrent les nations au libertinage, il faut placer la civilisation. C'est dans les pays éclairés, avancés en civilisation, qu'on trouve le plus d'immoralité. Ce sont nos grandes villes et nos départements manufacturiers qui fournissent le plus d'attentats à la pudeur, le plus de prostituées. Depuis que nous marchons dans la voie des améliorations de toutes sortes

que nous ont léguées nos révolutions, nous faisons aussi d'immenses progrès en démoralisation. Maintenant on compte chaque année, moitié plus d'attentats à la pudeur commis sur des enfants de moins de quinze ans, qu'on n'en comptait en 1825.

Le despotisme est encore une cause très active de libertinage. Partout où il y a des maîtres et des esclaves, ces derniers sont obligés de tout souffrir des caprices, des brutalités des premiers. En Russie, les Boyards abusent impunément des femmes de leurs serfs. Elles se font une honteuse gloire de séduire leur seigneur. En France, les seigneurs avaient autrefois droit de jambage sur leurs vassales. Aux colonies, les maîtres avaient de même tout pouvoir sur les négresses, qui se faisaient un honneur de se donner à eux.

Partout où les conditions sont trop inégales, les hommes abjurent leur dignité, les uns pour mésuser de leur autorité, les autres pour se laisser avilir. Il est beaucoup de femmes réputées vertueuses qui consentiraient à devenir maîtresses d'un monarque. Tout ce qui peut donner aux hommes une haute opinion d'eux-mêmes, la religion, qui leur prêche l'égalité devant Dieu, et l'égalité de la nature, la liberté, qui ne les soumet plus à des hommes, mais seulement à des devoirs; les rend meilleurs et moins corrompus.

Prostituées!... A ce nom, toute ame se révolte, on se rejette en arrière, comme si l'on allait marcher sur un reptile. Pour tout le monde, ce nom révèle quelque chose d'ignoble, de repoussant; il semble qu'il soit tracé avec de la fange. Devionsnous nous abstenir de l'écrire ici, et par respect pour cette haine, pour cette horreur publique, devions-nous renoncer à traiter cette partie du sujet qui nous occupe? Médecin des plaies de l'ame, de quel droit détournerions-nous les yeux à cause de l'horreur du mal? Une parole de bonté tomba des lèvres du Sauveur sur l'une de ces pauvres femmes vouées à la honte, au mépris; et Dieu, qui permet tant d'abaissement,

permet souvent aussi qu'à leur heure dernière un rayon de repentir vienne éclairer leur ame et souffler sur ses souillures.

Jamais les moralistes, jamais personne n'expliquera ce profond mystère de la prostitution. Jamais on ne comprendra qu'une jeune sille, belle et sainte, chaste et intelligente, se transforme en cette autre femme, qui n'a plus de nom sur la terre et qui ne peut plus voir d'ignominie égale à la sienne. Etrange énigme, en effet; renversement inouï de tout ce qu'il y a de saint, de noble et de pur. Celle qui résistait naguère pudique et craintive, à l'expression d'un amour candide et vrai; celle dont la pudeur nuançait le visage de ses teintes gracieuses, va s'offrir elle-même, pour un vil métal, aux hommes les plus méprisables, les plus immondes. De quelles plaies, mon Dieu, vous frappez l'orgueil des hommes dans la plus angélique manifestation de la splendeur humaine! Et nous voudrions repousser du pied ceux que vous humiliez ainsi! Partout où il y a des souffrances, nous devons voir des frères à soulager. Partout où il y a de la honte, nous devons humilier nos fronts et tendre une main secourable. Combien qui se drapent dans leur orgueil, et qui devraient se reprocher peut-être l'abjection de quelques-unes de ces malheureuses femmes? Combien ont été cause de leur déshonneur! Combien les ont abandonnées et poussées dans la fange après une première faute! Les femmes sont comme les fleurs, elles se flétrissent quand on les jette, les unes à terre, les autres au vice.

En commençant ce sujet , nous avons craint deux choses : de blesser la susceptibilité des femmes honnêtes en faisant voir tant d'abjection dans leur sexe , et de les froisser encore en faisant ressortir les qualités de celles qui ne doivent plus être comparées à personne. Il faut pourtant bien obéir aux exigences de la vérité, et nous lui devons d'avouer que quelle que soit la dégradation des prostituées, quels que soient leurs vices , elles

AMOUR DES AUTRES.

n'ont pu se dépouiller entièrement en tombant, de ces inestimables qualités du cœur qui font l'ornement de leur sexe; elles en gardent encore, comme un diamant souillé de fange garde en partie son éclat.

Toutes nos villes sont infectées de la lèpre de la prostitution. Dans l'impossibilité où nous sommes de parler exactement, faute de documents, de la prostitution des provinces, nous allons jeter un coup-d'œil sur Paris, ce pandémonium de toutes les souillures.

Nous devons commencer par dire ici que les différentes administrations qui se sont succédées depuis quelque temps ont par leurs soins éclairés, par leur empressement à améliorer, mérité, en ce qui concerne cette plaie de la capitale, la reconnaissance publique.

De 1812 à 1852, la proportion des filles publiques à Paris avait augmenté de 200 pour 100; il y en a maintenant près de 4,000 inscrites à la police. Ce chiffre est bien loin de représenter la totalité de celles qui existent réellement : pour s'en convaincre, il ne faudrait qu'étudier la population des ateliers, des magasins, et compter toutes ces femmes censées entretenues qui trafiquent de leurs charmes, et sont assez habiles pour déjouer la surveillance. Le mal est profond, il a partout ses racines : l'ouvrière qui n'a pas d'amant, est une espèce de phénomène à Paris et dans beaucoup de nos villes; l'air du siècle est mortel à l'innocence.

D'après Parent-Duchatelet, à qui nous empruntons ces chiffres, sur 5,248 prostituées, 54 se sont fait inscrire de 40 à 45 ans; 912, de 45 à 20; puis, à la fin du tableau que nous consultons, on voit que 5 l'ont été de 55 à 60, et 4, de 60 à 65. Aux deux extrémités des énormités d'infamie!

Presque toutes les filles prostituées appartiennent aux classes moyennes et peu aisées de la société : le plus grand nombre « sort des ateliers. Si beaucoup ont pour parents des cultivateurs, c'est que cette classe est immensément plus nombreuse que les autres. Les départements manufacturiers fournissent un plus grand nombre de prostituées que les départements agricoles; il en sort des campagnes beaucoup moins que des villes.

Causes déterminantes de la prostitution sur 5,183 filles	
Excès de misère, dénuement absolu	1,441
Perte des parents. Expulsion du logis paternel. Aban-	
don complet,	1,255
Pour soutenir des parents vieux et infirmes	37
Aînées de famille n'ayant ni père ni mère, pour éle-	
ver leurs frères et sœurs, quelquefois des neveux	
et nièces	29
Femmes veuves ou abandonnées, pour élever une	
famille nombreuse	23
Venues de province pour se cacher à Paris et y trou-	
ver des ressources ,	280
Amenées à Paris et abandonnées par des militaires,	
des commis, des étudiants, etc	404
Domestiques séduites par leurs maîtres et renvoyées	
par eux	289
Simples concubines ayant perdu leurs amants	
Total.	5,483

Parmi les individus dont ce tableau fait mention, on a trouvé inscrites ensemble sur le tableau 164 fois les deux sœurs, 4 fois les trois sœurs, 5 fois les quatre sœurs, en tout 252 sœurs; 46 fois la mère et la fille; 4 fois la tante et la nièce; 25 fois les deux cousines germaines.

Dans l'espace de dix ans, 4 filles qui n'avaient jamais failli se sont fait inscrire. Quelle misère, ou quelle dépravation d'esprit!

Plus de la moitié des filles publiques sont sans instruction, même élémentaire.

Parmi les causes qui les perdent, la paresse est une des plus fréquentes. La misère force quelquefois de pauvres abandonnées, sans parents, sans appui, à employer ce moyen désolant de gagner quelque chose; dans ce cas, la société est moralement responsable. C'est un crime à elle de laisser, obligées de recourir au vice pour vivre, des créatures humaines, tandis que tant de riches jettent leur or aux prodigalités du luxe.

Beaucoup de jeunes personnes manquent de travail, ou bien celui auquel elles se livrent ne leur procure qu'un salaire insuffisant; alors elles se jettent dans le vice. Non, la société n'est point innocente de ce mal : pourquoi ne remédie-t-elle pas à ce désordre? Devrait-il y avoir, parmi nous, des individus dépensant au travail tout leur temps, toutes leurs aptitudes, et ne recevant pas de quoi subvenir aux premières nécessités de l'existence? M. l'abbé Anjalvin a obtenu du préfet de police, en 1841, que toutes les filles qui déclareraient ne se faire inscrire que par misère, seraient envoyées chez les dames de Saint-Michel, pour y vivre en travaillant.

Les dames du Bon Pasteur d'Angers, et leurs succursales, reçoivent toutes ces pauvres filles, lors même qu'un tardif repentir les amène chez elles pleurer et réparer les plus énormes fautes. Pour de semblables dévoûments, il fallait la charité chrétienne.

La vanité, le désir de briller, jettent aussi de bien nombreuses victimes à ce gouffre de la prostitution. Quand on considère la modicité des salaires et le luxe effréné des toilettes, on cesse d'être étonné de l'action si grande de cette cause de déréglements.

Bien des jeunes filles de province, délaissées par leurs amants, s'en viennent à Paris cacher leur honte, leurs regrets; ou bien elles y suivent ceux qui les ont séduites, et qui bientôt les y abandonnent. Qui pourra jamais supputer les larmes et les déchirements de cœur de la pauvre enfant délaissée, seule, dans une maison garnie, ou même sur une place publique, sans parents, sans amis, sans ressources. A la fois toutes ses illusions sont tombées, tout d'un coup son bonheur s'est

évanoui. Osez donc jeter la pierre à cette infortunée qui se fie au premier qui lui fait alors entendre un mot consolateur et qui la précipite souvent tout d'un coup du haut de sa douleur dans les bras de la prostitution. Quel horrible stupéfaction, quel réveil!... Souvent il n'en est pas ainsi : quelqu'une de ces procureuses infâmes, qui fourmillent à Paris, recueille la pauvre fille; elle l'amène peu à peu à croire à de nouvelles protestations, à des promesses de fortune, de bonheur, et l'enfant, placée entre la misère qui la pousse et les désirs qui l'attirent, descend un degré de plus dans le gouffre, au fond duquel est presque toujours la prostitution.

Quelques-unes, les imprudentes, fuient des chagrins domestiques, l'humeur chagrine d'un beau-père, d'une bellemère. D'autres sont chassées de chez elles par des parents dénaturés, ou par la juste colère qu'attire leur inconduite.

Le travail des ateliers, le séjour dans les hôpitaux, l'abandon des parents qui laissent leurs filles errer sur la voie publique, exposées à tout ce qui peut les corrompre, sont encore des causes très fréquentes de prostitution.

Quelques personnes, mais heureusement cela est très rare, sont entraînées à la prostitution par le besoin de satisfaire la fougue de leurs passions sensuelles; quelques-unes, d'après le tableau que nous donnons plus haut, se prostituent dans un but honorable. La femme ne comprend pas toujours la bonté ni la malice de ses actes; souvent elle agit d'instinct, et suit sa voie comme l'eau qui coule, comme la plante qui pousse. Dans quelque terrain qu'on la mette, elle végète sans s'en rendre compte. Il ne faudrait pourtant pas croire qu'il en fût toujours ainsi : la plupart des filles publiques comprennent leur abjection, elles savent qu'elles font mal, et quoi qu'elles fassent pour s'étourdir, elles souffrent beaucoup par instant de leur horrible position. Toujours au fond de leur ame elles voient la belle figure de l'innocence, qu'elles ont souillée et converte de boue; ainsi l'onde offre, malgré les vents qui l'agitent, l'image des arbres de ses rives.

Quand ces infortunées peuvent dire le fond de leur pensée quand elles rencontrent quelqu'un qui leur marque un peu d'intérét et de pitié, elles déplorent leurs égarements, elles regrettent les beaux jours de leur jeunesse, elles font des rèves de retour à la vertu. Presque jamais elles ne rejettent loin d'elles, d'une manière absolue, les croyances et les pratiques religieuses; il faut bien à ces malheureuses, qui se voient tombées si bas, un espoir de salut dans l'avenir, une pensée consolante qui les soutienne. Jamais, au lit de mort, elles ne refusent les secours de la religion; toutes s'empressent d'appeler le prêtre auprès de celle qui va finir, et c'est quelque chose d'étrange que le recueillement profond qui s'empare d'elles. Mélange de respect, d'espoir et de remords, ce recueillement d'un instant est une heure solennelle dans leur vie; c'est un des intervalles lucides dans lesquels elles voient leur abjection et la route du salut; c'est la voix du pasteur qui rappelle la brebis égarée, c'est peut-être une semence de retour à la vertu et à Dieu.

Elles ne sont à l'aise qu'en compagnie de libertins et de débauchés comme elles; rien ne les fait rougir alors, mais il n'en est pas une qui ne tremble sous un regard honnête, qui puisse supporter la vue de personnes vertueuses. La présence d'une mère de famille surtout leur perce le cœur, elles songent alors à ce qu'elles sont, à ce qu'elles auraient pu être.

Presque toutes s'attachent à un homme qu'elles aiment éperdùment, et qui toujours est un de ces êtres que la filouterie, le vol, l'ivrognerie, le jeu, rangent parmi les plus misérables et les plus vils. Il faut bien que le cœur s'attache à quelque chose, et l'amour, chez les femmes, se déprave, mais ne s'éteint jamais. Ces malheureuses, maltraitées, battues par leurs amants, leur sont malgré cela dévouées; quand par hasard elles ont des enfants, elles se rattachent étroitement à cette affection; il est rare qu'elles les exposent. En les élevant, elles croient effacer en partie leur honte et racheter, par les

mérites de l'amour maternel, les souillures de cet amour infâme dans lequel elles se sont déshonorées. Elles sont en général charitables et bienfaisantes, prêtes à rendre service, enchantées d'en trouver l'occasion; d'un autre côté, oisives et paresseuses, elles passent leur temps à manger, à dormir, souvent à s'enivrer.

Quand au commencement de ce paragraphe, nous disions que ces femmes étaient un profond mystère, nous disions vrai. Vicieuses par habitude, et souvent sans arrière-pensée, elles ont parfois une insouciance extraordinaire. Devenues prostituées par hasard, par circonstance, elles ont apporté dans cette infâme profession des qualités et des défauts qui ne devaient point nécessairement les y conduire; poussées par d'autres circonstances, elles eussent été de bonnes mères de famille, des épouses irréprochables. Véritables machines organiques, elles obéissent à l'impulsion qu'elles ont reçue; c'est la première impression qui a décidé de leur avenir. Que n'a-t-elle été différente! Ces femmes, a dit un auteur de talent, ne personnifient rien autre chose que le néant. En effet, elles ont détruit, autant que possible, la partie morale pour ne laisser subsister que l'automate; elles ont précipité l'humanité au dernier degré de déchéance.

Le libertinage abrutit l'être moral; il étouffe de bonne heure les plus heureuses dispositions et transforme les hommes les mieux prédestinés au talent, au génie, en des êtres stupides, véritables parias de l'intelligence. Que de jeunes gens perdent ainsi, dans les étreintes du vice, le germe des plus belles facultés! combien se privent ainsi des lauriers qu'ils auraient moissonnés plus tard! Combien se privent, les insensés, des délices que donne l'innocence, perdant la sainte ignorance du jeune âge avant d'en avoir seulement goûté les charmes.

Presque tous les hommes qui se sont distingués dans les

sciences et les arts ont été chastes, les quelques exemples du contraire que l'on rencontre, ne suffisent pas pour infirmer une vérité établie par la grande majorité des faits.

Les effets du libertinage sur l'intelligence sont beaucoup moins sensibles, moins apparents, que ceux qu'il exerce sur l'organisme. C'est là surtout qu'il imprime d'une manière effrayante ses honteux stigmates. Il empêche le corps d'acquérir le développement dont il est susceptible; il tarit les puissances vitales dans leur source la plus intime, en dépensant l'influx nerveux qui ne semble départi à chaque être que dans certaines proportions. Il courbe avant le temps ses victimes et leur arrache les insignes de la dignité, de la noblesse humaine, pour les marquer du sceau de la débauche. L'homme, de beau qu'il était, devient chétif et débile; chacun de ses membres est le siége de quelque douleur, de quelque souffrance prématurée. La face, qui resplendissait naguère des clartés de l'innocence, qui étalait avec orgueil les teintes rosées de la santé, qui semblait s'épanouir de bonheur, est maintenant terne et décolorée, son expression stupide ou ignoble inspire le mépris et le dégoût. Le regard effronté ou hésitant, annonce l'audace ou la honte du vice; l'œil, éteint dans son orbite, ne s'éveille plus qu'à la vue d'un objet qui excite la passion dominante, ou à ces discours pervers qui sont la débauche de l'imagination. Le front, comme humilié sous l'opprobre, ne semble plus être le siége de la pensée; la tête, qui prête à l'homme une si imposante majesté, quand le travail ou le malheur l'ont dépouillée ou blanchie, donne à l'individu un aspect repoussant, lorsque c'est le libertinage qui a produit ces résultats : la démarche est hardie, lubrique, ou hésitante et embarrassée. Le vice, il n'y a pas de milieu, brave la honte ou la subit.

La vie humaine, usée par les désordres de toutes sortes, n'atteint plus ses limites naturelles, et l'espèce ne présente plus les caractères de la beauté et de la force originaires. A chaque pas, parmi nous, on rencontre des jeunes gens épuisés avant d'être hommes; blasés sur les plaisirs avant le temps fixé par la nature pour les éprouver; énervés avant d'avoir acquis le développement auquel ils étaient destinés. Quelques-uns se font gloire de leur inconduite et de ses résultats; ils affectent de ne rien pouvoir sentir, d'être blasés sur les plaisirs du cœur et sur ceux des sens, de même qu'ils affectent de se refuser à toute croyance morale ou religieuse.

Des maladies de toute nature sont la triste conséquence de cet abus des jouissances; de profondes altérations organiques minent sourdement l'existence: ainsi les affections du cerveau et de la moëlle épinière, les ramollissements, les dégénérescences cancércuses, les inflammations chroniques, les abcès, les tubercules, les affections redoutables du cœur, les anévrismes des gros vaisseaux, les maladies des voies urinaires, les maladies mentales, telles que la folie, l'imbécillité, le spleen, la monomanie suicide, etc., etc. Pour les femmes les fleurs blanches, l'hystérie, la nymphomanie, la stérilité, les pertes utérines, les ulcérations, le cancer de l'utérus. Pour l'homme l'impuissance, le styriasis, les inflammations des reins, de la vessie. Pour les deux sexes l'affection vénérienne, ce fléau destructeur qui de plus en plus souille l'espèce humaine et la ronge.

Les ravages qu'exerce ce mal sont incalculables : pour les apprécier, il ne faut pas se borner à considérer le nombre des malades atteints des symptômes actuels ; il faut tenir compte des ravages éloignés qu'il exerce, il faut considérer combien il engendre de rachitiques, de scrofuleux, de tuberculeux, d'individus atteints de maladies de la peau, prédisposés aux affections chroniques de toute espèce.

C'est un affreux spectacle que celui d'un hopital de vénériens. On voit là des malheureux dont le corps entier n'est plus qu'un cloaque immonde; quelques uns n'ont plus de nez, plus d'yeux, plus de bouche; d'autrefois, ce sont auprès de ces horribles ulcères, de frais visages de jeunes filles, belles encore jusque dans ce lieu fatal; des têtes d'anges aux cheveux

blonds, au doux et limpide regard. Ce sont des sleurs souillées de la bave impure d'un reptile, pauvres sleurs humaines, dont la sève est empoisonnée. Un ulcère n'est pas plus repoussant à voir sur le corps des vieux libertins, des hommes dégradés, que ces angéliques figures d'enfants précipitées dans le repaire de la débauche. On ne peut voir sans une immense pitié ces innocences slétries, ces jeunes silles qui naguère encore souriaient, innocentes et pures, aux rèves de l'avenir, aux projets de bonheur. Elles eussent été peut-être de saintes mères de famille, de tendres épouses, des femmes l'ornement de la société.

En 4784, on comptait en France 40,000 enfants trouvés au-dessous de douze ans; en 1809, il y en avait 69,000; en 4845, 84,000; en 4825, 447,505; en 4855, 429,699. Il y a en France une exposition sur trente naissances, c'est 592 par département. Ces chiffres prouvent, d'une manière bien forte, que le libertinage est un mal en progrès chez nous, et qu'il suit, comme le crime, les développements de l'industrie et de la civilisation. La plupart des malheureux enfants ainsi abandonnés sont vicieux plus tard, d'abord parce que les instincts et les penchants suivent le sang et se transmettent avec lui; ensuite, parce que le défaut de surveillance, d'éducation, parce que la misère les abandonnent en proie à la dépravation et aux suggestions du crime. Le nombre des enfants trouvés traînés sur les bancs des tribunaux est immense relativement à leur petit nombre en France. Sur 8,000 accusés, il y a ordinairement de 160 à 180 enfants trouvés.

Parmi les femmes condamnées pour crimes, qui peuplent les maisons de détention, 24 sur 100 ont eu des enfants naturels ou ont vécu en concubinage antérieurement à leur condamnation. Il est très rare de trouver des femmes qui soient devenues voleuses avant d'avoir perdu la pureté du corps.

Le traitement du libertinage est préservatif ou curatif. Le premier consiste dans l'éloignement des causes capables

de développer cette funeste passion. C'est surtout à l'égard des jeunes gens, que la plus exacte surveillance devra être employée, pour prévenir l'invasion d'un mal si difficile à détruire, quand il a pris racine dans le cœur et dans les sens. La maison paternelle est le berceau de l'éducation morale et physique; c'est là que se montrent les germes des passions, des inclinations qui plus tard domineront dans le cœur. Les parents sont les premiers instituteurs de l'enfance, et leurs leçons ont une force bien autrement grande que celles que donneront les maîtres qui les remplaceront. Elles s'insinuent dans l'ame des enfants avec les rayons de leur amour; elles sont toujours écoutées, parce que l'instinct naturel les accepte sans défiance. Elles ne sont presque jamais théoriques, mais pratiques, en ce qu'elles reposent toujours sur l'exemple, différentes en cela des leçons de la science, qui raisonnent plus qu'elles ne démontrent en pratiquant.

Les pères et les mères doivent veiller avec le plus grand soin à ce que les yeux de leurs enfants n'aperçoivent rien, à ce que leurs oreilles n'entendent rien de dangereux pour l'innocence.

Malheur à ceux qui souillent les regards du jeune âge, qui souillent son oreille par des paroles immodestes. Aux yeux d'une raison éclairée, il est plus criminel de flétrir l'innocence de l'ame, que de polluer le corps, et quand ce crime est commis par des parents, par ceux à qui Dieu a remis à garder, à instruire, à sauver, des ames qu'il a créées innocentes, il y a là quelque chose qui ressemble à l'inceste le plus odieux.

Les enfants arrivés à un âge capable de discernement, ou plutôt d'attention, car l'enfance s'instruit plus en voyant qu'en comprenant, ne doivent pas coucher dans l'appartement de leurs parents, où la plus légère imprudence peut être dangereuse. Ils doivent coucher dans des lits séparés, parce que le contact de la chair produit des mouvements qui éveillent les sens et ont dans l'ame un funeste retentissement. On veillera avec la plus religieuse attention, non seulement à ce qu'ils n'enfendent pas des propos indécents ou équivoques, mais encore

à ce qu'ils ne puissent pas apercevoir les caresses que l'amour autorise. Dans le temps que Rome était pure, le sénat chassa de son sein un de ses membres, coupable d'avoir embrassé sa femme devant sa fille; et plus tard, quand déjà la débauche avait corrompu cette cité, Juvénal disait:

Maxima debetur puero reverentia : si quid Turpe paras, ne tu pueri contempseris annos.

Il ne faut pas permettre aux enfants de fréquenter des camarades mal élevés, ou dont les parents aient une conduite équivoque et de mauvais principes. Mais, ce qui par-dessus tout doit être l'objet d'une surveillance spéciale, c'est le choix des nourrices et des bonnes d'enfants. Il n'est pas rare, malheureusement, de voir les enfants sucer avec le lait les vices de leurs nourrices; et il n'est que trop fréquent d'en rencontrer, que les jeunes filles, à qui on les confie, ont dès le berceau, initiés à de coupables habitudes.

Quand les enfants quittent la maison paternelle pour entrer dans des maisons d'éducation, les dangers se multiplient. Il faut que les instituteurs soient d'une conduite exemplaire et d'une excellente moralité. Les enfants remarquent vite les désordres des maîtres; leur regard est pénétrant pour deviner ceux dont les leçons et les exemples doivent leur servir de règle de conduite.

Il faudra surtout empêcher avec soin dans ces maisons les liaisons intimes. Ces liaisons ont tous les caractères de l'amour et conduisent aux plus grands désordres. On exercera dans les dortoirs, une surveillance active et constante. Aux promenades, on ne permettra pas que les enfants soient en rang deux par deux, mais trois par trois. En récréation, on se défiera des promeneurs solitaires et isolés; on fera son possible pour les amener à participer aux jeux communs. On ne permettra pas aux grands de se lier intimement avec de plus jeunes. Les maîtres eux-mêmes ne montreront aucune préférence pour certains d'entre leurs élèves. Aucun d'eux ne de-

vrait avoir la faculté d'en recevoir dans sa chambre, à moins de circonstances prévues et appréciées par le supérieur. Toutes les communications de maîtres à élèves, doivent avoir lieu dans une salle publique, dans le parloir de la maison.

Si des nécessités, tenant au local occupé par un établissement d'éducation, obligeaient à coucher les élèves dans plusieurs chambres, on aurait soin de toujours mettre par chambre un nombre impair de lits. Les chefs d'établissement comprendront la nécessité de cette disposition.

Les romans, les livres dans lesquels on parle d'amour, doivent être sévèrement recherchés et proscrits par les maîtres. Les élèves ne doivent avoir entre eux aucune espèce de correspondance. La plus grande décence doit être recommandée partout.

Le lever et le coucher n'auront jamais lieu qu'en présence d'un surveillant.

Dans quelque position que soient les enfants, un des moyens les plus propres à prévenir le libertinage, consiste à ne point permettre au corps un repos trop prolongé. Il faut que les instants donnés au sommeil soient réglés sur le besoin, que la fatigue le fasse naître. Les enfants coucheront sur un lit dur. Leur alimentation, abondante et saine, ne sera ni délicate ni excitante. Ils seront formés de bonne heure à la pratique des devoirs religieux et confiés aux soins éclairés d'un directeur prudent. Le confesseur doit être très réservé dans les questions qu'il adresse, de peur que son ministère, par un affreux malheur, ne vienne à corrompre au lieu de préserver et de guérir.

Quand les enfants ne sont pas imbus des idées religieuses, ils ressemblent à des soldats qu'on enverrait au combat sans armes. Plus tard, abandonnés aux séductions du monde, ils n'auront aucune force pour résister. Ils liront tous les livres capables de gâter le cœur; ils assisteront aux spectacles; ils fréquenteront les bals et les lieux publics, où des tentations

sans nombre, où de mauvais exemples développeront les germes, hélas! si nombreux que renferme notre nature.

S'il s'agit non plus de prévenir, mais de guérir le mal, la tâche devient bien plus difficile. Quand de jeunes enfants ont contracté de mauvaises habitudes, il ne faut rien épargner pour les en corriger. Lorsqu'il ne sera pas encore possible de s'adresser à leur raison, on emploiera des moyens mécaniques. Il existe des appareils qui les empêcheront de se livrer à aucun acte répréhensible. Auprès de ceux que la raison éclaire déjà, on fera intervenir un médecin, ferme et éclairé, qui leur parlera des dangers attachés au vice qui les ronge. Il leur fera le tableau des maux qui peuvent les atteindre. Il leur conseillera l'exercice, le travail, la diète de liqueurs excitantes, d'aliments épicés. Il prescrira les bains froids, les boissons délavantes. Un confesseur intelligent viendra, de son côté, prêter l'appui de son ministère; il ne menacera que dans des cas rares; il se montrera doux, aimant; il encouragera, il consolera; il ne se rebutera point devant les chutes réitérées, car jamais le succès n'est immédiat et spontané.

Quant au libertinage qui a fait des progrès avec l'âge, qui s'est développé avec les individus, qui est dévenu une dépravation de l'esprit et du cœur, en même temps qu'un besoin des sens, il est extrêmement difficile à guérir. Il faut, pour cela, les secours inespérés de la grace divine: Le libertin endurci tombe d'abîme en abîme; il arrive bientôt un moment où il ne désire plus sa guérison, où il ne sent plus son mal. Le doigt de Dieu s'appesantit sur lui, et peut-être est-il déjà frappé de réprobation. C'est aux lois à le punir, quand non content de commettre ces crimes cachés que la société ne peut poursuivre, il scandalise par des désordres publics, par des actes qui sont des attentats à la pudeur sociale; ou bien, quand, pour satisfaire sa détestable passion, il devient corrupteur, ou même exerce des violences sur les personnes.

Les peines portées contre ces crimes ne guérissent pas les coupables, mais elles vengent la société; elles la mettent pour un temps au moins, pour toujours quelquefois, à l'abri des attentats de ces êtres corrompus.

Il arrive par fois que des désordres pathologiques, que des maladies véritables poussent irrésistiblement certains individus à des actes coupables. C'est à la médecine seule à intervenir, et le traitement qu'elle applique doit être en rapport avec les affections qu'elle combat. Il importe que les ecclésiastiques n'ignorent pas qu'il est certaines causes maladives qui, chez les femmes surtout, produisent d'irrésistibles désirs.

AMITIÉ.

Les besoins de l'ordre moral sont aussi impérieux pour l'homme que ceux de l'ordre physique. S'il faut que le sang se vivifie sans cesse au contact de l'air introduit dans les poumons, il est aussi nécessaire à l'ame de fuir l'isolement et de trouver une autre ame avec laquelle elle puisse échanger ses pensées; au sein de laquelle elle puisse épancher ses affections. Il est impossible de se séparer entièrement de ses semblables sans faire violence à la nature.

Partout nous retrouvons des traces des lois conservatrices que Dieu a imposées au monde. Comme nous l'avons vu, toutes les parties de la matière ont entre elles une attraction plus ou moins puissante, qui les réunit ou les attire. A des distances énormes, cette force agit d'un globe à l'autre, et les corps célestes qui nagent par milliers dans les solitudes de l'espace, doivent à cette loi l'ordre qui les maintient dans des rapports constants, dans une harmonie que rien ne saurait troubler.

Cette loi de l'attraction ne s'éteint pas dans la matière, elle

s'élève jusqu'à l'ordre moral, et pousse les hommes les uns vers les autres. Chacun de nous gravite, pour ainsi dire, dans une sphère d'attractions qui lui est propre, et qui paralyse, jusqu'à un certain point, l'action qu'exercent sur lui d'autres individus plus éloignés.

Nous avons nos amis, nos parents, qui suffisent aux sympathies de nos ames; mais s'ils viennent à mourir, à s'éloigner, d'autres prennent leur place dans nos affections, et leur succèdent dans l'action qu'ils exercent sur nous.

Cette action que nous excrçons les uns sur les autres n'est que masquée quand nous ne la sentons pas, et il ne faut que des circonstances favorables pour qu'elle se manifeste. Deux Français qui se rencontreraient au Japon seraient tout de suite attirés sympathiquement l'un vers l'autre; deux prisonniers seront bientôt amis; et si deux hommes pris, l'un en France, l'autre dans l'Océanie, pouvaient être transportés dans une autre planète, il est évident qu'ils se rencontreraient avec bonheur et s'attacheraient intimement l'un à l'autre. C'est ce lien mutuel qui fait la force de l'humanité, qui multiplie sa puissance et enfante les progrès qu'elle accomplit.

Les sympathies, qui nous attirent ainsi, sont nombreuses et agissent de différentes sortes; les unes, plus générales, produisent les liens d'humanité; les autres, plus restreintes, ressèrent nos affections et les concentrent dans la famille, dans le cercle étroit de l'amitié. Ce sont ces dernières seulement qui agissent sur nous avec une très grande puissance : nos ames faibles et bornées n'auraient pas assez d'énergie pour sympathiser avec tout le monde. Du reste, l'ordre de choses établi par Dieu sur la terre, ne permet pas que des communications intimes d'ame à ame, existent entre tous les hommes.

Nos tendances sont appropriées à nos besoins, et chacun de nous a dans son cœur, des sympathies, des affections, qui s'élargissent de plus en plus, comme des zones, pour correspondre à ses relations diverses avec sa famille, ses amis, ses concitoyens, sa patrie, l'humanité.

Il existe entre les hommes des différences et des similitudes naturelles ou acquises, morales ou physiques, qui constituent des sentiments d'attraction ou de répulsion; en sorte que tous ne se conviennent pas également. De là, les prédilections qui donnent naissance à l'amitié. C'est de ce sentiment que nous allons parler.

Tous les hommes, poussés par le besoin de rapprochement que nous avons signalé, cherchent parmi leurs semblables ceux qui leur conviennent le mieux, qui les touchent par plus de ressemblances, et s'attachent vivement à eux.

L'amitié, l'une des plus belles tiges de la faculté d'aimer, a été donnée à l'homme pour charmer sa vie et pour doubler son cœur.

C'est l'insuffisance de nos ames qui rend cette passion possible. Nous avons besoin de partager nos joics et nos peines, de mettre quelqu'un dans l'intimité de nos pensées. Pénétrés de notre impuissance, de notre faiblesse, nous voulons à côté de nous quelqu'un qui s'identifie avec nous et qui nous prête l'appui de sa force.

Les relations que nous avons d'ordinaire avec les hommes, sont fondées sur une multitude d'intérêts divers, et n'ont de force qu'en raison de ces intérêts qui nous lient; or, il faut à nos cœurs quelque chose de plus intime, qui les rapproche, parce qu'ils se conviennent et sont faits pour s'aimer. Les liens de la famille, fondés dans le sang, dans des circonstances naturelles et nécessaires, n'établissent pas forcément entre les ames les sympathies que réclame l'amitié. Il faut à cette dernière liberté dans le choix, convenance parfaite entre les ames.

Il est une période de l'existence humaine où la nature développe dans le silence, dans le calme, les facultés physiques et morales. Elle veut donner aux unes et aux autres l'accroissement nécessaire avant de leur permettre de s'exercer. Le corps serait trop faible pour le travail, l'ame trop molle pour recevoir le choc des passions. Dans l'enfance, les affections, renfermées dans le cercle de la famille, répondent seulement aux besoins. L'enfant n'a pas d'amis, il n'a que des compagnons de ses jeux.

Mais bientôt l'horizon s'élargit, la carrière est ouverte, l'avenir et ses illusions enflamment les convoitises. L'ame du jeune homme ressemble au coursier fougueux, mais hésitant, qui voudrait et qui n'ose avancer. Elle tremble à ce moment suprême qui va la mettre aux prises avec les hasards de la vie. Faible, elle veut s'appuyer sur quelque chose; elle cherche une autre ame, tourmentée des mêmes désirs, des mêmes besoins, et l'alliance se forme. C'est à cet âge que l'amitié, riche d'illusions, est dévouée et confiante. Elle a tant à mettre en commun! Le cœur est si riche d'espérances, l'esprit si fertile en projets! L'avenir promet tant de joies!.. Le jeune homme n'a point fait la triste expérience du peu que valent les hommes: il livre son cœur sans réserve, il n'appelle point à son aide les conseils de la prudence.

Noble générosité d'une belle ame, puisses-tu n'éprouver au début de la carrière aucune de ces déceptions qui fanent la pensée et dessèchent l'amour dans le cœur! Heureusement tous ne sont pas victimes de leur confiance : il est des amitiés heureuses, et celles qui jaillissent de l'impétuosité de la jeunesse sont les plus douces et les meilleures, quand on ne s'est point abusé sur les sympathies réciproques.

L'amitié, présent du ciel, est l'un des plus beaux sentiments du cœur, et l'un des plus utiles à l'homme. C'est elle qui réunit dans une même pensée les ames qu'elle enlace. « Deux amis, disait Aristote, sont une ame dans deux corps. » Ils confondent leurs pensées et leurs sentiments; chacun d'eux voit clair dans le cœur de son ami, et s'associe à tout ce qu'il éprouve. Les joies, les peines, tout est commun : la bonne comme la mauvaise fortune. La route est-elle semée de fleurs,

le ciel serein, les événements heureux; l'amitié, les mains serrées, embellit et charme tous les plaisirs. Compagne aussi fidèle, elle est là, dans les jours de malheur, avec ses consolations, qui sont le baume des infortunés : elle franchit le seuil des prisons, vient alléger le poids des chaînes; elle efface avec ses pleurs la noirceur de la calomnie et relève le courage avec la vertu; elle est, en un mot, le charme des gens heureux et la providence du malheur.

Quel trésor qu'un ami véritable! « Heureux celui qui l'a trouvé, » dit l'*Ecclésiastique*. En effet, n'est-ce pas le plus grand de tous les biens, qu'un ami sur lequel on peut compter comme sur soi, mieux que sur soi, qui donnerait au besoin sa vie? Son amitié est désintéressée, car son bonheur est de faire du bien à celui qu'il aime. Ses conseils sont toujours inspirés par son affection, et s'il se trompe, on est certain du moins qu'il n'a pas voulu tromper. On trouve en lui un guide que n'aveuglent point les passions, et qui parle à son ami le langage de la sagesse et de la vérité. On sait que son dévoûment est sans bornes, et qu'il n'abandonnera pas plus, s'il le peut, son ami aux coups du malheur qu'aux sarcasmes du monde. « Rien ne saurait être comparé à l'ami fidèle: son attachement est plus précieux que les richesses.» (*Eccli.*, chap. vi, verset 45.)

L'amitié ne veut point de restrictions ni de réserve; c'est un mariage des intelligences, qui doit établir entre les cœurs une correspondance et une intimité parfaites. Être avec un ami, converser avec lui, ce doit être comme s'entretenir avec sa propre pensée. On doit lui mettre à nu son cœur, lui ouvrir sa bourse, car l'amitié vit de confiance et de bons offices. Il est plus hontenx de se défier d'un ami que d'être sa dupe. L'amitié doit être réciproque, elle veut être payée de retour; celui qui n'aime pas son ami est un fourbe et un hypocrite, car on n'obtient l'amitié d'autrui qu'en la lui rendant, ou bien en feignant de la lui rendre.

L'amitié a besoin de complaisance et de franchise tout à la fois : de complaisance pour supporter les défauts qui lui nui-

sent dans ceux qu'elle aime; de franchise pour les corriger des défauts qui leur nuisent à eux-mêmes. Le plus grand effort et l'une des marques de l'affection sincère, c'est sa hardiesse à reprendre ses amis de leurs imperfections ou de leurs vices; car l'amitié exclut la flatterie. Ce sentiment est exclusif; quand on a beaucoup d'amis, c'est qu'on n'en a véritablement aucun. Un seul véritable, c'est assez pour soi: pour le service des autres, il faudrait pouvoir en posséder beaucoup.

Le temps fortifie l'amitié; elle grandit avec les années; c'est un de ces penchants du cœur dont l'excès n'est jamais blàmable. Elle est généreuse, et pardonne aisément les fautes où le cœur n'a pas eu de part. Mais elle ne pardonne pas les trahisons, les ruptures et les outrages.

« Eussiez-vous tiré l'épée contre votre ami, il ne faudrait pas désespérer, il peut revenir encore. »

« Quand vous auriez dit à votre ami des paroles piquantes, ne craignez rien, vous pouvez vous réconcilier; mais les sarcasmes, les outrages, l'insolence, le secret violé, les coups portés en trahison, voilà ce qui ne se pardonne point; voilà ce qui brise pour jamais les liens de l'amitié. » (Eccli., ch. xxvII, versets 23 et 27.)

L'amitié peut exister entre des personnes de différent sexe, mais il est rare qu'elle soit exempte d'amour. Une affection tendre entre un homme et une femme a toujours, même quand elle est pure, un caractère spécial. Elle est rarement exempte de danger. C'est comme une substance inflammable que la plus légère étincelle peut embraser. Nous ne prétendons pas qu'il faille condamner une telle affection, mais il faut s'en défier, elle est souvent trompeuse.

Il faut, pour développer l'amitié véritable, une conformité de position, de caractère, de penchants, d'éducation, qui se rencontrent difficilement. On ne voit guère des hommes d'humeurs antipathiques se lier d'affection; pas plus ceux qui sont livrés à des goûts différents. Ceux qui sont dans une position élevée sont rarement les amis de leurs inférieurs; ils sont plutôt leurs protecteurs, et ces derniers gardent toujours pour eux une déférence, un respect, que ne comporte point l'intimité des cœurs.

Il est des antipathies naturelles et inexplicables que jamais l'amitié ne peut franchir. On éprouve pour certains hommes une répulsion tellement vive, qu'on peut à peine supporter leur présence. Parfois des ames sympathiques se sentent au travers de cette écorce, mais il faut pour cela un concours de circonstances extraordinaires.

La vertu est la base indispensable du sentiment dont nous parlons. Toute amitié qui n'est pas fondée sur elle, a le sort de ces semences qui germent sur le roc; le soleil les dessèche ou le souffle du vent les emporte. Deux amis réunis dans l'amour de Dieu et dans la pratique du bien, n'ont point à craindre que leur amitié périsse d'inanition; elle a ses racines dans un fond suffisant pour l'alimenter toujours; ses garanties de durée sont proportionnées à la grandeur de ses motifs. Il n'en est pas ainsi des affections fondées sur les choses du monde : elles partagent leur instabilité; leurs changements sont fréquents, et elles entraînent dans leur chûte tout ce qui s'attache à elles. De là ces amitiés rompues et reprises, ces déchirements qui frappent ceux qui s'appuient sur les vanités du monde, au lieu de se reposer sur Dieu, qui seul peut donner aux cœurs la stabilité et la vraie satisfaction. Tous les motifs humains ont peu de durée, et les ames qui s'unissent dans la foi, dans la religion, dans la vérité, sont les seules que rien ne puisse séparer.

Rien n'est rare comme l'amitié véritable : peu sont dignes de l'éprouver. Elle est le partage des ames nobles et pures : elle n'habite point avec le vice ou la médiocrité. Il n'est pas de titre plus prodigué que celui d'ami; il n'en est guère qui soit moins souvent mérité.

Presque toujours nous nous recherchons nous-mêmes dans nos affections; ce que nous prenons pour de l'amitié, n'est qu'un commerce réciproque où nous échangeons nos intérêts, et dans lequel l'amour-propre ou d'autres passions se proposent quelque chose à gagner. Souvent c'est ce seul motif qui réunit les hommes : ils se disent amis, ils ne sont qu'associés; c'est la vanité qui veut des flatteurs, c'est l'opulence qui veut des convives, le crime qui veut des complices. Vienne à souffler le vent de l'infortune, et les faux amis prendront la fuite, car « les richesses attirent les amis, la pauvreté les écarte. » (Prov. 19, 4.)

Les liaisons, fondées sur le vice, portent vite leurs fruits : une telle amitié est un double poignard entre les cœurs. Malheur à ceux qui sont ainsi réunis! ils marchent sur l'abîme et la mort est entre eux.

Dans ce temps d'égoïsme et de passions funestes, beaucoup prennent le masque trompeur de l'amitié. Qui ne sait pas combien se disent amis, qui couvent des haines dans leur cœur; combien sont trompeuses les apparences d'harmonie entre les hommes; et que sous ce vernis de société, les divisions, la calomnie et toutes les passions haineuses exercent leur empire. Quelle est la table à laquelle ne se soient pas assis des parasites? Est-il une main qui n'ait été serrée par quelque traître, une ame qui n'ait pleuré sur de cruelles déceptions? Quand les hommes sont travaillés par l'intérêt personnel, quand ils s'éloignent de la lumière d'en haut, l'ame se déprave et le cœur ne porte que de mauvais fruits.

Défiez-vous des amitiés perfides qui ont la flatterie sur les lèvres et qui caressent votre vanité. N'appelez point votre ami celui qui vous encourage au mal ou qui n'ose vous donner de bons conseils. Fuyez l'homme vicieux et ne lui permettez point l'entrée de votre maison; ne croyez pas qu'on puisse aimer les hommes, quand on n'aime pas Dieu et quand on foule aux pieds la morale. Mais appelez votre ami celui qui ne craint pas de vous reprendre, qui préfère vous rendre un service qu'en recevoir de vous. Gardez comme un trésor celui qui vous fût attaché dans le malheur. « L'adversité est la pierre » de touche de l'amitié. » (Prov., ch. xvii, verset 17.)

Il ne faut point se lier trop vite en amitié, parce qu'on s'expose ainsi à des ruptures. Ce qui les rend si fréquentes, c'est que nous nous laissons séduire par les qualités brillantes de l'esprit, et que nous ne connaissons point l'intimité des cœurs. Une liaison qui se forme peu à peu, qui fait des progrès à mesure que les ames se découvrent, est plus sûre que celle que l'occasion fait naître. Cette dernière jaillit d'un choc comme l'étincelle; elle meurt, comme elle, dans le vide.

Tous les hommes ne sont pas également susceptibles d'amitié. Il est des natures sauvages qui semblent faites pour l'isolement, et que jamais aucune affection n'attira hors d'ellesmêmes

Les femmes sont peu susceptibles de se lier entre elles. Rarement vous verrez deux femmes amies, si ce n'est pour en attaquer une autre. Leur position sociale et l'intérêt de leur amour, jettent entre elles trop d'antagonismes pour qu'il en soit autrement. Presque exclusivement occupées de plaire aux hommes, aiguillonnées par la jalousie, chagrines des moindres avantages que les autres ont sur elles, elles sont parfois à l'état de trève, mais jamais en paix complète. Elles sont comme des ennemis en présence, qui s'observent et craignent toujours de se livrer par quelque fausse manœuvre. Ce qui, d'autre part, les éloigne de l'amitié, c'est que presque toutes ont goûté de l'amour, et qu'après avoir éprouvé cette passion, le cœur est, en quelque sorte, blasé pour les autres. Les excitations vives de l'amour, ses émotions incessantes, absorbent les sentiments plus calmes; et, d'ailleurs, il est exclusif et jaloux; il ne souffre pas de partage. C'est un tyran qui veut tout fouler sous ses pieds.

L'amitié, pleine de générosité, appelle dans le cœur tous les sentiments nobles et élevés, l'amour le rétrécit et l'épuise pour lui seul; il lui demande de lui tout sacrifier, et cette tyrannie réagit sur l'intelligence et la neutralise. L'amitié invite à aimer les hommes; elle est la sœur de la charité; l'amour vit seul et s'isole; « il éloigne l'homme de ses semblables et lui rend plus difficiles le dévoûment et le sacrifice.» (Ch. Sainte-Foi.) L'amour aveugle les facultés de l'esprit ; l'amitié véritable est un flambeau pour l'intelligence; elle est amie de la justice, et sait toujours la préférer à ses affections. Le maréchal de Muy disait à son ami, en lui refusant une grace injuste: « Je suis content que vous m'ayez fait cette prière: quand on saura que je vous ai refusé, personne n'osera plus me demander d'injustices. » L'apôtre saint Jean était le bienaimé de Jésus-Christ; c'est lui qui demeura chargé de la mère du Sauveur, et pourtant il ne fut pas institué chef des apôtres. Sublime exemple de notre divin maître, qui nous apprenait ainsi que l'amitié doit être soumise à l'équité. Quelque temps auparavant, l'amour arrachait à la faiblesse d'un prince un arrêt d'iniquité. Hérode, esclave incestueux de sa passion, accordait à celle qui l'avait séduit, la tête de saint Jean-Baptiste.

Phocion disait à un roi : « Je suis votre ami jusqu'aux autels; » nous devons en dire autant à ceux que nous aimons. Nos affections doivent s'arrêter toujours devant la justice et les commandements de Dieu.

L'amitié est de tous les âges; l'amour n'a qu'un temps. Rien n'est doux comme une vieille amitié qui fut autrefois le charme de la jeunesse, et qui maintenant vient embellir les abords de la tombe. L'amour s'envole avec la beauté; il meurt sur les ruines de son idole; un vieillard amoureux est ridicule pour tout le monde. Il est certain qu'un reste de dépravation fermente dans son cœur, et que sa pensée n'a point amassé sur la route de la vie ces trésors de philosophie, de religion, qui sont la seule chose que l'homme puisse emporter d'utile. Souvent l'amour détruit l'amitié; mais souvent aussi celle-ci préserve, par ses conseils, le cœur du jeune homme des séductions et des entraînements. Deux belles ames, pénétrées par elle, n'ont pas d'avenues pour les pensées fu-

tiles, pour les vanités du monde, pour les séductions qui entrent si facilement dans les cœurs vides.

Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent de l'amitié, ne peut pas s'appliquer à ces relations sociales qui naissent et finissent avec les rapports passagers des hommes. Les mêmes professions, les affaires, le voisinage d'habitations, sont des motifs suffisants pour les faire naître. Telle n'est point l'amitié sympathique et profonde dont nous avons parlé. Elle est immortelle ainsi que l'ame, et rien ne la peut détruire. Elle est très rare, et l'antiquité ne nous en a légué que quelques exemples. L'un des plus beaux est sans contredit celui que raconte Lucien dans ses dialogues.

Eudamidas était pauvre; il avait deux amis fortunés. Se sentant mourir, il les fit ses légataires. Son testament chargeait l'un de nourrir sa mère, et l'autre, d'élever sa fille et de la doter. En cas de mort de l'un des deux, il substituait le survivant dans cet héritage de l'amitié. A l'ouverture du testament, il y eut explosion d'hilarité de la part des auditeurs; mais les deux amis s'empressèrent de l'exécuter. Celui qui avait pris la mère chez lui étant mort, l'autre s'en chargea, et plus tard il·maria dans le mème jour sa fille et celle d'Eudamidas, leur laissant à chacune la moitié de sa fortune.

Le docteur Dubreuil, à son lit de mort, nous a légué un touchant exemple d'amitié. L'intérêt qu'il inspirait avait conduit dans son appartement quantité de personnes de tout rang et de toute condition. Les pauvres pleuraient dans son antichambre. « Mon ami, dit-il à Pechméja, qu'il chérissait avec tant de tendresse, il faut faire sortir tout le monde, ma maladie est contagieuse; il ne doit y avoir ici que toi. » (Alibert.)

Quelques-uns de nos esprits forts, ennemis déclarés de la religion, ont fait à l'Évangile le reproche ridicule de n'avoir pas parlé de l'amitié. Comme si une religion, fondée sur l'amour, pouvait enseigner ou laisser aux hommes l'aridité du cœur. « Aimez-vous les uns les autres, » dit notre Seigneur. A chaque page des saints évangiles, nous sommes invités à la charité, à la concorde, à l'union. Tous les hommes sont frères. Jésus-Christ a des amis sur la terre : Lazarre et ses sœurs sont de ce nombre. Saint Jean, comme nous l'avons dit, est son disciple bien-aimé, et, du haut de sa croix, il lui donne, en confiant sa mère à ses soins, un témoignage touchant de la plus tendre amitié. Evidemment ce reproche est entaché de mauvaise foi, ou bien il dénote, à un haut degré, l'aveuglement et la prévention de ceux qui l'ont osé faire.

L'auteur de la nature a mis entre les hommes tous les éléments d'union nécessaires à leur bonheur et à leur destination ici-bas. L'amitié est un de ses dons les plus précieux; elle entrait si bien dans ses vues, il savait si bien que le cœur humain avait besoin d'être aimé, qu'il a rempli ses créatures d'amour pour nous. Presque tous les animaux sont soumis à l'homme, et, s'il ne s'était fait leur tyran, presque tous le chériraient. Voyez dans le chien l'emblème de l'amitié; croyezvous qu'un Dieu, qui fit pour l'homme ce compagnon fidèle, ne savait pas les besoins de son cœur? Pour le malheureux qui n'a plus rien sur la terre, cet animal est un ami plein de tendresse. L'infortune ne l'éloigne jamais, lui; il est là couché sur les pieds du mendiant, n'attendant pour récompense que quelques miettes de son pain. Il bondit de joie, quand il revoit son maître; il a pour lui des regards pleins d'affection; il le protége et le défend ; il l'accompagne à son dernier séjour, et vient souvent mourir sur sa tombe.

Malheur à celui qui n'a point d'amis sur la terre; il est sans bouclier contre le malheur, et sa tête se courbera, sans force, sous le vent de l'infortune. Le pauvre Gilbert, abandonné et mourant sur un lit d'hôpital, souhaite, dans l'amertume de son cœur, à ceux qui l'oublient, un ami qui leur ferme les yeux. Quand la main du mourant repose dans celle d'un

ami, que ses lèvres ont touché les siennes, et que son cœur l'a rendu dépositaire des souvenirs qu'il veut léguer à la terre, il franchit avec moins de peine le seuil de l'éternité.

RECONNAISSANCE.

L'homme est porté naturellement à aimer ceux qui lui font du bien. Ce sentiment d'amour pour les bienfaiteurs, accompagné du désir de s'acquitter envers eux, constitue la reconnaissance. C'est un instinct du cœur qui se fortifie dans l'idée du devoir. Il a ses racines dans l'amour et se développe dans la justice.

Un mouvement spontané de nos cœurs nous pousse vers ceux qui nous font du bien, qui s'intéressent à notre sort, et nous donnent des preuves d'affection. Le sentiment de la dignité humaine se relève et se complaît dans l'affection d'autrui. Instinctivement, l'homme hait l'isolement et tend à se rapprocher de ses semblables; il sent qu'il est plus fort, quand il peut s'appuyer sur un autre que lui-même. Quand on l'aime, il n'est pas au dépourvu; il a sur qui compter au besoin. Il se rapproche de ceux qui l'aiment par instinct, par amour-propre, par intérêt. Déjà l'amour le dispose à leur faire du bien, c'est ainsi que ce sentiment se manifeste toujours. De plus, l'équité le lui commande; il est juste de rendre ce qu'on a reçu, et la reconnaissance est le paiement des bienfaits.

Celui qui fait du bien à son semblable, sans y être obligé, sans rien lui demander en échange, accomplit le devoir de la charité: il le doit, même envers les ingrats. Mais cette disposition charitable ne justifie cependant pas l'ingratitude, et la loi, qui nous ordonne de rendre le bien pour le mal,

nous impose à plus forte raison le devoir de faire le bien à ceux qui nous en font. Nous devons, dans l'intérêt de notre dignité, nous acquitter envers eux par la reconnaissance.

En effet, quand on nous a fait du bien, nous sommes débiteurs; notre indépendance se trouve compromise, notre liberté enchaînée, car nous sommes dans une sorte d'infériorité. Nous ne pouvons rétablir l'équilibre, l'égalité, qu'en rendant autant qu'il est en nous ce qu'on nons a fait.

Voilà ce que veut la justice; mais le cœur commande autre chose. Il dépasse cette mesure, et, dans sa reconnaissance, il n'admet point de limites. Il rend avec effusion, d'abondance, pour ainsi dire, ce qu'il doit; il se dévoue; il croit ne pouvoir jamais faire assez. Souvent, à cause de la position élevée du bienfaiteur, l'obligé est dans l'impossibilité de lui rendre service; alors il le paie par le cœur, par le désir, par le dévoûment. La reconnaissance fait toujours ce qu'elle doit, lorsqu'elle fait ce qu'elle peut. Le pauvre qui mange le pain de l'aumône, paie suffisamment le riche qui le lui donne, par sa gratitude et ses prières.

Il est facile de distinguer la reconnaissance qui part du cœur de celle qu'on affecte sans la ressentir. La première ne rougit point du bienfait, elle aime à témoigner hautement ce qu'elle éprouve par l'hommage de son dévoûment. L'autre, au contraire, honteuse et gênée, balbutie ses remerciements; elle est déjà sur le chemin de l'ingratitude.

Naturellement, l'homme éprouve le sentiment dont nous parlons; cette disposition de son cœur se lie étroitement chez lui à l'amour de l'existence. Faible et dénué de tout, quand il vient au monde, il a besoin de l'assistance d'autrui. Dès qu'il ouvre les yeux à la lumière, il voit près de son berceau quelqu'un qui lui prodigue des soins. Quand la pensée vient éclairer son ame, il comprend sa faiblesse et l'utilité de ces soins qu'on lui donne; déjà son cœur récompense par son affection reconnaissante les tendresses de sa mère, les travaux et les fatigues de son père. Alors, point d'entraves à l'expression de son amour;

son sourire et ses caresses sont ses interprètes, et les premiers mots qu'il s'efforce à dire, sont l'hommage des sentiments de son cœur.

Le sauvage, qui n'a point comprimé ses instincts sous l'égoïsme social, éprouve et manifeste la plus vive reconnaissance pour ses bienfaiteurs. Les habitants de nos campagnes, dont les mœurs sont douces et pures, sont aussi très reconnaissants; ils ne parlent pas beaucoup de cette vertu, mais ils en pratiquent avec religion les devoirs. Dans les hautes classes, au contraire, ce nom retentit partout : on le prodigue dans toutes les formules de politesse, on voue sa reconnaissance à tout le monde, on ne l'éprouve pour personne; elle est dans toutes les bouches, mais elle n'est plus dans les cœurs.

L'homme ne devrait pourtant jamais oublier les devoirs que cette vertu lui impose : à chaque instant ils lui sont rappelés. Il n'est pas un seul être soumis à tant de besoins que lui. Dans l'ordre physique, il en éprouve bien davantage que les animaux, et ceux qu'il éprouve dans l'ordre moral sont immenses. Faible et chétif, il ne trouve en lui-même la satisfaction d'aucun d'eux; elle est subordonnée à la bonté divine et à l'assistance des autres hommes. Sans l'active intervention de la Providence, il ne vivrait pas une seconde; sans le secours de ses semblables, il périrait de misère dans l'isolement.

Notre reconnaissance appartient d'abord à Dieu, qui nous a donné, avec l'existence, une ame intelligente capable de l'aimer et d'entrer en participation du bonheur éternel. C'est lui qui nous conserve, qui nous a donné l'empire de la terre. Sa bonté règle pour nous les saisons, murit les moissons et les fruits. C'est pour charmer nos regards qu'il embellit la nature; c'est pour nous faire aimer sa beauté divine, qu'il en épanche quelques rayons sur ses créatures.

Nous devons le remercier du bonheur qu'il nous envoie, des traverses qu'il nous suscite, car, s'il nous éprouve par le malheur, sa bonté nous garde quelque récompense; sa sagesse infinie ne saurait se plaire à nous faire souffrir en vain. Nous devons le remercier de nous avoir donné de bons parents, une mère picuse, qui nous a, dans notre enfance, imprégnés de croyances salutaires, qui nous a appris à le prier et à croire. Nous devons le remercier de nous avoir fait naître au sein de son Église, dans une contrée favorisée de tous les bienfaits de la science. Nous devons le remercier, par-dessus tout, de la loi d'amour qu'il est venu prêcher aux hommes, et du sacrifice qu'il a accompli en s'immolant pour eux.

Notre reconnaissance pour Dieu, ne peut être qu'un hommage de nos cœurs, qu'une adoration affectueuse, parce que, tout-puissant et infini, il ne peut rien recevoir de nous qui soit utile à son existence.

Après ces grands devoirs envers l'auteur de notre être, la reconnaissance doit s'attacher aux auteurs de nos jours. Délégués de la Providence, ils en ont été pour nous les ministres : nous devons les payer par notre amour de tout ce qu'ils ont fait. Ayant ailleurs énuméré leurs bienfaits et traité des devoirs des enfants, nous n'y reviendrons pas ici.

La reconnaissance rattache les hommes à Dieu, serre étroitement les liens de la famille; mais elle ne doit pas s'arrêter là ; elle est une vertu éminemment sociale. Pour celui qui voit les choses d'en haut, qui embrasse du regard les rapports des hommes entre eux, cette vertu ne s'arrête point au seuil de la famille. Elle s'adresse aux hommes dont le concours est utile à la société. Le laboureur, qui fertilise de ses sueurs le sol qui produit nos moissons; le guerrier, qui met notre repos à l'abri de son épée; le savant, qui nous enrichit de ses découvertes; l'homme d'état, qui tient le gouvernail du vaisseau social; le médecin, qui soulage nos douleurs physiques; le prêtre, qui est le médecin de nos ames, ont droit à notre reconnaissance. Les hommes, unis dans le lien de la charité fraternelle, doivent regarder comme leurs bienfaiteurs tous ceux qui soulagent l'humanité, tous ces envoyés du ciel qui se dévouent au bonheur de leurs semblables.

Chacun de nous doit payer sa dette de reconnaissance à Dieu par l'hommage de son être et l'adoration du cœur : à ses bienfaiteurs particuliers, par l'affection et le dévoûment; à la société, par le concours de ses facultés physiques et morales au bonheur de tous, et par la pratique de la charité.

La reconnaissance est une vertu que tout le monde admire; les païens lui élevaient des autcls; les poètes et les écrivains se complaisent à célébrer les belles actions qu'elle enfante. Tel est la puissance de son empire, qu'elle excite l'admiration de ceux mèmes qui ne l'éprouvent pas. Partout où elle règne, on peut être sûr de rencontrer la vertu : c'est un parfum qui ne s'exhale que de la pureté du cœur.

RESPECT.

Ce sentiment que l'ame éprouve en présence d'une supériorité quelconque, se manifeste au-dehors, par l'humilité de la contenance, et l'air de crainte répandu dans toute la personne. La gravité, le sérieux du maintien, répondent aux pensées graves et sérieuses que nous avons alors; nous nous sentons, au physique comme au moral, dominés par quelque chose de grand, de noble, qui nous fait sentir fortement notre infériorité. On ne respecte pas ses égaux ni ses inférieurs.

Les hommes, pour marquer encore davantage leur respect et leur déférence, ont adopté des signes extérieurs, qui varient suivant les temps, les lieux, et qui sont purement de convention. Chez nous, le salut est l'expression vulgaire de la déférence que nous nous marquons les uns aux autres. Nous restons découverts et debout devant les grands et les personnes auxquelles nous portons un profond respect; nous baisons l'anneau

des évêques, la mule du saint-père; nous nous agenouillons dans les temples, et nous inclinons nos fronts devant la majesté du Dicu qui s'y montre à notre foi. Dans certaines contrées, les sujets sont obligés de se prosterner devant leur monarque.

L'usage a diversement réglé le cérémonial de tous ces signes du respect.

Rien n'est aussi respectable que la divinité aux yeux de tout homme qui réfléchit, et qui ne s'est pas égaré dans les voies d'un fol orgueil. Pour celui qui pénètre sa pensée de la grandeur de Dieu, de ses infinies perfections, toute autre chose est néant et vanité. L'esprit, en considérant les gloires du monde à côté de la majesté suprème, est obligé de dire comme Bossuet : « Dieu seul est grand. » Toute gloire disparaît devant lui, comme la glace aux rayons du soleil. De tous temps, en tous lieux, quelles qu'aient été leurs erreurs, les hommes n'ont rien vu, n'ont rien compris de plus respectable que la divinité. Partout, quoi qu'on en ait dit, leurs hommages et leur culte ont témoigné de leur respect pour elle.

A cause de l'infirmité de notre nature, nous nous arrêtons bien davantage à ce qui frappe notre pensée par les sens, qu'à ce qui lui arrive directement par les seules lumières de l'esprit; aussi, peu d'entre nous sont faits pour cette vertu contemplative qui fait aimer et vénérer Dieu daus l'intimité de la pensée, indépendamment des signes extérieurs et matériels du culte. Cette perfection n'est accordée qu'au petit nombre de ceux qu'une piété solide et pure, une habitude constante de réflexion, rapprochent, pour ainsi dire, davantage du ciel. Chez eux, le respect est immense : c'est un sentiment profond, qui pénètre l'ame tout entière et l'humilie devant son auteur; mais chez le grand nombre, le respect pour la divinité a besoin d'être excité par les cérémonies religieuses, par la vue du culte extérieur.

Notre sainte religion, si belle et si grande, si parfaitement

d'accord avec la majesté divine, a tout ce qu'il faut pour répondre à ce besoin et pour inspirer aux hommes une haute vénération.

Notre respect est un hommage que nous accordons aux grands hommes, à ceux qui se sont illustrés d'une manière quelconque, qui ont acquis, par les services qu'ils ont rendus, par l'éclat de leur génie, des droits à la reconnaissance, à l'admiration des autres hommes. Quand nous sommes en présence d'un savant illustre, d'un fameux orateur, d'un guerrier valeureux, nous éprouvons un invincible respect; cet ascendant de la grandeur, nous le subissons même pour la mémoire de ces personnages éminents.

Les enfants des hommes recommandables nous inspirent en partie la vénération que méritaient leurs pères. N'est-il pas juste de supposer que le sang d'un grand homme doive transmettre à sa postérité les vertus qui brillèrent en lui? Si c'est un préjugé, il est de nature à faire naître une noble émulation, et à produire quelquefois des générations de héros. N'avons-nous pas en France de ces familles illustres qui, pendant une longue suite de siècles, ont brillé par l'éclat de leurs services, et qui ont semé l'histoire de noms glorieux? Est il un homme parmi nous qui puisse voir, sans une profonde émotion, sans un religieux respect, le dernier descendant des Montmorency? Quelque part que soient, poussés par le caprice du sort, les rejetons épars de la famille de l'empereur; à quelque porte souveraine qu'aillent heurter les exilés d'Holy-Rood; partout on s'inclinera de respect devant les grands souvenirs attachés à leurs noms. Les hommes se prosternent plus volontiers devant la majesté de l'infortune et des souvenirs que devant celle de la puissance actuelle.

Les individus haut placés, les souverains, les ministres, les évêques, nous inspirent toujours du respect: il est dans l'ordre, il est naturel, que nous ayons de la déférence pour ce qui nous est supérieur d'une façon quelconque.

Le sentiment du respect est dù à nos parents, qui sont pour

nous des bienfaiteurs et les représentants de l'autorité de Dieu; à la vieillesse, à cause de son expérience, de sa faiblesse et des travaux qu'elle a accomplis. Nous devons du respect aux femmes, parce qu'il est le seul rempart qui les protège, et que sans lui elles seraient en proie à toutes les tyrannies de notre force et de nos caprices. Nous le leur devons, parce que Dieu nous l'a prescrit, parce qu'elles sont la tige de l'humanité; parce qu'avec le bienfait de la vie, elles nous donnent les premiers aliments de nos corps, et les premières croyances de nos ames.

Après le respect que nous avons pour les personnes, vient celui que nous éprouvons pour les choses. Certains lieux, certains objets, nous inspirent la plus haute vénération: quel est celui d'entre nous qui pourrait, sans être profondément atteint de ces sentiments, mettre le pied dans cette terre des miracles, dans cette Judée toute retentissante des paroles de Jésus et des apôtres, qui semble encore émue de respect et d'effroi au souvenir des grands mystères de la rédemption? Cette terre, si éloquente avec ses torrents desséchés, ses montagnes arides, ses plaines incultes et ses villes désertes, garde encore l'épouvante qui la remua de fond en comble quand le divin sacrifice s'accomplit au sommet du Golgotha. Le chrétien qui la visite peut-il n'être pas saisi du plus profond respect, en songeant que ce sol sur lequel il marche porte l'empreinte des pas de son Dieu; que chacun des objets qu'il regarde est un témoin de sa vie, de ses miracles et de sa mort.

Les temples, les grands monuments de la gloire et de la bienfaisance nous émeuvent et excitent notre vénération. Il nous est impossible d'entrer, sans une vive émotion, dans la maison qu'habita un grand homme; il en est de même des ruines et des monuments qui rappellent de beaux souvenirs et qui se rattachent à l'histoire des nations célèbres. Quel est celui qui n'éprouvera pas le sentiment du respect sur les ruines de Sparte et d'Athènes, au milieu de cette Rome si longtemps maîtresse du monde et si pleine de souvenirs?

Il est des hommes pervertis et méprisables, qui n'ont de respect pour rien: ils méritent qu'on les repousse de partout, comme des profanateurs et des impies. L'orgueil a corrompu le monde; la morale publique en a reçu les plus funestes at teintes. Personne ne se croit fait pour obéir; les enfants à peine pubères méprisent les conseils de leurs parents et pensent être aussi bien qu'eux en état de se conduire. Une multitude de jeunes gens, égarés par un amour mal entendu de la liberté, affectent de mépriser tout ce que les hommes honorent et respectent; ils appellent préjugés, toutes les saines croyances; tyrannies, toutes les autorités. Cette triste tendance de notre époque nous entraîne de plus en plus: suivant nous, c'est le présage d'une décadence. Les sociétés ne peuvent se maintenir que par le respect de la divinité, des lois et des pouvoirs.

PITIÉ.

Partout où il n'existe pas une ame intelligente, l'amour de soi est la loi suprème des êtres vivants, et l'empire de cette loi est absolu. Elle gouverne despotiquement la brute, en donnant à tous ses actes l'égoïsme pour mobile. Si par intervalle elle semble perdre de sa puissance chez les animaux, c'est que, dans l'intérêt des espèces, Dieu l'a fait céder momentanément à l'instinct de reproduction et à l'amour de la progéniture. C'est cette loi qui éloigne l'animal de son semblable, le rend plus docile au joug de l'homme, ou moins puissant pour lui disputer l'empire de la terre.

Chez l'homme, elle règne aussi avec une extrême énergie; mais Dieu n'a pas voulu que son empire égoïste et dissolvant fût un obstacle aux rapports sociaux pour lesquels il nous a créés. Comme nous l'avons vu, il lui a donné pour contrepoids dans nos ames l'amour de l'humanité, et toutes ces sympathies bienveillantes, qui rapprochent l'homme de son semblable et produisent les vertus sociales. Parmi ces sympathies, la pitié est une des plus puissantes; c'est elle dont l'antagonisme combat dans nos cœurs les penchants égoïstes. C'est elle qui contribue le plus à cimenter les liens d'union, de fraternité, qui règnent parmi les hommes.

La pitié est une sympathic tout à la fois instinctive et réfléchie de nos ames, qui nous fait comprendre et ressentir les souffrances de nos semblables , et nous porte à leur désirer le bonheur qu'ils n'ont pas. Elle naît en nous de deux sources distinctes : du physique et du moral. Elle a par conséquent deux éléments différents. Il y a, dans l'intimité des êtres vivants, des sympathies mystérieuses que nous ne pouvons définir, mais qui s'émeuvent en nous à chaque instant. Nous sentons quelque chose d'instinctif et de profond qui fait vibrer nos nerfs à l'aspect de la souffrance physique des hommes ou des animaux. Nous ne pouvons voir le sang, les blessures ou la mort, sans être saisis d'une horreur subite qui nous glace avant que l'ame ait pensé. L'organisme tout entier se soulève en présence de la destruction. Notre système sensible réagit spontanément avec énergie contre tout ce qui menace la vie. Une sensation d'horreur et de crainte vient frapper en nous l'animalité, cette fraternité originaire, ce type d'organisation qui nous est commun avec tous les êtres animés. On dirait alors qu'une même vie anime tout ce qui sent, et que le mal, qui le frappe dans une de ses parties, éveille un écho douloureux dans toutes les autres.

Chose remarquable, plus l'organisation des êtres que nous voyons souffrir est semblable à la nôtre, plus l'impression que nous ressentons est vive. Le sang qui coule des blessures d'un autre homme, les souffrances qu'il endure, nous font une

impression très profonde; il semble que ce soit nous qui sentions son mal. Ceux qui chassent des singes, cette imitation si frappante de l'homme, ne les tuent qu'avec une extrême répugnance. Ils sentent en eux quelque chose de la terreur qui remue la conscience de l'assassin et qui glace son cœur. Nous tuons bien plus volontiers un poisson qu'un quadrupède, et l'impression devient presque nulle quand nous écrasons un insecte, ou bien quand nous mangeons un mollusque vivant.

Quand nous sommes obligés de donner immédiatement la mort, de tuer un animal entre nos mains, nous sommes très douloureusement émus; les sympathies se font alors bien mieux sentir; il semble que la souffrance se communique par le contact et fasse en même temps vibrer ces deux organisations de la victime et du meurtrier. Nous évitons complètement cet effet sympathique quand nous tuons à distance, d'un coup de fusil par exemple; ou bien quand l'être que nous privons de la vic est si faible, que nous pouvons la lui ôter d'un seul coup et sans qu'il en ait pour ainsi dire conscience.

Ce sont ces phénomènes du système sensible, ces réactions de l'animalité contre la douleur qui remuent les animaux, et que certains naturalistes ont pris pour de la pitié. Ces effets chez eux, comme dans l'homme, sont complètement instinctifs et spontanés; mais, dans les êtres privés d'intelligence, ils meurent tout entiers dans la fibre nerveuse; c'est un écho plaintif qui répond au cri de la douleur physique, mais ne constitue point la véritable pitié.

Chez l'homme, ces effets organiques réveillent dans l'ame des sympathies morales. L'intelligence mêle son action à celle du physique, et ces deux éléments combinés constituent la pitié. Ce sentiment suppose l'idée, la connaissance du mal d'autrui. Il est spontané ou réfléchi. Comme le physique, l'ame a des sympathies profondes, nées de la communauté d'origine et de la ressemblance essentielle qui la rend sœur des autres ames. Sans nous en rendre compte, sans avoir réfléchi, nous sommes portés à soulager ceux qui souffrent; le premier

mouvement de l'intelligence est toujours la bienveillance. Ce mouvement est presque aussi prompt que la compassion organique. Ainsi Dieu, qui nous commande l'amour de nos semblables, a incliné nos ames à les aimer d'instinct et comme de source. Il a mis d'accord nos devoirs et les penchants de notre nature. Nous sommes toujours sûrs de bien faire, quand nous n'avons pas perverti nos inclinations et nos premiers élans. Le mal vient de l'homme seul et de l'empire qu'il a laissé prendre sur lui au principe de corruption.

L'ame ne s'arrête pas là dans le sentiment de la pitié; elle raisonne, elle fait aux faits l'application de son intelligence.

Il existe en nous des notions innées de justice qui nous portent à penser que tous les hommes, égaux dans l'ordre naturel, destinés au même but, doués des mêmes facultés. soumis aux mêmes besoins, ont les mêmes droits à la bienveillance. Lorsque nous les voyons souffrir, sans apercevoir la cause de leur souffrance, nous sommes spontanément entraînés à croire que la justice a été violée à leur égard. Nous pensons qu'ils doivent jouir des mêmes avantages que nous; qu'ils ne doivent pas être plus que nous atteints par le malheur. D'un autre côté, un instinct d'intérêt personnel vient presque à notre insu agir dans le sentiment de la pitié. Nous sommes menacés, atteints dans notre sécurité par la souffrance des autres; nous savons que, semblables à eux, nous pouvons être victimes des mêmes souffrances. Nous nous faisons par la pensée l'application de ce qu'ils endurent, et nous réagissons ainsi pour nous-mêmes contre le mal qui les atteint.

Ainsi, l'intelligence vient fortisser nos instincts, les diriger dans leur tendance; et nos intérêts, alors même que nous avons perverti nos ames et endurci nos cœurs, viennent nous rappeler sans cesse aux devoirs primitifs de notre nature et aux lois imposées par le Très-Haut.

La pitié est un sentiment qui se développe dans l'homme

avec les années. Chez l'enfant, qui n'a pas encore appris à voir l'humanité en lui et dans les autres, elle est bornée tout entière à l'impression physique. Cette impression est très vive chez lui, parce que la fibre sensible est très molle, très impressionnable, et peut vibrer au moindre contact. Le vieillard, dont l'organisme s'use, s'endurcit, n'est plus accessible aux impressions venues du dehors; il se concentre et s'isole en lui-même. Son ame, émoussée par l'habitude et la longue expérience des choses de la vie, ne se laisse toucher que difficilement par le mal d'autrui. L'idée de la mort qui l'assiége sans cesse, qui le tient pour lui-même dans un état continuel de crainte, le rend indifférent à tout ce qui ne l'atteint pas personnellement.

Chez la femme, toutes les puissances de la pitié s'élèvent au plus haut degré. Cela tient à la faiblesse de son organisation, qui la rend accessible à la moindre douleur, à l'extrême sensibilité de ses nerfs qui s'ébranlent à la plus légère impression. D'un autre côté, destinée par la Providence à donner la vie, à veiller sans cesse à l'existence individuelle, à conserver ses enfants à l'abri de tout danger, elle éprouve, sans s'en rendre compte, un amour immense pour les hommes. Un rayon d'affection maternelle s'épanche de son cœur sur l'humanité, et la vue de ses douleurs déchire ses entrailles. Son ame, comme un écho plaintif, résonne au cri de la souffrance et compatit à tous les maux. C'est elle, la Providence des affligés, qui trouve, dans sa compassion si vive, des trésórs de consolations, d'aumônes et d'intercession. Chez les antropophages, souvent on vit des femmes arracher la victime tremblante des mains cruelles de leurs époux. La femme comprend bien mieux le pardon que la justice; si elle jugeait les coupables, toujours elle ferait grace.

Les divers tempéraments ont une grande influence sur la pitié. — Les hommes sanguins sont plus susceptibles que les autres d'éprouver ce sentiment : la pitié les émeut soudainement et avec énergie ; mais elle s'éteint vite en eux,

comme toutes leurs impressions qui sont très mobiles et très fugaces. — Le lymphatique sympathise peu avec les souffrances d'autrui; c'est à peine si les siennes peuvent vaincre son apathie. — Les mélancoliques, ordinairement concentrés dans leurs afflictions réelles ou imaginaires, sont par là même difficiles à émouvoir; mais quand on peut les arracher à leur isolement, leurs impressions sont vives et durables. — Les bilieux, généralement dominateurs et égoïstes, sont peu enclins à la pitié; chez eux, l'intérêt personnel marche avant tout le reste: ils calculent jusqu'à leurs émotions. Tout ce qui ne les atteint pas directement, les touche médiocrement. Ils ne sont pas dénués d'une certaine sensibilité, mais elle s'épuise entièrement à leur profit.

Il est une foule d'autres causes qui modifient le sentiment de la pitié, qui le rendent plus ou moins intense. La fortune, qui devrait attendrir les cœurs en donnant le moyen de faire du bien aux hommes, produit souvent la dureté, l'insensibilité. On s'imagine, quand on est heureux, qn'il n'y a plus de souffrances dans le monde: l'égoïsme ne veut pas affliger son bien-être par le spectacle de la misère. Pour bien compatir au malheur d'autrui, il faut n'avoir pas été toujours heureux: on comprend beaucoup mieux ce qu'on a soi-mème éprouvé.

Non ignara mali miseris succurrere disco.

Il y a dans ce vers de Virgile une grande profondeur de pensée, jointe à une vérité, à une sensibilité exquise. Là est le secret de la dureté de cœur de tant d'hommes opulents, qui n'ont jamais arrêté leurs regards sur les souffrances humaines; qui ne sont jamais descendus visiter l'indigent, le prisonnier, le malade. Un roi, par exemple, au faîte de la puissance, s'imagine difficilement qu'il n'est qu'un homme, et que les malheurs qui frappent ses sujets puissent arriver jusqu'à lui.

Dans les hautes régions sociales, où l'orgueil est hérédi-

taire avec les titres, on considère le bas peuple comme étant d'une nature inférieure : on le dit assez stupide pour ne pas sentir sa misère, et l'on s'épargne ainsi la peine d'être humain.

Si, pour compatir aux souffrances d'autrui, il faut avoir été soi-même malheureux, rien n'empêche quelquefois d'éprouver la pitié comme d'être actuellement misérable. On dépense pour soi toute la sensibilité dont on est susceptible, et le cœur, ému de ses propres douleurs, ne s'ouvre point à celles qui affectent les autres.

Il est bien d'autres circonstances qui agissent sur le sentiment de la pitié; notre pauvre nature subit à chaque instant les influences des milieux dans lesquels nous vivons, et des conditions physiques dans lesquelles nous sommes. Notre sensibilité varie, selon que nous sommes bien portants ou malades, riches ou pauvres. Après le repas, nous compatissons plus volontiers aux souffrances d'autrui, si nous avons nos aises, que lorsque nous souffrons de quelque chose. La température, le soleil, le vent, le froid ou la chaleur, tout nous modifie. C'est ainsi que les choses matérielles nous dominent et assujettissent à leur gré les penchants de nos ames. Parlons donc encore de liberté, de puissance; exaltons donc des facultés qui sont soumises à tant de vicissitudes! Pitié, que l'homme et son orgueil! Il n'est grand que quand il s'humilie; il ne peut s'élever qu'en avouant sa faiblesse et en s'appuyant sur Dieu qui est le principe de la force et de la puissance.

Le sentiment dont nous parlons est bien plus intense entre des personnes de sexe différent qu'entre celles de même sexe : cela tient à l'influence réciproque qui s'exerce entre l'homme et la femme, et qui donne à toutes leurs relations un caractère spécial. On éprouve davantage ce sentiment pour un enfant que pour un vieillard. Le premier appartient à l'avenir, le second au passé; l'un promet à la société une carrière utile, l'autre a fourni la sienne. Quand un homme

* AMOUR DES AUTRES.

chargé d'années paie sa dette à la nature, personne ne le trouve étonnant, personne n'en éprouve une bien douloureuse impression. Mais si la mort vient moissonner à l'entrée de la vie un jeune enfant et dévore à la fois avec lui les espérances de la famille, de la société, ce funeste événement jette le deuil et la consternation dans tous les cœurs.

Notre pitié s'attache davantage aux douleurs morales qu'aux douleurs physiques. Une triste et constante expérience nous apprend que nous sommes faits pour souffrir dans nos corps, et qu'ils sont nécessairement soumis à mille infirmités, à mille souffrances qui les accompagnent du berceau jusqu'à la tombe. Nous savons que la matière est mortelle, et que les souffrances qui naissent d'elle sont dans sa nature; aussi, ne sommes-nous point étonnés des misères physiques qui sont notre cortége ici-bas. Mais nul de nous ne peut s'habituer à penser que l'ame doive souffrir; un secret sentiment de sa dignité, de son immortalité, lui rend la souffrance insupportable. Malgré nous, nous nous révoltons à l'idée des peines morales; nous sentons qu'elles sont un état anormal pour notre ame. D'un autre côté, elles sont les plus cuisantes sans contredit, et la pitié qu'elles excitent en nous est bien plus profonde que celle qui naît des maux physiques.

Chez les natures inclinées vers l'égoïsme, la personnalité, l'habitude de voir souffrir, a bien vite émoussé la pitié. Rien ne rend insensible aux impressions physiques comme l'habitude. Au bout de peu de temps, la vue du sang, des blessures, de la mort, ne nous fait presque plus d'horreur. Les sœurs hospitalières ne tardent pas à surmonter leurs répugnances et leurs sensibilité naturelle; elles restent physiquement impassibles en face des plus poignantes douleurs de l'humanité; il en est de même des médecins. Du reste, cette victoire, remportée par l'habitude sur les instincts nerveux, est extrêmement utile à tous ceux qui sont chargés de donner

des soins aux malheureux. Que deviendraient les malades, dans une salle d'hôpital, si la sensibilité de ceux qui les entourent les rendait incapables de leur prodiguer des soins? Si la vue du sang, si les cris des blessés, épouvantaient les chirurgiens, que deviendraient, après une bataille, les victimes que le carnage a mutilées?

Pour certaines personnes, pour certaines professions, cette facilité de résister aux impressions physiques est donc un devoir, une vertu. Mais rien n'est dangereux comme de donner aux gens du peuple l'habitude de voir souffrir sans éprouver de pitié. La vue des supplices, des combats d'animaux, produit dans la basse classe des penchants funestes de cruauté.

Dans la révolution française, parmi les bourreaux de 95, on comptait un nombre considérable de bouchers et de garçons d'amphithéâtre. Pour que l'habitude de voir souffrir ne produise pas de mauvais résultats, il faut que le cœur et l'esprit présentent de grandes ressources. Si les tyrans qui tourmentaient les martyrs, si tous ces monstres qui déchiraient leurs semblables avec plus de férocité que n'eussent fait les tigres, avaient dù, sans transition, assister aux horribles supplices qu'ils inventaient, ils seraient morts euxmêmes d'horreur et d'effroi.

S'il est dangereux d'habituer les yeux à regarder le sang, la souffrance, le meurtre, il est tout aussi dangereux d'énerver les émotions de l'âme au spectacle romanesque et mensonger des souffrances morales. Nous éprouvons tous du plaisir dans le sentiment de la pitié, et c'est en excitant cet instinct si naturel de nos ames, que les auteurs dramatiques nous attirent et nous charment. Presque toujours les souffrances imaginaires qu'ils mettent en scène, sont exagérées; elles font couler nos larmes, arrachent nos sanglots, excitent toutes nos facultés compatissantes et épuisent notre sensibilité. Puis, lorsque nous descendons dans la vie réelle, nous trouvons que les souffrances des hommes ne sont plus rien, nous sommes

blasés, nous avons le cœur sec; après avoir dépensé tous les trésors de notre sensibilité en vaines émotions, après avoir pleuré pour des mensonges, nous restons froids devant des malheurs réels. Tel vient d'éprouver au théâtre une pitié immense pour des infortunes factices, qui ferme l'oreille aux cris de détresse d'une pauvre mère sans asile et sans pain pour ses enfants.

La pitié est un sentiment si naturel à nos ames, elle est tellement inhérente à nos penchants, que nous avons honte de ne pas la ressentir et la manifester en présence des malheureux. Quand nous ne soulageons pas nos semblables, toujours nous cherchons quelques excuses qui puissent nous en dispenser; nous disons que ceux qui sollicitent notre compassion, notre bienfaisance, ne sont pas dignes de les obtenir; que leur inconduite a mérité le sort qui les frappe; qu'ils ont des défauts, des vices, qui doivent éloigner d'eux les bienfaits des gens honnêtes. Un homme, quelque dur qu'il soit, refuse rarement ses secours au malheur, sans chercher ainsi l'apparence d'une raison qui le lui permette.

Nous savons qu'il est des malheurs qui ne doivent pas exciter notre pitié: nous ne compatissons point aux infortunes occasionnées par la débauche ou l'inconduite, et quelles que soient nos dispositions à nous attendrir sur les souffrances d'autrui, nous ne manquons jamais de nous enquérir de la moralité des malheureux que nous assistons. Nous voulons savoir s'ils ont des droits réels à notre bienfaisance, car la pitié s'accompagne toujours d'un profond sentiment de justice. Un bienfait accordé à quelqu'un qui n'en est pas digne, est presque un vol fait aux malheureux qui le méritent, et le cœur a regret d'avoir été ému dans de telles circonstances.

C'est ce sentiment de justice qui fait que nous ne sommes point touchés des infortunes des condamnés. Nous savons qu'ils ont mérité leur peine, et quand nous sommes glacés d'horreur à la vue d'un criminel qu'on traîne au dernier supplice, la plupart du temps c'est une impression purement physique qui nous domine.

Cependant la pitié vient souvent adoucir les rigueurs de la justice; il est souvent des circonstances qui, quoi que nous fassions, affaiblissent à nos yeux le délit. Un vieillard blanchi par l'âge, une femme, sur les bancs de la cour d'assises, exciteront davantage notre pitié qu'un hardi brigand dans la force de l'âge et de la vigueur. C'est en exposant aux jurés les choses qui peuvent les toucher de compassion, en présentant à leur esprit le tableau d'une famille livrée au désespoir, de parents cassés par l'âge, d'enfants au berceau privés de leurs uniques soutiens, que les avocats réussissent à arracher les coupables au glaive de la justice, ou bien à leur faire accorder les circonstances atténuantes, cet adoucissement que la loi a voulu laisser à la pitié la faculté d'obtenir.

A Rome, avant que le peuple fût appelé à prononcer la sentence, on permettait à l'accusé de se promener dans l'assemblée, invoquant la pitié de tous par sa contenance humiliée et par ses larmes. Son épouse, son vieux père, ses jeunes enfants l'accompagnaient, et la clémence qu'il ne méritait pas était bien souvent obtenue par leur désespoir.

Chez tous les peuples, la prière est aussi sacrée que la justice, et l'on regarderait comme une chose aussi horrible d'enlever aux accusés le droit d'implorer la pitié, que de leur ôter celui de faire valoir leurs moyens de défense.

Quand la loi a prononcé, quand le coupable, rejeté par la justice, n'a plus rien à espérer d'elle, il compte encore que la pitié lui garde une porte de salut : le droit de grace, cette belle prérogative du souverain, vient quelquefois jeter un reflet d'espérance à travers les grilles du cachot, et enlever au supplice la victime que la pitié publique a protégée.

C'est ce sentiment consolateur qui couvre de son égide tous les malheureux de la terre. C'est à lui qu'ils s'adressent dans leurs angoisses, c'est en lui qu'ils espèrent toujours. Tous tant que nous sommes, si faibles par nous-mêmes, soumis à tant de misères, que deviendrions-nous si l'égoïsme de chacun éteignait cette flamme salutaire qui nous fut donnée par Dieu pour
le bonheur de tous ? Si l'homme isolé, concentré en lui-même,
n'espérait plus en rien, quand ses propres ressources seraient
épuisées, l'affreux désespoir étendrait un voile funéraire sur
la société; le suicide présenterait son poignard à l'infortune.
Mais Dieu n'a pas voulu qu'il en fût ainsi : partout où s'élève
un cri de douleur, un écho de pitié lui répond; il n'est pas un
cœur affligé qui n'ait à puiser des consolations dans un autre
cœur plus heureux.

La charité, comme nous le verrons, vient fortisier en nous la pitié en communiquant sa force divine à nos penchants. Elle nous enseigne à ne pas nous arrêter aux vaines émotions, aux théories vides des philantropes. Elle dirige nos instincts bienveillants vers leur but naturel, le soulagement de l'infortune. Elle prend en quelque sorte la pitié par la main pour la conduire; elle lui fait franchir les limites de notre faiblesse, et les malheureux étonnés se demandent si Dieu n'aurait point envoyé ses anges sur la terre pour les consoler et les secourir.

Malheur au monde si la pitié l'abandonne! Ne fermons jamais nos ames à ce sentiment salutaire! Que la plainte du malheur nous trouve sans cesse humains et compatissants! Ne repoussons pas du seuil de notre demeure celui qui nous demande un abri. Peut-être demain, errants et vagabonds, nous implorerons la pitié des autres. Quand nous sommes heureux, conquérons, en faisant le bien, des droits à l'assistance de nos semblables, pour les jours néfastes. L'infortune plane sur nos têtes. Nul n'est certain de pouvoir éviter ses coups. Habituonsnous de bonne heure à la bienfaisance; nous amasserons ainsi de doux souvenirs et de nombreux éléments d'espérance pour la vie future. N'est-ce pas déjà une jouissance infinie pour un bon cœur d'avoir semé de bienfaits la carrière qu'il a parcou

rue? Les larmes répandues dans le sein des infortunés valent bien les joies bruyantes des heureux 'd'ici-bas; et nul n'a le sommeil tranquille comme celui qui croit n'avoir rien fait dans sa journée quand il n'a pas soulagé quelque misère. CHAPITRE V.

AMOUR DES LIEUX, DES INSTITUTIONS.

Dès qu'un fait se présente à nos regards, que nous le soumettons à un examen attentif, nous ne tardons pas à voir qu'il est gouverné par quelqu'une de ces lois générales qui président à l'existence et à l'harmonie des mondes. Ainsi, maintenant que nous voulons étudier la faculté d'aimer, ouvrant le cœur humain à l'amour des lieux et des institutions, nous nous demandons si l'homme est le seul être qui ait une patrie ?

De prime-abord, cela semblerait vrai; mais un coupd'œil moins superficiel nous apprend que tous les êtres ont leur place assignée dans ce vaste univers. Chacun concourt, dans des conditions voulues et déterminées, à l'harmonie du tout; nul ne peut sortir des limites qui lui ont été tracées.

Les globes décrivent régulièrement leurs orbes ; ils ont leur

route invariable dans l'immensité du vide; l'œil de l'astronome y suit leurs mouvements et connaît d'avance leurs révolutions. La terre et les eaux sont séparées sur notre planète; l'air a sa patric où volent les nuages; le sein du globe renferme des métaux dont le géologue sait les demeures. Les vents et les tempêtes ont aussi leur patrie redoutée des navigateurs. Les végétaux vivent par familles dans des contrées qu'ils aiment. Les animaux ont leurs climâts, leur patrie, leur demeure. Tous ces êtres, parce que Dieu le veut ainsi, affectionnent la place qui leur a été marquée.

Cet amour, ainsi que nous l'avons vu, est une obéissance passive dans la matière brute; une fonction vitale chez la plante; un instinct dans l'animal. Chez l'homme, il se fortifie dans l'intelligence.

L'espèce humaine a une patrie sur la terre : elle ne vivrait point dans ces tristes contrées, où des frimats éternels renferment, dans le sein de la terre, les trésors de la nature. Partout ailleurs, elle a pris possession du monde. Chaque homme s'attache au lieu de sa naissance, au lieu où il vit, parce que là sont autour de lui les éléments de son bien être physique et moral. Il trouve dans son pays les richesses nécessaires à sa vie animale, et les rapports indispensahles aux affections de son cœur.

S'il est un principe d'éternelle justice, c'est que toute créature est, par le fait même de son existence, investie du droit de jouir des choses utiles à ses besoins; mais aucune ne doit empiéter sur celui d'une autre. C'est pour garantir l'exercice mutuel de ces droits, que Dieu a donné aux êtres privés de raison des règles de conduite qu'ils ne peuvent jamais transgresser entièrement. Quant aux êtres raisonnables, il leur a imposé des devoirs moraux et a mis dans leurs cœurs les principes de la vérité et de la justice.

Si les hommes écoutaient la voix de la conscience, leurs droits mutuels seraient à l'abri de toute atteinte; mais beaucoup d'entre eux mettent leurs convoitises déréglées à la place de l'équité. Pour remédier à cet abus, pour éviter la guerre incessante qui résulterait de cette violation de la justice, ils ont réuni leurs intérêts et les ont placés sous la garantie du pacte social. La société donne à chacun de ses membres, la protection nécessaire à l'exercice de sa liberté, renfermée dans de sages limites.

C'est à la condition de trouver dans sa patrie et dans les institutions qui la régissent, les éléments de son bonheur et les garanties de sa liberté, que l'homme peut lui accorder son amour. On conçoit qu'il n'y ait point de patrie pour l'esclave, et qu'il n'y ait pas vraiment de citoyens sous un gouvernement despotique.

L'être humain doit accomplir sa destination en se servant des facultés qui lui ont été départies. Ses droits, à cause de leur source divine, sont des devoirs qu'il ne peut décliner. C'est donc à bien juste titre que sa faculté d'aimer s'attache au lieu de sa naissance, à sa patrie et aux institutions qui le protégent.

AMOUR DU SOL NATAL.

La terre est la mère commune de tous les êtres vivants : c'est de son sein que chacun d'eux tire sa nourriture; par le fait même de son existence, il a le droit d'en posséder une partie. L'humble lichen qui s'attache au rocher, le cèdre altier qui couronne la cime des monts, sont possesseurs du lieu qui les nourrit. L'insecte qui rampe dans la poussière est investi d'un droit de propriété sur les objets nécessaires à sa subsistance, comme le lion dominateur des déserts, sur les animaux

dont il fait sa proie et sur la caverne qu'il habite. La Providence verse ainsi ses bienfaits sur toutes les créatures; elle veille à leur conservation avec une sollicitude admirable.

A chacune d'elles est assignée une patrie, où elle trouve les choses qui lui sont utiles : le droit qu'elle a d'en user est proportionné à ses besoins.

Les familles des végétaux, répandues partout avec tant de profusion, ont à peu près toutes une patrie qui leur est propre, une zone, un hémisphère, une contrée où elles sont destinées à vivre. Les sapins affectionnent les climats glacés des pôles; ils y atteignent des proportions gigantesques. Ils languissent dans les régions tempérées et n'existent plus dans les sables brûlants de la Torride. La vigne, ce trésor de nos contrées, ne voit point mûrir ses fruits chez les habitants des zones glaciales. Notre France n'est pas propice au palmier, qui fait la richesse des tropiques; tous les végétaux qui croissent autour de lui, l'oranger, le dattier, l'arbre à pain, viennent s'étioler dans nos serres. Ils ne peuvent pas vivre sous des cieux étrangers: un besoin impérieux de la terre natale les y fait languir et mourir.

On remarque la même chose chez les animaux. Il est des espèces qui ne vivent que dans certaines régions de la terre. Le renne ne sort pas impunément des contrées hyperboréennes. L'ours blanc ne quitte point ses glaces éternelles. Le lion du Sahara n'habite jamais les forêts de l'Europe. Il est une multitude d'espèces qui ne franchissent pas les limites dans lesquelles les a circonscrites la Providence. L'amour, le besoin de la terre natale sont si grands en elles, qu'elles périraient si on les en exilait.

Les animaux voyageurs reviennent toujours aux lieux qui les ont vus naître. Tous les ans, l'hirondelle demande l'hospitalité à la même ville, au même toit. Le pigeon, qu'on emporte à d'énormes distances, revient instinctivement trouver sa demeure. Il est rare que les petits oiseaux s'éloignent beaucoup des lieux où ils sont nés; que les petits lapins

DES INSTITUTIONS.

aillent creuser leur terrier bien loin de celui de leurs parents. Beaucoup d'animaux meurent consumés d'ennuis, quand on les réduit en captivité.

Si l'amour des lieux n'enchaînait pas de cette façon les animaux à la terre natale, d'immenses désordres s'en suivraient. L'homme verrait fuir loin de sa demeure toutes les espèces domestiques si utiles à son existence. A chaque instant, les incursions des bêtes féroces exposeraient les jours des paisibles habitants des campagnes : les animaux eux-mêmes, que cette vie errante mettrait sans cesse aux prises les uns avec les autres, seraient bientôt détruits. Il entrait dans les plans de la sagesse divine, d'attacher les végétaux et les animaux au sol natal. Cette loi conservatrice est sous la sauvegarde des besoins organiques de tous les êtres vivants, et d'un instinct impérieux qui porte les animaux à affectionner les lieux qui les ont vus naître, où ils sont accoutumés à vivre, où ils trouvent leur nourriture.

L'homme, ce roi de la terre, à qui Dieu a remis l'empire sur toutes les créatures, n'est point, comme la plupart des animaux et des plantes, destiné à vivre dans une région déterminée du globe. Sa nature se prête à toutes les variations de climat; il est éminemment cosmopolite. Depuis les plages glacées de la Laponie, jusqu'aux dévorantes contrées équatoriales, on le trouve partout. Il supporte également bien les rigueurs du froid et les ardeurs du soleil des tropiques. Cependant, il subit aussi, lui, la loi impérieuse qui fait aimer la terre natale.

Si l'espèce est destinée à vivre partout, il n'en est pas de même de l'individu. L'instinct puissant, qui enchaîne les animaux aux lieux de leur naissance, s'augmente chez l'homme de toute la force de l'intelligence. Il s'attache à son pays par un amour invincible. Une multitude de circonstances fortifient cette affection. C'est là qu'il a reçu la vie; là que s'est écoulée son enfance; c'est là, au milieu de tous ces êtres, avec eux, qu'il a

grandi. C'est là que sa mère et son père, qui l'aimaient tant, lui prodiguaient leurs soins et leurs caresses.

C'est au sein de cette nature que se sont formées ses premières pensées : toutes les images dont son intelligence est ornée, il les a empruntées aux objets, aux sites qu'elle étale à ses regards. Tout ce qui l'entoure fut l'aliment de sa curiosité. de ses questions ingénues. Il voit la pelouse sur laquelle il aimait à folâtrer, à courir avec ses compagnons d'enfance. Il revoit les tableaux magiques qu'il admirait à l'aurore, quand les premiers feux du soleil ruisselaient sur les penchants des collines; le ruisseau capricieux qui s'enfuit sous les saules. Il entend encore la chanson du rossignol qu'il écoutait avec tant de charme, et l'aboiement du chien, et le mugissement des bœufs dans la prairie. Tous ces lieux sont pour lui remplis de précieux souvenirs. Il n'est pas un endroit, pas un rocher, pas un arbre, qui nc réveillent en lui quelqu'unc de ces pensées si chères à la mémoire; quelqu'un de ces bonheurs de l'enfance qui n'élèvent jamais de trouble dans la conscience. et qu'on garde toute la vie pour se consoler quand on n'est plus heureux.

Pourra-t-on jamais oublier ce clocher du village, où tintait la cloche matinale; l'église où tous les dimanches on se rendait avec sa mère pour prier Dieu; ces lieux, témoins de ce jour solennel dans la vie, où l'on reçut pour la première fois de la main du prêtre, et sans crainte alors, le corps du Dieu fait homme? Pourra-t-on se rappeler sans émotion ce foyer paternel, où le soir, autour de l'âtre, on écoutait si religieusement les contes de la grand'mère, et ses histoires du temps passé?

Non jamais on n'oublic son enfance et les lieux chéris où elle s'est écoulée! On était si heureux alors, si tranquille et si confiant dans l'avenir! On aime tant à se rappeler les circonstances de cet âge enchanteur, les sourires qu'on recevait de tout le monde, et les illusions dans lesquelles on s'endormait chaque soir!

Quels que soient les événements qui plus tard bouleverseront la vie, on se souviendra toujours des lieux où, pour la première fois, on aima: du scntier où passait cette jeune fille, sur la tête de laquelle on bâtissait tant de rêves; cette enfant qu'on aimait, sans le lui dire, avec toute la naïveté du premier âge, avec toute la fougue d'un premier amour. Tous ces lieux qu'on parcourait alors rêveur et solitaire, comme on les embellissait dans sa pensée! comme ils apparaissent encore splendides et ravissants! De semblables souvenirs sont un bienfait que Dieu nous accorde, pour porter le poids des choses terrestres et des réalités de l'existence.

Si plus tard de tristes souvenirs se révèlent à l'aspect de la terre natale, sont-ils moins attachants? C'est quelque tête chérie qu'on a vu s'incliner et mourir : une mère, un père, une sœur, un ami, qu'on a suivis jusqu'au cimetière. Ceux qui restent sont les gardiens des tombes; il ne faut point s'éloigner de ces tristes dépouilles de ceux qu'on aimait. L'homme n'a pas de bonheur que dans la joie; il est des chagrins que le cœur savoure avec délices, et les lieux consacrés par le malheur sont peut-être les plus chers de tous.

C'est ainsi qu'on s'attache au pays de sa naissance par le sonheur et par les larmes. Peu à peu, sous les coups du temps, on a vu tomber une à une ses illusions, ses espérances; on vieillit avec une seule, la dernière de celles de ce monde; c'est de mourir aux lieux où l'on est né, et de mèler sa cendre à celle de ses pères.

On préfère le sol natal à tous les autres pays, fussent-ils plus beaux cent fois et plus favorisés par la Providence. Il n'est pas un homme qui ne fasse l'éloge de sa patrie; pas une cité qui n'exalte ses avantages, ses monuments; pas un village qui ne se préfère aux autres. C'est que l'homme s'identifie avec les lieux qu'il habite, par ses habitudes, par ses occupations. Il s'établit entre eux et lui un rapport intime, comme une sympathie secrète, que rien ne peut briser.

C'est ici le lieu d'admirer la sagesse divine qui fait tout

concourir au but qu'elle veut atteindre. L'homme est fait pour vivre en société; il était convenable que des relations durables de famille, de voisinage, de cité, de nation s'établissent. Il fallait que les citoyens, attachés de cœur à leur pays, y restassent pour mettre en commun leurs intérêts; pour s'instruire, se secourir, se défendre, vivre en un mot à l'abri des lois.

DES INSTITUTIONS.

Sans l'amour du pays, chacun, entrainé loin des lieux qui l'ont vu naître, serait isolé, sans appui; il n'aurait point pour soutenir ses facultés, encourager son travail, ces sympathies qu'il trouve parmi les siens et qui lui sont d'un si grand secours.

Plus les peuples avancent en civilisation, plus l'amour du sol natal se relâche. Les habitants des grandes villes, élevés dans le luxe et la mollesse, retrouvent partout les mêmes jouissances, les mêmes plaisirs. Paris, Londres ou Rome, conviennent également à leurs habitudes, à leurs goûts; pour eux, une ville ressemble à une autre; ils n'ont point réellement de patrie; ce sont eux qui peuvent dire:

Illa mihi est patria ubi pascor non ubi nascor.

Les habitants des campagnes aiment bien davantage les lieux de leur naissance que ceux des villes. Ceux qui demcurent dans les plaines, dont l'uniformité monotone n'offre à la vue aucun accident de terrain, aucun site qui plaise par le contraste, affectionnent beaucoup moins leur pays que ceux qui demeurent dans les montagnes, au milieu de cette nature saisissante, où tout fait tableau, où tout offre à l'œil enchanté des sujets d'admiration grandiose et d'émotions successives et variées. Les cultivateurs, les hommes simples des campagnes, s'attachent davantage à la terre natale que les hommes instruits, que les commerçants, les industriels. Ces derniers ont mille sujets de distraction qui les entraînent au dehors; tandis que le laboureur concentre toutes ses affections dans les lieux où il est né, où il vit : il est attaché au terrain comme

DES INSTITUTIONS.

les troupeaux qu'il conduit, comme les arbres de ses champs. C'est lui qui dit avec amertume quand on l'enlève à son pays:

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva.

Chez les peuples sauvages ou peu civilisés, l'amour de la terre natale est la plus vive des affections. S'en éloigner est un crime: plus d'une fois, on vit certaines peuplades mettre à mort d'imprudents compatriotes revenant dans leur pays qu'ils avaient momentanément quitté.

Dans des contrées dont la description nous glace d'horreur et d'effroi, existent des peuples, contents de leur sort, bénissant la Providence des avantages dont elle les a comblés, qui pour rien au monde ne consentiraient à changer de patrie.

Sur les bords des mers glaciales, le Jakute, l'Esquimau, le Lapon établissent sur quatre pieux leur misérable hutte, se couvrent de peaux d'eiders emplumés, ont pour nourriture du poisson eru ou gelé, pour boisson des huiles rances de baleines ou de morses : vous les voyez glisser joyeux sur les neiges et les glaces, portés sur de longs patins ou sur des traineaux attelés de chiens ou de rennes. Ils ont pour siége des bancs taillés dans la glace. Les Kamtschadales habitent l'hiver dans d'immenses terriers qu'ils ont creusés sous les neiges.

Eh bien! ces tristes enfants du Nord, par comparaison si malheureux, n'ambitionnent point un sort meilleur; ils ne conçoivent pas une existence plus heureuse; ils pensent même qu'ils sont l'objet d'une faveur toute spéciale de la Providence. Les riants coteaux, les frais vallons, la verdure des autres pays, ne valent point à leurs yeux leurs plaines resplendissantes, leurs montagnes de glace, et les reflets scintillants du soleil sur les neiges.

Le nègre du Sénégal ou de la Gambie, nonchalamment étendu sous un ajoupa de feuillage, ne voit rien au monde de préférable à ses champs de maïs, à ses palmiers, à ses bosquets d'orangers. La nature prodigue lui donne avec abondance, des fruits délicieux et toutes les choses nécessaires à la vie. Pour lui, le bonheur suprême, c'est sa molle oisiveté sous les ombrages frais; c'est la contemplation de son Eden, qu'il préfère au luxe des cités. L'amour de la terre natale est immense chez ces hommes de la nature. Les sauvages ont tous pour elle un attachement extrème. Rien ne peut les en arracher que la violence. Ceux qu'on emmène loin de leur pays, n'ont de bonheur que quand on leur permet d'y retourner. Le sauvage n'oublie jamais la natte sur laquelle il a reposé. l'ombrage qui l'a protégé, le ruisseau auquel il se désaltérait. les lieux témoins de ses exploits à la chasse, à la guerre. Admirons la bonté de la Providence qui rend ainsi contents de leur sort les peuples les plus malheureux, et les berce, par de douces illusions, dans cette préférence qu'ils opt pour leur chère patrie. Le pauvre aime autant son petit champ et son humble cabane, que le prince ses palais et ses immenses domaines.

Quand la jeunesse et les passions emportent l'homme dans le tourbillon de la vie, l'amour du sol natal s'efface quelquefois. Alors des goûts aventureux, des projets de fortune séduisent l'imagination. L'avenir et ses mensonges apparaissent
brillants dans le lointain, et pour les poursuivre, le jeune
homme quitte ses amis, ses parents, sa patric. Mais bientôt,
triste fatalité, ses illusions s'envolent, et les amours d'autrefois reviennent prendre dans le cœur la place qu'on leur avait
ôtée. L'image de la terre natale apparaît consolante: on se
rappelle le bonheur qu'on y goûtait, les sympathies qu'on y
a laissées; on aspire au retour, on veut revoir ces licux absents si pleins de souvenirs.

Qui pourrait dépeindre l'émotion délicieuse qu'on goûte en voyant de loin le rivage de la patrie, le toit de ses pères, en respirant de nouveau sous le ciel de ses jeunes années? On parcourt avidement tous ces lieux qui parlent des jours passés. Le soc n'a-t-il point dévasté la verte pelouse? La cognée n'a-t-elle point abattu ces grands arbres aux frais ombrages, ces buissons d'aubépine? N'a-t-on point détourné le lit du ruisseau? D'odieux embellissements n'ont-ils point défiguré la maison blanche et ses alentours? a-t-on respecté tous ces objets? C'est ainsi qu'on interroge tout ce qu'on se rappelle. Puis, on n'ose faire de questions sur ceux qu'on aimait : la tombe s'ouvre si vite pendant l'absence! Le vieux pasteur n'est-il point mort? — Non, mais vous verrez au cimetière bien des tombes de plus. Bien des compagnons de votre jeune âge, frais enfants joyeux, blondes jeunes filles, ne vous reverront plus; la mort a fait tous les ans sa moisson. Mais vous verrez des enfants déjà grands qui vous regarderont avec surprise et comme un étranger.

Bonheur de revoir la patrie, délicieux jusque dans les larmes et les regrets, vous n'êtes compris que par ceux qui l'ont quittée.

Non, rien n'est doux comme la terre natale! Malheur au pauvre banni qui n'a point l'espérance de la revoir! Il était pauvre dans son pays, il travaillait chaque jour pour vivre. La terre hospitalière qui l'a reçu, l'a comblé d'honneurs et de fortune; il a trouvé des cœurs compatissants, des amis, une famille. Une jeune étrangère a versé sur ses douleurs le baume de son amour. Pourquoi donc ces soupirs et ces larmes furtives? Ah! c'est qu'un souvenir l'obsède et pèse sur son cœur. Il pense au sol qui l'a vu naître; il voudrait le revoir une fois au moins avant de mourir. Sa place au tombeau n'était point marquée sur cette terre d'exil, et sa dernière pensée s'envolera vers les lieux qu'il regrette.

Non, le bonheur n'existe point pour ceux qui sont éloignés de la patrie : toujours un vague regret les consume. L'oiseau de passage qui traverse les airs, la voile qui blanchit à l'horizon, la brise qui glisse sur leur tête, tout leur parle d'elle. Ils répètent, dans leurs cœurs attristés, le cantique des enfants d'Israël sur les rives de l'Euphrate. Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus cum recordaremur Sion. (Ps. 86.)

Honte à ces philosophes sans ame, qui dessèchent les sentiments de l'homme, et qui disent:

Illa mihi patria est, mihi quæ patrimonia præbet.

Honte à tous ceux qui mettent le bonheur dans les jouissances matérielles. Demandez au pauvre exilé qui n'a pas dans sa patrie où reposer sa tête, qui mendiait jadis aux portes des riches, demandez-lui s'il ne la regrette pas. Rendez-lui l'humble chaumière qu'il habitait, son pain noir et sa place au soleil, et vous verrez à son bonheur, à ses larmes de joie, si la terre natale n'a d'attrait que pour les heureux d'ici-bas.

Cet amour qui naît dans l'enfance, qui grandit avec nous, qui se fortifie chaque jour, reste dans nos cœurs quand le malheur, les déceptions, la vieillesse, ont chassé toutes les autres affections terrestres. Le vieillard traîne ses pas hésitants aux lieux témoins des jeux pétulants de son jeune âge; il trouve partout des traces de ses affections, de ses jours heureux d'autrefois, et de frais souvenirs viennent caresser ses cheveux blancs. Il vient, confiant, écouter la parole de Dieu dans ce même temple où jadis il joignit, pour la première fois, ses jeunes mains; où plus tard il pria successivement pour les siens qui moururent. Il est heureux de penser que bientôt, quand Dieu l'appellera, sa dépouille suivra la même route que celle de son père, viendra s'arrêter sous la même voûte, pour aller reposer dans la tombe auprès d'elle.

NOSTALGIE.

Il est une affection morale connue vulgairement sous le nom de mal du pays, et que les médecins appellent nostalgie. C'est la mélancolie profonde qui s'empare de ceux qui sont

389

éloignés de la terre natale et tourmentés du désir impérieux de la revoir.

Cette maladie sévit le plus ordinairement chez les jeunes gens. On l'observe parfois chez les enfants, que les nourrices rendent à leurs mères, et chez les vieillards qui rompent brusquement leurs habitudes pour aller vivre sous d'autres cieux.

La nostalgie est quelquefois causée par l'absence du toit paternel, de l'habitation natale, chez des enfants qui viennent de la campagne dans les villes; qui se trouvent tout à coup privés, dans un collége par exemple, de l'entière liberté dont ils jouissaient et des tendres soins dont ils étaient l'objet.

Les habitants des montagnes, des contrées âpres et désertes, sont plutôt que d'autres sujets à l'éprouver; tous les sauvages amenés en Europe furent bientôt les tristes victimes de ce mal. On se rappelle l'histoire de ces Groenlandais transportés en Danemarck, qui furent pris d'un tel désir de revoir leur pays, qu'ils s'exposèrent à une mort inévitable, en essayant de traverser, sur de légers canots, les mers immenses qui les en séparaient. Jamais les Lapons ne quittent leur terre natale; comme leurs rennes, ils meurent promptement quand ils en sont éloignés.

Les individus qu'on arrache à leurs foyers, principalement ceux des campagnes, les marins, les domestiques, les esclaves, sont souvent décimés par l'affection redoutable dont nous parlons.

Les cultivateurs, bien plus que les habitants des villes, deviennent nostalgiques, quand ils se trouvent dans les camps, éloignés de tout ce qui leur était cher et forcés de rompre leurs habitudes tranquilles. Tout ce qu'ils voient leur rappelle la patrie : les troupeaux qui paissent dans les prairies; les moissons qui couvrent les champs. Ils ne peuvent, sans verser des larmes, voir le laboureur paisible regagner au coucher du soleil sa demeure, dont le toit aigu fume au loin. Tout ce qui offre quelque analogie avec les lieux qu'ils

ont quittés, renouvelle dans leur imagination le tourment cruel de l'absence. Ainsi, le jeune Suisse verse des larmes amères quand il entend l'air national, qui réveille dans la pensée le souvenir de tout ce qu'il aimait, qui lui rappelle son pays, sa jeunesse, ses joies d'autrefois, et lui fait sentir de vives douleurs et de profonds regrets. Ainsi le son de la cornemuse rappelle à l'Écossais ses montagnes, ses lacs et ses forêts.

Jamais la nostalgie ne fut plus fréquente que dans les armées françaises pendant-les guerres qu'enfanta la révolution de 89; les soldats, transportés tout à coup à d'énormes distances de leur pays, chaque jour exposés aux hasards des batailles, songeaient douloureusement que jamais, peut-être, ils ne reverraient leurs foyers, leurs parents, leurs fiancées. C'était dans les revers surtout, alors qu'aux privations de tout genre venait se joindre le découragement, que la nostalgie sévissait. Elle était infiniment plus rare dans les succès, quand nos armées victorieuses sillonnaient en tous sens l'Europe, et prenaient leurs quartiers d'hiver dans les capitales étrangères: les illusions de la gloire, l'enivrement du triomphe, tout contribuait à allumer l'imagination de nos guerriers, à chasser de leur esprit les pensées tristes et les regrets.

Quelquefois la nostalgie se sit sentir épidémiquement; elle compliqua la peste, le typhus, et doubla les ravages de ces sléaux terribles. En Égypte, alors que la contagion dévorait nos soldats, le désespoir s'emparait d'eux: ils songeaient, en voyant mourir leurs camarades, aux lieux qu'ils ne reverraient plus. A Mayence, cette affection ne contribua pas moins que le typhus, à détruire la moitié de la garnison.

Quand les jeunes soldats se trouvent soumis à des chefs inflexibles et durs, qui les astreignent, sans transition, à toutes les exigences de la discipline, le chagrin s'empare d'eux et ils deviennent nostalgiques Les mauvais traitements exercés

par la tyrannie brutale des maîtres sur les nègres, produisent les mêmes effets avec bien plus d'intensité; chez ces malheureux, comme nous l'avons dit déjà, l'amour de la terre natale est immense. Sur les vaisseaux qui les amènent des côtes africaines, souvent ils se révoltent, mettent à mort ceux qui les ont enchaînés, et l'image de la patrie qu'ils veulent revoir les porte à se jeter à la mer, espérant regagner à la nage les côtes qu'ils ont quittées. La mort qu'ils trouvent au sein des illusions, ne vaut-elle pas mieux qu'un triste et dur esclavage? Dans les colonies, souvent on les voit terminer leurs ennuis par le suicide; ils s'imaginent qu'après le trépas ils renaissent dans leur pays, et cette croyance les engage à se soustraire aux rigueurs de leur sort; ils se pendent aux arbres, ou s'étranglent dans leurs cabanes. C'est ainsi que partout l'imagination de l'homme établit ses préjugés et ses rêves d'après ses désirs et ses espérances.

Les maîtres, qu'appauvrissait la nostalgie des esclaves, faisaient enterrer leurs cadavres de façon qu'un membre fût hors de terre; les survivants, en voyant ces tristes débris, comprenaient enfin que la terre d'exil était un éternel sépulcre, et renonçaient à leurs projets de mort en même temps qu'à leurs illusions.

Beaucoup d'émigrés français, en sûreté dans l'exil, bravèrent la mort pour revoir la patrie : pendant des années entières , ils vécurent dans des souterrains , où l'amitié , où la piété filiale venaient les consoler. Sous le ciel de la France , ils préféraient ces lugubres asiles aux palais hospitaliers de la terre étrangère.

Lorsque la nostalgie se déclare chez un individu, une profonde tristesse s'empare de lui; bientôt l'économie tout entière en subit l'influence. Le cerveau, tendu sur un seul ordre d'idées, concentrant ses forces sur un seul objet, n'a plus la même action sur les organes; l'inervation se fait mal, l'estomac, qui ressent si vite les influences cérébrales, ne fonc-

tionne plus d'une façon normale; les digestions sont mauvaises et pénibles. Une sombre mélancolie remplace la tristesse. Le malade prend en haine tout ce qui l'entoure; il déteste le pays qu'il habite, les usages qu'on y suit; il s'isole de toute relation. On le voit chercher la solitude et l'ombre épaisse des forêts: de temps en temps, de profonds soupirs soulèvent sa poitrine oppressée, la respiration est haute, des palpitations le font souffrir. Il n'avoue son mal à personne, et dans cet isolement sa pensée s'exalte, son chagrin s'accroit, ses forces s'affaiblissent, son corps affaissé ne peut bientôt plus supporter la marche; le repos devient un besoin, et le malade n'a plus d'énergie pour résister à l'anéantissement moral et physique qui s'empare de lui. Les yeux ternes et languissants, la pâleur du visage, la maigreur générale, tout annonce une consomption lente. Le système nerveux devient très irritable, la plus légère émotion est une véritable douleur; les organes intérieurs se congestionnent, et des obstructions se forment. La peau est sèche et terreuse. Bientôt le sommeil fuit la paupière du nostalgique; la fièvre hectique, le marasme et la diarrhée colliquative, viennent mettre un terme à des souffrances d'autant plus cruelles, qu'elles n'ont point été épanchées. Le malade, victime d'une fausse honte, s'est privé par son fatal silence du seul remède à ses maux; c'est à la dernière heure, quand il va rendre le dernier soupir, qu'il avoue la cause de ses douleurs, et c'est alors aussi que le regret le plus cuisant se fait sentir : son chagrin le fait mourir, et la mort lui ravit son dernier espoir.

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

Quelques médecins ont avancé que la nostalgie n'était point une maladie, mais pouvait en occasionner, et qu'alors il fallait s'occuper de traiter les symptômes pathologiques qui se manifestaient. Il nous semble qu'avant tout il convient d'ap-

DES INSTITUTIONS.

595

pliquer le remède à la cause; il faut admettre des affections de l'ame, et ne pas faire de l'homme une machine organique susceptible seulement de dérangements matériels.

Le traitement de la nostalgie est excessivement simple : c'est un traitement moral qu'il faut à cette affection de l'ame, c'est en rendant aux malades l'air natal, le ciel de la patrie, qu'on les guérira sans peine.

Zimmermann raconte l'histoire d'un étudiant de Gottingue, devenu nostalgique, et qui croyait avoir un anévrisme de l'aorte; des palpitations effrayantes le forçaient à garder le repos le plus complet. Dès qu'il eut reçu la permission de retourner dans ses foyers, son mal se dissipa comme par enchantement : il parcourut la ville pour faire ses adieux à ses amis, et gravit même jusqu'au sommet escarpé des cascades du Cassel. Deux jours auparavant il était exténué de fatigue et de souffrance quand il montait son escalier.

Combien de fois n'a-t-on pas vu des militaires, réduits au dernier degré du marasme, sortir de l'hôpital et recouvrer, avec leur liberté, assez de force pour regagner leur pays? Souvent dans les armées, pour guérir des épidémies de nostalgie, il a suffi d'annoncer que de nombreux congés allaient être délivrés; l'espérance ranimait la vie prête à s'éteindre. Chez un grand nombre, la santé redevenait florissante, et bientôt, à l'appel de la gloire, ils retournaient aux combats, oubliant les chagrins qui les avaient dévorés.

Le médecin soutiendra, par d'innocents mensonges, l'espérance de ceux qu'il ne sera pas possible de rendre à leur terre natale. Il devra procurer à ces malheureux des distractions convenables, appeler leur imagination vers d'autres objets, et soutenir leurs forces défaillantes par un régime approprié. Les chefs des armées, les maîtres dans les collèges, ceux qui se font servir, ne devront pas oublier que de bons soins, que quelques complaisances, qu'une tolérance bien entendue, sont des moyens efficaces d'éloigner le regret du pays chez ceux qui pour la première fois l'ont quitté; tandis

qu'une sévérité outrée augmente leurs chagrins et leur fait désirer davantage ce qu'ils ont perdu.

Que de remords ne se préparcraient pas des supérieurs, qui par leur dureté, par la crainte qu'ils inspireraient, auraient refoulé dans le cœur de malheureux jeunes gens des chagrins qui doivent s'épancher, des chagrins qui, quand on les comprime, rongent l'existence de leurs victimes, et les poussent quelquefois jusqu'au suicide?

AMOUR DE LA LIBERTÉ.

Avant d'aborder un sujet aussi épineux, nous éprouvons le besoin de définir la liberté, de dire ce qu'il faut entendre par ce mot, auquel on a donné tant de significations différentes.

Liberté, dans le sens le plus étendu, signific le pouvoir que l'on a de faire acte de volonté en agissant ou n'agissant pas. Elle est la conséquence du libre arbitre accordé à l'intelligence. Sans elle, il n'y aurait pas de moralité sur la terre. Elle implique l'idée de droits et de devoirs, prouve l'existence de l'ame et de la vie future. Elle est naturelle et innée, et confère à l'homme le pouvoir d'employer ses facultés à accomplir ce qu'il croit utile à son bonheur.

Au sein de la société, cette liberté ne peut être restreinte que par des conventions volontaires faites dans un but d'utilité générale. Ces conventions se nomment des lois. Elles doivent s'arrêter dans certaines limites, n'être que l'expression de la justice et de la vérité. Nul au monde ne peut, sans attentat, détruire certains droits qui sont les suivants:

La liberté civile, ou la faculté de faire tout ce que la loi ne proscrit pas et qui en soi n'est pas mal.

La liberté individuelle, ou le droit qu'a tout citoyen de n'être privé de la liberté de sa personne, que dans des circonstances prévues, et d'après des formalités déterminées par la loi.

La liberté de conscience, ou le droit qu'a l'homme d'adopter telle ou telle opinion religieuse qu'il croit vraie, sans pouvoir être inquiété, à ce sujet, par qui que ce soit.

La liberté des cultes, ou le droit qu'a tout croyant d'exercer son culte et d'enseigner ses doctrines.

La liberté de penser, ou le droit d'émettre sa pensée sans entraves.

Cette dernière liberté comprend :

Celle d'écrire;

Celle de la presse;

Celle de l'enseignement, qui ressort aussi de la liberté des cultes.

Sur le terrain de la liberté se trouvent sans cesse en présence, le pouvoir chargé de la protéger et de la maintenir, et les citoyens qui doivent en jouir.

Les conflits de ces deux éléments de la société viennent, ou bien de ce que le pouvoir veut détruire ou restreindre la liberté à son bénéfice; ou bien de ce que les citoyens veulent en franchir les limites en se livrant à la licence.

Le pouvoir vise au despotisme, et c'est un mal; les citoyens haïssent le pouvoir, c'est un autre mal aussi grand que le premier. Chez aucun peuple, on n'a pu encore établir un juste équilibre entre l'action du pouvoir et les droits des citoyens. C'est une chose déplorable qui tient aux vices des institutions et surtout à la perversité des hommes.

La liberté civile ne peut exister sous un gouvernement despotique, parce que le pouvoir établi peut, sans cesse, mettre sa volonté, ses caprices, à la place de la justice et des lois. En France, nous jouissons de cette liberté qui est moins qu'une autre sujette aux empiétements de l'autorité.

La liberté individuelle ressort aussi de notre forme de gouvernement; elle est garantie par nos institutions, et quand elle est violée dans la personne des citoyens, c'est en vertu d'un abus de pouvoir. Il n'y a pas de liberté individuelle sans constitution civile.

La liberté de conscience, la plus imprescriptible de toutes, la plus sainte, la plus nécessaire à l'être intelligent, a sans cesse été dans le monde l'objet des atteintes et de la violence du pouvoir. Dans des intérêts mesquins de circonstance et de politique, les gouvernements se sont arrogé le droit de violenter les consciences et de forcer les hommes à suivre, horrible tyrannie! les religions qui convenaient à leurs desseins. D'un autre côté, les sectaires de certains cultes ont souvent exercé de semblables violences à l'égard des cultes dissidents. Nous jouissons de la liberté de conscience, c'est-à-dire que nul ne peut être recherché, inquiété pour ses opinions religieuses tant qu'elles ne sortent pas du for intérieur, et ne se manifestent pas par la pratique ou par l'enseignement.

Mais, chose absurde, nous ne jouissons pas de la liberté des cultes qui découle nécessairement de la précédente. L'état maintient les cultes existants, mais il ferme la porte à ceux qui veulent s'élever. Il a posé des bornes à l'esprit humain; il trace une ligne de démarcation entre l'erreur et la vérité; il s'empare des consciences pour les diriger à sa guise. Nous qui ne croyons pas que la vérité soit en dehors du catholicisme dont nous partageons les croyances, nous trouvons absurde et inique que l'on prétende ainsi fermer la carrière

de l'avenir aux doctrines nouvelles. C'est à la vérité à se défendre, à se soutenir par elle-même, et dès qu'un homme croit qu'il la possède, il a non seulement le droit, mais le devoir impérieux de la proclamer, de la propager, même par voie d'enseignement.

Quand l'autorité met la main sur les choses religieuses, elle commet un sacrilége. C'est une chose désolante et honteuse de voir l'état et les cultes transiger sur le terrain des croyances et des pratiques religieuses. C'est une simonie, une impiété des deux côtés.

La liberté de penser est le terrain brûlant sur lequel éclatent presque toutes les dissidences de l'autorité et des citoyens, sur lequel ont lieu presque toutes les luttes qui désolent les sociétés. A chaque instant, le pouvoir ressuscite la censure contre les écrivains : elle renaît sous toutes les formes. Sans cesse elle fait effort, pour refouler en arrière les élans de l'esprit humain pour arrêter, au profit de la tyrannie ou de l'erreur, les nobles conquêtes de l'indépendance et de la vérité.

Deux libertés surtout nous ont été promises : celle de la presse et celle de l'enseignement. Or, le peuple a été forcé d'accomplir une révolution pour la première : il l'a conquise au prix de son sang. On n'osera désormais , sans folie , la lui arracher de vive force ; mais de toutes parts on fait effort pour en étouffer les organes. On dirait que le pouvoir se croit intéressé à la détruire , et d'un autre côté , que les écrivains ont pris à tâche d'en abuser. Cette noble tribune de la conscience publique , cette chaire du haut de laquelle la science , la religion , la morale , doivent convier le genre humain aux progrès de l'avenir , on la prostitue dans de vils intérêts de passions égoïstes , d'ambitions vulgaires. La presse s'avilit , le pouvoir la déteste. Chacun forfait ainsi à sa mission.

Que le pouvoir prenne franchement, noblement la tête de

l'humanité, qu'il marche le premier à la conquête des progrès et des améliorations, il n'aura plus la presse contre lui, parce que tous les hommes de bien, toutes les intelligences d'élite se rangeront sous sa bannière.

S'il reste stationnaire, que la presse, abjurant toute passion mesquine, tout intérêt passager, fasse entendre unanimement la voix de la vérité, et réclame, au nom des besoins réels de l'humanité: le pouvoir débordé, envahi, tombera d'inanition s'il est pervers; ou s'éclairera s'il n'est qu'égaré par l'erreur.

La liberté d'enseignement n'existe pas chez nous. La charte la consacre comme un droit, personne n'ose dire qu'elle n'en soit pas un, et cependant on ne la proclame pas.

Comment! au sein d'un pays d'indépendance, chez un peuple qui, depuis deux mille ans, est en quelque sorte l'apôtre du genre humain, il y a debout la plus odieuse des tyrannies, un attentat à toutes les libertés; de toutes parts on lance contre elle l'anathème, et cependant elle ne tombe pas! Quel est donc ce mystère d'iniquité! Soulevons le voile qui couvre cette plaie de notre société, et là, nous verrons peut-être le mot de toutes les tyrannies.

Pourquoi ne veut-on pas de la liberté d'enseignement? C'est que chacun prétend user de la somme de liberté qui lui convient, et ne veut pas laisser autrui jouir du même privilége. Chacun se fait l'oppresseur des idées qui ne sont pas les siennes. Quand donc les hommes comprendront-ils qu'ils doivent être les prédicateurs de leurs croyances, et non pas les persécuteurs de celles des autres ?

Hommes de tous les partis, de toutes les opinions, sectateurs de toutes les doctrines, le champ de l'avenir et de l'infini vous est ouvert : il est assez grand pour que vous y semiez tous sans vous heurter, sans vous faire obstacle les uns aux autres. Ayez chacun le courage de votre apostolat; faites appel aux consciences, groupez les convictions autour de vous, la vérité n'a pas besoin qu'on l'aide avec les armes de l'op-

DES INSTITUTIONS.

599

pression, ceux qui s'en servent sont des hypocrites, des méchants ou des insensés.

Chose étrange ! on ne veut pas laisser l'enseignement libre, parce que, dit-on, le clergé l'aurait bientôt accaparé tout entier. Nous ne pensons pas que ce puisse être sans le consentement des majorités. Si c'est une nécessité, il faut la subir. Si c'est une conséquence de l'erreur, il faut la combattre par des vérités opposées, mais non par la tyrannie.

Convertissez, mais n'asservissez pas.

Quoi! vous voulez enchaîner la majorité! Mais nous ne voulons pas, nous, que les minorités le soient. Toute minorité, a le droit d'espérer du temps, de ses efforts, de ce qu'elle croit la vérité, la propagation de ses idées, le règne exclusif de ses croyances. La religion, dites-vous, a 40,000 mille chaires du haut desquelles elle enseigne, elle a la confession. Mais ce sont là les conquêtes d'un culte; et parce qu'un culte aura conquis la moitié du genre humain, il faudra l'asservir!

Faites des conquêtes, élevez chaire contre chaire. Si vous êtes les interprètes des besoins sociaux, vous réussirez. Tous les cultes, toutes les croyances ont eu des apôtres qui se sont posés avec confiance en face des convictions contraires de l'univers, et qui ont entrepris de le convaincre.

Douze pécheurs ont préché l'Évangile: avaient-ils 40,000 chaires alors? Toutes les écoles, tous les pouvoirs, tous les hommes étaient contre eux. Pendant trois siècles, on a persécuté, égorgé ces prédicateurs d'un culte nouveau. Ont-ils failli à leur mission? Ayez le courage de la vôtre: vous n'avez point à redouter les persécutions ni les bourreaux. Vous n'avez à combattre que des croyances. Laissez au culte établi le bénéfice de son passé: c'est un droit conquis par ses efforts, par sa foi, par son sang. Jamais, du reste, à aucune époque, les doctrines nouvelles n'ont eu à opérer sur des éléments vierges de croyances et d'antécédents.

Apôtres des libertés modernes, organes de la presse et des

opinions politiques, vous êtes les premiers à refuser cette liberté d'enseignement, mère de toutes les autres; comme tous les pouvoirs établis, vous avez peur des libertés: vous êtes des tyrans aussi vous, et vous ne voulez pas qu'on vous tyrannise, et vous vous étonnez de ce que le monde ne marche pas. Sachez mieux comprendre les besoins de l'humanité et les voies de son avenir. Vous arrachez à votre profit le lambeau de liberté qui vous est nécessaire; vous la mutilez; elle n'est plus bonne à rien pour les destinées du monde.

Écoutez le principe de notre Évangile, qui domine toutes ces questions et qui les a résolues bien avant vous, alors que le grand libérateur prêchait l'indépendance morale. Il enseignait aux nations qu'il voulait être adoré en esprit et en vérité, c'est-à-dire librement. Il disait à tous les hommes : « Ne faites point aux autres ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait. Et faites-leur ce que vous voudriez qu'ils vous fissent. »

Il faut ouvrir au genre humain le vaste champ de la liberté, et laisser à chaque croyance le pouvoir, comme elle a le droit, de se propager.

L'état devrait n'être, au milieu des libertés du monde, que le surveillant chargé de les favoriser, de les protéger toutes, de réprimer les abus. Là devrait se borner son rôle; rôle de police sociale et voilà tout.

Il a le tort d'oublier souvent, sciemment peut-être, que les opinions ne sont point justiciables de ses tribunaux; que les erreurs intellectuelles déclinent la compétence des hommes, et ne relèvent que de Dieu qui seul sonde les cœurs et les reins. Il est non seulement tyran, mais encore sacrilége quand il veut dominer les consciences.

Espérons-le, bientôt on fera justice à nos demandes : le père ne sera plus forcé de confier l'éducation de ses enfants à des maîtres dont parfois il désapprouve l'enseignement, dont il déteste les doctrines. La plus sainte des libertés nous sera donnée, quand la plus infâme des tyrannies sera renversée. La liberté tient à l'essence même de l'homme; elle est une nécessité de sa nature. Il ne peut se développer qu'en elle. Il doit donc l'aimer comme son élément, comme la condition de son bonheur et de ses progrès, et ne la soumettre qu'à la volonté de son auteur, aux principes qui émanent de la justice éternelle. La liberté bien entendue n'est pas autre chose que l'adhésion de l'esprit à la vérité et la préférence qu'il lui donne sur tout ce qui n'est pas elle.

Tous les hommes sont doués d'intelligence, de volonté; ils ont la même nature physique, la même nature morale; pourquoi l'un d'eux prétendrait-il imposer sa volonté à ses semblables et limiter ainsi l'exercice de leurs droits? Rien n'autorise un tel ordre de choses, une semblable violation de la liberté. La force seule peut commettre cet attentat, mais elle ne le justific jamais. Quand l'homme résiste à l'empire injuste qu'on veut prendre sur lui; il est dans son droit; il prouve qu'il le comprend, ainsi que les devoirs qu'impose à tout être intelligent la dignité de sa nature.

La loi naturelle, primitive, à laquelle nous devons obéir, c'est l'expression de l'éternelle vérité, de l'éternelle justice. Cette loi est indépendante des temps, des lieux, des conventions humaines. L'autre, qu'on nomme la loi sociale, est, comme nous l'avons dit, l'ensemble des conventions humaines faites dans l'intérêt des sociétés. Tout ce qui dans cette dernière n'est pas fondé sur les principes immuables du juste et du vrai, n'est obligatoire qu'en vertu du contrat social.

L'Évangile, en préchant aux hommes l'égalité de leur nature et l'égalité devant Dieu, a détruit à tout jamais les idées absurdes qui sanctionnaient les tyrannies, qui divisaient le monde en peuples de maîtres et en peuples d'esclaves. C'est lui qui a remis en lumière le grand principe de l'égalité politique, principe dont nous sommes encore à chercher l'appli-

cation dans l'organisation sociale, mais principe acquis à l'humanité malgré les efforts du despotisme et la perversité des hommes.

Le végétal suit organiquement les lois qui lui furent imposées; l'animal obéit aveuglément à son instinct; c'est l'obéissance passive à la loi. L'être intelligent ne s'en écarte pas davantage tant que chez lui la vie intellectuelle ne s'est pas encore manifestée; mais dès que la pensée perce son voile de matière, dès que la volonté se sent exister dans l'idée du moi, le rôle actif de l'esprit commence. L'homme conçoit qu'il a une volonté, et que sa dignité lui commande de ne la point asservir à celles d'autrui; c'est à son intelligence de lui montrer la voie qu'il faut suivre, c'est à sa volonté d'y entrer. Nul n'a le droit de le contraindre; il a son libre arbitre, il est entre les mains de son propre conseil.

Serait-ce à dire que toute autorité fût attentatoire aux droits de l'être intelligent et libre, et qu'il n'en dût reconnaître aucune? Loin de nous cette pensée. Nous savons qu'il faut une représentation de la loi, une autorité qui la maintienne, mais nous savons aussi que Dieu seul peut édifier un tel pouvoir. Nous ne voyons dans l'autorité qu'une délégation de la volonté divine, qu'une puissance qui ne serait qu'un intolérable despotisme, si elle n'avait pas sa source en celui qui seul a le droit de commander aux hommes.

C'est à ce titre seulement qu'elle est, à nos yeux, sacrée et vénérable. Dans les puissances terrestres, nous ne voulons pas voir l'expression de la volonté des hommes, parce que nous ne reconnaissons point de maîtres ici-bas, si ce n'est Dieu. Ses représentants sont tenus, sous peine de devenir d'odieux tyrans, d'exercer dignement les fonctions qui leur sont conférées; de ne prendre pour règle que la vérité, la justice; les hommes ne doivent point sentir, en leur obéissant, le joug d'une volonté comme la leur, mais seulement celui d'une volonté suprème.

Malheur aux puissances quand elles ne se considèrent plus comme déléguées par Dieu, quand elles ne s'appuient pas sur cette base inébranlable. Malheur aussi aux sociétés impies qui perdent la foi, car elles deviennent des sociétés d'esclaves; elles obéissent à la force; elles ont pour maîtres des hommes qui les bâillonnent et les chargent de chaînes. Dès que l'obéissance n'est plus considérée comme un devoir et qu'elle est dégagée de l'idée religieuse, qui peut l'ennoblir, elle devient esclavage.

C'est dans l'affaiblissement de la foi qu'il faut chercher le secret des agitations politiques qui nous remuent sans cesse. Une philosophie insensée a, depuis un siècle surtout, exalté l'orgueil des hommes; elle a prêché que la raison était la règle suprème, et qu'elle devait tout approfondir. Elle a peu à peu enlevé aux nations les croyances salutaires qui les rendaient heureuses. Les peuples ont confondu la liberté avec la licence, et dans toute autorité ils ont vu la tyrannie. Les passions exaltées n'ont plus connu de barrières; un amour effrené de l'indépendance a soufflé partout l'esprit de vertige, et la fureur populaire a brisé, dans un seul jour, les autels du Seigneur et le trône du souverain.

Alors la liberté philosophique s'est assise sur ces ruines amoncelées, et le monde a vu ce qu'elle pouvait pour le bonheur des nations. Jamais plus affreux despotisme ne pesa sur un peuple, jamais la cruauté des tyrans ne sacrifia tant de victimes. Cette liberté sanguinaire se vautra dans le sang comme une bête féroce, elle dressa partout des échafauds, elle immola partout ce que la France avait de plus vénérables citoyens. Jamais, à aucune époque de ses annales, l'histoire n'offre un pareil cortége de tyrans et de bourreaux.

Certes, l'humanité avait à conquérir de grands principes et de précieuses libertés; il était temps enfin qu'elle se dépouillât des langes du passé, qu'elle pût respirer libre de ses fers et forte de ses droits. Mais nous croyons, nous, que

la liberté est une chose si naturelle, que l'homme ne doit pas avoir besoin de tirer l'épée pour elle; nous voulons qu'elle sorte radieuse et immaculée des progrès de l'esprit et du temps; nous répugnons à la voir marcher souillée de fange et de sang; nous ne voulons pas surtout qu'elle ait un bandeau sur les yeux et un glaive à la main pour se frayer un passage. Elle est la mère du genre humain, et une mère ne doit jamais égorger ses fils.

Quand les peuples abusent de la liberté, comme à cette époque fatale, si mêlée de gloire et de honte, si pleine de sublimités et d'horreurs, ils appellent sur eux la colère d'en haut. Dieu livra la France au despotisme de l'empereur, et cette puissance de fer, en même temps qu'elle ferma ses plaies lui imprima jusqu'aux os le sceau brûlant de l'esclavage. Il n'est pas un homme au monde qui ait étouffé davantage de libertés et de principes; il a eu le talent de donner à la tyrannie le vernis des lois. Nous nous sentirons longtemps de son passage, s'il a 'sauvé la société de l'anarchie, il a reculé de longtemps, peut-être, les libertés du monde.

Les leçons de l'expérience sont souvent aussi stériles pour les peuples que pour les individus. Cette soif d'indépendance, qui a enfanté de si grands désastres, nous tourmente encore; nous ne voulons point souffrir d'autorité: tout pouvoir qui limite nos passions, qui met un frein à notre ambition, nous paraît insupportable. La liberté, telle que nous l'entendons, c'est la haine de la loi; nous voulons détruire les pouvoirs existants pour nous mettre à leur place, pour avoir notre part de domination, d'autorité, car la haine du pouvoir implique l'amour de la domination.

Beaucoup de ceux qui nous font entendre leurs déclamations libérales, sont des ambitieux qui se trouvent déplacés dans leur sphère, qui voudraient arriver aux emplois dans l'intérêt de leur fortune, de leur amour-propre; des hommes sans

principes religieux, qui se laissent aller à leur aveugle fureur contre un culte qui les condamne, et qui prennent leur rage indécente pour du libéralisme. Laissez-les arriver au pouvoir ces hommes probes qui sans cesse ont sur les lèvres les mots de dignité humaine, d'émancipation, de progrès, qui veulent maintenant la liberté pour leurs opinions et leurs doctrines, vous les verrez, affreux terroristes, nous ramener encore les beaux jours de 95; car ils sont les admirateurs des Robespierre et des Marat. A leurs yeux, ces monstres sont des ames candides, des apôtres calomniés, des saints qui méritaient un meilleur sort. Vous les verrez, ces hommes qui prêchent la tolérance, envoyer à l'échafaud, sous prétexte de régénérer la nation, tout ce qui ne partagera pas leurs opinions.

Mais à côté de cette hideuse écume de toutes les révolutions, l'avenir voit avec espoir, avec confiance, la grande majorité de la génération nouvelle. Dans ses rangs se pressent des hommes de toutes les doctrines, de toutes les nuances, nous aimons à le constater, qui sont imbus des vrais principes de la liberté et désireux de la conquérir avec les armes pacifiques de la parole et de la presse. Ils seraient, dans les jours de crise, la sauvegarde de la sécurité publique et de l'inviolabilité des personnes.

Ceux-là, nous les voyons, intrépides soldats de l'indépendance et du progrès, affronter, aux dépens de leur fortune et de leur liberté personnelle, les haines du pouvoir et l'injustice de la société. A eux l'avenir, à eux la reconnaissance des siècles qu'ils préparent.

Quelques-uns peuvent errer dans leurs doctrines, dans leurs rêves, 'dans leurs espérances; mais partout où la conscience fait de nobles efforts, où l'intelligence se dévoue à une mission désintéressée, il y a gloire, honneur, et surtout spectacle consolant pour les libertés qui souffrent, gémissent et attendent.

Passerons-nous sous silence la tourbe des voltairiens ; ceux-là se payent des mots sonores de liberté, de patrie, d'indépen-

dance, sans approfondir ni comprendre les idées qu'ils expriment. La haine du prêtre et de toute autorité quelle qu'elle soit, c'est la base de leurs opinions, le thême éternel de leurs déclamations. Leur éducation, faite dans les journaux et les pamphlets, les laisse en proie à la plus déplorable ignorance; malgré cela, ils ne reculent devant aucune question politique, religieuse ou morale; ils prononcent avec une incroyable assurance. Ce sont les tribuns des lieux publics, les déclamateurs populaires. Les hommes sages et instruits ont pitié d'eux; le peuple les admire et les prône. Il suffit, pour ressembler à ces hommes, d'avoir une haute stature, de forts poumons, beaucoup d'assurance, et de posséder un certain nombre d'expressions encyclopédiques, telles que fanatisme, émancipation sociale, progrès humanitaires, etc.

Ce qui distingue la liberté bien entendue de la fausse, c'est son extrême tolérance: rien n'égale l'intolérance du faux libéralisme, il ne peut rien souffrir qui lui soit opposé; religion, opinions politiques, tout lui paraît un crime en dehors de ses idées exclusives.

Les haines qu'entretiennent entre les citoyens les différences d'opinion, sont des plus profondes et des plus vivaces qu'on puisse imaginer. On se passionne pour un parti, pour une idée politique, avec une incroyable facilité. C'est dans les temps de révolutions, surtout, qu'on voit ce fanatisme s'emparer des hommes, diviser les pays, les cités, les familles. Il faut quelquefois des siècles pour fondre ces nuances et ramener les peuples à l'unité. En général, ceux qui se passionnent ainsi, ne voient pas sainement les choses, ne comprennent pas combien les hommes pèsent peu dans la balance des événements.

Ne vous attachez point aux hommes qui ne sont que les instruments de la Providence; Dieu accomplit les faits malgré eux et sans eux, et les voies de l'avenir sont dans sa main,

mais attachez-vous aux principes éternels de la justice et de la vérité. Etes-vous donc la propriété d'un souverain, la chose d'un consul, d'un empereur ou de tout autre pouvoir ? N'étes-vous pas des hommes comptables à Dieu de vos droits, comme vous l'êtes de vos devoirs, faits pour développer toutes vos facultés à la fois dans toutes les directions qui conviennent à votre nature ?

Quand une domination tombe, est-ce que l'éternelle justice tombe avec elle? Est-ce qu'un prince peut emporter dans le sépulcre ou dans l'exil les destinées des nations?

Qu'est-ce qu'un pouvoir, une domination? Un homme aujourd'hui, demain un autre : l'avenir ne tient pas à si peu de chose. La liberté n'est point fondée sur une tête mortelle, elle est au ciel dans le sein de l'infini, et ses rayons descendent échauffer, sur la terre, les cœurs de tous les hommes généreux.

PATRIOTISME.

Au point de vue le plus général, tous les hommes sont frères; ils forment une grande famille qu'on nomme la société humaine. A titre de membres de cette immense association, ils sont tenus à l'accomplissement de certains devoirs généraux d'humanité, de charité, que la communauté d'origine et les préceptes divins leur imposent. Mais, eu égard aux divisions territoriales du globe, aux variétés de climat, aux besoins divers qu'elles font naître, aux langages, ils se sont séparés en associations secondaires qu'on nomme des nations.

Chaque nation jouit d'une existence individuelle qui git dans son organisation politique, morale et religieuse. Cette organisation est formulée dans des lois qui sont l'expression des conventions et des besoins sociaux. Une autorité, un gouvernement, sont chargés de les faire exécuter et de veiller à la prospérité nationale.

On appartient à la nation par le fait de sa naissance et de l'éducation qu'on a reçue. Ainsi conçue, la nation c'est la patrie, au sein de laquelle chaque homme jouit des avantages que procure l'existence collective, et consacre ses facultés à son propre bonheur et à celui de tous.

La voix est la manifestation de l'intelligence; le langage est la forme des idées ou la représentation parlée de ce que l'intelligence a conçu et veut exprimer au dehors. La voix appartient à l'essence de l'homme, au fond même de sa nature; le langage est soumis à sa volonté. L'homme fait et modifie ce dernier en le limitant, en lui donnant une forme déterminée, pour déterminer aussi l'idée qu'il veut traduire. Chaque peuple s'est créé des formes de langage particulières, en rapport avec la nature au sein de laquelle il vivait, avec les objets qui s'y trouvaient, avec ses besoins, ses penchants et ses goûts. Ces formes diverses et conventionnelles constituent les langues, qui marquent d'un cachet spécial les nationalités diverses. Ce sont elles qui tracent les circonscriptions des contrées, et qui établissent entre tous les membres des sociétés humaines ce lien moral qui les unit comme les parties d'un même corps.

C'est par la langue maternelle qu'on tient le plus à la patrie; c'est en elle et par elle qu'on se développe intellectuellement, qu'on reçoit les notions, les connaissances de tout genre qui sont le domaine de la nation. La langue, c'est en quelque sorte le terrain dans lequel pousse l'intelligence; elle y grandit et y atteint la puissance dont elle est susceptible. C'est le moyen de communication qu'ont tous les citoyens entre eux, le véhicule à l'aide duquel ils se transmettent les arts,

les sciences, les notions de la morale, et tous ces principes de civilisation qui font la grandeur des peuples et le bonheur des individus.

Ainsi, la patrie prend l'homme au berceau, l'adopte à sa naissance, protége ses jeunes années et garantit son avenir. Elle fournit à son esprit, à son cœur, aussi bien qu'à son corps, une nourriture convenable. Elle le fait jouir des bienfaits de l'éducation scientifique, morale et religieuse. Elle l'associe à tous les avantages de la civilisation, lui donne les leçons de l'expérience, et lui inculque de toutes façons les idées d'équité, de justice; elle a des écoles pour l'instruire dans le bien, des lois pour l'y maintenir, des châtiments pour l'y faire rentrer et le punir d'en être sorti. Sous ce rapport, la patrie donne à l'individu incontestablement plus qu'elle ne reçoit de lui. Pour son concours qu'elle lui demande, elle le rend participant de tout le bien qu'opèrent les autres hommes. Elle ressemble au créateur qui ne demande aux mortels que de la reconnaissance et de justes hommages pour les inappréciables trésors de faveurs et de graces dont il les comble. Elle représente Dieu sur la terre, par ses bienfaits, par son autorité, par son amour, elle a donc des droits suprêmes à notre gratitude. Elle est revêtue d'un caractère de sainteté que nous devons respecter toujours.

Quand nos mères nous ont enfantés à la vie, c'est elle qui nous couvre de son aile, qui nous comble de faveurs et qui a pour nous une sollicitude maternelle; elle a donc droit à notre piété filiale. Nous lui devons le même amour qu'à nos parents, la même reconnaissance et le même respect. Nous ne pouvons, sans ingratitude, manquer à ces devoirs; tenant d'elle tout ce que nous sommes, nous devons être disposés à tout lui donner, à lui faire l'offrande de notre vie. Ces préceptes sont d'accord avec la justice qui, dans toute association, met l'intérêt général au-dessus de l'intérêt particulier, avec les commandements évangéliques qui nous prêchent la charité jusqu'au sacrifice.

La patrie a droit à notre respect, à notre attachement inviolable, malgré ses erreurs et ses fautes. Nous pouvons intérieurement les déplorer, mais jamais l'accuser ouvertement. Un fils doit-il accuser son père? doit-il mépriser le sein qui l'a nourri? n'est-il pas maudit au contraire, quand il commet de pareils crimes? A plus forte raison, combien n'est pas abominable la conduite de celui qui prend les armes contre son pays; qui lève une main parricide sur la tête de la patrie; qui s'unit contre elle aux étrangers, viole ainsi le pacte social et les sentiments les plus nobles que la nature ait mis dans le cœur humain.

Dans aucun cas, il n'est licite de s'insurger contre sa patrie. Cependant, nous n'irons pas ici jusqu'à prétendre que ce principe doive être applicable au cas où des usurpateurs féroces, où des tyrans sanguinaires, assis au faite du pouvoir, prétendraient identifier avec leurs forfaits la cause de la sainte patrie. Il est de nobles résistances, et les horrcurs de 95, qu'on commettait en son nom, n'étaient que d'intolérables atrocités. Dans ces calamités publiques, elle n'est pas avec les bourreaux, elle est avec les opprimés et les victimes. Quand deux partis sont en présence, elle se réfugie du côté des principes, de la religion, de la modération. Jamais elle ne préside, déesse impitoyable, au massacre de ses enfants. Elle n'a point pour trône les échafauds, et ses prêtres ne sont point des sicaires. C'est ainsi qu'on doit envisager la patrie sous le rapport moral.

Sous le rapport politique, la patrie c'est la chose publique. C'est l'intérêt commun, qui embrasse les intérêts privés et les rapporte tous à lui. C'est le centre d'un cercle qui réunit dans un seul point tous les rayons qui partent de sa circonférence. Il n'existe que dans les états où les citoyens, égaux devant la loi, participent aux bénéfices comme aux charges de l'association civile. Là seulement on peut trouver le patriotisme politique.

414

Il y a trois formes primordiales de gouvernement : le despotisme, la monarchie, la république.

AMOUR DES LIEUX,

Dans un état despotique, on ne trouve qu'un maître et des esclaves. Il n'y a que des habitants et pas de citoyens. La volonté du despote est la loi qu'il faut suivre, et ses moindres caprices sont des obligations pour ses sujets. Ce n'est point le patriotisme, l'amour de la chose publique, qui sont le ressort d'un tel gouvernement; c'est la crainte, la crainte seule, qui maintient les peuples dans l'obéissance, qui les domine sans cesse, et leur fait régler leur conduite et leurs actes sur l'amour de la conservation. C'est la crainte qui préside à leur éducation, en leur faisant redouter le tyran; qui les abrutit, en leur faisant considérer la science comme chose dangereuse, puisqu'elle mène à l'émulation qui ne peut se donner carrière sous le despotisme, jaloux de tout ce qui s'élève.

A quoi servirait que l'éducation format de bons citoyens et inspirât le patriotisme? Ils ne pourraient que détester l'ordre de chose établi et s'appliquer à le renverser. La main de fer qui se tient continuellement levée sur le pays pour le maintenir, les aurait bientôt écrasés. Sous un tel régime, les hommes peuvent bien se préoccuper de leurs intérêts privés, de leur fortune; mais ils n'ont point les vertus civiles qui font aimer la chose publique. Elle est tellement identifiée avec la personne du despote que tout autre intérêt disparaît devant le sien.

Il n'est qu'une chose qui soit au-dessus du despote dans un tel gouvernement, c'est la religion, parce qu'elle vient de plus haut que les hommes, et plane également sur la tête du maître et des esclaves. C'est le seul frein que le despotisme reconnaisse et redoute.

Il est à remarquer que partout où la religion catholique a propagé ses croyances, partout le despotisme a reculé devant elle.

Il ne peut pas exister longtemps sans l'ignorance et sans la cruauté des princes, sans l'abrutissement des peuples;

car, dans les conditions opposées, un despote honnête et juste ouvrira la porte aux progrès, et tempérera lui-même son autorité par des lois qui seront un frein pour ses successeurs. C'est ainsi que la religion a fait entrer peu à peu l'humanité dans les voies de la science et de la liberté.

Matériellement, les basses classes du peuple peuvent être heureuses sous un despote qui ne craint et ne frappe que les puissants, que les hommes capables de lui faire antagonisme.

Dans un état monarchique, la chose publique c'est le gouvernement du souverain; c'est lui qui veille sur l'exécution des lois, sur la gloire du pays et sur les intérêts communs. Les sujets n'ont que des garanties et des devoirs; ils n'ont point de droits reconnus. Le patriotisme politique ne saurait exister chez eux, et pourtant ils ont un mobile d'action qui manque aux esclaves des despotes. C'est l'émulation qui peut se développer sous les garanties légales, et concourir indirectement au bien du pays dans un but personnel de gloire et d'honneur.

C'est là que, pour acquérir des honneurs, des titres ou des places, on travaille pour le bien commun en servant le prince. L'honneur tient la place du civisme et pousse aux belles actions. On arrive aux mêmes résultats quoique le but soit tout différent. On sert le souverain avec une sorte de religion, et les services qu'on lui rend rejaillissent sur le pays dont il est le chef. La différence fondamentale qui existe entre l'obéissance qu'on a pour le despote et celle qu'on a pour le monarque, c'est que la première est forcée et que l'autre est volontaire. Quand le despote commande, il faut obéir ou mourir : quand le monarque donne des ordres, on peut s'abstenir de les exécuter en déclinant les fonctions qu'on a reçues de lui. L'homme, dans ce dernier cas, suit son libre arbitre; il a pour règle sa conscience ou son intérêt privé. Sous cette forme de gouvernement, le souverain crée autour de lui des castes, qui de-

DES INSTITUTIONS.

viennent le plus ferme appui de sa puissance. C'est ainsi que, dans nos monarchies, la noblesse environnait le trône et lui prodiguait son sang et sa vie. Chevaleresque dévoument commandé par l'honneur, qui produisit longtemps les mêmes effets qu'un véritable patriotisme. Sous un tel régime, les peuples sont ordinairement heureux; ils n'ont point à craindre les agitations intérieures, les troubles qui fermentent dans les états démocratiques. Le ressort des monarchies, ce n'est point la vertu des citoyens, c'est le point d'honneur qui les dirige, excité sans cesse par les priviléges accordés à cértaines classes au détriment des autres.

Dans la république ou la démocratie, on trouve le patriotisme proprement dit. C'est la vertu qui est le ressort de ce gouvernement. Il ne peut exister que par elle. Le bourreau maintient le despotisme; les lois établies et appliquées par un homme qui se juge au-dessus d'elles, maintiennent la monarchie. Mais dans la république, où chaque citoyen participe au pouvoir, est législateur et souverain, l'ordre de choses ne peut durer, si la vertu cesse d'exister. Il faut, de toute nécessité, que les citoyens, qui n'ont rien au-dessus d'eux, aiment assez la loi pour l'exécuter, et la patrie pour la servir. Ce qui constitue le bon citoyen, c'est l'amour de la chose publique poussé jusqu'au renoncement à soi-même.

Sous une monarchie, si les lois ne sont plus exécutées, c'est que le souverain a relâché les rênes de son autorité; il peut les ressaisir quand bon lui semble. Dans une république, si les lois cessent d'être respectées, cela tient à la corruption du peuple, et la ruine est inévitable. Il est indispensable que le citoyen possède toutes les vertus privées qui sont la conséquence du vrai patriotisme. Dès qu'il est dominé par les passions, dès qu'il écoute leur voix, il se recherche luimème, il se préfère à la chose publique. Sans des mœurs pures, sans des croyances religieuses, profondes, sans une extrème frugalité, on ne pourra jamais soutenir une démocra-

tie. Les passions éveillent l'ambition pour se satisfaire, et l'ambition des particuliers est la ruine de l'état.

Il est des peuples qui doivent être transitoirement soumis à des lois indépendantes de leur volonté; ils sont incapables de se conduire eux-mêmes. Quels efforts inouïs n'ont pas faits l'Angleterre et la France pour se constituer en république? Après avoir donné au monde le spectacle des agitations intérieures les plus violentes; après s'être déchiré les entrailles par des horreurs inconnues dans l'histoire, ces nations ont du confier leur salut au gouvernement qu'elles venaient de proscrire. Quand Sylla, César et Néron dominaient dans Rome, était-ce l'existence de ces hommes qui renversait la démocratie? Quand Sylla rendit à Rome sa liberté; quand Brutus tua le dictateur; quand Néron fut assassiné, la république se releva-t-elle? Le mal n'était point dans la tyrannie, il était dans la corruption des citoyens devenus ambitieux, débauchés, avares; des citoyens qui avaient cessé de préférer la république à eux-mêmes.

La démocratie est faite surtout pour les nations naissantes; elle fait leur éducation, leurs mœurs, leurs usages; mais un peuple qui a reçu l'éducation du despotisme ou de la monarchie, un peuple qui n'est pas essentiellement vertueux, aura d'immenses difficultés à se constituer en république.

Le patriotisme est la vertu-mère qui soutient les démocraties; elle se nourrit dans l'égalité des citoyens. Chacun d'eux, égal à celui qui gouverne, ne voit point en lui un maître, mais un citoyen dévoué, chargé momentanément de fonctions publiques. Il est libre avec les lois; il identifie ses intérêts avec ceux de tous, car il partage avec tous les droits et les obligations. C'est une communauté où nul n'est le maître, où nul n'est esclave. Un tel régime obtient l'amour des citoyens, par la liberté qu'il leur accorde, par les droits qu'il leur confère. La démocratie absolue est le plus beau des gouvernements : c'est un idéal de perfection, auquel les hommes n'ont

jamais pu atteindre. Dans les états les plus démocratiques, il y a toujours eu des nuances entre les classes de citoyens, des pouvoirs exorbitants, des injustices criantes. Les llotes de Sparte, les patriciens de Rome, le Conseil des Dix à Venise, ne sont-ils pas la preuve éternelle de cette vérité que, dans leurs institutions les plus parfaites, les hommes laissent toujours subsister des vices dépendant de leurs passions mauvaises; des vices, en flagrant délit d'opposition avec les principes qu'ils proclament.

Depuis quelque temps nous avons mêlé l'élément monarchique et le démocratique, pour constituer ce que nous appelons le gouvernement représentatif. C'était une idée féconde en soi, mais qui n'a fait qu'avorter dans l'application; quelques efforts que nous ayons faits depuis 20 ans, nous n'avons pu trouver assez de patriotisme pour constituer l'élément démocratique du pouvoir. Nous avons créé une arène où la corruption déborde, où les ambitions, où les intérêts privés, s'agitent d'une façon désastreuse pour la chose publique. La représentation nationale n'est qu'un immense embarras pour la marche des affaires, parce que la vertu manque, et que sans ce ressort rien ne peut exister que la force. Ici, nous ne critiquons point le principe du gouvernement, nous ne le discutons pas: pour nous, ce principe est excellent. Seulement, pour l'appliquer, il faudrait aux citoyens du patriotisme, ils n'ont que de l'ambition; il faudrait de la vertu, ils n'ont que des passions ardentes, qui cherchent leurs satisfactions dans les fonctions publiques et dans les trésors de l'état. Et nous voudrions arriver à la république, nous qui n'avons pas assez de patriotisme pour soutenir dignement ce gouvernement mixte que nous avons fondé! Nous avons besoin d'être conduits : c'est déplorable, mais c'est réel. Parmi ceux qui marchent en tête du progrès, qui nous convient à la démocratie de l'avenir, on trouve de nobles intelligences en proie à de généreuses illusions, mais plus souvent des prédicateurs industriels qui fomentent

les passions privées, qui offrent partout des débouchés à l'ambition d'amasser, qui allument l'intérêt dans le cœur des hommes. Ce n'est point ainsi qu'on marche à la république : il n'est qu'un chemin pour y arriver, la vertu. Si elle doit être, elle naîtra de la bonté des institutions, de la transformation des peuples. Jamais elle ne sortira des ambitions privées, pas plus que de l'émeute ni des barricades.

Instinctivement les hommes sentent leur faiblesse, et la main puissante qui les créa a laissé dans leur ame l'empreinte de la grandeur divine. Partout et toujours, il faut qu'ils attachent leurs croyances à quelque chose de suprême et de plus grand qu'eux, qui soit le but de leurs efforts et l'objet de leur vénération. La pensée de Dieu se voile sous mille formes, et le sentiment religieux s'exprime de mille façons dans le cœur humain. Les anciens, aux yeux desquels les dieux étaient cachés sous des croyances fabuleuses, absurdes, firent de la patrie leur Dieu, du patriotisme leur religion. Ils ne virent pas de but plus grand devant eux, et leur patriotisme devint immense; ils subordonnèrent tout à la patrie. Les dieux étaient ses serviteurs; leurs fonctions étaient de veiller à sa prospérité; on en faisait pour elle comme on faisait des magistrats.

Devant ce culte suprême de la chose publique, tout s'inclinait avec respect; le citoyen n'avait rien de plus cher que sa patrie, il lui sacrifiait sa fortune, ses amis, ses parents, sa propre existence. Mourir pour elle, était le plus grand acte de vertu qu'on pût accomplir. Léonidas et ses trois cents Spartiates qui s'immolèrent aux Thermopyles, savaient bien, en s'y rendant, quel serait leur sort.

La plupart du temps, chez les anciens, les premiers magistrats de la république étaient aussi les prêtres du culte. La fusion de l'état et de la religion était entière; la patrie avait donc sur l'esprit et le cœur des citoyens un immense ascendant. Son intérêt l'emportait sur tout, même sur les notions d'équité naturelle; c'est ce qui explique les injustices, les

fourberies, les iniquités de toutes sortes qu'on trouvait licites, quand l'intérêt de l'état le demandait. A Lacédémone, le vol entrait dans l'éducation de la jeunesse. Dans ce pays, berceau de la liberté, s'offrait le spectacle du plus rude esclavage : les llotes cultivaient les terres, pendant que les nobles Spartiates s'occupaient des choses publiques. Cette lèpre de l'esclavage déshonore toutes les républiques de l'antiquité; mais on croyait alors que le bien de l'état excusait tout, permettait tout, jusqu'à la perfidie, à la cruauté et à l'esclavage.

Ce fanatisme enfantait des dévoûments sans bornes: il nous explique ces actions étonnantes, ces guerres de géants, soutenues par de petites nations, dont l'histoire ancienne est remplie; il nous explique aussi la mort sublime de tant de citoyens: Brutus met à mort ses enfants; les vieux sénateurs, quand Brennus entre dans Rome, ne pensent pas que la dignité de la patrie leur permette d'abandonner leur ville; ils tendent la gorge à l'épée des Gaulois. Régulus, en se livrant aux Carthaginois, préfère une mort horrible à la honte que ferait rejaillir sur la patrie le parjure d'un de ses fils.

Quand la corruption des mœurs, le luxe et l'ambition des citoyens détruisirent dans Rome le sentiment de la liberté, beaucoup de citoyens préférèrent la mort au despotisme; Brutus, Cassius, Caton, se percèrent de leur épée; Cocceius Nerva, riche et puissant à la cour, se tua parce que la Rome des empereurs n'était plus celle des Scipion et des Emile; Granius et Statius, graciés par Néron, ne voulurent pas devoir l'existence au tyran de leur pays, ils se poignardèrent.

Le fanatisme de la patrie se montra chez bien d'autres peuples de l'antiquité, et s'y manifesta par des actions bien plus étonnantes : quand Marius eut vaincu les Ambrons, peuples de la Gaule, leurs femmes vinrent lui demander qu'on respectât leur honneur et leur liberté; sur son refus, elles égorgèrent leurs enfants et se pendirent toutes à des arbres.

Trois fois la ville de Xante, dans la Lycie, se brûla pour se soustraire au joug de la conquête : la première fois devant l'armée d'Harpage, lieutenant de Cyrus; la seconde fois pour échapper à Alexandre-le-Grand; la dernière pour échapper à Brutus, qui assassina César. Brutus, instruit de cet horrible désespoir et de ce grand courage, offrit une récompense à tout soldat qui sauverait un Xanthien; mais on ne sauva que cent cinquante femmes, qui manquaient d'époux, pour les égorger.

Un trait semblable de patriotisme se renouvela dans une ville indienne assiégée par Alexandre, et dans Abbyde, assiégée par le dernier Philippe de Macédoine. Alexandre se conduisit comme Brutus; mais Philippe se retira, donnant aux habitants trois jours pour se tuer à leur aise; dès le lendemain, Abbyde ne comptait plus un seul habitant.

Tous les siècles admireront le patriotisme des Grecs, devant lequel vinrent se briser les forces réunies de l'Asie; celui des Gaulois, moins heureux, mais non moins braves contre les Romains.

Le patriotisme des anciens temps n'existe plus parmi nous. qui sommes dévoués au culte de nos passions et de l'intérêt individuel. Nous n'avons plus de Fabrice ni de Cincinnatus, chacun de nous agit pour soi; il faut largement payer ceux qui servent l'état. Il n'y a qu'un mot pris au sérieux sur nos drapeaux : ordre public. Nous aimons l'ordre qui conserve nos propriétés, qui met nos vies à l'abri des proscriptions. mais hors de là aimons-nous la patrie, la liberté? Leur sacrifierions-nous notre fortune ou notre vie? L'égoïsme est le ressort des sociétés modernes et la corruption déborde de toutes parts. La milice de nos cités est composée de propriétaires, qui défendraient volontiers leurs terres, leurs maisons, leurs boutiques, mais qui sont parfaitement indifférents à la forme de gouvernement qui les dirige. Par amourpropre, il leur faut un semblant de liberté, qu'on les voit prostituer tous les jours aux chefs de parti dans les élections; aux hommes du pouvoir pour des faveurs et des places. Il semble que plus les civilisations sont avancées, que plus les sociétés s'améliorent au point de vue matériel, plus elles se détériorent moralement pour la liberté.

Il y a chez nous trois classes bien tranchées de citoyens: -Les légitimistes : les vieux sentiments de l'honneur et du dé voument sont encore vivaces chez eux; il y a de la noblesse dans cet attachement chevaleresque qui sit pendant quatorze siècles de la monarchie de France, la plus glorieuse de l'Europe, et qui suit, sur la terre étrangère, une famille exilée. - Les conservateurs: c'est-à-dire les hommes d'ordre qui sont attachés à ce qui est, à cause des garanties qu'ils y trouvent, et qui redoutent le changement parce qu'ils ont peur d'y perdre en bien-être. — Les républicains: ce sont des hommes pour la plupart sans expérience, qui prennent leurs rêves pour des possibilités, qui ne sondent point assez profondément les plaies morales de la nation, et qui voudraient ressusciter les beaux jours de Rome et de Sparte chez un peuple aussi vieux que le Bas-Empire. C'est parmi eux qu'on trouve le plus d'illusions peut-être, le plus de vaines théories; mais certainement c'est là que sont les idées les plus généreuses, les dévoûments les plus nobles; c'est là qu'il y a de la vie et de la sève. Quand de toutes parts on voit crouler de vétusté l'édifice social, on aime à rencontrer des hommes qui ne désespèrent pas de l'avenir, et qui font entendre le langage de l'espérance, dût-elle ne jamais se réaliser.

Ici nous devons dire que nous n'entendons point parler des républicains de 93 ni de ceux qui leur ressemblent; mais de ces hommes, fleur de la génération nouvelle, qui demandent à l'avenir la réalisation de leurs espérances, fondées sur les principes éternels de la vérité, de la justice.

Avant le Christianisme, le patriotisme était ce qu'il y avait

de plus élevé dans les croyances et dans la religion des peuples; il divisait l'humanité en nationalités diverses, toutes ennemies les unes des autres, parce qu'aucan but moral ne les réunissait. Chacune marchait au sien par la force, la ruse. la perfidie; la fin rendait tous les moyens bons. Le citoyen devait être une victime toujours prête à s'immoler à la patrie, quoi qu'elle lui commandat. Le Christianisme, agrandissant le cœur humain, prêcha la fraternité des hommes, laissa l'intérêt privé subordonné aux intérêts nationaux, mais enseigna que ces derniers devaient, autant que possible, se fondre dans l'unité du genre humain. Il apprit au monde que le patriotisme était une vertu, comme les autres, qui ne devait point être exclusive ni absolue; qu'avant la patrie, le citoyen devait chérir la vérité, la justice. L'homme est ici-bas pour vivre suivant les préceptes divins et mériter une autre vie, celle de l'immortalité. Les associations nationales qu'il forme dans des intérêts terrestres, sont choses secondaires à côté de ce vaste intérêt de l'éternité.

La religion chrétienne recommande aux hommes toutes les vertus, tous les devoirs, mais elle les assujettit tous à la volonté de Dieu. Chez les peuples religieux, le patriotisme est moins vif comme sentiment instinctif, mais il grandit comme devoir en reconnaissant des motifs surnaturels. Dans nos sociétés modernes, où le patriotisme des anciens ne subsiste plus, lorsque la religion perd son empire par l'affaiblissement de la foi, les hommes substituent leur propre intérêt à l'amour de la patrie. Ils aiment celle-ci par un froid calcul, à cause des avantages, des biens qu'elle leur confère. Ils n'ont plus d'entraînement, de dévoument; ils n'obéissent plus à l'appel du devoir. L'égoïsme est leur règle de conduite et la mesure de leur attachement pour le pays. Ils ne font rien pour l'intérêt commun, que lorsqu'ils sont sûrs d'en retirer un particulier. Dans cette association purement intéressée, la justice n'est plus que sous la sauvegarde des lois, et nullement sous celle des consciences. Dans cette lutte des antagonismes, il n'y a rien de

noble, rien surtout qui promette pour l'avenir ces résultats féconds que nous avons le droit d'espérer, parce qu'ils sont dans les destinées futures des nations et dans les tendances des facultés humaines.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

(Voir la Table analytique au deuxième volume.)

GÉNÉRALITÉS SUR L'HOMME	L
- Double nature de l'homme Ibid	
— L'HOMME EST UN ÊTRE DÉCHU	2
- L'HOMME AVANT LA CHUTE	5
— L'homme dégradé	3
DES PASSIONS EN GÉNÉRAL 20)
- Définition des passions	2
Siége des passions	
- Division des passions 26)
- Causes des passions	\$
- Des ages Ibid	
— DES SEXES	3
— DES TEMPÉRAMENTS 48	5
- DE L'ALIMENTATION	2
— DES MALADIES	5
- Position sociale 60)
- Industrialisme 69)
- ÉDUCATION	2

422 TABLE.				
SIGNES PHYSIONOMIQUES ET PHRÉNOLOGIQUES DES				
PASSIONS	78			
- Physionomie	id.			
- Phrénologie	88			
N				
FACULTÉ D'AIMER EN GÉNÉRAL	95			
LIVRE PREMIER,				
FACULTÉ D'AIMER DANS SES APPLICATIONS SPÉCIALES.				
CHAPITRE Ier.				
INTEMPÉRANCE	99			
	102			
	121			
CHAPITRE II.				
	136			
	158			
	173			
AAAA O O A A A AAAA A A A A A A A A A A	182			
CHAPITRE III.				
AMOUR DE SOI	192			
— Égoïsme	196			
— Orgueil	204			
	213			
— PUDEUR				
Vanité				
— Ambition				
	244			
— Prudence				
— PARESSE				
— AVARICE	275			
CHAPITRE IV.				
AMOUR DES AUTRES	284			
— Amour	286			
	316			

TABLE.	425
— Амітіє́	. 343
- RECONNAISSANCE	
— Respect	
— Ріті́е	
CHAPITRE V.	
- AMOUR DES LIEUX, DES INSTITUTIONS	. 376
- AMOUR DU SOL NATAL	. 378
- Nostalgie	
- Amour de la liberté	
PATRICTISME	

DES

PASSIONS.

.

PASSIONS

Imprimé, à Angers, par Cornilleau et Maige



DANS LEURS RAPPORTS

F2 G17-2

AVEC

LA RELIGION, LA PHILOSOPHIE, LA PHYSIOLOGIE ET LA MÉDECINE LÉGALE,

PAR P. BELOUINO,

Docteur Médecin.



DEUXIÈME VOLUME

PARIS,

CHEZ WAILLE, LIBRAIRE,

RUE CASSETTE, 6 ET 8.

1844.

PASSIONS

TABLE BY SOME AS TO THOUGHTRY AT JURIOUS BY AT JOING IN



LIVRE DEUXIÈME.

FACULTÉ D'AIMER

DANS SA VERSATILITÉ.

INCONSTANCE.

Jetez un coup-d'œil sur la création, passez en revue tous les êtres qui vivent au sein du vaste univers, vous serez frappé de l'ordre admirable qui règne au milieu d'eux. Les créatures inférieures à l'homme, dociles sous la main du Très-Haut, suivent invariablement les lois qu'il a établies, et marchent sans dévier dans les voics de ses commandements. Toutes, c'est évident, n'ont qu'une destination actuelle. Pour elles l'avenir n'a point de promesses, et rien ne les convie au bonheur en dehors de la sphère dans laquelle elles agissent.

La plante, fixée au sol, végète en quelque sorte mécaniquement, sans rien sentir, sans rien aimer, sans avoir conscience d'elle-même. Elle existe pour l'embellissement de l'univers et

TOME II.

INCONSTANCE.

pour l'utilité des êtres animés, auxquels elle sert d'abri, de nourriture, de vêtement.

L'animal, plus élevé dans l'échelle des êtres, appartient aussi, lui tout entier, au présent. Ses désirs, limités à ses besoins, sont pleinement satisfaits dans la sensation. Rien d'intellectuel ne s'ajoute à ses instincts, et son bonheur n'est autre que la possession des choses nécessaires à son existence. Il naît, grandit et meurt absorbé entre ces deux limites de la naissance et de la mort, qui voilent pour lui le passé et ferment l'avenir. Il finit avec le temps, et la matière suffit à ses désirs.

L'homme seul, parmi les créatures, est doué d'intelligence, et son ame est tourmentée par un désir immense de bonheur, que rien ici-bas ne peut satisfaire. Il n'est point, comme l'animal, étroitement limité dans le temps, et quelles que soient les jouissances que lui donnent les créatures, elles ne peuvent désaltérer la soif ardente de son cœur. Sa mémoire interroge le passé, et la curiosité de son ame cherche à sonder les profondeurs de l'avenir. Il sent au-dedans de lui quelque chose qui répugne à l'anéantissement : il a donc un but dans l'éternité. La foi, la raison, les révélations intimes de notre conscience, ne nous permettent pas de douter de ces grandes vérités. L'ame humaine est immortelle, elle aspire au bonheur infini. Dieu seul peut suffire à ce besoin qu'elle éprouve. C'est dans ce désir immense qu'a l'homme du bonheur, et dans l'impuissance des créatures à le lui donner, que nous trouvons le secret de l'inconstance qui agite sans cesse sa vie.

L'inconstance est la facilité que nous avons à changer d'opinion, de résolution, de passion, de conduite, de sentiments, de goûts.

Cette inconstance, qui semble exister dans le fond de notre nature, et que la plupart du temps on considère comme un vice, n'est que l'expression, que la tendance invincible qui nous entraîne à chercher partout le bonheur. Elle est la conséquence nécessaire des déceptions que nous éprouvons, quand nous demandons aux créatures plus qu'elles ne peuvent nous donner.

L'homme sage et religieux, qui prend les choses d'ici-bas pour ce qu'elles valent; qui n'en attend que des jouissances bornées, insuffisantes pour les désirs infinis de son cœur, n'est point agité par l'inconstance. Il met en Dieu son espoir; il sait que lui seul est aussi grand que ses désirs, que seul il peut les satisfaire; et se reposant avec confiance dans les promesses divines, il compte sur l'éternité. Il use des choses de la terre sans s'appuyer trop sur elles. Les déceptions ne sauraient l'atteindre; il reçoit des créatures tout ce qu'il en attend, car il ne leur demande que ce qu'elles peuvent donner.

Il est rare que les hommes arrivent à ce degré de sagesse et de perfection : la plupart du temps, ils s'attachent trop aux créatures, et perdent ainsi la paix du cœur et la tranquillité de l'ame.

Ceux qui détachent leur pensée de Dieu, qui rejettent ses promesses et ne songent point à la vie éternelle, sont nécessairement victimes de l'inconstance. Quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent arracher de leur ame cet amour inné du bonheur infini qui la tourmente. Ils appuient leur pied sur un sable mouvant, ils ressemblent à la branche tombée de l'arbre et abandonnée au caprice des vents et des flots. Leur cœur cherche malgré lui un aliment à ses désirs : il épuise tour à tour ce que les créatures peuvent lui donner de jouissances, et bientôt il les rejette comme l'écorce flétrie d'un fruit dont ses lèvres auraient exprimé le suc. Les satisfactions bornées que donnent aux mortels les objets de leurs convoitises se perdent dans l'immensité de leur cœur, comme le grain de sable dans le bassin des mers.

A chaque instant l'homme éprouve de cruelles déceptions, quand il sent lui échapper les choses sur les quelles il avait compté pour être heureux. Son ame indécise et flottante attache succes-

sivement ses affections à tout ce qui s'offre à elle. Rien ne peut la satisfaire. Ainsi le malade, dévoré par l'ardeur de la sièvre, ne peut étancher la soif ardente qui le brûle. Telles sont les causes morales de l'inconstance humaine.

Si nous interrogeons l'organisation, nous y découvrirons de nouvelles causes de l'inconstance. Faibles et bornés, les organes ne sont pas capables d'agir pendant très longtemps. Pour que la santé se maintienne, il faut au corps une succession réglée de travail et de repos. Comme tous les êtres créés, comme ceux surtout qui sont organisés, l'homme est soumis aux lois de l'intermittence. La continuité d'action est presque toujours un désordre dans la créature. Supposez un organe agissant incessamment : la santé sera troublée, il y aura lésion de fonction, et bientôt lésion organique. Il était sage et convenable au maintien de l'harmonie que la sensation arrivat à l'ame par des organes différents ; ainsi étaient prévenues , pour elle une uniformité ennuyeuse, pour le corps une fatigue accablante. Chacun de nos sens demande à s'exercer, et c'est dans la diversité des sensations qu'ils nous procurent, dans le besoin que nous avons de les varier, que nous trouvons une cause très grande de l'inconstance.

Nous sommes doués d'une grande mobilité d'impression; notre fibre nerveuse, délicate et sensible, s'exalte facilement; les sensations sont vives, et doivent nécessairement durer peu. Nos besoins physiques sont très variés; les moyens de les satisfaire le sont infiniment davantage. Cette passion a donc dans notre nature matérielle des causes nombreuses et très puissantes.

L'inconstance, qui naît de ces causes primordiales profondément enracinées dans notre intelligence et dans nos organes, est une conséquence toute naturelle des conditions dans lesquelles nous sommes. A ce point de vue, elle n'est point un vice. Mais elle en devient un, quand elle naît du dérèglement de l'espeit, qui ne sait pas se résigner aux volontés divines, au cours des événements, et qui veut obtenir des choses plus qu'elles ne peuvent donner; quand elle naît de cette versatilité capricieuse qui n'aime que le changement, ou bien de l'abus coupable des jouissances physiques. Telle est pourtant la source de l'inconstance chez la plupart des hommes. Bien souvent elle est le symptôme d'une mauvaise conscience, qui cherche des distractions à ses remords, et qui veut absolument s'étourdir.

Les enfants, dont l'esprit n'est pas formé par la réflexion, et dont les organes sont faibles; les femmes, qui sont des enfants presque toute leur vie, sont plus inconstantes que les hommes. Les personnes douées d'un tempérament sanguin le sont plus que les lymphatiques et que les bilieux. Il en est de même des nerveux, qui ressentent très vivement et qui vivent à l'état d'impression continuelle. L'oisiveté, la fortune, l'instruction, disposent à cette passion, qui n'est pas commune parmi les gens pauvres, travailleurs, et parmi les ignorants. Elle est fille de l'imagination, et chez ces derniers cette faculté est peu développée.

A peine le petit enfant commence-t-il à faire acte de volonté et d'intelligence, qu'inconstant dans ses goûts, dans ses choix, il manifeste cette disposition au changement qui plus tard marquera sa vie de tant d'événements divers. Capricieux et bizarre, il aime et veut avoir ce que tout-à-l'heure il repoussait. Est-il sur les bras de sa nourrice, il faut qu'on le rende à son berceau, ou bientôt il témoigne par ses cris l'ennui qu'il éprouve. Plus tard, en grandissant, il montre la même inconstance: il se livre avec ardeur à des jeux qui bientôt lui déplaisent; il brise le soir les jouets qu'il aimait le mieux le matin.

Ses affections sont aussi peu stables que ses haines, ses chagrins que ses joies; le même instant voit ses ris et ses pleurs. Il embrasse avec effusion ceux qui tout-à-l'heure étaient l'ob-

INCONSTANCE.

jet de sa colère enfantine. Age heureux où tout ce qui préoccupe l'esprit n'a point d'importance réelle, où les grandes peines naissent de la privation d'un jouet, où les joies naïves et pures n'ont point à côté d'elles d'amères réflexions sur les vicissitudes humaines et sur les vrais malheurs de l'existence!

Le jeune garçon montre dans son inconstance plus de réflexion et de raison que la petite-fille; il en sera de même toute la vie; cette dernière agit davantage par caprice, c'est l'oiseau qui vole d'une branche sur l'autre, sans peut-être chercher de motifs à ce qu'il fait.

Bientôt l'adolescence embrase de ses feux l'ame du jeune homme; les bouillantes aspirations de son cœur, la vigueur de ses organes, tout le porte à chercher spontanément ce qui lui plaît. Cet àge dédaigne la prudence et ne regarde point la conséquence de ses actes. Voyez comme ce jeune homme lâche la bride à l'impétuosité de ses désirs, comme il est pétulant dans ses jeux, chaleureux dans ses affections, emporté dans ses haines; mais voyez aussi avec quelle rapidité les impressions de son ame font place à d'autres. Son esprit change d'idées, de direction, comme son corps d'attitude et de mouvements. Rien n'arrête sa course indomptée; c'est un coursier fougueux qui s'élance en bondissant dans l'espace, et qui parcourt au hasard l'immensité des plaines. Tel est ce bouillant pubère; son cœur et ses sens n'ont ni règle ni frein. Le voilà réveur et pensif, savourant les douces langueurs de sa mélancolie; l'instant d'après, vous le voyez fier et levant la tête, se livrer avec ardeur aux jeux les plus bruyants. Quelle étonnante mobilité d'impressions, de sentiments, de projets!

C'est alors que la vie est belle et splendide! Le jeune homme prend ses rèves et ses illusions pour l'image de l'avenir. Tout lui sourit; l'espérance l'appelle de loin et le convie au bonheur. Il n'a qu'à choisir parmi tous ces plaisirs qui s'offrent à lui; aussi voyez comme il en abuse, comme il passe vite d'une jouissance à une autre. Ainsi fait, dans une prairie émaillée, la capricieuse jeune fille; ses mains chargées des plus belles fleurs les ont vite flétries; bientôt elle les jette effeuillées pour en cueillir de nouvelles.

Cette inconstance, qui n'a fait encore que révéler les caprices de l'enfance, ou bien la fougue du jeune âge et son amour du plaisir, poursuit l'homme fait au milieu des choses sérieuses de la vie. Quelle que soit la carrière qu'il ait embrassée, les succès qu'il v obtienne, il ne tarde pas à la regarder comme un obstacle qu'il s'est créé, comme une chaîne qu'il voudrait briser. D'autres soins, d'autres projets le séduisent; il se laisse entraîner à ces illusions perfides: il change d'état et de patrie, il compromet son avenir sur la foi de l'espérance, qui lui montre le bonheur partout ailleurs qu'auprès de lui-même. Le monde est plein de ces hommes, incapables de se fixer à rien; ils essayent de tout, ils changent journellement de spéculations, d'entreprises. Toujours ennuyés de ce qu'ils ont, envieux de ce qu'ils n'ont pas, leur vie n'est qu'une course continuelle après le fantôme du bonheur, qui leur apparaît sous milles formes diverses.

Ainsi l'habitant des campagnes quitte sa demeure paisible et sa belle nature pour le tumulte des cités. L'homme qui vivait tranquille sous le toit héréditaire, ambitionne tout-àcoup une vie aventureuse sous d'autres climats; il confie à un frèle esquif sa fortune et ses jours, et va chercher le bonheur au-delà des mers. Mais bientôt l'amour du sol natal vient tourmenter son cœur, il ne trouve point sur la terre étrangère cette félicité qu'il espérait, il soupire après l'instant du retour.

Souvent l'inconstance d'un seul homme devient funeste aux peuples; les caprices du souverain compromettent la tranquillité publique, ses ambitions, son amour immodéré de la gloire et des conquêtes, sèment partout le deuil et le trépas. Exécrable inconstance, qui pour se satisfaire verse le sang des hommes, ravage les royaumes et saccage les cités.

Dans toutes les conditions, les hommes sont plus ou moins sujets à cette passion. Tous, sans s'en apercevoir, passent par une immense série de transformations successives; les opinions, les doctrines, tout est sujet à cette variation. Nous admettons aujourd'hui ce qu'hier nous traitions d'absurde; nous attachons nos sympathies aux hommes que nous ne pouvions souffrir. Il en est ainsi de toutes choses, l'uniformité nous déplait, et nous espérons toujours beaucoup de ce que nous n'avons pas encore expérimenté, senti, aimé.

C'est l'inconstance qui ouvre nos cœurs à de nouvelles affections et nous fait délaisser les anciennes. Source de chagrins et de larmes, elle condamne au malheur bien des existences flétries et désenchantées.

Chères illusions du cœur, c'est vous qu'elle fait disparaître! Pauvres jeunes filles confiantes, qui voycz l'avenir dans un regard, dans une promesse; jeunes amants candides qui croyez à l'immortalité du cœur; c'est vous qu'elle abreuve d'amertumes et qu'elle livre au désespoir; puis ensuite elle vous console, car elle ferme d'une main les blessures qu'elle fait de l'autre. Quand elle vous arrache une illusion, elle en fait briller une autre à vos regards.

Si les conseils et l'expérience d'autrui pouvaient quelque chose auprès des hommes, nous leur dirions: pourquoi comptiez-vous sur la stabilité des choses humaines? Tout passe et se flétrit sur la terre; le cœur, comme le ciel, a ses nuages qui l'enveloppent parfois. Mais ce langage serait inutile: pour les choses d'expérience, pour celles du cœur surtout, chaeun doit faire lui-même son apprentissage aux leçons du malheur. Ainsi l'a voulu la sagesse de Dicu, dans l'intérêt de l'ordre établi et du perfectionnement des ames.

Si nous ne voyons souvent dans l'inconstance naturelle à l'homme, qu'une infirmité de sa nature et une preuve de l'insuffisance des créatures à le rendre heureux, nous ne pouvons nous empêcher de flétrir celle que quelques-uns réduisent en système pour abuser de toutes les jouissances. Cette espèce d'inconstance est une horrible dépravation, une sorte de cynysme; elle naît toujours d'un fond plus ou moins vicieux.

Cette passion agit avec autant de puissance sur les peuples que sur les individus; l'histoire est là pour dire quels changements elle produit dans les goûts, dans les mœurs, dans les affections ou les haines des nations. Les hommes d'état, les favoris populaires, n'ignorent pas la possibilité de ces réactions subites, imprévues, qui transforment l'amour du peuple en rage aveugle et homicide. Ils savent qu'au nombre des chances d'avenir qui leur sont réservées, ils doivent entrevoir et craindre ces catastrophes terribles qui de tout temps ont signalé l'inconstance des peuples; ils savent avec quelle vitesse tourne la roue de la fortune, et combien il est difficile de s'y maintenir. Quelle est l'existence politique qui n'ait été livrée tour à tour à l'amour, puis à la haine populaire. Combien de souverains, de grands hommes, de bienfaiteurs de l'humanité n'ont pas été précipités du faîte des honneurs et de la puissance, par cette force aveugle? Les triomphateurs de Rome ne pouvaient s'empêcher de voir le rocher Tarpéien, ils savaient quelle était la faible distance qui les en séparait, et c'était toujours avec crainte qu'ils recevaient les hommages des citovens.

De nos jours surtout, où tant d'antagonismes sont en lutte, où des intérêts si divers s'agitent dans les régions du pouvoir, où tant de mains avides sont ouvertes pour le saisir; on sait quelles sont les vicissitudes de l'opinion, on sait comme certains hommes d'état perdent et reconquèrent les sympathies du peuple, et quelles amertumes sont réservées à ceux qui tiennent les rênes de l'état. Des hommes qui semblaient frappés d'une éternelle réprobation, redeviennent populaires; quelques jours, quelques années effacent les griefs, la honte et

les crimes; l'inconstante popularité oublie les forfaits aussi vite que les vertus.

Ce qui tient aux usages, aux coutumes, est sujet aux mêmes variations; les mœurs elles-mêmes sont modifiées par cette versatilité des peuples. C'est surtout dans les caprices de la mode qu'on voit d'une manière frappante cet amour excessif du changement; ses fluctuations singulières font disparaître le lendemain ce qui la veille faisait fureur. Le luxe effréné qui nous envahit ne trouverait pas, sans ces changements incessants, des moyens de dépenser assez. Le pauvre, esclave ridicule de cette capricieuse déité, n'a pas le bon esprit de choisir un costume fixe, arrêté, qui restreindrait ses dépenses et augmenterait son bien-être.

Hommes et choses, tout obéit au vent capricieux de l'inconstance : comme un tourbillon immense, elle entraîne tout dans sa course rapide. Rien n'est stable sur la terre : comme nous le disions au commencement, la continuité appartient à Dieu seul; et tous les phénomènes de la nature sont assujettis à des lois plus ou moins marquées d'intermittence. Le cours des saisons, la succession des jours et des nuits, le flux et le reflux des mers, tous les phénomènes physiologiques de la vie végétale et animale, la marche des astres, tout est soumis à cette intermittence; ou plutôt tout ce qui est créature porte en soi l'empreinte de sa faiblesse, et suit les lois de sa nature bornée.

Tous les êtres créés s'arrêtent, par impuissance, après un certain temps d'action; ne dirait-on pas que le néant, comme la pesanteur, est attaché à eux et les ramène sans cesse vers lui des régions élevées où Dieu les place et les fait agir par la force de sa volonté suprème?

Homme mortel, entouré de tous côtés des ruines des créatures, sans cesse appelé à constater par une expérience fatale la vanité des choses d'ici-bas; au-dedans de toi plein de faiblesses et d'incertitudes, quand donc te dépouilleras-tu de ton inconcevable orgueil? Quand donc ne seras-tu plus en-

trainé au-dehors, par de trompeuses espérances? Quoi! tu cherches le bonheur dans les créatures! Insensé! ne vois-tu pas, ne sens-tu pas que l'univers est moins grand que ton cœur; que tu pourrais épuiser toutes les jouissances qu'il est capable de fournir, et avoir encore d'aussi vastes désirs, sentir encore la même vacuité?

L'intelligence, à partir du moment où elle est créée par Dieu, est faite pour s'agrandir incessamment; l'infini est devant elle, c'est en lui seul qu'elle peut trouver de vraies satisfactions. Elle dévore les créatures comme un abime sans fond dévore ce qu'on lui jette. L'intelligence n'est pas faite pour la terre, elle est faite pour Dieu, à qui seul appartiennent l'immensité et la durée éternelle.

REPENTIR.

Le repentir est la peine que Dieu attache à l'inconstance de l'esprit humain, quand il agit contre son bonheur terrestre, et surtout contre ses intérêts éternels.

Comme nous l'avons dit, les actes humains ont deux termes différents : la félicité de l'être vivant, et le salut de l'être inmatériel. Dans le premier cas, ils sont efficaces dans le temps; dans le second, ils ne doivent l'être que pour l'éternité.

Ainsi donc le repentir apprécie les choses sous un double point de vue : d'abord, sous celui de l'utilité, de l'égoïsme ; ensuite, sous celui du bien et du juste. Alors il monte jusqu'au trône de Dieu, purifie le pécheur, et lui rend l'aptitude à jouir du bonheur éternel. Dans l'autre cas, il s'arrête à

l'individu lui-même, pour le rendre plus expérimenté et plus sage dans ses intérêts terrestres.

Quoique le but principal de l'homme ici-bas soit le bonheur éternel vers lequel il doit tendre de toute l'énergie de ses facultés, il doit veiller à sa conservation, à son bien-être. Il est coupable quand il compromet cette fin secondaire que Dieu lui impose, et pour laquelle il lui a donné des instincts naturels, en même temps que ses commandements.

Comme nous le disions ailleurs, le cœur de l'homme est plus grand que l'univers tout entier. Fait pour des jouissances infinies, il dévore, avec une incroyable rapidité, le peu de bonheur que peuvent lui fournir les choses d'ici-bas. Mais comme il est en même temps assujetti à l'erreur, qui l'enveloppe presque de tous les côtés à la fois, il espère sans cesse trouver ce qu'il cherche au sein de jouissances nouvelles et bornées. Dès-lors, le repentir s'attache à tous ses actes; il regrette amèrement les erreurs qu'il a commises, pensant qu'elles ont retardé sa félicité. Chaque jour lui apporte des regrets avec des déceptions.

Pauvre nature toute remplie d'obscurités et de faiblesses, sans cesse abusée par de fallacieuses espérances, quand donc poseras-tu des bornes à l'inanité de tes désirs? Quand donc les détourneras-tu des choses frivoles de la terre pour les diriger vers leur but réel, seul capable de les satisfaire?

Dans cette vie d'épreuve et de misère, il faut que l'homme achète bien cher la sagesse. Avant d'arriver au bon chemin, il doit s'égarer longtemps. L'expérience est le produit du malheur et des déceptions. L'enfant ne connaît l'amertume du fruit qu'en le portant à sa bouche. L'homme n'est convaincu des vanités d'ici-bas qu'après les avoir approchées de son cœur.

Heureux quand ses repentirs ne sont point des remords; quand ils ne sont que de vains regrets appliqués à des illusions perdues, à des espoirs trompés! Quand nos félicités d'ici-bas sont seules compromises par nos actions, ah! nous n'avons rien perdu, que des chimères bien souvent; et nous avons fait un pas peut-être vers les félicités qui doivent nous consoler un jour.

L'expérience, c'est le regard que nous jetons sur le passé; c'est le nom qui désigne nos fautes plutôt que notre sagesse. Au terme de sa carrière, il n'est pas un mortel qui n'ait encore trouvé dans son ame ce repentir des espérances vaines et du temps inutilement employé à les poursuivre. Tous les jours, à chaque instant, notre prudence est en défaut, nous heurtons d'insurmontables difficultés, nous appliquons nos lèvres à quelque coupe amère que nous repoussons avec dégoût.

Rèves éclatants de la gloire, séductions de l'amour, douces erreurs de l'amité, convoitises de l'ambition, enthousiasme de la liberté, qu'ètes-vous donc devenus? Nos cœurs ne vous ont-ils pas rejetés après avoir épuisé vos délices?

Le repentir, qui fait d'inutiles efforts de bonheur, de vaines tentatives, d'imprudents essais, ne peut que rapprocher l'homme de son but véritable. C'est une voix d'en haut qui parle à son œur; un avertissement dont il faut remercier le ciel comme d'un bienfait.

Mais, hélas! l'expérience de la vie coûte plus cher que des rêves, que des erreurs de peu d'importance. Malheureusement, l'homme ne cherche pas sa félicité que dans des jouissances permises, et son innocence en est souvent le prix. Nous l'avons vu livrer son ame aux honteuses voluptés de l'intempérance. Nous l'avons vu égoïste, orgueilleux, paresseux ou libertin, prostituer son corps et son ame à tous les vices, à toutes les infamies. Alors ce n'est plus seulement sa félicité qu'il a compromise, c'est sa vertu. Il a souillé son ame, image de Dieu, son créateur. Il a porté atteinte aux principes de l'éternelle justice dont les règles sont inscrites au fond de sa

INCONSTANCE.

conscience. Ce ne sont plus de vains regrets qui vont s'emparer de son cœur, mais des remords cuisants. Cette fois, le repentir voilera sa face de douleur et de honte; il se sentira non seulement malheureux, mais coupable; il n'aura pas manqué seulement d'expérience, mais aussi de vertu. Il aura compromis non plus les intérêts d'un jour, mais ceux de l'éternité, car il comprendra plus tard, s'il ne le sait déjà, que la justice de Dieu est égale à ses autres facultés, qu'elle est immense comme elles.

Le repentir, c'est un ver intérieur, un ulcère dans la chair, une douleur que la raison ne peut pas effacer comme les autres, car elle y puise sans cesse de nouvelles excitations, de nouvelles tristesses. Le jugement que nous portons nousmèmes sur nos obligations morales, a des sentences sans appel. Le criminel peut être en sûreté, jamais en sécurité; sa conscience le poursuit partout.

Mais le repentir n'est pas seulement un remords, un supplice pour le criminel, il est un moyen de salut pour le pécheur; c'est un second baptème qui lave de toutes les iniquités. « Vous ne rejetterez pas, Seigneur, un cœur brisé de douleur et humilié, » disait le saint roi David pleurant sur deux énormes crimes.

Non, la miséricorde divine ne ferme point l'oreille aux gémissements du coupable; elle envoie au contraire à ses yeux des sources de larmes, à son cœur des trésors de prières, et quand les regrets ont égalé la faute, elle fait descendre du ciel le pardon consolateur.

S'il n'en était pas ainsi, combien serait affreuse la condition de l'humanité. Assujettie aux désordres des passions, aux incitations de sa nature déchue, livrée comme une proie aux tentations incessantes de l'esprit d'en bas, elle n'aurait pour perspective que l'enfer, pour refuge ici-bas que le désespoir.

Nous ne savons pas jusqu'à quel point on peut s'abuser sur

les conséquences du péché, sur les peines de l'autre vie, sur la justice de Dieu; mais il nous semble que de terribles angoisses doivent étreindre le cœur de ceux qui meurent sans promesses de pardon et sans les garanties de la foi. Cette terreur, qu'on peut chasser dans les illusions de la santé, dont on peut rire du bout des lèvres, a son heure aussi, elle, heure suprème et pleine d'effroi. Il est rare qu'on plaisante au lit de mort, alors que le cœur oppressé sous l'horrible poids du doute, tout au moins, attend avec anxiété le moment terrible du trépas, et paierait bien cher la certitude de l'anéantissement.

Quoiqu'il en soit des croyances d'autrui, nous pensons qu'un des signes de la divinité de notre religion, c'est le sacrement de pénitence, cette sanctification du repentir, inouïe partout ailleurs que chez les chrétiens. Il y a des choses qui dépassent les conceptions de l'homme, celle-là est du nombre.

« Le confesseur est un ami, mais un ami divin, ou plutôt, c'est Jésus Christ qui devient dans sa personne le confident et l'ami de tous les chrétiens. La confession, c'est l'amitié élevée à l'état de sacrement, et rapprochée si près du ciel qu'on ne saurait rien concevoir dans l'échelle des affections humaines qui en soit plus proche. Admirable puissance de la religion! dans chaque temple chrétien est un confessional, où le prêtre se tient assis, attendant que les pécheurs viennent lui accuser leurs fautes, et en chercher le pardon. Des hommes, des femmes, de toute condition, de tout âge, y entrent, se mettent à genoux, s'accusent, et sortent de là justifiés, toujours consolés. Là, entre le pénitent et le confesseur, il se dit des choses qu'on ne voudrait pas dire à son père, ni à sa mère, qu'on cacherait à son frère ou à son ami, qu'on voudrait se cacher à soi-même, si on le pouvait.

» Qu'est-ce donc que cet homme à qui l'on ouvre ainsi son cœur, et devant qui l'on déploie le livre de sa vie ? Est-ce un ami qu'on connaît et qu'on aime depuis longtemps, de la discrétion de qui l'on s'est assuré, qu'on a cherché longtemps avant de le trouver, comme on cherche une chose rare et précieuse? ou bien est-ce du moins un homme remarquable par sa science, et dont les lumières jettent de longs rayons autour de lui? Cet homme, bien souvent on le connaît à peine; quelquefois son caractère déplaît, ses manières choquent, sa vertu trop austère épouvante. Quelquefois, c'est un humble prêtre qui n'a de science que sa foi, et qui puise toutes ses lumières dans la prière et la charité. Cependant on a plus de consiance en lui que dans l'ami le plus intime; et on est plus sûr de sa discrétion qu'on ne l'est de celle d'un père ou d'un frère. Un aveu fait à cet homme, fût-il étranger pour vous, soulagera plus votre ame et vous fera plus de bien qu'un aveu fait à une mère ou à un ami.

» Vous ne connaissez pas cet homme; mais à peine êtes-vous à ses pieds que vous sentez votre cœur s'épanouir sous sa charité, s'abandonner à la confiance et à tous les sentiments qui élèvent l'ame. Il vous regarde, et vous croyez à lui; il vous parle, et déjà vous êtes son fils. Chacune de ses paroles est comme une goutte de pluie qui tombe sur une terre desséchée. Il lève la main pour vous absoudre; et voilà que l'innocence; le calme, la paix et la joie refleurissent en votre ame. Il vous dit: Allez en paix, et vous vous levez innocent, justisié, heureux, avec le regret du mal et le désir du bien, le cœur plein de douleur pour le passé, et d'espérance pour l'avenir. En vérité, ne faut-il pas avoir perdu le sens pour calomnier une institution aussi admirable? L'établissement de la confession n'est-il pas à lui tout seul une preuve suffisante de la divinité du christianisme? Une telle invention pouvait-elle venir d'un autre que de Dieu? » (Ch. Sainte-Foi, Heures sérieuses d'un jeune homme.)

" C'est ainsi que le repentir purifie le coupable; quand le prêtre appelle sur sa tête, en vertu de son mandat, le pardon de son Dicu. Mais nous éprouvons le besoin de croire, et l'Église nous le permet, que le repentir tout seul est parfois suffisant quand il est sincère et profond, pour attirer la même faveur d'en haut.

Le repentir existe donc chez l'homme pour déplorer les fautes commises contre la prudence et des instincts conservateurs de l'être vivant; puis, pour rendre, à l'être intelligent en le ramenant à la vérité et à Dieu, l'innocence qu'il avait momentanément perdue.

LIVRE TROISIÈME

FACULTÉ D'AIMER

DANS SES TENDANCES.

CHAPITRE PREMIER.

CURIOSITÉ.

La curiosité est un désir empressé d'apprendre, de s'instruire, de savoir des choses nouvelles.

La science est à l'intelligènce ce que l'action est à la volonté, ce que les aliments sont au corps; nous éprouvons le besoin d'apprendre avec autant de force que ceux d'agir et de manger. L'ame humaine, douée de raison, et faite pour se perfectionner, est nécessairement amie de la vérité, dans laquelle seulement sont la vie et le progrès. La vérité, c'est le monde de l'esprit, comme la matière est le monde des corps.

La curiosité instinctive qui porte l'homme à s'instruire est

l'expression de la tendance qu'il a vers l'infini; tendance qui tient à la nature, à l'essence de l'ame et à sa sublime origine; tendance qui lui révèle ses destinées futures. L'homme, seul ici-bas, est mu par cet amour de la vérité, parce qu'il est le seul être doué de raison.

L'animal, soumis aux lois de la nécessité, naît, se développe et meurt en satisfaisant ses besoins matériels; il suit invariablement les lois qui lui furent posées par le créateur; machine aveugle, il obéit toujours aux mêmes instincts; il est ce qu'il était dès le commencement. Il n'a accompli aucun progrès, créé aucune science, aucun art; il ne se rend compte de rien, ne distingue point les effets des causes, et ne demande à la nature l'explication d'aucun phénomène.

L'homme, dès qu'il existe, éprouve le besoin de savoir. A peine est-il au monde, que son ame interroge tout ce qui l'environne, demandant aux effets leurs causes, aux causes les effets qu'elles peuvent produire. Son intelligence et ses sens travaillent sans cesse à scruter ce qui les frappe, à chercher à chaque chose des explications.

L'enfant ne tarit pas de questions sur tout ce qu'il voit, sur tout ce qui arrive à ses sens. La jeunesse se passe à acquerir la somme de connaissances, qui est devenue, grace aux efforts successifs des devanciers, la propriété publique; et plus tard la vie tout entière s'use à la recherche de vérités nouvelles, soit de théorie, soit de fait.

C'est cet amour inné de la science qui entraîne incessamment l'humanité dans la voie du progrès, et qui donne à chaque individu sa valeur morale.

C'est cette curiosité avide qui met l'homme en possession de la vérité, cette émanation divine dans laquelle seulement il peut trouver le bonheur. C'est elle qui lui rend peu à peu les trésors de science dont la chute originelle l'a dépossédé; qui le rapproche de Dieu et le rend de plus en plus digne de la félicité éternelle. C'est dans la connaissance de la vérité qu'il trouve les règles de ses devoirs et l'expression des rap-

ports qui unissent le ciel à la terre. Lorsqu'il aime la vérité pour elle-même, parce qu'elle est belle, parce qu'elle émane de Dieu; lorsqu'il la cherche en vue des avantages spirituels qu'elle peut lui procurer, il emploie dignement l'intelligence qu'il a reçue. Tot ou tard ses efforts porteront des fruits de grace et de salut.

Gloire à ces ames d'élite qui cultivent la science pour la vérité, qui veulent s'instruire pour devenir meilleures et pour servir les hommes. Dirigées sans cesse par l'amour du bien, du beau, elles les préfèrent à tout, les cherchent partout. Cet amour vivisiant est le mobile de toutes leurs actions, c'est à sa lumière qu'elles se conduisent. Leur but unique, l'objet de leurs vœux, de leurs espérances, et la récompense de leurs travaux, c'est la vérité. Pour conquérir ce trésor inestimable, rien ne les décourage, rien ne les arrête.

Malheureusement un tel amour de la science est rare de nos jours; les hommes, esclaves des intérêts matériels, la cultivent pour les profits qu'ils en espèrent. Cet amour si pur et si noble, ils l'ont, comme tous les autres amours purs, chassé de leur cœur, pour mettre à sa place des passions viles et terrestres. Les uns, comme Sénèque, veulent devenir savants pour le paraître; c'est l'orgueil qui les dirige. Les autres, avides de fortune, regardent la science comme un moyen d'y arriver; pour eux, l'étude n'est plus la recherche du vrai, mais celle des moyens de réussir; ils préfèrent l'erreur à la vérité, quand elle est plus lucrative.

Tous, à peu près, suivent cette pente funeste; et l'éducation qu'on donne au peuple est tout entière fondée sur les motifs misérables que nous indiquons. Peu importent les vérités morales et religieuses; des chiffres et de l'argent, de l'industrie et des produits, voilà le résumé de notre époque. On étudie pour se faire un métier, on calcule ce que peut rapporter la science; on resterait de préférence ignorant si l'on pouvait ainsi gagner davantage. La plupart des hommes

CURIOSITÉ.

assez riches pour vivre de leurs revenus, s'occupent peu généralement d'orner leur esprit et de devenir meilleurs; ceux qui aspirent à des positions sociales pour lesquelles il est nécessaire de subir des épreuves, des examens académiques, rendent, autant qu'ils le peuvent, ces garanties qu'on exige d'eux, illusoires et insuffisantes. Considérant les examens comme une gêne, un obstacle dont il faut se débarrasser, ils étudient de manière à posséder la lettre des réponses qu'il faut faire; ils puisent tout ce qu'ils apprennent dans des manuels, et, chose déplorable mais vraie, ce sont les ignorants, les hommes médiocres qui sortent le mieux de ces épreuves.

Il existe, près de toutes les facultés, de honteux industriels, véritable lèpre sociale, qui se chargent de faire, dans le moins de temps possible, subir les examens aux étudiants; souvent même ils les subissent pour eux. Nous connaissons des avocats, des médecins, qui se sont ainsi débarrassés de tout ou partie de leurs examens; il en est un surtout, et puissent ces lignes lui faire monter la honte au visage, qui n'a passé par aucune épreuve, pas même celle de bachelier. Il exerce avec audace la médecine, il a même un succès de vogue étonnant. Un tel fait vient à l'appui de cette vérité, que l'ignorance peut arriver à tout, avec du savoir faire et de la témérité.

Ainsi ce n'est point l'amour de la science qui dirige les hommes, c'est l'intéret, c'est le bénéfice qu'elle procure. Qu'on ne s'applaudisse donc plus autant du mouvement scientifique de notre époque; on pourrait le nommer l'industrialisme de la science : il n'est en effet pas autre chose. On veut moins devenir savant qu'habile; un désir effréné de jouissances, de fortune, est le seul mobile qui nous guide; l'esprit humain tout entier se tourne vers les sciences matérielles et positives. L'ame et ses sublimités, les nobles facultés de la pensée, tout cela est laissé de côté. La saine philosophie perd tous les jours de ses adeptes; les échos de poésie se taisent, et notre siècle,

fertile en mathématiciens, en industriels, n'enfante plus de grands hommes.

Qu'il y a loin de ce trasic de la science, à cette noble curiosité qui pousse l'homme à s'instruire par amour du vrai, et qui n'a d'autre but que son amélioration et celle de ses semblables! Certes nous ne prétendons pas que la science ne doive pas conduire à la fortune; c'est, selon nous, le chemin le plus licite et le plus beau pour y arriver. Ce que nous voulons c'est qu'on ne la dépossède point du rang qu'elle doit tenir, pour la prostituer aux intérêts mesquins d'ici-bas. On doit l'estimer pour les avantages intellectuels et moraux qu'elle confère, bien plus que pour les intérêts matériels qu'elle satisfait; ces derniers, pour l'homme vraiment sage, sont tout à fait secondaires.

La curiosité qui pousse les hommes à s'instruire pour devenir meilleurs, est louable et utile; mais celle qui naît de l'orgueil est condamnable et ridicule. Souvent, quand elle n'est pas réglée par la sagesse, elle devient une révolte de la faiblesse humaine contre la divinité qui se tient voilée dans ses mystères et ne permet pas à nos regards de pénétrer jusqu'à elle. Cette curiosité sacrilège est un des plus grands vices de notre siècle; nous voulons tout connaître, tout approfondir, comme si nous étions des dieux nous-mêmes; nous ne voulons pas comprendre que la science complète n'est point faite pour nous, et qu'une barrière insurmontable, l'infini, existe entre la créature et son auteur.

« A peine pouvons-nous former des conjectures sur tout ce qui se passe ici-bas; à peine découvrons-nous, avec beaucoup de travail, ce qui est sous nos sens; quel est celui qui sondera les cieux? » (Sag. chap. 1x, verset 46.)

Nous ne voulons plus de mystères: insensés, qui ne voyons pas que de toutes parts l'obscurité nous environne, et que depuis le brin d'herbe qui croît dans les sillons, jusqu'à ces globes lumineux que nous étudions dans l'espace, tout est

plein des secrets de la divinité. La plupart du temps, les explications que nous donnons des choses ne nous apprennent vraiment rien : elles sont un prétexte pour les satisfactions d'amour-propre qu'il nous faut, mais rien de plus. Comme des enfants, nous nous payons de vaines apparences; nous prenons nos hypothèses pour des réalités. Qui donc nous en garantit l'exactitude? Sachons donc qu'il est des choses qui passent notre intelligence, et ne cherchons pas à pénétrer ce qui est élevé au-dessus de nous.

Après avoir parlé de cette curiosité instinctive qui nous porte, malgré nous, à chercher, à agrandir le cercle de nos connaissances, nous devons signaler cette curiosité vulgaire et puérile, qui s'attache aux petites choses, et qui, chez certains esprits médiocres, tient lieu de toute autre activité. Cette passion des ames futiles les porte à désirer tout savoir, sans prendre même aucun intérêt aux choses sur lesquelles leur curiosité s'exerce. Rien n'est ennuyeux comme les personnes atteintes de cette sorte de curiosité: continuellement à la recherche de nouvelles sans importance, d'événements qui ne méritent pas la moindre attention, elles questionnent de la façon la plus indiscrète tous ceux qu'elles rencontrent; elles s'immiscent dans toutes les affaires. Rien n'est muré pour elles, ce sont les moustiques de la société : elles incommodent sans cesse les honnêtes gens, et leur impertinente curiosité pénètre jusque dans l'intimité des demeures privées. Leur vie entière se consume à étudier ce que sont et comment vivent les autres. Quand à cette cariosité se joint la malignité, elle devient l'effroi de tout le monde. Nul n'échappe aux traits acérés qu'elle décoche. Elle est surtout avide de scandale et s'enquiert bien plus volontiers des vices que des vertus et des bonnes actions d'autrui. S'agit-il de découvrir ce qui peut ternir une réputation, de remonter à l'origine d'une fortune mal acquise, de lire une tache sur un noble blason? c'est elle qui le fait. Elle instruit un mari jaloux des aventures galantes de sa femme,

jette la discorde entre les amis; jamais elle n'est plus satisfaite que quand elle peut divulguer un secret et venir la première apporter une mauvaise nouvelle. Serpent venimeux qui prépare son poison dans la fange, cette curiosité affreuse est toujours l'indice d'un mauvais cœur et d'une mauvaise conscience.

La curiosité sans but d'un nombre considérable d'hommes, ne serait-elle pas bien mieux employée à étudier leur propre cœur, à se connaître eux-mêmes, qu'à épier continuellement la vie et les actions d'autrui? S'il en était ainsi, chacun deviendrait meilleur, et la société ne serait plus déchirée par les propos et les médisances qui jettent partout la discorde et les haines.

On dit que les femmes, surtout, sont adonnées à ce genre de curiosité: nous connaissons, sous ce rapport, bon nombre d'hommes qui sont femmes. Cependant il faut avouer que la jalousie naturelle au sexe fomente les antagonismes et la curiosité; souvent c'est dans ces malignités qu'il cherche un délassement à ses loisirs.

Les vieillards sont curieux par désœuvrement, et malins par dépit

Les enfants sont curieux sans méchanceté.

Souvent la curiosité naît du besoin d'employer son temps à quelque chose : on aime mieux des émotions douloureuses , des nouvelles chagrinantes, que l'absence complète d'émotions ou de nouvelles. Les enfants grimpaient sur les arbres pour voir la bataille de Fontenoy ; à Liège , les dames se firent apporter des chaises sur un bastion , pour jouir du spectacle de la bataille de Rocoux. Lors des journées de juillet, à Paris, nombre de femmes furent tuées , victimes de leur curiosité , qui seule leur faisait braver le danger dans les rues. Depuis que la place de Grève n'est plus un lieu d'exécution , les maisons qui l'environnent ont considérablement perdu de leur valeur locative ; toutes les fenètres étaient louées fort cher les

jours d'exécution : des personnes de tout âge, de tout sexe et de tout rang assistaient en foule à ces affreux spectacles. Curiosité de cannibales, qui rend avides de voir comment on tranche une tête, comment on écartèle un malheureux, comment on fait jaillir le sang sous les coups de barre de fer!

Ne faut-il pas, pour courir à de telles horreurs, quelque chose de plus que de la curiosité? Cela ne dénote-t-il point un fond de cruauté innée dans notre nature, et qui se réveille, dans certaines circonstances, avec un instinct sanguinaire d'émotions affreuses? Aurions-nous besoin de voir comment on traite les criminels pour rester bons nous-mêmes?.. Chose remarquable, c'est que les femmes vont à ces spectacles horribles en bien plus grand nombre que les hommes.

L'enfant qui plume un oiseau vivant, qui fait souffrir les animaux, décèle en lui une curiosité de même nature que celle qui nous porte à courir aux exécutions.

On nomme aussi curiosité le goût de quelques personnes pour les objets rares. Ce goût n'est pas absolument défendu aux riches; il est raisonnable, quand il ne dépasse pas certaines bornes; mais s'il devient une passion exclusive, une manie, s'il prive une famille de son patrimoine, et les pauvres des aumônes qui leur sont dues, il est extrêmement coupable. On voit des fous qui donneraient toute leur fortune pour posséder une des bottes de Charles XII, un cheveu d'Alexandrele-Grand, une pièce de la défroque de Cicéron. Il en est pour lesquels un morceau de brique, un pot cassé, une vieille épée ont une valeur inappréciable; il en est qui vont au bout du monde pour voir les débris inutiles d'une voie romaine, une moitié d'obélisque, pour rapporter quelques fragments de ces antiquités. Nous ne prétendons point envelopper ici dans notre censure les savants, bienfaiteurs et gloire de leur pays, qui étudient les monuments pour la science, et qui cherchent des choses utiles sous ces débris des temps passés; ceux que que nous blàmons, ce sont ces bibliophiles absurdes, qui

amassent à grands frais des bouquins qu'ils ne lisent pas ; qui achètent , pour des sommes énormes , des livres qui n'ont que le mérite de l'ancienneté d'impression ou de reliure. M. Boulard, à Paris, dépensa sa fortune à amasser ainsi six cent mille volumes , que ses héritiers vendirent en perdant les trois quarts. Ce sont aussi ces antiquaires qui s'appauvrissent pour posséder quelques vieilles médailles , pour charger tous les étages de leur logis de vieux meubles et de brimborions qu'ils appellent des merveilles.

Nous avons connu un individu haut placé qui n'avait rapporté de ses voyages aucune observation remarquable sur quoi que ce soit, qui n'avait retiré aucun profit moral de ce qu'il avait vu, parcouru, mais qui se croyait un grand homme, parce qu'il avait baisé la mule du pape, qu'il avait parlé au sultan, rapporté une feuille de laurier du tombeau de Virgile, et une bouteille d'eau boueuse puisée dans le Jourdain.

Ne serait-il pas plus noble cent fois d'exercer sa curiosité sur des objets plus dignes; d'étudier, par exemple, quel empire on pourrait avoir sur les cœurs en répandant des bienfaits, en soulageant le malheur. Ne vaudrait-il pas mieux, pour l'humanité, que les trésors gaspillés par des hommes insensés, pour leurs goûts frivoles, fussent employés à jeter un peu de bien être aux misères qui rongent les basses classes?

Souvent la curiosité est un feu qui consume ceux qui veulent l'approcher de trop près. Ainsi les papillons de nuit se brûlent les ailes à la lumière; nous pourrions comparer à ces papillons nocturnes les savants orgueilleux qui veulent approfondir tous les mystères de la nature, scruter les secrets du Très-Haut; Dieu confond leur orgueil, et leurs systèmes s'évanouissent comme l'ombre. Nous leur comparerons encore ces vaniteux qui placent leur félicité dans la réputation dont ils jouissent, dans les flatteries qu'on leur prodigue, qui ont la maladresse de chercher à savoir, et qui arrivent à savoir en effet ce qu'on pense réellement d'eux. Cicéron, ce roi des orateurs, ce sauveur de la patrie, si célèbre dans

Rome, et qui croyait l'être dans tout l'univers, fut un jour curieux de s'enquérir de lui-même à quelques lieues de cette capitale; il eût la mortification d'apprendre qu'on ne le connaissait pas. Un illustre genéral, enslé de ses succès, environné de courtisans, sortit une nuit de sa tente et écouta les soldats causer dans les leurs: il apprit qu'ils le détestaient, qu'on l'accusait de dureté, d'ignorance, et qu'on dépréciait ses victoires.

Si chacun de nous possédait ce lorgnon fabuleux, qui permettait de lire dans le cœur de tous les hommes, il aurait la plus malheureuse des existences. La société n'est possible que grace aux déguisements mutuels qu'on nomme des égards et des politesses. Si nous pouvions savoir ce qu'on pense de nous, ce qu'on en dit, quel sens caehé ont les paroles flatteuses qu'on nous adresse, ce que couvrent les prévenances, les airs de franchise, d'amabilité, nous ne pourrions vivre un quart d'heure au milieu des hommes.

Il est malheureusement dans le monde nombre d'individus qui se disent nos amis et qui nous prouvent leur amitié en faisant pour nous l'office de ces lorgnons; ils nous répètent tout le mal qu'on dit de nous, nous font connaître de l'opinion publique tout ce qui peut nous désobliger. Grace à eux, nous détestons une foule de personnes qui ne sont coupables à notre égard que de cette malignité qui ne va pas plus loin qu'un bon mot, que l'envie de causer de quelque chose, et qui dans le fond sont assez bien disposés pour nous; grace à eux nous devenons mysanthropes, défiants à l'égard d'autrui, et ce qui est pire, défiants de nous-mêmes. Que serait-ce donc si plus clairvoyans, mieux instruits, ces lorgnons officieux nous instruisaient ainsi de tout ce qui nous regarde; ce serait à déserter la société, à chercher quelque antre écarté du monde pour y vivre dans la solitude.

Il est encore d'autres curieux que nous comparerons aux papillons imprudents dont nous parlions; ce sont ces hommes dont la curiosité jalouse surveille sans cesse la conduite de ceux qui les intéressent. Il devraient considérer que leur curiosité est inutile ou dangereuse, et dans tous les cas s'abstenir. S'il était quelqu'un plus à blâmer qu'eux en, pareille occurrence, ce serait celui qui troublerait leur repos en les instruisant de ce qu'il devraient toujours ignorer.

Le plus souveut, les curieux devraient imiter la conduite des Athéniens : étant en guerre avec Philippe de Macédoine, ils surprirent des lettres que ce prince écrivait à Olympias ; ils les renvoyèrent sans les lire. Marc Antonin livra aux flammes les papiers qu'on avait saisis chez des gens suspects, ne voulant, disait-il, avoir aucun sujet de ressentiment contre personne. Les lois des anciens Crétois leur défendaient, sous peine d'être fustigés, de jamais s'informer d'un étranger, qui il était, d'où il venait, ce qu'il voulait; et celui qui satisfaisait une telle curiosité par ses réponses, était privé de l'eau et du feu. « Grand Dieu! dit le comte Oxenstiern, si pareille loi s'observait en Europe, combien de femmes ne verrait-on pas au carcan, et quelle prodigieuse quantité d'hommes seraient obligés à leur faire compagnie. »

CHAPITRE II.

SENTIMENT RELIGIEUX.

Au-dessus des passions qui se partagent l'empire du cœur, et qui ont pour objet les êtres créés, il est un sentiment profond, mystérieux, qui le domine sans cesse et qui a pour objet quelque chose de mystérieux aussi et d'infiniment plus relevé. Ce sentiment, c'est l'amour immense du bonheur que rien ici-bas ne peut satisfaire. En vain l'homme commande aux créatures et s'abreuve de toutes les jouissances qu'elles peuvent fournir, il sent un vide dans son ame et n'est jamais heureux. Plus il jouit, plus il désire; plus il possède, plus il espère; plus il sait, plus il est obligé de s'avouer qu'un réseau de mystères l'environne, et qu'il ne peut faire un pas, vivre une seconde, sans heurter des choses dont son intelligence ne peut sonder les profondeurs. Aux deux bouts de sa carrière sont placés deux abimes, la naissance et la mort. D'où vient il, où va-t-il? Qui l'a jeté sur cette terre; et comment ce qui

pense en lui anime-t-il un corps? Comment plus tard la séparation de ces deux éléments se fera-t-elle? Quelle sera la destinée de chacun d'eux? Mystères effrayants du passé et de l'avenir! quel est l'œil qui peut percer le voile qui vous couvre; et dans l'ignorance de toutes ces choses si importantes, combien n'est pas misérable l'existence humaine?

Rien ne vient compenser cette torture incessante, car on ne peut mettre en balance, avec d'aussi vastes intérêts, les quelques jouissances qui nous sont accordées çà et là dans la vie; pauvres gouttes de miel mêlées de tant de fiel et d'absinthe, que nos lèvres n'en gardent pas la saveur. L'homme, en proie au doute, victime de la souffrance physique, ignorant son but ici-bas, est donc infiniment malheureux. Ce qui rend son malheur plus grand encore, c'est qu'il le connaît, c'est que la conscience qu'il en a, le torture incessamment et vient jeter l'amertume, la tristesse et le désespoir au milieu de ses joies et des rares félicités qu'il goûte. Mais dans cette connaissance, dans cette haine du malheur, dans ces aspirations de l'ame vers le bonheur, il y a pour des yeux attentifs toute une révélation consolante. C'est une voix que Dieu fait entendre pour tourner ses pensées vers le ciel?

Que l'homme soit donc attentif à cette voix qui lui parle intérieurement; car elle dira à sa raison les choses qu'il lui importe de savoir. Il trouvera, dans son propre cœur, des enseignements suprêmes qui lui révèleront son origine et son but.

Nous l'avons déjà dit ailleurs, il a deux rapports principaux avec les êtres, parce qu'il a deux natures différentes et deux vies qui en sont la conséquence. Nous avons assez parlé des rapports qu'il a avec les êtres créés; jusqu'ici, nous ne nous sommes presque occupés que de cela. Il convient maintenant, car là est le sentiment religieux tout entier, de voir ceux qu'il a avec Dieu, et comment il les a.

Ici se présente une immense difficulté, une de ces questions

fondamentales et suprèmes qui ont divisé entre eux les psycologues, c'est celle de la certitude. Le terrain est brûlant encore, et tout saignant des luttes récentes. Les animosités sont toujoursen présence. L'un des combattants, le plus glorieux sans contredit, le plus fort, après avoir soutenu des combats de géant, après avoir voulu prouver que la foi était supérieure à la raison, que l'action de Dieu sur l'ame, que la parole intuitive de son verbe à la conscience humaine était seule capable de nous révéler un Dieu et la vérité, c'est à dire, prouver que nous ne pouvions rien sans la grace et sans l'action divine, est tombé victime de son orgueil et de son ambition.

Nous ne voulons point ressusciter ces luttes. Nous n'avons pas le bras assez nerveux pour une telle entreprise, et nous croyons en définitive, que ces querelles scolastiques gisent tout entières dans la forme, entre adversaires, d'accord sur le fond, mais qui ont eu le malheur de ne pas s'entendre.

Nous allons en dehors de tout esprit de système, et suivant pas à pas l'enseignement et l'esprit des doctrines de l'Église, dire comment nous comprenons les rapports qui unissent l'ame à Dieu et à la vérité, c'est à dire, chercher la source intime du sentiment religieux.

L'intelligence humaine, abandonnée à elle-même, est un être fini et borné, renfermé strictement dans les limites de son être; s'il n'y avait pas en dehors d'elle une vérité suprême qui se communiquât, il n'y aurait en elle qu'un fait, celui de l'existence, il n'y en aurait pas même l'affirmation possible, car on n'affirme pas avec un seul terme. Une telle existence serait une absurdité, ce serait le néant; car exister pour l'être fini, c'est avoir des rapports avec sa cause. Il n'y a que Dieu qui existe autrement. L'être fini ne peut pas, par sa seule force, s'élever jusqu'à l'infini, ce serait lui supposer une action toute puissante; et dans la chaine des êtres, c'est Dieu qui agit sur la création, et non pas la création qui agit

sur Dieu. Or, placer l'homme en dehors de ce rapport, de cette action divine, c'est d'abord supposer l'impossible. On veut l'isoler, on ne le peut pas. On tombe dans un cercle vicieux; on veut lui prouver l'existence de l'action de Dieu, sur lui, par la raison, par la pensée, qui ne sont autre chose que la manifestation de cette action elle-même, sans laquelle il n'y aurait pas de pensée en lui.

Misérable orgueil de l'homme, qui veut tout comprendre, tout prouver, tout expliquer, et qui pousse ses raisonnements jusque dans le sein de Dieu même! Mais le raisonnement, qui est une chose humaine, le moyen d'investigation de l'être borné, ne peut pas s'appliquer à l'infini : il est la comparaison de deux termes conçus, virtuellement contenus dans l'intelligence; or, peut-il en être ainsi de l'infini par rapport au fini, par rapport à l'intelligence humaine?

Il faut de toute nécessité que l'être infini se révèle à l'homme pour que la pensée existe, car, une chose ne peut être connue que par sa manifestation, et cette manifestation est une action directe de l'être qui se manifeste. Celui qui voit, qui comprend, qui reçoit cette manifestation, qui absorbe les rayons de cette effulgence de l'être extérieur, est entièrement passif. Son action ne peut commencer qu'en s'exerçant à l'aide de ces éléments étrangers qu'il a reçus. Il ne peut donc pas avoir de pensée, de connaissance sans cette révélation immédiate, primitive, qui, comme le dit saint Jean, « illumine tout homme venant en ce monde. » Cette vision intérieure, cette parole intuitive et sans forme encore, qui luit dans l'ame humaine, c'est le verbe de Dieu qui l'éclaire.

Comment cela se fait-il? Ici nous sommes arrêtés; là est le secret de la puissance divine et la limite de la nôtre, limite que nous n'eussions jamais franchie par nous mêmes, et qu'il est ridicule et impie de vouloir faire remonter à notre orgueil à l'aide du bienfait même de la grace qui nous éclaire. C'est ici qu'il faut faire un acte de foi, c'est à dire voir sans comprendre, voir parce que Dieu nous éclaire.

Cette manifestation de l'être éternel, immuable, infini, se présente à nous nécessairement avec les caractères d'éternité, d'infinité, d'immatérialité, car un être ne peut luire que par ses attributs, et, si nous démontrons ces choses, nous ne les démontrons que parce que nous les savons. Otez-les toutes de l'esprit, vous y faites le vide, vous ne les affirmez jamais que les unes par les autres. C'est toujours avec la grande balance de la vérité, rayon suprême, lumière sacrée épanchée d'en haut, que nous jugeons toute chose.

C'est à l'aide de ces idées de foi, de pure vision, de ces idées qui émanent du monde incréé, que nous jugeons, que nous apprécions l'existence, la bonté, la vérité des choses du monde créé, du fini, du contingent; car tout cela ne peut parvenir à notre esprit que grace aux idées éternelles qui en contiennent les exemplaires et les lois.

Et, quand la contemplation du monde extérieur, quand les créatures nous parlent de Dieu, c'est qu'elles viennent réveiller en nous les idées primitives, les révélations intérieures qui y dorment; elles ne créent point l'idée, elle ne la donnent pas, elles viennent s'y refléter, car cette révélation divine. qui constitue notre pensée, c'est le miroir, où tour à tour viennent se montrer les formes des êtres créés. C'est le type sur lequel nous mesurons toutes les notions dont nous sommes susceptibles. C'est la conscience de chacun de nous, qui a ses racines dans la foi, et sa raison d'être dans la grace de Dieu. Le sentiment religieux existe donc au fond du cœur de chaque homme. Sans lui, même, l'homme ne serait rien, car c'est la base de l'existence. Il est l'ame tout entière. In Deo vivimus movemur et sumus, sublime parole qui renferme toute la guestion que nous traitons ici! C'est toujours dans les Écritures que les penseurs, que les philosophes devraient chercher la solution des difficultés qui les divisent. Hors de Dieu, nous ne sommes rien, nous retombons dans le néant; ne brisons donc pas le fil mystérieux qui nous attache à lui, ne faisons pas de suppositions impossibles. Ce n'est point par notre raison que

nous arrivons à croire. Enfants de Dieu, qui vivons, qui agissons, qui sommes en lui, proclamons donc, reconnaissons l'impuissance de notre raison. Inclinons-nous dans les sublimités, dans les illuminations de la foi.

Ah! nous admettons parfaitement que l'ame possède ces idées et que la raison ne s'en rende pas compte, que la réflexion ne les aient pas encore comparées. Cette révélation, c'est un écho dans l'ame; il faut qu'un bruit l'éveille, c'est une lumière, il faut que quelque chose la reflète.

Voilà, suivant nous, la source du sentiment religieux, identifié avec l'existence même. Foi de tous les hommes qui pensent, ce sentiment voilé par la chute originelle, soleil entouré de nuages chez un grand nombre, est le lien mystérieux, sensible mais incompréhensible, qui lie l'homme à son auteur et à la création. Sentiment en dehors duquel nul n'a le droit de dire: Je pense, donc je suis. Dans cette parole orgueilleuse de celui qui s'isole de son auteur, nous retrouvons toutes les aberrations, tous les désordres de l'intelligence et du cœur. C'est toujours la même folie qu'il commet quand il raisonne, ou qu'il péche en se séparant de son Dieu. C'est la négation de ce rapport, c'est l'oubli momentané de cette foi, qui précipitèrent le premier homme et l'humanité.

Maintenant que nous avons admis. l'idée de Dieu comme chose intuitive et qui se manifeste à l'ame en même temps que l'idée de l'existence, sans qu'on puisse affirmer l'une sans l'autre, nous allons raisonner s'il le faut et étudier, nous appuyant sur cette notion fondamentale, les raisons qui démontrent l'existence de Dieu:

L'existence de l'homme n'offre-t-elle pas à sa pensée de quoi l'éclairer sur les mystères qui la tourmentent? A-t-il en lui sa raison d'être? Evidemment non; car il n'est pas sûr de vivre un quart d'heure, et il a commencé d'exister. Est-elle dans ceux de son espèce? pas plus : car ses ancêtres, impuissante poussière, sont couchés dans la tombe, et les générations futures pourraient bien ne pas naître; et chaque individu de son es-

pèce est comme lui un être isolé et complet, absolument distinct de tout autre, et circonscrit dans les limites étroites de l'espace et du temps. S'il prétend exister par lui-même, tous les autres êtres pourront élever la même prétention; et il n'a pas celle de les avoir créés. Or, d'après cela, il y aurait dans le monde une multitude de causes premières limitées les unes par les autres; chose absurde, car une cause première est infinie dans tous les sens, et doit être par conséquent unique. Pourquoi d'ailleurs l'homme est-il sur cette terre plutôt que sur tout autre globe, et pourquoi ignore-t-il ce qui se passe aux autres points de l'univers? Evidemment il n'a pas en lui sa raison d'être?

Pourrait-il exister en vertu d'une puissance de la matière qu'il foule aux pieds, et au milieu de laquelle il vit? Mais l'existence humaine est une révolte continuelle contre les lois qui la régissent; tous les mouvements des corps sont une lutte contre les lois générales de la pesanteur et de l'inertie et tôt ou tard ces lois reprendront leur empire : les êtres vivants redeviendront matière brute, privée de sensibilité, de contractilité, propriétés qui n'appartiennent qu'à la matière organique. La matière ne peut pas créer, par sa force, des existences douées de propriétés qu'elle n'a pas, et qui sont même tellement déplacées en elle, qu'elle tend sans cesse à les annihiler, car la vie ou les propriétés vitales ne sont que l'effort d'une cause emprisonnée en elle, et qui tend a s'en dégager. Il y a donc en dehors d'elle une cause en vertu de laquelle tout existe, et cette cause est éternelle, immense, toute puissante; elle est immatérielle, car elle vaut mieux que l'homme, qui vaut mieux que la matière; elle contient tout, et tout procède d'elle.

La pensée qui constitue principalement l'homme est aussi une preuve de l'existence d'une cause en dehors de lui, car il a beau vouloir s'abaisser pour ne pas croire, il sent qu'il vaut mieux qu'un bloc de marbre, qu'il y a en lui quelque chose de plus; et ce quelque chose, la pensée, a des instants de profonds dédain pour la terre, de mépris pour ses chaînes, et de brûlants désirs d'indépendance de ses entraves. Elle s'élance hors de sa prison dans un monde qui n'a pas de limites, elle s'occupe de choses qui n'ont pas de dimensions. Qui donc l'a mise là, captive dans un corps qui lui pèse et qui obscurcit ses visions? Est-ce l'homme, être intelligent et libre; existant par soi, il se serait uni à un corps matériel, se serait donné des chaînes; il aurait associé deux natures si étrangement différentes? Dans quel but, car il devait avoir l'amour de son bonheur? Du reste, il n'en avait ni le droit ni le pouvoir. Il est réellement un être double, composé de deux substances parfaitement distinctes; l'ame et la matière. Cette dernière existait donc aussi indépendamment, en vertu d'un pouvoir au moins égal à celui qu'avait l'ame. De quel droit ces deux substances auraient-elles pu agir l'une sur l'autre?

Si l'homme existe par lui-même, nul ne niera que la pensée qui est la puissance humaine, ne soit l'être par excellence. Eh bien, qu'elle fasse donc la lumière au milieu des ténèbres; qu'elle dissipe les mystères qui s'offrent à chaque instant devant elle, qu'elle explique la naissance et la mort, l'union de l'ame et du corps, les lois qui gouvernent le monde; qu'elle dise l'essence des êtres. Qu'en un mot, elle fasse luire toute vérité, au lieu de n'en posséder qu'un lambeau.

S'il n'y a pas au-dessus de l'homme une cause toute-puissante, d'où vient qu'il ait l'idée du bien et du mal, règle souveraine de la conscience individuelle, que nul ne peut faire taire? Une conscience soumise à une règle, n'est ce pas là un ordre hiérarchique, et cette règle, est-ce l'homme qui se l'impose, est-ce lui qui l'a inventée? Non, elle est en dehors et au-dessus de lui : c'est le soleil de l'intelligence.

La vérité, qu'est-ce que c'est? Le moins suppose le plus, et l'homme n'en possède que des fragments, quelques rayons seulement arrivent à son œil. Il y a donc une vérité tout entière, un foyer que nous aspirons à connaître; toutes nos conquêtes intellectuelles en sont la preuve, notre ignorance

même en démontre l'existence. Toute vérité est donc au-dessus de nous , indépendamment de nous ; elle est immense , car elle est l'opposé de l'ignorance et de la négation. De toute nécessité il faut que nous arrivions , par la pensée , à un être qui ne soit infirme sous aucun rapport , pour concevoir qu'il existe en vertu de sa propre puissance.

Nous avons l'idée de l'ordre et nous l'admirons dans l'univers : or l'ordre demande un régulateur. Combien est immense, ô mon Dieu, l'aveuglement de celui qui ne lit pas votre nom dans ces pages de la nature où vous l'avez écrit pour tous en traits si lumineux! Nous n'avons pas besoin d'autres preuves de votre existence; il ne s'agit que de voir. Qui donc a suspendu ces globes qui roulent dans l'espace sans jamais se heurter et se confondre? Qui donc a fait le cours régulier des saisons, le soleil et la lumière, la terre et les eaux, et leurs innombrables habitants? Pauvres orgueilleux qui vous dites des sages, ignorans si pleins de suffisance, qui à cause de votre ignorance même vous éloignez de Dieu, ouvrez donc ce livre de l'univers, apprenez à y épeler les lettres de son nom : transportez-vous, par la pensée, sur une de ces sphères qui roulent aux confins de notre système planétaire, ou bien sur un de ces soleils qui brillent par milliers sur le manteau des nuits; agrandissez assez votre œil, et cherchez l'homme sur ce grain de sable que vous nommez la terre. Voyez cet atome imperceptible perdu dans les myriades de mondes que Dieu fait tourner, se draper impudemment dans son manteau de philosophe et nier l'existence divine. Ne prendrez-vous pas en pitié sa démence, n'implorerez-vous pas pour lui le seul Tout-Puissant aux yeux de qui tous ces mondes que vous voyez sont comme s'ils n'étaient pas, et qu'il pourrait balaver d'un souffle?

L'homme ne peut pas raisonnablement se refuser à l'évidence de cette vérité : il existe un Dieu ; il se passe en lui des phénomènes qui en sont la plus irréfragable démonstration. Il éprouve des sentiments , il a des idées et des instincts qui le portent sans cesse à reconnaître un maître souverain de ses destinées.

Voyez ce roi de la nature, ce maître du monde, car dans son orgueil il se nomme ainsi; de quoi donc est-il maître, qu'a-t-il en possession réelle? Tout ne lui est-il pas au contraire prêté, sa vie, la terre, le spectacle et l'usage des créatures? Il le sent bien, car à chaque instant il tremble que tout cela ne lui échappe. Il porte la mort dans son sein, à sa naissance elle est en germe dans ses organes; la plus petite lésion, le plus léger dérangement de l'organisme peuvent la produire.

Chaque jour le pousse au terme fatal, chaque instant qui s'éloigne l'en rapproche. Ainsi précipité, qu'il s'arrête donc sur la pente impitoyable; il faut qu'une puissance invincible le domine et l'entraîne, et courbé comme un roseau sous la crainte qu'elle lui inspire, il la redoute partout et à chaque instant. Le calme des nuits, qui devrait lui apporter un repos bienfaisant, est souvent rempli de terreurs; mille créations fantastiques se dessinent dans l'ombre, une foule de puissances occultes peuplent les solitudes de l'espace, et tous ces êtres en passant le font frissonner. Il n'ose faire un pas, il lui semble que des génies malfaisants l'environnent et l'épient; au moindre bruit, au moindre souffle, son sang se glace et d'horribles frissons le parcourent. D'où vient celà? C'est que l'homme sent bien qu'il y a hors de lui quelque chose de plus puissant que lui, que la raison ne peut approfondir, et contre lequel toutes ses facultés sont inutiles.

Mais le fantôme qui l'assiège sans cesse, c'est la mort qui le regarde, qui lui tend ses bras décharnés, et qui, heurtant ses os, lui fait entendre partout le froid cliquetis de la tombe. La mort, c'est le prêtre de l'éternité, qui lui jette à tout instant sa poussière au visage, et lui répète ces mots : « Souviens-toi que tu es poussière et que tu reviendras en poussière. » Les plus hardis sont effrayés : ceux qui ne veulent

croire à rien croient au moins à ce fantôme, et quoi qu'ils en disent, il leur montre du doigt l'éternité.

Les hommes que l'on nomme athées, redoutent la mort audelà de toute expression : ils en parlent sans cesse. S'ils la bravent en paroles, c'est qu'elle est là présente et les menace. Pour en parler, il faut bien qu'ils y pensent; s'ils voulaient découvrir leur cœur, on y verrait d'étranges frayeurs de ce qui doit arriver. Dans l'incertitude de leur destinée, ils sont comme un homme tenu à l'aide d'un fil sur un abîme, par quelqu'un dont ils ignorent les desseins.

C'est ainsi que la crainte de la mort et la certitude de sa venue forcent l'homme à croire en Dieu. N'a-t-il pas du reste en lui des instincts qu'il ne peut étouffer? L'horreur invincible de l'anéantissement domine son ame et lui révèle ses destinées. Quand il dépose dans le sépulcre les restes glacés de quelqu'un qu'il aimait, qu'il nous dise si la terre a tout reçu de l'être chéri qu'il pleure? Aurait-il le triste courage de le croire?

Quand les sauvages canadiennes suspendaient la tombe de leurs enfants aux branches des arbres pour qu'ils fussent mollement balancés par les vents, parce que, disaient-elles, la tombe est le berceau d'une autre vie; elles disaient une chose consolante et vraie. Non la tombe n'est pas muette, elle a de terribles mais aussi de doux enseignements; elle a des voix qui parlent à l'ame et qui s'adressent aux souvenirs pour les fortifier dans l'espérance de l'immortalité.

Vous qui ne voulez pas croire à un Dieu, à une autre vie, attendez que la mort, cette institutrice des hommes, ait frappé près de vous quelque tête chérie. Venez alors vous agenouiller sur le tombeau, et de ses profondeurs s'éleveront des voix qui vous parleront un sublime et mystérieux langage de souvenir, d'espérance et d'immortalité. Vous y verrez cette croix qui attache le ciel à la terre, et qui, comme un phare lumineux placé sur les limites du temps et de l'éternité, éclaire

de ses rayons consolateurs tout œil qui s'éteint, toute ame qui s'envole.

Voilà dans quelles pensées, dans quelles preuves la croyance à l'être suprême vient plonger ses racines.

Cette croyance a été celle de tous les temps et de tous les peuples, elle a pour elle le témoignage unanime de l'humanité. Si les hommes ont varié dans l'expression du culte, si même ils ont rendu à des créatures des honneurs divins, ils n'en conservaient pas moins l'idée d'un Dieu tout puissant, infini, immatériel. Cette vérité a été si bien démontrée qu'il est inutile de s'y arrêter ici; il n'y a qu'à du reste lire ce qu'ont écrit les savants et les sages de l'antiquité païenne. Socrate, Platon, Cicéron, etc. Des hommes de mauvaise foi, ou mal informés, ont prétendu, de nos jours, que certaines peuplades sauvages n'avaient aucune notion de la divinité; les voyageurs consciencieux et attentifs ont démenti ce fait. Mais quand bien même il serait vrai qu'en un coin perdu du monde il existat des êtres assez abrutis, assez déchus de la dignité d'hommes pour ne pas mettre leur chétive existence sous la protection d'un Dieu, que pourrait-il s'en suivre? Est-ce à pareille source que les athées iraient puiser des preuves contre nous? Cette hideuse anomalie humaine viendrait-elle leur donner gain de cause? Serait-ce assez que ces quelques voix discordantes dans le concert unanime des peuples!

Un profond penseur a dit qu'il n'y avait à nier l'existence d'un Dieu que ceux à qui il importait qu'il n'y en eût pas ; c'est une très-grande vérité. Quand on repousse l'idée de Dieu, e'est qu'on redoute sa justice : c'est la passion qui parle, et non pas la conviction intime ; on dit ce qu'on désire, car mieux vaut encore l'anéantissement que des peines éternelles. Quels sont donc, du reste, les athées dont les idées n'aient pas varié à ce sujet, qui aient vécu et qui soient morts dans leur système? Le nombre n'en est pas grand, car à moins

que Dieu veuille exercer de bien rudes vengeances, il envoie presque toujours sa lumière éclairer le déclin de la vie. Il fait taire la furie des passions, l'esprit s'incline, le cœur écoute, et le repentir fait descendre le pardon.

Ceux qui nient Dieu, ont une bien faible connaissance du cœur et des besoins de l'homme, ils sont bien ignorants de ce qui tient à l'essence de son ame.

S'il n'existe pas un Dieu, foyer de toute perfection, centre vers lequel doivent converger toute espérance, tout désir de bonheur, à quoi donc correspond le besoin d'être heureux, qui sans cesse assiége l'homme? Quelle que soit ici-bas sa position, quelque grandes que soient ses richesses, jamais cette soif insatiable qui le tourmente n'est apaisée. Interrogez la pourpre et la bure, l'ouvrier qui gagne péniblement son pain de tous les jours, l'homme de génie qui instruit ses semblables; nulle part vous ne rencontrerez un cœur content. L'ambition ronge le souverain, quelquefois il se prend à pleurer la vanité des grandeurs; le prolétaire, dévoué à la misère, convoite l'opulence qui l'éclabousse: partout des désirs, partout des convoitises.

Assemblage bizarre d'infirmités et de grandeur, de puissance et de faiblesse, l'homme, comme nous l'avons dit, offre en lui le spectacle des plus étonnantes contrariétés. Il sent qu'il vaut mieux que la matière, et cependant elle est la prison de son ame; il la dédaigne et la méprise, et cependant elle appesantit ses pensées et les fait retomber vers ce monde grossier. Il a en lui un désir immense de bonheur, et parmi les longs jours de sa vie, à peine compte-t-il quelques instants qui ne soient pas abreuvés d'amertume. Les besoins sans nombre auxquels il est assujetti, les maladies qui lui apportent la souffrance, les chagrins de toute sorte, les infirmités, la vieillesse et la mort sont autant de vautours qui durant sa vie ne lui donnent point de relâche, et à qui son cœur a été livré comme une proie. Si tout finit à la mort,

ou bien s'il n'y a pas un Dieu , qu'on explique donc tout ceci : qu'on dise cette dépendance de l'ame enchaînée à la matière et ses aspirations continuelles vers un monde meilleur ; ses idées d'indépendance, d'immortalité , de bonheur , et son abjection, sa misère et ses souffrances. Qu'on explique son ignorance et le désir immense de connaître qui la domine. Non , non , quoi que puissent faire les athées , ils n'enlèveront point au monde la croyance à un Dieu au scin duquel toutes ces étranges contradictions humaines auront un terme.

Une révélation d'en haut est donc venue éclairer l'ame humaine au seuil de l'existence; la voila donc illuminée de croyances intuitives, et possédée d'entraînements suprêmes vers le bonheur, sa tendance inaliénable. Peu à peu les manifestations de ce trésor intérieur vont avoir lieu; peu à peu cet airain qui possède le son va retentir au contact de tous les êtres.

La parole, cette forme conventionnelle de la pensée intuitive va traduire les choses senties au dedans, et les premiers mots qui vont se faire entendre, seront des mots sublimes, ceux qui renferment des idées qui alimenteront toute la vie le cœur et la raison. Ce seront des noms pour les plus grands amours de l'homme, pour les plus saints de ses devoirs. Père, mère et Dieu, double formule de l'ame, saluant à la fois sa double origine, et son but, exprimant dès le seuil de la vie ce en quoi toutes ses pensées devront se résumer. Ces paroles, c'est la mère, il est vrai, qui les a dites auprès du berceau, mais elles ne sont répétées par l'enfant, que quand elles expriment des choses conçues, que quand il a déjà besoin d'attacher un signe à ce qu'il aime, de représenter au dehors ce qu'il sent. C'est l'idée qui s'éveille, qui grandit, qui s'épand. Si cette jeune ame n'avait pas la puissance du regard, suivraitelle celui de la mère qui montre les cieux. Est-ce qu'une faible femme, qui sent bien plus qu'elle ne comprend, pourrait

faire descendre dans l'ame de si sublimes idées, de si hautes notions. En vertu de quel sacerdoce, de quelle puissance créatrice, car il faudrait cela? Non, elle est la voix qui parle, et l'enfant l'écho qui répond. Elle met devant les yeux la glace, où il voit les rayons de la lumière qu'il a en lui.

Plus tard, quand cette jeune ame expansive et ardente, s'élance au dehors d'elle-même, partout elle rencontre quelque rayon divin, d'existence, de beauté, de bonté, épanché d'en haut, qui se confond aussitôt avec des rayons semblables qu'elle a en elle. Toutes ces étincelles, envolées du même foyer, elle les réunit, et, se repliant sur elle-même, cherchant le secret de tous ces merveilles, elle trouve, inscrit en lettres révélées, le nom de Dieu dans sa conscience.

Qui donc, se reportant aux jours de son enfance, ne voit pas dans sa mémoire cet instant consécrateur, où l'ame, dépliant ses ailes comme un jeune aiglon, se mit à regarder les cieux, s'envola demander aux astres qui les avait mis là, qui les soutenait ainsi suspendus? Chacun de nous se rappelle combien furent profondes les premières émotions suscitées par la vue de la nature. Rien n'est sublime comme les recueil-lements de l'enfance, comme ses visions d'un autre monde, et lucide comme ses contemplations extatiques. C'est alors que toutes ces pensées, que nous avons signalées au commencement des généralités de cet article, viennent impressionner l'ame, et que la révélation primitive, élargissant l'intelligence, lui permet de reçevoir, en elle, tout ce qui dans l'univers parle de Dieu et le glorifie.

C'est ainsi que l'homme est vraiment le prêtre de la création, le ministre, chargé de recueillir et de porter à Dieu toutes ses harmonies. Malheur à ceux qui renoncent à cette mission sublime, qui laissent les passions jeter un voile de mort sur ces clartés innées que la grace divine nous a dispensées avec profusion.

Si toute ame qui vient en ce monde a dans son essence le

désir immense du bonheur qui lui révèle le sentiment religieux inné en elle; il est une multitude de causes qui viennent modifier cette tendance. Les différences organiques, celles d'éducation, l'influence des personnes avec lesquelles on vit, la pratique de la morale ou l'inobservation de ses lois, sont de puissants modificateurs des croyances humaines.

L'homme doué d'une constitution énergique; d'une grande force d'organisation, chez lequel tous les phénomènes de la vie s'accomplissent largement et sans obstacles, est souvent porté à croire à sa puissance absolue. Rien au-dedans ne lui manifestant sa faiblesse, il oublie dans les illusions de la santé, que le principe de touté existence est en dehors de lui. Dans la jouissance d'un présent qu'aucune menace n'effraie, il ne songe pas à l'avenir et aux terribles mystères qui sont au principe et à la fin de sa vie.

Celui au contraire qui n'a qu'une organisation sinon débile du moins dépourvue de cette luxueuse vitalité, est plus porté à réfléchir. Pénétré de son insuffisance et de sa faiblesse, il se demande qui l'a fait, d'où il vient, et quelle est sa destinée? Il sait que peu de chose peut le priver de la vie et le jeter tout à coup au-delà des limites du monde. Il sent la terre manquer sous ses pieds, comprend la nullité des choses humaines, et cherche ailleurs un but à ses pensées, à ses désirs; faible, il a recours au principe de la force; éphémère ici-bas, il plonge un regard d'espérance dans l'immensité; eréature incapable de trouver en soi le bonheur, il se jette dans le sein de Dieu, qui a des espoirs pour toutes les aspirations de l'ame, et des satisfactions pour tous les élans du cœur.

C'est surtout quand l'homme est soumis aux atteintes de la maladie, quand il voit l'existence lui échapper, qu'il est porté à se réfugier dans les hautes promesses du sentiment religieux. Les souffrances morales, les malheurs de toute sorte, l'amènent aussi yers ce but.

Bien souvent il arrive que l'éducation qu'on donne aux jeunes gens comprime, étouffe presque entièrement le sentiment religieux. Les saintes croyances dont leur mère imprégna leur enfance s'envolent quelquesois dès que leur raison commence à se développer. Comment pourrait-il en être autrement : l'enfant entend son père se moquer des choses que sa mère respecte ; ainsi plus tard les maîtres chargés de l'instruire tourneront peut-être en dérision les leçons du catéchisme. Tiraillé et comme partagé entre sa foi et les entrainements funestes de l'exemple, sollicité d'abord par l'amourpropre, plus tard par d'autres passions plus impérieuses encore, il finira par succomber. Ceux qui contribuent ainsi à sa chute mentent à leurs convictions ; mais l'enfant le sait-il? Comment peut-il se désier de ceux qui sont chargés par la nature, par ses parents, par l'état, de l'instruire et de le diriger dans le bien ?

Plus tard, lancé au milieu du monde, il y trouve de jeunes amis déjà égarés, plus avancés que lui dans l'impiété; il se fait un faux point d'honneur de les imiter, et pour cela il n'a qu'à suivre la pente de ses passions, il n'a qu'à se laisser entraîner au vent qui souffle de son cœur. Sa vie tout entière se flétrira; son ame, comme une plante privée d'air, languira dans l'aridité du doute et de l'irréligion.

Malheur à ceux qu'égarent ainsi les funestes exemples, les enseignements mensongers, et qui suivent les aberrations du rationalisme; ils ont des désirs sans espoir, une vie sans but; ils auront peut-être une mort sans consolations.

L'homme a pourtant grand besoin d'aimer Dieu, et la voix du philosophe auquel la vérité arrachait cet aveu :

« Si Dieu n'existait pas , il faudrait l'inventer. » (Voltaire.) ne sera probablement pas suspecte. Pas plus celle de cet autre philosophe dont le cœur était si noble et si aimant, et la raison si paradoxale: « De combien de douceurs n'est pas privé celui à qui la religion manque? Quel sentiment peut le consoler dans ses peines? Quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret? Quelle voix peut parler au fond de son ame? Quel

prix peut-il attendre de sa vertu? Comment doit-il envisager la mort?» Quels aveux, et quel homme que Jean-Jacques, si sa raison orgueilleuse et indocile ne fût pas venue à chaque instant étouffer les religieux et tendres élans de son cœur!

Oui, la terre a bien besoin d'un Dieu, oui l'homme a besoin de mettre sa vie sous sa protection, ses espoirs et son avenir dans ses promesses; car la vie n'est point ce qu'il espère, et les tristes réalités qu'il y trouve ne répondent ni à ses désirs ni à ses espérances. Il ne tarde pas à savoir qu'en toute chose d'ici-bas il n'y a que des mécomptes, des regrets et des larmes. Tout passe devant lui comme un torrent, et lui échappe. On dirait qu'il assiste seulement au spectacle des vanités de la terre pour les apprécier à leur valeur réelle.

C'est alors qu'il a besoin de comprendre que les créatures ne sont rien pour sa félicité, et qu'il remonte naturellement à la source d'où toute félicité découle. Il sent qu'en Dieu il n'y a point d'insuffisance, qu'il y peut trouver un aliment pour toutes les affections, pour tous les amours de son cœur.

C'est là que sont les consolations réelles, parce qu'elles donnent des motifs raisonnables à l'indifférence des choses terrestres. Les promesses de l'autre vie sont si belles, que rien ne peut entrer en comparaison avec elles; devant elles les plus grands malheurs, les peines les plus cuisantes, semblent un néant; c'est un nuage léger qui passe.

Rien n'est sublime comme la résignation que le sentiment religieux inspire. Comment abattre une ame pénétrée de l'amour de Dieu, à qui elle offre avec joie ses afflictions et ses larmes. Elle considère que la vie est un état de transition, après lequel seront comblés les vides de l'intelligence, et où l'infini sera sa nourriture.

N'est-ce pas ce sentiment consolateur qui vient sécher les pleurs des malheureux? N'est-ce pas en Dieu qu'espèrent ceux qui souffrent? Ceux que la faim déchire, ceux que la calomnie déshonoré, ceux qui sont malades, quel autre refuge ont-ils dans leurs douleurs? N'est-ce pas cette idée d'un Dieu, endormie dans l'ame, qui se réveille à l'instant solennel de la mort, et qui brille, aux yeux de l'agonisant, comme un phare au seuil de l'éternité? L'homme peut-il croire alors à l'anéantissement.

Quoi! tous ces êtres chéris qui environnent sa couche en pleurant, ces enfants qui demandent qu'il les bénisse, cette épouse éplorée, ces amis consternés, il va les quitter à jamais, sans espérance de les retrouver! Lui, vivant, qui les voit encore autour de lui, dans peu de temps il ne serait qu'un cadavre, pitoyable objet de cérémonies sans but, de regrets inutiles, de prières frivoles! Laissez travailler les vers et la putréfaction, et cet homme, qui vit, qui pense, qui aime, tout entier livré au tombeau, ne sera plus qu'un monceau de quelque chose qui se mèlera à la terre et qu'on ne reconnaîtra plus. Un peu de poussière, et pas d'ame!

Ah! nous devons le dire, nous qui voyons tous les jours ce sublime et terrible spectacle de la mort, nous trouvons peu de ces aveuglements. Presque toujours l'idée d'un Dieu adoucit, pour les mourants, l'horreur du trépas, et éclaire l'obscurité de ce terrible passage.

Rien n'est calme comme la souffrance que Dieu vient consoler. C'est le lieu de le dire, parce que c'est une vérité que nous avons vue. Jamais les secours de la religion, administrés avec intelligence, ne produisent d'effets fâcheux sur les malades. La plupart, au contraire, éprouvent, après les avoir reçus, un bien-être de l'ame, une satisfaction douce, dont le corps reçoit l'influence.

Les médecins qui ferment la porte au prêtre, qui arrachent à l'agonie ses consolations, qui se font ainsi les arbitres de nos dernières intentions et de notre éternité, sont des infâmes plus coupables que ceux qui assassinent, ou de fanatiques insensés indignes des hautes fonctions qu'ils exercent. Nous comprenons l'impiété, qui statue pour son compte, mais notre ame se ré-

volte à l'idée de l'attentat d'un homme qui fait subir au mourant les conséquences de sa propre incrédulité.

Quelle différence de ces dogmes à ceux qui proclament l'anéantissement, doctrine désolante qui enveloppe d'un suaire l'homme encore vivant, qui glace dans le cœur les pensées d'avenir, et fait mourir l'espérance au seuil du tombeau! Sans le sentiment religieux, que deviendraient les ames meurtries par les passions? Les malheureux abandonnés, qui n'ont pas d'amis sur la terre; ceux que la calomnie sépare, comme des lépreux, du troupeau social? N'est-il pas la part des infortunés de toutes sortes qui sont destinés à vider ici-bas le calice des amertumes, et à éprouver toutes les agonies de l'esprit et du corps?

Le sentiment religieux mène nécessairement à l'amour de Dieu et à la pratique des devoirs qu'il impose. Cet amour produit ici-bas tous les miracles de la charité. Nous renvoyons le lecteur à cet article. Nous dirons seulement ici, quant à ses effets généraux, qu'il s'adresse à tous les besoins de l'homme, qu'il a des remèdes pour toutes ses souffrances, des conseils pour toutes ses passions, des pardons pour toutes ses fautes. Il est la sauve-garde des sociétés, car il a ses racines dans la conscience et dans la vérité immuable, tandis que la loi n'est établie bien souvent que d'après des conventions humaines, et fondée sur des besoins transitoires. Sans lui, l'homme ne se regarderait obligé par elle que dans les bornes de l'intérêt personnel; il n'aurait pas d'autres raisons de s'y soumettre, et il l'éluderait sans hésiter quand il pourrait se soustraire à ses vindictes.

La loi n'atteint que les crimes patents, que les coupables qu'on a pu découvrir; le sentiment religieux poursuit les fautes dans l'intimité de la conscience; il montre au coupable un juge qui le regarde sans cesse, qui sonde les pensées, qui voit dans l'ombre et qui punit sans erreur. Si le sentiment religieux, si la religion, qui en est l'expression, étaient détruits dans le cœur de l'homme, la terre serait bientôt envahie par

des crimes de toutes sortes, et les sociétés ne pourraient subsister. Il n'y a pas de gouvernement, pas de société possibles chez un peuple d'athées.

FANATISME. — Les passions humaines abusent de tout, et l'abus des meilleures choses produit les plus grands désordres. Le sentiment religieux exploité par les passions produit le fanatisme, que nous définierons le zèle aveugle pour la religion, ou l'effet d'une fausse conscience, qui abuse de la religion et l'asservit au déréglement des passions.

Autant le sentiment religieux est aimé de Dieu et digne des respects du genre humain, autant le fanatisme qui le remplace bien souvent, mérite la haine des cieux et de la terre. Ce vice enchaîne les peuples, les abrutit et les tue.

Nous ne sommes point de ceux qui veulent nier les effets déplorables de ce vice; la vraie religion n'a point peur de ces aveux, ils sont une accusation qu'elle fulmine la première contre ceux qui se sont servis de son nom pour commettre leurs atrocités. Sa morale tout entière, les préceptes de son divin fondateur, flétrissent ce vice destructeur de toute civilisation, de toute justice, de toute humanité.

De tous temps le fanatisme a régné dans le monde : il présidait aux monstruosités religieuses de l'antiquité qui nous glacent encore d'épouvante; il immolait partout des victimes humaines, et notre sol est encore couvert des autels sanguinaires où les druides faisaient couler le sang de nos pères. A Carthage, il y avait une statue de Saturne toujours embrasée; on y attachait de jeunes enfants pour plaire à ce Dieu, qui avait, dit-on, dévoré les siens. A Mexico, sur les autels de Witziliputzili, le paganisme ordonnait encore, sous

Montézuma, tel sacrifice où trente mille victimes perdaient la vic.

En tous lieux le fanatisme immola ceux dont il réprouvait les croyances : Socrate fut mis à mort par celui de ses concitoyens ; celui des Juifs arrosa d'un sang divin la montagne du Calvaire; celui des persécuteurs des Chrétiens fit périr plus de quinze millions de martyrs.

Toutes les sectes, toutes les hérésies, toutes les religions ont eu leurs fanatiques. Le Mahométisme a coûté la vie à trois millions d'hommes, égorgés en vue de prosélytisme; Mahomet avait dit : « Je laisse mon Evangile aux croyants pour convertir les infidèles, et mon épée pour les exterminer. » On voit par là que le fanatisme est dans la religion même, il en est un commandement.

Le catholicisme a eu ses fanatiques aussi, qui oubliant les préceptes de leur divin maître, inondèrent à bien des reprises les provinces du monde chrétien d'un sang que la morale évangélique leur défendait de répandre.

Certes, nous sommes les premiers à le dire, le fanatisme, chez nous comme partout, a commis bien des crimes, bien des attentats; mais nous prétendons aussi que les reproches qu'on lui adresse à cet égard sont exagérés de beaucoup. Bien souvent les massacres, les persécutions, les assassinats judiciaires qu'onlui impute, ont été commis dans un but politique ou de vengeances particulières, par des hommes qui se servaient du prétexte de la religion. Il est un grand nombre de ces forfaits qui salissent les pages de l'histoire, auxquels, quoi qu'on ait dit, le vice dont nous parlons a été complètement étranger.

Il est hors de doute, et les auteurs protestants eux-mêmes ont été les premiers à le reconnaître, que l'horrible assassinat du Nouveau-Monde n'a eu pour cause que l'insatiable cupidité des conquérants. Certainement il y avait des prêtres parmi ces dévastateurs, parmi ces tigres altérés de sang, mais parlaient-ils le langage de la religion, ceux-là? N'avait-elle pas au contraire dans Las Casas, ce sublime et saint apôtre, la personnification vivante de sa morale et de ses enseignements? N'allait-elle pas, par sa bouche, faire entendre les plus énergiques protestations aux puissances d'alors; n'allait-elle pas effrayer de ses menaces les égorgeurs et s'interposer entre la victime et l'assassin.

La Providence, du reste, a donné à cette question une éclatante solution; elle a puni qui méritait l'être. Dieu se retire des peuples qui assassinent les peuples. L'Espagne, autrefois si florissante, aujourd'hui si abaissée, si dégradée, subit sa peine pour tant de sang répandu. Ses guerres civiles incessantes, ses assassinats entre citoyens, son fanatisme inintelligent et dégradé; au-dessus de tout cela, sa race abâtardie de souverains, qui a tout pollué, ne sont-ce pas là des châtiments d'en haut?

La Saint-Barthélemy elle-même, est-elle bien imputable au fanatisme religieux? N'est-elle point plutôt le résultat d'une combinaison politique et de passions personnelles! Beaucoup d'auteurs le soutiennent, et dernièrement nous avons entendu un jeune orateur de grand talent et de haute espérance, M. de Faloux, se faire, au sein du congrès scientifique de France, le brillant défenseur de cette opinion.

Bien des hommes qui se prétendent philosophes, ont pris à tâche d'attaquer la religion par les reproches de fanatisme qu'ils lui adressent; ils se servent de ce mot pour effrayer tous ceux qui croient à Dieu, et principalement ceux qui se soumettent aux dogmes et aux pratiques du catholicisme.

Celui qui va prier dans un temple, qui suit une procession, qui accomplit le plus simple des devoirs du Chrétien, ils le nomment fanatique. Quand ils écrivent sur ce vice, où vont-ils en chercher des exemples? Toujours dans le Catholicisme. Il est le point de mire de toutes leurs attaques, le but de toutes leurs déclamations furibondes. D'où vient cela? C'est

qu'ils savent bien que là est la plus puissante des croyances, celle qui plonge ses racines dans la divinité même, celle en un mot qui est le mieux faite pour gouverner les hommes. Jamais on ne les voit s'attaquèr aux sectes dissidentes, ils comprennent qu'elles tomberont d'elles-mêmes, qu'elles se détruiront de leurs propres mains.

Ils laissent tranquilles le Protestantisme et ses sectes innombrables; ils ne disent rien des Chrétiens grecs, des Mahométants; ils ne décochent point leurs flèches acérées contre les réveurs qui se posent en Messies parmi nous, et qui tour à tour viennent donner au monde le spectacle de leur folie et de l'inanité de leurs doctrines. Ils sont au contraire frères de tous ces nouveaux prophètes; ils tendent la main aux Saint-Simoniens, aux Phalanstériens; ils sont les prôneurs de l'abbé Châtel; ils appellent sous leurs drapeaux quiconque a une pierre ou de la boue à jeter dans le champ de la vraie religion.

Ils l'attaquent sans cesse par tous les moyens, même les plus honteux, le mensonge et le scandale. Comme ces requins voraces qui suivent les navires pour dévorer les immondices qu'on jette à la mer, ils suivent le vaisseau de l'Église; et s'il rejette de son sein quelque impureté, s'il livre aux flots quelque pestiféré, ils s'en emparent, car ils sont là pour ramasser tout ce qui tombe, et tant qu'il reste un lambeau de cette proie infecte, ils le lancent et le reprennent pour le lancer encore contre le vaisseau glorieux qui poursuit sa course vers l'éternité, sans s'inquiéter des ordures qui flottent dans son sillage.

Fanatisme! C'est le mot de ralliement des ennemis de la religion, c'est le thème éternel, le cannevas de toutes leurs déclamations, l'épithète ridicule qu'ils prodiguent à tort et à travers à tous ceux qui ne pensent pas comme eux; avec la plus insigne mauvaise foi, ils confondent sans cesse la religion avec l'abus; ils lui attribuent ce qui ne provient que des pastions, et lui font un crime du crime de ses enfants coupables, qu'elle est la première à condamner.

Mais cette rage aveugle qui les emporte, qui les rend injustes, intolérants et absurdes, qu'est-ce donc, si ce n'est un fanatisme d'un autre genre? C'est lui qui faisait à Nantes les noyades de prêtres, qui les assassinait à Paris dans les prisons, qui les chassait partout de leurs églises, pour les envoyer à l'échafaud ou en exil, et violentait les consciences de tout un peuple.

Oui, toutes les croyances ont eu des fanatiques; vous en êtes la déplorable preuve, et nous avions besoin, tout en stygmatisant les abus coupables de l'esprit religieux exploité par les passions humaines, de stygmatiser aussi le fanatisme de l'irréligion. Quant à choisir entre les deux, pour l'honneur et pour le bien de l'humanité, nous préférerions le premier; et les motifs de notre préférence, nous les copions dans Rousseau. Nous voulons laisser cet écrivain les dire lui-même, malgré sa tendance à ne vous faire entendre la vérité qu'à demi, en raison de ses sympathies philosophiques.

« Le fanatisme, quoique sanguinaire et cruel, est pourtant une passion grande et forte, qui élève le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, et qu'il ne faut que mieux diriger, pour en tirer les plus sublimes vertus, au lieu que l'irréligion, et en général l'esprit raisonneur et philosophique, attache à la vie, effémine, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du moi humain, et sape ainsi à petit bruit les vrais fondements de toute société. » Plus loin : « L'indifférence philosophique ressemble à la tranquillité de l'état sous le despotisme : c'est la tranquillité de la mort; elle est plus destructive que la guerre même. »

Quant à nous, nous maudissons tous les fanatismes; les paroles que prononçait saint Bernard: Fides suadenda, non imperanda; » « La foi doit être persuadée et non pas commandée », doivent être la devise de toute liberté, de tout pouvoir.

Le fanatisme est l'arme la plus redoutable du despotisme,

à qui il inspire de violenter les consciences, de tuer pour convertir et souvent sous prétexte de convertir. Il est maudit par la vraie religion, qu'il tend à déshonorer, en la faisant servir de prétexte aux inquisiteurs et aux bourreaux. Elle anathématise ceux qui se servent d'elle pour commettre ainsi des crimes, se voile la face de douleur en ces jours de deuil et de malédiction, et Dieu garde ses vengeances contre les audacieux qui méprisent ses commandements, et qui font de la loi d'amour et de fraternité qu'il a donnée aux hommes une loi de haine et de sang.

Nous allons maintenant jeter un coup-d'œil sur le sentiment religieux dans ses rapports avec les civilisations.

Il est évident pour quiconque réfléchit, que lorsque Dieu créa l'homme, eut lieu une révélation intime immédiate, et que ce dernier connut, autant que son intelligence bornée le lui permettait, et son auteur et la nature des rapports qui lient la créature à Dieu. Cette révélation nécessaire dut se transmettre de générations en générations, et tant qu'elle resta pure, elle conduisit, parce qu'elle était la règle émanée de Dieu même, l'humanité dans les voies les plus convenables à son bonheur ici-bas. Nous allons suivre, à l'aide de l'histoire, la marche du genre humain à travers les siècles, et nous pourrons nous convaincre que toujours le flambeau de la foi et de la révélation a été à la tête de la civilisation et des progrès.

La première histoire que nous rencontrons, est la Bible; c'est le livre le plus ancien que nous possédions. Ceux que l'antiquité nous a laissés, sont remplis de fables absurdes et d'obscurités sans nombre; aucun n'a la prétention de dire à l'homme qui l'a fait, depuis combien de temps il existe sur la terre, et quelle a été la marche de l'humanité dans les premiers siècles de son existence. La Bible seule

raconte la création dans des termes dont le sublime est tel, que jamais langue humaine n'aurait pu v atteindre. La Genèse nous donne de Dieu et de sa puissance de si majestueuses et de si véritables notions que jamais la raison livrée à ellemême n'a pu rien dire qui approchât de cette narration. Point d'hypothèses ni de doutes, l'auteur est sûr de son fait; il ne craint point les contradictions, il dit brièvement ce qu'il sait. Qui donc oscrait lui jeter un démenti, est-ce la science humaine? Mais dans tout ce qu'elle a pu démontrer, elle a prouvé les assertions de Moïse. Le monde existe depuis 6,000 ans : il y a eu un déluge universel : l'Asie a été le berceau du genre humain : l'homme a été créé supérieur aux animaux ; il a une ame qui est un souffle de Dieu; elle est complètement différente du corps. Demandez aux sayants si tout cela n'est pas vrai, et dites-nous quel autre livre a raconté ces choses.

Jusqu'à la vocation d'Abraham, à part quelques grands événements, la Genèse nous donne seulement la filiation des patriarches. Quel livre que celui qui sait les noms de tous les ancêtres de l'humanité! Arrivé là, l'écrivain fait vraiment de l'histoire : il aborde tous les faits, tous les détails : son livre est le seul qui n'ait pas de lacune, et l'on suit l'existence du peuple dont il parle à travers toutes les incertitudes des histoires des autres nations; l'on sait ce que ce peuple a fait, ce qu'il a été, lui qui s'est si peu mêlé aux événements du monde, qui a vécu relégué dans un coin peu important de l'Asie, tandis que l'on perd la trace des grandes nations qui ont successivement dominé sur le globe, et au sein desquelles se sont accomplis les événements les plus importants.

De toutes parts la race humaine débordant de l'Asie, son berceau, envahissait l'univers. Les enfants des hommes, en se séparant les uns des autres, préoccupés des soins matériels, aveuglés par leurs passions, avaient perdu la tradition de leurs ancêtres; ils avaient oublié Dieu, et les ténèbres de l'idolàtrie se répandaient en tous lieux. L'humanité, abusant de sa liberté, allait s'enfoncer dans une nuit profonde; Dieu appela à lui Abraham, homme juste qui avait gardé ses croyances, il le choisit pour être le père de son peuple. Il lui promit une postérité nombreuse, qui garderait le dépôt de ses commandements et des saines croyances. Plus tard sortirait d'elle le sauveur d'Israël.

Ces promesses ont-elles été remplies? Le peuple juif s'est-il abîmé dans les tempêtes des nations? Où sont ces Égyptiens si vantés, ces Assyriens si puissants, Ninive, Thèbes aux cent portes, Babylone la superbe? Ils ont disparu du monde comme une herbe desséchée. Où sont leurs histoires, les monuments de leur civilisation? Où donc sont allés s'évanouir tant de puissance et tant de grandeur? Ils avaient pourtant, au point de vue matériel, bien des éléments d'existence; pourquoi donc ont-ils été anéantis? Pourquoi la barbarie est-elle venue s'asscoir sur le trône des Sémiramis et des Cyrus? Pourquoi toutes ces races si florissantes, sont-elles devenues, au bout de quelques siècles, des races sans nom sur la terre? Pourquoi ce mélange qui a tout effacé, hommes et choses?

C'est que la durée des peuples n'est pas seulement dans leurs armées, elle est dans leurs croyances et dans leur morale.

Quand toutes les grandes civilisations primitives furent tombées, que l'orgueil humain eût éprouvé la plus humiliante défaite; lorsque l'Égypte elle-même, seule debout au milieu de tant de ruines, était sur le point de tomber aussi, tant sa corruption était profonde, son idolâtrie stupide et abjecte, Dieu permit à la raison de se relever encore dans les sociétés grecque et romaine. Il voulait lui laisser voir une dernière fois ce qu'elle était capable de produire par elle-même.

Les Grecs sentirent que la force guerrière ne suffisait pas pour conserver les peuples : ils cherchèrent des éléments de durée hors du monde matériel, se firent une civilisation des arts, une littérature, une philosophie. C'est le plus noble effort que la raison ait jamais accompli. Aussi l'éclat de la Grèce fut-il immense, et ses titres sont-ils réels à l'admiration, à la reconnaissance de la postérité, héritière de ses chefsd'œuvre. Ce peuple, qui adorait pour la forme des dieux de marbre et des passions personnifiées, avait dans ses croyances des idées psycologiques d'où découlèrent quelques principes d'une morale plus saine que celle des autres nations, et Dieu. pour récompense, lui donna l'empire de l'Asie. Il alla prouver à ces Persans, si dégradés, que la puissance est dans l'esprit, et non pas dans la force. Ses philosophes édifièrent des systèmes sans nombre ; quelques-uns donnèrent de la divinité des notions assez précises, mais comme ils ne possédaient que des lambeaux de vérité, leur voix resta sans écho. Leurs écoles n'eurent que quelques disciples qui ne tardèrent pas à se disperser.

Malgré ses hautes lumières, la Grèce ne possédait pas une somme de vérités assez grande pour maintenir la stabilité dans ses institutions. Il y avait, du reste, en elle, des éléments nombreux de décadence. Toutes les jouissances matérielles étaient divinisées, et le peuple trouvait l'excuse de ses passions dans les exemples de ses dieux. A Sparte, on faisait mourir les enfants mal conformés, on faisait danser les jeunes filles nues devant le peuple assemblé, on exerçait les jeunes gens à voler. Dans toutes les républiques de la Grèce, l'esclavage existait; dans quelques-unes, les maîtres avaient droit de vie et de mort sur leurs esclaves. Thèbes obéit longtemps à des princes couverts de crimes. Alexandre se proclama dieu. Aristide-le-Juste fut banni. Socrate fut condamné au poison.

La poésie, la littérature, toutes les sciences, étaient à leur plus haut degré de perfection possible. La psycologie jetait même, dans quelques écoles, d'assez lumineuses clartés; mais la morale pratique ne répondait point à ces notions, et l'humanité, sous ce rapport, se dégradait de plus en plus.

L'épreuve était suffisante : ce peuple dut donc disparaître pour faire place à une autre puissance.

Dieu avait voulu donner aux Grecs toutes les vanités de l'intelligence; il nourrissait à l'écart une ville et un peuple qui devaient, tout en s'appropriant l'héritage intellectuel de cette nation, éblouir l'univers des plus vives splendeurs de la gloire militaire. Les Romains, ces enfants de la force, nés dans des cavernes de brigands, avaient une double mission: celle de faire voir au monde que les conquêtes et les victoires ne font pas le bonheur des peuples, et de les préparer à recevoir son libérateur.

Cet empire romain, que nous admirons tant, qui nous frappe si vivement par le côté brillant des victoires, voyons ce qu'il était au fond. Son premier souverain assassine son frère; il enlève, à l'aide d'une indigne violence, les femmes d'un peuple voisin. Son premier consul fait lui-même décapiter ses deux enfants. Virginius tue sa fille en plein forum. Caton, l'un de ses sages, prête sa femme à un de ses amis, et la reprend ensuite; il décide qu'il vaut mieux tuer un vieil esclave que de le garder. Les dames romaines vont, au cirque, voir jeter des esclaves aux bêtes féroces. Des gladiateurs s'entregorgent pour les plaisirs de ce peuple-roi. Des milliers de combattants périssent pour lui donner le spectacle d'une bataille. Un empereur nourrit ses murènes avec de la chair humaine. Un autre assassine sa famille, fait brûler des hommes en guise de torches pour éclairer ses jardins, et se promène sur un char trainé par des femmes nues.

Une nation aussi avilie méritait bien que Caligula fit son cheval consul, et que tous les monstres qui déshonorèrent la pourpre fussent mis par le sénat au rang des dieux.

Voilà quelle civilisation la raison humaine avait produit pour couronner son œuvre. Ainsi, Dieu avait d'abord permis aux hommes de fonder les grands empires de l'Asie, des villes

65

florissantes. Il fait tout disparaître, pour prouver que rien ne peut durer hors de lui. La Grèce règne par l'intelligence, les Romains se précipitent sur elle et la détruisent; il règnent, eux, par la force; ils sont la dernière expression de la puissance de l'homme. Mais trop d'éléments corrupteurs fermentent dans cette société; la morale y est un nom, les sentiments nobles, qui sont la sauve garde des nations, n'existent plus. Une dissolution est imminente. Des peuples barbares envahissent de tous côtés l'empire romain; ils menacent de plonger de nouveau le monde dans la nuit de l'ignorance.

Dieu va-t-il une seconde fois effacer du monde jusqu'à la trace de ces civilisations? Est-ce que, durant 4,000 ans, les hommes n'ont pas fait une assez haute expérience de leur insuffisance à fonder quoi que ce soit de durable? Ne sont-il pas assez brisés dans leur orgueil? Qu'ont-ils amélioré? Les arts, les sciences, sans doute, ont fait des progrès, mais l'humanité s'est dépravée. Faut-il la laisser encore recommencer son œuvre, pour qu'elle parcoure le même cercle d'antagonismes, de vanités brillantes, d'erreurs absurdes et d'immoralités honteuses?

Pendant ce temps-là, le peuple juif restait debout à l'abri du sentiment religieux et des commandements divins. C'est là qu'était l'avenir du monde. Lui seul possédait son histoire depuis les commençements, lui seul connaissait et adorait le vrai Dieu. Il avait ses commandements écrits dans des livres sublimes que ni Homère ni Virgile n'avaient pu égaler en beauté. Ses connaissances étaient supérieures à tout ce que la philosophie avait pu enseigner aux hommes. Socrate n'eut été qu'un ignorant à côté d'un prêtre hébreu. C'était ce peuple qui possédait les principes qui font la durée des nations et qui devaient les amener toutes à une civilisation réelle. Et tandis que Dieu abimait les dominations qui n'avaient en partage que les éléments humains, il conservait le peuple juif privé de ces mêmes éléments, et en dépit de l'action dissolvante des antagonismes qui le bouleversaient.

A son berceau, c'est l'Égypte qui lutte contre lui, qui le réduit en esclavage, qui l'abreuve de misères, qui fait massacrer tous ses nouveaux-nés. Il sort triomphant de cette lutte. Quarante ans il est errant dans les déserts, sans cités, sans patrie : et c'est là qu'il recoit sa loi, sa constitution ; c'est là qu'il remplace la tradition par la parole écrite. Fut-il jamais au monde un peuple plus indocile, plus difficile à gouverner, plus enclin à la révolte et au changement, plus ignorant de ses intérêts véritables? Qui donc l'a conservé? Ce n'est pas sa puissance; comme nation il était peu de choses. Il fut plusieurs fois la proie des conquérants; sa capitale fut prise, ravagée, renversée de fond en comble, son temple mis au niveau du sol. Les Babyloniens voulurent le tuer comme nation, et le transportèrent en exil, le disséminèrent. Près d'un siècle il fut sans gouvernement, sans cérémonies religieuses. Qui donc fut effacé du monde, de ses vainqueurs ou de lui?

Le représentant le plus grandiose de la civilisation greeque, Alexandre, entre en fureur contre lui et jure de le détruire; le grand prêtre se présente devant lui. L'enfant des sages de la Grèce s'incline, et avoue qu'il n'a rien vu de majestueux comme ce prêtre et de sublime comme son culte. Ainsi les évêques devaient arrêter plus tard les conquérants barbares aux portes de nos villes. Quel philosophe en a jamais fait autant?

Mais voilà que Dieu, qui ne veut rien faire comme les hommes, et qui produit sans efforts de grandes choses, va rendre en quelque sorte son peuple souverain de tous les autres. Le fils d'un charpentier rassemble douze pêcheurs, et il annonce qu'il va convertir le monde à sa doctrine. Quelle dérision amère pour les sciences, après que toutes les écoles de philosophie sont tombées, faute d'adeptes! Il dit qu'il est Dieu, fait des choses surprenantes, ressuscite les morts et guérit les malades : n'importe! on le traite d'imposteur et on le fait mourir en croix. Il ordonne à ses disciples de poursuivre son

œuvre; ils sont tous mis à mort, et scellent de leur sang les vérités qu'ils annoncent.

Rien de plus naturel que tout cela; on punit des novateurs, des perturbateurs de l'ordre établi, et le monde oublie ces hommes.

Mais il n'en est point ainsi : ces ignorants, sans puissance, marchent en effet à la conquête de l'univers : leurs disciples se répandent en tous lieux; le Christianisme envahit tous les rangs de la société, qui réagit pourtant contre lui de toute son énergie la plus barbare. Pendant trois siècles, le sang des nouveaux convertis coule à flots. Malgré cela, la révolution s'accomplit : les grands principes de régénération modifient la face du monde ; les autels des idoles tombent de tous côtés, l'humanité est sauvée. Tous les mortels sont frères : l'intérêt individuel doit s'effacer dans la charité; la femme, d'esclave qu'elle était, devient la compagne de l'homme. La liberté est le droit de tous, et peu à peu l'esclavage s'éteint. La vieille Rome, si dégradée, est régénérée. Son empire redevient florissant de l'autre côté des mers, car, pour elle, peu à peu Dieu va la mettre à l'écart des ambitions des rois; il lui promet une domination en-dehors des choses de la terre.

Tous les rois barbares se rangent sous l'étendard de la croix; partout le Christianisme introduit, avec ses dogmes nouveaux, ce qu'il a trouvé de bon dans les institutions existantes, et conduit l'humanité à sa plus grande perfection possible ici-bas. Il enseigne que l'appétit du bonheur est dans ce monde et le but dans l'autre; qu'on y arrive par le sacrifice de l'individualité et par la soumission de la matière à l'intelligence.

Si le monde a marché dans les voies des améliorations de toutes sortes, à qui le doit on ? Est-ce à la philosophie ou bien au Christianisme. Jetons un coup-d'œil général sur le monde. Quelle en est la tête ? L'Europe, sans contredit. Or, c'est elle qui possède la plus grande somme de vérités chrétiennes. En descendant de ces sommités de la civilisation jusqu'aux peuplades sauvages, à chaque échelon, dans cette dégradation humaine, on trouve aussi une dégradation des croyances chrétiennes, qui sont la plus haute et la plus pure expression du sentiment religieux. C'est à leur ombre que se développent et grandissent les sociétés; et cela est si vrai, que toutes les nations qui se sont éloignées du Christianisme sont devenues barbares ou misérables.

En dénaturant le Christianisme, qu'a fait Mahomet? Une eivilisation sans point d'appui, incapable de fonder rien de durable. Il a remis la matière en honneur, et détruit partout les progrès et les libertés. Voyez plutôt l'Afrique, autrefois si florissante, etcette Constantinople, qui fut le berceau du monde, et si longtemps le foyer des beaux-arts et des lettres. Les Turcs, qui sont les plus avancés des Mahométants, sont-ils une nation viable? Leur monarchie croule actuellement de tous côtés dans ses institutions intimes. Comme l'a dit M. de Maistre, ils ne sont que campés en Europe. Avant un siècle, il n'y aura plus de Turquie, et les Turcs ne seront plus un peuple.

Une grande nation (c'est la nôtre) a eu la folie de se déclarer athée. L'histoire gardera longtemps le souvenir des punitions qu'elle a subies, car la justice d'en haut l'a rudement châtiée. Qu'elle n'oublie pas que c'est la vérité qui fait la grandeur des peuples. La vérité, c'est le soleil : plus l'humanité s'en éloigne, plus elle devient chêtive et misérable.

Le cadre restreint de notre livre nous a imposé la nécessité de marcher à grands pas dans cette revue historique, et de ne nous arrêter dans notre vol que sur les sommités des événements.

Il ne sera pas sans intérêt maintenant de jeter un coupd'œil rapide sur les principaux systèmes théophilanthropiques enfantés par l'esprit humain livré à ses seules forces, isolé de la source de vérité. Après les grandes leçons que nous avons puisées dans l'histoire, après avoir vu les peuples dirigés par Dieu même, il sera bon de considérer ce que peut l'homme en dehors de lui, pour fonder, pour gouverner des sociétés.

Nous n'avons point l'intention de passer en revue toutes les témérités de l'orgueil humain, toutes les hérésies qui tour à tour ont étonné, affligé le monde et l'Église. Nous nous préoccuperons surtout des systèmes qui avaient pour but principal la réforme sociale, qui prétendaient dire aux hommes dans quelles conditions ils pouvaient être le plus heureux possible ici-bas!

En tête de tous les utopistes qui ont paru, on trouve Platon, ce philosophe prodigieux qui, dans l'obscurité du paganisme, parvint, à l'aide de son génie, à entrevoir presque jusqu'aux limites de la révélation, et qui, dans sa république, pressentit des formes sociales réalisées longtemps après lui dans des sociétés plus parfaites que celle où il vivait

L'ouvrage qu'il a laissé est la mine inépuisable où tous les réformateurs qui sont venus après lui ont puisé la plupart de leurs idées, ont pris le plus grand nombre de leurs matériaux.

Il maintient la division des castes sociales, et admet du sang noble et du sang esclave. Mais bientôt il foule aux pieds cette concession faite aux idées exclusives de son époque, et, dans son livre des Lois, il promulgue l'égalité complète, absolue, et demande la communauté des biens. «Que les richesses soient « communes entre tous les citoyens, dit-il. » Mais bientôt, pour ne rien laisser à désirer, même à nos Saint-Simoniens, il veut établir la communauté des femmes et des enfants. « Que les femmes soient communes toutes à tous; aucune » d'elles n'habitera en particulier avec aucun homme; les enfants seront communs, et les parents ne connaîtront pas leurs enfants, ni ceux-ci leurs parents. »

Voilà quelques-uns des rèves de Platon: certes, il était aussi avancé que nos modernes réformateurs, et ceux-ci n'ont que le mérite du plagiat en recueillant ainsi ces semences, restées improductives pendant 5,000 ans. Eh bien! Platon n'avait pas pensé pouvoir fonder sa république, nous ne dirons pas sans lui donner des croyances religieuses, mais même sans l'intervention de la divinité. « Nous laissons, dit-il, à Apollon-Delphien le soin de faire les plus grandes, les plus belles et les plus importantes lois : celles qui regardent la construction des temples, les sacrifices, le culte des Dieux, des génies et des héros, les funérailles et les cérémonies, qui servent à apaiser les mânes des morts. Nous ne savons point ce qu'il faut régler là-dessus, et puisque nous fondons une république, il ne serait pas sage de nous en rapporter à d'autres hommes, ni de consulter d'autres interprètes que celui du pays. Or, c'est au Dieu de Delphes, à lui seul, qu'il faut s'en rapporter. »

D'après cela , l'on voit que Platon sent la nécessité d'une religion , d'un culte extérieur , et qu'il comprend que les hommes ne sont point aptes à faire , à propos de tout cela , des lois ni des règlements ; qu'il faut que ce soit Dieu lui-même qui parle et qui manifeste sa volonté par une révélation. Nous avouons que ce fait , chez un Païen , nous paraît de nature à faire honte à beaucoup de nos savants , en leur prouvant que le génie , sans la foi , est forcé de reconnaître la nécessité d'une révélation.

Après le philosophe dont nous venons de parler, celui qui a créé le système le plus remarquable, c'est Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, auteur de l'*Utopie*, dont le nom désigne maintenant toutes les conceptions du même genre.

Il n'est point allé aussi loin, sous certains rapports, que le philosophe grec; ainsi, il repousse la communauté des femmes, il ne veut point de castes distinctes dans la société. Mais il admet l'esclavage. Platon, en le tolérant dans sa république, obéissait aux préjugés de son siècle, préjugés dans lesquels il avait été bercé; au lieu que Morus l'admet en dépit des tendances libérales de la religion chrétienne. On voit évidemment là

qu'il sacrifie le principe au profit social, à l'utilité égoïste. D'un côté, s'il a dépassé Platon, de l'autre, il est resté au-dessous. On sent déjà, chez le savant anglais, les propensions nationales vers les améliorations et le bien-être physique, qui depuis longtemps tendent de plus en plus à matérialiser nos voisins d'outre mer.

Morus, dans son système, admet la religion comme nécessaire; cependant il la représente comme devant être d'une excessive tolérance. Ce système prêche le sensualisme. C'est la morale d'Épicure avec les rêves de Platon.

Parmi les hommes les plus religieux, on en trouve beaucoup dont l'esprit s'est laissé séduire par de semblables chimères.

Campanelli, moine ascétique et visionnaire, a jeté dans sa Cité du Soleil, des empreintes de grandeur et d'éclat, mais qui ne prouvaient pas l'excellence de son jugement. Il avait en Espagne, la réputation d'un discoureur plus brillant que solide. Persécuté pour ses idées étranges, il resta vingt-cinq ans dans les prisons de l'inquisition et vint finir ses jours à Paris en 4659. Sa philosophic fut peu goûtée dans cette ville, quoiqu'il y fût généralement estimé.

Le chancelier Bacon, Fénélon lui-même, et bien d'autres, prenant leurs rêves et leurs visions pour des possibilités, ont brodé d'attrayantes utopies, d'après les idées de Platon, ne s'écartant guère, pour la plupart, du plan qu'il avait tracé, mais faisant intervenir l'élément religieux chrétien comme base de leurs sociétés imaginaires.

De nos jours, trois nouveaux apôtres : Saint-Simon, Fourrier, Robert Owen, ont voulu imposer leurs réveries au genre humain, et organiser la société sur de nouvelles bases. Tous les trois ont prêché que la religion du Christ ne suffisait plus aux besoins du monde. Ils n'ont avancé cette étrange assertion que parce que la pureté de la morale évangélique ne pouvait pas se prêter à leur sensualisme grossier, et que, voulant la réhabilitation de la chair, ils ne pouvaient pas conserver les croyances et les préceptes d'une religion dont la gloire est d'avoir asservi la matière à l'esprit et d'avoir enseigné aux hommes à maîtriser leurs passions.

Ces rèveurs modernes n'ont rien inventé, il est bon qu'on le sache : ils ont emprunté à Platon , à Thomas Morus , les idées qu'ils donnent comme neuves. Les Esséniens , chez les Juifs , les Hernhutes ou Moraves , encore actuellement existants en Vétéravie , en Hollande , en Angleterre , etc. , leur avaient fourni les types de leurs sociétés.

Nous ne parlerions ici de ces deux sectes que très brièvement et pour mémoire, si nous ne regardions comme un devoir pour nous de rétablir la vérité altérée, en ce qui les touche, par quelques auteurs modernes qui en ont parlé d'une manière trop élogieuse, et qui ont prétendu que la morale évangélique dérivait de la philosophie essénienne.

D'après Josephe, les Esséniens étaient Juis d'origine. Saint Épiphane s'est trompé en les regardant comme Samaritains. C'est la première communauté qu'on trouve dans le monde. Leur vie ressemble beaucoup à celle des Pythagoriciens. Ils se divisaient en deux sectes. Celle des ouvriers, qui vivaient en commun; celle des contemplateurs, qui vivaient dans la solitude.

Ils ne se mélaient point des affaires du gouvernement; « ils fuyaient les grandes villes et habitaient les bourgades; ils s'occupaient à l'agriculture et aux métiers innocents, jamais au trafic ni à la navigation; ils n'avaient point d'esclaves, mais se servaient les uns les autres. Ils méprisaient les richesses, n'amassaient, ni trésors ni grandes possessions, se contentaient du nécessaire, et s'étudiaient à vivre de peu. Ils habitaient et mangeaient ensemble, prenaient à un même vestiaire leurs habits, qui étaient blancs, mettaient tout en commun, exerçaient l'hospitalité, surtout envers ceux de leur secte, avaient grand soin des malades. La plupart renon-

çaient au mariage, craignaient l'infidélité et les dissensions des femmes, élevaient les enfants des autres, et les accoututumaient à leurs mœurs dès le bas âge. On éprouvait les postulants pendant trois années, et s'ils étaient admis, ils mettaient leurs biens en commun.

« Ils avaient un grand respect pour les vieillards, observaient la modestie dans leurs discours et dans leurs actions, évitaient la colère, le mensonge et les serments. Ils n'en faisaient qu'un seul en entrant dans l'ordre, qui était d'obéir aux supérieurs; de ne se distinguer en rien, s'ils le devenaient, de ne rien enseigner que ce qu'ils auraient appris, de ne rien cacher à ceux de leur secte, et de ne rien révéler aux étrangers.

« Ils méprisaient la logique et la physique comme des sciences inutiles à la vertu; leur unique étude était la morale qu'ils apprenaient dans la loi, ils s'assemblaient les jours de sabbat pour la lire, et les anciens l'expliquaient. Avant le lever du soleil, ils évitaient de parler de choses profanes, ils employaient ce temps à la prière. Ils allaient ensuite au travail jusques vers onze heures; ils se baignaint avec beaucoup de décence, sans se frotter d'huile, comme faisaient les Grecs et les Romains. Ils prenaient leurs repas assis, en silence, ne mangeaient que du pain et un seul mets, priaient avant de se mettre à table et en sortant, retournaient au travail jusqu'au soir. Leur sobriété en faisait vivre plusieurs jusqu'à cent ans. On chassait rigoureusement de l'ordre celui qui était convaincu de quelque grande faute, et on lui refusait même la nourriture; plusieurs périssaient de misère, mais souvent on les reprenait par pitié. Tel est le tableau que Philon et Josèphe ont tracé de la vie des Esséniens

» Il y en avait dans la Palestine un nombre de quatre mille tout au plus; ils disparurent à la prise de Jérusalem et de la Judée par les Romains : il n'en est plus question depuis cette époque.

» Au reste, c'était des Juiss très superstitieux ; peu contents

des purifications ordinaires, ils en avaient de particulières; ils n'allaient point sacrifier au temple, mais ils y envoyaient leurs offrandes. Il y avait parmi eux des devins, qui prétendaient découvrir l'avenir par l'étude des livres saints faits avec certaines préparations; ils voulaient même y trouver la médecine, les propriétés des plantes et des métaux. Ils attribuaient tout au destin, rien au libre arbitre, méprisaient les tourments et la mort, ne voulaient obéir à aucun homme qu'à leurs anciens.

» Ce mélange d'opinions sensées, de superstitions et d'erreurs, fait voir que, malgré l'austérité de la loi morale des Esséniens, ils étaient fort au-dessous des premiers Chrétiens. Cependant Eusèbe de Césarée et quelques autres, ont prétendu que les Esséniens d'Egypte, appelés Thérapeutes, étaient des chrétiens convertis par saint Marc. Scaliger et d'autres soutiennent, avec plus de probabilité, que les Thérapeutes étaient juifs et non chrétiens. M. de Valois, dans ses notes sur Eusèbe, juge que les Thérapeutes étaient différents des Esséniens; ceux-ci n'existaient que dans la Palestine; les Thérapeutes étaient répandus dans l'Égypte et ailleurs. (Voyez la Dissertation sur les sectes des Juifs, Bible d'Avignon, t 45, p. 248.)

» Il n'est pas aisé de savoir quelle est l'origine de cette secte juive, et en quel temps elle a commencé; sur ce sujet, les savants ont hasardé différentes conjectures, mais elles ne sont pas plus solides les unes que les autres. Il paraît seulement probable que, pendant les différentes calamités que les Juifs essuyèrent de la part des rois de Syrie, plusieurs, pour s'y soustraire, se retirèrent dans des lieux écartés, s'accoutumèrent à y vivre, et embrassèrent un régime particulier. Nous en voyons un exemple dans ceux qui suivirent Matthias et ses enfants dans le désert, pendant la persécution d'Antiochus. (I. Machab., chap. 11 verset 29.) Ils se persuadèrent que, pour servir Dieu, il n'était pas nécessaire de lui rendre leur culte dans le temple de Jérusalem; que l'éloignement du tumulte, la méditation de la loi, une vie mortissée, le détache-

ment de toutes choses, étaient plus agréables à Dieu que des sacrifices et des cérémonies. En cela ils se trompaient déjà, puisque la loi de Moïse était encore dans toute sa force, et obligeait tous les Juifs sans distinction; la nécessité seule pouvait en dispenser. Ils auraient eu besoin de la même leçon que Jésus-Christ fit aux pharisiens, (Matth., ch. 22, verset 25;) en parlant des œuvres de justice, de miséricorde, de fidélité, et du paiement des moindres dîmes, il dit qu'il fallait faire les unes et ne pas omettre les autres. Parmi les opinions que les Esséniens adoptèrent, il en est encore d'autres que l'on ne peut pas excuser, puisquelles sont formellement contraires au texte des livres saints.

« Ces critiques ont ajouté que la secte des Esséniens rejetait la loi orale et les traditions des pharisiens, et s'en tenait à l'Écriture seule; ils lui en savaient gré, sans doute; mais puisque la doctrine et les mœurs de cette secte leur paraissent si absurdes, c'est une preuve que l'attachement exclusif à l'Écriture n'est pas un préservatif fort assuré contre les erreurs.

- « Quelques incrédules de notre siècle ont avancé fort sérieusement que Jésus-Christ était de la secte des Esséniens, qu'il avait été élevé parmi eux, et qu'il n'a fait, dans l'Évangile, que rectifier quelques articles de leur doctrine; l'un d'entre eux a fait un gros livre pour le prouver; ou comprend bien comment il y a réussi. Mais le mépris que les savants ont fait de cet ouvrage, n'a pas empêché d'autres imprudents de répéter le même paradoxe; à peine mérite-t-il une réfutation.
- « Jésus-Christ a enseigné aux hommes des vérités et des pratiques dont les *Esséniens* n'avaient aucune connaissance, la Trinité des Personnes en Dieu, l'incarnation, la rédemption générale de tout le genre humain, la vocation des gentils à la grace et au salut éternel, la résurrection future des corps, que les *Esséniens* n'admettaient pas; il n'y a dans l'Évangile

aucun trait du destin ou de la prédestination rigide qu'ils soutenaient. Jamais ils n'ont eu la moindre idée des sacrements que Jésus-Christ a institués, ni de la charité générale pour tous les hommes qu'il a commandée; il a blâmé l'observation superstitieuse du sabbat, par laquelle les *Esséniens* se distinguaient. »

Nous empruntons au même auteur l'article suivant, relatif aux Hernhutes:

- « Le Hernhutisme doit son origine et ses progrès au comte Nicolas Louis de Zinzenzorf, né en 4700, et élevé à Hall dans les principes du quiétisme. Sorti de cette université en 4721, il s'appliqua à l'exécution du projet qu'il avait conçu de former une société dans laquelle il pût vivre uniquement occupé d'exercices de dévotion dirigés à sa manière. Il s'associa quelques personnes qui étaient dans ses idées, et il établit sa résidence à Bertholsdorf, dans la haute Lusace, terre dont il fit l'acquisition.
- » Un charpentier de Moravie, nommé Christian David, qui avait été autrefois dans ce pays-là, engagea deux ou trois de ses associés à se retirer avec leurs familles à Bertholsdorf. Ils y furent accueillis avec empressement; ils y bâtirent une maison dans une forêt, à une demi-lieue de ce village. Plusieurs particuliers de Moravie, attirés par la protection !du comte de Zinzendorf, vinrent augmenter cet établissement, et le comte y vint demeurer lui-même. En 4728, il y avait déjà trente-quatre maisons, et en 4752 le nombre des habitants se montait à six cents. La montagne de Hutberg leur donna lieu d'appeler leur habitation Hut-der-hern, et dans la suite Hernhut, nom qui peut signifier la garde ou la protection du Scigneur: c'est de là que toute la secte a pris le sien.
- » Les Hernhutes établirent bientôt entre eux la discipline qui y règne encore, qui les attache étroitement les uns aux autres, qui les partage en différentes classes, qui les met dans une entière dépendance de leurs supérieurs, qui les as-

sujettit à des pratiques de dévotion et à des menues règles semblables à celles d'un institut monastique.

La différence d'age, de sexe, d'état, relativement au mariage, a formé parmi eux les différentes classes, savoir celle des maris, des femmes mariées, des veufs, des veuves, des filles, des garçons, des enfants. Chaque classe a ses directeurs choisis parmi ses membres. Les mêmes emplois qu'exercent les hommes entre eux sont remplis entre les femmes par des personnes de leur sexe. Il y a de fréquentes assemblées des différentes classes en particulier, et de toute la société ensemble. On y veille à l'instruction de la jeunesse avec une attention particulière; le zèle du comte de Zinzendorf l'a quelquefois porté à prendre chez lui jusqu'à une vingtaine d'enfants, dont neuf ou dix couchaient dans sa chambre. Après les avoir mis dans la voie du salut, telle qu'il la concevait, il les renvoyait à leurs parents.

« Une grande partie du culte des Hernhutes consiste dans le chant, et ils y attachent la plus grande importance; c'est surtout par le chant, disent-ils, que les enfants s'instruisent de la religion. Les chantres de la société doivent avoir reçu de Dieu un talent particulier; lorsqu'ils entonnent à la tête de l'assemblée, il faut que ce qu'ils chantent soit toujours une répétition exacte et suivie de ce qui vient d'être prêché.

« A toutes les heures du jour et de la nuit, il y a dans le village d'Hernhut des personnes de l'un et de l'autre sexe chargées par tour de prier pour la société. Sans montre, sans horloge ni réveil, ils prétendent être avertis par un sentiment intérieur de l'heure à laquelle ils doivent s'acquitter de ce devoir. S'ils s'aperçoivent que le relâchement se glisse dans leur société, ils raniment leur zèle en célébrant des agapes ou des repas de charité. La voie du sort est fort en usage parmi eux : ils s'en servent souvent pour connaître la volonté du Seigneur.

« Ce sont les anciens qui font les mariages : nulle promesse d'épouser n'est valide sans leur consentement ; les filles se dévouent au Sauveur, non pour ne jamais se marier, mais pour n'épouser qu'un homme à l'égard duquel Dieu leur aura fait connaître avec certitude qu'il est régénéré, instruit de l'importance de l'état conjugal, et amené par la direction divine à entrer dans cet état.

« En 4748, le comte de Zinzendorf fit recevoir à ses frères moraves la confession d'Augsbourg et la croyance des luthériens, témoignant néanmoins une inclination à peu près égale pour toutes les communions chrétiennes; il déclare même que l'on n'a pas besoin de changer de religion pour entrer dans la société des Hernhutes. Leur morale est celle de l'Évangile; mais en fait d'opinions dogmatiques, ils ont le caractère distinctif du fanatisme, qui est de rejeter la raison et le raisonnement, d'exiger que la foi soit produite dans le cœur par le Saint-Esprit seul.

» Suivant leur opinion, la régénération naît d'elle-même, sans qu'il soit besoin de rien faire pour y coopérer ; dès que l'on est régénéré, l'on devient un être libre : c'est cependant le Sauveur du monde qui agit toujours dans le régénéré, et qui le guide dans toutes ses actions. C'est aussi en Jésus-Christ que toute la divinité est concentrée, il est l'objet principal ou plutôt unique du culte des Hernhutes; ils lui donnent les noms les plus tendres, et ils révèrent avec la plus grande dévotion la plaie qu'il recut dans son côté sur la croix. Jésus-Christ est censé l'époux de toutes les sœurs, et les maris ne sont, à proprement parler, que ses procureurs. D'un autre côté, les sœurs Hernhutes sont conduites à Jésus par le ministère de leurs maris, et l'on peut regarder ceux-ci comme les sauveurs de leurs épouses en ce monde. Quand il se fait un mariage, c'est qu'il y avait une sœur qui devait être amenée au véritable époux par le ministère d'un tel procureur.

» Ce détail de la croyance des *Hernhutes* est tiré du livre d'Isaac Lelong, écrit en hollandais, sous le titre de *Merveilles* de *Dieu envers son Eglise*, Amst., 1753, in-8°. Il ne le publia qu'après l'avoir communiqué au comte de Zinzendorf. L'auteur

79

de l'ouvrage intitulé Londres, qui avait conféré avec quelques-uns des principaux Hernhutes d'Angleterre, ajoute, tom. 2, pag. 496, qu'ils regardent l'ancien Testament comme une histoire allégorique; qu'ils croient la nécessité du baptême; qu'ils célèbrent la cène à la manière des Luthériens, sans expliquer quelle est leur foi touchant ce mystère. Après avoir recu l'eucharistic, ils prétendent être ravis en Dieu et transportés hors d'eux-mêmes. Ils vivent en commun comme les premiers fidèles de Jérusalem; ils rapportent à la masse tout ce qu'ils gagnent, et n'en tirent que le plus étroit nécessaire : les gens riches y mettent des aumônes considérables.

« Cette caisse commune, qu'ils appellent la caisse du Sauveur, est principalement destinée à subvenir aux frais des missions. Le comte de Zinzendorf, qui les regardait comme la partie principale de son apostolat, a envoyé de ses compagnons d'œuvre presque par tout le monde ; lui-même a couru toute l'Europe, et il a été deux fois en Amérique. Dès 1755, les missionnaires du Hernhutisme avaient déjà passé la ligne pour aller catéchiser les nègres, et ils ont pénétré jusqu'aux Indes. Suivant les écrits du fondateur de la secte, en 1744, elle entretenait jusqu'à mille ouvriers évangéliques répandus par tout le monde : ces missionnaires avaient déjà fait plus de deux cents voyages par mer. Vingt-quatre nations avaient été réveillées de leur assoupissement spirituel: on prêchait le Hernhutisme. en vertu d'une vocation légitime, en quatorze langues, à vingt mille ames au moins; enfin, la société avait déjà quatre-vingt-dix-huit établissements, entre lesquels se trouvaient des châteaux les plus vastes et les plus magnifiques. Il y a sans doute de l'hyperbole dans ce détail, comme il y avait du fanatisme dans les prétendus miracles par lesquels ce même comte soutenait que Dieu avait protégé les travaux de ses missionnaires.

« Cette société possède, à ce que l'on dit, Bethléem en Pensylvanie, et elle a un établissement chez les Hottentots, sur les côtes méridionales de l'Afrique. Dans la Vétéravie,

elle domine à Marienborn et à Hernhang; en Hollande, elle est florissante à Isselstein et à Zeist; ses sectateurs se sont multipliés dans ce pays-là, surtout parmi les Mennonites ou Anabaptistes. Il y en a un assez grand nombre en Angleterre, mais les Anglais n'en font pas grand cas; il les regardent comme des fanatiques dupés par l'ambition et par l'astuce de leurs chefs. »

Nous n'avions point la prétention de faire une revue complète. Sculement nous en avons assez dit pour que le lecteur vit facilement qu'il n'est pas une des idées pratiques de nos modernes réformateurs, qu'on ne retrouve, soit dans Platon ou Morus, soit chez les Esséniens ou les Hernhutes.

Voyons donc, maintenant que nous avons posé ces prémices historiques, ce qu'ont formulé ces nouveaux apôtres de l'humanité, qui ont prétendu que le Christianisme était vieilli et qu'il ne pouvait plus exercer d'influence bienfaisante sur le monde. Ou'ont-ils voulu substituer aux dogmes évangéliques pour satisfaire les besoins du sentiment religieux, qui domine le cœur humain?

D'abord, les Saint-Simoniens se sont hardiment posé et ont annoncé la transformation de l'univers au double point de vue religieux et social.

Ils définissaient Dieu ainsi:

- « Dieu est tout ce qui est; tout est en lui, tout est par lui.
- » Nul de nous n'est hors de lui, mais aucun de nous n'est en lui.
- » Chacun de nous vit de sa vie, et tous nous communions en lui, car il est tout ce qui est. »

Cette définition appartient tout entière au Panthéisme des Indiens, renouvelé par Spinosa.

Copiant le Christianisme, les Saint-Simoniens voulaient un Messie :

84

- « Le monde attendait un sauveur... Saint-Simon a paru. »
- « Moïse, Orphée, Numa, ont organisé les travaux matériels. »
 - « Jésus-Christ a organisé les travaux spirituels. »
 - « Saint-Simon a organisé les travaux religieux. »
 - « Donc, Saint-Simon a résumé Moïse et Jésus-Christ. »

Or, qu'était Saint-Simon? Gentilhomme de vieille race, doué d'un esprit aventureux, il fut d'abord militaire, puis commerçant; sous prétexte d'étudier le monde, il se maria sans affection, dépensa sa fortune en orgies, essaya d'échapper par le suicide à une misère que méritait son inconduite, et mourut enfin entre les bras de quelques disciples qui croyaient ou feignaient de croire à sa mission. C'était un singulier Messie que celui-là.

Publiciste ardent, il n'a rien laissé qui mérite de fixer l'attention au point de vue de la nouveauté des principes.

Quoiqu'il en soit, la religion saint-simonienne proclama quelques principes et annonça son but. Son but était « l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse. » Son moyen de l'atteindre était de donner « à chacun suivant sa capacité: à chaque capacité suivant ses œuvres. » Les hommes se rendaient dignes de la foi nouvelle « en se sanctifiant par le travail et par le plaisir. » Ce dernier précepte, formule de la réhabilitation de la matière et des sens, cadrait bien avec la définition du Dieu des Saint-Simoniens.

Cette religion, insulte vivante à la morale et au bon sens des peuples, tendait à précipiter l'homme des sublimités où le Christianisme l'avait amené, pour en faire le vil esclave du sensualisme. Quant à des dogmes, à des croyances nettement formulées, les Saints-Simoniens se taisaient; ils ne parlaient pas des destinées futures de l'homme; pas un mot sur l'ame, pas un mot sur les vérités morales.

Plagiaires politiques et religieux, ils se sont montrés au milieu de nous, couverts de toutes les vieilles défroques du panthéisme, des théories de Platon, de Morus, des essais pratiques des Esséniens et des Hernhutes. Ils n'ont rien obtenu que la risée populaire, et leur comédie théophilantropique est venue se terminer piteusement sur les bancs d'une cour d'assises.

« Une pareille doctrine pouvait-elle se donner comme religion, lorsqu'elle n'apportait aucune croyance religieuse, aucune solution de notre destinée future, pas plus que de la question morale? Et qu'est-ce qu'une religion, sans la partie spiritualiste, qui scule peut épurer le dogme et lui donner du relief en le divinisant aux yeux de l'humanité? Qu'est-ce qu'une religion sans l'idée de Dieu, juge du bien et du mal, appréciateur éternel, dans le présent et l'avenir, de l'usage bon ou mauvais fait par l'homme de sa liberté. Qu'est-ce enfin qu'une religion, sans la croyance à l'immortalité de l'ame, sans l'idée d'une autre vie. Et la terre promise selon Saint-Simon, n'est-ce pas ce monde matériel après lequel il n'y a plus rien?

» Comme socialistes, les sectateurs de Saint-Simon n'ont pu faire prévaloir leur théocratie, contre laquelle devait protester nécessairement l'individualisme rationaliste. Et, comme prophètes, ils sont tombés sous les railleries du peuple, qui ne croit pas, quoi qu'on fasse, à la venue possible d'une religion plus divine que le Christianisme. Ils ont enfin disparu de la scène, comme les représentants oubliés de cultes qui ne sont plus, et dont l'histoire sait à peine le nom, laissant aux curieux, dans l'avenir, le soin de classer la dénomination des Saint-Simonicns avec les religionnaires sérieux ou ridicules de toutes les époques. » (Alp. Pépin, État du Catholicisme en France.)

Après les Saint-Simoniens apparaît Fourrier : bien des gens se sont occupés de son système, beaucoup l'ont blâmé, beaucoup l'ont défendu, en l'examinant dans les possibilités de son application. Nous n'entrerons point dans cette critique de détail, nous allons le prendre par la base, et voir ainsi s'il peut exister; car s'il manque de point d'appui, il doit périr dans le vide.

Fourier admet-il un Dieu? Oui, répondent ses disciples. « Il y a trois principes, dit-il, Dieu, principe actif et moteur; la matière, principe passif et mu; la justice ou les mathématiques, principe neutre et arbitral. » Il les dit éternels et indestructibles. Or, cela ne revient-il pas exactement à dire tout est Dieu? C'est du panthéisme pur.

Quant à la question de l'ame humaine et de ses destinées futures, il la tranche ainsi : « Les ames humaines se transfusent toujours dans d'autres corps humains, soit sur notre globe, soit dans d'autres. » C'est là, si nous ne nous trompons, quelque chose qui ressemble fort à la transmigration hindoue et à la métempsycose des Pythagoriciens.

Du reste, ces questions qui nous paraissent à nous les questions vitales d'un système, le point d'appui sans lequel il n'est qu'un vain assemblage de paroles sonores, de réveries sans espérances de réalisation, paraissent à Fourrier de peu d'importance. « Mais qu'importent, dit-il, ces accessoires à l'affaire principale, qui est l'art d'organiser l'industrie combinée, d'où le quadruple produit, les bonnes mœurs; l'accord des trois classes, riche, moyenne et pauvre; l'oubli des querelles de partis, la cessation des pestes, des révolutions, la pénurie fiscale et l'unité universelle...... Etrange despotisme que de condamner toutes les productions d'un auteur, parce que quelques-unes sont défectueuses!... En jugeant tout savant ou artiste, on sépare le bon or du faux. Pourquoi suis-je le seul avec qui la critique ne veuille pas suivre cette règle? »

Pourquoi? Nous ne concevons pas qu'un esprit aussi profond que Fourrier ne l'ait pas compris; il n'aurait point dû laisser tomber de sa plume cette plainte amère, ce reproche à ses critiques. Pourquoi? le voici. C'est que vous n'êtes pas

dans la catégorie des auteurs qui s'occupent de choses indépendantes les unes des autres, et qui se trompant sur l'une, peuvent dire la vérité sur l'autre. Nous comprenons parfaitement que Newton ait pu déraisonner sur l'Apocalypse, chercher follement à prouver que le pape était l'Antechrist, et dire ensuite des vérités sur l'attraction et sur la lumière; il n'y a point de rapport entre ces choses. La vérité de l'une ne fait rien à celle de l'autre. Vous, au contraire, vous parlez de l'homme, de sa vie, de sa destinée, et vous prétendez que ces effets qui procèdent nécessairement de l'action divine ne sont point liés à la divinité. Vous voulez organiser la société indépendamment de Dieu; peu importe, dites-vous, ce qu'il est, s'il existe! Mais c'est de la folie cela. Comment, la cause ne fait rien à l'effet; si vous ne savez rien sur Dieu, vous saurez quelque chose sur les destinées de l'ame? Il y a un législateur suprême au ciel, et vous modifierez à votre gré les choses humaines sans qu'il y puisse intervenir! Votre système n'a point de base ; c'est un ballon gonflé d'air qui va se perdre dans le vide.

Nous ne sommes point de ceux qui pensent qu'il faut accueillir avec respect, avec déférence toutes les rèveries, toutes les bizarreries, toutes les témérités de l'esprit humain parce qu'elles procèdent peut-être de la bonne foi et des croyances de leurs auteurs. Pour mériter les sympathies qu'elle réclame, toute doctrine doit se présenter avec des caractères de vérité, de bon sens, de logique suffisants pour ne pas susciter le rire ou le dégoût; et loin de savoir gré de leurs efforts à tous ces réformateurs sans principes, sans croyances, qui lancent dans le monde leurs visions et leurs rêves à l'encontre de toutes les idées reçues, nous pensons qu'ils commettent une imprudence qui frise de bien près une mauvaise action. Il y a chez eux ignorance ou mensonge : le mensonge est un crime, l'ignorance ne donne point le droit de parler ou d'écrire.

Fourrier ne tarde pas à nous montrer les fruits de ses croyances religieuses : d'abord il se place à côté de Newton ; la découverte de l'attraction matérielle a immortalisé Newton, celle de l'attraction passionnée doit l'immortaliser, lui, Fourrier. Il enseigne que les passions sont d'origine divine, naturelles, et bonnes dans leurs tendances; qu'elles doivent exister dans le système humain comme les globes planétaires dans les cieux. Il dit qu'il faut les laisser toutes obéir à leurs impulsions et ne pas les étouffer ni les combattre, sous peine de fausser la destinée humaine. Si dans l'état actuel de notre société les passions ne se développent pas librement, cela tient, non pas aux vices des passions, mais à ceux de la société, et c'est cette dernière qu'il faut reconstruire de fond en comble.

C'est d'après ces données que ce novateur pose les bases de la société nouvelle qu'il a rêvée. Alors arrivent dans son système l'organisation du travail et l'association, idées fécondes noyées dans l'erreur et paralysées par le vice fondamental du dogme et de la morale.

Nous aussi nous croyons, nous espérons que l'avenir fécondera ces deux éléments de prospérité et de bien être; l'humanité guidée par la foi, par la charité, suivant à la lettre et dans l'intimité de leurs tendances les préceptes évangéliques, constituera la grande et fraternelle association des Chrétiens. C'est un fait qui nous paraît évident, mais jamais un système qui matérialise la divinité, qui assujettit l'ame humaine aux brutalités de la chair, qui ne donne pour perspective à ses mérites qu'une autre captivité dans la matière, qui laisse sans réponse et sans espoir le désir infini de bonheur qui la consume; non, jamais un tel système ne se réalisera.

C'est au point de vue de l'idée religieuse que nous voulions examiner les théories de Fourrier; il n'entre point dans notre plan, ainsi que nous l'avons dit en commençant, de le faire connaître tout entier à nos lecteurs; il nous suffit d'avoir trouvé le point vulnérable et de l'avoir montré.

Il y a pourtant dans ce système des choses qui ne touchent point à la morale et qui sont bonnes, parce qu'elles sont d'éxécution purement matérielle; elles peuvent être utiles au bien-être physique de la société. C'est le bon côté du système de Fourrier. Un judicieux et malin critique a dit, et ce mot renferme un grand sens, que « Fourrier avait organisé la cuisine de l'avenir. »

De l'autre côté du détroit, un homme dont le monde reconnaît la haute probité, admire la bienfaisance, M. Robert Owen a fait grand bruit en ressuscitant de vieilles questions enfouies sous les décombres de la scolastique. Il a émis ses croyances avec une naïveté et une ferveur de conviction, qui démontrent la bonté de son cœur et l'insuffisance de son jugement.

Si M. Robert Owen s'en fût tenu aux admirables résultats pratiques qu'il avait obtenus, on l'eût béni comme un bienfaiteur de l'humanité; il a gâté son œuvre, en voulant se faire théoricien.

Placé par les circonstances à la tête d'une manufacture où 2,000 ouvriers étaient assemblés avec les vices et les inclinations mauvaises si ordinaires chez les hommes de cette classe ainsi agglomérés surtout, il parvint en peu de temps à les ramener tous à la pratique du bien, à les corriger de leurs penchants au vol, au jeu, à l'ivrognerie. Agissant au milieu d'eux comme un père parmi ses enfants, les instruisant par de bons conseils, par de salutaires instructions, faisant en sorte qu'ils se servissent mutuellement de modèles et d'émules, il sit de sa manufacture une colonie vraiment digne de fixer l'attention du monde entier. Bientôt, grace à ses soins, toutes les améliorations possibles furent introduites: dans une école fondée exprès pour eux, les enfants reçurent les bienfaits d'une éducation solide; les malades furent soignés dans une infirmerie, les vieillards et les infirmes trouvèrent des ressources dans les bienfaits de l'association.

Si M. Robert Owen eût voulu s'en donner la peine, il eût su que les jésuites avaient accompli les mêmes choses dans l'Uruguay sur une bien plus vaste échelle, il eut trouvé dans toutes nos villes catholiques, des établissements, des couvents d'hommes et de femmes, où de semblables résultats étaient obtenus. En y regardant de près, il eut remarqué que chez lui toutes les améliorations étaient d'une nature matérielle et avaient trait au bien être physique; qu'elles ne reconnaissaient pour cause que l'ordre et l'honneur ou l'amour-propre de ses adeptes; tandis que, dans les associations chrétiennes, il eut trouvé, pour ressort principal et bien plus puissant, le sentiment religieux; en un mot, la vertu fondée sur des croyances.

Mais il ne fit point ainsi, il s'arrêta à la contemplation de son œuvre, et cherchant à comprendre les raisons de son succès, il arriva dans la bonté candide de son œur et dans l'inanité de son jugement à ces conclusions : que l'homme est nécessairement la proie des circonstances au milieu desquelles il est placé, qu'il est bon ou mauvais en raison directe des influences extérieures. Il ne voulut pas croire à la perversité du œur, et il proclama l'irresponsabilité humaine.

On est étonné de voir un homme doué des plus éminentes qualités, tomber dans d'aussi déplorables faiblesses de raison; ressusciter contre la conscience universelle cette vieille querelle du libre arbitre, reproduire des arguments salis sur tous les bancs des écoles et abandonnés maintenant aux intelligences de dernier ordre qui se traînent sur les données voltairiennes du siècle passé.

Comment se fait-il, qu'avec un cœur aussi aimant, si dévoué à l'humanité, M. Owen déshérite ainsi l'ame de toutes les hautes pensées qui l'enlèvent à la terre et l'emportent aux cieux sur les ailes de l'espérance?

Quoi, vous qui savez si bien aimer, vous ne sentez pas un vide dans votre cœur quand vous regardez la terre, et que vous y placez votre fin dernière! Quoi, plus rien que des intérêts matériels et passagers! Il faudra arrêter notre regard à cet horizon, borné des choses de la terre; ne plus lui permettre de

sonder les cieux, de chercher dans les champs de l'infini et du mystère, les éléments de son bonheur et la satisfaction de ses tendances! Quand un rayon céleste d'immortalité, de poésie d'en haut, d'amour divin, viendra luire sur nos ames, il faudra croire que ce n'est qu'une illusion! Il ne faudra donc plus s'agenouiller sur une tombe, pour y écouter les secrets de la mort, les révélations de l'éternité, et les espérances de l'affection, qui regrette ceux qui ne sont plus?

Ah! nous le croyons, vous avez fait trop de bien, accompli trop de dévouments, pour que le mensonge soit au fond de votre conscience. Non, ce que vous dites, vous le pensez avec la naïveté de ces enfants qui vous nomment leur père. Vous ne voudriez point des conséquences qu'aurait votre doctrine, si elle n'était pas une de ces attaques inoffensives qui ne peuvent pas même effleurer l'épiderme social, et qui viennent se briser contre les croyances religieuses, comme les flocons d'écume que charrie un fleuve contre les branches de ses rives.

Vous ne voudriez pas autoriser le crime, permettre à l'assassin de proclamer son innocence, sur le corps sanglant de sa victime; vous ne voudriez pas déchirer nos €odes.

Mais, pardon, nous ne devrions pas opposer de raisons à ce qui ne comporte pas de discussion.

Autant nous sommes sévère quand nous rencontrons sur notre passage quelque novateur audacieux, mu par l'orgueil, armé du mensonge et de l'hypocrisie; autant nons aimons à rencontrer un ami de l'humanité, dont le cœur généreux a causé toute l'erreur. Le blâme s'arrête sur nos lèvres, nous tendons une main fraternelle et attendons avec confiance que Dieu fasse luire sa lumière, et ajoute aux qualités si belles, dont il a doté un noble cœur, la connaissance intime de ses voies, et les douceurs de son amour.

Depuis que le rationalisme moderne s'est substitué dans beaucoup d'esprits, aux croyances chrétiennes, depuis que la société, oublieuse de son passé, cherche à vivre sur les données de ces nouveaux prédicateurs de vicilles doctrines, nous marchons avec rapidité à une décadence morale et sociale.

L'humanité n'a plus de mobile d'action digne d'elle, plus de but dans l'avenir. Les intérêts matériels sont la religion du grand nombre, la matière l'emporte sur l'intelligence.

Mais, incessamment l'esprit humain sent le vide des doctrines qu'on lui jette, il ne peut y trouver le repos et le bonheur, et sans cesse de nouvelles théories remontent à la surface de ce bourbier des passions, qu'on remue sous prétexte d'y chercher la vérité. Nous n'avions point pour but de les énumérer toutes, nous avons seulement voulu faire voir dans un tableau raccourci, ce que c'était que ces productions bizarres, ces hardiesses de l'esprit, en dehors des vérités religieuses. Après avoir indiqué les grandes choses accomplies sur la terre, sous l'empire du sentiment religieux, nous voulions faire voir quelles pouvaient être ses aberrations quand il s'éloignait de sa source divine. C'était là de l'histoire que nous étions obligés d'aborder.

Nous terminerons par quelques lignes, dans lesquelles M. Reybaud, auteur du plus grand mérite, dit les conséquences de cet esprit de révolte, contre les croyances reçues. « On a conduit, on a poussé notre siècle vers la satisfaction, et il s'y précipite avec un acharnement qui épouvante. On a voulu lui inspirer le mépris de ces vertus austères qui furent en d'autres temps, l'honneur et la parure de l'humanité, et il en est venu déjà à professer pour elles au moins de l'indifférence. On lui a prêché le culte de l'utile, et il semble avoir perdu toute notion de la vraie grandeur....., le dédain de toute mesure et de toute règle, a conduit droit à la dépravation et au chaos. Au lieu de cette simple et saine logique qui gouvernait naguère les générations, on a aujourd'hui des chaires pour toutes les folies, des auditoires pour toutes les monstruosités. Le vertige est dans les têtes, le doute est dans les ames.

«On ne sait que croire et que proscrire, si rien n'a été fondé, tout a été ébranlé. On dirait que la société se déserte ellemème, qu'elle se plait au milieu de ruines, qu'elle prête les mains à sa propre destruction. » (Études sur les Réformateurs.)

CHAPITRE III.

ESPÉRANCE.

L'espérance dans le cœur humain est un fait complexe; c'est la connaissance du bien, le désir de le posséder et la croyance à la possibilité de satisfaire ce désir.

On ne concevrait pas un être intelligent percevant le bien sans le désirer; on concevrait encore moins la justice et la bonté d'un Dieu qui l'aurait rendu capable de connaissance et d'amour, et qui lui aurait refusé la faculté de croire à la jouissance possible de leur objet.

L'animal tend instinctivement vers le bien qu'il désire et qu'il connaît jusqu'à un certain point; mais là s'arrête chez lui cette tendance, elle ne franchit pas les limites de l'instinct et les sollicitations d'un besoin organique.

Dans l'homme, le désir instinctif qui naît des besoins de

l'organisation est fortifié par l'intelligence qui apprécie son obiet, en connaît la bonté, et mesure les difficultés qui l'en séparent.

Tout cela suppose donc un exercice assez compliqué de la pensée; l'espérance n'appartient qu'à l'être doué de raison. La brute n'a que le désir, la plante n'a que l'effort vital, la matière n'a que l'attraction. Ainsi toujours c'est l'amour qui dirige les êtres quels qu'ils soient, toujours ils obéissent à cette grande loi, à ce souffle divin qui les anime et les pousse dans la voie de leur destination.

L'être humain, doué d'un cœur plus vaste que le monde, d'une intelligence et d'un amour qui, comme nous l'avons vu, dévorent successivement tous les élémens des jouissances terrestres; emporté par ses désirs jusqu'au sein de l'infini, dans lequel il vient sans cesse s'abîmer et se perdre, a besoin que l'espérance le soutienne et l'encourage. Sans elle sa vie, qui est un effort incessant, une aspiration continuelle de ses facultés vers un bonheur qu'il n'atteint jamais ici bas, sa vie, désespérée d'avenir, consumée de désirs brûlants, n'eût été qu'un horrible supplice, qu'une amère ironie du Créateur, qu'une monstruosité impossible de la part de Dieu."

De ce que le bien existe, on conclut forcément qu'il est la fin, le but, la propriété future de l'ame qui le conçoit. Où voulez-vous donc qu'aille la pensée, si ce n'est à l'être, qui est le bien suprême! Ira-t elle au néant? Peut-il recevoir quelque chose. Ce qui émane de l'infini retourne à l'infini, et ne peut jamais le perdre de vue. Dieu ne peut pas, sans anéantir une ame, faire qu'elle ne tende plus vers lui; il peut la précipiter, par l'éternelle malédiction, dans le séjour des réprouvés, mais toujours cette ame, et ce sera là son supplice, verra ce bien qu'elle a perdu, qu'elle ne possédera jamais, et cette privation d'espérance que Dieu ne peut insliger que comme une punition, sera la plus grande peine des réprouvés.

L'espérance, c'est notre vie tout entière; nous serions déjà damnés si nous n'espérions plus.

Dès que notre ame se manifeste en brisant son enveloppe de matière, dès qu'elle s'éveille au son de la parole humaine. qu'elle a conscience du moi, elle sent qu'exister c'est aimer, mais aimer immensément, aimer l'infini. Elle ne comprend point cela, elle le sent; son amour, c'est une tendance invincible, c'est le retour de l'écho vers la voix qui l'a fait naître; la raison constate cette tendance, elle l'approuve, elle espère qu'elle pourra la satisfaire, et dorénavant tous ses efforts se dirigent vers ce but, qui est le bonheur suprême. Et qu'on ne dise pas que l'homme, parce qu'il est borné, ne peut pas accomplir ce mariage, cette union de son ame avec l'être immense, avec l'infini, avec Dieu en un mot. Sans doute s'il était isolé et abandonné à ses propres forces, il n'accomplirait jamais cette union sublime, mais il ne faut pas oublier que dans cet effort de l'ame vers Dieu, il y a deux puissances qui agissent : d'un côté l'ame, faible il est vrai et incapable par elle-même; mais de l'autre, c'est Dieu lui-même qui l'attire et qui l'appelle, et avec le secours duquel elle peut atteindre un but infini.

Est-ce à dire que l'ame pourra jouir de Dieu tout entier, le posséder tout entier? Non, sans aucun doute; mais se perdre, se confondre tellement en lui que ses désirs, quelque grands, quelque immenses qu'ils soient, ne pourront jamais sortir de cette infinité de délices et de jouissances.

Cette tendance innée, invincible de l'ame qui l'entraîne vers le bonheur, apparaît en elle avec la pensée. Dès que nous jetons nos regards sur les merveilles du Très-Haut, que nous sommes en contact intellectuel avec les créatures, nous aimons en elles tout ce qui est beau, tout ce qui est bon; nous adorons pour ainsi dire en elles tous ces rayons de l'infini qu'elles reflètent.

La vérité, nous l'aimons d'instinct avant de la concevoir; elle a pour nous des révélations sympathiques qui nous parlent intérieurement. Nous aimons la beauté partout, sans savoir ce que c'est, sans y avoir pensé jamais. La perfection, le beau,

le vrai, c'est l'aliment de l'ame; nous le prenons comme le petit oiseau reçoit ce que sa mère lui donne, comme l'enfant cherche le sein qui le nourrit, comme nous respirons l'air qui nous fait vivre.

Cette activité de l'ame vers le bien fait naître le désir, désir vague, instinctif; mais bientôt l'intelligence qui en apprécie l'objet donne sa sanction, et de cette union du désir avec la connaissance intellectuelle vient l'espérance, qui est la croyance que nons avons à la possibilité d'acquérir le bien, parce qu'elle implique l'idée de la justice de Dieu, et de la sagesse de ses œuyres.

L'espérance, c'est le soutien de notre volonté, c'est elle qui met sans cesse un but devant nos efforts, qui nous console dans l'infortune et nous encourage encore dans le triomphe. Tous les hommes chacun dans la route que lui a tracée la Providence, marchent à la lumière de ce flambeau.

Grace à ce sentiment consolateur qui nous promet toujours un lendemain plus prospère, nous soutenons les maux, les traverses de la vie présente, qu'il faudrait sans lui déserter par le suicide; mais il est là devant nous, nous tendant la main, nous promettant le bonheur.

Le Chrétien qui ne s'abuse pas sur la destinée de l'homme et qui met son espérance plus haut que la terre, accepte les misères d'ici-bas comme un calice d'expiation; il sait que Dieu lui paiera en félicités suprèmes la dernière de ses larmes et la moindre de ses douleurs. Sublime espérance que celle-là, qui produit la résignation d'esprit, ferme la bouche au murmure, ouvre le cœur aux sacrifices de toutes sortes, et verse sur les douleurs du temps qui s'envole, le baume des consolations éternelles.

Pour celui qui assujettit sa pensée aux choses terrestres, qui est assez malheureux pour aveugler son amour, pour le détourner de son but en l'enchaînant aux jouissances de ce monde, l'espérance est encore un soutien. Elle embellit son avenir d'illusions, elle efface par ses promesses les déceptions de son cœur, lui cache sous des fleurs le sentier du tombeau, transforme ses projets en réalités futures. Elle le trompe, c'est le bonheur d'ici-bas, mais hélas! n'est-ce point aussi la malédiction pour l'éternité.

Pauvres voyageurs que nous sommes, nous nous égarons souvent dans les voies fausses; notre but, c'est le bonheur, souvent nous nous trompons dans le choix des moyens pour y arriver. Victimes des erreurs de nos passions, nous attachons à des créatures éphémères des espérances qui ne peuvent être satisfaites que par le bien infini, notre tendance invincible; nous prenons pour notre but des choses qui ne sont que des moyens. Descendons donc des hautes régions où nous avons considéré la passion dont nous parlons, pour l'étudier dans ses rapports avec les choses de ce monde et les félicités trompeuses ou fragiles qu'elles nous donnent.

Que l'espérance est belle et splendide au matin de la vie, quand elle est vierge encore et que l'expérience n'a point défloré ses chimères! L'avenir, éclairé par elle, a des joies de toutes sortes, aucun nuage n'obscurcit son ciel. Le jeune âge met hardiment le pied dans le sentier de la vie; il est plein de confiance dans les hommes et dans les choses; il ne les connaît pas encore. Il ne voit pas que les créatures sont trop petites pour ses désirs, qu'elles sont pleines d'infirmités; il compte sur la bienveillance et sur l'amitié de tous! Que d'illusions à perdre! L'inexpérience, n'est-ce pas le bonheur des hommes?

Le jeune âge a dans ses veines un sang riche et bouillant qui dilate son cœur et allume son cerveau. Sous ces excitations de la santé, de la force physique, il ne croit pas aux difficultés. Il prend ses rêves pour l'image des événements; et si, à l'entrée du chemin, quelques-uns ont pressé sa main; si quelques faits s'accomplissent suivant ses désirs, ses espé-

rances se font des ailes rapides et s'élancent impétueuses dans. l'avenir.

Mais bientôt le cours du temps arrache une à une de notre cœur les plus chères illusions pour mettre à leur place des mécomptes et la triste expérience de la rareté de nos plaisirs et de leur courte durée. Les années s'écoulent, l'homme voit qu'il n'est pas maître du temps! L'âge vient souffler sur ses croyances, le savoir dévore ses chimères; il trouve les choses vides, ses semblables méchants; il demande vainement à son cœur ceux qui ne sont plus et qu'il aimait; à son ciel les étoiles qui brillaient et qui se sont éteintes. Il a peu à peu fait l'échange de l'avenir qu'il avait, contre le passé qu'il n'a plus, il a usé ses forces contre des fantômes. Arrivé au terme de sa course, au lieu du bonheur qu'il attendait il lui reste l'expérience de la vie; si son cœur se fait encore des illusions, forme encore des espérances, un gouffre l'en sépare, et ce gouffre, c'est le tombeau.

Chacun de nous emploie la première moitié de sa vie à désirer la seconde ; la seconde à regretter la première.

L'enfant veut grandir pour ressembler à son père. Douces erreurs du jeune âge, pourquoi faut-il que l'avenir vous dévore. Pauvre petit, si tu pouvais rester enfant! tu garderais la pureté de ton cœur, la naïveté de tes croyances, la plénitude de tes joies; toujours les baisers viendraient se poser sur ton front. Ton père pense et travaille pour toi, tu mets tes lèvres au bord parfumé de la coupe dont il boit la lie. A toi l'insouciance et la félicité, à lui les larmes et les inquiétudes. Ah! le bonheur n'est que dans l'espérance, ne l'oublie jamais, afin d'espérer toujours. Tes rèves d'amour vaudront mieux que la réalité, tes projets seront toujours plus beaux que les événements.

La jeunesse espère les jouissances du cœur; l'âge mûr, désabusé, s'attache aux spéculations; la vieillesse, qui voit

ESPÉRANCE.

maintenant les faits derrière elle, inutiles et consommés à tout jamais, attache ses espérances à la vie elle-même, aux heures, aux minutes. Elle dispute à la tombe encore un jour, encore une année. Heureux ceux qui regardent au-delà du temps et que l'éternité console.

Les femmes espèrent plus facilement que les hommes, ou du moins elles fondent plus aisément leurs espérances, parce qu'elles raisonnent moins, et qu'elles sont très portées à prendre leurs désirs pour des réalités.

Les hommes doués d'un tempérament sanguin sont plus enclins à l'espérance que les autres; ils ressemblent un peu sous ce rapport aux enfants et aux femmes; ils ont la mobilité de leur caractère et de leurs impressions; la moindre chose les console et les attire. Les affections douces et tendres sont surtout la source de leurs désirs.

Les individus bilieux espèrent comme ils désirent, avec ardeur, tenacité; des passions vives, énergiques, sollicitent leur cœur.

Les mélancoliques ont peu d'espérances, l'avenir est toujours sombre pour eux; ils se désespèrent facilement.

Les hommes nerveux ont dans leurs espérances la mobilité qui les caractérise; ils sont extrêmes en tout.

Les lymphatiques espèrent tranquillement sans s'inquiéter beaucoup du succès; ils attendent et prennent les événements comme ils sont. Ayant le moins d'espérances, ils perdent le moins d'illusions.

L'espérance, comme toutes les affections douces ou gaies, imprime à l'organisme une salutaire influence. La circulation active et bien réglée ne laisse point le sang s'accumuler dans les organes; la digestion est prompte, toutes les fonctions s'exécutent avec facilité. La vigueur se répand dans les membres, la santé devient florissante. Le visage épanoui, dilaté, semble vouloir s'épandre; les rides disparaissent, le front s'élève et le sourire embellit la physionomie; le regard limpide et animé annonce la félicité intérieure.

De son côté l'intelligence devient plus vive, plus spontanée; le travail lui est facile, et les idées abondent au cerveau. Quand on espère, l'ame est accessible à tous les sentiments généreux, à toutes les nobles inspirations. On est heureux, on veut que tout le monde participe au bonheur que l'on éprouve. La valeur, le courage, la patience, et une foule d'autres passions estimables sont entées sur celle-là.

Bien qu'en définitive l'espérance, pour être fondée, pour satisfaire au besoin immense de bonheur que l'homme éprouve, doive avoir Dieu pour but; elle n'en est pas moins quand elle est appliquée aux choses d'ici-bas, aux événements de la vie, une faculté précieuse, sans laquelle l'existence serait intolérable.

C'est elle qui console tous les malheureux; elle pénètre dans l'asile de l'infortune, adoucit toutes les douleurs, guérit toutes les souffrances; elle s'assied au chevet du malade et lui promet la santé, elle perce la grille du cachot et parle de liberté aux pauvres prisonniers; elle promet du pain à l'indigence, elle montre à l'exilé sa patrie ; elle fait entrevoir sa grace à celui qu'attend l'échafaud. Elle est le ressort le plus puissant de la société, le remède à toutes les souffrances de l'humanité. Du point de vue où nous l'avons considérée d'abord, l'espérance est la chaîne qui unit la terre au ciel, en rappelant sans cesse à l'homme ses hautes destinées, le divin héritage que Dieu lui a promis. « Ceux qui espèrent en Dieu semblent accroître leurs forces: on dirait qu'ils volent avec les ailes de l'aigle, ils courent sans que leur ardeur se ralentisse; ils marchent sans jamais éprouver de lassitude. (Isaïe, chap. 40, verset 51.)

CHAPITRE IV.

CHARITÉ.

Nous croyons avoir démontré suffisamment que la destinée de l'homme est plus haut que la terre ; c'est une vérité qu'on ne peut contester sans folie. Nous ne sommes que voyageurs ici-bas, et notre patrie c'est le ciel. Toutes nos pensées, toutes nos actions doivent tendre vers ce but ; elles n'en ont pas de solide et se perdent dans le vide , quand nous voulons les rapporter à autre chose

Nous ne pouvons avoir d'autre fin en agissant que Dieu ou les créatures; or ces dernières ne sauraient nous donner que des satisfactions bornées et périssables; tous les jours nous sentons leur insuffisance et leur néant. L'univers entier est plus petit que le cœur humain; et s'il nous fait défaut, que restera-t-il pour l'éternité?

Pourtant Dieu nous a mis sur cette terre pour y vivre en rapport avec les choses créées, nous sommes obligés de nous

soumettre à cette loi. Presque tous nos penchants inclinent nos cœurs vers elles; presque toutes nos vertus sont limitées à elles, dans leur action et dans leur fin prochaine.

Nous ne sommes pas faits que pour les vertus contemplatives, et nous ne devons arriver à la félicité éternelle qu'après avoir accompli les devoirs sociaux qui nous sont imposés, qu'après avoir rempli les obligations naturelles que Dieu nous a tracées dans l'intérêt de l'ordre de l'univers et pour la fin terrestre à laquelle nous sommes destinés.

Notre science des choses humaines, nos vertus sociales proprement dites seront-elles donc inutiles pour le ciel, parce qu'elles n'ont pas rapport directement à Dieu?

Il en serait certainement ainsi, si la grace d'en haut ne les sanctifiait par l'amour; et si la charité qui unit la terre au ciel ne les rapportait à Dieu comme à la fin dernière de tout ce qui existe.

La charité, c'est l'amour immense qu'a le cœur pour les perfections divines, c'est une vertu qui nous fait aimer Dieu pour lui-même, et le prochain à cause de Dieu. Elle a son principe dans la grace, sa force dans l'imitation du Sauveur, dont l'amour fut si grand pour les hommes; son but dans l'union avec Dieu, qui doit être sa récompense.

Elle est un épanchement de l'amour divin dans le cœur de l'homme : c'est un don surnaturel qui centuple sa puissance d'aimer, dirige vers Dieu toutes ses actions, qui sans cela n'auraient qu'un but terrestre et une récompense passagère.

« La charité et les bonnes œuvres ont leur source en Dieu.» (Eccl., chap n, verset 45.) En effet cette vertu n'existe point naturellement dans le cœur de l'homme, elle ne vient point de lui, son objet n'est point un bien sensible, mais divin. « Elle est fondée sur l'espérance du bonheur éternel, et cette espérance ne peut être acquise naturellement, mais par la grace de l'esprit saint. » (St.-Thomas-d'Aquin.)

Ce qui est naturel à l'homme, c'est de s'aimer par dessus

tout, de se rechercher dans tous ses actes. L'amour de soi, c'est la loi naturelle des êtres vivants; presque toutes les passions naissent de cet amour, et ont pour objet quelque bien sensible.

La charité est l'immolation de l'individualité : « Celui qui possède la charité ne se recherche en rien. » (*Imit. de J.-C.*) Tout à Dieu, tout pour Dieu, telle est la devise de cette vertu. C'est elle qui nous apprend à nous contenter de Dieu seul, à lui donner tout sans partage, sans restriction, parce que c'est de lui que nous avons tout reçu, car « c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être.» (*Act.* ch. xvii verset 28.)

Nulle part, dans les traditions de l'antiquité, nous ne retrouvons de traces de cette vertu : les philosophes étaient les apôtres de l'humanité; ils développaient les préceptes de la morale qui en découle, mais aucun d'entre eux n'avait compris le sacrifice. Nulle part dans leurs livres, dans leur mythologie on ne trouve le précepte d'amour qui porte à aimer Dieu pour ses perfections infinies, et le prochain pour accomplir ses commandements.

La charité est une vertu toute divine ; Moïse l'avait mise en tête de sa loi ; « Ecoutez , Israël... Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur , de toute votre ame et de toutes vos forces. » Le précepte ne pouvait être plus large , plus obligatoire.

Mais la nature humaine était déchue, il lui était impossible d'arriver avec ses seules forces à cette perfection qui lui était commandée; l'infirmité des enfants d'Adam était un obstacle insurmontable. La matière et la concupiscence avaient vaincu l'esprit, et leur empire ne pouvait être renversé que par un immense bienfait de la grace de Dieu; aussi l'ancien peuple n'accomplissait le précepte que dans les limites des forces humaines. L'amour qu'il avait pour Dieu était intéressé et mercenaire; il l'aimait parce qu'il l'avait sauvé d'Egypte, qu'il lui faisait pleuvoir la manne céleste, qu'il

le conservait dans les déserts et l'établissait dans la terre promise; il n'obéissait que par la crainte des châtimens, sa main n'était pas criminelle, mais son intention pouvait l'être. L'ancienne loi permettait de rendre le mal pour le mal; elle sentait qu'elle ne pouvait obtenir mieux que ce qui était dans l'équité naturelle.

Il fallait, pour que la charité régnât sur la terre, qu'un Dieu vint lui-même l'enseigner aux hommes, et que les mérites infinis de sa croix rendissent à leur nature tombée la puissance de s'élever jusqu'à la pratique de cette vertu céleste.

Lorsque le fils de Dieu se fût revêtu d'un corps mortel, qu'il cût associé, profond mystère, sa nature divine à la nature humaine, il souffrit de toutes nos douleurs, fut pénétré de toutes nos misères, et une compassion immense, telle qu'un Dieu pouvait la sentir, s'empara de son cœur. Il trouva dans son amour le remède à tant de maux, et devenu frère des hommes, il puisa dans sa divinité même la force de se sacrifier pour eux.

C'est la charité de Jésus-Christ qui nous a rachetés et qui veille encore tous les jours au salut du genre humain, car il a laissé cette vertu divine sur la terre : c'est l'héritage qu'il lui a légué, le fruit de sa vie et de sa mort.

Les préceptes d'amour qu'il n'a cessé de prêcher aux mortels sont la loi nouvelle tout entière, la charité, c'est l'Évangile en action. « Plenitudo legis caritas. L'amour est l'accomplissement de la loi », dit saint Paul (Rom. ch. XIII, verset 40). « Le commandement que je vous donne est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés. » (St.-Jean, ch. xv, verset 42.) « Tous connaîtront à cela que vous êtes mes disciples, » ajoute le Sauveur du monde.

C'est ainsi qu'il mettait sa loi d'amour à la place de l'ancienne; il disait au peuple assemblé pour l'entendre : « Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez vos ennemis; ch bien! moi je vous dis : Aimez vos

ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient. (St.-Matth. chap. v, verset 45 et 44.)

Quand on lui demanda quel était le grand commandement de la loi, Jésus répondit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame et de tout votre esprit, c'est là le plus grand et le premier commandement, et voici le second qui est semblable à celui-là : Vous aimerez le prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements » (Matth., chap. xxu, versets 57 à 40.)

Sublimes enseignements, paroles sacrées d'un Dieu venu lui-même pour ouvrir aux humains les voies du salut, et pour briser sur la terre l'empire du mal! Toutes les religions ont eu leurs préceptes et leur morale, tous les philosophes ont eu leurs systèmes; mais peu d'hommes pouvaient profiter de ce qu'ils enseignaient, car il fallait pour les comprendre beaucoup de science et d'étude; le caractère de la divinité de la religion chrétienne, c'est d'avoir des commandements à la portée de tous, de l'ignorant comme du savant, du pauvre comme du monarque.

Cette religion divine, dans sa simplicité sublime, parle à tous les hommes un langage facile à comprendre; nul d'entre eux ne peut alléguer son ignorance. Aimer Dieu par dessus tout et le prochain comme soi-même, tel est l'abrégé de cette loi. Ce n'est plus la crainte des châtiments qui en fait la force, c'est à l'amour qu'elle s'adresse; et le divin législateur qui l'a promulguée, nous a laissé, pour nous donner la force de l'accomplir, le secours de sa grace, l'exemple de sa vie et de sa mort. Tout ce qu'il nous a commandé de faire, il l'a fait; la route qu'il nous a tracée, il l'a arrosée de son sang.

Notre but étant de traiter spécialement de l'amour du prochain, nous passerons rapidement sur le premier commandement de la charité, celui relatif à l'amour de Dieu; seulement nous ferons ressortir en quelques mots l'obligation d'aimer Dicu. C'est de lui que nous avons reçu la vie, nous devons l'aimer comme créateur. C'est lui qui nous conserve et nous comble de ses dons; c'est lui qui nous a rachetés et qui nous a aimés au point de donner pour nous son fils unique, nous devons l'aimer par reconnaissance. Il est l'ensemble de toute perfection, la fin de tout ce qui existe, nous devons l'aimer comme notre espoir dans l'éternité.

Nous ne voulons pas nous arrêter plus longtemps sur ces vérités et sur ces préceptes; nous ne pensons pas qu'après ce que nous avons dit dans tout le cours de cet ouvrage, il soit besoin de prouver les unes, et de démontrer l'importance des autres.

Avant le Christianisme, ainsi que nous le disions tout à l'heure, les affections dont l'homme était susceptible étaient bornées: elles avaient leur récompense en elles-mêmes ou dans leur objet. Ainsi l'amitié relative à un seul homme ou à quelques-uns, procurait une douce réciprocité de sentiments; la reconnaissance payait un bienfaiteur; l'amour sexuel, égoïste et avide de jouissance, trouvait dans son objet la satisfaction de ses désirs. Il en était ainsi de toutes les branches de la faculté d'aimer, toutes se réfléchissaient vers l'individu et concouraient à son bonheur.

Les relations qu'avaient les hommes entre eux étaient commandées par l'intérêt personnel, et si quelques rayons d'humanité jetaient leur lumière à travers cet égoïsme général, ils partaient d'une disposition innée au cœur de l'homme à aimer ses semblables; mais cette disposition bienveillante était subordonnée à l'amour individuel.

Il appartenait à la morale évangélique d'élargir assez le cœur pour qu'il pût embrasser l'humanité tout entière; de lui rendre le sacrifice possible, en lui offrant pour récompense un bonheur plus grand que les intérêts d'ici-bas.

Avant elle, chacun agissait pour soi; depuis, chacun agit

pour Dieu et sa puissance d'action s'agrandit en proportion de ce motif.

L'homme abandonné à ses propres forces n'aime que ce qui lui est utile; le chrétien aime et chérit tous ses semblables. Embrasé de l'amour divin qui se répand sur toutes les créatures, il est capable de les aimer toutes en Dieu et pour Dieu. Les puissances de son cœur viennent se confondre dans la charité, et elles y puisent des forces surnaturelles. « C'est la charité qui vivifie tout, » dit St.-Jean. (Ire Epit., ch. III, verset 14.) La vertu dont nous parlons reconnaît qu'elle est un don de Dieu, elle prend pour son modèle le sauveur, qui déclare n'être point venu pour les justes, mais pour les pécheurs. Aussi elle embrasse tous les hommes dans une même affection, qu'ils le méritent ou non, qu'ils soient reconnaissants ou ingrats; elle aime surtout ses ennemis, ceux qui lui font du mal, ceux qui la persécutent, car Jésus lui a tracé ses devoirs dans les paroles que nous avons citées plus haut.

« Celui qui possède la charité ne se recherche en rien. » (Imit. Chris.) Cette vertu vit de sacrifices, jamais elle n'a de but intéressé. Elle soulage toutes les souffrances, elle est le baume de toutes les blessures, le remède de toutes les misères. Elle porte dans son cœur l'humanité entière, elle préfère ceux que le monde rejette, car elle voit Jésus-Christ dans ceux qui ont faim, dans ceux qui ont soif, dans ceux qui sont nus. Elle voit des frères dans tous les malheureux; elle unit au sein de Dieu l'humanité dans une même pensée, dans un même amour.

Elle est la vertu-mère de toutes les autres, c'est elle qui les sanctifie et qui les rend profitables, aussi le sauveur a-t-il pris soin de la recommander avec une prédilection toute particulière. Il met l'amour du prochain à côté de l'amour de Dieu, il déclare que ces deux commandements sont égaux. Sa vie tout entière n'est qu'un miracle de charité; il n'est point venu pour exalter la gloire et les vanités humaines, pour faire l'éloge des richesses et du bonheur de la terre;

mais il est venu pour compatir aux misères de l'humanité. Il est né dans la pauvreté pour la relever à nos yeux et pour la mettre en honneur ici-bas; il a adopté toutes nos infortunes.

« Bienheureux ceux qui pleurent, » a-t-il dit, et il a versé des larmes de sang au jardin des Olives. « Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice », et il a souffert jusqu'à la mort; il a bu jusqu'à la lie les humiliations et les souffrances. Il s'est ainsi associé à nos misères ; il a adopté tous les malheureux dans une fraternité de douleurs, il s'est incarné à l'humanité souffrante, et c'est alors qu'il nous a imposé sa loi d'amour pour les hommes : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. » Ces paroles divines nous donnent en exemple le sauveur lui-même, c'est à dire celui qui pour nous a tout fait, tout accompli; qui n'a reculé devant aucune abnégation, pas même devant une mort ignominieuse.

A chaque page des livres sacrés, la charité est recommandée; les apôtres et les pères de l'Église l'ont exaltée comme la plus sublime des vertus. Ainsi fut accomplie la prédiction du saint prophète David. « Le pauvre n'est pas dans l'oubli pour toujours. (Ps. 1x, verset 19.) « Le Seigneur le délivrera des maux qui l'accablent, » disait le pauvre Job dans l'affliction. (Chap. xxx, verset 13.)

Quel philosophe eut jamais pu, eut jamais osé faire entendre ce langage du fils de Dieu? « Quiconque donnera seulement un verre d'eau froide à l'un de ces plus petits comme étant de mes disciples, en recevra la récompense. » C'est Dieu qui souffre dans les membres du pauvre; il paie de l'immortalité le verre d'eau que l'on donne en son nom; il exalte la veuve indigente qui donne un denier, il place son aumône au dessus des plus riches offrandes de l'orgueil.

C'est en son nom, et pour exécuter ses commandements, que ses apôtres et leurs disciples se répandirent dans le monde pour y prêcher sa morale et appeler le genre humain à l'union fraternelle, à la liberté, au salut. Animés de cette charité

CHARITÉ.

107

puissante qu'ils ont puisée à la source même, enflammés d'amour par la parole du Christ, ils s'en vont par le monde, baptisant les hommes et se dévouant pour eux, souffrant pour eux les tortures et le trépas. Tous exaltent la charité comme la vertu suprême.

Saint Jean, cet apôtre bien-aimé du sauveur, qui, le jour de la dernière Cène, reposa sa tête sur son sein, ne se lasse jamais de prêcher cette vertu. Cassé de vieillesse et porté par ses disciples dans le lieu où s'assemblaient les fidèles, il leur répétait sans cesse : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. C'est le précepte de notre bon maître, et si vous le gardez, il suffit pour vous rendre parfaits selon Dieu. »

Saint Paul, cet athlète de la charité, cette intelligence si vaste, disait avec enthousiasme : « Quand je parlerais toutes les langues de la terre, et que j'entendrais même le langage des anges, si je n'ai pas la charité, je ressemble à l'airain qui résonne ou à la tymbale qui retentit. (Cor., chap. xm, verset 4.)

Il enseigne quels doivent être les caractères de la charité chrétienne.

« La charité est patiente; elle est douce et bienfaisante. La charité n'est point envieuse; elle n'est point vaine et précipitée, elle ne s'enfle point d'orqueil. »

« Elle n'est point dédaigneuse, elle ne se pique et ne s'aigrit de rien : elle n'a point de mauvais soupçons. »

« Elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité. »

« Elle supporte tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout. »

Nous n'irons pas ailleurs chercher les caractères de cette vertu. Nous allons successivement examiner chacun de ceux que lui assigne le grand apôtre. La charité, qui veut le bonheur de tous, a souvent bosoin de patience; il y a, pour faire le bien, des obstacles de toutes sortes à surmonter. La méchanceté des hommes, les préjugés, les mauvaises passions conjurées, les persécutions suscitées contre les meilleures intentions. Saint Paul savait que la patience était nécessaire : il le savait dans les prisons, il le savait dans la persécution, il le savait en donnant sa vie.

Quand on n'a pour agir que des motifs humains, la patience se lasse; mais la charité, qui puise en Dieu sa force, ne perd pas l'espoir, et plus tard le bien, prix de ses efforts, s'accomplit et devient sa récompense.

« Elle est douce. »

C'est par la douceur qu'on gagne les cœurs les plus insensibles; c'est par elle qu'on désarme la colère, qu'on éteint les haines et qu'on se fait aimer de cœux à qui l'on désire faire du bien. Qui fut plus doux que Jésus-Christ? Tous pouvaient lui parler; il s'arrêtait pour converser avec cœux qui souffraient; il appelait à lui les petits enfants et les comblait de caresses. A cœux qui l'insultaient, il n'opposait que sa douceur. Il ordonnait de ne pas tirer l'épée pour sa défense, et disait à cœux qui l'écoutaient: « Bienheureux cœux qui sont doux, parce qu'ils seront récompensés. (Matth., chap. v, verset 4.)

« Elle est bienfaisante. »

C'est elle, en effet, qui vient partout au secours du malheur. Émanée de la compassion immense qu'eut pour les hommes celui qui « passa sur la terre en faisant le bien, » elle s'attache à continuer les œuvres de sa miséricorde. Elle n'est vraie qu'à la condition d'étre utile à tous, autant qu'elle le peut. « Soyez charitable selon vos moyens, « dit l'Écriture. « Dieu, qui voit les actes de bienfaisance, n'en perdra pas le souvenir, et au moment de la chute, l'homme charitable trouvera un appui. » (Tob., chap. 17, versets 8 et 54.

[«] Elle est patiente. »

« Elle n'est ni envieuse, ni vaine. »

La charité, qui vit d'abnégation, qui n'est qu'un sacrifice perpétuel qu'on fait de soi et de ses biens à Dieu, dans la personne des autres hommes qui sont ses enfants, ne doit pas porter envie à leur bonheur; tout celui qu'ils n'ont pas, elle désire le leur procurer. Comment en serait-elle envieuse? Bien au contraire, elle est plus satisfaite du bonheur des autres que du sien propre. Prète à se dépouiller pour ses frères, à s'offrir en holocauste à Dieu pour eux, elle le remercie de tout ce qu'il leur accorde, se réjouit avec ceux qui sont dans la joie, comme elle pleure avec ceux qui sont dans l'infortune et dans la tristesse.

Elle n'est point vaine, car elle sait qu'elle vient de Dieu, que par elle-même elle ne serait rien et ne pourrait rien. Quand Dieu lui permet de verser ses bienfaits sur ses frères, elle est fière de cet honneur, mais elle n'oublie pas que c'est une faveur bien grande que d'être appelée à secourir les pauvres qui sont les membres de Jésus-Christ. Elle s'humilie devant ccux à qui elle fait du bien, parce qu'ils sont pour elle l'occasion de mérites infinis, et qu'ils lui rendent le ciel pour récompense du peu qu'elle leur donne.

La charité n'est point dans ces hommes arrogants qui ne donnent aux pauvres que pour soulager leur vanité, qui leur font regretter d'être secourus par la dureté de leur langage, et qui ôtent ainsi à leur aumône tout le mérite qu'elle aurait.

La cabane du pauvre est le temple du Sauveur, où le Chrétien doit entrer avec respect et humilité, parce que là est une des douleurs qui ont affligé le cœur de son Dieu.

« Elle ne s'enfle point d'orqueil. »

Elle s'unit à Jésus-Christ, qui a passé sur la terre dans l'humilité et la pauvreté. D'un autre côté, elle sait que rien n'est grand que le Seigneur, et que la cendre et la terre ne doivent pas s'ensler d'orgueil devant lui. Quand elle est véritable,

elle est éloignée de la modestie affectée, qui n'est qu'un orgueil déguisé. Elle agit pour Dieu et en vue de Dieu seul, d'après le précepte du saint Évangile. «Pratiquez l'aumône en secret, et votre Père céleste, qui voit dans le secret, saura vous en tenir compte.» (Matt, chap. vi, verset 4.) Tout acte de charité qui cherche à se donner des témoins, devient un acte d'ostentation, et perd devant Dieu le parfum le plus suave de ses mérites.

Elle n'a pas d'ambition, parce que, n'aimant que Dieu, rapportant tout à lui, ne s'attachant point aux choses de la terre, elle sait que tout passe ici-bas, et que le bonheur qu'on peut goûter en ce monde n'a pas de durée. Elle n'ambitionne rien de ce qui séduit ordinairement les hommes. La charité n'ignore pas que les biens de ce monde mènent souvent à l'orgueil, qui est la source de tout mal. Elle sait que les ambitieux sont dans la main du Seigneur la verge et le bâton de sa colère ; qu'il ne tarde pas à leur demander compte des fruits de leur orgueil, et qu'il les brise en les couvrant de confusion. Elle n'a qu'un but, qui est d'accomplir la volonté de Dieu et d'être utile aux hommes : c'est sa seule ambition. Elle craint les grandeurs, et quand Dieu l'élève en dignité, elle redoute ce fardeau et voudrait en décharger ses épaules. L'égoïsme et la personnalité n'existent plus dans les cœurs qu'habite le Seigneur, prêts à se dévouer tout entiers et à chaque instant pour le bien des autres ; ils se considèrent comme des soldats disposés à verser leur sang au premier appel du maître, et leur amour est si grand et si pur, qu'ils agisssent moins en vue d'être rémunérés par Dieu, qu'en vue de lui plaire.

« Elle ne se pique et ne s'aigrit de rien.»

Née de la grace, fortifiée sans cesse par elle, la charité ne peut être accessible aux outrages des hommes. Elle prend en pitié les injures qu'on lui adresse, parce qu'il est partout des méchants, des cœurs que Dieu n'a pas encore éclairés. Elle oppose sa douceur aux insultes, et songe que Jésus-Christ, ou-

CHARITÉ.

444

tragé par la multitude insolente des Juifs, n'ouvrit pas la bouche pour répondre.

« Elle n'a point de mauvais soupçons. »

Cette vertu ne juge point facilement les hommes: elle n'interprète point en mal leurs actions, et ne se hâte point de les accuser. Elle croit, au contraire, que les autres valent mieux qu'elle, et que si Dieu ne la soutenait, elle cesserait promptement de marcher dans le bien, parce que la source de tout mal est en germe dans le cœur de l'homme.

Non, la charité n'existe pas chez ceux qui sans cesse accusent et calomnient leur prochain. Chacun a bien assez de ses faiblesses et de ses misères, sans s'occuper de celles des autres. Essayons à voir clair dans notre cœur, et nous n'aurons plus envie de nous ériger en censeurs d'autrui. Tâchons de bien vivre, et laissons la conduite de nos frères à ceux à qui Dieu l'a donnée en garde.

« Elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité. »

La charité aime tout ce qui est conforme à la loi de Dieu; elle ne saurait donc aimer l'injustice, qui en est une violation; elle ne partage jamais la joie des méchants, qui triomphent quand les bons succombent; elle ne peut voir sans chagrin le bon droit méconnu, l'orphelin privé de son héritage, l'homme de sa liberté. Elle pleure avec les opprimés, elle s'oppose de toutes ses forces aux manœuvres des artisans d'injustice, mais partout où luit la vérité, elle s'incline comme devant la règle. Ennemie du mensonge, elle le fuit de toutes ses forces. La loi divine le lui commande ainsi: « Soyez ennemis du mensonge: ne parlez jamais aux hommes que le langage de la vérité. (Eph., chap. 1v, verset 25.)

« Elle supporte tout. »

Le précepte du pardon est celui qui caractérise le mieux la

loi d'amour que Jésus-Christ est venu prêcher au monde. Ce ne sont point les vertus des hommes, mais leurs vices, qui ont appelé la rédemption. Il a donc dû verser sur le genre humain d'inépuisables trésors de pardon, lorsqu'il l'a aimé jusqu'à la mort. Alors même qu'il allait rendre le dernier soupir, il priait son père de pardonner à ses bourreaux.

Tous les jours il répand ses dons sur ceux qui l'outragent; c'est à force de bonté qu'il les appelle à lui, et les bras de la miséricorde leur sont toujours ouverts. Il a voulu que la charité, qu'il a laissée sur la terre pour y continuer son œuvre, fût miséricordieuse comme il l'était lui-même. «Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, dit-il, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. » (Matt., chap. v, verset 7) « Aimez vos ennemis, dit-il ailleurs; faites du bien à ceux qui vous haïssent. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quel mérite aurez-vous? Les Publicains n'en font-ils pas autant? (Matt., chap. v, versets 44 et 46.)

Avant d'admettre le Chrétien aux pieds des autels, il l'envoie demander pardon à ceux qu'il a offensés; il veut qu'il se réconcilie avant d'approcher du sanctuaire, car il nous apprend que ceux qui n'auront pas de miséricorde seront jugés sans miséricorde. L'admirable oraison qu'il nous a lui-même formulée ne contient-elle pas ces paroles : « Remettez-nous nos offenses comme nous les remettons nous-mêmes à ceux qui nous ont offensés. » (Matt., chap. vi, verset 42.) Saint Paul nous avertit de ne pas laisser le soleil se coucher sur notre colère.

Le précepte d'aimer nos ennemis ne nous commande pas d'avoir pour eux cette vivacité d'affection que nous ressentons pour nos amis, par exemple; ce qu'il nous commande, c'est de les aimer en Dieu, d'être prêts à leur faire du bien, à les soulager dans leurs misères; c'est de leur pardonner leurs offenses et de prier pour eux.

Le Chrétien qui pardonne n'est-il pas mille fois plus grand que le philosophe qui se venge ou qui garde la haine dans son cœur, et la religion, qui commande cette sublime perfection, n'est-elle pas empreinte d'un divin caractère?

« Elle croit tout, elle espère tout.»

Le Chrétien véritable, animé du feu brûlant de la charité, n'ouvre point sa pensée aux suppositions méchantes, aux jugements sévères sur le prochain. Dans la bonté de son cœur, il croit les autres bons aussi, et ne pense pas qu'on veuille le tromper. Sa candeur n'imagine point la ruse et la fourberie. Il a confiance dans les autres, et ce sentiment si naïf, qui prend ses racines dans l'affection fraternelle, est une de ses plus belles vertus. Il est honteux de le tromper, car il ne se défie jamais, et son cœur ne maudit point celui qui n'a point rougi d'abuser de sa simplicité et de sa droiture.

La charité espère tout, parce qu'elle est tout amour, et qu'elle a confiance dans les promesses divinés. Pour opérer le bien, elle aplanit les difficultés, ne redoute aucun obstacle. Elle est investie de la puissance de Dieu, et ses efforts ne sont jamais stériles. D'un autre côté, elle espère tout ce que Dieu lui a promis pour récompense. Elle est elle-même la voie du ciel, le moyen de conquérir l'immortalité; elle se repose dans cette douce espérance, et s'endort confiante dans la sécurité du juste.

« Elle souffre tout. »

Elle se rappelle le langage de son divin maître : « Vous êtes heureux lorsque les hommes vous chargeront de malédictions, et qu'ils vous persécuteront, et qu'ils diront faussement toutes sortes de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous alors, et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux. » (Matt., chap. v, versets 44 et 42.)

Préoccupée des choses du ciel, elle compte pour rien ce qu'elle endure ici-bas; elle offre avec joie au Seigneur ses souf frances et les déboires qu'elle éprouve. Le propre de l'amour, c'est de se dévouer avec joie pour Dieu, pour les hommes en vue de Dieu. Il n'est rien que ne puisse supporter la charité avec de tels motifs. Elle donnerait mille vies si elle le pouvait. Elle accepte les souffrances comme une épreuve nécessaire à la perfection; toutes les croix qui lui sont infligées, elle les reçoit de la main de Dieu, comme un feu purificateur de ses imperfections. Elle bénit ceux qui la perséeutent, parce qu'ils lui donnent le moyen de s'associer aux mérites de Jésus-Christ; et c'est pour cela que le monde n'a pas eu d'admirations ni d'étonnements assez grands pour les prodiges que la charité a accomplis dans les prisons, au milien des tortures et sur les échafauds. Car depuis dix-huit cents ans elle a rempli l'univers de saints et de martyrs auprès desquels l'antiquité n'a rien à mettre.

Tels sont donc les caractères que le grand apôtre assigne à la charité. La philosophie orgueilleuse des hommes nous a-t-elle rien légué de semblable, et Jean-Jacques n'avait-il pas raison de s'écrier, dans l'enthousiasme de ses aveux : « La majesté des Écritures m'étonne, la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes, avec toute leur pompe, qu'ils sont petits près de celui-là! »

Quel autre, en effet, qu'un Dieu, pouvait prêcher aux hommes une si sublime morale et la mettre en pratique comme il l'a fait? Quel mortel aurait pu deviner ces préceptes qui dépassent la nature, qui dominent nos instincts et prêtent à notre faiblesse une force surnaturelle? Où donc aurait-il puisé les éléments de cette vertu, qui prend toutes les facultés de notre ame, les réunit en faisceau, et les dirige vers le bien avec une si grande puissance? Quelle hauteur dans les idées! quelle connaissance des besoins du monde! quel baume pour ses plaies! quelles consolations pour ses misères! Quoi! des hommes auraient pu se rendre capables de tant d'abnégation! ils auraient dépouillé ainsi leurs convoitises et leurs penchants! ils se se-

CHARITÉ.

445

raient sacrifiés tout entiers pour autrui! Il faut à un si beau résultat une cause proportionnée.

Vous seul, ò mon Dicu, pouviez inspirer la charité aux hommes, et c'est devant les miracles de votre grace que nous inclinons avec humilité nos fronts, reconnaissant que sans vous nous ne sommes rien et ne pouvons rien. In Deo vivimus, movemur et sumus.

Admirable vertu! la charité unit le ciel à la terre et tous les hommes en Dieu. C'est elle qui rend la science profitable, en l'appliquant aux besoins, au soulagement de l'humanité. La science, sans elle, n'est qu'une ostentation ridicule, qu'un aliment de la vanité. La charité étouffe l'amour-propre, tandis que l'orgueil corrompt les plus sublimes vertus. Elle relève la volonté humaine, elle annoblit le sacrifice et rend méritoire l'abnégation de soi-même, qui sans elle n'est que bassesse et dégradation.

N'est-ce pas la charité chrétienne qui a enfanté cette multitude de dévoûments qui, depuis deux mille ans, sont auprès de toutes les souffrances, qui compatissent à toutes nos misères et les soulagent.

Quand Jésus-Christ eût dit à ses disciples : « Allez donc , et instruisez tous les peuples , les baptisant ou nom du Père , et du Fils, et du Saint-Esprit » (Matt., chap. xviii, verset 49), ils se répandirent par toute la terre , enseignant , au péril de leurs jours , à travers les persécutions et les obstacles de toutes sortes , la loi sainte de leur maître.

Qui pourra compter la multitude des saints qui ont scellé de leur sang les vérités qu'ils annonçaient? La philosophie a-t-elle des martyrs? A-t-elle pu, comme la charité, trouver des hommes qui, renonçant à toutes les douceurs de la vie, se soient dévoués au service de l'humanité? Ce que disait saint Paul de lui-même, n'est-ce pas l'histoire de tous les prêtres? «Quoique je fusse entièrement libre, je me suis en quelque sorte rendu

l'esclave de tout le monde pour gagner plus de personnes. » (1^{re} Cor., chap. ix, verset 19.)

Que fait le prêtre, il s'astreint à une vie laborieuse et pénible, toute remplie de sacrifices. Il fait vœu d'obéissance, de chasteté. Il n'a plus de volonté que celle de l'Église, il n'a plus de famille que son troupeau.

Pensez-vous qu'il n'en coûte rien à ces hommes, de se priver des consolations de la famille? N'ont-ils pas tous les penchants et les affections des autres hommes? Mais l'ardeur de la charité qui les embrase élargit leur cœur, qui ne suffirait pas à leur mission, s'ils le laissaient attaché aux choses d'icibas. Ils adoptent pour enfants tous les infortunés, pour épouse l'Église, pour richesse les misères et la pauvreté. Calculez, si vous le pouvez, le bien qu'ils ont accompli depuis que le Christianisme existe.

N'est-ce pas la charité chrétienne qui a appelé tous les hommes à l'égalité fraternelle, qui a rompu la chaîne de l'esclavage et de la féodalité, qui a relevé la femme de l'abjection où elle était plongée ? N'est-ce pas elle qui de tout temps a secouru les malheureux et versé le baume salutaire sur les plaies de l'indigence? Est-il une institution de bienfaisance qu'elle n'ait fondée, une souffrance ici-bas à laquelle elle n'ait pas trouvé un remède? N'est-ce pas elle qui descend, comme une manne providentielle, sur le toit de la misère, qui donne à l'infortune le pain quotidien, qui couvre les petits enfants durant les tristes jours d'hiver, qui apporte aux malades les médicaments salutaires et les consolations, plus salutaires encore. Si l'on voulait se donner la peine de calculer dans quelles proportions les aumônes que distribue la charité l'emportent sur celles qui viennent d'ailleurs, on serait étonné de l'exiguité des dernières.

N'est-ce pas la charité chrétienne qui nous a donné saint Vincent de Paule, ce héros bienfaisant, plus grand que toute l'antiquité, et auquel la philosophie a daigné pardonner d'être Chrétien.

Pauvre prêtre sans fortune et sans puissance, il a trouvé des millions pour les malheureux, il a couvert le monde des monuments de sa charité. Il a pris l'humanité dans ses bras, il a sondé toutes ses plaies, il a su trouver des remèdes à toutes ses misères. Est il une douleur à laquelle ce grand cœur u'ait pas compati? Sans lui, quel asile auraient les enfants trouvés. Les galériens lui doivent leurs hôpitaux; les pauvres vieillards leurs refuges; les paroisses leurs confrères de charité; les infidèles, des missionnaires; le monde entier, les sœurs hospitalières.

Quel est donc la doctrine philosophique qui ait enfanté de pareils miracles? Quelle religion possède des hommes qu'elle puisse mettre à côté de celui-là! Quand à nous, nous n'avons pour trouver de semblables vertus, qu'à choisir parmi nos martyrs, nos missionnaires, nos évêques, nos prêtres, ou même un grand nombre de simples fidèles.

Nous allons passer en revue quelques-uns des principaux bienfaits de la vertu dont nous parlons, en l'étudiant dans la personnification de ses plus beaux dévoûments.

Est-ce dans les palais, dans l'asile de l'opulence et des joics d'ici-bas que nous allons rencontrer la charité? Faut-il aller, pour voir ses miracles, dans les lieux fréquentés des grands et des heureux du siècle. Est-ce sur un brillant théâtre qu'elle répand ses bienfaits? Va-t-elle, comme la science par exemple, s'étaler aux regards et se repaître des approbations et des applandissements? La trouverons-nous dans ces brillantes assemblées où la vanité laisse tomber avec ostentation ses rares aumônes?

Non, ce ne sont point là les lieux qu'elle aime; mais on la rencontre dans l'humble réduit de la misère, au chevet d'un lit d'hôpital où git la souffrance, où le pauvre agonise. Dans les prisons et les bagnes, dans les lieux où sévit la peste, partout où l'humanité souffre; partout où l'homme a besoin d'un frère, d'un ami, d'un instituteur ou d'un prêtre; partout où il y a des malheureux à soulager, des ignorants à instruire, des infidèles à convertir.

Figurez-vous la plus mirérable demeure, l'antre le plus infect, l'atmosphère la plus empoisonnée, et là, sur un grabat, un pauvre en haillons, couvert d'ulcères dont l'odeur repousse, dont la vue épouvante; si vous voulez même, un misérable dont la débauche ait rongé la chair, un être que le crime ait flétri.

Si ce malheureux n'a plus de mère, sans doute il va mourir abandonné, dans les angoisses de la douleur et dans le désespoir. Qui donc viendrait auprès de lui? Il y a peut-être, pour le secourir, des miasmes pestilentiels à braver. La bienfaisance et l'humanité reculeront à ce spectacle, ou n'y résisteront pas.

Approchez et voyez : auprès du grabat, il y a une femme, mais ce n'est point une femme ordinaire; celle-ci a vaincu les susceptibilités, les faiblesses naturelles à son sexe, car elle n'a point horreur de ce spectacle; elle panse les ulcères de ce malade, soutient sa tête alourdie, lui prodigue les soins les plus touchants, le console avec des paroles affectueuses, et ne le quitte pas un seul instant. Cette femme, ce n'est ni sa mère ni sa sœur; mais une chrétienne embrasée des feux de la charité, un ange que la Providence envoie pour consoler, secourir, n'importe lequel des frères de Jésus-Christ: c'est une religieuse.

Interrogez l'antiquité, interrogez toutes les religions, de mandez-leur ce dévoument sublime de la femme! Que nos réformateurs nous donnent de telles héroïnes, qu'ils inventent un mobile assez puissant pour enfanter de tels miracles!

Lorsque le philosophisme, accomplissant son œuvre, fit voir à la France ce qu'il pouvait pour son bonheur, il comprit les sœurs de charité dans l'anathème qu'il lança contre

TOME II.

tout ce qui tenait à la religion. Mais bientôt, ne pouvant les remplacer, il fut obligé de leur rendre leurs pauvres, leurs malades, qu'il ne savait ni secourir ni consoler.

C'est la charité toute seule qui peut donner à de faibles femmes la force nécessaire pour renoncer aux plaisirs et aux joies de ce monde, afin de se dévouer à ses misères et à ses souffrances.

La religieuse fait l'échange de sa vie si douce de jeune fille, de ses espérances d'épouse et de mère, contre la plus complète abnégation. Elle accepte une existence dure et pénible, pendant laquelle ses yeux verront tout ce que notre pauvre nature étale de plaies honteuses, d'infortunes inouïes, de souffrances atroces. Ses oreilles n'entendront que des cris de douleur et des râles d'agonie. Elle sera l'humble servante des indigents, des criminels, quelquefois même de ces femmes immondes qui n'ont plus de nom pour les lèvres honnêtes. Elle a renoncé au doux titre de mère, mais elle embrassera dans son amour tous ceux qui souffrent, tous ceux qui gémissent. Vous la verrez désormais au milieu des orphelins, des prisonniers, des malades. Comme l'ange de la souffrance, elle veillera au chevet des douleurs, elle s'associera à toutes les agonies, appelant les bénédictions d'en haut par ses prières, adoucissant, par ses consolations, les terribles approches du tombeau.

En voyant ces vierges chrétiennes, si sublimes d'amour pour leurs semblables, si grandes par leur courage, si saintes par leur dévoument sans bornes, ne dirait-on pas que la charité agrandissant en elles la plus touchante, la plus noble passion du cœur de la femme, l'amour maternel, les aurait rendues ces épouses du Christ, mères de tous les malheureux?

En les voyant si belles d'innocence, de candeur, de grace mystique et de pudeur céleste, ne dirait-on pas des légions d'anges arrivant d'en haut, pour apporter au malheur des consolations, et pour montrer au repentir le chemin du ciel?

Allez dans les prisons, dans nos maisons pénitentiaires, là vous verrez des religieuses qui ont consenti à s'enfermer pour toujours avec les détenues, qui ont accepté l'existence la plus affreuse qu'on puisse imaginer, dans l'espérance de rendre quelques ames à Dieu, quelques consciences au bien.

Mettant de côté toute injuste prévention, entrez chez les religieuses du Bon-Pasteur; là sont des femmes de la plus haute distinction, douées des plus belles qualités de l'intelligence. Elles ont consacré leur vie au bonheur et au salut des filles prostituées; elles ramènent au bien ce que la société a de plus immonde, cette fange humaine que la philantropie n'a jamais osé toucher. N'est-ce donc rien que de ressusciter à Dieu ces ames avilies, de ranimer l'espérance dans ces cœurs flétris et dégradés?

Sans ce dévoument de la charité, où donc irait frapper le repentir de ces femmes qui n'osent adresser la parole à personne, et qu'on repousse de partout. La philantropie leur donnerait elle un asile, du travail et du pain? Faut-il laisser des créatures humaines sans espérance de pardon et de retour au bien? Faut-il les repousser dans l'égoût du vice quand elles en veulent sortir? Maintenant que dix mille d'entre elles gagnent leur vie en travaillant dans ces asiles où on leur apprend à prier Dieu et à croire à la vertu, faut-il détruire ces asiles, c'est à dire, faut-il rendre à la prostitution ses victimes? Au lieu de nous arrêter à ces questions insensées, remercions Dieu qui inspire de si nobles dévoûments; la charité, qui fonde d'aussi belles institutions.

Ne dirons-nous rien de ces frères des écoles chrétiennes, qui passent silencieux dans nos cités, sous les sarcasmes et le rire de l'ignorance? Vêtus de bure, nourris comme les plus pauvres des hommes, ils ont fait vœu de chasteté, de pauvreté; ils ont renoncé à tout ici-bas, même à leur nom qu'ils ne peuvent pas révéler, pour se dévouer sans réserve à l'éducation des

enfants du pauvre. Quelle est donc leur espérance? Ambitionnent ils la fortune, la domination? Allez voir ce qu'ils deviennent quand ils ont rempli leur vie monotone de bonnes ceuvres et de laborieux travaux. Ils meurent ignorés du monde, indigents comme ils ont vécu; et ils n'ont au cimetière qu'une tombe sans inscription et sans faste, où nul ne vient verser de pleurs, car personne ne les connaît.

Les moines du Saînt-Bernard se dévouent à une œuvre qui les tue dans dix ans, pour sauver des hommes perdus dans les neiges des Alpes. Séparés de l'humanité tout entière, soumis à l'action d'un froid éternel, environnés de neige et de glaces, ils habitent la cime d'un rocher où la nature est morte, où pas un être vivant, pas un arbre, où rien ne réjouit leur solitude; mais ils sont la Providence des voyageurs égarés.

Tous ces miracles de la charité chrétienne ont lieu au milieu de nous, et ceux qui les accomplissent n'ont à lutter que contre les passions humaines, qu'à combattre les penchants de leur cœur, qu'à faire le sacrifice des joies et des plaisirs du monde, pour s'imposer des privations de toutes sortes. A présent, nous allons admirer d'autres héros de la charité luttant contre les éléments, la rigueur des climats, les bêtes féroces, les persécutions, et faisant, pour leur foi et pour les hommes, le sacrifice de leur vie : nous voulons parler des missionnaires.

Depuis dix-huit cents ans, la parole divine n'a point cessé d'être annoncée au monde; les contrées les plus reculées du globe, les peuples les plus sauvages, ont tour à tour entendu les prédicateurs chrétiens. Partout où les navigateurs ont abordé, la croix les a suivis. A peine avaient-ils découvert quelque coin de terre habitée, qu'aussitôt, du sein de notre Europe catholique, s'élançaient des conquérants spirituels qui portaient à ces frères, inconnus jusqu'alors, les bienfaits de la religion et de la civilisation.

Chaque année, nous entendons dire que quelque modeste desservant a quitté sa paroisse, pour s'en aller aux missions étrangères, et ce fait éveille à peine notre attention. C'est un de ces vains bruits qui alimentent un instant la curiosité, et l'oubli se ferme bientôt sur le pauvre missionnaire, qui part ignoré du monde avec le seul secours de sa foi, et les seuls encouragements de sa charité.

Si la terre l'oublie, s'il attire en passant le rire et les dédains de l'ignorance, les cieux le regardent et le protègent; car cet humble prêtre est plus grand que les sages et les philosophes les plus célèbres; il est plus glorieux que Socrate, Platon et tous ceux que nous nommons bienfaiteurs de l'humanité. Tandis que les académiciens, les savants font de pompeux discours, inventent de laborieuses théories, afin d'améliorer, disent-ils, le sort des hommes; lui, pensant que les actes valent mieux que les paroles sonores, leur consacre entièrement son existence. Désormais, il leur appartient tout entier; son temps, ses sueurs, ses forces, son sang, il leur offre tout. Pour eux, il renonce au repos, aux douceurs de la famille, de la patric; il se voue aux souffrances, à la faim, à la misère, aux supplices; il s'oublie pour ne songer qu'à ses frères. C'est avec de telles dispositions, après de tels sacrifices, qu'il se rend à sa destination.

Suivez-le dans les forêts de l'Amérique, bravant tous les dangers, affrontant toutes les fatigues. Pour porter les secours de la religion aux chrétiens disséminés dans ces vastes contrées, il traverse à pied d'immenses déserts, où des bêtes féroces le guettent au passage; il passe à la nage des rivières remplies de crocodiles, et pendant ces pénibles voyages, à peine a t-il de quoi satisfaire aux besoins les plus impérieux.

En Chine, il y a les mêmes fatigues, les mêmes privations, mais une récompense attend l'homme de Dieu; la persécution, dans ce pays, sévit aussi furieuse qu'au temps des Néron, des Caracalla; souvent la couronne du martyre lui est accordée. Les missionnaires acceptent, comme une grande faveur, d'être envoyés en Chine, et ceux qui meurent ainsi confesseurs de la foi, sont regardés comme les plus heureux.

La plupart d'entre eux sont des hommes instruits et intelligents, qui rendent à la science d'inappréciables services en même temps qu'ils civilisent les hommes et les convertissent au vrai Dieu. Ces voyageurs apostoliques ont été aussi utiles aux lettres et aux arts que les plus célèbres de nos navigateurs.

Quelques-uns, c'étaient des jésuites, avaient fondé dans une contrée du nouveau monde échappée par hasard au fer des conquérants, des républiques chrétiennes connues sous le nom de *Réductions*, où beaucoup des idées du socialisme moderne avaient trouvé leur application. C'est la plus belle étude pratique qui ait encore été faite de l'association et de sa puissance. Là, tous les intérêts étaient solidaires, les biens, communs autant que cela peut être; il n'y avait pas de malheureux. On a commis, en détruisant ces républiques naissantes, un véritable crime contre l'humanité. On a prétendu que les jésuites commençaient ainsi à réaliser leurs projets de domination universelle; on a étouffé le plus bel essai de civilisation qui ait jamais été tenté.

Bénissons, en les admirant, tous ces hommes sublimes qui se consacrent au grand œuvre de la civilisation et de la conversion de l'univers. Ce ne sont point les philosophes et les réformateurs modernes qui se dévouent ainsi, et qui renoncent au bien-être du foyer paternel. Nos académiciens, qui discourent si savamment sur l'émancipation du genre humain, ne quittent point leurs fauteuils pour aller civiliser les sauvages; jusqu'à ce jour, c'est le prêtre chrétien tout seul qui a montré de tels dévoûments.

Ah! qu'il reste encore à faire dans cette voie, et que le champ où ces hommes de Dieu glanent péniblement quelques épis, donnerait d'abondantes moissons s'il y avait assez de moissonneurs! D'après des calculs approximatifs, le globe est peuplé de huit cent millions d'habitants, et un peu plus de cent millions seulement sont chrétiens. Quand nous disons chrétiens, nous disons aussi"civilisés. Nous ne pensons pas qu'on

veuille nous donner sérieusement les Turcs comme une nation civilisée; et les Chinois, à propos de qui on a débité tant de fables, fait circuler tant de mensonges, sont encore, à l'heure qu'il est, une des nations les plus barbares de la terre. On trouve chez eux « le polythéïsme, l'esclavage, l'infanticide, la prostitution légale, l'asservissement de la femme. » (Delord.)

La religion, qui seule relève l'humanité de cette abjection, n'est-elle pas une religion divine, et n'est-ce pas une honte pour notre époque de voir ses apôtres abandonnés à euxmèmes pour une telle entreprise! Si l'Europe le voulait, si la France le voulait, quelles belles et nobles conquêtes il y aurait à faire! Pour une telle croisade, on ne manquerait pas de soldats. Armés des vérités de l'Évangile, ils s'élanceraient dans toutes les directions, ils pourraient faire en vingt années peut-être ce que des efforts isolés n'accompliront, hélas, qu'après des siècles; et pendant des siècles l'humanité souf-frira, gémira encore, élèvera vers les cieux la vaste voix de ses douleurs.

Ah! si les gouvernements comprenaient leur mission, s'ils étaient bien convaincus de cette vérité, que ceux qui sont les maîtres des nations doivent marcher devant elles, et non pas élever une muraille pour se retrancher derrière et barrer le passage aux progrès, à la marche du genre humain, on verrait avant peu de grandes choses s'accomplir. Mais, hélas! ceux qui sont au pouvoir s'imaginent n'avoir qu'une proie à défendre, ils ne songent plus qu'à leurs intérêts mesquins et égoïstes.

Chose étrange, les souverains sont en lutte incessante avec les peuples; il semble que des deux côtés il y ait des intérêts opposés!

Que demandons-nous, insensés que nous sommes; que les peuples civilisés se fassent apôtres pour civiliser les autres peuples? Déjà nous entendons le rire et le sarcasme accueillir nos paroles. Ah! sans doute, il vaut mieux, nations abâtardies, croupies dans une civilisation qui recule au lieu d'avancer, créer des machines et faire des chiffres, que de songer au sort de sept cents millions d'hommes qui sont nos frères; il vaut mieux faire chez nous de pitoyables épreuves gouvernementales et regarder d'en bas les ambitieux qui se disputent le pouvoir; il vaut mieux accorder notre attention à nos comédies parlementaires, à nos parades monarchiques, et nous livrer bataille à coups de scrutins pour des libertés illusoires! Ce qui vaut mieux encore, le voici : c'est amasser de l'or, c'est vivre chez soi d'une façon confortable, c'est fermer son cœur à la pitié, à l'humanité; c'est livrer son corps aux jouissances, c'est accaparer pour soi tout ce qu'on peut de bonheur égoïste et honteux; c'est s'unir quatre qui possédent contre dix qui manquent de tout, pour leur ôter le moyen de sortir de leur misère!

Sans doute nous étions insensé de croire à tes instincts généreux, de faire appel à ton prosélytisme, vieille Europe décrépite et corrompue! Ce n'est point à tes gouvernements qu'appartiendra cette conquête du monde, ils n'ont plus assez de force et d'énergie pour de vastes projets; ce sont des miracles qu'il faudrait, laissons les faire à la charité; ce sont des ressources pécuniaires, n'en demandons point aux trésors des princes, l'aumône des pauvres doit suffire.

Il y a 23 ans qu'en France fut fondée une association sous le titre d'OEuvre de la propagation de la Foi; son but était d'envoyer des secours aux missions étrangères. Chaque associé paie un sou par semaine; La première année, on réalisa vingt-deux mille francs. Aujourd'hui, on reçoit chaque année plusieurs millions. Aussi, grace à ces secours, les missions font des progrès, et les apôtres qu'elles entretiennent vont porter, à tous les points du globe, l'Évangile, la science, la liberté, la civilisation.

Espérons que le courage de nos missionnaires ne restera pas sans récompense, et que le sang de ces nouveaux martyrs, comme autrefois celui de la primitive Église, fera fructisser la semence évangélique, et préparera, pour l'avenir, le bonbeur et la fraternité du genre humain.

Partout où l'humanité souffre, on est sûr de trouver l'action bienfaisante de la charité chrétienne. Elle descend dans toutes les parties du corps social pour le vivifier de sa chaleur salutaire. C'est elle qui a fondé et doté nos hôpitaux, nos institutions de bienfaisance; elle a couvert notre sol de tous ces vastes monuments qui nous servent aujourd'hui de casernes, d'usines, de colléges. Sous toutes les formes, elle pénètre dans l'asile de l'indigence, pour secourir et consoler les malheureux qui n'ont pas seulement besoin de pain et de vêtements, mais d'affection et de douces paroles. La visite d'un chrétien, qui les encourage, qui leur parle en frère, en envoyé de Dieu, leur fait plus de bien cent fois que l'aumône insolente du riche, apportée par un valet en livrée.

La philosophie, qui depuis quelque temps veut faire antagonisme à la religion, a senti que la charité était une vertu qui lui manquait. Elle a voulu s'en créer une, et elle a inventé le mot de philantropie. Pauvre et honteuse, indigente, elle a été forcée de voler ses modèles à notre sainte religion; elle a pris pour ses patrons saint Vincent de Paule et Fénélon.

Mais ces chrétiens sublimes et fervents ne protégeront point cette vertu nouvelle, qui veut faire du bien aux hommes en reniant presque Dieu, qui prêche la morale et ne veut pas de religion.

La philantropie est une vertu morte, parce qu'elle n'a point de base, point de motif, point de but. Tout ce qui se détache de Dieu tombe dans le néant. Elle fait de beaux discours, étale de vaniteuses prétentions, enfante des utopies plus ou moins déraisonnables, et ne produit que de la fumée. Elle fait sonver avec ostentation les quelques pièces d'argent qu'elle ne donnerait pas si le monde n'en savait rien, et, découragée

CHARITÉ.

127

quand il faut faire le plus petit sacrifice, elle renonce à son œuvre à peine commencée.

Les philantropes paient-ils de leur personne, vont-ils visiter le malheur, descendent-ils dans la cabane où gît sur son grabat l'humanité souffrante? Se consacrent-ils au service des pauvres et des malades? vont-ils habiter le sommet glacé des montagnes pour offrir un asile au voyageur égaré? Donneraient-ils un jour de leur vie à la tâche pénible des frères des écoles chrétiennes?

Ont-ils trouvé parmi eux des sœurs de charité? Leurs compagnes ont-elles reçu d'eux des leçons qui les amènent panser les ulcères du pauvre, adoucir par leurs consolations les derniers moments de sa vie?

Ont-ils assez de foi dans leurs doctrines, et assez d'amour des hommes, pour se faire missionnaires, et aller, au prix de leur santé, au péril de leurs jours, essayer de convertir l'univers?

Quelles sont les institutions de bienfaisance qu'ils aient fondées ? Sont-ce eux qui dotent les hôpitaux, les maisons de refuge ? Dans les temps d'épidémie, sont-ce les philantropes qui se dévouent ? Nous avons bien des Belzume, des Charles Boromée, dont Marseille et Milan chanteront à jamais les louanges; mais quel philosophe a bravé la peste ? Lors du choléra, qui visitait les malades à Paris, qui les recevait dans son palais à la campagne ? un archevêque, dont la demeure épiscopale venait d'être renversée par le vandalisme populaire; un archevêque dont les jours avaient été mis en danger par les déclamations du philosophisme ?

Nous avons vu souvent comment les philantropes font leurs aumônes. Ils donnent des bals et des fêtes, et le produit de leurs plaisirs sert à faire aux pauvres des distributions annoncées à grand bruit. Ce n'est pas la pitié qui ouvre leur bourse, c'est le plaisir. Ce sont leurs passions qui se donnent ainsi un vernis d'humanité.

Comme ces hypocrites dont parle saint Mathieu, ils em-

bouchent la trompette au milieu des rues pour s'attirer l'admiration des hommes. Ils jettent sans discernement leur vaniteux et inutile bienfait, et voilà ce qu'ils appellent soulager l'infortune!... Nos fonctions nous appellent tous les jours auprès des misères humaines, tous les jours la société étale à nos regards quelques-unes de ces plaies profondes qui la font souffrir. Eh bien! dans les galetas de l'infortune, près du pauvre agonisant, nous n'avons jamais rencontré de philantropes; mais tous les jours nous y voyons des sœurs de charité qui nous aident dans les fonctions pénibles de notre ministère; nous y voyons des prêtres bienfaisants, la main ouverte pour verser des aumônes qu'ils n'étalent point, mais qu'ils versent en secret; leur parole consolante aide à guérir ou bien à mourir, s'il le faut ; toujours elle porte de bons fruits. Ceux qui disent que la visite du prêtre est dangereuse, obéissent à des préventions de leur esprit aveuglé, ou bien ils mentent : il n'y a pas de milien.

Nous avons aussi rencontré parfois quelques-uns de ces pieux chrétiens qui s'inspirent des souvenirs de Vincent de Paule et qui s'associent sous sa protection, pour faire des œuvres de charité.

Les philosphes, ceux qui donnent en pâture au peuple de désolantes doctrines d'irréligion et de fausse égalité, ce n'est point là qu'on les trouve. Ils ont peut-être une autre manière de faire le bien.

Partout où la charité n'est pas , l'égoïsme règne : c'est elle seule qui porte dans ses mains les destinées du monde. Non , le Christianisme , avec les vertus qu'il enfante , n'est point inhabile désormais à marcher en tête des progrès.

Le prêtre, cette personnification terrestre de la religion chrétienne; le prêtre, qu'on tourne en ridicule, et dont les esprits forts proclament l'impuissance; le prêtre peut parfois perdre de son influence en s'isolant trop du monde; c'est un tort peut-être, mais il est plein de vie et d'avenir, on n'en

CHARITÉ.

List List

129

saurait douter. Ne vous rappelez-vous pas combien vous l'avez grandi sous la hache révolutionnaire, alors qu'il aimait mieux donner sa tête que sa foi, et qu'il prouvait à votre rage épuisée que les martyrs manqueraient moins vite à l'Église que les bourreaux à ses adversaires?

Vous n'assistez point, comme vous le disiez naguère, « aux funérailles d'un grand culte.» Il se relève plus puissant que jamais, et la génération voltairienne, qui s'en va, laisse après elle des génération tourmentées du besoin de revenir à Dieu et de puiser dans la charité ces éléments d'ordre et de tranquillité que vos doctrines subversives ont été impuissantes à trouver.

Non, vous ne croyez point que la puissance du Christianisme soit morte, vous qui la reconnaissez tous les jours dans vos déclamations, qui taxez d'ambition ces hommes, qui n'ont pourtant parmi vous aucune puissance temporelle. Ils ne siégent point dans vos assemblées législatives, ils ne gouvernent point; ils vous sont soumis en tout et partout; ils prêchenten tous lieux l'obéissance aux pouvoirs de fait. Ils n'ont même pas, à la tête de l'administration religieuse du pays, des prêtres qui prennent leurs intérêts et les protégent. Ceux qui nomment les évêques sont des ministres qui n'ont peut-être pas plus de religion que vous. Où donc est la force de ces ambitieux? Saint-Chrysostòme l'a dit bien avant vous : C'est dans la charité, qui unit tous les chrétiens dans une seule pensée, dans un seul but, qui fait qu'en Chine, en France et à Rome, la même volonté, la même unité font loi. C'est que partout règnent de vastes intérêts qui excluent les ambitions terrestres et l'antagonisme, et que chacun, ne se préoccupant que de la vérité et de l'amour de Dieu, se sacrisse corps et ame à ce culte souverain.

C'est dans l'unité de l'Église, serrée dans le lien de la charité comme dans une chaîne immense, que git cette force qui vous déborde et vous étonne.

Unissez vous ainsi, si vous le pouvez, avec vos éléments hu-

mains; formez une société qui régisse le monde et le modifie dans ses mains puissantes; une religion dont les préceptes se prêtent à tous les besoins des peuples et des gouvernements, qui dure dix-huit siècles, et qui, au bout de ce temps, se présente plus compacte que jamais. Imaginez, si vous le pouvez, de dicter au monde une croyance religieuse qui le courbe de respect et le convertisse.

La charité chrétienne est plus vivante que vous : elle déplore vos erreurs, votre aveuglement, mais elle ne redoute point vos attaques : « Seigneur, vous êtes grand dans l'éternité; votre règne est de tous les temps. » (Tob., chap. XIII, verset 4.)

Réunissons-nous tous sous l'étendard de la charité, unissons nos efforts en Dieu, et notre espérance ne sera point trompée. Si nous pratiquons cette vertu, nous donnerons à toutes les autres un mérite qu'elles n'auraient pas. Aimons notre prochain, mais que notre amour pour lui ne soit pas stérile et purement spéculatif; qu'il se manifeste par de bonnes œuvres.

Nous avons tous de quoi faire l'aumône. Riches, nous sommes les bienfaiteurs désignés du genre humain par la Providence; bornons nos désirs, retranchons-nous les superfluités du luxe, et versons sur l'indigence ce qui n'est point nécessaire à nos besoins.

Hommes de science, soyons utiles à l'humanité en l'instruisant, en donnant à nos frères de bons conseils. C'est faire l'aumône aussi que de ramener au bien des ames égarées, de réunir ceux qui sont divisés par la haine, d'éclairer les hommes sur leurs intérêts véritables, de démasquer à leurs regards les fausses doctrines qui leur sont prêchées par ceux qui affectent pour eux une affection qu'ils n'ont pas.

Pauvres, nous pouvons nous aider dans nos travaux; réunissons-nous plusieurs pour labourer le champ du malade ou de l'infirme, des orphelins et des veuves.

La fortune, l'intelligence et le travail peuvent donner ainsi beaucoup.

Vous qui mangez le pain que la pitié vous donne, qui n'avez, pour reposer votre tête, qu'un grabat misérable, ne vous attristez point en voyant le riche faire de nombreuses aumônes; car Dieu, qui vous regarde, vous tiendra compte du peu que vous aurez fait. Ce n'est pas l'abondance des dons qu'il récompense, mais l'intention qui les répand. Le morceau de pain noir que vous partagez avec un malheureux comme vous; le verre d'eau que vous donnez à votre porte, lui seront souvent plus agréable que la pièce d'or du riche et du monarque, car ils donnent de leur superflu, et vous donnez de votre indigence même. Tout ce qui se fait par la charité, quelque petit et quelque vil qu'il soit, produit des fruits abondants.

Qui que nous soyons, nous sommes loin d'être parfaits, et tous les jours notre conscience nous reproche quelque défaut; purifions-nous dans la charité, car Dieu a promis son pardon à ceux qui feraient du bien en son nom. Les fautes des hommes charitables disparaissent devant lui, comme la neige sous les rayons du soleil, et dans sa sagesse infinie, il regarde comme le plus méritoire pour le ciel, la vertu qui fait le plus de bien aux hommes sur la terre.

CHAPITRE V.

JOIE.

La joie est un mouvement de bien-être vif, spontané, qu'éprouve l'ame quand elle est en possession d'un bien réel ou imaginaire.

« La joie , dit Loke , est un plaisir que l'ame goûte , lorsqu'elle considère la possession d'un bien présent ou avenir comme assurée; et nous sommes en possession d'un bien , lorsqu'il est de telle sorte en notre puissance , que nous pouvons en jouir quand nous voulons. Un homme blessé ressent de la joie lorsqu'il lui arrive le secours qu'il désire , avant même qu'il en éprouve l'effet. Le père qui chérit vivement la prospérité de ses enfants , est en possession de ce bien aussi longtemps que ses enfants prospèrent ; car il lui suffit d'y penser , pour éprouver de la joie. »

Notre ame tend sans cesse vers le bonheur, elle en a besoin comme la bouche altérée de l'eau pure de la source. Cette tendance incessante, inextinguible, qui nous entraîne vers lui, n'est, hélas! jamais satisfaite ici-bas, parce que les choses de ce monde sont finies et périssables. Les félicités qu'il nous est donné d'éprouver, ne sont que l'ombre imparfaite de la félicité réelle que nous désirons si ardemment.

Celles qui naissent de nos sens sont bornées et infirmes comme notre nature physique; elles ne dépassent point les étroites limites de nos organes, et s'éteignent dans le rapide éclair de la sensation qui les traverse. Quel que soit, du reste, le bien être physique que nous ressentions, équivaut-il jamais au plus léger plaisir intellectuel, au plaisir qui naît d'une bonne action, par exemple? Les satisfactions nées de notre corps se ressentent de l'infirmité de leur origine; elles effleurent l'ame en passant, elles sont une jouissance; on ne peut pas les appeler du bonheur. L'ame ne les possède réellement pas; elle les ressent. Il y a entre ces deux choses une énorme différence.

Quant aux satisfactions morales que nous sommes appelés à goûter ici-bas, elles sont aussi très faibles, très incomplètes, parce que, comme nous l'avons dit, si le désir du bonheur est en ce monde, son but est dans l'autre, et que jamais nous ne le possédons. Dieu nous en laisse bien tomber quelques rayons qui viennent de temps en temps illuminer nos ames pour les soutenir, les encourager; mais ces rayons bienfaisants ne sont autre chose que l'espérance du bonheur infini lui-même.

Tous les amours de nos âmes, après avoir consumé leurs objets terrestres, s'envolent comme des flammes qui n'ont plus d'aliment, vers les régions éthérées, et retournent au sein de Dieu, qui seul peut leur en fournir qui les entretienne éternellement.

Les jouissances physiques peuvent remplir momentanément nos corps; mais jamais nos ames n'en sont rassasiées. Malheur à ceux qui cherchent à éteindre la soif qui les dévore dans les voluptés des passions, car la joie n'habitera point leur cœur; elle n'est point dans le corps, mais dans l'ame; elle n'est point dans le rire et dans les convulsions de l'organisme, mais dans la douce sérénité de la pensée.

Les causes qui font naître la joie sont très nombreuses. Nos illusions sont si fréquentes, nos espérances si promptes à se former, que les choses les plus frivoles nous semblent de nature à nous rendre heureux. Toutes nos passions sont une source inépuisable de félicités et de tristesses; toutes nous créent des chimères, toutes font à notre cœur de séduisantes promesses.

Nous sommes si avides de bonheur et nous en sommes si pauvres, que la plus légère satisfaction nous ravit et nous fait oublier nos douleurs. Tout plaisir, toute jouissance qui viennent caresser notre ame nous semblent destinés à combler ses désirs; nous les saisissons avec avidité et ne les rejettons qu'après avoir exprimé jusqu'à la dernière goutte le bonheur qu'ils contenaient. Tout ce qui flatte les sens, les penchants, tout ce qui correspond aux désirs de l'ame, fait naître la joie.

Ce sentiment est surtout très prompt à se développer chez ceux qui n'ont pas d'expérience, qui prennent facilement les illusions pour des réalités, qui réfléchissent peu. Les enfants, les femmes, y sont très accessibles. Les hommes faits, les vieillards, qui ont plus souvent éprouvé ce qu'il y a de trompeur dans les vanités de la terre, qui ont perdu successivement les chimères qu'ils avaient poursuivies, ouvrent moins leur cœur à la joie. Ils se défient davantage, et cherchent la réalité sous l'apparence.

Les tempéraments influent beaucoup sur le sentiment dont nous parlons.

Les individus sanguins, doués d'une excessive mobilité d'impressions, prompts surtout à saisir les événements par le côté avantageux, se livrent facilement et sans réserve à la joie; mais ils ne l'éprouvent pas très vivement. Tout est superficiel chez eux. Les passions passent trop vite sur leur cœur pour avoir le temps d'y imprimer fortement leur trace.

Les bilieux, plus défiants que les sanguins, plus scrutateurs, éprouvent moins fréquemment la joie. S'éprenant en général moins facilement, ils demandent pour être heureux des motifs mieux fondés et plus puissants; ils ont une joie plus vive et plus impétueuse. Leur ame, fortement trempée, ne se laisse pas entamer aisément; aussi, les impressions qu'elle recoit sont durables.

Les personnes nerveuses sont excessives dans leur joie comme dans leurs chagrins. Rien n'est exalté comme les satisfactions qu'elles éprouvent; jamais la raison ne modère l'expression de leurs sentiments. Leur joie déborde impétueuse comme naguère débordait leur douleur. Mais hélas, chez elles, les extrèmes se touchent. Le rire et les pleurs se confondent, et le vent de la tristesse voile tout à coup sous ses nuages la douce sérénité du cœur. Les motifs les plus légers, les plus bizarres, les moins fondés souvent, font naître la joie capricieuse des personnes de ce tempérament.

Les lymphatiques éprouvent-ils de la joie? Souvent il est difficile de lire à travers l'épaisse enveloppe de leurs cœurs; et s'ils sont heureux, il est rare que la félicité intérieure illumine de clartés bien vives leur physionomie impassible. Ils ont du contentement, mais nous ne pensons pas qu'on puisse nommer joie ce qui se passe en eux, quand quelque chose arrive selon leurs désirs.

Les mélancoliques éprouvent ce sentiment quand ils y sont forcés; il faut qu'il prenne pour ainsi dire leur ame d'assaut. Ils semblent faits pour vivre dans la tristesse comme le hibou dans les ténèbres. Quand ils sont heureux, ils sont toujours un peu mécontents d'eux-mêmes; la joie ne demeure jamais longtemps dans leur ame. Les idées sombres qui voltigent sans cesse autour de leur cerveau, les lugubres imaginations qui assiègent leurs pensées, chassent bien vite ce sentiment étranger qui s'est emparé furtivement de leur domaine. Si les mélancoliques n'avaient pas le bonheur de la tristesse, comme les nerveux celui des larmes, ils traîneraient

une existence intolérable. La joie chez eux est un phénomène insolite, qui ne se manifeste qu'à de très rares intervalles.

Quand le ciel est sombre, que les nuages abaissés rasent en grondant la cime des arbres, que de larges gouttes de pluie tombent çà et là par les airs, que les oiseaux se cachent sous le feuillage, que chacun regagne hâtivement sa demeure, un voile de deuil et de mort semble envelopper la nature; mais si le soleil, écartant les nuées, les disperse et darde sur la terre ses bienfaisants rayons, soudain tout semble renaître: chaque chose reprend ses teintes naturelles; l'oiseau quitte l'épaisse feuillée, le voyageur ralentit sa course; le bonheur, la sérénité, la confiance, reparaissent à la fois.

Ainsi quand la joie, dissipant la tristesse qui environne le cœur, l'illumine de ses vivisiantes clartés, tout l'organisme qui naguère était affaissé, morne et sans éclat, reprend son énergie, sa beauté, sa splendeur. Les fonctions qui languissaient tout à l'heure, s'accomplissent largement; le sang circule aisément dans les vaisseaux, les poumons dilatés par de puissantes inspirations, l'imprègnent abondamment du fluide réparateur. Il devient plus vif, plus rose; les organes reçoivent une impulsion plus forte, et des couleurs plus vives se dessinent sous la peau.

Les mouvements libres, dégagés, s'exécutent avec facilité; le corps tout entier sent sa vigueur augmentée. Le visage s'épand, les rides s'effacent, le front s'agrandit, l'œil brille impétueux dans son orbite, la confiance et la majesté éclatent de toutes parts dans la physionomie. Il semble qu'un surcroît de vie ait été versé dans les veines.

L'ame, de son côté, s'agrandit aussi; on dirait que le bonheur l'augmente. Toutes les pensées nobles, les sentiments généreux se développent à la fois en elle.

Quand la joie règne dans le cœur, il est rare qu'il s'abandonne aux passions viles, aux impulsions de l'égoïsme, qu'il ne sente pas le besoin de communiquer, par une sorte de magnétisme, la félicité qu'il ressent. Ah! c'est alors que l'homme est capable de dévoûment, de courage; qu'il écoute les inspirations de l'humanité, de la pitié. Malheur à celui qui ne sait pas laisser tomber sur l'infortune quelques miettes de la félicité que Dieu lui donne! Il est bien à craindre que sa joie ne soit celle du vice, car celle de la vertu porte toujours de bons fruits. C'est là un signe presque infaillible. Quand un homme est heureux, s'il garde son bonheur tout entier pour lui seul, il ne le mérite pas: les jouissances qu'il goûte sont coupables aux yeux de la vertu.

Rien n'est propre comme le sentiment dont nous parlons à entretenir la santé. La joie facilite les digestions, fortifie le corps pour le travail, l'empèche de ressentir la fatigue. Elle éloigne de l'individu toutes les influences pernicieuses qui agiraient si facilement sur lui, s'il se laissait aller aux idées tristes. Elle rend le corps réfractaire à l'absorption des miasmes délétères et putrides. C'est un des meilleurs préservatifs dans les épidémies.

Physiologiquement, cela s'explique. Quand la joie se fait sentir, la nutrition se fait mieux, les vaisseaux sont plus remplis; sous l'excitation d'un sang fortement hématosé par une respiration puissante, les exhalants fonctionnent avec aisance; il est clair que les absorptions doivent être plus difficiles.

Dans ces conditions, le sang ne séjourne pas dans les grands organes, et les affections qu'on nomme en pathologie des obstructions, des congestions, ont moins de prise sur l'organisme.

La santé morale aussi, elle, demeure beaucoup plus florissante. On sait que les passions tristes sont au nombre des causes les plus puissantes de la folie. Près de la moitié des aliénés ne le sont devenus que par suite des chagrins qui, à la longue, ont agi sur les organes encéphaliques, les ont congestionnés, enflammés, ramollis. La joie, en maintenant l'ame dans une douce sérénité, éloigne ces désordres si graves, qui ayant pour point de départ l'intelligence, réagissent à leur tour sur elle et finissent par la livrer aux aberrations et aux fureurs de la folie.

Cette passion entretient dans l'ame le calme, la quiétude, nécessaires à l'exercice de la pensée; sous son iufluence, le travail intellectuel est beaucoup plus facile. Il est presque aisé d'avoir de l'esprit et du génie quand on est heureux. L'homme qui éprouve ce sentiment en imprègne ses écrits; on sent qu'il y a épanché le trop plein de son cœur : son style, ses pensées, ont une aisance, une grace, une fraîcheur, qu'on ne retrouve jamais dans les pages tracées par un écrivain malheureux.

Les symptômes les plus remarquables de la joie, quand elle est subite et vive, sont les suivants : le rire se manifeste sur le visage, quelquefois il est vif, saccadé, tant les secousses du diaphragme se succèdent rapidement; il devient méme suffocant, spasmodique, inextinguible. Le cœur se gonfle, la respiration se suspend, et le sang, poussé avec force vers les capillaires sous-cutanés, ne revient plus vers le cœur; la pâ moison a lieu, et quelquefois la mort peut être le résultat d'une joie immodérée. Le rire alors est le même que quand il est le produit d'un chatouillement longtemps prolongé. On sait qu'ainsi provoqué, il a été employé dans de coupables intentions : on s'en est servi pour assassiner de manière à ne pas laisser de traces du crime que l'on commettait. Nos cours d'assises ont eu à statuer sur de semblables forfaits, et l'histoire rapporte qu'un jeune prince périt dans des convulsions qu'on avait ainsi déterminées.

La joie, poussée un peu loin, fait verser des larmes; ce phénomène n'est pas rare. Il est peu d'hommes qui n'aient éprouvé ce qu'il y a de douceur à pleurer ainsi. Heureux ceux dont les succès, les triomphes, les belles actions ont fait couler les larmes des yeux de leurs parents! Ceux dont le front a reçu le baptême des larmes maternelles sont des enfants préJOIE.

JOIE.

159

destinés au bonheur. Ce doux souvenir, aux jours de leur vieillesse, les consolera et mouillera délicieusement leurs paupières.

Les hommes saisis par une joie soudaine ne peuvent quelquefois pas se contenir; il faut qu'ils se laissent aller aux mouvements impétueux qui les agitent. Ils sautent, ils courent, ils dansent : leur voix s'échappe en bruyants éclats, ils se livrent à toutes sortes d'extravagances.

Comme nous le disions un peu plus haut, une joie excessive peut occasionner la mort; et, s'il faut en croire l'histoire ancienne, Polycrate, Chilon, Sophocle, Diagoras, Philippides, et l'un des Denys de Syracuse, moururent de l'excès de cette passion. Chez les Romains, le consul Manius-Juventius Thalna périt de la même façon. Deux femmes de Rome eurent tant de joie de voir leurs enfants revenir après la bataille de Trasymène, qu'elles moururent sur-le-champ.

Aulugelle, Valère Maxime, Tite-Live, Pline, Cicéron, rapportent ces faits.

Une dame française, nommée de Châteaubriant, mourut de l'excès de sa joie, en voyant son mari revenir d'une expédition lointaine où il avait accompagné saint Louis.

Quelquefois la joie est si vive, qu'elle trouble la raison. Nous trouvons dans les actes des apôtres un fait très remarquable, qui nous montre ce résultat de la joie dans toute sa vérité naïve. Saint Pierre, étant sorti de prison, « vint à la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, où plusieurs étaient assemblés et en prières. Quand il eut frappé à la porte, une fille, nommée Rhode, vint pour écouter qui c'était. Et ayant reconnu la voix de Pierre, elle en eut une si grande joie, qu'au lieu de lui ouvrir, elle courut dire à ceux qui étaient dans la maison, que Pierre était à la porte. » (Chap. xII, versets 12, 15, 14.)

Souvent la joie nait d'une source impure ; l'homme ne cherche pas toujours ses satisfactions dans les choses permises. Il demande à ses sens des jouissances illicites, et abuse des nobles facultés de son intelligence pour arriver aux honneurs, à la fortune, par des voies détournées. Il jouit intérieurement du mal qui atteint ses ennemis, comme si le malheur d'autrui pouvait réellement augmenter son bien-être. Il est même une joie barbare qui naît des satisfactions de la vengeance, qui se manifeste à la vue du sang et du meurtre, et qui s'épanouit en voyant couler les larmes, en entendant des cris de douleur. C'est la joie des bourreaux et des bêtes féroces.

Malheur aux joies qui s'attachent aux choses de ce monde et aux passions, car elles n'ont qu'une courte durée, et l'affliction ne tarde pas à les suivre. Ceux qui s'éprennent des vanités d'ici-bas sont forcés de dire avec l'*Ecclésiaste*: « Je me suis appliqué à connaître la sagesse, la science, les erreurs et les folies des hommes, et j'ai reconnu que de cette étude même on ne recueillait que peine et douleur. Je me suis mis à considérer tout ce qui se fait ici-bas, et j'ai vu que tout n'est que vanité et tourment d'esprit. » (Chap. 1, versets 47 et 44.)

Il n'y a qu'une source de joie réelle et durable sur la terre, c'est la pureté de la conscience et l'espérance en Dieu. Heureux celui qui, comprenant l'inanité de nos jouissances, le peu d'importance des créatures, met son ame au-dessus des événements, méprise les satisfactions des sens, et domine ses passions. Sa joie est dans ses croyances et dans la pureté de son cœur. Rien n'égale la douce tranquillité d'une ame où le remords n'a point d'accès, qui se nourrit des promesses divines, et vit par la pensée plus au ciel que sur la terre!

Sans doute le juste dont nous parlons n'est point inaccessible aux chagrins que nous éprouvons tous dans la vie; mais sa foi diminue sa douleur, son espérance en calme la vivacité. Il ne se laisse point abattre par l'affliction, parce qu'il sait qu'il existe un Dieu réparateur qui change en joie les souffrances endurées avec patience et résignation. « Son cœur est toujours prêt à espérer dans le Seigneur; il est affermi en Dieu; on ne

le verra point chanceler, et il sera au-dessus de tous ses ennemis. » (Ps. 64, verset 8.)

La joie du juste n'est point vive et immodérée comme celle des passions. Elle est calme, douce et pleine de sérénité. Elle est dans le cœur plutôt que dans les sens. Elle ne contracte point le visage par un rire excessif et bruyant, mais elle l'embellit par l'aménité du sourire. Elle donne à la physionomie une douceur angélique; il semble qu'il s'élève du dedans comme un parfum d'innocence qui vient embellir tous les traits.

C'est au lit de mort surtout, que cette joie de la conscience se manifeste dans tout son éclat. Nous empruntons à M. Lauvergne les passages suivants, extraits de son livre intitulé: De l'Agonie et de la Mort dans toutes les classes de la société. « Oui, rien n'est ordinaire comme l'agonie toute d'espérance et d'amour de celui qui conserva toute sa vic dans son ame la foi en Dieu. Qu'on l'appelle préjugé, superstition, erreur, peu nous importe; il nous suffit pour le moment de constater un fait général en faveur de ceux qui ont vécu et qui meurent convaincus de ce principe. » (Vol. 2, p. 54; plus loin, pag. 48.) Parlant des prêtres, le même auteur s'exprime ainsi : « Ces apôtres de l'humanité passent sur la terre en voyageurs du ciel, et leur voix seule se mêle au bruit tumultueux des passions pour leur imposer un frein, et faire entendre aux peuples les grandes vérités de la religion. Et lorsque ces pêcheurs d'ames touchent enfin à la plage, qu'ils sentent leur ame s'envoler, ils n'abjurent pas, comme les philosophes mondains, les doctrines qu'ils ont prêchées; non, ils meurent comme le matelot qui vient d'accomplir une navigation lointaine, et respire enfin l'air de la patrie, en s'élançant dans les bras de sa mère. Le visage de la mort est plus doux encore que celui d'une mère pour celui qui a vécu pieux et sans remords. »

Quand à nous, qui avons déjà une longue expérience des choses humaines, qui avons vu bien des agonies, nous affirmons que jamais notre cœur n'a rien rencontré de consolant, rien qui présageat le salut éternel et les joies pures de l'autre vie . comme les derniers moments du chrétien qui meurt dans la foi. Les croyances religieuses adoucissent les plus cruelles souffrances, calment les plus poignantes étreintes de la maladie, et rendent les approches de la mort bien plus faciles à supporter. Rien n'est sublime comme le spectacle d'une telle sin. Nous avons souvenir d'avoir assisté aux derniers instants de quelques mourants imbus des croyances catholiques, et qui s'attachaient avec ferveur aux espoirs de l'éternité. Leur visage, éclairé d'une beauté divine, révélait le bonheur de l'ame; leur regard, plein d'une sainte exaltation, semblait lire dans les cieux entr'ouverts. Ils parlaient de la mort, non point comme d'une chose horrible, redoutable, mais comme du terme de leur course; ils remerciaient Dieu qui les appelait à lui. Dernièrement, une personne dont nous avions été bien souvent à même d'apprécier les vertus, une femme douée des plus éminentes qualités de l'esprit et du cœur, d'une piété exemplaire, vient d'être enlevée à l'affection de tous ceux qui la connaissaient. Sa vie s'était passée en bonnes œuvres, maintes fois nous l'avons rencontrée au chevet des pauvres malades, leur prodiguant des soins et des consolations; souvent nous avons vu pleurer de regret, en parlant d'elle, les infortunés dont elle était l'amie et le soutien; Dieu lui a accordé la mort qu'elle méritait si bien. Atteinte d'une maladie incurable, Mme G.... en suivait exactement les progrès, elle parlait avec joie de sa fin prochaine; une seule pensée l'attristait, celle de quitter ses pauvres. Les derniers jours de sa vic ont été sublimes de résignation, d'espérance; ne voulant pas laisser aux siens le triste soin de ses funérailles, elle-même en régla le cérémonial, s'occupa des plus menus détails comme s'il se fut agi des préparatifs d'une fête; elle dicta les noms de ceux qu'elle désirait prier à son convoi, puis elle s'endormit paisible dans le sein de son Dieu. Quelques minutes avant sa mort, sa main glacée avait signé les conseils qu'elle destinait à chacun de ses enfants. Pieuse et

sublime sollicitude d'une mère, qui ne voulait pas laisser, entre les soins de son amour d'ici-bas et ses bénédictions d'en haut, l'intervalle même de l'agonie! Nous devions ces lignes à sa mémoire, car le respectueux souvenir que nous gardons d'elle est un des plus précieux que nous ayons recueillis dans la pratique de notre profession.

C'est surtout en présence de ces enseignements du trépas, que nous avons compris combien les principes de la foi et l'habitude de la vertu avaient de puissance pour maintenir l'ame dans la joie. Ceux qui prétendent que les idées religieuses, que la religion chrétienne surtout attristent le cœur de l'homme et ne sont de nature à rendre son existence heureuse, sont dans une erreur complète, s'ils ne sont pas de mauvaise foi. Nous transcrivons ici, pour leur répondre, ce que le célèbre Bergier a dit de la joie chretienne :

« Un des reproches les plus communs que les incrédules font à la religion, est que sa morale, ses pratiques, ses dogmes, semblent faits pour nous attrister, pour nous interdire toute espèce de joie et de plaisirs; que la piété ou la dévotion n'est dans le fond qu'un accès de mélancolie; qu'un chrétien régulier et fervent doit être le plus malheureux des hommes.

» Cette prévention ne s'accorde guère avec le langage de nos livres saints. Continuellement le psalmiste exhorte les adorateurs du vrai Dieu à se réjouir, à se livrer aux plus doux transports de la joie; il invite tous les hommes à goûter et à éprouver combien le Seigneur est doux; il ne regarde comme heureux que ceux qui servent le Seigneur, qui connaissent et méditent sa loi, et qui conforment leur conduite. Saint Paul exhorte de même les fidèles à se réjouir dans le Seigneur (Philipp., chap. III, verset 4; chap. IV, verset 4); à chanter de tout leur cœur des hymnes et des cantiques pour louer Dieu. (Ephes., chap. V, verset 49; Coloss., chap. III, verset 46.) Il dit que le royaume de Dieu en ce monde ne consiste point dans les voluptés sensuelles, mais dans la joie et la paix du Saint-Es-

prit. (Rom., chap. xiv, verset 47.) Il proteste qu'au milieu des travaux et des peines de l'apostolat il est comblé et transporté de joie. (H. Cor., chap. vii, verset 4.)

» Les saints, dans tous les siècles, ont répété la même chose. Ceux qui avaient mené d'abord une vie peu chrétienne ont attesté, après leur conversion, qu'ils jouissaient d'un sort plus heureux, qu'ils goûtaient une joie plus douce et plus pure qu'ils n'avaient fait lorsqu'ils se livraient au plaisir. Tous ces hommes vertueux ont-ils été des imposteurs, ou le Christianisme a-t-il changé de nature, pour devenir une religion triste et lugubre?

» Que Dieu, touché de compassion envers le genre humain, ait daigné envoyer et livrer son fils unique pour nous sauver; que, par les mérites de ce divin rédempteur, il distribue plus ou moins abondamment à tous les hommes des graces pour les conduire au salut; que nous ayons pour juge un Dieu qui a voulu être notre frère, afin d'être miséricordieux (Hebr., chap. 2, verset 17); que les souffrances inévitables à la nature humaine puissent devenir pour nous le principe d'une éternité de bonheur, etc.: voilà des dogmes qui ne sont certainement pas destinés à nous effrayer et à nous attrister, mais à nous réjouir et à nous consoler; et ce sont précisément les dogmes fondamentaux du Christianisme.

» Nous convenons que, pour en établir la croyance, il a fallu que les apôtres et les premiers fidèles fussent exposés aux plus rudes épreuves, même à perdre la vie dans les tourments : ce sont là les sujets de tristesse et de larmes que Jésus-Christ leur avait annoncés; mais il leur avait prédit aussi que leur tristesse serait changée en joie (Joann., chap. xvi, verset 20); il ne les a pas trompés.

» Si le sentiment d'un philosophe païen peut faire plus d'impression sur les incrédules que celui des auteurs sacrés et des saints de tous les siècles, nous les invitons à lire le traité de Plutarque contre les Épicuriens, dans lequel il s'attache à prouver que l'on ne peut pas vivre heureux en suivant la doctrine d'Epicure; qu'il y a de la folie à se priver des consolations que donne la religion, soit pendant la vie, soit à la mort. Ce philosophe était-il un enthousiaste, un insensé ou un esprit faible, tel que les incrédules ont coutume de peindre les saints du Christianisme? Ils devraient essayer du moins de répondre aux arguments de Plutarque; aucun d'eux ne l'a encore entrepris. »

LIVRE QUATRIÈME.

FACULTÉ D'AIMER

DANS SES RÉPULSIONS.

CHAPITRE PREMIER

HAINE.

Nous allons à présent étudier la faculté d'aimer dans ses répulsions. Ailleurs nous avons démontré que la haine est un mouvement d'horreur qui a lieu dans la faculté d'aimer en présence d'un mal; nous n'y reviendrons pas. Seulement, il est de toute nécessité que nous disions ce que c'est que le mal et quelle est son origine.

De tous temps, dans toutes les écoles de philosophie, l'une des questions qui ont le plus excité l'attention des penseurs, est celle dont nous voulons parler. Elle touche à la fois à tout ce qu'il importe à l'homme de savoir, et sur le Dieu qui l'a créé, et sur la destinée qui lui est réservée au-delà de cette vie.

Cette question a été la source de beaucoup d'erreurs, elle a vivement réagi sur les croyances religieuses, sur la morale et sur les civilisations.

En voyant des désordres dans l'univers, les hommes se demandèrent d'où ils provenaient. Il leur sembla absurde que le mal put émaner d'un être souverainement bon; ils imaginèrent un principe mauvais. Cette idée remonte à la source de la philosophie orientale.

Les Platoniciens le rejetèrent sur la maladresse des dieux inférieurs chargés de créer et de gouverner le monde.

Épicure le fit venir du hasard comme le bien : suivant lui, les dieux ensevelis dans un éternel repos, ne se mêlent point des choses de la terre.

Toutes les hérésies se sont traînées sur les données de ces premiers systèmes.

Comme Platon, les Valentiniens admirent des agents subalternes responsables du mal dans la création.

Les Marcionites et les Manichéens admirent, comme les Orientaux, deux principes éternels: l'un bon, auteur du bien; l'autre mauvais, auteur du mal. Cette idée traditionnelle s'est conservée dans la plupart des religions de l'Asie, et son existence en Amérique, chez les Méxicains par exemple, contribuerait peut être à jeter quelque lumière sur les origines des habitants de cette partie du monde.

Presque toutes les difficultés qu'on a rencontrées dans cette question, tenaient au peu de précision des termes dont on se servait, ce qui établissait de la confusion dans les idées.

D'un autre côté, beaucoup ont eu le tort de considérer le mal comme une chose absolue, existant réellement en soi, et indépendamment des êtres créés; c'est de là qu'est yenue l'idée de deux principes. Si celui du mal a été créé, il faut que ce soit par celui du bien, et alors ce dernier est encore l'auteur du mal. Si l'on veut que le principe mauvais soit éternel, on suppose deux infinis, ce qui est absurde, car l'idée d'infini emporte celle d'unité. Suivant qu'on tourne ce raisonnement contre l'un ou l'autre des deux principes, on les anéantit tour à tour.

Les Valentiniens, en admettant comme Platon des êtres secondaires producteurs du mal, pour ne pas en accuser Dieu, auraient du comprendre qu'en définitive il est la cause première des actes des agents qu'il emploie.

Les athées qui nient Dicu, et les Épicuriens qui nient son intervention, que font ils? Est-ce un mot qu'ils veulent retirer de la discussion? Soit. Mais par la raison qu'il n'y a point d'effet sans cause, ils admettront un principe quelconque, et les raisonnements que nous faisions tout à l'heure les poursuivront encore. Leur principe sera bon ou mauvais; s'il est bon, il ne peut produire le mal, s'il est mauvais... mais ici nous reculons devant les termes mêmes de la discussion. Un principe essentiellement mauvais ne peut pas exister, parce que l'être, c'est le bien par essence. Pour raisonner, nul n'a le droit de mettre en avant une supposition absurde.

Les théologiens ont distingué trois sortes de mal : le mal métaphysique, résultant de l'imperfection des créatures ; le mal physique ou la douleur, qui rend malheureux les êtres vivants doués de sensibilité; le mal moral, qui est la violation volontaire des lois que Dieu leur a données, et les peines qui en sont la conséquence.

Il n'y a vraiment que deux sortes de mal : le mal physique et le mal moral.

Le mal métaphysique n'existe réellement pas. Ce qui est essentiel à une créature, ne peut pas être un mal, or les créatures ne sauraient être sans avoir des limites, des imper fections. Dieu pour les produire a dû s'arrêter quelque part, autrement, en vertu de sa toute puissance, il leur eût sans cesse ajouté des perfections nouvelles (en changeant leur nature toutefois), et la création eût été un effort perpétuel, un enfantement sans terme. Toutes les créatures sont parfaites dans leurs limites, et ce qui le prouve, c'est qu'on ne peut pas leur supposer des perfections qu'elles n'ont pas, sans altérer leur individualité et sans changer leur nature. Il ne leur manque rien pour être ce qu'elles sont; il ne leur manque que pour être ce qu'elles ne sont pas.

Dieu a en lui une série infinie d'exemplaires de mondes réalisables: chacun comporte des perfections différentes, il en peut créer infiniment de plus parfaits les uns que les autres; il peut même ajouter infiniment aux perfections de chacun, mais alors il les change. Tout exemplaire restant ce qu'il est est en Dieu, est parfait dans son essence.

Il n'y a donc pas de mal métaphysique, c'est une pure fiction, une abstraction de l'esprit.

Le mal physique existe réellement. Il git dans la douleur qui tient à la sensibilité, propriété départie à tous les êtres de l'espèce animale.

M. de Lamennais et certains théologiens ont nié que la douleur fût un mal parce que, disent-ils, ce n'est dans l'être animé qu'une imperfection, comme la limite dans l'être organique. Il n'y a point identité; la limite marque le non-être, et la créature ne souffre point dans ce qu'elle n'est pas. La douleur n'est point un non-être, c'est un phénomène qui a lieu dans l'être qui perd ou qui est menacé de perdre une partie de son existence. La différence est énorme : il y a mal réel à cesser d'être, à perdre un bien sur lequel on a le droit de compter, un bien que l'on possède.

La douleur, dans l'état actuel de l'homme, est utile à sa conservation; elle lui indique souvent ce qu'il faut qu'il évite, ce qui peut lui nuire. M. de Lamennais a tort de dire qu'elle existe nécessairement chez lui. On conçoit très bien un état plus parfait que le nôtre, dans lequel le plaisir indiquerait la convenance des êtres, tandis que son absence indiquerait leur disconvenance. Le mal physique est toujours l'expression d'une déchéance que l'être sent s'opérer en lui.

Ce mal cependant n'est point exclusif de la bonté de Dieu, parce que, comme le dit saint Augustin, l'existence des créatures, mélangée de biens et de maux, est encore, en tant qu'existence, un bien préférable au néant.

D'ailleurs, nous qui croyons à une autre vie, et aux magnifiques promesses d'une éternité bienheureuse, nous ne pensons pas que les maux passagers d'ici-bas puissent être comptés pour quelque chose, à côté des biens qui nous sont réservés, et qu'il nous est facultatif d'acquérir. S'il n'y avait point de souffrances sur la terre, que deviendraient donc la résignation, la patience, le courage, la bienfaisance, la charité? Dans la pratique de quelles vertus se sanctifieraient donc les ames? Les vertus et les nobles dévoûments n'équivalent-ils pas dans le monde aux souffrances dont ils sont à la fois les consolations et les mérites?

Le mal moral est quelque chose de réel; il implique la liberté et la prouve. Dieu ne pouvait pas le produire; dans le monde, ce mal étant' la violation des lois de la souveraine justice, des lois qui tiennent à l'essence de la vérité même, pour le produire, il eût fallu qu'il eût violé son essence même; ce qui est absurde.

Il fallait, pour que le mal moral existât, qu'il y eût des êtres intelligents, libres d'enfreindre l'ordre, de violer les lois faites par Dieu; ces êtres, c'est l'homme, ce furent les anges. Quand l'ame obéit aux lois divines, elle se rapproche de l'infini, et tend de plus en plus à se perfectionner. Quand elle transgresse les lois que Dieu lui a prescrites, elle retombe en quelque sorte sur elle-même, se concentre et se renferme dans ses limites. Elle amoindrit son existence, elle tend à l'annihiler, en se privant d'un rapport qui lui est nécessaire.

La conscience de ce désordre, de cet abaissement, de cette limitation d'une tendance infinie, tout cela constitue une souffrance réelle; mais il y a encore autre chose dans ce mal. En commettant l'infraction dont il s'est rendu coupable, l'homme a rompu volontairement les liens qui l'attachaient à son auteur. Il s'est préféré, dans son orgueil, à l'être par excellence, il s'est renfermé dans son individualité; et là, n'aimant que soi, haïssant par conséquent tout le reste, s'attribuant un amour fait pour Dieu seul, il a commis un crime, un péché. Ce n'est point assez du remords qu'il en a, il y a eu désordre, il y a eu offense; une peine doit être infligée au prévaricateur. La crainte de cette peine, cette peine elle-même, seront pour l'homme un véritable mal.

Nous avions besoin d'établir ces notions préliminaires avant de traiter de la haine, cette souche de toutes les passions qui nous restent à étudier. Si nous n'écrivions que pour des théologiens, nous n'eussions fait qu'indiquer dans une matière qui est élémentaire pour eux, mais notre ouvrage s'adresse à nombre de lecteurs qui ne s'adonnent peut-être guère aux études psychologiques, et pour lesquels il convenait de résumer rapidement ces données générales.

Il y a donc un double mal dont l'homme peut être atteint : le mal physique, le mal moral et ses conséquences. Sa faculté d'aimer qui poursuit incessamment le bien, faite pour s'élancer toujours vers l'infini, se détourne avec horreur de ce qui tend à lui infliger l'un ou l'autre de ces maux, et souffre quand elle est obligée de les subir.

D'après cela, nous définirons la haine : la souffrance qu'éprouve l'ame atteinte ou menacée d'un mal réel ou supposé.

Il est impossible à l'homme de haïr le bien en le considérant comme tel : l'amour de sa propre conservation s'y oppose. Il

ne lui est pas plus possible de haïr le vrai : le vrai est le but de toutes les intelligences, qui le cherchent et le poursuivent; c'est en lui que s'exerce toute activité morale. Le poète le cherche dans les rêves dorés de son imagination; le peintre, dans les idées de beauté que son pinceau réalise; le penseur, dans ses méditations. Tous l'aiment irrésistiblement, car il est le bonheur et le repos pour l'ame.

Quelquefois les apparences sont contre les vérités que nous énonçons ici; mais c'est alors que l'ame se trompe dans ces appréciations, c'est qu'elle prend un mal pour un bien ou réciproquement. Si elle hait une vérité particulière, c'est que cette vérité la gêne dans ses penchants ou ses vices, et malheureusement les inclinations perverses, les passions mauvaises, savent prendre, pour la séduire, les couleurs du bien et du vrai qu'elle aime. Si parfois un homme agit contre ses intérèts, arrive même au suicide, c'est toujours en vue de quelque bien, seulement il se trompe sur les moyens.

Il y a dans la haine deux éléments bien distincts: d'abord la répulsion naturelle, instinctive, qu'éprouve l'ame pour ce qui est l'objet de sa souffrance; ce qui constitue l'antipathie; ensuite, une réaction vive qui s'opère en elle et la porte à désirer l'éloignement, le mal, la destruction de cet objet. Cette réaction prend différens noms, suivant qu'elle se manifeste de certaines manières, qu'elle naît de certaines passions blessées, et qu'elle poursuit certain but. Elle s'augmente de plus en plus, à mesure que le souvenir retrace dans la pensée l'image de la chose nuisible; aussi dit-on qu'elle s'accumule, que le cœur renferme des trésors de haine.

Le second élément de cette passion, l'élément actif, la réaction, est un mouvement naturel qu'éprouve en présence d'un mal, d'un danger, d'un ennemi, tout être mû par le sentiment de sa conservation. Il se manifeste bien plus vivement chez la plupart des hommes à l'encontre du mal physique que du mal moral, à moins que le mal moral, ne soit une at-

HAINE.

155

teinte aux droits actuels , aux intérêts directs de l'individu , une insulte à l'honneur , une blessure faite à la réputation , à la probité.

Le mal réel est le même, ou plutôt devrait être le même pour tout le monde, en considérant les choses au point de vue philosophique; mais il n'y a pas que le mal réel qui soit une cause de souffrance. L'ame redoute tout ce qu'elle pense, à tort ou à raison, devoir lui nuire, et les causes de mal se multiplient à mesure que les passions prenant sur elle de l'empire, l'entraînent à chercher son bonheur dans plus de jouissances et de satisfactions diverses. L'homme le plus passionné devra donc être le plus enclin à la haine.

L'enfance est ordinairement peu sujette à cette passion : il est rare qu'elle garde longtemps les souvenirs qui l'alimentent, et d'ailleurs ses espérances sans cesse renaissantes , cicatrisent bien vite les blessures que le mal fait à son cœur. La haine trouve son remède dans les consolations, et l'inexpérience de cet âge heureux en est une source féconde.

La jeunesse a des haines plus durables que celles de l'enfance, plus vives, plus impétueuses; elles naissent surtout des obstacles que rencontrent ses affections, de l'amour contrarié principalement

L'âge mûr garde plus longtemps les siennes; elles sont moins bruyantes et moins expansives, mais elles sont plus noires, pour ainsi dire. Rarement elles pardonnent, rarement elles s'éteignent dans la consolation; il faut qu'elles s'assouvissent. Celles du jeune homme s'exhalent, celles de l'homme fait se concentrent. Les penchants qui le dominent, de leur nature plus égoïstes et plus mauvais, donnent naissance à des haines plus intenses : ce sont l'ambition, la vanité, le libertinage, etc.

Le vieillard est en général plutôt rancuneux que haineux; toutes les passions chez lui ont perdu de leur ardeur, de leur activité juvéniles; elles sont vivaces, mais tranquilles. Les objets de l'amour du vieillard ne sont pas de nature à remuer bien vivement son cœur: l'avarice, l'amour du bien-ètre, l'égoïsme, tels sont les principaux mobiles qui le gouvernent. La crainte de la mort toute scule est capable de lui inspirer de violentes répulsions.

Les hommes sont-ils plus haineux que les femmes?

La question est délicate. Il faut répondre oui ou non, suivant le point de vue auquel on se place.

Généralement les femmes craignent davantage les douleurs physiques, cependant elles en supportent quelquesois de terribles, capables d'abattre les plus robustes courages. Plus timides dans les dangers, elles ont une horreur instinctive de ce qui peut nuire, plus grande que celle qu'éprouvent les hommes. Le sentiment de la conservation se montre plus vif en elles; cela tient à leur faiblesse et à l'exquise sensibilité de leurs nerfs. Elles redoutent peut-être moins le mal moral que les hommes, parce qu'elles manquent davantage de notions claires et précises à cet égard; cependant elles gagnent du côté du cœur ce qu'elles n'ont pas du côté du jugement, et leurs affections instinctives ont parfois des apercus étonnants de justesse et de vérité. Nous l'avons déjà dit, il vaut souvent mieux sentir que raisonner, et l'instinct qui tient au fond de la nature et naît des lois primordiales, vaut bien les lumières d'une raison dégradée.

Pourtant si de mauvaises passions s'implantent dans le sentiment, elles sont plus difficiles à arracher que celles qui existent dans le raisonnement; chez les femmes, la haine est de ce nombre. Née au sein des antagonismes qui les divisent, elle est vivace, inextinguible. Elle pardonne rarement, justement parce qu'elle est dans le cœur.

Les femmes éprouvent de la haine pour tout ce qui leur fait ombrage, pour ce qui les éclipse ou les offusque, pour ce qui ne rend pas hommage à leurs charmes. Ce sont des divinités qui poursuivent non seulement ceux qui les insultent, mais encore les athées qui ne brûlent point d'encens sur leurs autels. Il en est bien peu qui ne s'imaginent être faites pour être adorées. Tout ce qui blesse le cœur d'une femme, un dédain, une infidélité, quoique ce soit enfin qui frappe son amour-propre ou son amour, devient une flèche empoisonnée qui fait une plaie incurable. Celles qui sont jeunes et belles pardonnent davantage, leur haine est moins profonde; elle sont plutôt tentées de plaindre l'indifférent que de le maudire. Celles qui sont vieilles ou laides ont une rancune qui grandit d'intensité en raison directe du peu de chances qu'elles ont de plaire et d'être consolées.

De tous les tempéraments, ceux qui portent le moins à la haine, sont le sanguin et le lymphatique. Le premier, parce que la versatilité de ses passions et de ses sentiments apporte bien vite le remède après le mal et couvre d'oubli ses douleurs; le second, parce que, renfermé dans son apathie, il déteste aussi peu qu'il aime, et que son cœur est une enceinte fermée à tout ce qui émeut les autres hommes. Ce tempérament est peut-être le point de jonction de la vie végétative et de la vie intellectuelle.

Les nerveux, les mélancoliques et les bilieux surtout, sont très haineux; l'intensité de leurs passions, leur tenacité, donnent à leurs haines un caractère très prononcé. Ils sont rancuneux et gardent la mémoire éternelle de leur antipathies. C'est en eux que se couvent les vengeances; c'est pour eux que s'aiguisent les poignards et se préparent les poisons.

Tout le monde sait combien la haine des Espagnols, des Italiens et des Corses est persistante et terrible; ces hommes vous haïssent froidement et sans qu'il y paraisse; le temps n'efface rien; l'occasion propice arrivée, ils se vengent avec rage, ils vous empoisonnent ou vous tuent. Les Sauvages, que la civilisation n'a point éclairés, que la religion n'a point

adoucis, gardent des haines redoutables que rien ne peut éteindre; elles passent de génération en génération; les enfants les prennent au lit de mort de leurs pères, elles font partie de l'héritage. On a vu des familles entières se dévouer à l'œuvre de haine et de vengeance, qu'un mourant avait commandé d'accomplir.

Cette passion peut naître subitement comme l'amour; il ne faut qu'une impression pour la produire, un instant pour la rendre implacable.

L'amour est quelque chose de si conforme à la nature de l'ame, de si doux pour elle, qu'elle en est souvent l'esclave sans en avoir senti l'impression; la haine, au contraire, l'atteint d'une façon désagréable, choquante; c'est une passion antipathique au fond de la nature humaine, aussi sa présence n'est jamais ignorée. L'amour est une caresse qui berce l'ame et l'endort; la haine une piqure qui la réveille brusquement. Les blessures qu'elle fait sont longues à guérir, il est rare qu'elles se cicatrisent entièrement.

Chaque passion meurt quand elle est satisfaite; la jouissance éteint l'amour; c'est la vengeance qu'il faut à la haine, et tant qu'elle ne l'a pas savourée, elle reste vivace, implacable. Les poètes disent qu'elle franchit la tombe, et leurs fictions la font revivre jusque dans les flammes qui brûlent les corps de deux ennemis.

C'est elle qui suscite les querelles et les dissensions; c'est elle qui se fit industrieuse pour égorger les hommes en les armant d'un glaive meurtrier. Elle traîne à sa suite les actions tragiques, le meurtre, l'empoisonnement et les guerres. L'homme qu'elle poursuit doit trembler à chaque instant : le fer de l'assassin vient le frapper jusque sous le toit qu'il habite.

La haine est une passion aveugle : il suffit, pour s'en convainere, de considérer qu'elle est parfois la futilité de ses motifs, l'injustice de ses poursuites et son obstination. Les qualités qui brillent dans son objet sont loin de diminuer son intensité, au contraire elles l'allument, la fortifient sans cesse. La raison ne peut rien sur cette fureur de l'ame; la religion n'a pas d'ennemis plus acharnés à vaincre, pas d'obstacle plus grand à surmonter.

Chez la plupart des peuples de l'antiquité, la vengeance était en honneur, et chacun pouvait rendre injure pour injure. Les hommes les plus éclairés, les vrais philosophes croyaient et professaient, il est vrai, que le pardon des offenses était le sublime de la vertu; leurs préceptes, sous ce rapport, semblaient à tous fort beaux en théories, mais impraticables dans la conduite. Les Juifs même, qui possédaient la plus grande somme de vérités, n'étaient point assez parfaits pour oublier les offenses. Il fallait, pour enchaîner cette funeste passion, que le sauveur du monde vînt, du haut de sa croix, imposer à tous, par son exemple, la loi du pardon. Aucune religion n'avait osé le faire: la plaie était trop vive, trop profonde; aucune n'avait osé y porter le remède, et les préceptes miséricordieux de la nôtre suffiraient presque pour montrer sa divinité.

Non seulement nous devons pardonner à nos ennemis, mais nous devons les aimer. Dieu, qui est tout amour et miséricorde, repousse le cœur ulcéré par la haine. « Avant de commencer à prier, dit saint Marc, pardonnez à votre prochain tous les torts qu'il peut avoir envers vous, afin que votre père, qui est dans le ciel, vous pardonne aussi les vôtres. » Saint Pierre apprend de la bouche de son divin maître, qu'il faut pardonner toujours et non pas seulement sept fois.

Si nous n'avions pas d'ennemis, comment exercerions-nous la patience, la générosité? Avons-nous la prétention ridicule de ne souffrir les imperfections de personne? Un homme nous injurie, loin de lui en vouloir, plaignons-le sincèrement

d'être brutal, emporté, de ne pas savoir dominer ses transports.

Celui qui injurie les autres, n'a pas de satisfaction plus grande que celle de les voir irrités contre lui; leur colère les assimile à lui, les met à son niveau; leur modération, au contraire, les élève, et il reste livré à la honte et au chagrin d'une mauvaise action. Rien ne lave d'une offense, comme le pardon généreux qu'on accorde, et rien ne punit aussi vivement celui qui la commet.

Un honnête homme vous poursuit, vous devez croire que vos imperfections l'ont forcé à sortir des bornes de la modération. Un méchant homme commet envers vous quelque injustice, il ne faut pas que cela vous étonne, les effets tiennent de leurs causes; plus il est coupable, plus vous devez être généreux et bou.

La haine invétérée dessèche sa victime, ronge son cœur et la conduit au trépas à travers les souffrances les plus vives; comme toutes les passions tristes, elle produit à la longue des congestions, des anévrismes, des engorgements dans les organes essentiels à la vie; elle inscrit rapidement ses ravages dans l'économie.

Le haineux porte sur son visage l'empreinte d'une tristesse profonde : les cheveux sont ramenés sur le visage par la contraction des muscles ; le front est fortement ridé , les sourcils sont abaissés , les yeux animés de clartés sinistres , le regard est fixe et comme altéré de vengeance. Les lèvres sont contractées , tous les traits de la face tendus , les masticateurs saillants sous la peau ; les mains serrées , la parole brève , caverneuse ; le corps est légèrement voûté , la progression est lente , parfois brusque et saccadée.

Les moyens de guérir la haine seront surtout puisés dans les préceptes de la religion et de la morale. Les distractions, l'exercice, le travail, viendront en aide au médecin qui serait

appelé à donner ses soins à ceux dont elle aurait altéré la santé.

Quant à déraciner complètement cette passion, ne l'espérons pas, nous ne sommes point de ceux qui croient au perfectionnement indéfini de l'humanité. Nous croyons au progrès individuel, sous l'influence religieuse, voila tout; l'homme, sur cette terre, ne peut que mériter un sort meilleur au sien, mais jamais il n'y dépouillera son vêtement de misères et d'imperfections. L'amour infini est son but, il y tend à travers les épreuves de sa vie terrestre, il n'y arrivera qu'au delà du tombeau et dans le sein de Dieu.

CHAPITRE II.

ENNUI.

Si l'homme pouvait être heureux ici-bas, il oublierait ses destinées futures; mais il n'en est point ainsi, le bonheur véritable est un but qu'il n'atteint jamais. Il n'a de bien réel que ses espérances, en dehors desquelles tout est pour lui néant et vanité; sans cesse de nouvelles séductions l'attirent; mais, quelle que soit la coupe où puisent ses lèvres, toujours l'amertume est au fond. Le peu de félicités que peuvent lui donner les créatures, est promptement dévoré par les désirs immenses de son ame. Quoi qu'il fasse, il ne peut combler ce gouffre; il cherche partout des jouissances, mais bientôt elles sont insuffisantes, lui paraissent insipides, ou même se transforment en véritables souffrances. Il ne peut s'arrêter à rien; ce qu'il a le plus désiré, lui paraît bientôt insupportable; il ne peut trouver nulle part la stabilité, ni dans ses pensées, ni dans ses jouissances.

Quelle est donc la cause qui vient ainsi corrompre son

ENNUI.

161

bonheur? C'est l'ennui, cet éternel vautour qui ronge son existence humaine, qui ne le quitte jamais, qui s'attache à lui comme l'ame l'est au corps, et ne cesse depuis le berceau jusqu'à la tombe de lui faire sentir ses mortelles blessures. Depuis la chute originelle, le noble front de l'homme n'a cessé de porter les rides profondes dont l'ennui le sillonne. Chargé de soucis, il s'incline vers la terre et regrette instinctivement sa félicité perdue.

L'ennui décolore l'existence tout entière, verse son poison funeste sur nos plus pures jouissances, courbe sous sa désolante influence, tous les âges, les sexes et les rangs; nul ne saurait l'éviter. Il est partout, dans nos pensées, dans nos sensations; il surgit au milieu des plaisirs, jette ses teintes lugubres sur les beautés de la nature, et traîne avec lui le découragement et le dégoût même de la vie. Parfois il invoque la mort, il conduit au suicide.

Qu'est-ce donc que cette passion, d'où vient-elle, quelle est son origine? L'ennui est une langueur, un abattement de l'ame, qui font qu'on est las de tout, qu'on ne prend de plaisir à rien. Il se manifeste quand la sensation ou la pensée ne suffisent pas pour occuper l'activité de notre esprit; quand nous l'appliquons à une chose dépourvue d'intérêt, monotone, déplaisante ou trop prolongée; quand l'organisme fatigué ou mal disposé, refuse son concours à l'intelligence, ou bien lorsque le système sensible est saturé de sensations.

La mobilité de notre esprit et de nos organes ne peut supporter l'uniformité quelque part qu'elle soit, sans éprouver l'ennui; tout ce qui se prolonge, nous fatigue et le fait naître.

On voit d'après cela, qu'il a sa source dans l'impuissance des créatures à nous donner le bonheur que nous désirons; dans la disproportion de nos facultés physiques et morales; dans l'esclavage, en un mot, de l'ame emprisonnée dans la matière, de l'ame, dont les désirs sont immenses, et qui ren-

contre partout, autour d'elle, en elle-même, des bornes à ses élans vers la félicité.

L'ennui, c'est la conséquence de la dégradation de l'homme, c'est une des plus terribles punitions de la chute originelle; comme nous le disions en commençant, c'est le vautour immortel qui ronge le cœur humain et le force à constater sans cesse, que rien ici-bas ne peut le satisfaire, qu'une seule chose lui reste, l'espérance, en dehors de laquelle il n'est rien et ne peut rien pour être heureux. Tant que l'homme ne cherche qu'en lui-même et pas en Dieu, de remèdes contre l'ennui qui le ronge, ses efforts sont inutiles.

Lorsque l'ame est envahie par cette passion, qu'elle est en proie à ce vide qui se fait en elle; que les éléments trompeurs de sa félicité s'évanouissent et tombent dans le néant, sa souffrance est horrible. Une langueur mortelle, une sorte de paralysie morale, la rendent impuissante à penser, à agir; elle s'affaisse sur elle-même et devient indifférente à tout: rien ne peut l'arracher à sa torpeur. Elle voudrait sortir de cet état, mais n'aperçoit point d'issue; son existence lui est à charge, les heures lui paraissent des siècles; l'organisme sans ressort et sans énergie répugne au mouvement; toutes les facultés s'anéantissent, pour ainsi dire, et la conscience de cet anéantissement, de cette mort intérieure, causent une douleur indéfinissable. Il n'est pas de tortures physiques, qu'on puisse comparer à ce malaise de l'ame et du corps qui rend la vie même insupportable.

L'ennui décolore tout ce qui naguère flattait le regard: il étend un voile lugubre sur le spectacle de la nature, et appelle dans l'esprit tout ce qui peut l'assombrir; il éloigne de la pensée tout ce qui récrée et console, et enlève à l'homme jusqu'au sentiment de sa force et de sa dignité.

Il prive sa victime de tous les éléments d'énergie qui sont en elle, colore en noir son avenir, éteint ses espérances. Puis

ENNUI.

465

ensuite, il rassemble tous les souvenirs fâcheux, toutes les tristesses qui se sont succédées dans la vie, et fait passer tour à tour dans l'ame toutes ces lugubres images. Il l'accable en même temps de tous les maux qu'elle a pu éprouver; c'est alors que les vexations, les injustices, tout ce qu'ont suscité de pénible les passions haineuses et jalouses des autres hommes, vient assaillir la pensée. Les insuccès qu'on a eus, les mécomptes que l'on a éprouvés, les mauvaises actions qu'on a commises, les affronts qu'on a reçus, tout cela vient tourbillonner dans l'ame et lui causer de mortelles angoisses.

Le front soucieux s'incline tristement vers la terre; le regard abaissé, sans éclat, les traits affaissés, expriment l'abattement auquel l'organisme est en proie.

Il est certaines professions qui disposent d'avantage que d'autres à l'ennui; ce sont celles qui ne procurent que peu de distractions, et demandent sans cesse les mêmes choses à l'intelligence. Les employés d'administrations, les professeurs, les militaires lui échappent rarement au sein de la monotonie.

Il entre dans l'ame de mille façons différentes. Pour en être atteint, il suffit qu'on soit arraché à certaines habitudes; que certaines relations d'amitié, d'affaires, soient rompucs; qu'on change des occupations habituelles contre le repos. Il s'empare fréquemment des campagnards qui viennent habiter les villes, et des citadins qui vont vivre à la campagne. Il sévit souvent contre ceux qui sont enlevés aux lieux qui les ont vu naître, où ils ont vécu longtemps, qui sont privés de leur liberté, qui ont éprouvé des revers de fortune ou des déceptions dans leurs projets. C'est surtout chez les hommes oisifs que l'ennui se fait sentir. Tous ces favoris de la fortune, qui ne se livrent pas au travail, sont exposés bien plus que d'autres à le ressentir.

C'est pour éviter ce cruel état de l'ame, et pour fournir à

cette dévorante activité qui demande incessamment des pensées et des sensations nouvelles, que les hommes s'agitent sans cesse.

On occupe son esprit de deux manières : soit en l'appliquant à l'étude d'une chose quelconque, c'est ce qui s'appelle penser, contempler, réfléchir; ou bien en le mettant, à l'aide des sens, en rapport avec les objets extérieurs, c'est ce qui s'appelle sentir. Ainsi donc, la réflexion, la sensation, sont les deux puissances à l'aide desquelles l'esprit résiste à l'ennui.

Il semblerait de prime-abord, que plus l'homme s'instruit, moins l'ennui devrait avoir d'empire sur lui, et que la science devrait suffire à combler le vide de son ame. Il n'en est point ainsi, plus l'intelligence agrandit son domaine, plus elle accumule de connaissances: et plus elle découvre l'inanité des choses d'ici-bas, plus elle sent sa misère et son abjection. Le cœur apprécie bien mieux alors l'étendue du bonheur qui lui manque: il ouvre un champ plus vaste à ses désirs, et se prépare par conséquent bien plus de déceptions. La lassitude, le découragement, s'emparent d'avantage de l'ame, lorsqu'elle a fait de plus grands efforts pour arriver au bonheur, et que ces efforts ont été vains. Le savant s'imagine d'abord qu'il a rencontré l'élément de la félicité, il pense que la science va combler ce gouffre dévorant de sa curiosité, de ses désirs, mais il ne tarde pas à voir combien il s'est abusé; l'ennui qui le consume est d'autant plus intense, que ses efforts, pour ne pas l'éprouver, ont été plus grands.

Nous avons beau reculer les limites de notre savoir, nous sommes toujours de faibles créatures tourmentées d'un désir immense de l'infini, et nous ne pouvons acquérir que des jouissances bornées et passagères. Nous sommes de toutes parts arrêtés par la faiblesse et l'impuissance de notre nature, et tout ce que nous savons est comme le grain de sable devant l'immensité, comme un jour devant l'éternelle durée des siècles.

Il est de fait que l'ennui s'attache de préférence aux hommes

de savoir et d'instruction, qui comprennent mieux la valeur réelle de toute chose, parce que plus désabusés que les autres, ils ont devant eux beaucoup moins d'illusions, d'espérances, cet éternel aliment de l'activité des ames. En général, tout ce qui plaît aux autres hommes, tout ce qui peut les distraire en leur fournissant des plaisirs, leur paraît futile et indigne d'eux. D'un autre côté, cependant, leur esprit ne peut toujours planer dans les régions élevées de la pensée, ni s'occuper de contemplation; ils ont des organes aussi, eux, qui parfois les dominent comme les ignorants. Alors, leur ame, vide et affaissée, éprouve un indicible malaise.

Les individus qui travaillent physiquement, les ouvriers, les cultivateurs, ne sont point aussi malheureux: l'ennui les tourmente plus rarement, ils parviennent bien plus aisément à le dissiper.

La plupart des hommes ne sont pas faits pour se livrer aux spéculations de la science. Beaucoup n'ont pas les facultés intellectuelles convenables, ou bien se trouvent dans une position qui les enchaîne au travail physique. C'est aux sensations que presque tous demandent un remède contre l'ennui. Nos sens sont nombreux, ils sont la source d'une multitude de satisfactions qui varient à chaque instant, en raison des objets qui les excitent. Cette facilité d'impressions, cette aptitude à passer d'une sensation à une autre, est une immense ressource contre l'ennui; cependant les sensations sinissent par fatiguer. Elles ne donnent que des jouissances qui s'arrêtent aux limites de la sensibilité organique, et qui souvent sont uniformes. Comme la sensation ne peut rien pour le bonheur de l'ame, hors le moment où elle existe il faut la renouveler sans cesse, et les sens ne tardant pas à être rassasiés, saturés : l'ennui se fait sentir.

Pour se faire de la réflexion et de la sensation une ressource assurée contre l'ennui, il faudrait bien se pénétrer de leur destination et ne point les en détourner. La réflexion nous a été donnée pour nous conduire à Dieu et à la science des choses utiles à notre existence terrestre. La sensation nous a été donnée pour nos besoins physiques.

L'homme qui consacre son ame à la science pour arriver à Dieu, et qui ne détourne point ses sens de l'usage pour lequel il les a reçus, n'est guère accessible à l'ennui. La vie n'est pas trop longue pour songer à Dieu et aux choses utiles. Nos besoins sont assez nombreux pour occuper notre activité physique. L'ensemble de nos devoirs et de nos besoins doit suffire à remplir tous les instants. Mais beaucoup enlèvent leur être à sa destination; ils demandent à la science l'aliment d'une curiosité vaine, à leurs sens des jouissances inutiles ou défendues. Il n'est pas étonnant que l'ennui vienne leur infliger de rudes châtiments.

Parcourez tous les rangs de la société, interrogez les hommes de tout âge, dans toutes les positions, partout vous verrez qu'on travaille pour échapper à l'ennui. Les sciences, les arts, sont mis à contribution pour nous fournir des plaisirs. Dans nos demeures somptueuses, tout est réuni pour charmer nos sens. Il n'en est pas un qui soit oublié. Le luxe et le confortable de nos demeures, l'élégance de nos jardins, l'abondance de nos tables, la perfection de notre mise, tout concourt à notre bien-être. Les fêtes brillantes, les spectacles, les plaisirs de toutes sortes, sont appelés à nous récréer. Nos passions concourent à nous procurer les ressources que nous cherehons contre l'ennui. Des journaux, des romans, des poésies, flattent notre curiosité, notre imagination. Malgré tout cela, cependant, nous ne sommes point heureux: l'ennui, ce triste et fidèle compagnon de notre existence, nous accompagne partout; il s'assied au milieu de nos fêtes, il se promène dans nos bals et dans nos spectacles, il secone ses pavots sur tous nos plaisirs.

Le millionnaire que le public envie, est souvent, malgré sa fortune colossale, le plus malheureux des hommes. Après avoir usé de tout, il éprouve le dégoût de tout: nonchalamment étendu sur ses moelleux coussins, il ne sait que faire de son temps, de ses immenses richesses; ses membres sont engourdis dans la paresse, son ame est affaissée sous ses ennuis; il souffre plus que le misérable qui gagne péniblement le pain de la journée.

La coquette, qui ne rève que fêtes, qui règne en souveraine dans ces réunions où sa beauté, son élégance, font l'admiration de tous, s'ennuie horriblement dans les intervalles des plaisirs. Plus l'ame ressent de jouissances vives, plus elle éprouve d'ennui quand elles sont épuisées. La satiété dégoûte bien vite de toutes les distractions du grand monde.

Bien des gens ne vont plus au spectacle que par habitude, par vanité; dans les fêtes, que par convenance. Il est même beaucoup de ces réunions où l'on sait d'avance qu'on éprouvera de l'ennui; la froide étiquette y règne; on se trouve avec des personnes qu'on n'aime pas, qu'on craint ou qu'on méprise.

Toutes les relations sociales inventées contre l'ennui, sont souvent une source d'où il coule à flots.

Qui ne sait combien les visites qu'on nomme de cérémonie, sont insipides, tant il est vrai qu'on ne s'ennuie jamais plus qu'avec les personnes auprès desquelles il n'est pas permis de s'ennuyer.

Ce qu'on appelle des arts d'agrément, cette ressource de la paresse des grandes gens contre l'ennui, ne tarde pas à leur devenir inutile. Une jeune personne qui n'a que la musique ou la peinture pour s'occuper, est bien vite en proie aux tourments contre lesquels on l'a voulu prémunir.

Le nombre de nos sens réclame la variété des sensations, les arts, les sciences, tout ce qui concourt à notre agrément, obéit à cette nécessité. Il semble que, pour l'équilibre de nos fonctions, nos sens doivent s'exercer d'une manière à peu près égale. L'ame a bien vite exprimé le suc des aliments qu'on lui donne. Il n'est pas une jouissance qui puisse durer longtemps: cela tient à la fois au peu de valeur des choses d'icibas, et à la faiblesse de nos organes.

Rien ne nous procure vite l'ennui comme l'uniformité: nos plaisirs les plus suaves perdent de leur charme avec le temps; il semble que chaque instant qui s'écoule les diminue et les épuise. Souvent renouvelés, ils deviennent insupportables. Les plus beaux sites finissent par ne plus attirer notre attention: des airs de musique qui faisaient naguère nos délices, fatiguent notre oreille et nous donnent de·l'impatience.

La sensation est faite pour glisser dans l'organisme et pour caresser l'ame en passant; quand elle se renouvelle trop souvent, elle irrite les organes et ne fait plus de plaisir à l'ame qui subit les nécessités du corps.

Le changement est un besoin organique , tous les êtres créés sont soumis à la loi de l'intermittence : la durée n'appartient qu'à Dieu.

La naissance, la croissance et la mort, sont les phases de la matière organique. Les phénomènes célestes ont leur intermittence, leurs révolutions : les saisons, le jour et la nuit y sont soumis. Nous-mêmes sommes assujettis à des besoins intermittents : le boire et le manger, le sommeil et la veille, etc. Dans la nature, la végétation suit la même loi.

Cette diversité, que nous voyons en tout, est pour nos sens un besoin, pour nos ames, un plaisir. Dans la nature, les accidents de terrain nous plaisent, une plaine uniforme ennuie le voyageur en fatiguant ses yeux.

C'est pour la même raison que nous ne pouvons supporter sans ennui les discours trop longs, les concerts trop prolongés. Les narrations éternelles de certains conteurs nous font éprouver de véritables tourments. Si nous pouvions éviter ces hommes que tout le monde redoute, nous nous estimerions fort heureux. Rien n'est terrible comme d'être accaparé par des gens ennuyeux; on aimerait autant être querellé, éprouver quelque chagrin. Mais ces moustiques de la société ne font pas à demi leurs blessures, ils enfoncent et laissent leur dard dans la plaie qu'ils ont faite; ils sont sans pitié pour leurs victi-

mes auxquelles la politesse et les convenances ne permettent pas d'user de violence pour les écarter.

Plus l'être est puissant, plus il a d'énergie physique et morale, moins il a besoin de ce changement d'émotions, si nécessaire surtout à la faiblesse. L'ame peut s'attacher plus long-temps à la même pensée, étudier le même objet; de leur côté, les organes vibrent longtemps sous la même sensation. Il y a plus de capacité physique et intellectuelle.

Les enfants, les femmes, les malades, tous les hommes frêles et débiles, sont ceux qui ont le plus besoin d'émotions variées. Cette remarque vient à l'appui de ce que nous disions plus haut, que c'est dans notre faiblesse que l'ennui a ses plus profondes racines.

Dans l'échelle animale, plus l'animal est petit, moins il a de capacité cérébrale; plus il est vif, remuant, plus il change vite de position, de but, de goûts. Cette règle est rarement insirmée par les faits.

Si le créateur, qui a tout prévu avec une si grande sagesse, n'avait pas coupé par le besoin du repos les heures de notre existence, nous eussions été bien vite consumés par l'ennui.

Quand nous avons accompli notre tâche quotidienne, quand nous avons rempli d'une façon quelconque notre journée, nous arrivons au soir rassasiés d'émotions; notre ame trop tendue éprouve le besoin du repos moral, comme nos membres alourdis, celui de se refairedans un bienfaisant sommeil. C'est à cette heure que l'ennui plane sur nous : il nous accable de ses lourdes vapeurs, et nous force à demander au calme de la nuit la réparation qui nous est nécessaire. Si nous voulons résister à ce besoin impérieux, l'ennui veille auprès de nous; il engourdit nos membres, appesantit nos idées. Pour le chasser, il faut inventer des plaisirs bruyants et de nouvelles émotions. L'aspect tourbillonnant des fêtes nocturnes le fait quelquefois disparaître, et nous achetons les satisfactions qu'elles nous donnent au prix des tourments que le

lendemain il ne manquera pas d'infliger à nos sens émoussés, à notre ame affadie.

Cet état qui succède passagèrement à des plaisirs trop vifs, trop prolongés, devient quelquefois durable chez ceux qui ont abusé pendant longtemps de toutes les jouissances. Il n'est pas rare de rencontrer des gens blasés sur tout, fatigués de tout, chez lesquels l'ame n'a plus de ressort. Ces malheureux, frappés d'une mort anticipée, éprouvent un ennui continu, accablant; ils n'ont souvent ni la force ni le courage de chercher à le vaincre; ils s'affaissent sous ses coups et s'abandonnent à sa désastreuse influence. Pour eux, la vie est un supplice et la mort un bienfait; ils béniraient quelque malheur, quelque catastrophe imprévue qui viendraient les arracher à leur torpeur.

Souvent l'ennui a sa source dans un état maladif de l'organisation, ou tient à des influences physiques qu'on ne peut apprécier. Le ciel brumeux, le vent qui souffle, la digestion qui s'opère mal, suffisent pour le faire naître; on n'est capable de rien alors, on fait vainement effort pour sortir de cet état; il semble qu'on soit sous la main de plomb d'une fatalité invincible. On veut appliquer son ame à quelque chose, on l'excite, on la pousse, on n'aboutit qu'à une contention vaine et sans résultat; l'imagination ne s'arrête à aucun objet déterminé. Des idées incohérentes et sans but affluent dans l'ame et se succèdent. L'esprit, fatigué d'être ainsi tendu, se relâche bientôt et tombe dans une rêverie morne et languissante, qui l'énerve sans le satisfaire.

Il est peu de personnes qui n'aient ainsi éprouvé le tourment de cet état dans lequel on ne peut penser à rien, ou de cet autre, dans lequel on pense malgré soi à beaucoup trop de choses sans pouvoir s'arrêter à aucune. C'est dans ces instants de nonchalance, que les organes affaissés dans une demi-somnolence, sont incapables de rien sentir qui les flatte. Rien ne peut éveiller leur sensibilité; l'indifférence la plus profonde

ENNUL.

174

accueille tout ce qui se présente. L'ame engourdie n'a plus d'écho pour les passions, on craint le mouvement; et cette paresse suprême ne disparaîtrait pas même devant quelque malheur inattendu.

Lorsque l'ennui va plus loin, il produit le spleen. (Nous renvoyons le lecteur à la Monomanie suicide.)

Existe-t-il des remèdes contre l'ennui? Certainement, et Dieu ne nous a pas jetés sur cette terre pour y être absolument malheureux. S'il ne nous a pas permis d'y goûter le bonheur que notre ame entrevoit et désire, il nous a donné l'espérance et le courage nécessaires pour supporter les traverses et le poids de la vie.

Comme Lous l'avons déjà dit, c'est en accomplissant nos devoirs, en dirigeant notre pensée vers le ciel que nous éviterons de tomber dans les serres mortelles de l'ennui. C'est en consacrant nos facultés aux fins pour lesquelles nous les avons reçues, que nous traverserons sans peine l'existence.

Nous sommes tous faits pour travailler et pour pourvoir, chacun dans notre sphère, à nos besoins. Celui qui se refuse à cette loi imposée au monde, ne doit pas se plaindre de trouver, dans son oisiveté coupable, la punition qui lui est due. Dieu ne nous défend pas le plaisir dans certaines limites; ce n'est point pour nous tenter qu'il a mis la jouissance aux portes de nos sens, c'est pour nous inviter à exercer nos fonctions, et pour nous payer de notre obéissance à ses volontés; mais le plaisir n'est que la chose secondaire, le travail intellectuel et physique marche auparavant dans ses desseins.

C'est en combinant avec sagesse l'exercice de la pensée, le travail du corps et les amusements permis, que nous éviterons l'ennui. Un homme intelligent, un chrétien, devraient rougir d'avouer de l'ennui. Comment s'ennuyer quand on a tant besoin de s'instruire, de se rendre meilleurs, tant de devoirs à accomplir? Comment s'ennuyer, lorsque tant de

malheureux ont besoin d'assistance ? Ennuyez-vous, hommes làches et efféminés qui reniez vos devoirs et les tendances de votre nature, qui vous endormez dans la mollesse et qui voulez jouir par anticipation d'un bonheur que vous n'avez pas su gagner; ennuyez-vous, c'est votre partage. Mais vous qui avez été élevés sous les ailes tutélaires d'une religion sainte qui révèle à l'homme les besoins de sa nature, les devoirs de son ame et ses hautes destinées, non, vous ne le pouvez pas, vous ne le devez pas, c'est un crime véritable.

Grands du monde, qui vous endormez dans la paresse, qui souffrez dans les bras de la nonchalance tous les tourments de l'ennui, descendez un peu, venez contempler le laboureur qui vous nourrit, l'artisan qui façonne tous les matériaux de votre aisance, le prêtre à la tête de son troupeau, veillant au bonheur de tous; demandez-leur s'ils connaissent l'ennui. Non vous diront-ils, nous n'avons pas le temps de l'éprouver. Faites comme eux, sachez vous rendre utiles, c'est le secret du bonheur.

Femmes oisives et nonchalantes, qui passez des bras du sommeil sur les moelleux coussins de vos divans, qui ne voyez jamais le lever de l'aurore et qui ne payez point à la société votre dette, l'ennui vous consume, répand ses langueurs sur vos traits; venez voir ces mères de familles qui se font un bonheur du travail, ces saintes filles qui sont la providence du malheur, les anges de la souffrance. Là, vous trouverez le remède à l'ennui qui vous ronge, vous serez frappées de honte en voyant leur vertu payer la rançon de votre inutilité, et vous vous demanderez comment vous avez pu oublier que la paix du cœur et le repos de l'ame ne s'allient qu'avec la pratique des devoirs et jamais avec la fainéantise.

Lorsque l'ennui est devenu un spleen véritable, il faut employer, pour y soustraire le malade, des moyens hygiéniques appropriés. Les exercices du corps, la chasse, la pêche, l'équi tation, les promenades à la campagne seront de puissants remèdes. On tâchera d'intéresser la pensée de ces pauvres maniaques à la réussite de quelque entreprise, de quelque travail utile; on réveillera dans leurs cœurs les sentiments généreux qui rattachent l'homme à l'existence, à la patrie, à l'humanité. On fera luire à leurs regards le flambeau de la religion, on leur rappellera que Dieu ne permet pas d'attenter à ses jours. Quelquefois on sera obligé d'avoir recours aux saignées, aux purgatifs; de faire suivre un régime alimentaire végétal et peu excitant.

Souvent on pourra parvenir à ravir à cette funeste vésanie des hommes utiles à la société; mais si ces moyens sont insuffisants et que le suicide ne vienne pas mettre fin à leurs tourments, on les verra peu à peu tomber dans la consomption et le marasme. Courbés avant l'âge sous le poids de la vie, sillonnés de rides profondes, ils succomberont à quelque lésion organique interne, terminaison fatale ordinaire aux victimes de l'ennui. Ils arriveront au terme de leurs jours l'ame vide d'espérances, car ils n'auront point amassé, dans leur triste carrière, ces trésors de bonnes œuvres qui sont des gages de bonheur éternel.

L'ennui fait autant négliger de devoirs et commettre de crimes que la perversité du cœur, et celui qui s'est ennuyé toute sa vie doit trembler à sa dernière heure, car pour que l'avenir ne soit pas terrible, il faut pouvoir regarder le passé sans remords, Les espérances de l'ame sont vaines et trompeuses, quand elles n'ont pas de racines dans de consolants souvenirs.

CHAPITRE III.

JALOUSIE.

L'homme est jeté sur cette terre avec des désirs immenses et des satisfactions bornées. Son ame aspire à l'infini, sa tendance invincible, et la matière est sa prison. Toutes ses facultés cherchent à s'épandre, et partout le voile opaque des choses d'ici-bas vient limiter leur puissance. Triste condition! Il sent le besoin de puiser à la source infinie du bonheur; incessamment ses désirs, ses espérances, l'entraînent de ce côté, et toujours la matière qui est attachée à son intelligence la fait retomber impuissante sur la terre. C'est en elle qu'il est obligé de chercher ses satisfactions.

Mais les choses de ce monde sont insuffisantes; il ne tarde pas à éprouver combien elles sont peu de chose pour sa félicité.

Cette expérience le rend prévoyant : tourmenté du besoin de jouir, il éprouve celui de s'approprier les éléments de ses jouissances, le partage les diminuerait. Alors, il s'empare exclusivement des choses qui lui paraissent utiles à son bonheur, et si quelqu'un les lui dispute, son ame ressent les atteintes de la jalousie.

La jalousie est la crainte qu'éprouve l'ame d'être dépossédée de ce qu'elle aime. Il s'y joint souvent un vif sentiment de haine contre ceux qui en sont l'occasion. Il est évident que cette passion est fondée sur l'égoïsme : c'est le moi qui ne veut pas être limité par autrui dans ses jouissances. Là, où l'élément du bonheur serait illimité, la jalousie ne pourrait pas naître. Il est clair qu'elle ne peut avoir trait qu'aux créatures, et que l'ame jouissant au sein de Dieu de la plénitude du bonheur, ne pourrait pas être tourmentée par cette passion, car la félicité d'autrui ne saurait, dans ce cas, amoindrir la sienne.

La jalousie est une des plus cruelles passions que puisse éprouver l'homme; c'est le tourment que Dieu a attaché à la possession des créatures pour mieux faire comprendre combien elles sont vides, et combien est insensé celui qui met en elle ses espérances. Plus l'ame s'éprend des choses créées, plus elle est l'esclave des passions qui naissent d'elles. Plus au contraire elles les dédaigne et les apprécie à leur juste valeur, plus elle est calme et paisible.

La jalousie n'étant qu'une expression de nos besoins terrestres, est en soi quelque chose d'infirme qui marque notre faiblesse; aussi la plupart du temps l'ame ne consent, pour ainsi dire, à l'éprouver, qu'à propos des choses les plus nobles, parmi celles qui sont l'objet de ses convoitises. Il est rare qu'elle naisse à l'égard de choses purement matérielles, ne donnant que des jouissances de même nature.

C'est surtout aux affections, et parmi celles-ci, à l'amour qu'elle s'attache, car quelque abaissé que soit l'homme, il comprend encore que les choses du cœur et de l'intelligence sont les seules dignes de ses ambitions et de ses efforts. Sa jalousie étant une faiblesse, doit chercher son excuse dans la bonté de son objet. Mais plus l'ame est grande, plus elle est pénétrée de sa dignité, moins elle est exposée à cette passion, car alors, ou elle juge à leur valeur réelle les choses qu'elle convoite, ou elle redoute peu l'antagonisme de ses compétiteurs.

D'après ce que nous venons de dire, on conçoit au point de vue rationnel, que la jalousie existe dans notre nature débile et déchue; elle est, il faut en convenir, la conséquence de la condition humaine. Cependant, il faut bien admettre en elle quelque chose d'instinctif, et qui échappe davantage à nos explications philosophiques, car les animaux la ressentent. Certainement, chez eux, ce n'est pas l'immensité du désir qui souffre de l'insuffisance des jouissances, c'est seulement le besoin de posséder exclusivement ce qui les rend heureux.

Les animaux domestiques nous offrent des traits frappants de jalousie : ils aiment nos caresses et nos soins ; s'ils en sont privés pour d'autres, leur souffrance est manifeste. Un chien ne voit pas, sans témoigner sa colère, son maître en caresser un autre devant lui. Un de nos amis avait un chien anglais, fort intelligent, et qui lui était très attaché; on lui apporta un matin un jeune dogue qu'il voulait élever. A la vue de cet étranger, Fox témoigne son étonnement, il le flaire, l'examine, puis regarde son maître, comme pour savoir ses intentions à son égard. Sa tristesse est extrême, il ne veut pas souffrir que le jeune chien joue avec lui, il s'en éloigne le plus possible, il refuse de manger; il sort de la maison, puis revient au bout de quelques heures. Il recommence tristement à observer le petit chien, il revient à son maître d'un air inquiet, part une seconde fois, et ne revient plus. Il avait compris que le nouveau venu lui enleverait une part des caresses qu'il recevait habituellement.

La jalousie, chez cet animal, se manifesta par une profonde

tristesse, mais sans colère aucune contre celui qui en était l'objet.

JALOUSIE.

Le plus souvent, il n'en est pas ainsi, presque tous les animaux montrent leur colère par de sourds grognements, et se jettent sur ceux qui leur font ombrage. A l'époque du rut, les combats qu'ils se livrent sont terribles, souvent la mort vient ensanglanter le champ de bataille, et les femelles restent la récompense de la force et du courage.

Les animaux les plus paisibles deviennent alors redoutables. Les cerfs, les taureaux s'attaquent avec une fureur sans égale. Le but de la nature ne serait-il pas de mettre les femelles au concours de la force et de l'intrépidité des mâles, pour conserver la beauté des espèces? Car tout entre ses mains, l'instinctive jalousie qui aiguillonne la brute, comme la passion véhémente qui fermente au cœur de l'homme, entre dans le plan de ses desseins et concourt à accomplir ses vues.

and the last transfer and the last and the l

Aussitôt que le sentiment du moi s'éveille dans le cœur de l'homme, qu'il a la conscience de son individualité et de ses besoins, la jalousie naît, s'y fait sentir. Le faible enfant au berceau ne sait pas encore exprimer ses désirs, qu'il ressent les aiguillons poignants de cette passion : si sa mère élève à son sein un autre nourrisson, si des baisers ou de tendres soins témoignent de son affection pour d'autres, le jeune enfant en souffre, il en perd l'appétit, il en meurt de chagrin. Les faits observés et rapportés à cet égard par les auteurs sont nombreux. La jalousie des petits enfants est souvent chez eux une cause de souffrance, que l'œil des mères ne sait pas distinguer, et que leur prudence devrait éviter.

Plus tard, quand les enfants avancent en age, la jalousie devient une de leurs plus fréquentes douleurs ; l'antagonisme grandit avec l'intelligence, et la raison n'est pas assez forte pour le combattre. L'enfant comprend la possession, il sent le besoin d'empiéter pour vivre, et la charité, mère du sacrifice, n'a point encore illuminé son cœur. Aussi que de peines

cruelles, que d'amères pensées, que de tourments intérieurs viennent déchirer cette frèle organisation! Souvent la jalousie y jette en germe des haines profondes, des inimitiés vivaces, qui dureront autant que la vic. Souvent, les ébranlements qu'elle occasionne dans ces ames si irritables, ont des retentissements éternels.

Bientôt un horison plus vaste se déroule : l'intelligence s'est développée, les facultés ont atteint l'accroissement normal; de nouveaux besoins se font sentir, et c'est à propos d'objets plus importants que les antagonismes vont se trouver en présence.

L'amour naît dans le cœur, et avec lui la jalousie. Cruelle passion, qui vient mêler son fiel aux plus doux sentiments, aux plus pures félicités que puisse éprouver l'homme. Hideuse tête de serpent, cachée sous des fleurs; poison funeste, qui rend amère pour nos lèvres la coupe enivrante des plaisirs.

Dans l'amour, deux éléments sont nécessaire : le sentiment de notre valeur, et la confiance dans l'objet aimé. Or, la jalousie nous apprend à douter de nous mêmes, et à soupçonner la personne que nous aimons, dépréciant ainsi notre valeur personnelle, et mésestimant l'objet de nos plus chères affections.

Parmi les causes les plus fréquentes de cette passion, on doit ranger la laideur, la vieillesse, la faiblesse de l'organisation, les vices de conformation, l'insuffisance des qualités morales; tout ce qui peut, en un mot, donner à l'ame de la désiance d'elle-même et lui saire redouter les comparaisons.

La vanité, l'amour-propre, sont pour beaucoup dans la jalousie d'un grand nombre. Les femmes sont plus jalouses que les hommes, elles ont plus d'intérêt qu'eux à ménager dans leurs affections, plus de susceptibilités. « Leur nature, dit Charron, est toute confite en soupçon. » Dans les hôpitaux

JALOUSIE

179

de fous, on trouve beaucoup plus de femmes folles par jalousic que d'hommes.

Les hommes ont généralement plus de confiance en euxmêmes et dans les autres que les femmes, et leur vie agitée leur laisse peu de temps à donner aux sombres rêveries de la jalousie.

Quand cette passion s'empare d'une pauvre ame, elle en fait sa victime, elle la tyrannise cruellement; il n'est pas de souffrances qu'on puisse comparer à celles qu'elle lui fait endurer. Tout pour elle, jusqu'au talent, à la vertu de l'objet aimé, devient une occasion de soupçons et de tourments: elle corrompt tout, même les actions les plus innocentes. Il n'est pas d'imaginations bizarres, de rêveries absurdes, de suppositions dépourvues de bon sens qui ne puissent naître à son instigation. Considérés de sang-froid, la plupart de ses griefs sont d'insignifiantes puérilités. Elle ne sait rien voir avec droiture: c'est une folle qui n'apprécie les choses qu'avec des instruments d'optique qui les exagèrent. Le repos de l'ame est un supplice pour elle; elle se complait dans ses élucubrations, elle invente des tortures, se forge des chimères et des sujets d'angoisse. Elle se donne cent fois plus de peine pour se tourmenter qu'il n'en faudrait pour jouir d'une vraie félicité. Elle prend son propre cœur pour victime, le ronge et le déchire jour et nuit, car le sommeil fuit sa paupière, et les longues heures destinées au repos, sont employées à évoquer des chagrins, à verser des larmes, à répandre un fiel amer sur toute sainte pensée, à détruire les bonnes résolutions et les projets d'amendement. On dirait une empoisonneuse se vouant, dans le silence de la solitude et des nuits à la recherche des sucs vénéneux destinés aux plus sinistres projets.

La jalousie a honte d'elle-même, elle sent sa misère, et ce qui la rend pire encore, c'est que la vanité ne peut servir à la supporter; elle immole à chaque instant l'amour-propre. Son fait est d'abaisser, de dégrader sa victime, dans sa propre pensée. Elle lui montre les qualités de ses rivaux sous l'aspect le plus brillant, tandis qu'elle lui fait d'elle-même le portrait le plus disgracieux.

the state of the s

Cette triste passion prend toutes les formes: tantôt elle est triste et résignée, ses souffrances sont tout intérieures; tantôt elle se manifeste au-dehors avec violence et se tourne en fureur; ses accents sont ceux du plus violent déscspoir. Elle s'exhale en plaintes, en menaces; la vengeance terrible vient à son aide; elle tue, elle empoisonne. Souvent elle jette sa victime dans la démence ou la conduit au suicide, après l'avoir torturée de mille façons.

Voyez quelle tristesse est empreinte sur le visage du jaloux! comme le chagrin a sillonné sa physionomie! Son regard est inquiet, sa bouche rarement effleurée par le sourire, si ce n'est celui de l'ironie amère. Le front est marqué de rides horizontales, les sourcils sont mobiles, habituellement froncés et abaissés sur les yeux; deux rides perpendiculaires les séparent, produites par l'habitude des réflexions tristes; la teinte du visage est plombée. De profonds soupirs viennent de temps en temps soulager la poitrine oppressée et montrer à l'œil exercé du physiologiste l'engouement des vaisseaux du cœur et des poumons; car sous l'influence de cette passion, la circulation souffre, le sang stagne dans les grands centres circulatoires, le foie secrète une bile plus épaisse et plus abondante, les digestions s'altèrent, la maigreur apparaît, l'émaciation, puis enfin la mort.

Après avoir parlé des souffrances que la jalousie endure elle-même, jetons un regard sur celles qu'elle inflige à ceux qui sont les tristes objets de ses soupçons:

Ils sont d'autant plus malheureux qu'ils aiment véritablement, et que les reproches dont on les accable sont dépourvus de fondement; car si leur affection était feinte ou peu

forte, ils est évident qu'ils ne supporteraient pas les tourments qui en sont le triste cortége. « La femme jalouse, dit l'Écriture, est un sujet de douleur et d'amertume »; ailleurs, elle ajoute: « Mieux vaudrait habiter sur le toit de la maison que rester avec elle. » C'est qu'en effet rien n'est cruel comme d'avoir à supporter les effets de cette passion; elle dénature les actions les plus innocentes, elle interprète de la facon la plus étrange les choses les plus simples. Êtes-vous tendre, affectueux, c'est que vous voulez cacher vos intrigues et donner le change sur votre conduite; une pensée sombre, une réflexion sérieuse, un léger nuage viennent-ils obscurcir votre visage, c'est que l'ennui vous atteint, c'est que vous n'aimez plus et que vous avez ailleurs des affections qui vous dédommagent; si vous parlez à quelque personne d'un autre sexe, c'est évident, vous l'aimez; si vous ne lui parlez pas, c'est évident encore, vous l'aimez, mais vous savez feindre.

C'est ainsi que la personne jalouse vous torture à chaque instant; chaque jour les reproches amers, les accusations injustes, les larmes, les sanglots, les tourments de toutes sortes viennent vous navrer le cœur.

«Cette passion est une des plus ineptes qu'on puisse imaginer,» dit Montaigne. Aussi on n'ose avouer qu'on ait de la jalousie; cependant on dit sans honte qu'on serait susceptible d'en éprouver. Pourquoi cela? C'est que tout homme raisonnable peut supposer des choses capables d'éveiller cette passion; tandis que presque toujours le jaloux a honte en lui-même des fondements puérils du sentiment qui le domine actuellement.

La jalousie ne meurt pas toujours avec l'amour, elle continue à se nourrir sur l'amour-propre et la vanité. Du reste, il faut l'avouer, il est beaucoup d'hommes dont l'ostentation est le seul mobile, qui sont jaloux, non pas parce qu'ils aiment, mais parce qu'ils veulent qu'on les préfère ou qu'on les sache préférés.

Il est étonnant que tant d'individus distingués par leur esprit et leur cœur, soient les jouets de cette démence; car si l'amour est soupçonneux, l'estime est rassurante, et il est bien difficile d'aimer quelqu'un qu'on méprise. D'ailleurs, pourquoi tant s'humilier dans les comparaisons que l'on fait, il n'est pas de beauté ni d'agrément absolus, tout est relatif. Si Dieu n'avait créé qu'un type de visage, qu'un genre d'esprit capable de plaire, s'il cût voulu que tout le monde se ressemblât, il n'y aurait pas eu de raison de faire un choix, et l'insipide uniformité cût accouplé au hasard tous les êtres. Mais il a voulu vivisier l'aspect du monde par la diversité des types, et chacun, dans cette vaste collection d'êtres, doit chercher le genre de beauté qu'il apprécie et les qualités morales qui sympathisent avec les siennes.

Telle femme sera belle pour un homme et laide aux yeux d'un autre; tel aimera sur un visage la régularité des traits de la beauté classique, onde limpide que la passion n'agite pas, que l'intelligence éclaire à peine. Un autre préfèrera cette beauté moins régulière où chaque impression fait vibrer une corde, où chaque éclair de l'intelligence vient montrer ses clartés.

Croyons-le donc, chacun de nous est fait pour être aimé et doit l'être; il est du reste digne de l'homme d'avoir le sentiment de sa valeur et de sa dignité; c'est la sauvegarde des passions nobles et la garantie du bonheur.

Peut-on guérir la jalousie? Il est du moins permis de l'es-sayer. On doit d'abord employer auprès des personnes jalouses les ressources que fournit la raison, et chercher à leur faire comprendre combien est déplorable leur passion. Il faut leur expliquer clairement et naturellement les actions de ceux qu'ils soupçonnent, et non pas comme quelques-uns l'ont conseillé, leur ôter tous les prétextes du soupçon en obéissant à leurs caprices.

La jalousie est un gouffre qui dévore : plus on lui donne , plus elle demande ; plus on lui fait de sacrifices , plus elle en exige. C'est une plaie gangréneuse dans laquelle il faudrait avoir le courage de couper au vif. Montrer de la confiance , laisser lire dans sa vie , dans son cœur, mais être ferme en même temps que juste ; forcer la raison de la personne jalouse à se rendre à l'évidence d'une conduite honnête , sont les meilleurs moyens moraux de traiter cette maladie.

Si, malgré cela, elle dure et fait des progrès; si déjà elle a inscrit ses ravages dans l'organisation et altéré la santé dans les sources de la vie, alors, cherchez à faire voyager la personne jalouse, voyagez avec elle; que les distractions ne lui laissent pas le temps de retomber dans ses rèves bizarres. Essayez à la distraire de ses pensées par quelque chose qui saisisse son intelligence et l'occupe. Qu'elle s'adonne à quelque étude sérieuse, qu'elle admire les grands spectacles de la nature, cherche à en pénétrer les secrets; mais qu'elle évite la solitude et tout ce qui peut porter l'ame aux sentiments rèveurs. Il faut entraîner son esprit et son corps dans une course rapide qui fasse passer sous ses yeux une infinité d'objets, et ne laisse pas le temps de la réflexion.

Le régime devra être doux et sédatif, l'usage des boissons fermentées, des aliments excitants, sera proscrit. Des légumes, des viandes blanches, des boissons mucilagineuses, feront le fond de l'alimentation.

Ces données générales s'appliquent à ceux que la jalousie aurait rendus fous. C'est pour ceux-là surtout que la distraction sera nécessaire et l'isolement un mal affreux. Le travail, la promenade, sont les principaux agents à mettre en œuvre. Évitez de laisser tous ces malheureux s'abandonner mollement aux aises de la vie. Qu'ils se lèvent aussitôt que le sommeil a cessé: si l'oreiller est un mauvais conseiller, c'est surtout pour eux. C'est quand le corps est nonchalamment bercé par la paresse, qu'arrivent dans l'ame ces imaginations lugubres

qui voyagent dans le vide. Un lit dur, un sommeil court, quoique suffisant, voilà ce qui leur convient. Ne laissez pas non plus leur cœur alimenter ses peines dans ces romans si déplorablement répandus, mine féconde où puisent toutes les passions, tous les vices, toutes les oisivetés surtout.

En dernier lieu, disons aux jaloux qu'il faut un amour bien grand, par conséquent bien plus vrai qu'ils ne le pensent être, pour leur rester attaché malgré leurs emportements. Car la jalousie enlaidit les femmes et frappe les hommes d'un effroyable ridicule.

Il est une jalousie digne du cœur, c'est celle qu'il éprouve quand il est vaincu par un rival dans cette lutte franche et ouverte, où la beauté est au concours du mérite et de l'amabilité. Quant à celle qui vit de soupçons, de défiance, c'est une faiblesse indigne. Pour une ame noble, le soupçon est un intermédiaire qui ne doit jamais exister entre la confiance et le désenchantement. Nous ne concevons chez les cœurs bien nés, aucune transition entre l'amour et le chagrin qui en suit la perte. Il est certain qu'une affection sincère ne veut pas de partage, mais elle ne doit pas le croire possible et déshonorer son objet par l'incessante injure de ses doutes.

Montaigne, sur la foi de l'histoire, dit ingénuement « que Lucullus, César, Pompée, Antoine, Caton, et autres braves hommes, furent trompés et le surent sans en exciter tumulte. Il n'y eut dans ce temps-là qu'un sot de Lépidus qui en mourut d'angoisse. » On doit en effet avoir l'ame assez grande pour passer tout d'un coup du mépris à la désaffection.

Maintenant, avec certains auteurs qui ne connaissent pas le cœur humain, et qui voient les passions du fond de leur cabinet d'études, dirons-nous que la jalousie est un produit de nos mœurs, un effet de civilisation? Ils avancent, à l'appui

JALOUSIE.

de leurs opinions, la coutume qu'ont certains peuples d'offrir leurs femmes aux étrangers; la polygamie des Orientaux, au sein de laquelle les femmes d'un même homme vivent sous un même toît; puis certains traits historiques.

Quant au premier exemple, il est pris chez des peuples abrutis, complètement dégénérés, et chez lesquels tous les nobles sentiments humains sont pervertis. Le second ne peut rien prouver encore, car les femmes des Orientaux sont les vils instruments des plaisirs de leurs maris. Ceux-ci sont des tyrans; elles, des esclaves à qui la moindre insubordination vaudrait de rudes châtiments. Quant aux faits qu'on trouve dans l'histoire, ils ne sont cités que parce qu'ils dérogent comme exception à la règle commune. Et d'ailleurs, quand on nous aura dit que Stratonice jeta elle-même une jeune fille dans les bras de Déjotare; que Livie le fit pour Auguste, Sara pour Abraham, Lia et Rachel pour Jacob, qu'aura-t-on prouvé? Ces femmes célèbres obéissaient-elles à leurs penchants naturels ou à une dure nécessité, à quelque haute raison d'état ou de famille? N'étouffaient-elles pas dans leurs cœurs bien des pensées amères? Qui le saura jamais!

La jalousie est une faiblesse, c'est vrai, mais notre pauvre humanité est loin d'être parfaite, et quoi qu'on fasse pour la réhabiliter, elle sera toujours déparée par beaucoup de vices et de misères. Toujours le cœur humain sera un profond abîme, rempli de bien et de mal, de grandeur et d'abjection. C'est un aveu pénible auquel il faut que notre orgueil se rende.

Nous ne quitterons pas ce sujet sans dire un mot de la jalousie qu'éprouvent quelquefois les mères pour les enfants d'un autre lit. Ce malheur est très fréquent, et de jeunes enfants que l'on croyait confier à de nouveaux soins maternels, mettre sous l'abri d'un nouvel amour, deviennent les martyrs de leurs marâtres. Il est impossible d'imaginer quelles souffrances on leur fait subir, par quelle série de douleur ils sont obligés de traverser l'enfance.

La belle-mère garde tous ses soins, toute sa tendresse, pour ses enfants à elle. Jamais un baiser, jamais de caresses pour les autres. Le père lui-mème, de peur d'exciter la jalousie de sa femme, n'ose pas les dédommager par les preuves de son affection.

Véritables parias sous le toît paternel, ces petits malheureux boivent de bonne heure les amertumes de la vie. Leur ame se dessèche, leurs frèles illusions les abandonnent. Ils sont défiants de l'avenir, qui sera triste pour eux, car il est rare que le cœur développe toutes ses facultés plus tard, lorsqu'il n'a pas été, jeune encore, arrosé d'affection.

N'avoir jamais été aimé, n'avoir aimé personne dans son enfance, c'est un affreux pronostic de malheur à venir. Il est des plantes qui ne fleurissent que sous les rayons bienfaisants du soleil, le cœur humain ne s'épanouit qu'aux rayons de l'amour d'une mère.

Si la jalousie ne portait les belles-mères qu'à sevrer ces pauvres enfants de tendresse et d'amour, le malheur serait encore trop grand, mais les mauvais traitements ne leur manquent pas; on les empêche de devenir aimants en ne les aimant pas, on leur infuse par d'injustes et de durs châtiments le désir de la vengeance.

Jeunes femmes, qui contractez l'immense obligation de servir de mères à de pauvres orphelins, n'oubliez pas que le cœur de la femme peut, quand elle le veut, suffire à toutes les tendresses, à toutes les affections. Réfléchissez combien vous êtes coupables d'initier sitôt ces jeunes ames aux secrets des souffrances. Laissez faire le temps et le cours des choses humaines. Le malheur n'oublie pas les hommes. Faites que ces enfants adoptifs aient de vous plus tard un tendre et doux souvenir qui les console d'avoir perdu leurs véritables mères.

La jalousie se montre encore dans bien d'autres circonstan-

ces. « Le potier, dit l'adage, est jaloux du potier. » Il en est souvent ainsi des hommes qui ont les mêmes professions. Parmi celles-ci, celles, qu'on nomme libérales, disposent le plus à cette passion, parce qu'elles donnent naissance à plus d'antagonismes. Les avocats, les médecins surtout, sont jaloux les uns des autres. On sait que la jalousie de ces derniers est devenue un axiòme. On sait aussi avec quelle impudeur des hommes éclairés, qui devraient posséder à un haut point le sentiment de leur dignité, médisent les uns des autres. Il est pénible d'avoir de pareils aveux à faire. Jetons un voile sur ces misères que nous ne constatons qu'à regret.

Ce dernier paragraphe aurait dû trouver sa place à l'article envie, si nous n'avions cru devoir ici suivre l'acception vulgaire du mot jalousie.

CHAPITRE IV.

ENVIE.

Il est des maladies pestilentielles qui s'attachent à nos corps et les couvrent d'ulcères; il est des maladies qui s'attachent à nos ames et les dégradent. Pour celui qui connaît le cœur humain, c'est un spectacle bien digne de pitié, souvent hideux, que celui des passions qui nous assujettissent. Il en est une, surtout, que l'Écriture appelle « la carie des os, » expression figurée qui ne donne encore qu'une faible idée de cette lèpre morale. L'envie, ignoble assemblage d'orgueil et de bassesse, d'ambition et d'égoïsme, est l'ennemie jurée de toutes les vertus. Elle aime tous les penchants vicieux et s'en nourrit; elle déteste tout ce qui est bien et y attache sa rouille.

L'envie, c'est le chagrin que nous avons du bien d'autrui. C'est une réaction haineuse de notre amour-propre qui se trouve humilié par les avantages que nous n'avons pas. Ce qui rend cette passion méprisable, c'est qu'elle consiste moins à couvoiter un bien qu'à en vouloir priver les autres. L'envieux ne cherche pas tant à jouir qu'à posséder; il sacrifierait volontiers son bien-être, pour détruire celui de ses semblables.

L'homme vit d'ostentation et d'orgueil; il aime moins la vertu que ce qui peut y faire croire, il préfère l'opinion aux satisfactions de sa conscience; il s'étale aux regards et mendie les approbations. De là, une multitude de besoins factices, qui ouvrent à ses facultés un vaste champ d'exploitation. De là, aussi, une foule de comparaisons qu'il établit entre lui et les autres. Sa convoitise le rend amoureux de tout bien, de tout avantage; son amour-propre lui fait croire qu'il en est plus digne que ceux qui les possèdent, et dès-lors il se prend à les envier.

L'envie n'est point une passion primitive qui ait sa source dans la nature, aussi les animaux ne l'éprouvent pas. On ne voit point le cerf timide porter envie à la force du lion; l'oi-seau trouver son plumage ou son chant inférieurs à ceux d'un autre. Cette passion est toute sociale, elle est née du jour où la pensée de l'homme a compris la supériorité d'autrui et s'en est affligée.

« L'envie tue le plus petit », dit Job. C'est qu'en effet toute supériorité déplait. Les hommes disgraciés de la nature, contrefaits, privés des avantages physiques de la force ou de la beauté, sont portés à cette passion. La faiblesse des facultés de l'ame la fait naître aussi bien souvent. Les vieillards, les enfants, les femmes, y sont enclins plus que d'autres. Les subalternes, les domestiques, sont généralement envieux.

Ceux qui ont fait une grande dépense de soins, d'esprit, ou de fortune pour arriver à un but, sont envieux de ceux qui l'ont atteint sans peine.

Il est une différence remarquable entre la jalousie et l'en-

vie; la première vit de chimères, se nourrit d'illusions, et la seconde, au contraire, veut des prétextes raisonnables jusqu'à un certain point. C'est que la jalousie est instinctive, qu'elle naît sans réflexion, tandis que l'envie est un produit du raisonnement, un résultat des comparaisons que l'on fait. La première est dans le cœur, la seconde est davantage dans l'esprit. Nul ne s'efforce d'atteindre ce qui est absolument hors de sa portée. Il voit sans envie ceux qui lui sont supérieurs dans des choses pour lesquelles son insuffisance est complète; mais s'il y peut atteindre tant soit peu, il est travaillé par cette passion.

Cette considération nous porte à établir que l'envie vient de l'infériorité, jamais de l'insuffisance absolue. Il faut qu'un commencement de rivalité puisse s'établir; aussi on ne porte pas envie aux hommes d'un autre temps, d'un autre pays. Le pauvre, envieux de la fortune du parvenu son voisin, ou de la modeste aisance d'un ouvrier comme lui, ne le sera pas de la fortune d'un banquier ou d'un grand seigneur. Le militaire verra sans peine les succès de l'homme de lettres, et celui-ci ne sera point troublé dans son sommeil par les lauriers que moissonnera le courage. Un employé sera envieux de son chef de bureau, il ne le sera pas d'un ministre. Une jolie femme le sera d'un autre femme, son égale ou même d'une classe supérieure à la sienne, elle ne le sera pas d'une princesse ou d'une étrangère dont la beauté fait bruit.

Jamais, à aucune époque, plus d'antagonismes ne furent en présence, jamais plus de rivalités ne divisèrent les hommes. Le chemin de la fortune est trop étroit pour tous ceux qui s'y jettent, la lutte est incessante, acharnée. Toutes les professions sont remplies. La concurrence élève ou précipite sans cesse ceux qui se hasardent à tenter les voies qu'elle ouvre. Les tentatives sont innombrables et les succès rares. Gloire ou fortune s'acquièrent difficilement. On se dédommage par l'ostentation, et le luxe, qui est le semblant de la

richesse, dévore l'aliment des besoins; l'hypocrisie et la fausseté étalent sans cesse le clinquant de vertus qu'on n'a pas.

Chacun veut se montrer supérieur à autrui; et dans ce combat des infériorités, l'humanité se déprave, car on cherche moins à égaler les autres qu'à les rabaisser. Il est tant de gens pour qui l'égalité ne saurait être qu'à cette condition. L'égoïsme est au pinacle, et l'ignoble envic plane sur la société; elle l'infecte de son souffle et la tient dans ses serres comme une proie.

Pourquoi faut-il que l'homme mette son bonheur dans des jouissances exclusives et que la félicité d'autrui soit une souffrance pour son cœur?

L'envieux est ordinairement petit et grêle, soyez sûr qu'il pèche par quelque côté; c'est un être dépourvu de qualités physiques ou morales. Il est défiant, flatteur, souple et adroit; son langage est arrangé, plein de formules bénignes; son regard est velouté et vise à la douceur. Mais, quoi qu'il fasse, l'hypocrite, son œil éclate parfois de malice et de rage, et sa parole incisive et mordante trahit l'état de son ame ; ses lèvres se crispent et s'affrontent; quand vous ne le voyez pas, il vous regarde comme un tigre regarde un homme. Des rides sillonnent son front en tous sens et encadrent sa bouche dans une sorte de triangle. Ses muscles sont saillants comme des cordes, ses yeux enfoncés, ses sourcils longs et abaissés, ses cheveux en désordre. On dirait, à la coloration de sa peau, que la bile circule dans ses veines. Ecoutons saint Grégoire nous dépeindre l'envieux: « Quand la gangréneuse envie a corrompu le cœur, l'habitude extérieure manifeste les secrets ravages de cette fureur de l'ame. La peau est décolorée, les yeux enfoncés, l'intelligence maladivement exaltée; les membres frissonnent, et des grincements de dents montrent la rage qui torture l'ame. »

L'homme, tyrannisé par l'envie, est le plus infortuné des êtres. La félicité d'autrui alimente à chaque instant sa souffrance. Il suffirait d'une seule personne heureuse pour le rendre éternellement misérable. Toutes les vertus, toutes les gloires, sont l'objet de ses haines, qui tombent comme la foudre sur tout ce qui s'élève.

L'envieux connaît sa turpitude, et son soin le plus incessant est de faire en sorte qu'on l'ignore. Un faux point d'honneur, la vanité, peuvent faire étalage de certaines passions; mais rien ne peut excuser l'envie, elle porte avec soi son stygmate, elle est méprisée dès qu'elle se montre. Aussi, se déguise-t elle et prend-elle le manteau de quelque vertu, pour se produire au grand jour.

L'amour du bien public, de la vertu, de la morale, sont les prétextes qu'elle met en avant. Alors elle devient audacieuse, emportée, cherche des motifs impurs à toute belle action; elle souille de ses calomnies les hommes les plus recommandables, les choses les plus saintes; elle jette sa boue à la face du génie; elle appelle à son secours les plus ignobles passions.

Les hommes alors l'admirent et la soutiennent de leurs approbations; l'envie de chacun d'eux vient s'adjoindre à elle. « Ceux qui insultent les grands hommes, dit Sophocle, sont sûrs d'être applaudis. » Elle se pique de grandeur et dit au monde qu'elle n'attaque les individus éminents, que parce qu'elle voit en eux des défauts ou des vices; mais s'élever en abaissant les autres, voilà son véritable but.

Sous prétexte de bon goût, elle se livre à la critique la plus injuste; rien ne lui paraît digne d'admiration. Si elle approuve, ce n'est jamais qu'avec d'infinies restrictions; toujours à l'entendre, le talent pèche par quelque côté.

L'envie a, comme le serpent, une marche cachée et sinueuse; elle n'ose pas aborder franchement l'attaque. Souvent, pour calomnier, elle débute par des éloges. Si elle veut perdre un homme vertueux, « c'est grand dommage, dit-elle, que tant de mérite soit déparé par quelques défauts: c'est le fait de

ENVIE.

193

l'imperfection de notre nature, nul n'est impeccable. » Parlet-elle d'un ouvrage, il contient de bonnes vues, de bonnes intentions, il y a du talent sous cet œuvre; mais il faut du temps, de l'expérience, un peu plus d'études. Il y a des négligences de style; tout cela, du reste, est peu de chose, et l'auteur n'en est pas moins un homme remarquable. Un jeune homme réussit dans sa profession, un concurrent plus âgé le voit avec envie, l'attaquera-t il ouvertement? Il a trop de savoir-faire pour cela. « Oui, dira-t-il, ce jeune homme a du mérite, et quand il aura davantage de pratique et d'expérience, on pourra se fier à ses soins. »

L'envie tâte son terrain : quand elle est bien reçue à médire, elle se développe avec bonheur, elle verse son fiel avec délices; l'ironie, le sarcasme, coulent de ses lèvres comme de source. Elle jette à pleines mains le ridicule sur les absents, et les déchire. Si ses efforts atteignent le but qu'elle se propose, si elle a pu nuire à ses ennemis, elle est au comble de ses vœux; et, pour être parfaitement heureuse, il ne lui faudrait plus qu'une chose : nuire encore à tous ceux qui sont au-dessus d'elle.

Mais, si comme le serpent de la fable, elle brise ses dents au lieu de les enfoncer, si ses manœuvres hypocrites et sourdes sont inutiles, elle entre en fureur, elle se tourne en démence. Le crime vient à son aide : le fer, le poison, sont ses auxiliaires; rien n'est doux pour elle comme le sang de ceux qu'elle n'a pu priver de leur fortune, perdre dans leur honneur, souiller dans leur vertu.

Si les penchants de l'envieux ne peuvent pas le porter à ce point de férocité, il prend le monde en haine, il se drape dans son manteau et quitte un monde pervers, où sa vertu souffrirait trop; un monde que sa voix serait impuissante à rappeler au bien. Il devient misanthrope et se retire dans la solitude.

C'est là qu'il subit sa punition; c'est quand il ne peut plus

supporter la vue de la prospérité d'autrui qu'il fuit ainsi la société, et que sa rage lui ronge à chaque instant les entrailles. Détestant tout le monde, à son tour détesté, il est l'effroi des gens honnètes qui pensent, en le voyant pâle et défait, que le remords de quelque grand crime pèse sur sa conscience; il vit dans l'isolement, inaccessible à tous ces sentiments, si doux, de bienfaisance, de charité, d'amitié, d'amour, qui font vivre le cœur, et peuvent seuls rendre la vie supportable.

Peu à peu cette torture intérieure dévore son organisation. L'excitation morale continuelle de l'envieux, l'exaltation maladive de son intelligence, fatiguent son cerveau; les fonctions se pervertissent, la circulation s'accomplit mal, les viscères abdominaux s'engorgent, l'hypertrophie du foie entrave ses digestions; bientôt amaigri, le teint hâve, il meurt dans les souffrances atroces des obstructions, de l'anévrisme ou du cancer.

Cette passion est une calamité sur la terre, plus encore pour ceux qui la ressentent que pour ceux qui en sont les victimes. Il faudrait qu'un homme cût peu de vertu pour n'être pas envié, et nous douterions bien vite de son mérite si on ne disait aucun mal de lui.

C'est une grande faiblesse de s'affliger outre mesure des atteintes de l'envie et du mal qu'elle peut faire.

Quel est celui qui est assez vain pour se croire sans défauts, assez parfait pour plaire à tout le monde? Nous devons penser que si nos vertus nous attirent l'envie, nos imperfections méritent le mal qu'on dit de nous. Que nous importent du reste les jugements du monde, si notre conscience ne nous reproche rien. Les hommes sont-ils nos juges, leur manière de voir estelle la règle de notre conduite? Sommes-nous bons ou méchants parce qu'ils le disent? Notre honneur dépend-il du premier brutal qui nous injurie, du premier calomniateur qui déverse sur nous sa haine aveugle? Dans cette vie d'épreuve, Dieu nous doit-il seulement les douceurs et les joies? Qu'avons-

ENVIE.

nous fait pour les mériter? Laissons-donc s'agiter autour de nous les passions et les haines.

La méchanceté des hommes est impuissante contre ceux qui sont aimés de Dieu; en s'abandonnant à lui, en marchant dans les voies de ses commandements, on est sûr de n'être point complètement abattu. Le juste peut être humilié sous la main du Très-Haut, mais il n'est jamais livré longtemps à ses ennemis, parce que tôt ou tard il a sa récompense, et que les méchants n'ont pas de durée. Lors donc que les envieux médisent de nous, croyons qu'il est bon qu'ils existent, pour nous instruire de nos défauts, ou bien pour nous accoutumer à la patience et au pardon.

Quel serait le remède à opposer à l'envie? Nous ne le savons vraiment pas : c'est un mal qui nous semble incurable ou bien peu susceptible de guérison. Cette triste passion est de celles que la raison ne saurait toucher, et qui ferment l'oreille aux conseils de la sagesse.

Si l'envieux n'avait pas perdu le sens, il saurait qu'il est peu de choses dignes d'envie, et que dans la répartition que Dieu nous fait des biens et des maux, il n'est personne qui n'ait reçu que les premiers. Chacun de nous ici-bas a des tourments et des chagrins, chacun porte les infirmités de la pauvre nature humaine, et trouve en son propre cœur de grands sujets de deuil et de larmes. Est-il un seul homme content de son sort, un seul qui se dise heureux, un seul qui, satisfait du présent, tranquille sur le passé, ne demande rien à l'avenir?

Est-ce la fortune qui rend heureux? On sait son inconstance : sa roue tourne sans cesse ; aujourd'hui vous êtes au faite , elle vous écrase demain.

Est-ce l'amour ? Les commencements en sont doux , la fin en est amère comme le fiel ; il a une tête et des ailes d'ange et un corps de boue. Cette passion est une coupe où les lèvres ont vite épuisé le vin pur, où la lie est épaisse ensuite.

La gloire! Est-ce elle qui rend heureux? Ecoutons Béranger :

Pauvres enfants! mais les plumes venues, Aigles un jour, vous pouviez, loin du nid, Bravant la foudre et dépassant les nues, La gloire en face, atteindre à son zénith. Ils répondaient: le laurier devient cendre, Cendre qu'aù vent l'envie aime à jeter; Et notre vol dût-il si haut monter, Toujours près d'elle il faudra redescendre.

Est-ce l'estime publique, la popularité? Ignore-t-on qu'elle prostitue ses faveurs sans discernement, qu'elle brise aujour-d'hui ses idoles d'hier, et que partout, comme à Rome, le rocher Tarpéïen n'est pas loin du forum?

Les fleurs les plus belles ont pour essence un poison; les choses qui nous paraissent le plus dignes d'envie recelent quelque souffrance. Il n'est pas de bonheur absolu, et l'on n'est heureux souvent qu'aux yeux d'autrui.

Le pauvre, en mangeant son pain noir, a parfois plus de tranquillité dans l'ame et de satisfaction intérieure que l'opulent, qui ne peut acheter la félicité.

En sondant ainsi toute chose, on arrive à comprendre, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, que le désir du bonheur est en ce monde, mais que le but est dans l'autre, et que l'envie, qui s'attache aux choses d'ici-bas, ne ronge, à vrai dire, que des fantômes et de pures illusions.

L'envieux devrait songer que son ignoble passion le rend méprisable aux yeux de tous, même de ceux qui l'écoutent : on peut le craindre, on ne l'aime jamais. Nous pensons naturellement, en entendant ses médisances, qu'il en commettra sur nous dès que nous ne serons plus en sa présence.

Si l'envieux allègue que l'honnêteté de sa conscience ne peut résister au besoin de flétrir le vice, qu'on lui fasse comprendre que la modestie lui défend de s'ériger en censeur de ses semblables. Le bien de la société veut qu'on dévoile les crimes qu'il est de son devoir de réprimer et de punir; mais la charité ne veut pas qu'on dévoile des imperfections ou de légers défauts; elle ne veut pas surtout qu'on aillé fouiller la vie privée pour ternir des réputations, compromettre la tranquillité des familles, et cela sans but utile, sans motif sérieux.

Après ces moyens moraux à employer pour guérir les envieux, restent les moyens hygiéniques. Ce sont les plus puissants en fait, sinon en raison.

Pour l'envie, comme pour la jalousie, un exercice très fréquent et un peu pénible est très convenable. Les voyages, les distractions de toutes sortes, les déplacements fréquents, qui éloignent incessamment le malade des personnes qu'il 'serait tenté d'envier, seront employés avec avantage.

Si rien ne peut guérir l'envieux, que son amour-propre soit un dernier moyen. Qu'il sache donc que par sa haine il rend hommage à la vertu, qu'il en reconnaît la supériorité et avoue sa propre faiblesse.

Partout où l'envie s'élève, il y a quelque chose de noble qu'elle outrage. Elle est comme les émanations putrides qui montent des lieux bas et fangeux, sous le vif éclat des rayons du soleil. Plus on compte d'envieux qui rampent aux pieds d'un grand homme, plus sa gloire est réelle, plus elle est sûre de l'immortalité.

CHAPITRE V.

MÉPRIS.

Les hommes ne peuvent vivre en société qu'à la condition d'observer les règles de la vertu et de l'honneur. Les rapports qu'ils ont entre eux sont tout entiers fondés sur l'estime réciproque, elle est la seule garantie qui les protège et les conserve. Nos ames ont la connaissance instinctive du beau, du vrai, elles aiment les belles actions; tout ce qui dans la conduite d'autrui est empreint de grandeur, d'équité, de talent, attire leur approbation. Mais le mal et tout ce qu'il enfante, ce qui est contraire à la dignité humaine, à la vérité, à la vertu, leur est antipathique et leur inspire de la haine. Cette haine qui naît en elles, n'a rien de personnel et d'intéressé, comme la plupart de nos passions; elle est l'expression de la tendance invincible qui nous entraîne vers le bien, et de l'horreur qui nous éloigne du mal.

La plupart du temps, les actes que nous trouvons dignes d'estime ou de blâme, d'amour ou de haine, nous sont tout-à-

MÉPRIS.

fait étrangers et ne nous intéressent personnellement en aucunc façon. La haine du mal, appliquée à ceux qui le commettent, est un sentiment que nous nommons mépris et par lequel nous les jugcons indignes d'estime, d'égards, d'attention; c'est l'opposé de l'estime.

Le mépris et l'estime sont fondés sur l'amour inné que nous éprouvons pour le bien absolu, notre principe et notre tendance. En vertu de cet amour, nous sympathisons avec tout ce qui est conforme au type éternel du beau, du bon, du vrai, du juste, et nous détestons tout ce qui s'en éloigne, c'est-à-dire, le mal, l'erreur, la laideur.

Le mépris est la peine afflictive dont la conscience publique frappe, dans bien des cas, les coupables protégés par l'insuffisance des lois. Les législateurs ont sévi contre les crimes et contre les délits de fait, mais ils ont arrêté l'action légale devant le sanctuaire de la conscience individuelle et de la conduite privée; ainsi le fourbe, le menteur, le traître, l'avare, échappent à la vindicte publique. Mais il est un tribunal plus redoutable peut-être, qui les attend et les condamne: c'est celui de l'opinion. Frappés d'un mépris réprobateur, ils demeurent moralement isolés de la société qui les repousse comme des lépreux, comme des hommes dont le contact est dangereux et l'atmosphère méphitique.

Chacun les fuit et les redoute : ils vivent au milieu de leurs semblables comme des parias, et chaque regard qui passe sur leur front est un fer brûlant qui pénètre jusqu'aux os.

La flétrissure du mépris est aussi indélébile que celle qu'imprime le bourreau, et ses malheureuses victimes, une fois dégradées par lui, ne recouvrent jamais cette dignité de l'ame que nous recevons sans tache en naissant, et dont la virginité peut être déflorée par la plus légère atteinte.

Il suffit, pour mériter cette réprobation, de commettre une bassesse, de forfaire aux lois de la délicatesse et de la vertu. Le pacte social ne saurait durer sans l'observance rigoureuse de certaines convenances, de certains procédés, qui établissent de bons rapports entre les hommes. Ce sont ces mutuelles obligations qui sont la base de la bienveillance et de la sympathie; c'est leur violation qui rend les hommes ennemis, en rompant l'harmonie.

Le mépris est la punition de ces êtres insociables qui vivent parmi les autres hommes comme des sauvages ou comme des ennemis toujours en lutte ouverte ou cachée contre eux.

Pareils à ces plantes à jamais flétries par un vent pestilentiel, les individus voués au mépris ne relèvent plus leur front stigmatisé; ils sont eux-mêmes obligés de ratifier la sentence fatale. Ils n'osent plus affronter les regards, ils évitent la rencontre de ceux qui les connaissent; tout, dans leur contenance, trahit la conscience de leur abjection. Souvent ils veulent échapper à leur honte en quittant leur pays, en prenant un autre nom; mais jamais ils ne parviennent à recouver cette noble assurance de la vertu, qui ne craint pas de regarder les hommes en face et de parler devant eux de délicatesse et d'honneur. Jamais un homme méprisé à juste titre ne se dépouille de son déshonneur; toujours il se trahit par quelque endroit. La honte imprime à l'ame quelque chose d'ignoble qui se montre dans les traits du visage.

Les hommes méprisés cherchent souvent à se relever aux yeux du monde, à recouvrer une apparence d'estime et de considération. La fortune, les places, sont les moyens les plus sûrs pour abuser le vulgaire et pour conquérir son approbation. Les hommes sages et bien nés ne se laissent point prendre à de tels dehors : ils poursuivent de leurs mépris celui qui le mérite jusque sous les lambris dorés de son palais, mais le peuple oublie l'homme et ne voit que la fortune; il prodigue ses hommages à la richesse, et l'être flétri qui la possède, caché derrière elle, reçoit l'encens qu'on jette à son or.

Quelquefois le mépris inspire l'audace et l'effronterie; on

MÉPRIS.

204

rencontre dans la société des hommes tarés, qui ne craignent plus les affronts, qui ne sentent plus le fouet des humiliations. Ils se pavanent en bravant les honnêtes gens; ils font quelquefois baisser les yeux à la vertu.

Le monde est plein de ces misérables qui mettent le succès au-dessus des moyens, et qui disent tout haut que le déshonneur n'est qu'un mot et la conscience une faiblesse. Ils ne craignent que la prison et l'échafaud, ils offrent au mépris un front qui ne rougit plus : de l'or et des jouissances, voilà ce qu'ils poursuivent, même au prix de l'ignominie et de la haine publique.

On témoigne à quelqu'un le mépris qu'on a pour lui, en lui refusant les égards auxquels, en sa qualité d'homme, tout individu a droit de prétendre; en évitant de le rencontrer, de lui parler, de le regarder. D'autrefois, c'est en le mesurant dédaigneusement du regard de la tête aux pieds, comme pour le jeter à terre.

Souvent le silence et la froide réserve qu'on garde avec ceux qu'on méprise, en disent plus que tout le reste. Ils laissent supposer tout ce qu'on ne dit pas, et infligent à celui qui les subit le supplice accablant du doute et de l'attente.

On fait encore voir son mépris en dédaignant de se venger lorsqu'on le peut, et en montrant que si on s'en abstient, c'est à cause du peu de cas qu'on fait de l'insulte d'un homme qu'on n'estime pas.

Si la plupart du temps le mépris est l'expression de la justice, il arrive aussi qu'il est le résultat des préjugés et d'une mauvaise manière de juger. Ainsi celui qui s'attache au fils vertueux, parce que le père aura forfait à l'honneur; celui qui enveloppe dans une même réprobation toute une famille dont un membre aura subi une peine infamante, sont de révoltantes injustices.

Les vices ne sont pas plus héréditaires que les vertus, et

nulle solidarité morale ne peut exister entre les enfants d'un même père, les membres d'une même parenté.

Rien n'est arbitraire et tyrannique comme les préjugés : ils varient suivant les temps, les lieux, et tous ont la prétention d'asservir à leur joug l'honneur et la justice.

En Chine, un individu insulté ne peut échapper au mépris qu'en se fendant le ventre avec son poignard; en France, il faut qu'il aille sur le terrain. Rien ne montre mieux à quel degré d'absurdité et de déraison arrive parfois l'opinion.

Autant il faut éviter avec soin d'encourir à juste titre le mépris de ses semblables, en violant l'équité, la morale, en commettant des bassesses; autant il est noble d'opposer le calme de sa conscience au mépris injuste du vulgaire.

Notre société actuelle a la prétention de ne plus admettre de préjugés, et de marcher, libre des entraves de l'erreur, à la conquête de l'avenir; jamais pourtant, à aucune époque, on ne vit dans les masses plus d'opinions erronées. Cela tient à l'influence d'un grand nombre d'hommes, sans principes et sans foi, qui se croient la mission de renverser le passé et de préparer la régénération sociale.

Ces hommes, pour la plupart sortis des rangs populaires, sont dans l'enivrement de la liberté dont ils jouissent, et des prérogatives qui leur sont accordées. Ils se font d'étranges illusions sur leur valeur personnelle et sur leur prétendue mission. Ils s'érigent en réformateurs et ne sont que les vandales de l'intelligence et de la morale. Leur liberté, c'est une insolente licence qui jette l'insulte à tout ce qui est digne de respect et de vénération. Ces hommes méprisent les croyances religieuses, ils ne daignent pas regarder ceux qui en font profession; ils ont des dénominations insultantes pour tout ce qui ne partage pas leurs opinions ou plutôt leur haine aveugle contre les institutions et les hiérarchies.

Honte à ceux qui craignent leur mépris! Ce mépris-là n'est pas celui qui flétrit; il ne fait pas honneur non plus, vu le peu d'importance morale de ceux qui le distribuent; mais il constate au moins qu'on n'appartient pas à leurs idées. Les hommes sages et instruits ne peuvent, de leur côté, s'empêcher de mépriser ces instituteurs du genre humain. L'intelligence a ses lois, qu'il n'est pas permis de violer, sans troubler l'ordre. Or, l'absurdité de ces gens, qui n'ont rien étudié, rien approfondi, et qui, malgré cela, abordent toutes les questions, choque à tout instant le sens commun et la raison. On ne peut s'empêcher d'éprouver pour cette violation flagrante des principes et de la logique, une animadversion toute particulière.

Quand on connaît bien certains hommes, on n'a plus aucun mérite à braver leur mépris, on demeure convaineu qu'il serait une distinction flatteuse, s'il pouvait être quelque chose.

Nous dirons aussi que le mépris n'est point flétrissant, quand c'est l'orgueil des grands qui l'inflige aux hommes moins élevés, quand la fortune le jette à la misère. Tous les mortels se valent, et, suivant nous, le hobereau ridicule qui méprise le roturier qui travaille, et qui aime mieux vivre pauvre que de se créer une industrie, est bien le plus méprisable des hommes. Dernièrement, dans une famille qui se dit titrée, on refusait d'admettre les prétentions matrimoniales d'un jeune homme, du reste distingué par son talent, parce que son père avait travaillé. Pitoyable orgueil! qui va justement se faire un mérite d'une honteuse incapacité et de l'inutilité sociale!

Le riche qui méprise le pauvre est aussi ridicule et aussi absurde. La fortune est une faveur de la Providence, mais elle n'est jamais un mérite qu'aux yeux des sots ou du vulgaire ignorant.

Le mépris est la peine la plus terrible que puissent s'infliger les hommes entre eux; il n'est pas de moyen de s'y soustraire; aucun tribunal ne peut relever de la flétrissure. Quand cette peine est justement appliquée, le malheureux qui la subit ne peut trouver nulle part de consolations et de repos. Toutes les facultés physiques et morales s'étiolent sous cette accablante étreinte. Le mépris , comme la robe empoisonnée qui brûlait Hercule , dessèche la moelle de ses os , et tarit dans son principe la sève de la vie. Rien n'est terrible comme cet affreux anathème , qui place un individu en dehors des relations sociales , qui le condamne à vivre , à mourir , sans oser regarder personne en face , et qui lui laisse croire qu'à son lit de mort un seul sentiment , la pitié , lui accordera des secours et quelques témoignages d'intérêt.

Mais si le mépris n'est pas mérité, s'il est décerné par l'injustice des hommes, il est un tribunal devant lequel chacun peut se laver de l'affront qu'on prétend lui faire. La conscience individuelle est un sanctuaire où l'on parle avec Dieu, où l'on entend cette parole consolante et pleine d'encouragement que nous avons déjà citée ailleurs : « Vous êtes heureux, lorsque les hommes vous chargeront de malédictions et qu'ils vous persécuteront, et qu'ils diront faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi. » (Matt., chap. v, verset 11.) L'ame du juste ne s'émeut point de ces vains bruits qui se font autour d'elle; forte de son équité, elle attend de Dieu la réparation de son honneur devant les hommes, et la récompense de sa patience dans l'autre vie.

CHAPITRE VI.

INGRATITUDE.

Nous concevons parfaitement que la honte saisisse la pensée, quand elle s'arrête à contempler certaines plaies hideuses du cœur humain. Sans doute, l'homme s'avoue avec peine qu'il existe des passions qui le dégradent; mais il doit s'humilier devant la vérité et ne pas calomnier la vertu pour excuser ses vices.

J. J. Rousseau, ce philosophe si paradoxal, qui ne put jamais supporter le fardeau de la reconnaissance, a presque fait l'éloge de l'ingratitude en l'excusant. Pour voiler cette plaie honteuse, il jette l'outrage aux bienfaiteurs : il prétend que c'est l'intérêt qui les guide, et que leur générosité n'est qu'une tromperie. En ayant l'air de faire gratuitement le bien, ils se réservent le droit de le faire payer ce qu'ils veulent. Arrêtez, philosophe, n'insultez pas la vertu, ne la mesurez pas à votre ame; il est des cœurs généreux qui puisent la bienfaisance dans leurs instincts naturels et dans les inspirations de

la charité. Ces deux grands mobiles sont assez puissants pour porter l'homme à faire du bien à ses semblables. Quand il n'a pas perverti son naturel, quand il n'a pas étouffé, sous vos doctrines égoïstes, les nobles inclinations qu'il a reçues, il éprouve le besoin entraînant de se dévouer à l'humanité. Lorsque ce penchant de la nature se fortifie dans la charité, il enfante des héros de bienfaisance. Interrogez partout la misère, le malheur; non, la main qui les soulage, la voix qui les console, les larmes qui se mèlent à leurs larmes, n'ont point l'intérêt pour motif. Le chrétien qui vient apporter au malheur la parole consolante de son Dieu et l'aumône fraternelle, n'est point un vil calculateur qui prête ses bienfaits à usure.

Ainsi, l'ingratitude a trouvé des apôtres : nous eussions voulu douter qu'elle existât, parce que nous aimons mieux ce qui relève que ce qui rabaisse l'humanité. Oui, grace à l'égoïsme, à l'orgueil surtout, qui ont perverti les hommes, l'un des plus nobles penchants de nos cœurs, la bienfaisance a rencontré des ingrats.

L'ingratitude n'est point une passion, c'est un état négatif du cœur qui se ferme aux sentiments et aux devoirs de la reconnaissance. Le plus souvent c'est une révolte de l'orgueil contre le bienfaiteur : on ne veut pas lui reconnaître la suprématie que donne le bienfait; on pense qu'on s'avilit en avouant qu'on lui est redevable.

Quelquefois l'ingratitude naît d'un vil intérêt qui ne rougit pas d'accepter le bienfait, mais qui ne veut pas le rendre. C'est une sorte d'avarice qu'on ne saurait trop flétrir. On calcule qu'il est avantageux de recevoir, et qu'il en coûte de restituer, on viole l'équité. On rompt ainsi le pacte des rapports sociaux; c'est non seulement un crime moral que l'on commet, c'est presque un vol matériel; car, d'après les lois naturelles et divines, nul n'a le droit de vivre aux dépens des autres.

L'ingratitude peut encore naître d'une apathie naturelle du

cœur, d'un vice intellectuel et natif. Il est des ames sans ressort et sans dignité, qui existent concentrées en elles-mêmes, et dont l'égoïsme grossier se rapproche de celui des animaux. Elles vivent matériellement, sans élever leur esprit jusqu'à considérer qu'il est des vertus et des vices. Ces brutes intellectuelles ne haïssent que ce qui les heurte matériellement, n'aiment que ce qui leur est physiquement utile. Le bienfait n'a point d'écho chez elles, le cœur est sec, et rien ne peut éveiller les sympathies. Leur ingratitude n'est ni l'orgueil froissé, ni l'intérêt qui ne sait que recevoir, c'est l'inertie brutale dans toute l'acception du mot.

Chez les ames, à la fois pétries d'orgueil et de bassesse, l'ingratitude prend le plus hideux caractère, elle rougit du bienfait, s'irrite de sa dette, et se change en haine. C'est ainsi qu'on voit des hommes persécuter ceux qui leur ont fait du bien, les mettre à mort même, pour s'épargner le remords de leur présence. Quand la nature humaine s'égare dans ses propres voies, et qu'elle suit les impulsions de son orgueil, elle devient capable de tout.

Si la reconnaissance des hommes devait être la récompense et le but des bonnes actions, la bienfaisance serait bientôt découragée. Quel mérite aurions-nous à ne faire le bien que quand le paiement nous en serait assuré. Ne nous laissons pas aller aux inspirations de l'égoisme qui voudrait que l'ingratitude de nos semblables anéantit notre penchant à leur rendre service. Prenons pour modèle la générosité de Dieu, qui fait vivre les bons et les méchants, qui verse ses dons sur ceux même qui l'outragent, et qui ne cesse de confondre la perversité des hommes par l'inépuisable munificence de sa bonté.

Que de mortels qui reçoivent les bienfaits de la Providence • sans seulement élever vers le ciel un regard de reconnaissance. Comblés de toutes ses fayeurs, ils ne les rapportent point à leur auteur, ils s'isolent dans leur orgueil comme s'ils tenaient tout ce qu'ils ont de leur propre puissance. Ils vivent comme si Dieu n'existait pas, ou bien comme s'il était aveugle et sourd. Ils l'insultent par l'abus de ses graces, des dons qu'ils en ont reçus. Ils s'exaltent dans les avantages physiques ou moraux qui leur ont été dévolus, comme si ces avantages n'étaient pas un don gratuit de sa part, comme s'il ne pouvait pas les leur enlever d'un jour à l'autre, et les annihiler euxmêmes.

Ceux qui blasphèment contre la Providence, qui ne trouvent jamais assez grands les bienfaits qu'ils en reçoivent, devraient considérer combien d'autres sont plus malheureux, combien languissent dans la misère, sont courbés sous le poids de la souffrance et des afflictions. En général, ce ne sont pas les plus malheureux qui murmurent, ce sont les orgueilleux, les ambitieux, ceux qui sont affamés d'honneurs et de fortune. L'espérance en Dieu descend au chevet de la souffrance et du malheur, et la résignation des infortunés à la Providence flétrit l'ingratitude des heureux du siècle.

L'ingratitude des hommes est souvent un châtiment dont Dieu punit ceux qui ont mis leur espérance dans les choses de la terre. Que deviennent les grands hommes, la plupart du temps? Tristes jouets de l'ingratitude de leur semblables, ils finissent dans la douleur une carrière que l'ambition avait rendue utile au monde. Combien de fois les supplices, l'exil et la prison, n'ont-ils pas payé les services les plus éminents?

Faut-il rappeler ici ces grands hommes de l'antiquité, si tristement célèbres par l'ingratitude de leurs concitoyens! Aristide et Socrate furent ils récompensés du bien qu'ils avaient fait?

Le peuple, cette bête féroce, si cruelle parfois, respectet-il ses bienfaiteurs; n'a-t-il pas, dans tous les pays, dressé des échafauds pour toutes les gloires? Il élève plus tard des statues à ses victimes; mais ces ovations capricieuses vont-elles porter à ceux qui sont morts, une tardive récompense? Les vanités d'ici-bas ne franchissent pas le tombeau. Quand Dieu a mis le sceau de l'éternité sur la poussière humaine, elle ne s'émeut point à l'appel impuissant d'un vain nom.

Dans une sphère moins élevée, nous voyons tous les jours l'homme utile, qui s'est dévoué entièrement au service de la société, oublié, dès qu'ils ne peut plus rien pour elle. La vieillesse et les infirmités deviennent son partage, et souvent, ceux qui lui doivent le plus, passent auprès de lui sans le connaître. L'ingratitude vient quelquefois contrister les vieux jours des parents; des enfants, pour lesquels ils se sont sacrifiés, les abandonnent dès qu'ils n'ont plus besoin d'eux.

Les grandeurs, la fortune, rendent l'ame oublieuse des bienfaits. L'amour et toutes les passions égoïstes foulent souvent aux pieds la reconnaissance.

Nos lois n'ont point de répression contre les ingrats; il était impossible de mesurer un délit purement moral qui se passe au fond de l'ame, et d'y proportionner équitablement la peine. Mais la justice divine a placé dans la conscience de l'ingrat le châtiment qu'il mérite: le remords le pique sans cesse, et le souvenir incessant du bienfait qu'il a reçu, lui rappelle qu'il est au monde quelqu'un qui le force de rougir, et dont il ne peut supporter le regard; quand il l'aperçoit, il sent la honte monter à son visage, il voudrait l'éviter. On a vu des ingrats s'exiler, plutôt que de rester sous le coup de ce châtiment perpétuel.

Tout le monde avoue que l'ingratitude est une chose monstrueuse, et pourtant elle est fréquente; cela vient à l'appui de cette vérité, que l'homme vaut moins que sa conscience; qu'il a au-dedans de lui une règle que ses passions lui font violer, et qu'il n'enfreint la plupart du temps, que parce qu'il le veut bien.

Quand nous n'aurions pour juger ce vice, que l'équité naturelle, il serait impardonnable, dans ce sens, que l'ingrat non repentant n'aurait plus droit à la bienfaisance des hommes. Mais la religion chrétienne a élargi les voies de la justice au profit de la faiblesse humaine; elle veut que l'homme pardonne à ses ennemis, qu'il ait une miséricorde intarissable, qu'il fasse du bien à tous, même aux ingrats.

La bienfaisance éclate davantage quand elle est désintéressée; elle se rapproche en cela de la bonté de Dieu, que nous voyons à regret représenté par quelques-uns, comme un Dieu de colère et de vengeance. Nous aimerions mieux entendre parler de sa miséricorde, qui tempère incessamment sa justice. C'est à tort qu'on sépare les facultés de Dieu, qui est essentiellement un et indivisible.

CHAPITRE VII.

PEUR.

On distingue dans cette passion différents degrés, suivant qu'elle affecte plus ou moins profondément l'organisme et l'intelligence; ses effets sont toujours pénibles.

La frayeur est une agitation vive et violente de l'ame, causée par la présence imprévue d'un danger qu'on n'a pas eu le temps d'apprécier. Elle sillonne, elle glace, mais elle ne dure pas longtemps.

L'effroi est la continuation de la frayeur, il existe tant qu'on croit le danger réel et présent.

La terreur est causée par l'annonce d'un grand mal ou d'un grand péril, auxquels on ne croit pas pouvoir échapper. Elle terrasse et pétrifie sa victime.

L'horreur est un saisissement intérieur que fait éprouver à l'ame et au système sensible l'action d'un objet dangereux, capable de menacer la vie, et par lui-même repoussant et affreux. Elle hérisse en quelque sorte la fibre nerveuse, et fait reculer, d'une façon presque électrique, le corps tout entier.

L'épouvante est l'état d'un esprit livré à la peur, qui ne calcule pas le danger, souvent se l'exagère, ne se trouve point capable d'y résister, et cherche, dans une fuite précipitée, le moyen de s'y soustraire.

La terreur, l'effroi, l'horreur, abattent les forces physiques, les annihilent; l'épouvante les décuple, non pas pour la défense ou l'attaque, mais pour la fuite. On est quelquefois étonné de l'agilité qu'elle donne aux animaux et aux hommes, des obstacles qu'elle leur fait surmonter.

L'épouvante, c'est pour ainsi dire le courage de la peur.

La crainte est un sentiment tout à fait distinct de la peur , avec laquelle on a souvent eu le tort de la confondre. C'est une appréhension pénible causée par l'image ou la pensée d'un mal à venir. C'est le résultat d'un jugement , d'un examen de l'esprit , quelque chose de réfléchi , tandis que la peur est plutôt une impression qui frappe d'une manière subite et imprévue.

La crainte est la barrière que les lois et la religion opposent aux passions humaines, tandis que la peur est presque toujours quelque chose de petit et de mesquin. L'homme qui obéit à ses convictions, qui fait céder ses passions à ses devoirs, et tremble d'enfreindre les règles sacrées de la morale et de l'honneur, est mû d'une noble et d'une légitime crainte. Quand l'amour ou le respect la font éprouver, elle constitue un sentiment filial qui maintient dans les familles et dans les hiérarchies l'ordre convenable au bien de tous. L'ame basse et sans dignité, qui n'est mue que par la seule appréhension

du châtiment, éprouve la crainte servile des animaux et des esclaves.

Ce sentiment est un ressort puissant dans les mains de ceux qui gouvernent, et on est malheureux d'être forcé d'avouer que chez la plupart des hommes il remplace la vertu, et que souvent il existe seul, là où l'amour paraît servir de guide.

La peur entre dans les plans de la Providence, comme moyen de conservation des êtres. L'existence est en lutte incessante contre les éléments de destruction qui la menacent de toutes parts; elle ressemble à une flamme vacillante et faible que le plus léger souffle peut éteindre. Mais chaque créature redoute instinctivement ce qui peut attenter à sa vie et à son bien-être. En présence d'un danger quelconque, toutes les puissances de l'esprit et du corps se rassemblent pour l'attaquer, lui résister ou le fuir.

La peur soustrait les animaux faibles et timides aux attaques de ceux dont ils deviendraient facilement la proie. Le lièvre, dont la poltronnerie est devenue proverbiale, n'a pas d'autre ressource que la fuite contre tout ce qui le menace. Chose remarquable, tous les animaux peureux comme lui sont aussi doués d'une extrême agilité, et organisés pour courir ou pour voler très rapidement. Plusieurs quadrupèdes naturellement timides, ont le train de derrière plus long que l'antérieur; leur course est une suite de bonds rapides comme l'éclair. Les bouquetins et les chamois des montagnes, effrayés par la détonnation d'une arme à feu, s'élancent à travers les précipices, sautent de roc en roc en franchissant les abîmes. Leur fuite semble un vol, et les chasseurs, cachés dans les ravins, n'ont pas le temps de les ajuster, tant ils passent vite sur leurs têtes.

Les animaux les plus peureux ont généralement la tête petite, les membres allongés et grêles; ils sont doués d'une vue perçante et d'un odorat très subtil. Une grande circonspection les distingue: ils sont industrieux à se créer des abris qui les

garantissent des attaques de leurs ennemis. Tous ceux qui se creusent des terriers sont peureux et lâches. Les naturalistes connaissent la prudence et la timidité des marmottes : quand elles quittent le matin leurs demeures souterraines pour brouter l'herbe odorante et folâtrer au soleil, une sentinelle attentive veille, sur une éminence, à la sûreté de la troupe. Au moindre danger, un cri aigu qu'elle pousse, avertit ses compagnes, qui, en un clin d'œil, sont blotties dans leurs demeures. Les grolles, très peureuses, très circonspectes, placent aussi des sentinelles, et quand quelque chose d'extraordinaire apparaît dans les environs, quelques-unes se détachent de la troupe pour aller voir ce que ce peut être.

Plus l'être est faible, plus il est sujet à la peur ; cette loi souffre peu d'exceptions. Les femelles sont beaucoup plus peureuses que les mâles, aussi les chasseurs tuent bien davantage de ces derniers. Cette timidité, cette extrême prudence des femelles, dénotent une grande sagesse de la nature. Elles sont plus utiles que les mâles pour la conservation des espèces; leur existence, à certaines époques, est liée entièrement à celle de leur progéniture; leur péril devient le sien; il convenait à cause de cela qu'elles fussent douées d'une circonspection extrême, et que le moindre péril leur inspirât de salutaires frayeurs.

Dans l'espèce humaine, on voit parfois la faiblesse du corps associée à la vigueur de l'ame, et des organisations débiles rendues capables de grandes choses par l'énergie de la volonté et du courage. Cependant les femmes, les enfants, les vieillards, les malades, sont plus sujets à la peur que les hommes faits, que les individus dans la force de l'âge et de la santé. Ils ont le sentiment instinctif de leur faiblesse, de leur impuissance en face du danger.

Rien ne dispose à éprouver la passion dont nous parlons comme d'être privé, par une cause quelconque, de la vigueur, de l'énergie physiques sur lesquelles l'ame appuie la plupart du temps sa hardiesse. Les femmes enceintes sont très accessibles à la peur; sans qu'elles s'en rendent compte, l'amour maternel veille dans leur ame au salut du trésor que renferme leur sein; leur sollicitude se développe avec lui, et la nature leur inspire des craintes qu'elles n'éprouveraient point pour elles seules. Elles comprennent alors que leur existence a quelque chose de sacré, qu'elle est le dépôt d'une autre vie que Dieu leur a confiée, et leur tendresse, qui plus tardleur donnera tant de joies et leur coûtera tant de larmes, les fait à chaque instant trembler pour le fruit de leurs entrailles.

Si la peur naît souvent de la faiblesse des organes, du sentiment de l'infériorité des forces physiques, elle naît aussi de l'infirmité de l'ame courbée sous le poids du crime et effrayée de la justice suprême; cette cause, que nous lui assignons, est peut-être la plus fréquente de toutes. L'homme, quoi qu'il fasse et quoi qu'il dise, redoute les châtiments éternels et la justice de Dieu; quand sa conscience est coupable, il pense à l'incertitude de l'avenir, et la mort lui apparaît sans cesse menaçante et terrible au milieu de tout ce qui l'entoure. Du trouble de la conscience surgissent les vains fantômes et les imaginations lugubres qui jettent dans l'ame l'épouvante et la terreur. Celui qui ne vit pas en paix avec lui-même voit partout des périls et des ennemis ; le plus léger bruit le glace d'effroi, et son sommeil est agité par des rêves effrayants. Au contraire, celui dont la conscience est pure n'est point accessible à de semblables terreurs, la peur ne peuple point sa demeure de vains fantômes, et ne sème pas sa route d'embûches et d'assassins; il n'est point la proie de dangers imaginaires et sait même, quand il le faut, en braver avec courage de réels.

La solitude et les ténèbres appellent souvent la peur dans l'ame ; dans la solitude, l'homme privé du secours de ses semblables sent combien il serait faible contre les attaques des méchants ou des bêtes féroces. Dans les ténèbres, il se crée une multitude de dangers sans fondement; cela tient à deux causes : d'abord à ce que les organes ne peuvent plus exercer leur surveillance, l'œil ne distingue rien, tous les objets se confondent, on peut être surpris, frappé sans avoir rien vu, sans pouvoir se défendre, sans savoir où diriger ses coups; ensuite, à ce que l'esprit, quelle que soit l'assurance dont il soit doué, obéit à un secret instinct qui l'avertit qu'il y a en dehors de lui quelque chose d'étranger à lui, de plus puissant, qui peut à son gré lui faire du bien ou du mal; une force occulte et redoutable dont l'idée le domine, alors surtout qu'il est tout entier en proie à sa faiblesse et à son insuffisance.

L'idée innée du monde invisible s'éveille dans l'ame quand elle n'a plus devant elle le monde matériel et visible; quand les facultés physiques sont en quelque sorte limitées de tous côtés par les ténèbres et devenues impuissantes. Les solitudes de l'espace se peuplent alors de démons: des spectres affreux se dessinent dans la nuit, et l'individu effrayé par tout ce qu'il croit voir, sent au plus léger bruit son sang se glacer, et d'horribles frissons sillonner ses membres.

Souvent la peur est un résultat d'éducation. Des parents, des instituteurs imprudents, soit pour distraire, soit pour effrayer les enfants, leur racontent des histoires lugubres; comme si plus tard ils ne devaient pas se créer eux-mêmes assez de sujets de terreurs, il les habituent à redouter les êtres fantastiques, habitants des lieux sombres, des vicilles tours et des cimetières. Les jeunes imaginations auxquelles ils s'adressent dévorent ces récits dangereux, et bientôt les follets, les loups-garoux et les spectres, leur apparaissent à chaque pas. Ces bizarres créations de l'ignorance et de la peur deviennent pour toute la vie des objets d'épouvante.

L'enfant qui n'ose pas affronter les ténèbres, qui craint de passer la nuit près d'un cimetière, ne réussira jamais à chasser complètement ces terreurs du jeune âge; elles viendront l'assiéger chaque fois qu'il sera forcé d'aller seul la nuit quelque part. Sa raison désavouera les motifs de ses vaines alarmes; mais n'importe, son imagination portera partout avec elle les visions étranges qui l'effrayaient jadis.

La peur est un sentiment qui naît avec nous, et joue un rôle des plus importants dans notre vie. Accoutumés de bonne heure à craindre le mal qui peut nous atteindre, bien souvent ne sachant pas le prévoir, nous tremblons à chaque instant dans l'ignorance des dangers qui pourraient nous menacer. Un bruit soudain, la chute d'un corps, l'apparition subite d'un homme ou d'un animal, le vent qui souffle, tout nous terrifie. Tourmentés par la peur des bêtes féroces, des animaux enragés, des voleurs, des assassins, nous exerçons autour de nous la surveillance la plus active, nous fermons nos demeures et les rendons inaccessibles : lors même que nous ne redoutons plus ces ennemis que nous pouvons voir, nous sommes à la merci d'une multitude d'autres contre lesquels il nous est presque impossible de nous garantir. Nous avons peur de la foudre, des tremblements de terre, des incendies et des inondations; nous avons peur de la misère, des souffrances, des maladies. Le présent nous offre mille sujets d'alarmes, l'avenir nous épouvante, et malgré tous nos efforts nous frémissons en pensant à l'incertitude de notre sort au-delà de cette vie qui s'écoule si vite.

C'est ainsi que notre existence est incessamment torturée par la peur. C'est elle qui nous gouverne la plupart du temps: nos maîtres cherchent à nous l'inspirer à défaut d'amour ; et nous, de notre côté, nous cherchons sans cesse à l'inspirer aux autres. Les hommes n'ont pas d'ennemis plus redoutables que leurs semblables, et c'est autant pour se mettre à l'abri de leurs attaques que de celles des bêtes féroces, qu'ils ont bâti d'impénétrables demeures, qu'ils se sont réunis en société.

La moitié du monde règne sur l'autre par la peur : les guerriers sont instruits, formés exprès pour la répandre, et

les panaches, les ornements divers qu'ils portent, ne sont que des moyens de l'inspirer plus efficacement.

Il y a des êtres tellement organisés pour éprouver ce sentiment, qu'il n'est pas un seul instant de leur vie qui en soit exempt : ils redoutent incessamment des dangers imaginaires, ils pensent que tout ce qui les environne conspire à leur perte. Ils s'épouvantent à propos des événements les plus simples, et voient d'immenses périls pour eux, là où les autres hommes n'en trouvent aucun. Cette disposition indique une ame faible et pusillanime, un esprit étroit et souvent une grande bassesse d'inclination. L'être qui tremble sans cesse pour luimème est naturellement défiant, ami de la ruse et de l'astuce. Il n'est point capable de mouvements généreux ni de dévoûment : l'égoïsme est sa loi et l'unique mobile de tous ses actes.

La peur est un sentiment communicatif et contagieux. Un homme de cœur n'est pas longtemps brave, quand il est environné de poltrons. De même que la société d'hommes courageux et braves inspire l'audace et la vaillance, de même celle des lâches énerve l'assurance de l'ame et lui communique sympathiquement la frayeur. On sait avec quelle rapidité la terreur se propage dans une assemblée, dans une ville, dans une armée. Il suffit souvent de quelques personnes qui poussent des cris d'épouvante, qui prennent la fuite, de quelques soldats qui tournent le dos, pour produire un ébranlement général et entraîner les masses tout entières. Il faut, pour comprendre les effets de cette passion, avoir vu une contrée menacée de l'approche de l'ennemi, des populations immenses fuyant devant une inondation imminente. La peur centuple le danger : ceux mêmes qui n'ont rien à craindre sont en proie aux plus vives angoisses; à tout instant des bruits sinistres. des nouvelles alarmantes sèment la panique et l'effroi. Dans quelques heures, l'épouvante se répand, et les récits, en passant de bouche en bouche, deviennent plus terribles et plus effravants.

PEUR.

Souvent nous éprouvons la peur, en présence de dangers qui ne sont pas personnels, en nous identifiant avec ceux qui y sont exposés. Voyons-nous un homme qui se noie ou qui tombe du haut d'un édifice, un enfant écrasé par une voiture ou déchiré par un animal enragé, nous ressentons aussi vivement les effets de la peur, que si nous étions nous-mêmes à la place des victimes.

L'individu frappé de la peur éprouve un resserrement intérieur indéfinissable, son sang reflue de l'extérieur au centre; un froid glacial sillonne son corps tout entier, ses jambes tremblent et chancellent, ses muscles n'ont pas de force, sa voix expire sur ses lèvres, ses yeux pétrifiés sont fixes et hagards, sa physionomie exprime la stupeur, ses cheveux sont hérissés. l'horreur se peint dans tous ses traits. Alors il est attéré, incapable de réaction, et ne peut faire un seul pas. Ouelquesois des vertiges se font sentir, les forces défaillent. Chez des anévrismatiques, on a vu se produire des ruptures du cœur ou des gros vaisseaux, et donner immédiatement la mort. Parfois l'apoplexie est le triste résultat de cette violente secousse de l'économie. D'autres conséquences fàcheuses peuvent suivre un accès de peur : la suppression des menstrues, des lochies et du lait, des hémorrhagies utérines, l'avortement, l'épilepsie, la folie; on a vu de violents accès de peur faire blanchir subitement les cheveux.

Dans les épidémies, cette passion décime les populations, elle dispose les hommes à l'action contagieuse du principe morbifique, et contribue dans d'immenses proportions à en étendre les ravages. C'est ordinairement dans les villes assiégées, dans les contrées qui servent de théâtre à la guerre, qu'on voit se développer ces fléaux destructeurs, qui sèment la mort et dévastent les cités et les campagnes. Quand le moral est profondément atteint, les organes ne tardent pas à perdre cette force intérieure sans laquelle l'harmonie nécessaire à la santé est impossible. Le corps humain, comme une citadelle

démantelée, est alors livré sans défense à l'action de ses ennemis. En mer, à la suite de tempêtes pendant lesquelles des équipages avaient été en proie à de violentes terreurs, on a vu le scorbut, la dyssenterie, se déclarer avec une incroyable rapidité.

Il est à remarquer que presque toujours les pestes qui ont désolé l'humanité ont coïncidé avec de grands événements qui remuaient profondément le moral des nations et des individus.

La peur agit sur l'esprit comme elle agit sur les organes : elle le paralyse et le rend impuissant. En général, on se repent des déterminations prises sous l'influence de ce sentiment, elles sont empreintes de faiblesse, de lâcheté, souvent de bassesse. Il rend les hommes injustes et méchants; sous prétexte de se garantir de certains dangers, ils commettent à l'égard des autres des injustices criantes. Quand elle agit sur des individus exposés à un danger commun, quand elle met en jeu l'égoïsme de chacun, elle peut changer les hommes, en autant de bêtes féroces qui se déchirent et foulent aux pieds tous les sentiments de l'humanité.

Quelquefois le sentiment dont nous parlons double momentanément l'énergie physique, et prête à celui qui en est atteint un courage factice extrêmement redoutable. Certains individus se précipitent avec violence sur les objets qui leur font peur; rien n'égale l'impétuosité de leur choc, et il est rare qu'ils ne sortent pas vainqueurs de la lutte, tant est puissante la force toute matérielle qu'ils déploient.

Il est des professions dans lesquelles il n'est pas permis d'éprouver ce sentiment. Le militaire ne doit pas le connaître, et tel est quelquefois l'empire de l'habitude, qu'il n'hésite pas dans les circonstances capables de faire mourir d'effroi d'autres individus. Tous les preux du moyen-âge, pour qui la guerre était un jeu, et qui se récréaient dans des combats de géants, ces valeureux chevaliers de Malte, qui volaient partout défendre leurs frères et protéger la Croix, plus tard, tous ces guerriers français, qui donnèrent à l'Europe le grand spectacle de notre gloire militaire, tous ces héros étaient inaccessibles à la peur. Ils mouraient sans trembler, comme ils combattaient. Chez eux, l'éducation seule avait pu dominer la nature.

On se rappelle que notre brave Eugène prit la fuite à l'une des premières affaires où il assista. On sait que Jean-Bart, tant renommé par sa vaillance, trembla tout le temps que dura le premier combat dont il fut témoin. Les soldats bretons, si renommés quand ils sont aguerris, sont tous poltrons quand ils arrivent à l'armée; on en a vu mourir de peur dans les rangs, en présence de l'ennemi. Nous en avons vu nousmême deux tomber évanouis pendant un exercice à feu, qui d'ordinaire est une fête pour les soldats.

Parlerons-nous de la peur pétrifiant à la fois le peuple et les armées , forçant une grande nation à obéir à quelques cannibales , et de braves soldats à servir de bourreaux pour égorger ce qu'il y avait de plus recommandable en France ? Certes , maintenant que nous sommes éloignés de ces jours de terreur, nous pensons que nul de nous ne voudrait souffrir de telles atrocités , et qu'un élan généreux et spontané soulèverait, du sein des masses , des flots de vengeance et d'indignation. Mais il faut , pour comprendre l'empire qu'exerçait alors la peur, entendre les contemporains de ces jours malheureux. L'effroi glaçait tous les cœurs , brisait tous les courages ; la défiance , ministre de la peur, isolait chacun dans ses craintes. Nul n'osait se confier à autrui, l'espionnage et la trahison se glissaient partout, et sur un simple soupçon la hache révolutionnaire abattait les têtes.

Est-il des moyens de préserver de la peur ou de guérir ceux qui sont enclins à l'éprouver? Le meilleur moyen préservatif, selon nous, est de donner aux enfants une éducation convenable. Les parents, les nourrices, les instituteurs, doivent éviter de leur raconter des choses effrayantes; ils ne doivent jamais les entretenir de revenants, de loups-garous. La peur naît la plupart du temps des créations chimériques de l'imagination. Il faut que les enfants ne craignent que ce qu'il est raisonnable de craindre. On doit les accoutumer à marcher dans les ténèbres avec autant d'assurance qu'en plein jour. Ils ne doivent pas penser qu'il y ait quelque chose de redoutable dans la solitude et dans l'obscurité de la nuit. Jamais on ne doit les effrayer en plaisantant. Les contes absurdes dont on farcit leur jeune intelligence restent toute la vie en elle. L'habitude de trembler, quand on l'a contractée dans l'enfance, ne se perd jamais.

On habituera les jeunes gens à n'être point pusillanimes, en leur faisant voir qu'ils peuvent triompher de la plupart des obstacles qui les épouvantent. C'est en leur préparant, sans le leur dire, de faciles victoires, qu'on les accoutumera à en chercher eux-mêmes de moins aisées. Ils devront de bonne heure être exercés à courir, à grimper, à nager, à monter à cheval. C'est en leur donnant le moyen de surmonter les périls qu'on pourra les amener à ne pas les craindre; quand ils seront effrayés de quelque chose, la meilleure manière de les guérir de leur effroi, sera de leur faire voir de près ce qui l'aura causé. Probablement ils se seront exagéré la grandeur du danger, et quand ils l'auront vu de près, apprécié, bravé, ils ne le craindront plus une autre fois. Il conviendra de développer dans une juste proportion, chez eux, le physique et le moral, par une nourriture saine, abondante, qui fortifiera leur corps et leur donnera l'assurance qu'ont tous les êtres puissants : la chasse, les voyages, la fréquentation d'individus braves et courageux, seront des moyens à employer près de ceux qui ne seraient pas promptement corrigés de leurs habitudes timides.

Il sera bon de faire sentir parfois les aiguillons de la honte aux hommes pusillanimes. On leur dira qu'ils abjurent les prérogatives de leur sexe, naturellement fait pour montrer du courage, et pour protéger dans le danger les enfants et les fem222

mes. On leur dira qu'autant la timidité sied à ces dernières et contribue à rehausser leurs charmes, autant elle dégrade un homme, le rend un objet de risée pour les autres et de mépris pour les femmes. Aux ames généreuses, on fera comprendre combien la peur apporte d'obstacles aux nobles élans d'humanité, de dévoûment, qui nous font secourir nos semblables. L'individu dominé par elle n'aura point un jour à remercier le ciel d'avoir arraché du sein des flots un malheureux qu'ils allaient engloutir; il ne prêtera point l'assistance de son bras à ceux dont les assassins menaceront l'existence. Il ne recevra point les bénédictions d'une famille dont il aura sauvé le père. Il ne sera pour sa patrie qu'un être inutile au jour du danger, capable, peut-être, de quitter un posté d'honneur, et de contribuer par sa lâcheté à la honte de son pays. De telles considérations ne seront pas vaines auprès d'une belle ame, et peutêtre le courage viendra-t-il remplacer la timidité primitive.

L'homme doit bannir la peur dans tous les cas où le devoir véritable le lui commande; il ne doit trembler que dans un danger qu'il n'a pas le droit de courir. Nous comprenons parfaitement qu'un individu raisonnable tremble, par exemple, quand il va jouer sa vie dans un duel, alors que la société, la raison, la religion, lui disent qu'il commet une mauvaise action, une action punissable aux yeux de la loi, et damnable aux yeux de Dieu.

CHAPITRE VIII.

COLÈRE.

La colère, comme toutes les passions de l'homme, a sa source dans l'amour du bien et dans la crainte du mal; c'est une réaction subite et violente de l'ame et du corps, contre toute douleur physique ou morale. La souffrance l'appelle, l'égoïsme et l'orgueil lui donnent accès dans l'ame; le désir, l'espérance et la hardiesse, la mènent à son but, qui est la vengeance.

C'est dans la faiblesse et dans les infirmités de notre nature, qu'il faut chercher la cause première de la colère. Si nous étions assez puissants pour vivre isolément, assez indépendants des autres êtres pour n'avoir pas de rapports avec eux, notre ame ne ressentirait jamais cette passion. Mais nous sommes de faibles créatures, soumises à mille vicissitudes, livrées en quelque sorte au choc de tout ce qui existe, et tellement faites pour souffrir, que bien rarement nous pouvons nous dire heureux.

COLÈRE.

225

La plainte est l'écho de la douleur, et toute créature a reçu du ciel une voix pour la dire; l'airain retentit sous le marteau qui le frappe; la branche qu'on incline ou qu'on brise, fait entendre un cri déchirant.

La matière brute n'a pas plus conscience de la douleur que de la plainte, et l'élasticité qui est sa réaction contre les coups qu'on lui porte, n'est pas plus intelligente. Mais qu'une ame vienne éclairer la matière, et soudain, ce qui était mort chez elle s'anime et se vivifie; elle a une conscience pour la douleur et pour la plainte, une volonté pour réagir. Et si l'être intelligent prend en haine l'agent qui le blesse, s'il réagit trop violemment, il entre dans cet état qu'on nomme la colère et que nous avons défini.

Dans le froissement des êtres, c'est toujours la faiblesse qui succombe et qui souffre; il est donc naturel qu'elle se plaigne et qu'elle réagisse souvent; aussi, tout ce qui subit la loi de la puissance et de la force est porté à la résistance, à la colère. Chez les animaux, les espèces les plus faibles ont été douées d'une énergie et d'une vivacité extraordinaires qui suppléent à ce qui leur manque du côté de la force. Chez certains insectes, surtout, cela est remarquable.

Les enfants, les vieillards, les malades sont plus que d'autres disposés à la colère : leur faiblesse les porte facilement à croire qu'ils ont été lésés.

La cause la plus ordinaire de cette passion est dans l'opinion que nous avons d'avoir été traités de fait ou de paroles, autrement que nous ne méritions, dans la crainte surtout d'être méprisés. L'orgueil et l'amour-propre auxquels nous sommes si enclins, font naître bien souvent la colère, en nous persuadant que toutes les injures qu'on nous fait sont graves.

Nous sommes aveugles sur ce qui nous touche, et nous imaginerions volontiers, comme les rois, que tous les outrages qu'on nous fait, sont des crimes de lèse-majesté. La colère naît très fréquemment de notre impuissance à bien juger; il est une infinité de choses dont les notions sont pour nous peu précises ou peu connues. Ainsi, nous sommes rarement d'accord avec autrui sur les idées du juste et de l'injuste, du bien, du mal, du vrai, du beau, et presque toutes nos disputes roulent sur ces objets. Il n'en est pas de même des choses que nous pouvons vérifier immédiatement; les notions de poids, de mesure, les faits mathématiques, sont de ce nombre: la preuve matérielle et palpable, vient couper court à la discussion; c'est ce qui fait dire aux petits esprits, qu'il y a plus de vérité et de certitude dans les sciences mathématiques que dans la psycologie.

La colère entre dans l'ame par bien des voies différentes, une des plus fréquentes, est la mauvaise éducation. Un enfant qui n'a fait que ses volontés, qui a toujours eu raison contre tout le monde, résistera difficilement à la colère. La prospérité, qui augmente la vanité, qui entoure les hommes des séductions de la puissance, des jouissances de la fortune, des adulations de la servilité, les dispose à ne rien souffrir qui les blesse ou les gêne. La volupté produit des effet analogues : elle amollit l'ame et le corps et les rend impropres à supporter quoique ce soit. L'intempérance allume le sang, excite le cerveau et donne naissance à de terribles colères.

Les personnes bilieuses, mélancoliques, nerveuses sont sujettes à cette passion; l'homme sanguin est plutôt porté à la vivacité et à l'impatience.

Quand on a pris l'habitude de la colère, les plus petites causes suffiront pour la produire : l'ame est alors comme ces substances inflammables, qui détonnent au plus léger contact. Cette passion est un tigre endormi toujours prèt à s'élancer furieux, et rugissant au moindre bruit qui l'éveille. C'est la passion la plus véhémente qui puisse agiter l'ame humaine; elle la maîtrise et la bouleverse à son gré, elle la soustrait à

l'empire de la volonté, pour la jeter dans les emportements de la fureur.

Tous les êtres sensibles éprouvent sa terrible influence. Le lion, roi des déserts, fait trembler la contrée qui retentit de ses rugissements. Le taureau, l'œil en feu, bondit avec rage, frappe l'air de ses cornes, et fait voler la poussière en épais tourbillons. Le serpent, siffle et se dresse, le cou gonflé, la gueule remplie de bave écumeuse.

L'animal n'a pas le sentiment de l'injure, il n'éprouve la colère qu'à propos de douleurs physiques, ou bien de contrariété dans ses désirs. Il en est de même des enfants qui ne raisonnent pas encore : on sait que ces petits tyrans ont de violents accès de rage quand leurs désirs sont contrariés : si leur nourrice ne devine pas la cause de leur mal, ils étouffent quelquefois dans les étreintes d'une convulsion. Les mêmes causes produisent la colère chez l'homme doué de raison; mais à elles viennent se joindre l'orgueil, la vanité, et une foule d'autres passions qui sont le triste apanage de notre intelligence, et qui, blessées dans leurs projets, doublent notre colère.

Cette passion est la plus déraisonnable de toutes, car loin d'être dirigée par la volonté, elle l'auéantit tellement, que ses accès sont une véritable folie, et que l'homme qu'elle entraîne n'a pas, la plupart du temps, conscience de ses àctes. Quand il est emporté par elle, tous les mouvements volontaires deviennent impétueux, énergiques. Les muscles se contractent et sont tendus comme des cordes; les yeux sont enflammés, étincelants, le visage est vultueux et semble bouffi, les lèvres sont tremblantes, les dents serrées, les cheveux hérissés, la respiration bruyante, difficile; la voix entrecoupée, sourde ou sonore, meurt dans la gorge ou sort en éclats; des craquements se font entendre dans les jointures, des trépignements attestent l'impatience intérieure, l'intelligence n'est

plus maîtresse, la raison n'a plus d'empire, aussi la colère s'exhale en menaces ridicules, exagérées; elle se porte à des excès inouïs, frappant, brisant tout ce qu'elle rencontre.

Mais, comme toutes les choses extrêmes, elle s'affaiblit par sa propre violence; quand elle éclate, elle n'a pas de durée. Différente en cela de la haine, qui persévère, et que la vengeance n'assouvit pas, la colère se tourne en pitié pour ses victimes; elle secourt ceux qu'elle vient de frapper et verse des larmes sur le mal qu'elle fait.

Quand elle se cache au dedans, que ses crises sont intérieures, elle est durable et très dangereuse; elle médite la vengeance, et c'est alors que ses effets sont redoutables, autant pour celui qui l'éprouve que pour ceux qu'elle poursuit.

Un instant suffit pour la faire naître, la moindre circonstance pour la pousser au plus haut point d'intensité. C'est la spontanéité de ce sentiment qui l'empêche d'être réglé, et qui fait qu'il dépasse toujours les bornes de la justice. L'homme, qu'il emporte ne proportionne jamais la vengeance à l'insulte; juge dans sa propre cause, aveuglé par sa fureur, il se porte à des excès qu'il déplore, mais que trop souvent il ne peut réparer. La colère, intervenant même dans une bonne cause, est déplacée, parce qu'elle est si prompte, que le jugement ne l'accompagne pas, qu'elle ne suit que ses mouvements et n'a d'autres lois que celles de la violence.

C'est la force de l'esprit qui soutient la faiblesse naturelle de l'homme, mais quel peut être son appui, quand la colère égare sa raison. Indiscrète, cette passion révèle les secrets les plus sacrés; ridicule, elle fait d'extravagantes menaces; fougueuse, elle se porte à des actes souvent punis du dernier supplice. Quelquefois elle persévère dans ses emportements, de crainte qu'on ne pense qu'elle a commencé sans motifs, mais la plupart du temps elle a honte d'elle-même, elle avoue ses torts, implore le pardon, et verse des larmes de repentir. C'est ce qui porte beaucoup de gens à penser du bien des personnes colères, parce qu'elles prennent ce calme qui survient

après la tempête pour l'indice d'un bon cœur. Cette manière de voir est mauvaise, en ce qu'elle attribue à la bonté des personnes colères, ce qui est un effet tout naturel de leurs emportements. Rien de ce qui est violent n'a de durée. Elles n'ont pas grand mérite à ne pouvoir supporter longtemps un état d'exaspération qui, s'il durait, serait mortel pour elles ; il faut bien qu'elles s'apaisent, l'organisation ne pourrait pas soutenir ce paroxisme épouvantable de toutes les fonctions. Lorsqu'elle est épuisée par la fureur, elle retombe comme la vague, quand l'ouragan ne la soulève plus.

Ceux qui se laissent ainsi emporter par leur caractère ont mauvaise grace à s'excuser en disant que dans leur état naturel ils sont bons et doux; qu'ils ont regret de leurs fureurs, qui d'ailleurs ont peu de durée, et après lesquelles ils sont prêts à reconnaître leurs torts. Ces excuses seraient bonnes pour un animal féroce, mais elles ne valent rien pour un être qui se dit raisonnable, et qui ne sait pas prendre assez d'empire sur ses mauvais penchants pour les maîtriser. Ayons, si l'on veut, pitié de sa faiblesse; disons même que c'est une brute généreuse; mais n'allons pas, parce qu'il a des moments paisibles, excuser à la légère ses brutalités et ses fureurs. Il mérite la compassion, plutôt que l'estime et l'affection des personnes sages.

La colère est une passion très commune; il est peu d'hommes assez heureux pour ne s'y être jamais livrés. Elle envahit toutes les classes, tous les âges. Elle peut soulever à la fois une multitude entière, différente en cela des autres passions, qui généralement attaquent isolément les hommes. Il est sans exemple qu'un peuple entier soit avare, transporté de jalousie; l'amour ne s'empare pas d'une province; mais il n'est pas rare de voir une armée se livrer à la colère et combattre sous son impulsion.

Les discours effrénés d'un tribun peuvent allumer la rage d'un immense rassemblement. Nous avons fait en France la funeste épreuve de l'énergie qu'elle peut atteindre. Emporté par cette passion, le peuple n'a plus de frein, plus rien ne l'arrête : il égorge, il se roule dans le sang : les échafauds sont trop lents à son gré, il assassine les prisonniers, il démolit les édifices, il rougit le sol du sang le plus pur, il détruit ce que les siècles ont respecté. Rien ne lui résiste : il creuse son lit comme un torrent, il passe sur les villes comme une trombe; on entend de loin les mugissements de sa colère, les eris de ses victimes, et partout où il a passé, on trouve des décombres et le silence de la désolation.

Malheur à ceux qui déchaînent ce tigre impitoyable, qui brisent les digues de cette mer impétueuse, ils ne tardent pas à être dévorés par le monstre qu'ils ne conduisent plus, engloutis par les flots qu'ils ont mis en liberté.

Les effets de la colère sont terribles; les plus graves accidents peuvent arriver à sa suite. L'organisation, bouleversée, ne fonctionne plus d'une manière normale ; le sang enflammé, impétueux, se porte avec violence dans les principaux organes, notamment au cerveau, y détermine des congestions, des épanchements, des apoplexies; des paralysies se manifestent, des hémorragies, souvent mortelles, se déclarent. L'épilepsie, l'ictère, les suppressions, l'hémoptysie, l'anévrisme, la rupture des gros vaisseaux, sont des résulats assez fréquents de la colère. Chez des femmes, on a vu le lait acquérir tout à coup les propriétés les plus délétères, et donner la mort à leurs nourrissons, ou bien se porter dans quelque point de l'économie et y occasionner de cruels ravages. On a vu des individus en proie à une colère violente, mordre leurs adversaires ou eux-mêmes, et la rage se développer comme après la morsure d'animaux enragés.

L'histoire garde souvenir d'hommes éminents, de Valentinien, par exemple, qui moururent subitement dans des accès de colère.

Les désordres qu'elle engendre du côté de l'intelligence ne TOME II. 45.

sont pas moins sérieux; quelquefois la démence succède à ses atteintes. Toujours elle fausse le jugement et emporte l'homme au-delà des bornes de l'équité. Elle punit avec partialité; quand elle est assise au tribunal de la justice, elle ne recule pas devant l'iniquité, et jette ses inimitiés dans la balance : elle se venge et ne juge pas; elle rend des services et non pas des arrêts.

Elle tend à détruire tout ce qui est bon dans notre nature. L'homme est doux, elle est cruelle ; il est aimant, elle attise les haines et se charge de leurs vengeances; il est fait pour vivre en société, elle jette le trouble dans la famille, dans la cité, dans l'état; tous ses instincts le portent à être utile à ses semblables, elle le pousse à déchirer d'autres hommes, ceux mêmes qui lui sont le plus chers; il aime ceux qui lui ont donné le jour, elle luifait briser les liens du sang, lui met le fer à la main contre ses proches. Elle foule aux pieds les devoirs sacrés de l'amitié, de la vertu, de l'amour. Elle sacrifie dans un instant des affections qu'on met toute la vie à conquérir. C'est elle qui entretient les inimitiés, suscite les querelles, allume les guerres. Quand elle est assise sur le trône, qu'elle prête ses fureurs au despotisme, ses effets sont épouvantables. Malheur à l'empire gouverné par un prince sujet à cette passion! Malheur aux peuples dont les destinées sont dans ses mains! La colère d'un seul homme est détestable, quand elle le prive de sa dignité, quand elle rend malheureux ceux qui l'entourent; mais comment la qualifier, quand elle ruine un état, quand elle enfante des désastres publics, détruit des cités, fait périr des milliers d'hommes sur le champ de bataille, prive des innocents de la liberté, de la vie? Il n'est pas une page de l'histoire où la colère des princes n'ait laissé de traccs sanglantes, pas un lieu sur la terre qui n'ait été témoin de crimes commis par elle. Il n'est guère de grands hommes dont elle n'ait terni les hauts faits et déshonoré la gloire. Depuis le fratricide Caïn; depuis ce glorieux Bélisaire, privé de la clarté des cieux par un tyran ingrat et cruel ; depuis le masacre de la légion thébaine; depuis les mystères de la Bastille et des manoirs féodaux; depuis les massacres de tout un monde, que de crimes n'a-t-elle pas commis! Ah! si l'on pouvait soulever le voile qui couvre l'histoire et compter ses forfaits, quelle masse énorme d'infamies apparaîtraient à nos regards!

Certes, cette passion, ministre des fureurs de toutes les autres, aura de terribles comptes à rendre au dernier jour! Maudite des hommes, écrasée de l'anathème du Très-Haut, elle subira la peine du talion, et n'obtiendra pas plus de pitié qu'elle n'en aura eu pour ses victimes.

La plupart des anciens philosophes ont autorisé la colère et la vengeance, et les ont considérées comme des vertus. D'autres, mieux inspirés, ont dit que la colère était un vice; ils n'ont pas cru qu'on pût excuser en morale un sentiment qui pousse l'homme à vouloir le mal des autres, qui profite dans sa spontanéité de l'absence de la raison pour exercer sa rage; ils ont pensé que la vertu voulait qu'on résistât à cette révolte de la brute humaine contre l'intelligence, et qu'il était plus glorieux de se vainere soi-même que de renverser ses ennemis.

Avec la raison seule, on peut donc arriver à condamner la colère. Mais le rédempteur des hommes est venu corroborer tout bien ici-bas par la force de ses exemples et de ses préceptes. Du haut de sa croix, il a prié pour ses bourreaux, et sa religion nous commande l'oubli des injures, si nous voulons être pardonnés nous-mêmes. « Heureux, dit-il, les pacifiques, ils seront appelés les enfants de Dieu; heureux les hommes doux et débonnaires, ils seront les maîtres de la terre. Soyez miséricordieux comme votre père céleste. » Ouvrez l'anciene loi, elle nous apprend que « la colère des hommes n'exécute pas la justice de Dieu. » Le sublime auteur des proverbes nous dit que « l'homme patient yaut mieux que l'homme fort,

COLÈBE.

et celui qui domine son ame mieux que celui qui réduit des villes. » Marchons donc dans cette voie de perfection où le sauveur du monde nous précède et nous invite à entrer. Nous qui sommes si petits, ne nous dressons pas orgueilleusement contre les imperfections d'autrui. Sachons supporter des misères auxquelles nous participons tous. Il faudrait que nous fussions bien parfaits pour ne vouloir rien excuser de ce qui nous paraît mal dans les autres.

COLÈBE.

Si nous étions humbles et modestes, comme la raison et la religion nous le commandent, nous ne serions pas sujets à toutes ces susceptibilités de l'orgueil et de la vanité, qui engendrent la colère. Moins remplis de l'idée de nos mérites, nous croirions moins souvent à l'injure, nous accepterions les contrariétés que Dieu nous envoie comme des épreuves nécessaires à notre perfection, et les déboires dont les hommes nous abreuvent, comme le châtiment de nos défauts ou comme le fait de l'infirmité naturelle à l'homme.

C'est dans ces hauts enseignements de la morale et de la religion qu'il faut puiser les forces nécessaires pour vaincre une des plus hideuses passions qui existent. Avec leur secours, nous ne faillirons pas, ou nous nous relèverons vite. Nous résisterons au commencement de la colère, car e'est à son principe qu'il faut la terrasser; celui qui se laisse dominer par elle, glisse sur une pente funeste où le pied ne peut plus s'affermir.

Il faut savoir prendre et suivre la ferme résolution de ne pas obéir à ses exigences, de raisonner ce qu'elle veut. Quand on parvient à différer, il est rare qu'elle persiste, car la raison refroidit promptement ses emportements.

Pour éviter la colère, il ne faut pas se sier aux rapports et aux propos méchants. Il n'est pas rare que les mauvaises passions des hommes jettent au milieu des amis le levain de la discorde et des querelles. Rien n'est pernicieux à la paix comme la langue venimeuse de l'indiscret ou du menteur. Les blessures qu'elle fait sont plus dangereuses que les morsures des vipères.

Presque jamais un propos n'est raconté comme il a été tenu; la malignité le détourne de son sens naturel, le mensonge le rend ce qu'il n'était pas.

Généralement, ceux qui sont dominés par cette passion connaissent les causes qui influent sur leur humeur : c'est à eux de les fuir. Le plus souvent, il y a dans l'ame un vice quelconque qui dispose à la colère, plus que tout autre chose. Il faut se hâter d'extirper ce germe funeste, et peu à peu le caractère se mitigera, les emportements cesseront, et la douceur qui est dans le fond de la nature humaine prendra la place de cette irritabilité incessante qui dégrade l'homme et le rend un vrai fléau pour ce qui l'entoure. Quoiqu'en dise Aristote, il n'est pas plus besoin de colère pour punir les mé chants que pour se faire couper un membre gangréneux. L'homme doit rester calme pour juger, calme pour punir, car sans cela il ne juge pas selon l'équité, et il punit par vengeance. On assomme un animal enragé, on tue les taureaux indomptables, sans avoir pour cela besoin de colère. Les mé chants sont des êtres nuisibles que nous devons hair, et quelquefois punir; mais il ne faut pas sortir vis-à-vis d'eux des bornes de la modération. Nous perdons, si nous agissons autrement, tous nos droits au respect, à l'estime, à la crainte, que nous devons leur inspirer. On craint les voies de fait d'un homme en colère, mais on ne croit plus à l'autorité de ses paroles. Les enfants ont un tact étonnant pour cela. Ils vénèrent et redoutent bien plus la sage gravité d'un maître juste, mais impassible, que les emportements de celui qui ne sait pas se contenir dans les bornes de la dignité.

La colère tombe presque toujours dans le ridicule, souvent

même elle est hideuse. Elle défigure, elle rend repoussant le plus noble visage; l'homme qu'elle agite n'est plus un homme, c'est un monstre brutal et féroce : jamais il ne retomberait dans ses emportements s'il pouvait un instant se regarder. Les Spartiates, pour inspirer à leurs enfants l'amour de la sobriété, leur montraient les llotes en état d'ivresse. L'aspect d'un homme en colère devrait produire un effet aussi salutaire, et faire détester une passion capable de dégrader un homme raisonnable.

Si les considérations morales qui devraient éloigner l'ame des emportements de la colère n'ont pas assez de force, et laissent ce fléau produire ses ravages, les moyens thérapeutiques seront alors employés. L'exercice, la distraction, les voyages pourront agir probablement sur l'esprit et faire une heureuse diversion. Les bains froids, l'usage des viandes blanches, des légumes, l'abstinence des spiritueux, les boissons tempérantes, mucilagineuses, dans certains cas les saignées, offriront aux médecins de puissants moyens d'action: l'isolement combattra avec succès la propension à la colère, que d'autres moyens n'auront pas vaincue.

Au commencement de l'accès, il scrait bon, dans certains cas, de réciter intérieurement un morceau de littérature, ou quoi que ce soit qui pût appliquer sérieusement l'esprit à quelque chose de grave.

Si les accès de la colère existent chez des aliénés, d'autres moyens pourront être mis en usage, quelquefois l'intimidation, la menace. Des douches, administrées à propos, ont souvent calmé les plus terribles accès.

Si nous avions pu, dans cette peinture de la colère, en inspirer la haine, nous nous estimerions heureux, car cette passion si commune, et si naturelle en nous, est une des plus dangereuses qui existent. Sa puissance et ses entraînements

sont tels, qu'elle peut en quelques instants faire d'un honnéte homme un assassin, et commencer pour la plus légère cause un drame horrible dont le dénoument aura l'échafaud pour théâtre. CHAPITRE IX.

VENGEANCE.

Le ressentiment est le souvenir qu'on garde des injures, avec le désir de s'en venger. C'est dans la haine, dans l'horreur du mal que cette passion prend naissance; c'est la réaction de l'ame offensée et la mémoire qu'elle garde de l'offense. Ce sentiment est l'opposé de la reconnaissance, qui est la mémoire des bienfaits.

Quand une injure a vivement blessé notre ame, le ressentiment que nous éprouvons est profond et vivace; c'est une plaie dans laquelle est resté le trait acéré qui l'a faite, et qui pour peu qu'on la touche, redevient saignante et douloureuse. A chaque instant se retracent à la pensée les détails de l'outrage qu'on a souffert; on ne peut chasser ce souvenir cuisant, il semble au contraire qu'on s'y délecte et qu'on prenne plaisir à l'aviver sans cesse. On s'exagère de plus en plus la grandeur de l'affront; on le souffre pour ainsi dire de nouveau à chaque minute, car l'ame n'a point d'autre pensée, elle est sans cesse obsédée de ce fatal tableau que l'imagination charge

de ses plus sinistres couleurs. Ainsi le ressentiment grandit dans l'ame, il s'y accumule, comme la vapeur comprimée dans sa brûlante chaudière; il bouillonne, il gronde intérieurement comme elle; comme elle, il tend à faire explosion.

L'homme qui l'éprouve, s'exaspère surtout devant l'image de l'offenseur, il jouit en imagination de la vengeance qu'il désire, qu'il se promet, dont il calcule l'exécution; c'est avec un indicible plaisir qu'il verra son ennemi à son tour humilié, renversé, foulé sous ses pieds. Il triomphe avec une sorte de rage, et quand il s'abandonne à ces rêves de vengeance, à ses impulsions irréfléchies, il a d'étranges tentations de cruauté et de meurtre; il lui semble qu'il déchirerait avec joie la chair de celui qui l'a offensé, qu'il verrait avec joie couler son sang. Tous les instincts féroces se réveillent alors dans l'ame, et parfois le ressentiment devient un délire homicide.

L'orgueil surtout, ce ressort de notre vie tout entière, rend parfois cette passion implacable. C'est lui qui nous persuade qu'une offense reçue nous rend inférieurs à celui qui nous l'a faite, nous place sous sa dépendance, et que la vengeance seule peut nous relever de cette sorte d'abaissement.

Dans de telles circonstances, alors que l'ame est gonflée de colère prête à éclater, si celui qui nous outrage s'offre à nos regards, s'il nous insulte de nouveau, si dans son air, dans ses manières, il y a quelque chose qui nous provoque, notre ressentiment devient menaçant et terrible: c'est un fleuve qui va rompre ses digues; c'est la vapeur brûlante qui va briser sa prison; on sent alors s'agiter en soi quelque chose qui remue tous les nerfs, qui gonfle la poitrine, qui décuple les forces, et qui donne un immense désir de se précipiter sur l'objet qu'on hait.

Il faut une grande force de volonté pour se maîtriser et ne pas se laisser emporter à de funestes violences. Souvent il ne faut qu'un mot piquant, qu'un geste pour faire éclater cet orage de l'ame; c'est la pointe aimantée qui fait tomber la foudre. Alors on est entrainé; malgré soi, on passe des paroles aux actes de fureur, et souvent on fait dans une minute le malheur de sa vie entière, on se prépare d'éternels regrets.

Tant que cette fureur n'a pas éclaté, c'est une passion muette qui ne se montre au-dehors que dans la contraction de la physionomic et dans la brusquerie saccadée des mouvements et de la parole. Pour l'œil observateur, qui sait découvrir la pensée dans le fond de l'ame, qui se concentre et se replie sur elle-même, il y a quelque chose de sinistre dans ce calme apparent sous lequel le ressentiment se cache quelquefois. C'est le tigre qui prépare ses forces et qui concentre sa rage : jusqu'à ce que sa proie soit à portée, pas un mouvement ne le trahit, seulement sa prunelle ardente lance de terribles lueurs; et bientôt un bond rapide l'a précipité sur sa victime.

Ce sont les hommes naturellement portés à réfléchir qui gardent leur ressentiment le plus longtemps. Les enfants, chez lesquels les impressions s'effacent avec facilité, gardent rarement rancune; il suffit qu'on aille au-devant d'eux par des prévenances, pour qu'ils oublient ce qu'on leur a fait.

Les hommes sanguins sont susceptibles de ressentiment; doués d'une extrême mobilité d'ame, ils ne sont pas faits pour songer longtemps aux injures qu'ils ont reçues. Les bilieux, très irritables, se laissent tout de suite aller aux emportements de la colère; ils épanchent extérieurement toute leur fougue, mais bientôt le calme succède à cet état violent. Les mélancoliques, continuellement placés en regard d'eux-mêmes et de leurs réflexions tristes, gardent profondément gravée dans leur ame l'impression des injures; rien ne distrait ces sombres esprits de leurs rêveries et de leurs rancunes; ils les couvent sans cesse, et bientôt elles arrivent au dernier degré d'exaltation. A eux les ressentiments renfermés pendant longues années; à eux ce calme extérieur, cet apparent oubli qui cachent des vengeances terribles; à eux cette dissimulation qui laisse croire à des réconciliations fran-

ches, et qui amène leurs victimes imprudentes dans les pièges qu'ils leur ont tendus, et qu'ils méditaient depuis long-temps.

Le ressentiment étant un mouvement instinctif de notre ame qui réagit contre ce qui la blesse, à ce point de vue, quels que soient les efforts de notre volonté et les exigences de la morale, il est évident que ce sentiment ne peut être arraché du cœur; tout ce qu'on peut faire, c'est de le vaincre, de le maîtriser, et de l'empêcher d'arriver à son but, qui est la vengeance.

La vengeance est l'acte par lequel un homme offensé inflige une peine à l'offenseur en vue de sa satisfaction personnelle.

Tous les peuples sauvages regardent la vengeance comme un droit sacré que chacun peut exercer ; c'est sous la sauvegarde de ce sentiment qu'ils placent la sûreté individuelle et la conservation des personnes et des biens. Dans ces contrées où l'homme vit errant, ne relevant que de lui-même, ne demandant protection qu'à son courage et à son habileté à manier lès armes, il est tout naturel qu'il en soit ainsi. Chacun est à la fois défenseur de ce qui lui appartient, juge des délits dont il est victime, exécuteur des peines qu'il juge à propos d'infliger à ceux qui l'ont offensé.

Dans ces conditions d'existence, il est nécessaire que la vengeance soit exercée d'une façon implacable et sévère, car sans cela il n'y aurait aucun frein pour les crimes, et la patience de ceux qui souffriraient des injures ne serait qu'un encouragement pour les coupables.

Cette vie primitive ne pouvait être qu'une lutte incessante des individualités, qu'une guerre affreuse de mauvaises passions et de haines particulières, ne laissant aucune sécurité, aucune garantie à l'individu, à la famille. Peu à peu les hommes, en se civilisant, comprirent ces inconvénients graves : ils virent que cette crainte de la vengeance n'arrêtait que les crimes des faibles, et que le succès légitimait l'oppression des

forts; ils virent que les hommes se faisant justice à eux-mêmes, ne proportionnaient jamais la peine au délit, parce qu'ils ne jugeaient point sans passion, et que d'interminables querelles les divisaient. Ils pensèrent qu'il valait mieux se réunir en société, mettre les intérêts privés sous la sauvegarde des lois, se créer des magistrats dont l'impartialité fût une garantie de justice et dont la puissance inspirât une salutaire terreur au crime. Dès-lors, nul ne put compter sur sa force, sur son courage, pour demeurer impuni; car la société, plus puissante que les individus, se mettait à la place des offensés, et, dans l'intérêt public, se chargeait de la vindicte.

C'est ainsi qu'on substitua la punition à la vengeance, et qu'on permit aux hommes de suivre les généreuses impulsions de leur cœur, de devenir cléments, miséricordieux et patients.

La punition est infligée au coupable par un homme ou un tribunal revêtu d'une autorité spéciale, dans l'intérêt du repos public et du maintien de l'ordre; la vengeance est exercée par quelqu'un qui n'a point d'autorité, qui n'agit qu'en vue de se satisfaire personnellement. Punir, emporte l'idée de justice, d'impartialité, dans l'application de la peine; se venger, emporte celle d'une réaction violente, irréfléchie et la plupart du temps plus sévère que ne le comporte l'importance du délit. Il est donc utile de ne pas confondre ces deux expressions.

Dans l'état de société, nul n'a le droit de punir, si ce n'est le pouvoir établi; nul n'a le droit de se venger en raison du pacte qu'il accepte, en naissant, en vivant sous la protection sociale.

Il ne faut pas non plus confondre la vengeance avec la défense personnelle; cette dernière est, dans tous les cas possibles, d'une incontestable légitimité. Quiconque est l'objet d'une attaque peut et doit même la repousser; nul ne peut en conscience faire abnégation de ses droits, de sa vie devant le crime; ce serait l'autoriser. Cette règle de conduite est instinctivement écrite dans nos ames; elle est au fond de

toute nature vivante. Tout être qui n'est pas paralysé par la terreur ou dans une impossibilité quelconque de se défendre, vend chèrement sa vie.

L'ancienne Encycolpédie dit que la vengeance est permise pour les offenses où les lois n'ont point porté de remède; ce précepte est d'une morale fausse, et doit être repoussé. La vengeance, nous en convenons, est naturelle, en ce sens qu'elle nous est inspirée par la répugnance que nous avons à souffrir: mais si l'on veut, de cet instinct tout animal, constituer un droit qu'on puisse exercer dans l'état de société, on commet une grave erreur. Dans l'état sauvage même, la vengeance, que nous avons regardée comme nécessaire, est un mal auquel les hommes, presque partout, se sont hâtés de porter remède en faisant des lois. Est-ce qu'un particulier, au milieu d'un pays policé, a le droit de suppléer au défaut des lois? S'il en est ainsi, tous les jours on verra des hommes appréciateurs prévenus de la bonté des institutions, prétendre qu'elles ont été injustes à leur égard et se faire justice euxmêmes. La passion, l'ignorance, l'intérêt privé, s'empareront de ce principe absurde, et le désordre le plus effrayant bouleversera le corps social. Tous les jours des vengeances atroces seront exercées pour des injures légères, pour des affronts imaginaires. Il en sera nécessairement ainsi si on permet aux particuliers d'être juges dans leurs propres affaires. En faveur de ce que nous avançons, n'avons-nous pas le préjugé du duel, cette tache de notre civilisation, ce reste impur de la barbarie de nos pères, coutume impie, à laquelle les hommes sacrifient les lois naturelles et divines? Le duelliste punit-il? Jamais que nous sachions, car il n'est jamais juste : il se venge, il estime que l'individu qui l'a insulté et que les tribunaux, sages appréciateurs d'un faible délit, puniraient. peut-être, et qu'il devrait, lui, punir de son mépris, il estime que cet individu mérite la mort, il se fait juge et bourreau. Que serait-ce donc si on laissait aux hommes la faculté

VENGEANCE.

de punir toutes les injustices, toutes les offenses dont ils sont l'objet?

Rien ne serait atroce comme l'histoire des vengeances dans le cours des siècles; on verrait chez les sauvages ce sentiment féroce érigé en vertu, les enfants garder les rancunes de leurs pères comme un héritage sacré et les transmettre cux-mêmes à leurs descendants. Rien n'égale la soif dévorante de ces hommes pour la vengeance; ils épient leurs ennemis comme le serpent guette sa proie. M. Alibert cite l'exemple d'une tribu sauvage qui traversa 500 lieues de déserts pour venir immoler à sa vengeance une famille établie sur le territoire dont on l'avait dépossédée; avant d'accomplir ce massacre, ces sauvages restèrent quinze jours cachés dans les bois d'alentour, attendant le moment favorable.

On connait la vengeance qu'exerça le soldat Aguire sur Esquivel, ancien gouverneur de Potosi : ce magistrat l'avait condamné à un supplice injuste et infamant; Aguire le suivit pendant cinq années, traversant nu-pieds les contrées immenses au-delà desquelles Esquivel voulait se soustraire à son ressentiment; il fit ainsi plus de 4,200 lieues. Enfin Esquivel se fixa à Cusco, ne croyant pas qu'Aguire, après un aussi long espace de temps, et dans une ville où la police était très sévère, pùt attenter à ses jours. Mais Aguire s'introduisit dans son cabinet, le poignarda pendant son sommeil, et s'en vint, couvert de sang, avouer au peuple le crime qu'il avait commis.

Lorsque nous exerçons une vengeance, nous voulons ordinairement que notre ennemi sache bien qu'elle vient de nous : nous aimons à lui faire sentir que nous avons le pouvoir de le rendre malheureux. Misérable vanité, qui prend ses joies dans le malheur d'autrui et dans la satisfaction d'un des sentiments qui dégradent le plus les hommes!

Juvénal dit qu'il n'y a que les esprits faibles', petits et misérables qui trouvent du plaisir dans la vengeance; il est au contraire d'une ame grande et généreuse de savoir pardonner les offenses. C'était la morale de Platon, de Socrate, et de tous les philosophes dignes de ce nom. « Celui, dit Philémon, qui pardonne une injure, force son ennemi à s'injurier luimème. » « Un lâche, dit Adisson, peut combattre, un lâche peut vaincre, mais un lâche ne peut jamais pardonner. » Et pourtant dans le monde, on déprécie celui qui peut supporter une injure, comme si l'ame ferme et grande qui la méprise ne valait pas mieux que celle qui s'en trouve lésée.

Ainsi que nous l'avons dit ailleurs, rien ne blesse celui qui fait une insulte comme le mépris qu'on lui témoigne; son but est d'exciter la colère de celui qu'il attaque, quand au lien de cela il ne trouve en lui qu'une dignité d'ame calme et fière, inaccessible à ses coups, il éprouve une rage intérieure plus cruelle que n'importe quelle vengeance. Il commet une mauvaise action dans laquelle il espérait entraîner un complice, et lui seul en a la honte.

Il faut éviter ceux qui nous outragent, comme on évite un chien hargneux; il faut les mépriser, parce qu'ils ne méritent pas davantage. Un homme sage leur sait parfois gré de lui donner occasion de montrer sa patience et sa générosité.

Jamais la vengeance ne remédie à rien, rarement elle corrige celui qui en est l'objet; elle l'irrite le plus souvent, et les colères réciproques qu'elle excite ressemblent au bruit du tonnerre, que des échos opposés se renvoient l'un à l'autre.

La vengeance est parfois une passion populaire, et rien n'est terrible comme elle. Le peuple soulevé par la colère n'examine plus la justice; avec la force du tigre, il en a la férocité. Il immole sans pitié tout ce qui s'offre à ses coups; rien ne peut étancher la soif qui le dévore. Aveugle dans sa rage, il n'est plus maître de lui-même; il tue, il massacre, sans savoir ce qu'il fait. La mort du maréchal d'Ancre, les scènes horribles de notre révolution, nous présentent la ven-

geance populaire sous les plus sinistres couleurs. Au sein de cette tempête humaine, où les hommes se poussent comme des flots, auprès de ces bras nus et rouges de sang, on voit toujours des femmes respirant, elles aussi, la fureur et le massacre. Elles excitent la rage du peuple, elles ont des instincts de cruauté qui passent toute croyance. Rien n'est affreux comme ce hideux spectacle, comme cet odieux renversement de l'ordre naturel.

La vengeance est une des passions que le cœur des femmes aime le mieux; derrière presque toute vengeance, il existe un cœur de femme qui l'a méditée. Elles ne vivent que de triomphes; continuellement leur amour-propre est en lutte avec celui des autres femmes; elles ressentent les injures qu'on leur fait, et lors même qu'elles les pardonnent, il leur est impossible de les oublier.

La vengeance, en opposition avec la loi, la morale, est aussi proscrite par l'Évangile; le précepte du pardon des injurés et de l'amour des ennemis est celui de tous dans lequel notre divin maître se complaît davantage. A chaque page des saintes Écritures, il prêche la charité qui pardonne. La miséricorde est la loi du salut, c'est elle qui fait descendre la clémence de Dieu sur nos fautes. Il nous a lui-même appris cette prière: « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » C'est la loi du talion que nous prions Dieu de nous appliquer. « Celui qui cherche à se venger s'expose lui même à la vengeance du Seigneur; le Seigneur conservera le souvenir de ses fautes. » (Eccl., ch. xxviii, verset 4.)

Que l'homme colère et vindicatif ait sans cesse présentes à la mémoire ces paroles sacrées d'un Dieu mourant, priant pour ses bourreaux : « O mon père , pardonnez-leur , car ils ne savent ce qu'ils font. » (*Luc* , chap. xxmı , verset 34.) Qu'il prenne pour modèle celui qui , non content de nous donner ses préceptes sublimes , les a tous appuyés du touchant exem-

ple de sa conduite, et qui connaissant bien notre faiblesse, nous a pris en frère par la main pour nous conduire dans les voies de la justice.

Que l'homme de bien, que le chrétien ne gardent point de ressentiment contre qui que ce soit; qu'ils ne laissent point le soleil se coucher sur leurs inimitiés; qu'ils se rappellent que la clémence fut de tous temps la plus belle vertu des grands hommes, et l'un des plus beaux titres des saints devant Dieu.

CHAPITRE X.

TRISTESSE

La tristesse est l'abattement de l'ame en proie à la douleur physique ou morale.

Nous l'avons dit à chaque page de ce livre, la douleur est le partage de l'homme ici-bas; c'est la lie amère qu'il trouve au fond de la coupe de l'existence. Soit qu'il cherche son bonheur dans les créatures, dans les jouissances terrestres; soit qu'il lutte corps à corps avec les maux qui l'accablent, ses efforts n'aboutissent qu'à le convaincre de plus en plus de cette vérité : que la douleur a été attachée à ses os dès le sein de sa mère; à son ame, dès qu'elle est descendue du ciel pour habiter un corps.

Il y a bien loin des rèves dorés de l'espérance, des projets d'avenir qu'ont formés tous les hommes, aux réalités de la vie. Il faut perdre bien des illusions, avant de comprendre que le bonheur n'est pas de ce monde, et de le chercher à sa véritable source. Qu'ils sont fréquents les enseignements que donne le malheur! Les yeux de l'homme sont riches de larmes,

et pourtant il arrive un moment où la source en est tarie, tant la tristesse du cœur les a fait couler fréquemment. Il n'est point de passion qu'il éprouve aussi souvent que celle dont nous parlons; elle naît de presque toutes les autres; elle est le fruit amer des joies même qu'il ressent, pauvres fleurs empoisonnées dans leur sève, et qui ne donnent jamais ce qu'elles avaient promis.

La source première de la tristesse n'est-elle point dans le souvenir vague qu'a l'ame de sa noble origine; n'est-ce point une réminiscence des cieux qui vient lui faire sentir sa misère actuelle, ses infirmités, et l'insuffisance des choses d'ici-bas pour son bonheur? Oui, en dehors des causes de souffrance morale ou physique qui sont si nombreuses en nous, il y a dans nos ames une faiblesse inhérente à notre position déchue, tristesse qui fait le fond de notre caractère, de nos pensées, et qui jette ses teintes sombres sur nos autres passions, sur nos joies et sur nos plaisirs. Sans cesse nous travaillons pour la vaincre, mais en vain nous agitons notre vie, nous égarons notre cœur dans les jouissances; en vain nous livrons nos sens à la volupté, toujours nos ames retombent dans la tristesse.

Cette disposition, native pour ainsi dire, fortifie toutes les causes qui tendent à produire en nous cette passion. Chacune d'elles, en frappant sur nos ames, en tire un son douloureux et plaintif. La tristesse est la fin de toute chose ici-bas, car elle est l'état de l'ame constatant le peu que valent les créatures, ainsi que les félicités qu'elles donnent.

Les causes qui la produisent sont innombrables : les unes sont naturelles et inhérentes à l'humanité. Ce sont d'abord les souffrances physiques qui sont en germe dans teus les points de l'organisme, et qui se développent sous mille influences diverses; ce sont les maladies qu'elles engendrent et qui à chaque instant torturent notre existence et menacent de la détruire; ce sont nos besoins si nombreux, qui tous se manifestent par quelque douleur, et ne se satisfont que dans nos

sueurs et nos fatigues journalières; ce sont les infirmités qui nous arrivent, tristes précurseurs de la mort: ensuite, ce sont les souffrances morales qui sont incessamment le fruit de nos déceptions, de nos craintes, de nos affections froissées, de nos remords du passé, de nos appréhensions de l'avenir, du dégoût du présent.

Toutes ces causes que nous venons d'énumérer agissent en tous lieux, en toutes circonstances sur le genre humain. Abstraction faite des modifications qu'apportent la civilisation, l'éducation, les tempéraments, elles sévissent sur le pauvre déchu et lui font sentir le poids de la tristesse, ce dégoût profond de tout et de soi-même qui s'attache à l'ame dès le berceau, et qu'elle traîne péniblement jusqu'à la tombe.

Mais il est d'autres causes de tristesse que nous créons pour ainsi dire nous-mêmes, et qui viennent s'ajouter au fardeau des premières.

L'homme, pour échapper à l'ennui qui le consume, pour vaincre la tristesse qui l'accable, a considérablement agrandi le champ de ses passions, de ses besoins; mais, comme il ne peut rien acquérir qu'au prix de ses sueurs, de ses larmes et de ses chagrins, comme, d'un autre côté, tout ce qu'il acquiert n'a qu'une faible durée et ne lui donne que des satisfactions éphémères, il n'a fait que se créer de nouveaux éléments d'amères déceptions et de tristesses plus grandes. L'homme simple qui s'en tient aux besoins naturels, qui n'élargit point ses désirs, a bien vite constaté l'insuffisance des créatures : il se fait une résignation, une sagesse et des espérances qui calment son ame ardente et qui la consolent dans l'attente d'une vie meilleure. Les choses de la terre disparaissent à ses yeux qui se lèvent vers le ciel, il attend avec calme les événements d'ici bas, avec confiance les promesses de Dieu. Au contraire, celui qui persiste dans ses voies orgueilleuses, qui croit qu'il peut se procurer le bonheur ici-bas, qui le cherche dans la science, dans la dissipation de l'esprit, dans les jouissances des sens, verse l'eau dans un tonneau défoncé. L'antiquité l'a dépeint d'une manière frappante en parlant des Danaïdes. Son ame que rien ne peut rassasier, satisfaire, reposer, demande incessamment à la science de nouvelles connaissances; plus elle apprend, plus elle se trouve ignorante, plus elle éprouve le besoin d'apprendre encore; son esprit, qui s'attache en passant à toutes les séductions du monde et des plaisirs, les rejette bientôt avec dégoût pour en poursuivre d'autres; ses sens excités, embrasés, s'énervent de jouissances, et ne trouvent partout qu'amertume et douleur.

Oh! c'est un spectacle bien digne de pitié que celui de l'homme luttant ainsi contre les nécessités de sa vie d'épreuve et de souffrances, et cherchant le bonheur avec tant de soins et de vains efforts. Jeune, il a dans sa destinée naturelle l'amour à éprouver, ses tourments à subir ; ce n'est pas assez : il invente les voluptés du libertinage, il livre son cœur à tous les écarts mensongers de l'imagination, ses sens à toutes les voluptés illicites; il accumule ainsi les déceptions et les remords, il compromet le bonheur de son ame et la santé de son corps. Plus tard, il frappe aux portes des grandeurs, de la fortune, des honneurs, l'ambition le dévore; là, mille rivaux lui disputent la carrière, il subit mille affronts, mille injustices, mille revers; près d'arriver au faîte, le pied lui glisse, il roule précipité. Marche t-il debout et d'un pas hardi, on le heurte, on le repousse; prend-il l'autre chemin, se traîne-t-il en rampant, il boit les humiliations et la fange; arrive-t-il au terme de ses efforts, tout meurtri de la lutte, l'envie devient son supplice, l'ingratitude ou le mépris sont sa récompense, suivant qu'il est vertueux ou pervers.

Puis il arrive un moment où l'ame n'a plus de ressort, où les sens n'ont plus d'énergie, c'est l'instant des regrets, des désirs qui ne peuvent plus se satisfaire, des remords et des terreurs. Quand l'homme s'arrête ainsi d'impuissance physique et morale, qu'il a ardemment cherché le bonheur et n'a trouvé que des jouissances vides et illusoires, que ses désirs se font sentir encore sous la cendre des années et sollicitent vainement

son ame et ses sens, sa tristesse doit être bien profonde. Malheur au vieillard qui n'a pas compris, durant sa longue existence, l'inanité des choses d'ici-bas, et qui poursuit encore de ses regrets les vains fantomes qui l'attiraient jadis.

Quoi que nous fassions, la tristesse est en nous, qui renaît à chaque instant, malgré nos efforts pour la vaincre. Elle est tellement attachée à notre ame que la moindre circonstance la réveille. Est-il un jour où quelque désir trompé, ou quelque illusion perdue, où quelque affection froissée, où quelque douleur physique ne viennent nous attrister?

Nous sommes tristes souvent sans avoir de motif sérieux : il suffit que le ciel soit sombre, que le vent gronde sur nos demeures, que notre digestion s'opère mal, que l'ennui nous assiège, que de tristes souvenirs voltigent dans notre cerveau.

Que serait-ce donc, si nous cherchions les causes de la tristesse dans la cabane du pauvre qui gèle sous ses haillons, qui n'a pas de quoi nourrir ses enfants; près du grabat du malheureux qui souffre, et qui n'a connu de l'existence que les tourments et les souffrances? Que serait-ce donc, si nous les cherchions dans le fond de ces cœur's si légitimement affligés, qui pleurent la perte d'amis dévoués, de parents chéris, et qui restent isolés d'affections sur la terre?

Oui, la tristesse est partout, elle est dans tous les cœurs; elle est, comme nous le disions, de tous les temps, de tous les lieux, elle est de tous les âgés. Sculement, ô mon Dicu, en faveur de vos justes, vous permettez qu'elle se change en résignation, et vous versez sur leurs douleurs le baume consolateur de vos promesses; tandis que ceux qui s'éloignent de vous tombent dans le désespoir, ceux que vous aimez se reposent de leurs peines dans le sein de l'espérance.

Quoique cette passion soit le partage de tous les hommes, il est cependant des circonstances qui la modifient; nous voulons parler des âges, des sexes, des tempéraments.

L'enfance est rarement atteinte par cette passion, ou du

moins, les causes qui la déterminent chez elle sont tellement légères et futiles, qu'elle n'a qu'une influence bien éphémère; à cet âge en effet, les illusions n'ont pas été arrachées du cœur, l'avenir tout entier est plein d'espérances et de riantes visions. Quand l'aurore est si belle, il est permis d'espérer un beau soir. L'enfant à qui tout sourit, que tout semble convier au bonheur, ne prévoit point les labeurs, les dangers, les misères de l'existence; ses plus grandes infortunes consistent dans la perte d'un jouet, dans la fuite d'un oiseau qu'il aime, mais la fougue de sa douleur est aussi facile à calmer qu'à exciter; son ame, comme une cire amollie, reçoit également vite l'empreinte de la douleur et du plaisir; l'un et l'autre glissent sur elle en l'effleurant. Qu'a-t-il à redouter? Comprend il les choses de la vie? N'est-il pas aimé de tout le monde? Demande-t-il à la Providence à quel prix il existe? Il ignore les fatigues de sa mère auprès de son berceau, celles de son père sous le poids des laborieuses journées. Il mange, il vit, sans arrière-pensée, naturellement et d'instinct comme l'eau coule, comme l'abeille prend le miel aux fleurs.

Mais cette époque si heureuse de la vie, où la tristesse est si légère et s'envole si vite, est de bien courte durée. L'ame s'élance dans l'avenir, les désirs se manifestent, les sens s'éveillent, et, comme nous l'avons dit, le jeune âge, avec ses passions fougueuses, l'âge mûr, avec ses ambitions, ses projets et ses rêves, sont la proie de tristesses profondes et sans cesse renaissantes.

La tristesse est donc de tous les âges, mais elle croît avec les années et le cours des événements; parfois elle vient s'éteindre dans l'insouciance et l'insensibilité de la vieillesse. Dieu, comme nous l'avons dit, permet souvent qu'un voile obscur cache au vieillard les abords de la tombe, et que sa raison qui baisse n'en éclaire presque plus les sentiers. C'est une récompense ou bien une malédiction; tout est mystérieux dans les voies divines.

Les femmes sont plus portées à la tristesse que les hommes ;

l'élément nerveux domine en elles, l'imagination travaille davantage. Leur vie sédentaire, souvent oisive, la faiblesse de leur organisation, les troubles physiologiques auxquels elles sont assujetties, tout les porte à éprouver fréquemment cette passion. Mais en général leur tristesse dure peu, surtout celle qui ne provient pas des peines de l'amour : cela tient à l'extrême mobilité de leurs impressions, à la facilité avec laquelle leur ame change d'idées et de sentiments. Il y a beaucoup de ressemblance, à cet égard, entre elles et les enfants. La plus petite circonstance, le motif le plus futile, ont suffi pour faire couler leurs larmes; la même chose suffira pour faire naître leur joic. Les femmes sont exemptes de la plupart des passions effrénées, terribles, qui agitent la vie des hommes, et qui sont la source de tristesses suprêmes. L'orgueil est rare en elles, ainsi que l'ambition; elles ont peu de rêves de gloire, de grandeurs. Presque toutes leurs douleurs naissent de leurs affections, et leurs affections les consolent. En général, peu soucieuses des choses de la science, elles ne sont point tourmentées de la soif qui dévore les savants. Leur foi instinctive les éloigne du doute qui assiége si péniblement la raison. orgueilleuse de l'homme. Elles sont moins sujettes aux tristesses factices, pour ainsi dire, des passions et des rapports sociaux, mais elles éprouvent plus souvent celles de l'ennui.

Les tempéraments ont une grande influence sur la tristesse.

L'homme sanguin, à cause de la mobilité de ses impressions, de son caractère, de ses goûts, passe successivement de la tristesse à la joie, avec une extrême facilité; mais rien chez lui n'est profond et durable : tout l'effleure, rien ne le pénètre. Doué d'une insouciance très grande, il accepte volontiers les événements tels qu'ils sont, et sait toujours plier son ame aux nécessités qu'ils commandent. Du reste, plein de confiance en lui-même, il est naturellement porté à croire au bonheur et aux promesses de l'avenir. Il s'inquiète pen du lendemain,

remet à une autre fois les inquiétudes et les chagrins, jouit du présent avec délices. Nous avions peut-être tort, en commençant, de parler de sa tristesse fréquente : il s'ennuie plutôt qu'il ne s'attriste, à moins pourtant que de graves événements, de ceux qui blessent tous les cœurs, atteignent toutes les ames, ne viennent lui faire sentir que les hommes, même les mieux doués, sont sujets à la tristesse, à la douleur.

Le bilieux a l'ame fortement trempée, il n'éprouve à demi aucune passion; chaque sentiment le pénètre, chaque impression laisse en lui une profonde empreinte. Prenant au sérieux tous les événements, il en subit les conséquences tout entières. Son caractère ferme, passionné, donne de la consistance à tous ses rèves, à tous ses désirs, et la réaction qu'il subit est toujours en raison de l'effort qu'il a fait. Sa tristesse est durable; s'il lui faut des motifs graves, elle ne l'atteint point superficiellement, et il faut des motifs graves aussi pour l'effacer.

Nous disions précédemment, dans l'article Joie, que le lymphatique éprouvait du contentement plutôt que de la joie. Nous dirons aussi que sa tristesse est un mécontentement qu'il apprécie et qu'il constate tranquillement, la plupart du temps, avec assez de calme pour ne point s'y abandonner.

Le nerveux, qui vit sans cesse dans les choses extrêmes, ne peut rien éprouver modérément; sa tristesse est exaltée comme ses autres passions; il vaudrait peut-être mieux dire, comme ses autres impressions, car chez lui tout se transforme en impressions. L'excessive susceptibilité de ses nerfs le rend victime de tout ce qui l'entoure, son ame réagit au plus léger contact des événements. Ce qui pour un autre ne serait rien, passerait inaperçu, devient pour lui une chose grave. Le calme est un état qu'il ignore; il faut qu'il éprouve les secousses du plaisir et de la joie, ou bien qu'il s'abandonne à la tristesse et au chagrin. Mais la mobilité de son caractère, de son système nerveux, ne permet pas qu'il y ait en lui rien de durable; il ne peut pas plus supporter longtemps la tristesse que la joie,

TRISTESSE.

255

et quand il éprouve vivement l'une de ces deux passions, on peut être sûr que l'autre ne tardera pas à lui succéder. Quant à des motifs de ce changement, il faudra bien qu'il en trouve; au besoin, à défaut de réels, il en créera d'imaginaires. Avant tout, il faut que son ame subisse des impressions gaies ou tristes, peu importe, car le repos l'irrite et la tue. Rien n'est étrange comme les bizarreries de ce tempérament.

Le mélancolique éprouve presque constamment la tristesse; mais elle est calme, tranquille, durable; c'est le fonds de son caractère. La joie est pour lui un état anormal; il s'y trouve mal à l'aise et se hâte de rentrer dans ses idées sombres. C'est son élément, nous dirions presque son bonheur. Aussi, en raison de sa persistance, la tristesse du mélancolique n'est point une passion vive, c'est plutôt une certaine disposition de l'ame à tout considérer sous un point de vue fâcheux.

L'homme en proie à cette pénible passion, éprouve dans tout son être comme un anéantissement qui s'opère. Tandis que le bonheur; la joie, les passions gaies, le mettent en rapport avec les objets extérieurs, celle-là le concentre en lui-même, le circonscrit dans une sorte d'isolement.

Ce sentiment enlève à l'ame sa puissance, il éteint en elle les feux du génie, lui arrache tous les sentiments nobles et généreux qui l'affermissent contre les dangers et le malheur. Dans la tristesse, l'amour-propre n'a plus de ressort: on s'abàndonne sans énergie aux étreintes de l'infortune. Les gens heureux peuvent tout faire, tout accomplir; les infortunés ne sont capables de rien. Sous l'empire de cette passion, l'organisme tout entier s'affaisse, les membres n'ont plus de vigueur, et les fonctions s'accomplissent mal; la circulation est génée, le sang s'accumule dans le cœur, au cerveau, et dans les autres grands organes; souvent des congestions, des obstructions sont la conséquence de ce désordre physiologique. La respiration est haute, suspirieuse; il semble qu'un poids énorme oppresse la poitrine, qu'une invisible main serre le

cœur. La faim, la soif, sont presque nulles alors, les digestions se font mal, le sommeil est pénible et agité.

La tristesse livre l'individu sans défense aux influences pernicieuses des maladies. Les médecins ont l'expérience de cette
vérité. De tout temps ils ont remarqué que ceux qui s'y abandonnent dans les temps d'épidémie, deviennent presque inévitablement victimes du fléau. Dans les hôpitaux, dans les
camps, dans les prisons, dans toutes les situations pénibles
de l'existence, ceux que la gaîté n'abandonne pas, montrent
beaucoup plus d'énergie et sont bien moins exposés que ceux
qui se laissent aller à cet affaissement de l'ame, qui réagit si
vite sur la santé du corps. « La tristesse conduit au tombeau,
elle énerve la vigueur. L'abattement de l'ame appesantit le
corps. » (Eccli., chap. xxxvm, verset 49.)

La tristesse est souvent une des sources de la perversité du cœur. L'homme qui s'isole, qui ne sait point trouver dans l'accomplissement de ses devoirs comme homme, comme citoyen, les moyens d'échapper à la tristesse, finit par en chercher dans des satisfactions coupables. Rien ne dispose l'ame à écouter les pensées perverses, à succomber aux tentations de mal faire, comme de ne savoir pas à quoi dépenser son énergie, comme de n'avoir pas un but d'activité qui lui suffise et qui la réjouisse. Ici nous parlons principalement de la tristesse qu'engendrent la paresse, l'ennui, une mauvaise conscience, car celle que procure le malheur tend plutôt à ramener l'homme à Dieu et à la vertu.

Les troubles de la physionomie qui correspondent à cette passion , sont les suivants :

Les yeux éteints semblent se retirer dans leur orbite, des rides profondes sillonnent le front, rapprochent les sourcils qui s'abaissent sur les yeux. La face perd son éclat, sa douceur, tous les traits se dessinent sous la peau et lui donnent une expression caractéristique de dureté; il semble que les parties qui la compose se heurtent les unes contre les autres. La tête retombe appesantie sur la poitrine, ou s'appuie sur la main, qui de temps en temps passe rapidement sur le front, comme pour en chasser les nuages qui s'y accumulent; le corps se voûte. Dans la joie, tous les organes, toutes les facultés, s'agrandissent et s'exaltent. Dans la tristesse, tout se concentre et se rapetisse; il semble que la joie augmente l'être et que la douleur le diminue.

Cette funeste passion est le partage de tous les hommes icibas, c'est la fin, pour ainsi dire, de tous les événements de la vie; mais elle peut être considérée de plus haut, envisagée comme l'état d'une ame désespérée de tout, qui comprend l'insuffisance des choses terrestres pour le bonheur, et qui ne sait rien attendre de celles du ciel.

Malheur à l'homme quand il n'a pas compris son véritable but, quand il n'a pas élevé ses regards au-dessus des choses de ce monde; il arrive au bout de sa carrière, abruti ou désespéré, il n'y a pas de milieu.

Celui qui, après avoir vécu, ne se demande pas le mot du grand mystère de l'existence, et qui laisse aller ses jours sans savoir où ils tendent, est descendu au niveau de la brute. Quand à celui qui n'a pas étouffé complètement son intelligence, il doit horriblement souffrir, s'il n'aperçoit rien audelà du tombeau, et si les souffrances qu'il endure ne lui révèlent pas un Dicu réparateur. Si la vie n'a pas de lendemain, elle n'est qu'une moquerie sanglante et barbare de la part de celui qui la donne, qu'un supplice pour celui qui la subit.

Ah! comme nous le disions en commençant, ce doit être une horrible souffrance, que la tristesse de celui qui contemple à la fois le néant du passé, et des cieux vides d'espérances; qui se demande l'enigme de la vic, et qui ne trouve point de réponse dans ses croyances.

La tristesse alors, c'est quelque chose de plus cruel que la mort, car c'est la haine de l'être, c'est la nuit de l'intelligence, la souffrance sans remède, c'est la porte du suicide pour quiconque n'est pas assez lâche pour craindre un instant de douleur physique.

Nous, qui voyons tous les jours la pauvre nature humaine à toutes les phases de l'existence, nous avons été navré quelque fois en présence du désespoir sans fond de certains hommes désabusés du bonheur de la vic. Affaissés sous la douleur physique, il se demandaient à quoi bon vivre, n'apercevant rien qui pût les consoler. Ils appelaient la mort, mais une mort prompte, subite, un coup de foudre, qui les pût enlever de ce monde sans qu'ils eussent conscience de leur anéantissement. Quand on poursuit quelque chose, fut-ce une illusion, c'est presque du bonheur, c'est du moins un motif pour vivre. Mais se lever le matin pour ajouter un jour à des années qui n'ont plus d'espérances, c'est mourir à chaque instant.

Parfois, le malheureux entraîné sur le torrent de la vie et qui voit fuir avec ses rêves les bosquets qu'il y a semés en passant, blasphème contre la puissance qui l'entraîne; ne songeant pas à l'éternité, il accuse Dieu, la nature, le destin, ce qu'il nomme la cause de sa vie, de ne l'avoir pas créé pour le bonheur, il injurie incessamment ce qu'il ignore.

La tristesse, comme nous la comprenons ici, est le désespoir suprême pour quiconque ne lit rien dans les cieux, c'est l'état le plus horrible dans lequel l'ame puisse tomber.

Pour l'homme, au contraire, qui n'a point égaré son cœur dans les funestes voies de l'orgueil, qui se rappelle les choses qu'autrefois sa mère lui enseignait dans l'église, qui lit le nom de son auteur dans les cieux entr'ouverts à sa foi, la vie n'a plus de mystères sans réponses, plus de souffrances sans espoirs. Les douleurs sont un calice qu'il accepte avec reconnaissance, un feu qui l'épure, pour le ciel; sa tristesse se nomme résignation.

Presque toute l'antiquité s'est inclinée de respect et d'admiration devant la philosophie stoïcienne, qui niait les biens et

les maux, la douleur et le plaisir, et prétendait régler la conduite humaine en conséquence de ces principes. Le vulgaire prenait cela pour de la force d'ame; mais les hommes éclairés et vraiment sages, comprenaient la vanité qui faisait agir ces prétendus philosophes. C'étaient des orgueilleux qui cachaient leur misère, et qui mentaient à l'évidence; leur sourire voilait des larmes, et la bouche désavouait la pensée. Les lois de la vie, le cours des événements, jetaient sans cesse à ces impudents frondeurs, les démentis sanglants de leur système, et leur existence n'était qu'une lutte de la vanité contre la raison. Échappaient-ils à la souffrance? Faisaient-ils que le corps ne fût pas la proie des maladies, le jouet des éléments; que l'ame ne fût pas tourmentée par le doute', par les chagrins de toutes sortes? Qu'avaient-ils en perspective, pour s'être ainsi révoltés contre les lois naturelles? Dans quel but agissaient-ils? Étaitce pour tromper les autres? Dérision qu'un tel motif. Pour se tromper eux-mêmes? Il eut fallu le pouvoir.

Il n'était point donné à l'homme de s'élever par ses propres forces au-dessus des infirmités de sa nature, et l'antiquité, dans ses plus beaux modèles de sagesse et de stoïcisme, ne nous offre que de tristes parodies de la résignation des chrétiens.

Job, sur son fumier, est plus admirable et plus grand que Zénon philosophant dans les jardins d'Académus, au milieu de ses nombreux disciples.

L'homme ne pouvait pas se créer de compensations à la souffrance. C'était un Dieu qui pouvait seul dire au genre humain: « Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. » Lui seul avait le droit de montrer l'avenir aux malheureux et de verser le baume de l'espérance dans les plaies cuisantes de l'humanité.

« Je suis sorti nu du sein de ma mère, et nu j'y rentrerai, » disait Job. « Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout ôté; sa volonté a été accomplie; béni soit le nom du Seigneur!....... » (Chap. 1, verset 21.) Dans ses sublimes et

saintes paroles, on trouve à la fois la résignation et les motifs surhumains. La souffrance et le malheur s'effacent déià sous les rayons de l'espoir, comme l'ombre à ceux du soleil. L'homme comprend qu'il n'a pas le droit de se plaindre. puisque l'éternité lui tiendra compte du temps, et que chacune de ses larmes est un germe de félicités suprêmes. Il est confiant dans la parole divine. « Heureux l'homme qui soutient l'épreuve. » (Saint Jacques, chap. 1, verset 42.) « Les maux passagers que nous avons à souffrir ici-bas, produisent en nous le germe d'une gloire éternelle et incomparable. » (He Epitre aux Corinth., chap. IV, verset 47.) A l'heure solennelle de la mort, la résignation et l'espérance viennent s'asseoir à son chevet, endorment ses douleurs et soutiennent son courage. Son ame se dégage peu à peu de ses liens terrestres : il semble au bonheur, à la joie qui l'inondent, qu'un rayon céleste vienne déjà l'éclairer. Les souffrances qu'elle endure alors, sont un dernier holocauste qu'elle offre à Dieu pour achever de purifier sa vie. Enfin, elle monte au ciel avec des trésors de patience, de douleurs et de réparations.

Quant à nous, qui sommes appelés tous les jours partout où du sein de l'humanité s'élèvent une souffrance, un gémissement; qui comptons goutte à goutte ses douleurs depuis le berceau jusqu'au sépulcre, nous n'avons rien vu de consolant pour notre cœur, de sublime pour notre pensée, comme les derniers instants du juste. Si nous n'eussions été, convaincu des vérités que la foi nous enseigne, nous en eussions maintes fois entendu la révélation, en présence des solennités du trépas.

COUP-D'OEIL RÉTROSPECTIF.

Nous avons passé en revue les passions humaines, nous les avons étudiées dans leurs détails les plus minutieux, nous avons dù nous convaincre de l'importance du rôle qu'elles jouent dans notre société. L'influence qu'elles exercent sur l'esprit et sur la santé des hommes est immense.

« Dans notre état social, les passions et leurs suites désastreuses font peut-être périr plus d'individus que la peste, la guerre et la famine réunies, si l'on voulait tout compter; car mille affections minent sans relâche la vie. Regardez autour de vous, et voyez comme on meurt en détail tous les jours, l'un de chagrin, l'autre d'ambition déçue ou d'envie de son voisin; tel de jalousie, tel d'ennui; celui-ci du jeu, celui-là d'excès de ses fureurs. » (VIREY).

C'est donc à bon droit que nous avancions dans notre préface que celui-là, qui ne tenait pas compte des affections morales de l'homme, n'était pas un médecin consciencieux ou habile.

RÉTROSPECTIF.

Si les passions, comme nous l'avons fait voir, comme le dit Virey, sont une source si fréquente de nos maladies; si elles conduisent tant d'hommes au tombeau, il est donc de la plus haute importance de les étudier, de les bien connaître.

Parmi les malheureux qui peuplent nos maisons d'aliénés, il en est bien peu qui aient perdu la raison autrement que par suite d'affections morales. Plus loin, en traitant de la folie, nous verrons les statistiques et les auteurs les plus recommandables prêter à nos paroles l'irréfragable appui de leur autorité.

Si nous considérons maintenant les passions dans leurs rapports avec la criminalité, nous serons effrayés de voir que tous les crimes sont dùs à leurs sollicitations. Et quelles passions, grand Dieu, rendent ainsi le plus souvent les hommes coupables! Ce sont celles qui, bien dirigées, auraient été de nature à élever le plus l'ame et le cœur; celles qui nous ont été données par le créateur pour veiller à notre conservation et pour l'accomplissement de nos devoirs. L'amour joue presque toujours un des principaux rôles dans la production des crimes. Les lecteurs ne verront pas sans intérêt les statistiques suivantes, que nous empruntons à M. Hugo; ils y verront quelle désastreuse influence les passions peuvent exercer:

Le nombre des crimes commis annuellement en France s'élève à 7,200, dont { 1,900 contre les personnes. 5,300 contre les propriétés.

INFLUENCE DES SEXES. — Le nombre des criminels est plus grand parmi les hommes que parmi les femmes ; ainsi on compte :

Dans 100 crimes contre les personnes { 86 hommes. 14 femmes. Dans 100 crimes contre les propriétés { 79 hommes. 21 femmes.

Il ne faut pas en conclure que les femmes sont moins portées au crime que les hommes. Leur faiblesse physique et leur éducation

peu avancée les empêchent communément de commettre certains crimes. — Elles prennent rarement part aux rébellions à main armée, aux vols à force ouverte, aux voies de faits graves, suivics de coups et de blessures; elles ne sont presque jamais accusées de faux en écriture, de soustractions, de suppressions de titres, etc. — Mais dès que le crime n'exige ni force ni audace, dès qu'il est entouré de peu de dangers, dès que par sa nature il devient plus difficile à découvrir, les femmes se montrent plus entreprenantes et plus criminelles que les hommes: ainsi, sur 14 empoisonnements, 12 sont commis par des femmes; ainsi, sur 100 vols commis par elles, on compte 40 vols domestiques, tandis que, sur 100 vols commis par des hommes, il n'y a que 20 vols domestiques.

Perversité relative des sexes. — Si l'on veut essayer de comparer la perversité relative des criminels des deux sexes, en comparant les divers crimes contre les personnes commis par les hommes, à ceux commis par des femmes (le nombre des crimes comparés étant 1,000 pour chaque sexe), on trouve:

Sur 1,000 crimes de chaque sexe :		MES
Parricide	DES HOMMES.	DES FEMMES
Counce of bloggings onward last and	. 6	19
Coups et blessures envers les ascendants	44	63
Infanticide		406
Avortement		32
Crimes envers les enfants	6	37
Empoisonnement		64
Assassinat	. 147	107
Meurtre	. 171	43
Blessures et coups	. 213	72
Viol sur des adultes	. 105	6
Viol sur des enfants	. 88	5
Bigamie	. 6	1
Rébellion	. 110	62
Faux témoignage et subornation de témoins	. 47	48

Nous croyons inutile de donner le détail des autres crimes. — Il nous semble que, de ce qui précède, on peut conclure que la femme criminelle est plus perverse que l'homme criminel.

Les crimes contre les personnes, que les femmes ne commettent point, sont le faux en matière civile, la contravention aux lois sur la police sanitaire, l'outrage à la morale publique, la traite des Noirs et la forfaiture. Dans la comparaison des crimes contre les propriétés, on trouve qu'il y a:

Sur 1,000 crimes de chaque sexe :	COMMIS PAR LES HOMMES. PAR LES FEMMES.		
Vol	635	_	516
Vol domestique	156	_	362
Vol dans les églises	10	_	11
Vol sur un grand chemin	37	_	12
Incendie	14	_	23
Faux	53	_	25

Pour connaître exactement le degré de perversité de chaque sexe, il convient de chercher la part que les hommes et les femmes prennent indistinctement aux principaux crimes contre les personnes (l'infanticide excepté). On trouve alors que :

Sur 1,000 crimes, il y en a:	COMMIS PAR LES HOMMES. PAR LES FEMMES.		
Parricide	64	_	36
Coups et blessures envers les ascendants	80		20
Avortement	28	_	72
Coups et blessures envers les enfants	50	-	50
Castration	25	_	75
Viol	99	_	1
Empoisonnement	55		45
Assassinat	89		11
Meurtre	96	_	4
Coups et blessures	95	_	5

INFLUENCE DES SAISONS. — Les saisons influent aussi sur les crimes. Ceux contre les personnes sont les plus communs en été; ceux contre les propriétés sont les plus nombreux en hiver. M. Guerry, qui, dans son intéressant Essai sur la statistique morale de la France, a fait cette observation, fait remarquer aussi que le nombre des admissions dans les maisons d'aliénés est plus considérable en été qu'en hiver.

INFLUENCE DE L'AGE. — L'âge influe pour beaucoup sur les penchants criminels; en divisant les criminels en séries d'individus du même âge, de cinq en cinq ans, on voit que le maximum des crimes est commis par des individus des deux sexes, de l'âge de 23 à 30 ans. Les penchants criminels se développent et s'affaiblissent plus vite chez les hommes que chez les femmes. Au-dessus de 30 ans, la tendance à la culpabilité est la même dans les deux sexes.

Parmi les crimes qui se commettent à chaque âge, il y en a de plus fréquents ou de plus multipliés.

Pour les jeunes gens (avant 25 ans), ces crimes sont : le viol sur des adultes, les associations de malfatteurs, les voies de fait envers les magistrats, ensin, les attentats à la pudeur sur des enfants.

Pour les vieillards (après 60 ans), ce sont : le viol sur des enfants, le faux témoignage et la subornation de témoins, le parricide, l'avortement, l'empoisonnement, etc.

MOTIFS APPARENTS DES CRIMES. — Les motifs principaux et apparents des crimes capitaux: — empoisonnement, assassinat, meurtre et incendie, sont (sur 1,000 crimes) classés dans l'ordre suivant:

Haine. — Vengeance. — Ressentiment		
Dissensions domestiques. — Haine entre parents	Haine. — Vengeance. — Ressentiment	264
Querelles au jeu ou dans les lieux publics		143
Vol (pour l'exécuter ou pour en assurer l'impunité). 102 Querelles et rencontres fortuites. 94 Discussions d'intérêt ou de voisinage. 80 Adultère. 64 Débauche. — Concubinage. — Séduction. 53 Désir de recueillir une succession ou d'éteindre une rente viagère. 26 Désir de toucher une prime d'assurances sur la vie ou les propriétés. 25 Amours dédaignés ou contrariés. — Refus de mariage. 20 Jalousie. 16		113
Querelles et rencontres fortuites		
Adultère	Querelles et rencontres fortuites	94
Adultère	Discussions d'intérêt ou de voisinage	80
Désir de recueillir une succession ou d'éteindre une rente viagère		64
viagère	Débauche. — Concubinage. — Séduction	53
Désir de toucher une prime d'assurances sur la vie ou les propriétés	Désir de recueillir une succession ou d'éteindre une rente	
propriétés	viagère	26
Amours dédaignés ou contrariés. — Refus de mariage 20 Jalousie	Désir de toucher une prime d'assurances sur la vie ou les	
Jalousie	propriétés	25
	Amours dédaignés ou contrariés. — Refus de mariage	20
Total	Jalousie	16
	Total	.000

Sur 1,000 empoisonnements, on en compte: — 349 ayant pour cause l'adultère; — 320, les haines et dissensions domestiques; — 120, la cupidité; 97, la haine ou la vengeance, — etc.

Sur 1,000 assassinats, on en compte: — 218 ayant pour cause la haine ou la vengeance; —214, le vol; — 150, les haines domestiques; — 94, les querelles au jeu ou dans les lieux publics; —91, l'adultère, — etc.

Sur 1,000 meurtres, on en compte: 305 ayant pour cause la haine ou la vengeance; — 214, les querelles et rencontres fortuites; — 177, les querelles au jeu ou dans les lieux publics; — 119, les dissensions domestiques; — 86, les discussions d'intérêt ou de voisinage; — etc.

Sur 1,000 incendies, on en compte: 343 ayant pour cause la haine ou la vengeance; — 198, le désir de toucher une prime d'assurance; — 154, les discussions d'intérêt ou de voisinage; — 115, les dissensions domestiques, — etc.

Parmi les crimes capitaux, on voit donc que la haine et la vengeance en font commettre plus du quart. — Il est aussi à noter que, sur 100 empoisonnements, 35, c'est-à-dire plus du tiers, sont commis par suite d'adultères. Au surplus, quel que soit le genre d'attentats provoqués par cette cause, soit contre les époux, soit contre leurs complices, on a remarqué que presque la moitié de ces crimes était dirigée contre l'époux outragé, homme ou femme. — C'est, au contraire, la vie de la concubine ou de la femme séduite que menacent le plus les crimes commis par suite de débauche, de concubinage ou de séduction.

A. Hugo (France Pittoresque).

Maintenant que nous avons établi dans cet aperçu rapide que les passions dominent tous les accidents, toutes les catastrophes de l'existence individuelle, il ne serait pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur les civilisations qui tour à tour ont régné dans le monde. Ce serait une belle étude que celle qui aurait pour objet de voir quel rôle ont joué les passions dans la vie des peuples, la part qu'elles ont eue dans les événements qui ont attiré l'attention ou réglé les destinées de l'avenir; il y aurait là, sans doute, de bien vastes enseignements, nous y trouverions matière à de sérieuses réflexions. Que de gloires qui viendraient s'éclipser devant la petitesse de leurs mobiles, que de mémorables actions auxquelles on trouverait pour point de départ l'égoïsme, la folle vanité, quelquefois la dépravation du cœur.

Oh! que l'homme, envisagé ainsi, nous révèlerait de misères! Si nous pouvions soulever le voile épais qui cache à nos regards l'intimité des faits historiques, nous serions saisis de pitié et de dégoût en voyant tous ces prétendus grands hommes se disputant quelques monticules au prix du sang de leurs semblables, et se faisant décerner des triomphes pour avoir saccagé des villes et dépeuplé des royaumes. Nous nom-

merions ambition effrénée ce que l'histoire appelle le génie des conquêtes; nous stygmatiserions tous ces jeux de princes qui coûtent si cher aux nations; nous appellerions de leurs noms véritables toutes les monstrueuses débauches de l'antiquité; nous comprendrions comment les hommes, asservis sous l'empire des plus honteuses passions, les personnifiaient pour en faire des divinités; nous suivrions pas à pas les aberrations de l'esprit humain livré à son sens dépravé.

Interrogeant cette Grèce, si fière de sa civilisation, de sa science et de ses nombreuses victoires, nous lui demanderions compte de ses débauches honteuses, de l'esclavage maintenu au milieu de ses institutions libérales, de son ingratitude envers tous ses meilleurs citoyens. Nous lui rappellerions les noms de Thémistocle, de Cimon, d'Aristide; nous nous arrêterions un instant à la prison de Miltiades, incarcéré pour dettes chez un peuple qui lui devait sa liberté, sa gloire; nous évoquerions l'ombre de Socrate, empoisonné par le fanatisme de ses concitoyens.

Nous verrions, au milieu de nombreux disciples, les plus ridicules passions, s'affublant du manteau de la philosophie, enseigner les choses les plus étranges, attaquer les plus simples vérités: là, c'est un philosophe qui ne sait s'il existe réellement, et qui doute, dit-il, de tout; à côté, c'en est un autre qui prétend se rappeler avoir assisté, plusieurs siècles auparavant, dans un autre corps, au siége de Troie, et qui pense qu'après sa mort il se transformera peut-être en légume.

A côté de ces fous, de ces orgueilleux, Diogène, poussé par la plus étrange vanité, se fait l'accusateur vivant de la civilisation et de la morale publique. Il insulte à la fois la religion, la science et les mœurs de la manière la plus effrontée, la plus crapuleuse, et personne ne songe à le punir; les lois ne le flétrissent pas.

Laissant de côté la corruption, le luxe effréné, le libertinage des nations de l'Orient, nous passerions ensuite au berceau de ce peuple romain, ce vainqueur du monde entier; là nous verrions l'assassinat, le viol et le parjure jeter les fondements de sa puissance.

Plus tard, nous verrions succéder à l'austérité consulaire les honteux débordements de l'empire, et nous reculerions d'épouvante à l'aspect de cette horrible licence; nous tremblerions pour l'avenir d'un monde livré, comme une arène, aux fureurs des passions de toutes sortes.

Puis, quand nous aurions reposé notre pensée dans le sein du Christianisme naissant, quand nous aurions écouté cette parole de salut qui vint arrêter le monde au bord même de l'abîme, nous étudierions les brutales passions des nouveaux dominateurs; nous chercherions à démèler les germes de notre civilisation, de nos progrès, dans ces rudes natures de barbares campés sur les débris de l'ancien monde; nous sentirions nos cœurs se dilater, notre ame s'agrandir en présence des nobles conquêtes, des généreux dévoûments de toutes les sublimités de la foi. Nous verserions des larmes d'expiation sur les victimes d'un fanatisme aveugle, et que la vraie religion maudirait avec nous, mais dont, hélas, son nom a trop souvent été l'auxiliaire ou le prétexte. Nous irions gémir sur les millions de morts qui gisent dans les déserts du nouveau monde.

Nous reprocherions à la cupidité de nos ancêtres cet assassinat de la moitié du genre humain. Pénitents de leurs méfaits, nous effacerions goutte à goutte par nos pleurs les larges taches de sang dont ils ont si profondément imprégné le sol américain.

Nous passerions en revue l'immense série de nos souverains, et notre main respectueuse, mais juste et impartiale, laisserait tomber tour à tour l'anathème ou les bénédictions; nous appellerions débauche ce que les courtisans appellaient galanterie; souvent despotisme et tyrannie, ce qu'ils appelaient des droits; nous arracherions les courtisanes des marches du trône, et nous donnerions ainsi satisfaction à la moralité des peuples contre les vices de leurs maîtres.

Nous flétririons l'avidité, la cruauté des ministres, la faiblesse des rois; nous compterions les victimes que les passions jetaient dans les prisons d'état, dans les cachots des manoirs.

Puis enfin, nous demanderions compte aux aberrations philosophiques du siècle dernier de tout ce sang français versé sur les échafauds; nous apprécierions au point de vue de la justice et de la vérité cette révolution, produit des plus nobles et des plus déplorables passions. Nous la verrions à son début, si plein de pompe et de majesté, proclamer toutes les libertés, faire appel à toutes les vertus; puis ensuite, glissant rapidement sur la pente funeste des passions perverses, se personnifier dans un bourreau et une guillotine.

Cette étude des passions au point de vue historique serait une grande et belle entreprise, mais les bornes de cet ouvrage et notre insuffisance personnelle nous font un devoir de la laisser à d'autres. Quant aux exemples de vertu qu'elle fournirait, l'orgueil humain, la complaisance de l'histoire, se sont tellement empressés de les enregistrer, que le travail sous ce rapport serait moins difficile que sous celui que nous avons signalé.

Nous n'insisterons pas davantage sur les effets des passions. En décrivant chacune d'elles en particulier, nous avons parlé de ceux qu'elle produit; il était convenable que nous nous bornassions ici aux aperçus généraux que nous venons de tracer.

Nous allons traiter maintenant les questions médico-légales qui se rattachent le plus à notre sujet. Nous terminerons par le traitement pénitentiaire des passions.

QUESTIONS MÉDICO-LÉGALES.

DES AGES.

JEUNESSE. — Ainsi que nous l'avons dit en parlant des ages considérés comme cause des passions, l'homme, à son entrée au monde, a une existence plutôt animale qu'intellectuelle. Végéter et sentir, c'est là le résumé de ses principales fonctions. Son intelligence ne se développe qu'avec ses organes, et les longues périodes de l'enfance, de l'adolescence et de la jeunesse sont aussi bien caractérisées par la faiblesse de l'esprit que par celle du corps. Dieu n'a pas voulu que le développement des facultés intellectuelles précédât celui de l'organisme; il fallait que l'harmonie régnât entre l'ame et le corps, afin que l'ame n'abusât point prématurément du corps, et afin que le corps ne dominât point l'esprit par la violence de ses appétits déréglés.

C'est donc peu à peu que l'homme se développe; son esprit suit pas à pas les progrès de l'organisation. D'abord tout ce que perçoit l'enfant est confus et nébuleux, il ne saisit point les rapports qui existent entre les choses; il est même obligé



d'attendre les leçons de l'expérience, pour avoir les notions les plus simples, pour savoir, par exemple, les conséquences matérielles de ses actions. Il ne connaît les propriétés des corps, qu'en les étudiant successivement à l'aide de ses sens. Il se heurte et se blesse aux obstacles avant de connaître la résistance, il se brûle avant de eraindre le feu. Que sera-ce donc, quand il faudra qu'il apprécie la bonté morale de ses actes, qu'il pèse le bien et le mal, le juste et l'injuste?

QUESTIONS MÉDICO-LÉGALES.

De si hautes notions sont lentes à se développer, et la conscience, cet œil de l'intelligence, n'éclaire souvent les actes humains que bien tard dans la vie. On rencontre fréquemment des personnes fort intelligentes chez lesquelles le sens moral est encore imparfait. Il y a une certaine vivacité d'esprit, une spontanéité d'idées, qui excluent la réflexion et sont un obstacle immense aux progrès de la conscience. Le sens moral n'est parfait que lorsque l'intelligence a acquis tout son développement, que lorsque l'expérience a permis de faire de nombreuses comparaisons.

Dans cette ascension graduelle de l'esprit vers les notions qui forment la conscience, à quel point faut-il faire commencer la responsabilité morale? Comment juger qu'un individu est en état d'apprécier convenablement la valeur et les conséquences de ses actes? Nous n'avons, pour résoudre ce problême, qu'un seul moyen, et nous devons trembler quand nous nous en servons. C'est de juger par analogie, par comparaisons; de voir les actes extérieurs de l'individu, de les apprécier dans leurs causes, dans leur but apparent, dans leurs rapports; de les mesurer aux nôtres dans des circonstances pareilles, et de prononcer, qu'il raisonne, qu'il comprend, qu'il sait ce qui est vrai ou faux, bon ou mauvais, juste ou injuste. C'est à dire, qu'il faut faire application de notre propre conscience à celle d'autrui, la prendre comme une commune mesure de la conscience individuelle.

Qui ne voit tout d'abord les dangers d'une telle façon de procéder? On juge sur des suppositions, sur des appréciations;

on se fait entre la justice et l'accusé, l'interprète, le traducteur des pensées, des intentions d'autrui. Quelles connaissances, quelle perspicacité, quelle expérience, ne demandent pas alors, ne supposent pas les fonctions de juge, de juré? Chaque cas particulier présente des difficultés sans nombre et des problèmes de la plus haute importance à résoudre. Ne prendra-t-on point les lueurs précoces d'une intelligence vive ct impétueuse pour des éléments du sens moral? Tiendra-t-on fidèle compte des influences organiques, des impulsions qui naissent de la constitution et que l'on n'apprend à maîtriser qu'après de nombreux combats? Appréciera-t-on bien l'action que l'éducation, les exemples, les principes religieux ont dû exercer sur l'ame? Fera-t-on une juste différence entre l'enfant du riche, élevé avec soin dans les douceurs de l'aisance, entouré de maîtres qui lui ont inculqué les principes de la morale, les notions de la justice; et l'enfant du pauvre, élevé durement, soumis à l'influence de la misère, des mauvais exemples, abandonné sans frein à toutes ses impulsions? Ferat-on passer sous le même niveau, l'enfant intelligent favorisé d'un sens droit et d'un jugement précoce, et l'enfant qui n'a reçu de la nature qu'une intelligence épaisse et paresseuse?

En présence de ces difficultés, les législateurs ont éprouvé bien des hésitations. Ils ont compris que la rigueur des lois devait se taire devant l'ignorance de l'enfance, s'adoucir devant l'étourderie de la jeunesse. Ils n'ont pas voulu frapper l'erreur ou l'inexpérience comme le crime.

La loi romaine couvrait les garçons d'une présomption d'innocence jusqu'à dix ans et demi, et les filles jusqu'à neuf et demi. Cette présomption les accompagnait encore depuis cet âge jusqu'à la puberté; douze ans pour les filles, quatorze ans pour les garçons; mais la preuve de la malice des actes pouvait être faite, et si elle était possible, elle éloignait la présomption d'innocence, à laquelle se substituait une simple atténuation. Depuis cette époque jusqu'à celle de la minorité

ou dix-huit ans, et même jusqu'à celle de la majorité ou vingt-trois ans, il n'y avait plus de différence en faveur de l'age que dans l'application de la peine, qui ne frappait jamais aussi fortement les mineurs.

QUESTIONS MÉDICO-LÉGALES.

Toutes ces prévisions des lois en faveur de l'âge des accusés se taisaient devant certains crimes, tels que l'assassinat, le parricide, etc. Le législateur avait pensé que l'atrocité de ces actes devait apparaître même à l'esprit d'un enfant.

Nos anciennes lois françaises ne contiennent point de dispositions formelles à cet égard; mais la jurisprudence semblait avoir adopté les principes de la loi romaine. Ce n'est qu'en 1791 que notre code pénal formula des dispositions en ce qui concernait les enfants, et déclara qu'ils devaient être couverts dans certains cas d'un voile d'innocence, et dans les autres, soumis à des peines moins sévères.

Chez les Anglais, on ne peut poursuivre un enfant au-dessous de sept ans. Depuis cet age, jusqu'à quatorze ans, il est présumé innocent; cependant, comme chez les Romains, on peut fournir la preuve de sa malice. Dans ce cas, les peines qu'on lui inflige sont moins rigoureuses. Passé quatorze ans, la loi n'adoucit plus la pénalité.

En Autriche, la punition des actes répréhensibles commis par les enfants au-dessous de dix ans, est laissée aux parents; on ne peut les poursuivre. Les délits dont ils se rendent coupables depuis cet âge jusqu'à quatorze ans, sont assimilés aux infractions de police. Plus tard, on les regarde comme aussi responsables que les hommes faits.

Le code de la Louisiane établit qu'un enfant au-dessous de dix ans ne peut être poursuivi; il est protégé par la même disposition, à moins qu'on ne prouve qu'il connaissait la malice de l'acte qu'il a commis. Plus tard, jusqu'à sa majorité, les crimes qu'il commet n'emportent que la moitié des peines légales.

Le code brésilien dit qu'avant quatorze ans les enfants ne sont pas responsables des crimes qu'ils commettent, à moins qu'on ne prouve leur discernement. Alors, le magistrat peut ordonner leur dépôt dans une maison de correction, jusqu'à ce qu'ils aient atteint la dix-septième année. Jusqu'à vingt-un ans, l'âge est une circonstance atténuante qui nécessite un abaissement dans la peine.

Le code pénal français fixe à seize ans l'époque à laquelle une présomption d'innocence cesse de protéger l'enfant. Il déclare, art. 66, que s'il est décidé que l'enfant a agi sans discernement, il sera acquitté; mais que dans ce cas, le juge pourra ordonner sa détention dans une maison de correction, pour un temps qui ne pourra excéder l'époque à laquelle il aura atteint sa vingt-sixième année.

Article 67, ce même code déclare que s'il est décidé que l'enfant a agi avec discernement, les peines seront abaissées à son égard, dans des proportions qu'il détermine.

D'après cette revue, on voit que les législateurs ont cherché à déterminer jusqu'à quel âge l'enfant n'est pas responsable de ses actes. Tous ont varié dans leurs décisions. Les uns, comme les Anglais, n'ont accordé l'irresponsabilité des actes qu'à la première enfance, en fixant l'âge de sept années. Le code brésilien l'a établie jusqu'à quatorze ans. Il ne faut point s'étonner de cette divergence d'opinions. Cette question est extrêmement difficile. Comment en effet établir une limite entre l'époque où la raison vient illuminer l'intelligence, où elle préside à toutes les déterminations de la volonté, où elle pèse les conséquences de tous les actes, où le sens moral est parfaitement développé; et cette autre époque, où l'enfant n'écoute encore que les impulsions avengles de ses instincts, de ses désirs, où la moralité de ses actes est encore voilée pour lui dans les mystères de l'avenir et de l'expérience?

Comme nous l'avons dit, une foule de circonstances, une multitude de causes diverses viennent imprimer à chacun des différences qui font que les limites légales sont trop larges ou trop étroites.

Dans chaque pays, des influences générales de climat, de civilisation, viendront ajouter leur action puissante à celles des causes particulières et individuelles. Le sexe lui-même, forcera à reculer les limites pour les hommes, à les rapprocher pour les femmes, comme on l'avait fait à Rome, puisqu'il est de fait que la puberté est plus précoce chez les femmes. Et encore dans ce cas, le psychologue se demandera si le sens moral que nous ne croyons pas, quant à nous, très profondément développé chez la femme, se manifeste aussi vite en elle que l'intelligence? Ce serait lui supposer une expérience qu'elle est loin d'avoir.

Nous pensons qu'il est impossible d'établir une limite de cette nature d'une façon certaine, parce qu'on manque de signes positifs, qui puissent faire voir qu'un individu devait posséder à un âge déterminé la somme de connaissances nécessaire pour agir ou non avec entier discernement. Les magistrats devront, dans chaque cas particulier, juger d'après le fait et ses circonstances, et ne point décider d'après une règle générale. Le sens moral est une chose particulière, individuelle, et qu'on ne peut en aucune façon soumettre à des règles invariables.

Rien ne scrait désastreux et menaçant comme de voir des juges prononçant ainsi d'après des chiffres. Ce n'est point l'age en définitive que la loi veut atteindre ou ménager, elle n'a en vue que la culpabilité pour condamner, que l'innocence pour absoudre; et c'est afin d'arriver à cette précieuse découverte, que le magistrat doit s'entourer de toute les lumières de la science, de l'instruction, des débats, pour descendre autant que possible dans le for intérieur de l'accusé et pour y saisir son intention.

Citons un exemple pour élucider cette question, et pour dire une vérité que nous avons souvent vu méconnaître.

La loi punit avec sévérité tout commerce avec une fille âgée de moins de seize ans. Qu'a-t-elle voulu protéger, est-ce l'âge ou l'innocence? Évidemment, elle a voulu placer à l'abri des séductions les jeunes filles qui ne sont pas censées agir avec discernement dans leur choix; celles qui ne sont pas encore appelées par leur développement physique aux fonctions génératrices; celles en un mot qui ne sont pas complices bénévoles et intelligentes de leur propre séduction. Eh bien, il y a nombre de cas dans lesquels cette limite légale dépasse le but ou ne l'atteint pas. Il y a des filles de dix-sept ans qui sont impubères. Il y en a qui sont pubères dès l'âge de douze ans et même plutôt. Nous en avons vu en cour d'assises unc de quatorze ans, qui certes, avait fait tous les frais possibles de coquetterie et d'agaçantes provocations. Elle était développée au physique et au moral comme une fille de dix-huit ans l'est ordinairement. Le jury fit acte d'inintelligence en condamnant l'accusé pour l'avoir séduite. Elle avait tous les éléments nécessaires pour être considérée comme complice bénévole et intelligente.

Jamais un magistrat, jamais un juré ne doivent se renfermer absolument dans les limites tracées par la loi; ils doivent, cela est difficile, mais c'est un devoir, se faire appréciateurs des cas particuliers qui leur sont déférés et ne juger un individu que d'après les données de sa propre conscience.

L'âge de seize ans, fixé par nos lois, comme limite présumée de l'irréponsabilité des actes, est-il une assez large concession faite à la légèreté, à l'irréflexion, à l'inexpérience du jeune âge? Nous ne le croyons pas. Sans doute, à cette époque de la vie, on connaît le bien et le mal, le juste et l'injuste. Mais sait-on bien dominer ses passions, ses entraînements, mettre un frein à ses désirs, peser les éventualités de tous ses actes? Prend-on avant d'agir les précautions nécessaires, laisse-t-on se calmer la fougue des sens et les impétueux élans de l'esprit? A-t-on cette maturité, cette droiture de jugement, cette certi-

tude de regard qui ne souffrent pas d'erreurs involontaires!

La loi ne permet pas à l'homme de jouir de ses droits civils, de gérer ses affaires, d'exercer certaines professions avant vingt un ans, avant vingt-cinq ans, et ce qu'il y a de plus difficile à conduire, la volonté, la conscience, elle lui donnerait le dangereux privilége d'en être maître absolu bien auparavant!

Il vaut mieux, c'est une vérité devenue triviale, épargner des coupables que de frapper des innocents. Il convient d'après ce principe et pour agir sagement, de se demander, non pas si tous les éléments qui constituent la responsabilité morale, se trouvent ordinairement chez les accusés de seize ans, mais au contraire, de se demander si quelquefois ils peuvent bien ne pas s'y trouver.

Tous, tant que nous sommes, descendons dans notre conscience, interrogeons nos souvenirs, et demandons-nous si nous étions à seize ans bien en état de comprendre et de peser tous nos actes. Quel est celui d'entre nous qui n'ait pas, depuis cet âge si regrettable à cause de son ignorance, considérablement appris aux leçons de l'expérience, sous les coups du malheur; qui n'ait pas mûri son jugement au contact des événcments et modifié son cœur en face de ses illusions perdues? Ne regardons point froidement, cœurs désanchantés que nous sommes, esprits sceptiques et positifs, ces jeunes gens, qui ne savent pas la vie, ne les pesons point à notre balance; leurs cerveaux sont trop légers encore, ils ont besoin de nos leçons, de nos exemples plutôt que des vindictes de nos lois. N'amenons point brusquement le jeune âge, l'enfant qui n'est pas pubère, sur ces bancs où nous notons d'infamie une vie tout entière, où les hommes se flétrissent comme des plantes empoisontées. Ne souffrons pas qu'un enfant soit ainsi flétri; il y a scandale à frapper du glaive des lois un être qui n'a besoin que de la correction paternelle et des leçons du cathéchisme. L'enfant commet des fautes, nous nions qu'il commette des crimes.

Etendons la main de notre indulgence sur cet âge critique,

où toutes les passions sont effervescence dans le cœur, de sorte qu'il s'en élève des nuages qui voilent la raison et qui cachent à l'individu lui-même la moralité de ses actes. Adoucissons pour celui qui n'est qu'aux portes de la vie, la sévérité de nos lois. L'humanité, la morale, le bon sens nous ordonnent de corriger les enfants, de les instruire. Ne les punissons que dans les limites de leur culpabilité. Suivons dans nos distinctions légales celles qu'à fondées la nature. La plupart du temps, étendons plus ou moins la présomption d'irresponsabilité, en la diminuant successivement jusqu'à l'âge où la nature a déjà cessé depuis un peu de temps de développer l'organisation. Il y a entre le moral et le physique des rapports immédiats et frappants pour les hommes de science. Autant que nous le pouvons, lisons dans la sagesse de Dieu, inspirons-nous de ses œuvres pour donner aux nôtres le cachet de la vérité. Dans nos contrées, c'est de dix-huit à vingt deux ans que la limite de l'irresponsabilité devrait s'étendre. Les juges seraient les appréciateurs des cas particuliers.

VIEILLESSE. — La vieillesse peut-elle être considérée comme un motif d'excuse de la criminalité?

Ici la question devient extrêmement simple; oui si l'intelligence a subi les atteintes de l'âge, si le vieillard est retombé pour ainsi dire dans l'état de l'enfance, si la raison n'éclaire plus suffisamment sa volonté. Mais si ses facultés n'ont point baissé, et qu'il n'ait pas d'autre excuse que son âge, nous lui demanderons au contraire un compte plus sévère. Ses passions amorties n'existent plus, ses désirs, ses convoitises ont diminué avec ses facultés physiques, l'expérience lui a successivement apporté ses leçons, ses conseils; pourquoi donc aurait-il tant vécu, s'il n'avait rien gagné en sagesse, en vertu?

Le vieillard criminel est moralement plus coupable qu'un autre, et le respect qui d'ordinaire environne sa tête dépouillée, se change en profonde horreur. Une seule chance lui reste peut-être, le malheureux en a-t-il fait l'objet d'un honteux calcul. La pitié, qui ne veut pas qu'on frappe un être faible et chancelant, protégera sans doute sa tête contre la peine de mort: la loi se tait à cette égard, mais elle a stipulé, art. 70 du code pénal, que les peines des travaux forcés à perpétuité, de la déportation et des travaux forcés à temps ne seront pas prononcées contre un individu âgé de 70 ans faits au moment de son jugement.

Nous nous associons pleinement à ces dispositions humaines de la loi; pitié pour la vieillesse faible et caduque, dans l'application de la peinc; mais dans l'appréciation du fait, horreur profonde pour celui qui n'a pas su durant sa longue carrière, prendre de bonnes habitudes et se former à la vertu.

DES SEXES.

« La loi ne saurait avoir deux poids et deux mesures dans les questions d'imputabilité, en raison du sexe des accusés. » (Rossi, cours de droit pénal. 2 vol. p. 459.)

Pourquoi la loi n'aurait-elle pas deux poids et deux mesures dans ce cas, s'il y a des raisons suffisantes pour qu'elle les ait? Certes, nous ne prétendons point que la femme n'ait pas les notions du juste et de l'injuste, du bien et du mal. Ce que nous prétendons, c'est que ces notions ne sont jamais aussi précises chez elle que chez l'homme. Il faut ignorer profondément le cœur humain, avoir fait du monde une étude bien superficielle, pour n'être pas convaincu de cette vérité.

La femme connaît rarement le vrai par le raisonnement, par l'esprit; elle y adhère par le cœur, elle a peu de convictions, mais des affections et des tendances. Ce qu'elle croit, est toujours un corollaire de ce qu'elle aime, et son esprit répugne à se rendre à des vérités qui soient opposées à cette force attractive du cœur qui la domine.

Pour elle, qui sent, qui réalise, bien plus qu'elle ne raisonne, les faits ont plus de puissance que les principes. Ce n'est point dans son propre fond qu'elle puise les éléments de ses croyances, c'est dans celles des personnes qu'elle aime. Instinctivement imitatrice, elle se fait des habitudes plutôt que des convictions. Elle est ce que la font les milieux où elle vit.

Qui de nous n'a expérimenté ces vérités? Dans la plupart des cas, est-il possible de vaincre une femme par le raisonnement? La logique est impuissante auprès d'elle, son esprit est fermé et se refuse à l'évidence. Mais si l'on dépouille la vérité de sa forme brute et inflexible, si l'on ne cherche point à la prouver, si l'on en fait un article de foi et qu'on le présente à son cœur, il est ouvert pour tout croire.

Le sens moral est donc voilé chez la femme. Quand elle commet un crime, elle a un but fixe qu'elle désire, qu'elle affectionne, qui la préoccupe exclusivement, et bien souvent elle agit sans prévoir toutes les conséquences de ses actes; il lui suffit qu'ils soient des moyens pour arriver.

C'est peut-être là ce qui fait que les crimes consommés par elle offrent dans leurs détails, dans leurs conceptions, tant de noirceur apparente et de profonde perversité. Elle a plutôt calculé les moyens que les conséquences; ces dernières sont restées cachées pour elle, ou du moins fort obscures. Elle ne s'est pas arrêtée à les considérer comme eût fait un homme. Elle eût reculé, peut-être, s'il y eût eu une liaison directe entre le moyen employé et le mal qu'il devait produire. Aussi, les moyens dont elle se sert sont-ils détournés et indirects: elle empoisonne plus souvent qu'elle ne tue. Il lui paraît moins coupable de déposer du poison dans des aliments que de plonger un glaive dans le cœur. Cette raison contribue autant que sa faiblesse naturelle et que ses répugnances instinctives, à l'empêcher de commettre le crime à force ouverte.

Loin de nous l'idée de vouloir protéger absolument les femmes contre la vindicte des lois; nous voulons seulement les placer sous une présomption favorable et qui leur est due. Elles ne comprennent point aussi bien que nous la portée de leurs actes; leur éducation n'est point aussi étendue que la nôtre; il est une foule de choses qu'elles ignorent.

Il est clair qu'on ne peut pas établir à cet égard de dispositions absolues. Ce sera surtout dans l'appréciation de la moralité des coupables, chose tout à fait personnelle, individuelle, que les juges trouveront les éléments de leurs décisions; sans doute, il y a des femmes capables de toute la perversité du crime, mais il y en a beaucoup qui le commettent sans le comprendre aussi bien. Et c'est à cause de cela que nous voulons que leur sexe soit un motif d'atténuation.

Que les jurés n'oublient jamais cette indulgence quand ils ont à prononcer sur ces êtres si faibles de raison et si sujets aux entraînements irréfléchis; sur ces êtres qu'un profond penseur appelait des enfants bien extraordinaires.

Le cœur de la femme est un trésor de mystères, c'est une énigme que nul encore n'a devinée, pas même elle; ne jugeons point au poids de la raison sévère des êtres qui n'agissent que par le cœur, et que nous connaissons si peu.

Quant aux peines, nous demandons que la loi les adoucisse à l'égard des femmes, parce qu'elles sont faibles; notre code a compris en partie cette nécessité, il a effacé de la loi certaines peines odieuses à l'égard des femmes. Anciennement la main du bourreau imprimait à leur épaule la flétrissure indélébile. La jeune fille de 48 ans, pauvre enfant que son âge, son ignorance et sa faiblesse devaient protéger, emportait pour toute la vie l'outrage qui la déshéritait d'affection, qui lui défendait d'ouvrir son cœur à la plus douce espérance des femmes, au prix de son repentir. Dans ce sacrilège attentat contre

l'avenir de toute unc vie, dans cette souillure de cet honneur du corps, que la femme met à côté de celui de son cœur, la loi a eu raison de voir un vestige de brutalité barbare qu'il fallait effacer aux jours de la civilisation et de la liberté. Mais il reste encore à faire: nous répugnons à voir l'échafaud se dresser sur nos places publiques pour exécuter des femmes; leur faiblesse est un rempart que nous ne devrions pas franchir. Dans toute société, les enfants et les femmes doivent toujours être sous la tutelle de la force et sous la protection de la loi; nous pouvons les punir et les corriger, mais la peine de mort doit être effacée pour eux.

PASSIONS.

Dans les temps anciens, un législateur promulgua des lois qui, au point de vue du droit strict, étaient fort sages, c'était Dracon: mais il avait négligé ce qui devait le préoccuper le plus, il ne connaissait point l'ame humaine et ses passions. Il fit des lois dont l'excessive rigueur n'était point en rapport avec la faiblesse humaine, on fut forcé de ne pas les exécuter.

S'il n'y avait pas de passions, il n'y aurait pas de crimes sur la terre: mais il ne faut pas oublier que tout en portant la volonté au mal, ces troubles qui s'élèvent dans l'esprit et dans le cœur, la voilent bien souvent de nuages épais qui obscurcissent ses visions, lui enlèvent une partie de sa liberté morale.

La volonté n'est point une chose absolue, qu'on puisse toujours envisager de la même manière; on ne peut pas, dans les appréciations qu'on fait de ses actes, opérer à son égard comme on opérerait sur des quantités, sur des nombres invariables. Il faut tenir compte des modifications innombrables qu'elle subit, des circonstances générales et individuelles de toutes sortes qui viennent lui donner telle ou telle direction. Les physiologistes savent combien le vent des passions souffle parfois avec violence, et quels orages il soulève dans l'organisme et dans l'intelligence.

Qui ne sait jusqu'à quel point la crainte, qui paralyse à la fois toutes les facultés, qui glace le sang dans le cœur et le courage dans l'ame, qui rend l'individu immobile et incapable d'agir, ou qui semble lui donner des ailes pour fuir et se soustraire à ce qu'il redoute; qui ne sait, disons-nous, combien la crainte est capable d'annihiler la volonté? Le soldat qui, pour la première fois, marche à l'ennemi, ou qui, sentinelle novice aux hasards de la guerre, abandonne ses rangs ou son poste, entrainé par une invincible puissance, est-il vraiment bien coupable? En dehors des brutales coutumes qu'on nomme des nécessités de l'état militaire, sera-t-il une justice qui puisse le condamner sans reconnaître d'atténuations graves à sa faute?

La colère n'allume-t-elle pas dans le sang comme un incendie que la volonté ne peut arrêter bien souvent? Cette surexcitation du cerveau, cette émotion intérieure qui pousse le sang à la périphérie, qui envoie aux organes une puissance inaccoutumée, qui soulève les nerfs, n'ont-elles point d'action sur la volonté? Croit-on que l'individu qui subit les entraînements impétueux de cette passion, puisse toujours lui résister? Ses sens ne sont-ils pas pervertis, ses nerfs exaltés, son esprit n'est il pas égaré jusqu'à un certain point dans ce désordre général? N'est-ce pas une force brutale, mécanique, qui le domine? Pense-t-on que la volonté tienne encore fermement dans sa main les puissances de l'organisme, et qu'elle puisse les diriger à son gré?

Malheureusement nous sommes souvent, il faut bien

l'avouer, les esclaves de nos penchants, des impulsions de nos corps, des désirs de nos cœurs et des émotions de notre esprit. Tout en déplorant cette triste condition, il faut en tenir compte; certes nous sommes trop souvent aux prises, tous tant que nous sommes, avec ces tyrannies intérieures, pour vouloir juger les autres comme des êtres parfaits. Tout législateur doit considérer les passions comme une atténuation de la culpabilité dans une multitude de cas, quelquefois comme une justification complète.

Cependant la limite qui sépare la sévérité de l'indulgence est difficile à poser. Il ne faut pas faire aux passions de trop larges concessions, il faut savoir distinguer les cas où la volonté a été entraînée, de ceux où elle a mollement résisté, de ceux où elle a lâchement obéi, de ceux où elle a sciemment et de plein consentement lâché la bride à la passion.

Il y a quelques années, un célèbre avocat du barreau français, M. Bellart, prononçait devant une cour d'assises les paroles suivantes: « Il est diverses espèces de fous ou d'insensés: ceux que la nature a condamnés à la perte éternelle de leur raison, et ceux qui ne la perdent qu'instantanément, par l'effet d'une grande douleur ou d'une grande surprise, ou de toute autre cause pareille. Il n'est de différence entre ces deux folics que celle de la durée; et celui dont le désespoir tourne la tête pour quelques jours ou pour quelques heures, est aussi fou pendant son agitation que celui qui délire pendant beaucoup d'années. »

Nous sommes de ceux qui veulent faire très grande part à la faiblesse humaine, et qui pensent qu'une erreur d'indulgence vaut mieux qu'une erreur de sévérité; cependant nous ne pouvons pas accepter sans restrictions une pareille doctrine, qui nous semble dangereuse dans ses conséquences, erronnée dans ses principes. Il est faux que le désordre que produit la passion ressemble entièrement à celui de la folie. Dans le premier cas, l'intelligence n'est que plus ou moins troublée, en-

traînée, obscurcie; dans le second, elle est faussée, pervertic, la volonté est nécessitée. La passion exagère la vérité, la folie la fait disparaître. La passion laisse à l'individu, sauf le cas de mouvement irréfléchi et instantané, la conscience de ce qu'il fait; la folie anéantit la conscience, ou du moins la fausse, en produisant dans l'ame des hallucinations et des illusions. Le trouble passionnel disparaît avec sa cause, la folie est un état qui persiste après elle. Enlevez de devant un homme en proie à la plus violente colère l'objet qui l'a irrité, il redeviendra calme, tandis que le fou, en l'absence de toute cause réelle, subira les entraînements de sa fureur; il plongera, sans motif, le poignard dans le sein de celui qu'il chérit le plus, ou bien il aura pour le faire des motifs faux que sa raison ne pourra pas, à la réflexion, trouver tels. Il commettra des actes d'automate, tandis que l'individu emporté par la passion n'aura presque jamais perdu complètement la connaissance des rapports réels des choses.

On a presque toujours le droit de reprocher aux hommes de n'avoir pas résisté à leurs passions, on ne peut reprocher la même chose aux aliénés. Ce que nous admettrons en faveur des passions, le voici : si elles ne ressemblent pas à la folie temporaire, elles s'en rapprochent souvent assez pour qu'on les prenne en grande considération. Le premier mouvement de certaines passions, comme l'emportement instantané de la colère, comme la stupéfaction de la peur, échappent à la volonté, mais tout ce qui n'est pas un mouvement irréfléchi n'est point dans ce cas. Quelque impétueuse que soit la passion, quand elle dure, elle est plus ou moins capable de réflexion, et quand on réfléchit, on est plus ou moins maître de soi. Les passions ne sauraient être assimilées à l'aliénation. mais dans certains cas, les juges doivent les considérer comme de puissants motifs d'atténuation. M. Orfila, ainsi que la plupart de ceux qui ont traité des passions au point de vue légal, semblent n'avoir pas fait assez large part à l'empire qu'elles peuvent exercer sur l'intelligence et sur la volonté.

Les législateurs, entrant dans ces vues, ont abaissé au rang de simple délit le meurtre commis par le mari sur son épouse et sur son complice pris en flagrant délit d'adultère dans la maison conjugale; ils réduisent la peine d'un degré pour le meurtre commis sans préméditation et dans l'emportement de la colère. Souvent les juges, allant plus loin que ces dispositions de la loi, et faisant aux faits l'application de la conscience, déclarent en faveur de certains coupables qu'ils ont agi sans intention, et les rendent simplement passibles de peines correctionnelles. On ne confondra point l'amant qui, dans un accès de jalousie, poignarde sa maîtresse, avec celui qui aura assassiné pour voler.

Quoi qu'on fasse et quelque grande que soit la perspicacité des magistrats, cette question reste une des plus difficiles, des plus obscures. L'influence des passions varie eu égard à tant de causes, qu'il est rare qu'on puisse faire une appréciation exacte.

Les tempéraments, l'état de santé, les climats, les habitudes, l'éducation, sont de puissants modificateurs dont il faut étudier l'action. Nous renvoyons, à cet égard, aux causes des passions et aux passions en particulier.

S'il est des passions qui diminuent l'imputabilité des actes, il en est qui viennent aggraver considérablement l'accusation. Tous les crimes commis par les passions réflechies, telles que l'avarice, l'orgueil, l'ambition, la vanité, la vengeance, etc., sont de nature à appeler toute la sévérité des lois. Si l'amour excuse certaines fautes, le libertinage les rend bien plus condamnables; c'est aux juges, aux jurés, à faire acte de conscience avant tout, à préférer toujours les inspirations du bon sens, les clartés de l'évidence à la lettre du code. Ce devoir doit être souvent rappelé aux magistrats, qui finissent fréquemment par se blaser, pour ainsi dire, à force de juger, qui ne voient plus d'un côté que la loi, et de l'autre que des faits

289

prévus en dehors de toute appréciation. Il en est peu qui échappent à cette funeste influence, qu'on a satiriquement appelée l'influence du fauteuil.

Nous ne pouvons nous dispenser de parler maintenant de certains phénomènes physiologiques qui ont beaucoup de rapport avec les passions, et qui sont de nature à atténuer, à couvrir la responsabilité des actes. Nous voulons parler de l'action de ces besoins naturels, tels que la faim, la soif, le sommeil, auxquels l'homme est invinciblement assujetti.

Nous ne savons pas jusqu'à quel point les intérêts matériels de la société doivent préoccuper les législateurs; ce que nous savons bien, c'est que quelques-unes des dispositions de nos lois sont d'une révoltante sévérité à l'égard de certains actes commis sous l'influence de ces besoins dont noûs parlons.

Nous n'insisterons pas pour prouver que la soif, la faim, le sommeil, sont des besoins impérieux et invincibles, et que quand on ne les satisfait pas, ils occasionnent des troubles extraordinaires dans les fonctions physiques et morales.

Le malheureux qui vole un pain avec effraction parce qu'il a faim, a-t-il droit à l'indulgence? Le bon sens public répond affirmativement. L'intérêt social et la loi le condamnent avec une incroyable sévérité.

La pauvre mère à bout de ressources, qui vole pour ses enfants après avoir vainement imploré la charité, n'est-elle donc point excusable?

Naguère encore, toute sentinelle surprise en état de sommeil à son poste, en temps de guerre, pouvait être mise à mort; l'officier de ronde avait le droit de lui passer son épéc au travers du corps. Avant d'excuser cet horrible assassinat, il faudrait prouver que l'homme est toujours capable de résister au sommeil; la physiologie démontre le contraire.

Du reste, personne n'ignore que quelquefois l'action d'une vive chaleur peut produire un sommeil invincible, que le froid jette dans un état d'engourdissement, de somnolence qui n'est point le sommeil naturel, et auquel il est impossible de se soustraire.

Dans le sein de la société, au milieu de nous, les passions qui sortent de leurs limites naturelles et qui produisent des crimes sont un des fléaux les plus funestes; cependant il est un lieu où elles sont plus redoutables encore qu'au milieu du monde, plus dangereuses que quand elles préparent le poison et aiguisent des poignards.

Quelquefois elles franchissent le seuil de la justice et viennent à la face de Dieu, qu'elles prennent à témoin, calomnier l'innocence et faire peser sur elle les châtiments et la honte qui ne sont dûs qu'au crime. Tant de perversité ne devrait pas être possible; la langue menteuse devrait s'attacher au palais quand elle jette à la justice des paroles d'iniquité, quand elle imprime au front du juste qu'on accuse l'inévitable infamie. Malheureusement les annales judiciaires offrent de fréquents exemples de faux témoignages; la haine, l'avarice, la vengeance, la peur, viennent tromper la justice et lui dicter de déplorables sentences.

Les magistrats doivent se tenir en garde contre de telles abominations, et quelles que soient la sainteté du serment, et les garanties qu'il donne, s'abstenir quand le plus léger doute apparaît, quand il est possible de supposer que la passion ait dicté aux témoins, même à leur insu, les dépositions qu'ils ont faites.

Bien peu comprennent la gravité du serment, et beaucoup se laissent entraîner par leurs ressentiments ou leurs convoitises.

Mais les passions sont bien plus redoutables encore quand elles viennent s'asseoir au fauteuil du juge; alors le magistrat met ses propres sentiments, ses préjugés et ses haines à la place de l'équité; il descend des sublimes hauteurs où l'a placé la loi, il abdique son divin caractère pour redevenir un homme comme les autres. Au lieu de tenir la balance d'une main ferme et impartiale, il l'incline du côté où il met ses passions.

Au milieu des querelles des partis et des collisions sociales, le juge, protégé par son inamovibilité, devrait être inaccessible à toute autre impulsion qu'à celle de la justice qu'il représente. Nul ne devrait voir en lui l'homme d'une opinion, d'une religion, d'un gouvernement, mais l'homme chargé de juger, à l'aide de la vérité immuable, éternelle, les actes de chacun.

Qu'il y a loin souvent de ce portrait à la réalité! Le peuple ne croit plus à la justice, du moins il croit à ses haines, à sa partialité, à ses rancunes politiques.

N'avons-nous pas vu; depuis cinquante années, nos tribunaux se prêter à toutes les passions des gouvernements, à toutes les vengeances des partis? Les juges ne sont-ils pas dévoués à tous les pouvoirs, et, qu'ils s'en rendent compte ou non, prêts à leur donner l'appui qu'ils leur demandent? Il y a eu des juges pour toutes les horreurs révolutionnaires, pour exécuter les volontés despotiques de l'empire; il y en a eu pour les réactions sanguinaires de la Restauration, il y en a pour les besoins du gouvernement de juillet. On a inventé des juridictions parce que l'on trouvait le jury, cette conscience nationale, trop indépendante; on a fait de monstrueux procès et rendu d'iniques décisions.

Malheureusement les juges sont des hommes, il faudrait que ce fussent presque des dieux. Il en est peu qui aient le caractère assez ferme, l'ame assez énergique, pour résister aux influences qui les tourmentent sans cesse, qui puissent se placer par la volonté au-dessus des choses de ce monde, et les voir toutes d'en haut sans y prendre part.

Le juge, en entrant en fonctions, doit cesser d'être un citoyen comme les autres; il ne doit plus avoir de sympathies, d'affections, que pour la vérité et ne jamais descendre dans les questions de personnes. Il doit être en dehors de toute atteinte du côté des bienfaits ou de la rancune du pouvoir, s'il en est autrement, il ne tardera pas à se faire le flatteur des puissances, et bientôt leur esclave; il se créera des passions, des affections, des relations qui finiront par le séduire et le corrompre.

Les juges devraient être des hommes éclairés, profondément versés dans les sciences philosophiques et naturelles : on ne devrait nommer que des individus éprouvés sérieusement du côté de la science et de la moralité.

Que fait-on? On donne ces hautes fonctions à la cabale, à la camaraderie : les donne-t-on à l'homme qui n'a que son mérite, sans famille puissante ou sans protecteurs, à celui qui ne peut pas les payer en votes électoraux ou en influence? S'il est dans une famille haut placée un avocat sans talent, sans avenir, un de ces élégants qui ne fréquentent que les salons et les fêtes, et n'apparaissent au temple de la justice qu'en amateurs, on en fait un magistrat, vu son incapacité.

Tout le monde sait ces faits, pourquoi n'aurait-on pas le courage de les dire? Qu'on s'étonne donc après cela de voir la plupart de nos tribunaux si mal composés, si ignorants, qu'on s'étonne de voir les passions, les cabales, les partis, régner parfois dans le sanctuaire des lois; l'homme à la place du juge?

Quant à nous, dans l'intérêt de la justice, nous demandons qu'en enlève aux juges la connaissance de tous les crimes et de tous les délits pour les attribuer au jury. Nous avons plus confiance dans la conscience du pays que dans celle de quelques juges tant impartiaux qu'on les suppose, et qu'ils affirment être. Quand même ils n'auraient point de fils ou de neveux à placer, de parents ou d'amis à protéger, à pousser aux honneurs, aux emplois, de croix à recevoir, nous les

croirions susceptibles de céder à des entraînements de tous genres. Quoi qu'on fasse, on a des tendances personnelles quitournent la volonté, la manière de voir, de tel ou tel côté.

La preuve des vérités que nous avançons, c'est qu'on cherche, autant qu'on le peut, à rétrécir les attributions du jury et à créer des tribunaux exceptionnels, à fausser les juridictions et la jurisprudence. Le pouvoir aime mieux ses tribunaux que le pays, mais la foi populaire et les accusés aiment mieux le pays.

Les tribunaux exceptionnels sont une violence du pouvoir à l'égard de la société, et les juges qui les composent, sont en tout état de cause à l'index de la conscience publique. Ils sont à l'état de suspicion légitime, justement parce qu'on les a choisis de préférence aux jurés.

Nous voudrions que les procès politiques, s'il doit y avoir des procès politiques, ne fussent jamais jugés dans le moment de l'effervescence et de l'agitation. On doit surseoir à cet égard et attendre que le calme soit revenu pour juger sans passion.

Nous voudrions que tous les procès politiques, que tous les procès de presse, fussent jugés dans des localités étrangères à celles où ils auraient pris naissance. Nous avons trop peur que l'ennemi politique d'un accusé vienne siéger au banc des juges; nous avons trop peur qu'on fasse acte de vengeance au lieu de faire acte de justice. L'intérêt des accusés et celui de la délicatesse et de l'honneur des juges militent en faveur de cette opinion. Il faut bien s'avouer qu'il y a de secrets entraînements, d'intimes sympathies qu'un homme, quel qu'il soit, subit sans s'en rendre compte, et qui jettent un poids d'iniquité dans la balance de la justice.

Pour que le sanctuaire de la loi soit respecté, il faut que la déesse y règne et non pas le prêtre. Il faut que les hommes de tous les partis, de toutes les opinions, de toutes les religions,

viennent avec confiance y apporter leur honneur, et que nul ne puisse croire qu'il soit possible d'entendre en ce saint lieu, une autre voix que celle de la vérité, d'y avoir d'autre appui que son innocence, d'y rencontrer d'autre danger que celui de son crime.

ALIÉNATION MENTALE.

Il nous reste à traiter maintenant des affections de l'intelligence, comprises sous la dénomination générique d'aliénation mentale.

Après avoir considéré les causes qui peuvent excuser les actes, il est nécessaire d'étudier celles qui peuvent aller jusqu'à les justifier complètement; en enlevant à l'individu sa liberté morale, en pervertissant à ce point sa raison, qu'elle n'aperçoive plus les rapports naturels des choses, ne comprenne point la portée de ses actes, ni ne prévoie leurs conséquences.

L'article 64 du code pénal ainsi conçu: « Il n'y a ni crime ni délit, lorsque le prévenu était en état de démence au temps de l'action, ou lorsqu'il a été contraint par une force à laquelle il n'a pu résister, » est l'expression d'une vérité si évidente, que quand bien même elle n'eût pas été formulée dans la loi, la conscience publique l'eût proclamée et en eût fait une règle suprême de jurisprudence. Le principe est incontestable et ne saurait faire difficulté; mais si tout le monde est d'accord sur ce point, il n'en est plus de même quand il faut en faire l'application, et prononcer si un individu a ou non agi avec sa raison, s'il est ou non dans l'état de démence prévu par la loi.

QUESTIONS MÉDICO-LÉGALES.

L'aliénation mentale présente des symptômes si variés, détermine des effets tellement différents, qu'il est impossible d'en donner une définition claire et précise, qui embrasse tous les cas. Parmi les aliénés, l'un n'a jamais eu l'usage de sa raison, il est privé de sentiments et d'idées, à peine si l'instinct préside chez lui aux besoins physiques. Il manque absolument de connaissances. L'autre, au contraire, a une intelligence ardente qui enfante avec abondance les idées, qui travaille sans cesse; mais il n'a point le jugement qui compare, qui apprécie, ses idées sont fausses. Un troisième a le jugement sain, excepté en un seul point. L'un est tranquille et paisible, l'autre est toujours furieux; l'un est d'une gaîté constante, l'autre est sans cesse plongé dans la plus profonde mélancolie. On voit d'après cela que l'aliénation mentale comprend un grand nombre d'états forts différents, et qu'il faut définir chacun en particulier.

Les anciens avaient parfaitement observé cette variété de formes, ils avaient même étrangement multiplié les divisions. On le voit par l'abondance des termes dont ils se servaient pour désigner les différents degrés de folie qu'ils admettaient.

Cullen, Sauvages, avaient même tellement subdivisé, qu'il était difficile de les comprendre et de les suivre.

Pinel a puissamment contribué à dégager la science de ce luxe embarrassant des classifications. On lui doit beaucoup à cet égard.

Fodéré a choisi l'expression de délire comme générique. Il le divise en chronique et aigu. Il suit, du reste, la division commune en quatre chefs principaux, qu'il subdivise ensuite : 4° Mélancolie; 2° manie; 5° démence; 4° idiotisme. (Traité du délire.)

Esquirol a employé tour à tour les dénominations de folie, maladies mentales, aliénation. Il admet cinq genres. 4º Lypémanie, délire partiel, effet d'une passion triste; 2º monomanie, délire partiel, effet d'une passion gaie; 5º manie, délire général avec excitation; 4º démence, ou affaiblissement

des organes, de la pensée; 5° idiotie ou imbécillité, résultant d'un vice congénial des organes de la pensée. (Des maladies mentales, 1858.)

Beaucoup d'autres auteurs, Roesch en particulier, ont donné des divisions de l'aliénation. Nous suivrons en partie celle de M. Ferrus, à qui la médecine des aliénés doit tant de progrès et d'améliorations. Adoptant le mot d'aliénation, comme le plus général, il lui fait embrasser deux grandes classes principales. La première renferme toutes les variétés d'affaiblissement, d'oblitération de l'intelligence, du sens moral et des instincts compris sous ces trois chefs: idiotisme, démence, stupidité. La seconde, sous le titre de délire maniaque, renferme tous les dérangements de l'esprit, généraux ou partiels, gais ou tristes, qui peuvent avoir lieu sans que les fonctions animales ou nutritives soient nécessairement à l'état morbide. Nous allons successivement passer en revue les différentes variétés d'aliénation comprises sous cette division, et voir quels sont les principes et les règles qui doivent diriger la justice.

dans lequel un individu est privé des facultés intellectuelles, nécessaires à sa conservation, indispensables à la moralité de ses actes; on désigne aussi par le même terme l'état de celui chez lequel ces résultats sont l'effet d'un arrêt survenu pendant le développement des facultés. Dans cette dégradation de l'être humain, non seulement on ne trouve plus l'intelligence, mais pas même les instincts conservateurs qui sont départis aux êtres placés aux degrés inférieurs de l'animalité.

Pinel dit que les idiots forment une espèce très nombreuse dans les hospices, qu'ils comptent pour un quart à peu près dans le nombre total des aliénés. M. Esquirol pense qu'il faut voir, dans cette évaluation exagérée, une erreur de rédaction; mais cela tient tout simplement à ce que Pinel considérait comme idiots un grand nombre d'individus qui avaient autrefois joui de toutes leurs facultés, et que nous regardons comme

atteints de démence. Il n'avait point séparé, comme il convenait, cette dernière branche de l'aliénation, de l'idiotisme.

Il est des contrées, comme le Valais, par exemple, où l'idiotisme, connu sous le nom de crétinisme, est très fréquent.

L'idiotisme est congénial ou postérieur à la naissance. Dans le premier cas, il est bien plus prononcé que dans le second. Chez les idiots de naissance, les facultés ne se sont aucunement développées. Chez ceux qui le sont devenus après leur naissance, il y ayait déjà au moment où l'évolution intellectuelle a cessé de se faire, des facultés et des instincts arrivés à une certaine perfection. De là vient qu'on remarque divers degrés dans l'idiotisme, et qu'il est nécessaire de les différencier ici.

Nous distinguerons trois variétés ou formes : La première forme est : 4° *L'idiotisme absolu*, caractérisé par l'absence complète de manifestations intellectuelles ou même instinctives.

L'individu, dans ce cas, est réduit à la plus déplorable condition. C'est une masse douée de mouvement, et voilà tout; souvent elle manque même de ces tendances mécaniques qui président à la vie des végétaux. Chez les idiots de cette classe, la physionomie stupide ne sort jamais de son immobilité. La sensibilité est à peu près nulle. Les déjections ne sont point soumises à la volonté. L'inertie est un des caractères les plus constants. Le mutisme, la cécité, le rachitisme, l'atrophie des membres, l'extrême grosseur ou l'exiguité de la tête, se rencontrent souvent chez ces idiots, qui ne sont quelquefois pas même capables de manger.

Jamais personne n'a songé à chercher un degré de moralité quelconque dans ces informes ébauches de l'espèce humaine, que jamais le plus faible rayon d'intelligence n'a traversées.

La seconde variété comprend les idiots qui n'ont que des instincts. Si le mot brutisme eût existé dans la langue, nous l'eussions employé pour caractériser l'état de ces individus, qui sont réduits aux seules manifestations instinctives qui caractérisent les animaux des degrés supérieurs.

Pinel (Traité de l'aliénation mentale, p. 482), rapporte l'observation d'une idiote qui peut donner une idée de ce que sont les êtres inférieurs de cette variété: Elle se nourrissait exclusivement de substances végétales, ressemblait à une brebis par la forme de sa tête, par ses goûts, ses habitudes. Comme cet animal, elle dormait le corps roulé et étendu à terre, elle présentait le sommet de la tête pour frapper et pour caresser. Elle était très colère, et ses emportements dégénéraient en convulsions. Elle ne put jamais prononcer que ces mots: Bé! ma tante! qui ressemblent singulièrement au cri d'une brebis.

Dans la première enfancé, on remarque souvent un certain nombre des caractères suivants chez ces idiots. La tête est très grosse ou très petite, la figure et les yeux hébètés, les lèvres grosses et renversées, les joues tombantes, la chair flasque, les membres atrophiés. Quelquefois les mains sont énormes, les articulations sont peu prononcées. La salive coule sans cesse de la bouche. L'enfant tette mal, ne saisit pas les objets qu'on lui présente; il est souvent louche, sourd, muet; les odeurs les plus nauséabondes, les plus pénétrantes, l'affectent à peine. Parfois il pousse de temps en temps des cris stupides.

Plus tard, ces caractères se montrent plus marqués. L'insensibilité est souvent extrême. On voit les idiots rester exposés aux intempéries atmosphériques, sans paraître s'en apercevoir. Bien souvent les idiotes accouchent sans manifester de douleur. « Selon M. Esquirol, une idiote s'étant percé la joue avec le bout du doigt, introduisit celui-ci dans la déchirure, et la prolongea jusqu'à la commissure des lèvres. Une idiote, citée par les auteurs allemands, se laissa trancher ou plutôt scier la tête, sans résistance, par une mélancolique qui, dé-

sirant mourir, et considérant le suicide comme un acte coupable, avait résolu d'attirer sur sa tête le glaive de la loi. » (Fabre, art. Aliénation mentale.)

Les idiots de cette variété ont des instincts, mais fort peu prononcés. Beaucoup ne savent ni se vêtir ni choisir leurs aliments. Les uns mangent de l'herbe, des matières fécales, boivent leur urine, de l'eau corrompue. Presque tous ces malheureux ont les organes génitaux très développés, et sont enclins aux actes charnels. L'onanisme est fréquent chez eux. Ils commettent audacieusement les actions les plus honteuses.

Chez quelques-uns, on dirait qu'un rayon d'intelligence commence à se montrer. Ils sont affectueux, mais sans idée morale, sans aucune conscience du beau, du bon, du juste. On en voit qui répètent machinalement certains mots, de longues phrases, des chansons; mais ils sont incapables d'attacher l'idée au son.

Il est impossible de soulever une question d'imputabilité à l'égard de ces êtres imparfaits, qui, placés dans l'intervalle qui sépare les animaux des hommes, semblent appartenir aux premiers plutôt qu'aux seconds.

On ne peut, à l'égard de cette espèce d'idiots, que prendre des précautions de police dans l'intérêt de la moralité ou de la sùreté publiques.

La troisième variété d'idiotisme se nomme imbécillité.

Cet état est caractérisé par des instincts développés, quelquefois exagérés, par la faiblesse des facultés intellectuelles, qui comportent quelques idées simples, de la mémoire, et l'appréciation de quelques actes. Les imbéciles sont en général dépourvus du sens moral, et ne s'élèvent pas jusqu'aux notions complexes, qui demandent l'attention, la comparaison, le jugement. La plupart des imbéciles ont les penchants animaux très développés, ainsi que les mauvaises passions. Ils sont gourmands, ivrognes, paresseux, cupides, inconstants,

jaloux, poltrons, colères et rancuneux, ils se portent parsois à des actes horribles de cruauté.

Ayant les organes génitaux très prononcés, ils sont fort lubriques. Ils s'adonnent presque tous à l'onanisme, et se portent quelquefois à des actes de violence à l'égard des personnes, pour satisfaire leurs passions.

On trouve parmi ces êtres dégradés des pédérastes, des nymphomanes, des hystériques. Souvent on voit des femmes imbéciles provoquer les hommes par des paroles ou des gestes licencieux.

Il est de ces malheureux qui sont enclins à la destruction, qui tuent sans motifs, qui commettent des incendies.

Quelques-uns s'élèvent un peu plus haut dans l'échelle intellectuelle. « Ils offrent à un degré faible et proportionnel les instincts, les sentiments et les facultés intellectuelles, et se montrent sobres, timides et affectueux, reconnaissants et laborieux. Un jeune imbécile, placé à Bicêtre en 1856, et qui exerçait auparavant la profession de chiffonnier, réclamait en suppliant sa sortie de l'établissement, afin, disait-il, d'aller gagner la nourriture de sa mère et payer son loyer. » (Fabre, art. Aliénation.)

« On trouve dans la société, des êtres qui se rapprochent des imbéciles par un développement médiocre de l'entendement, des demi-imbéciles dont les connaissances sont très bornées, et qui n'ont que des notions fort imparfaites des grandes vérités sur lesquelles repose l'ordre social. Dans les classes inférieures, ces individus peuvent se livrer à beaucoup d'occupations qui n'exigent pas de grandes combinaisons d'idées; quelques-uns apprennent même des arts mécaniques faciles. S'ils ne passent point tout-à-fait pour des imbéciles parmi leurs égaux, ils sont regardés comme des êtres singuliers, comme ayant l'esprit faible; on les tourmente de mille façons, et on se moque d'eux. Beaucoup de ces demi-imbéciles n'étant retenus par aucun motif puissant, s'adonnent au vin, deviennent paresseux, ivrognes, débauchés; enfin il en est plus qu'on ne pense

qui finissent par tomber entre les mains de la justice. Ils commettent des vols avec adresse, et on les suppose très intelligents; ils recommencent dès qu'ils sont sortis de prison, et on leur croit une perversité opiniâtre; ils sont violents, emportés, et pour le plus léger motif ils commettent des meurtres et des incendies; ceux qui ont un penchant prononcé pour l'union sexuelle se rendent facilement coupables d'outrages à la pudeur. J'ai eu l'occasion de voir plusieurs individus de cette espèce dans les prisons, qui avaient été jugés raisonnables, et dont la demi-imbécillité m'a paru manifeste.

» Dans les classes aisées, ces demi-imbéciles ayant reçu de l'éducation, ayant eu continuellement sous les yeux de bons exemples, étant continuellement l'objet d'une grande surveillance, peuvent mieux éviter de tomber dans de pareils excès; seulement ils deviennent souvent la dupe des fripons qui les entourent, si on leur laisse la libre disposition de leur for-'tune.

» Nous ferons remarquer qu'il est impossible de tracer la limite qui sépare les imbéciles des hommes doués de facultés suffisantes pour comprendre toute l'étendue des devoirs sociaux. C'est par des degrés insensibles et infinis que l'on s'élève de l'idiotie la plus complète jusqu'au plus parfait développement de l'intelligence. » (Orfila, Médecine légale.)

On voit, d'après ce que nous venons de dire, qu'il est deux degrés d'imbécillité. Les imbéciles du premier degré échappent à toute poursuite. Quant à ceux du second, ils doivent aussi être à l'abri de toute imputation, s'il est prouvé que la débilité de leurs facultés est telle, qu'elle exclut la volonté. Peu importe pour que l'individu soit justifié, que l'absence de la pensée soit absolue ou incomplète; il suffit qu'il n'ait pas joui au moment de l'action du sens moral, qui fait la bonté ou la malice des actes.

Cependant la difficulté reste immense ici. Car les degrés infinis qui existent chez les imbéciles s'opposent à ce qu'on formule une règle générale. C'est dans l'appréciation de chaque cas particulier que les juges puiseront les éléments de leurs déeisions.

Quand à nous, nous partageons entièrement la manière de voir d'Orfila; nous croyons que tous les jours nos tribunaux condamnent à des peines afflictives des individus qui ne doivent être soumis qu'à des précautions de police et à des corrections de nature à réformer leurs instincts.

Il y a des imbéciles qui ont besoin d'être châtiés, et chez lesquels la peur d'un danger corporel arrêtera les entraînements de l'instinct.

Les magistrats négligent trop souvent de s'entourer des lumières des hommes spéciaux, et ils prononcent avec une incroyable légèreté, après un examen superficiel d'audience, là où il faudrait une étude suivie des facultés intellectuelles et morales d'un prévenu.

DÉMENCE. — La démence est l'affaiblissement plus ou moins prononcé auquel arrivent l'intelligence, le sens moral et les instincts, après leur évolution complète.

L'idiotisme est congénial ou se montre avant la puberté; il est aussi bien la conséquence d'un vice primitif qu'une affection maladive du cerveau. Il est constitué par un arrêt subit du développement intellectuel, il est continu, incurable. La démence est toujours postérieure à la puberté; c'est la perte de facultés qui avaient accompli leur évolution normale. Elle est constamment l'effet d'une lésion pathologique du cerveau; elle est sujette à des rémissions, à des intermittences, et susceptible de guérison.

La démence se déclare parfois tout-à-coup, mais le plus souvent elle est précédée de désordres plus ou moins graves dans les facultés intellectuelles ou morales, par la manie, par des changements survenus dans le caractère, dans les habitudes et les goûts.

Elle aura cu pour prodromes des congestions cérébrales, des attaques d'apoplexie, d'épilepsie. On aura constaté chez

QUESTIONS MÉDICO-LÉGALES.

le dément l'usage immodéré des boissons alcooliques, des plaisirs vénériens, de la masturbation.

Les symptômes qui se manifestent d'abord, sont l'affaiblissement de la mémoire, l'incohérence des idées, les illusions des sens, une extrême faiblesse intellectuelle, qui à l'insu du malade, fait qu'il ne peut plus gérer ses affaires, vaquer à ses occupations habituelles; ils se livre à des actions puériles, extravagantes et sans but. La sensibilité morale s'exalte; ces malades pleurent très facilement; ils n'ont plus de volonté, point de persistance dans ce qu'ils font; leurs désirs, leurs idées, ont un décousu extraordinaire. « Ils semblent, dit Pinel, entraînés par un roulement d'affections morales, qui disparaissent et tombent dans le néant aussitôt qu'elles sont produites. »

A un degré plus avancé, la mémoire est abolie; les déments oublient leur nom, leur âge, tout ce qui est relatif à leur famille, à leur demeure, à leur profession. Les faits récents, surtout, leur échappent; ils déraisonnent tranquillement, ou bien se livrent à la plus vive agitation, prononcent des mots sans suite; quelquefois ils conservent de l'aptitude pour certaines choses. Quelques-uns sont capables de jouer certains jeux, de chanter des airs qu'ils ont appris, de calculer, de raconter, de répondre juste à certaines questions.

Au degré le plus complet de démence, il n'y a plus, comme dans l'idiotisme, que des sensations imparfaites et peu nombreuses; les sens ne sont plus capables de recevoir les impressions qui font apercevoir les objets; il y a défaillance absolue du jugement, abolition du sentiment intérieur de l'existence.

Souvent les déments sont enclins, comme les idiots, à des vices et à des penchants immoraux ou dangereux. Ils n'ont plus aucune retenue, sont très portés aux actes vénériens, parfois à la cruauté; souvent ils sont victimes d'hallucinations étranges, et de manies délirantes.

Nous avons connu un dément qui nous affirmait être Robespierre, et qui portait souvent la main à sa mâchoire inférieure, où, disait-il, il souffrait toujours du coup de pistolet qu'il s'était tiré. M. Lelut dit qu'un dément assurait manger à chacun de ses repas, un éléphant entier. M. Ferrus a vu à la Salpètrière, une femme démente, qui croyait être Marie-Louise. Un jour on eut l'air de croire ce qu'elle disait, et tout-à-coup on lui demanda: qu'étiez-vous auparavant. « Je vendais des poissons, répondit-elle. » (Ce fait est consigné dans la Gazette Médicale, année 1856.)

Il est évident que dès que la démence est constatée, la moralité des actes disparaît, et qu'ici le législateur ne doit plus, ainsi que pour les idiots, que prendre les mesures réclamées par l'hygiène publique, la sûreté sociale et la morale.

STUPIDITÉ. — Nous ne dirons qu'un mot de cette affection caractérisée par un état de démence primitive, avec perte plus ou moins entière des facultés intellectuelles et morales, ainsi que celle des instincts et des mouvements. Les stupides, incapables d'agir, le sont également d'être accusés. Ce qui sépare cet état de la démence progressive, c'est qu'il est généralement curable, tandis qu'elle, ne l'est ordinairement pas.

Jusqu'à présent, nous avons parlé de certaines formes d'aliénation, de celles dont le diagnostic est facile, qui ne présentent qu'un médiocre intérêt sous le rapport légale. Nous n'avons fait qu'un examen superficiel. L'importance des formes d'aliénation qui nous restent à étudier, la difficulté de leur diagnostic, l'intérêt immense qu'elles ont en médecine légale, demanderont une attention plus grande, un examen plus approfondi.

Tout en traitant notre sujet au point de vue de la médecine légale, nous voulons que nos lecteurs puissent se faire une idée précise et complète de ces désordres de l'intelligence, qui ne sont autre chose que le côté pathologique des passions et des sentiments dont nous avons fait le sujet de notre livre.

Délire maniaque. — Cette seconde classe de l'aliénation renferme tous les désordres que dans le monde on nomme folie.

M. Fabre définit le délire maniaque : « Une affection cérébrale le plus souvent apyrétique, caractérisée par la perversion involontaire de la totalité ou d'une partie des facultés mentales, avec ou sans complication de troubles de la sensibilité générale ou spéciale. »

M. Lelut a défini l'aliénation : « Un trouble des passions et de la volonté, sans conscience et sans cause extérieure actuelle, accompagné d'un vice dans l'association des sentiments et des idées, et de transformation des manifestations intellectuelles en sensations. »

Cette définition nous paraît convenir plutôt au délire maniaque qu'à l'aliénation, parce qu'elle ne comprend pas tous les désordres dont nous avons traité jusqu'ici.

La plupart des auteurs ont divisé le délire maniaque ou la folie, en deux grandes classes, la manie et la monomanie. Nous suivrons cette division. Certes, nous savons que les troubles intellectuels portent dans un grand nombre de cas, sur une ou plusieurs facultés principalement, sur un certain ordre d'idées et de sentiments, sur une passion isolée, tandis que d'autres fois l'intelligence tout entière est atteinte. Mais jamais cette division n'est brusque et parfaitement tranchée. Les facultés mentales ont entre elles un rapport si intime, une connexion si parfaite, que rarement les aberrations d'une faculté lui sont entièrement propres, et qu'elles envahissent toujours plus ou moins les facultés voisines.

Un profond observateur, M. Lelut, affirme n'avoir jamais pu, dans vingt années d'observations suivies, rencontrer un seul exemple de monomanie absolue et parfaitement limitée. Entre les divisions arbitraires faites par les auteurs, on trouve une multitude de variétés intermédiaires qui réclameraient au même titre que celles qu'ils ont adoptées, les honneurs d'une dénomination particulière et d'un rang distinct dans la série de ces divisions.

On ne peut, en aucune façon, isoler les facultés de l'esprit humain, elles forment un tout homogène, et ne se prêtent point à ces divisions profondes, que quelques systèmes, entre autres la phrénologie, et que certains pathologistes ont eu la prétention d'établir.

Nous n'ignorons pas que la manie et la monomanie ne soient deux choses fort distinctes; mais nous désirerions savoir si, pour fonder des divisions absolues, c'est assez de manifestations symptomatiques en dehors de toutes données physiologiques sur les fonctions cérébrales, et la plupart du temps sur les désordres pathologiques qui sont les causes du mal?

On peut tout au plus, dans l'état actuel de la science, décrire des formes secondaires et symptomatiques de la manie, de la folie, comme on voudra, et encore, faut-il ici montrer une certaine sobriété; car on courrait le risque de tomber dans la description particulière et individuelle, tant il y a de dissemblance dans les faits, et tant est vaste l'échelle des variétés qu'on pourrait établir ainsi. Nous ne nions point les différences, nous nions la possibilité de poser les limites d'une manière absolue et certaine.

CAUSES DU DÉLIRE MANIAQUE OU FOLIE. - CAUSES PRÉDISPOSANTES.

1º Age. — Plus l'homme avance dans la vie, plus il est exposé à perdre la raison. Les ébranlements successifs que subit l'intelligence, l'affaiblissement qui, à une certaine époque, commence à s'opérer en elle, les désordres organiques qu'apportent les années, l'abus des passions, tout concourt à produire ce triste résultat.

QUESTIONS MÉDICO-LÉGALES.

L'enfance, à l'abri de ces causes générales, et protégée par son insouciance et sa tranquillité d'ame, est rarement atteinte de folie proprement dite. M. Esquirol ne cite que 3 fous audessous de 45 ans. Ce chiffre nous paraît trop faible.

Sur 4,409 malades reçus, pendant un certain laps de temps, dans les hôpitaux de France et d'Angleterre, voici quel était le nombre des fous à chaque âge :

NOMBRE DES FOUS.					AGE.		
556			de	10	à	20	ans.
106			de	20	à	5 0	
1,416			de	50	à	40	
864			de	40	à	50	
464			de	50	à	60	
174			de	60	à	70	
55	au	dessus	de	70			

Cette statistique semblerait infirmer ce que nous avons dit relativement à la rareté de la folie dans l'enfance. Mais nous ne savons pas si elle ne comprend point certains cas d'idiotisme, ce qui nous semble nécessaire pour expliquer ce nombre de 556 aliénés de 10 à 20 ans sur 4,409.

En Angleterre, où les éléments de cette statistique ont en partie été puisés, le travail des manufactures et des mines est une cause extraordinaire de folie chez les enfants.

Les hommes deviennent fous à un âge moins avancé que les femmes.

M. Parchappe nous fournit le tableau suivant :

ADMISSIONS	HOMMES.	FEMMES.	TOTAL.
au dessous de 20 ans.	469	518	987
de 20 à 29	1,454	1,418	2,869
de 50 à 59	1,847	1,702	5,629
de 40 à 49	1,540	1,647	2,987
de 50 à 59	694	1,110	1,804
de 60 à 69	319	723	1,242
de 70 à 79	247	448	695
de 80 ans et au dess	s. 27	27	54

C'est l'âge de trente à quarante ans qui nous présente le plus

de fous : ce fait n'infirme pas ce que nous avons annoncé en commençant, que l'homme est plus exposé à perdre la raison, à mesure qu'il avance dans la vie.

Il faut mettre ces chiffres des statistiques en présence de la diminution progressive de la population, et l'on verra que plus on avance, plus le rapport des aliénés à la population devient considérable.

Les âges sont sujets à des genres de folies différents.

L'enfance est portée à la pyromanie.

Les jeunes gens deviennent la proie de la manie érotique.

L'âge mûr produit la manie ambitieuse.

L'approche de la vieillesse porte certains individus à cette manie ridicule, à cette coquetterie, à cet amour de soi qu'on a nommé monomanie *Narcisse*.

2º Sexe. — On a cru longtemps que les femmes devenaient plus fréquemment folles que les hommes. Pinel et beaucoup d'autres auteurs ont cherché à formuler le rapport qui existe, mais les statistiques varient suivant les climats, les pays, les provinces.

En Angleterre, dans l'espace de quarante-six ans, on a reçu à Bedlam, de Londres, 8,874 aliénés, sur lesquels 4,852 femmes et 4,042 hommes.

Aux États-Unis, au contraire, on a compté 4,510 hommes pour 2,481 femmes.

Les différences qui existent entre Pinel, Esquirol, et nombre d'autres auteurs, prouvent qu'on ne pourrait avoir de données vraies à cet égard qu'au moyen d'une statistique générale, et que des résultats particuliers ne peuvent décider la question.

Quant aux formes de la folie chez les différents sexes, on a remarqué que les femmes sont plus souvent astreintes de pyromanie, d'érotomanie; les hommes, de manies ambitieuses, suicides. 5º Hérédité. — Cette cause est tellement fréquente, que de tout temps les auteurs l'ont signalée. Sur 524 folles admises à la Salpétrière, 405 fois on a constaté cette cause. Elle agit plus fréquemment chez les riches que chez les pauvres.

Suivant Georget, cette différence en faveur des pauvres, a sa source dans la tendance qu'ont les familles nobles, surtout, à contracter des alliances entre elles, à des degrés de parenté fort rapprochés. Sur 264 fous des classes riches, 450 avaient en des parents fous.

Souvent la folie se manifeste chez les enfants au même âge et avec les mêmes caractèrés que chez les parents. Elle est plus transmissible, dit Esquirol, par la mère que par le père. Les enfants dont les mères ont été atteintes, pendant leur grossesse, de quelque violente commotion, sont prédisposés à la folie.

4º Tempérament. — Les sanguins èt les nerveux sont souvent, dit-on, atteints de délire maniaque général; les bilieux, de délire partiel, mais les données que l'on a à cet égard sont tres incertaines.

5º Éducation vicieuse. — Bien souvent la folie est la conséquence des fatigues intellectuelles auxquelles on a prématurément assujetti le jeune âge. Ici nous développerions longuement les effets moraux de cette cause, si nous ne devions les étudier plus loin isolément, sous les titres Mœurs, Civilisation, etc.

6º État-Civil. — Pourquoi les célibataires et les veufs deviennent-ils plus souvent fous que les personnes mariées? Ce fait est constaté, l'explication n'est pas encore trouvée.

Sur 1,668 folles, 980 sont célibataires, 291 sont veuves, 597 sont mariées.

Sur 752 fous, 492 sont célibataires, 59 sont veufs, 204 sont mariés.

Ces résultats de statistique particulière, donnés par M. Desportes, ne ressemblent pas complètement au résultat absolu indiqué par M. Parchappe. L'état civil présente d'après lui les proportions pour cent suivantes:

ALIÉNÉS.	DEUX SEXES.	HOMMES.	FEMMES.
Célibataires.	49	55	45
Veufs.	44	6	15
Non-mariés.	40	64	60
Mariés.	40	39	40

Les célibataires sont plus nombreux, parmi les aliénés, que les individus mariés. Ces derniers sont pour les deux sexes en nombre à peu près égal. Les femmes veuves deviennent plus fréquemment folles que les hommes veufs.

7º Professions. L'influence des professions sur la folie est très remarquable : toutes celles qui demandent un exercice continuel de l'intelligence, surtout celles qui l'appliquent sans cesse à la même chose, produisent fort souvent la folie.

Les artistes, les peintres, les musiciens, les comédiens, les hommes qui étudient beaucoup, les écrivains, sont souvent victimes de cette maladie.

Après ces professions libérales, celles qui sollicitent des passions, telles que l'ambition, l'orgueil, l'avarice, ont une action très grande.

Quand ces professions sont dépendantes des événements sociaux et des caprices de la fortune, leur action est bien plus prononcée. Plusieurs rois, reines et princes étaient aliénés à l'époque des grandes catastrophes qui, lors de la révolution française, bouleversèrent l'Europe. Les hommes d'état, les employés d'administrations, les négociants deviennent souvent fous.

On voit rarement devenir fous les hommes qui ont des professions qui demandent une grande dépense de forces musculaires.

Les hommes qui par état sont exposés aux ardeurs du soleil, томе и.

à l'action prolongée de la chaleur, les laboureurs, les fondeurs, les boulangers, sont très exposés à la folie.

Les individus qui passent tout à coup, d'une vie active, laborieuse, au repos, sont sujets à être atteints d'aliénation.

8º Causes pathologiques. — Les convulsions occasionnées chez les enfants par les vers intestinaux, par la dentition, les troubles menstruels, les suppressions de certaines excrétions, les affections cérébrales, hystériques, les maladies typhoïdes, septiques, l'usage immodéré de certaines substances mercurielles, narcotiques, spiritueuses, aromatiques, sont des causes fréquentes d'aliénation.

9º Saisons. — Les mois les plus chauds de l'année produisent beaucoup de fous; les mois les plus froids en produisent moins; de sorte qu'après une observation suivie, on est arrivé à reconnaître que la fréquence de la folie, eu égard à cette cause toute seule, est en raison directe, dans chaque localité, de la température.

40° Climats. Tout ce qu'on a dit des climats nous semble dénué de fondement. La folie se développe dans les différents pays en raison directe de toutes les influences réunies, et leur force est suffisante pour effacer complètement, pour rendre inappréciable l'action du climat.

Pourquoi les climats tempérés sont-ils plus exposés aux ravages de la folie que les autres? C'est parce qu'ils sont le siége de la civilisation; parce que chez les peuples qui les habitent, les passions de toutes sortes sont développées, l'intelligence y est livrée à une incessante et dévorante activité, les antagonismes, la coucurrence sont continuellement en présence. On a généralement confondu l'action de ces causes réunies avec celle des climats. Quant à nous, toutes circonstances égales d'ailleurs, nous peusons que pour les climats ainsi que pour

les saisons, la fréquence de la folie est en raison de l'élévation de la température.

44º Civilisation. Nombre d'auteurs ont prétendu que la folie devenait d'autant plus fréquente que les peuples étaient plus civilisés; qu'elle l'était au contraire d'autant moins que leurs progrès étaient moins avancés. Ces faits sont d'une exactitude incontestable, et ceux qui les ont combattus, MM. Esquirol, Dubois (d'Amiens), Parchappe, se sent escrimés contre des mots.

Sans doute M. Brière de Boismont, par exemple, n'avait point prétendu dire que les progrès réels, que le développement de la raison et de l'intelligence fussent par eux-mêmes une des causes de folie. Il était parfaitement d'accord, comme nous le sommes avec ceux qui l'ont combattu, pour dire qu'une civilisation parfaite, qu'un état social arrivé au summum du progrès, auraient pour effet une diminution énorme dans la fréquence de la folie. Ce sont les abus de notre civilisation imparfaite, ce qu'elle a de mauvais et non point ce qu'elle a de bon, qui sont des causes de folie. Les peuples qui n'ont point nos éléments de civilisation n'en abusent pas, voilà toute la question.

Il suffit de jeter un coup-d'œil sur le monde, sur les statistiques, sur les travaux des observateurs, pour voir qu'en effet les abus inhérents, au développement de la civilisation, les errements des peuples, les secousses politiques, ont une immense influence sur le développement de la folie.

Suivant M. de Humbolt et les voyageurs, c'est un phénomène que la folie chez les sauvages.

M. Desgenettes ne trouva dans l'hôpital du Caire, ville de 500,000 ames, que 14 aliénés; il y en a plus de 7,000 à Londres, plus de 4,000 à Paris.

Toutes les nations civilisées de l'Europe sont celles où il y a le plus d'aliénés; la Russie, la Turquie, la Chine avec son incalculable population n'en ont presque pas. Les grandes

QUESTIONS MÉDICO-LÉGALES.

villes comptent proportionnément beaucoup plus d'aliénés que les petites villes et les campagnes; ce n'est pas la civilition proprement dite qui produit la maladie dont nous parlons; ce sont ses plaies, les désordres qui lui sont inhérents.

L'ivrognerie, la débauche, ont été de tous temps la lèpre des grandes agglomérations; ce sont aussi une des sources les plus fécondes des maladies mentales. Mais par-dessus tout, ce sont les revers de fortune, les désastres de l'ambition, les injustices des hommes, les chagrins, les illusions perdues, en un mot, cette foule de calamités qui, dans nos pays civilisés, sévissent sur des organisations faibles et incomplètes qui seraient toujours restées à l'abri de leurs atteintes dans des lieux où l'on vit d'une façon moins active, où les facultés intellectuelles reposent endormies dans le sein de l'habitude prise et de l'insouciante ignorance.

Chaque âge a eu ses vices et ses erreurs, sources de passions et de folies.

Le moyen âge avait ses chevaliers errants, ses bardes inspirés, ses poètes rèveurs : l'esprit alors s'imprégnait de la teinte féérique de l'époque; une sorte de mysticisme enveloppait la société. Les hauts manoirs recélaient sans doute derrière leurs ponts-levis et leurs créneaux de ravissantes beautés pour lesquelles brûlaient les preux chevaliers; l'érotomanie en possédait un grand nombre. C'était aussi le temps des superstitions et des discordes religieuses : les sorciers, les extatiques, les démonomanes pullulaient alors. Pouvait-il en être autrement, quand les hommes croyaient à l'intervention de tous ces êtres fantastiques qui peuplaient les ruines et les cimetières, à ces démons familiers qui se montraient à l'appel de certaines formules, à ces pouvoirs d'enchantements et de sorcelleries qui mettaient quelques hommes en rapport avec les morts, les démons et les anges?

Plus tard, au sein de nos vastes tourmentes révolutionnaires, n'avons-nous pas vu nombre d'ambitieux révant les grandeurs et les libertés, devenir la proie de la folie. Après la période impériale, la manie artistique n'a-t-elle pas été endémique chez nous?

Au déclin de la société romaine, le suicide ne devint-il pas une sorte de mode, une manie que nous avons appelée ailleurs, chez certains hommes, le fanatisme patriotique?

Depuis un demi-siècle, toutes les idées étranges, toutes les bizarreries intellectuelles, toutes les spéculations folles, tous les rêves de libertés impossibles se sont produits. On dirait qu'une énergie maladive pousse la société. « Au 4er janvier 4804, on comptait, dans les hospices de Paris, 4,070 malades; au 54 décembre 4805, 4,225; fin de 4840, 4,586; fin de 4845, 4,840; fin de 4820, 2,445; en 4822, 2,495. »(GEORGET.) Aujourd'hui ce nombre est beaucoup plus considérable.

CAUSES DÉTERMINANTES.

4º Causes physiques. — Sous ce rapport, nous croyons la science beaucoup moins avancée qu'elle ne veut le paraître. Les divisions nombreuses et tout-à-fait arbitraires qu'on a établies nous semblent de nature à obscurcir cette question plutôt qu'à l'éclairer. Les résultats fournis par les observateurs ne se ressemblent presque jamais; cela dépend du point de vue où ils se placent; de l'aptitude plus ou moins grande dont ils sont doués pour démèler les causes réelles; des préventions, des idées systématiques avec lesquelles ils observent.

Pinel porte à 60 p. 400 les causes morales de la manie; à 88 p. 400 celles de la mélancolie; à 56 p. 420 celles de la démence.

Plus loin, sur 785 aliénés, il attribue 464 cas aux causes morales, 519 aux causes physiques.

Hébréard signale 544 causes morales, contre 465 causes physiques.

Esquirol a compté 750 causes physiques contre 490 causes morales.

Ces chiffres justifient bien ce que nous avancions, en prétendant que les causes morales l'emportent beaucoup sur les causes physiques dans la production de la folie.

Passons à l'examen des causes physiques en particulier.

Le froid, dit-on, est une cause puissante. Cependant, il y a peu de fous dans les pays froids, si ce n'est en Norwége: un médecin allemand ayant observé, en 1812, un grand nombre de cas d'aliénation parmi les militaires français, attribua ces maladies à l'action du climat. Nous croyons qu'ici les causes morales étaient bien plus efficaces: la nostalgie sévissait parmi nos soldats, le désespoir était dans les cœurs, les passions tristes étaient arrivées au plus haut degré. Le froid n'a pas une aussi grande influence qu'on le prétend.

Les excès vénériens, l'onanisme, ont été signalés comme des causes fréquentes de folie; nous croyons qu'ils amèhent souvent ce résultat, mais bien plus souvent la démence, la stupidité. Il faut distinguer ici, entre la cause physique qui agit en produisant l'épuisement de l'individu, et la propension morale qui le pousse à satisfaire ses désirs: c'est cette dernière surtout qui produit l'érotomanie.

L'usage immodéré des spiritueux a été aussi regardé comme un excitant direct de la manie dans un trop grand nombre de cas. Qu'il la produise souvent, nous ne le contestons pas, mais on a de beaucoup exagéré son influence.

On sait avec quelle profusion coupable notre commerce répand l'eau-de-vie parmi les indigènes de l'Amérique, et quel usage immodéré ils en font. Cette boisson les abrutit, les rend stupides, mais très peu deviennent fous.

C'est en dégageant ainsi chaque cause, en la réduisant ainsi à sa seule puissance, qu'on parvient à la juger; mais il faut se donner de garde de lui attribuer ce qui bien souvent n'est que l'effet de la réunion d'un grand nombre de causes adjuvantes.

Les liqueurs spiritueuses produisent une aliénation spéciale, le delirium tremens, qui a ses symptômes tellement tranchés, sa durée si bien limitée, qu'on ne peut le confondre avec la folie.

Hébréard, cité par Georget, porte à 27 sur 400 le nombre de fous qui le sont devenus par l'action d'émanations malfaisantes; métalliques ou méphitiques.

Les lésions traumatiques produisent rarement la folie. Nous avons journellement sous les yeux nombre d'ouvriers de car rière atteints des blessures les plus graves, soit à la tête, soit ailleurs: nous n'avons pas constaté la folie chez un seul.

Du reste, comme le disent les auteurs du Compendium de médecine pratique, ces causes, ainsi que les suppressions, les perversions menstruelles chez les femmes, doivent être rangées parmi les prédispositions.

L'opinion vulgaire du *lait remonté* comme cause de folie, est infirmée par l'observation et par l'anatomie pathologique.

La grossesse est citée comme cause : si c'en est une, elle agit rarement. Esquirol rapporte qu'une dame devint folle deux fois, à dater du jour où elle avait conçu, et le resta quinze jours à chaque fois.

Les suites de couches, citées aussi comme cause physique, nous paraissent une cause prédisposante. Quand la folie atteint les femmes dans ce cas, elle est due à des causes secondaires qui ont agi plus facilement sur elles, en raison de leur sensibilité, de leur susceptibilité nerveuse, très développées dans cet état pathologique. Sur 750 femmes, 72, dit Esquirol, perdirent la raison à la suite de couches.

L'épilepsie produit souvent la folie, mais plus souvent elle l'accompagne; elle est un symptôme de la lésion anatomique,

qui l'a déterminée. Cette maladie amène très fréquemment la démence, la stupidité.

Nous avons vu beaucoup d'épileptiques chez lesquels il y avait aliénation mentale réelle après chaque accès; mais cette aliénation n'était le plus souvent autre chose qu'une stupeur des facultés mentales, une image de la démence.

Nous avons entre autres observé une femme qui régulièrement tombait en démence pendant trois jours après chaque accès d'épilepsie, et cette démence absorbait entièrement les symptômes de manie partielle dont elle était atteinte depuis cinquante années. Nous avons aussi vu des épileptiques chez lesquels le chagrin, la honte, avaient produit la manie mélancolique; chez un, la monomanie suicide. Nous avons observé un malade chez lequel des excès vénériens multipliés, portés à un degré extraordinaire, avaient produit l'épilepsie sans altérer les facultés intellectuelles autrement que dans leur vivacité primitive.

Quelques épileptiques tombent, après l'accès, dans la manie furieuse.

La plupart des causes prédisposantes peuvent devenir efficientes, de ce nombre sont les causes morales. Georget les énumère dans l'ordre suivant : «La frayeur vive, la colère violente, les chagrins profonds, inattendus, les excès d'étude, les veilles insolites, les outrages à la pudeur, l'amour-propre blessé, l'orgueil humilié, les revers subits de fortune, le désespoir. » D'autres agissent plus lentement, dit-il; ce sont « les contrariétés et les chagrins domestiques, causes très fréquentes chez les femmes mariées; la superstition et les scrupules religieux, les inquiétudes de la misère dans les classes inférieures. »

L'imitation est une cause très fréquente de folie; il est des formes de la manie qu'elle produit avec une incroyable facilité. De ce nombre sont : l'érotomanie, les monomanies suicide, homicide, la pyrommanie.

Quelquefois cette cause agit d'une manière épidémique; il est des époques où certaines variétés de folie sont pour ainsi dire à la mode. Il y a eu l'époque des possédés, celle des pyromanes, celle des régicides, celle des suicides.

Parfois l'imitation sévit d'une façon qu'on pourrait nommer contagieuse: Un invalide se pend à une porte, plusieurs autres vont se pendre au même endroit; si l'hallucination est pour quelque chose chez ceux qui se sont précipités de la colonne Vendôme, peut-être l'exemple n'y est-il pas étranger.

On sait que la publicité de certains actes en amène souvent de semblables, surtout quand ils sont de nature à avoir du retentissement.

Nous pensons que si Charenton eût fermé ses portes sur le premier des régicides, après 1850, il y en aurait eu moins ensuite; nous ne craignons pas d'affirmer que la solennité des débats de la cour des pairs a été la source de plusieurs de ces crimes.

On sait combien vite les affections nerveuses se communiquent dans les salles de femmes; on sait aussi combien la vue de certains actes, de certains crimes, éveillent facilement cette manie d'imitation.

Une dame, dit M. Bertrand, visite le lieu où Papavoine avait commis son crime, et voilà qu'elle est saisie de monomanie homicide.

Beaucoup d'autres causes ont été signalées par les auteurs, mais nous n'avons voulu passer en revue que les plus importantes, que celles qui nous paraissaient vraiment dignes d'être énumérées.

Nous allons maintenant étudier ces causes sous le rapport de leur fréquence relative.

Pinel, Hébréard, Voisin, Georget, etc., ont prétendu que les causes morales agissaient bien plus fréquemment que les causes physiques; Bertolini a dit qu'il y avait égalité entre elles. Suivant Esquirol, les causes physiques sont bien plus fréquentes que les autres.

D'après ce que nous avons dit dans le cours de ce travail, le lecteur a pu comprendre que nous pensions que les causes morales l'emportaient de beaucoup sur les causes physiques; du reste, nous sommes, à priori, entraînés vers cette opinion. Nous croyons que les maladies de l'intelligence doivent avoir leur source plus fréquemment dans l'ame que dans l'organisme.

Nous sommes heureux de pouvoir donner ici les relevés statistiques d'un auteur, M. Parchappe, que son talent et l'exactitude scrupuleuse de son esprit d'observation doivent placer très haut dans l'estime du monde savant. Il établit que sur 585 aliénés il a trouvé 243 causes morales, 63 sur 100; 142 causes de toute nature, 57 sur 100.

Le Compendium de médecine pratique donne les résultats suivants :

En étudiant l'influence des différentes causes, considérées isolément, on trouve les deux statistiques suivantes : 9,561 malades, observés à la Salpêtrière et à Bicêtre, ont permis d'établir les rapports ci-dessous :

Causes organiques cérébrales	34 SI	ur 100
Excès sensuels	14	_
Causes organiques non cérébrales, propres à la		
femme	12	-
Famille et affections	9	_
Fortune	7	_
Amour	5	-
Causes externes	5	-
Causes organiques non cérébrales, communes aux		
deux sexes	4	*********
Réputation	3	_
Conservation	3	
Religion et conscience	2	
Excès intellectuels	1	
Patrie	1	graphic and

385 aliénés, observés à l'hospice de Saint-Yon, à Rouen, ont fourni des rapports différents :

Excès sensuels		sur 100
Familie et affections	18	-
Abus des boissons alcooliques		-
Fortune		-
Conservation	12	_
Amour contrarié		
Revers de fortune	10	
Chagrins domestiques	10	
Amour		
Perte d'une personne aimée	8	
Causes organiques cérébrales	8	
Frayeur		
Causes organiques non cérébrales, propres au se		
féminin	5	
Religion et conscience		
Réputation	4	
Suites de couches		
Colère	4	
Dévotion exaltée		_
Inquiétude à propos d'intérêt d'argent		
Jalousie	3	_
Chagrin à propos d'atteintes à la réputation		_
Causes organiques non cérébrales, communes a	ux	
deux sexes		_
Excès intellectuels		
Causes externes		
Patrie	1	-

Malgré le nombre beaucoup moins considérable de faits sur lesquels repose cette dernière statistique, nous ne balançons pas à la mettre au-dessus de la précédente, pour l'exactitude probable des rapports.

En groupant toutes ces causes, pour en former des classes principales, on trouve les rapports suivants:

Causes morales		sur 100
Excès intellectuels et sensuels	20	_
Causes organiques	15	
Causes externes	1	-

Fréquence relative des causes déterminantes de la folie par rapport au sexe. — Le sexe exerce une influence remarquable sur l'ordre de fréquence des causes déterminantes de la folie. Pour ne point multiplier ici les tableaux statistiques, nous nous contenterons de reproduire ceux de M. Parchappe, c'est-à-dire, ceux auxquels on doit accorder le plus de confiance.

	HOMMES.	FEMMES.
Causes morales	55 sur 100	71 sur 100
Excès intellectuels et sensuels	30 —	10 ,, —
Causes organiques	12 —	18
Causes cérébrales	95 —	88 —
Causes inconnues	14 —	23 —

Les dix causes les plus fréquentes de l'aliénation mentale se classent ainsi :

HOMMES.	FEMMES.		
1º Abus des boissons alcooliques.	1º Chagrins domestiques.		
2º Revers de fortune.	2º Revers de fortune.		
3º Perte d'une personne aimée.	3º Perte d'une personne aimée.		
4º Frayeur.	4º Suites de couches.		
5º Idiotisme.	5º Amour contrarié.		
6º Chagrins domestiques.	6º Abus des boissons alcooli-		
	ques.		
7º Colère.	7º Frayeur.		
8º Dévotion exaltée.	8º Jalousie.		
9º Amour contrarié.	9º Dévotion.		
10º Inquiétudes à propos d'ar-	10° Colère.		
gent.			

Quant au siège de la folie, nous empruntons à M. Fabre le passage suivant, article Aliénation de son Dictionnaire, p. 158.

« Pinel n'a trouvé dans l'encéphale des aliénés aucune lésion matérielle, qui non seulement appartînt à la même forme de délire, mais encore ne fut observée que chez les aliénés; Cabanis admettait, dans le système nerveux, plusieurs foyers de sensibilité correspondant entre eux et le centre cérébral; les principaux de ces foyers étaient les régions phrénique, hypochondriaque et génitale, et-pouvaient, ainsi que le cerveau, être le siége de la folie. D'ailleurs il rapportait celle-ci,

soit aux maladies propres au système nerveux, soit aux habitudes vicieuses qu'il était capable de contracter. (Rapport du physique et du moral.) Prost plaçait la folie dans un désordre des viscères abdominaux, et surtout de l'appareil digestif. Gall, Spurzheim et M. Combes se sont efforcés de prouver que le siége de l'aliénation est à la surface du cerveau, et que la phrénologie fournit les moyens d'élucider cette question, opinion qu'embrasse en partie le docteur Bonacossa (op. cit.). Pargeter attribuait la manie à l'irritation inégale des diverses parties du cerveau. Broussais, dans son Traité de l'irritation et de la folie, tout en signalant les progrès de l'anatomie pathologique de la folie dans l'esprit de quelques médecins d'aliénés, qui rattachèrent les maladies mentales à des lésions très variées des méninges et de l'encéphale, leur disputa la priorité sur ce point, et chercha à établir que, déjà en 1814, il rapportait tous les délires à une irritation cérébrale idopathique ou symptomatique, soit qu'elle s'élevât au degré d'inflammation, soit qu'elle restât au dessous, ce qui explique la possibilité des guérisons subites par causes morales. Georget a été conduit à cette conclusion : que la folie a nécessairement son siége dans le cerveau, mais qu'on n'a pu découvrir sa cause prochaine. Selon M. Esquirol, les lésions organiques de l'encéphale et de ses enveloppes n'ont été observées que sur des aliénés paralytiques, épileptiques, etc.; quelquefois même le cerveau et ses membranes n'ont offert aucune lésion, quoique le délire maniaque eût plusieurs années d'existence; certaines folies ne dépendent que des forces vitales du cerveau, d'autres n'ont pas toujours leur siége dans cet organe, mais dans les divers foyers de sensibilité situés dans les autres points du corps; entre autres états anormaux, M. Esquirol a signalé chez les mélancoliques un fréquent déplacement du colon transverse dont l'extrémité gauche se porte vers le pubis, et se cache quelquefois derrière la symphyse. « Il y a trente ans, ajoute le même auteur, j'aurais écrit volontiers sur la cause pathologique de la folie, je ne tenterai pas aujourd'hui un travail

si difficile, tant il y a incertitude et contradiction dans les résultats des autopsies, mais j'ajoute que les recherches modernes permettent d'espérer des notions plus positives, plus claires et plus satisfaisantes. » Sur seize cas de suicide précédé d'aliénation mentale, M. Leuret n'a trouvé dans sept cas que les lésions produites par les genres de mort, et dans les neuf autres les altérations étaient tellement variées, qu'on ne pût rien en induire relativement au siége et à la nature du suicide. M. Falret pense que la cause prochaine de la folie réside dans le cerveau, et que les lésions méningiennes et cérébrales suffisent pour expliquer tous les symptômes de l'aliénation mentale. M. Ferrus a trouvé des signes d'excitation ou d'inflammation du cerveau et de ses membranes chez plusieurs individus qui avaient succombé durant un délire maniaque. M. Foville, se fondant sur des observations faites en partie avec MM. Pinel-Granchamp et Delaye, est arrivé à conclure : que les désordres intellectuels sont directement liés aux altérations de la substance grise ou corticale du cerveau, et les troubles des mouvements aux altérations de la substance blanche. M. Lélut, dont les objections ont d'autant plus de force, qu'il a préludé au doute par des recherches nombreuses, s'est attaché à démontrer que les altérations du cerveau observées jusqu'à ce jour dans la folie ne sont ni constantes ni exclusives. Selon M. Belhomme (Recherches sur les causes et la localisation de la folie), le cerveau des fous participe toujours aux phénomènes, mais l'état morbide d'autres organes peut activer l'aliénation, et celle-ci être souvent sympathique, c'est à dire dépendante de la réaction morbide d'un organe sur le cerveau. Il pense d'ailleurs que presque toujours les autopsies permettent de constater quelques lésions coïncidant avec les phénomènes observés pendant la vie. M. Parchappe, dans un travail fort estimé sur les altérations de l'encéphale dans l'aliénation mentale, avance qu'il n'existe pas d'altérations encéphaliques qu'on puisse regarder comme une condition essentielle de l'aliénation, et que la folie ne doit pas être toujours consi-

dérée comme une phlegmasie de la surface du cerveau, puisqu'elle peut exister à l'état aigu, indépendamment de toute altération pathologique de l'encéphale. « Entre l'organe altéré et la fonction troublée, dit-il, il y a même inconnu qu'entre l'organe sain et la fonction normale; il y aurait donc témérité à avancer que les altérations encéphaliques sont la cause essentielle de la folie, elles n'en sont que l'expression organique. » Enfin, M. Brière de Boismont, dans un article qu'il vient de publier sur la valeur des lésions anatomiques dans la folie, pense qu'il n'existe point de lésion anatomique propre à la manie et à la monomanie.» (Gaz. des Méd. prat.)

On voit, d'après cette diversité d'opinions, que la science est loin d'être faite sous ce rapport, et que l'esprit de système peut se donner large carrière sans craindre d'être condamné au nom du dogme scientifique.

CARACTÈRES. — On les divise en genéraux et en spéciaux : les premiers peuvent exister chez tous les fous; les seconds sont propres à certaines formes, ou variétés.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX. — Très souvent les organes des sens, chez les fous, fonctionnent bien: il est rare que les yeux, l'ouïe, le nez, la bouche, la peau, soient le siége de lésions qui pervertissent la sensation. Cette perversion a lieu au centre cérébral lui-même, et ne vient point d'un vice dans l'appareil sensitif, externe. C'est au cerveau qu'existe la cause de ces désordres qu'on remarque dans la sensibilité, et qui tantôt se traduisent par un affaiblissement tel, que rien ne peut faire impression sur les fous, ni le froid, ni la chaleur, ni les coups, ni les blessures; d'autres fois, par une telle exaltation, que le moindre contact leur fait ressentir de vives douleurs, que la lumière les irrite et les blesse, de même que le bruit et les plus légères variations atmosphériques.

La perception des objets est souvent chez les aliénés, une

cause très grande d'erreurs de jugement, et même, il faut le dire ici, parce que c'est une vérité, bien souvent le jugement est sain chez un grand nombre d'hommes, que nous nommons des fous, parce qu'ils raisonnent avec les éléments faux que leur donnent des perceptions perverties. A vrai dire, ils raisonnent juste, leur jugement est sain, mais le centre cérébral perçoit mal les objets. Évidemment, ici la folie n'est point dans le dérangement de la raison, dans la perversion du jugement, mais si c'en est une, elle porte seulement sur le désordre des sensations et des perceptions.

Ce genre de folie est très fréquent, il constitue à lui seul une grande partie des monomanies. Certes, Pascal avait le jugement sain, et cependant il voyait sans cesse un précipice ouvert à côté de lui.

Souvent les malades croient retrouver leurs parents, leurs amis, dans les infirmiers, dans les personnes qui les servent.

Une érotomane, qui prenait M. Esquirol pour l'homme qu'elle aimait, chercha plusieurs fois à le tuer. Quelques-uns ramassent des pierres qu'ils croient être des objets précieux. Il en est qui voient dans les nuages des ballons, des armées.

Nous avons dernièrement donné nos soins à un homme atteint de delirium tremens, qui vingt fois le jour défaisait son lit, ouvrait la boîte de sa pendule, parce qu'il voyait sans cesse des voleurs s'y cacher. Il en est qui voient des démons, toutes sortes d'êtres fantastiques. Certains entendent continuellement du bruit : ce sont des roulements de tambours, des cris d'animaux, des voix qui leur parlent des injures qu'on leur adresse et qui provoquent leur fureur.

Souvent l'odorat donne des perceptions fausses; les odeurs les plus désagréables deviennent suaves, délicieuses, et vice versa.

Le goût aussi, lui, peut être perverti: Marc a vu un fou occupé sans cesse à lécher les murs de sa chambre, dont il prenait les taches et les excavations pour des oranges. Nous soignons dans ce moment un homme devenu monomaniaque par suite d'un coup à la tête, qui ne trouve de saveur agréable qu'à l'eau; tous les aliments lui paraissent insipides ou de mauvais goût.

Parfois le tact est perverti, comme nous le disions plus haut; les corps les plus arrondis semblent couverts d'aspérités, les consistances réelles ne sont plus appréciées.

Chez les fous, on observe un désordre plus ou moins prononcé dans les idées, dans les combinaisons que fait l'intelligence. Certes, nous nous garderons bien de vouloir décrire ici les troubles de cette nature que peut présenter l'intelligence. Il faudrait, pour cela, passer en revue l'interminable échelle des variétés de symptômes, qui se montrent ou peuvent se montrer chez les fous en particulier.

Tout ce que la pensée la plus déréglée, tout ce que les idées les plus étranges peuvent enfanter de bizarre, devrait être signalé.

Éçoutons Georget: « Conceptions extravagantes, idées bizarres, rapprochements d'idées singulières, opinions ridicules, jugements faux par les principes dont ils émanent; propos décousus, succession rapide et plus on moins incohérente d'idées, de jugements, de raisonnements; singulier mélange de conceptions raisonnables, d'opinions fondées, de raisonnements suivis, de jugements sensés, de talents conservés, avec les résultats de la plus complète déraison, » tout cela se trouve chez les aliénés.

Chose remarquable, on rencontre ordinairement plus de déraison dans les écrits des fous que dans leurs discours. Cela tient sans doute à ce qu'ils s'abandonnent, en écrivant, à leur direction d'idées, tandis que certaines craintes peuvent les arrêter, quand ils parlent devant quelqu'un. On voit des aliénés qui, à force d'attention, parviennent à se maîtriser

TOME II.

pendant un certain temps, à raisonner juste, et à agir sensément.

Parfois, les fous perdent la conscience d'eux-mêmes, ou bien de ce qu'ils étaient avant leur folie. Il en est qui se désignent toujours à la troisième personne.

La mémoire subit de profondes altérations. Nous avons connu une dame devenue folle en 1815, qui, plus de dix ans après, lors de sa guérison, se rappelait avec clarté et précision tous les événements antérieurs à sa folie. Il semblait, ce qu'elle croyait du reste, qu'il ne se fut passé entre cette époque de 1815 et celle de la guérison, que l'intervalle d'une nuit et d'un sommeil.

D'autres fois, au contraire, la mémoire du passé est totalement abolie, tandis que celle des faits accomplis pendant la durée de la folie demeure entière et très lucide.

Parfois, un 'sentiment de honte porte ceux qui guérissent, à faire semblant d'ignorer ce qui s'est passé durant leur maladie.

Chez presque tous les aliénés, les sentiments qu'on nomme des affections, subissent de notables changements. Les malades s'éprennent d'affection pour des étrangers et détestent leurs amis et leurs proches; d'autres, surtout quand ils ont la conscience de leur état, ne veulent souffrir auprès d'eux que leurs parents.

Nous connaissons un jeune homme atteint de monomanic mélancolique, qui est dans ce cas, et qui, la plupart du temps, se maintient assez bien devant les étrangers qu'il est forcé de voir, pour ne pas déraisonner. Dans un cas semblable, on ne devrait pas laisser un malade près de ses parents, parce qu'on enlève à sa guérison le secours de ses propres efforts.

Les passions des aliénés doivent attirer au plus haut degré

l'attention des observateurs. Dans cet état de déchéance intellectuelle, plus rien ne les contraint, ne les domine, aucun ressort ne les maintient dans leurs limites, et c'est là qu'il faut les étudier pour juger peut-être de leur véritable puissance.

Il est des passions que les fous n'éprouvent plus, ou du moins très rarement, ce sont toutes celles qui tendent à assujettir, à soumettre l'égoïsme aux devoirs moraux ou sociaux. Celles au contraire qui sont une expansion de l'individualité, leur sont très ordinaires.

Presque toujours la passion qui domine le fou, est le point culminant de son caractère. Autour d'elle, viennent, pour ainsi dire, se grouper tous les phénomènes, tous les symptômes de la folie. C'est cette exaltation d'une passion principale qui constitue la plupart des monomanies. Cependant il ne faut pas croire que cet état soit parfaitement tranché, et que la passion dominante soit exclusive.

Presque tous les fous passent successivement d'un extrême à l'autre : la joie, la tristesse, la colère, la fureur se succèdent chez eux avec une rapidité extraordinaire ; les motifs qui les déterminent, n'ont point besoin d'être réels, et leur pensée déréglée est bien plus prompte que les événements qui influencent le caractère des autres hommes. Les principales passions des fous sont les suivantes :

4º La joie. — Les fous s'abandonnent à cette passion d'une manière qui frappe d'autant plus, qu'on n'en saisit la plupart du temps point les motifs. Ils sont d'une gaîté folle, bruyante, démonstrative; leur rire caractéristique est strident, comme convulsif; pour qui connaît les fous, ce rire suffirait presque pour porter un diagnostic. Celui de l'idiot a quelque chose de lent, de traîné, qui exprime aussi bien l'imbécillité, que le rire saccadé du fou exprime le décousu de l'intelligence.

Les fous se livrent dans leur joie aux actes les plus désordonnés: ils courent, ils dansent, ils chantent, et parfois les manifestations de leur gaîté sont tellement bruyantes, qu'on est obligé de les réprimer.

2º La tristesse. — Cette passion est plus commune que la joie. Le plus souvent la folie est le triste résultat des chagrins, des malheurs qu'ont éprouvés les aliénés.

Ces causes primitives agissent d'autant plus puissamment, que la raison, vaincue par elles, ne leur oppose plus de digue, et qu'elles peuvent à leur gré dominer l'intelligence. On voit ces pauvres malheureux fuyant toute société, se retirer dans des lieux écartés, y rester tout le jour à gémir, à pleurer, ou bien, mornes et silencieux, répondant à peine aux questions qu'on leur adresse, se promener isolément. Souvent leur tristesse se change en désespoir, ils s'abandonnent à ses plus violents accès, se frappent, s'arrachent les cheveux, cherchent à se détruire.

50 L'orgueil, la vanité. — Ces deux passions ne sont pas rares chez les fous; la seconde est la plus fréquente, par la raison qu'il y a plus d'individus capables de vanité que d'orgueil.

Dans une maison de fous, il n'y a plus de convenances, plus rien qui resstreigne les prétentions; les fous n'ont plus aucun motif pour ne pas dire ce qu'ils pensent d'eux-mêmes. On voit les vaniteux s'étaler avec complaisance, se promener avec une pompe extraordinaire de pose et de démarche. Ils accaparent les autres fous, les déments le plus souvent, pour leur parler avec emphase de leurs titres, de leur naissance, de leur fortune; pour leur montrer tous ces hochets que tant de fous, qu'on ne renferme pas, étalent au milieu de la société.

Plus loin l'orgueilleux, renfermé dans son dédain, regarde à peine ceux qui l'entourent; il a le plus souverain mépris pour les prétentions du vaniteux, parce que pour lui rien d'extérieur ne lui paraît digne d'estime. Les déments sont encore les serviteurs dociles de ce genre de fous, qui se les attachent et leur inspirent parfois un certain respect.

Le fou orgueilleux a la démarche sière, la tête haute, la physionomie dédaigneuse; il parle peu, et toujours d'un air de supériorité.

4º L'ambition. — Cette passion est aussi très fréquente; on voit les fous ambitieux se livrer à tous les rêves désordonnés de leur imagination, et se croire de grands personnages, de hauts dignitaires.

5º Haine, vengeance.—Il arrive souvent que les fous gardent à l'égard de ceux qui leur ont nui jadis, avec qui ils ont eu des discussions, des querelles, des inimitiés, une haine profonde, une soif de vengeance que rien ne peut éteindre.

Parfois ils prennent ceux qui les approchent pour ces personnes qu'ils détestent, et cherchent à leur nuire, à les frapper, à les tuer.

Souvent aussi ils haïssent tout à coup, sans motif apparent, des personnes qui ne leur ont jamais rien fait, avec lesquelles ils étaient même en bonne intelligence.

Rien n'égale quelquefois l'habileté avec laquelle ils prennent les moyens de leur nuire, combinent leurs vengeances et saisissent l'occasion favorable pour les exercer. A l'égard de ceux qui les ont rendus victimes de mauvais traitements, qui les ont injuriés, brutalisés, ils gardent souvent une rancune silencieuse et sourde, qui éclate tout à coup et s'assouvit quelquefois dans le sang.

Jamais les fous n'agissent sans motif, à moins qu'ils ne soient complètement maîtrisés par un délire aveugle; toujours ils en ont qu'ils trouvent justes, et qu'ils exposent souvent à leur point de vue avec assez de clarté. Il faut dire aussi que quand ils reviennent à la raison, ils reconnaissent l'injustice de leur haine, ils sont tout disposés à demander pardon, à réparer le mal qu'ils ont fait.

6º Colère, fureur. — Des causes de deux sortes déterminent la colère et la fureur des aliénés; ce sont d'abord les motifs réels ou supposés qu'ils ont, les taquineries dont ils sont l'objet, les contrariétés qu'ils éprouvent, les imaginations qui les travaillent, les vengeances qu'ils veulent exercer, l'instinct de leur conservation, qu'ils croient menacée. Ensuite ce sont des influences physiologiques complètement en dehors de la volonté et du moral des individus. Un accès de fièvre, un trouble de digestion, un dérangement survenu dans les fonctions par suite d'une influence atmosphérique, l'abondance et l'excitation du sang; telles sont les causes qui, chez les fous, peuvent déterminer la colère et la fureur.

On conçoit que leurs emportements doivent être extrêmes, et souvent très redoutables, car rien ne les combat et ne les retient.

On voit les fous courir, se précipiter, frapper avec rage, mordre, déchirer, se jeter sans provocation sur les personnes, quelquefois se ruer sur des objets inanimés, sur des animaux. D'autres fois leur fureur se concentre pour ainsi dire, se passe en eux-mêmes; ils gesticulent avec violence, crient, se frappent, se font des blessures graves.

Souvent la fureur des aliénés est annoncée par des symptômes précurseurs, d'autres fois elle éclate tout à coup, fait pour ainsi dire explosion. Nous avons souvenir d'avoir vu un homme atteint de folie temporaire qui, dans l'intervalle de ses accès, était très doux; il était garçon de salle. Un jour qu'il nous aidait à préparer des pièces de pansement, il rougit tout à coup, tremble convulsivement, saisit une hache et la lance à la tête d'un élève, qui n'a que le temps de se baisser, et l'instrument va briser une porte qui se trouvait derrière lui. Le fou court à l'amphithéâtre, s'y barricade, jette les cadavres par les fenêtres, enlève les carreaux du rez-de-chaussée, du premier, pour les lancer sur les assaillants, brise toutes les fenêtres, et n'est saisi qu'après avoir soutenu un véritable siége.

Quand la fureur éclate ainsi, on a souvent de graves dangers à courir, mais il est rare qu'elle ne s'annonce pas par quelques signes, tels qu'une agitation plus grande, plus de volubilité dans la parole, quelque chose de saccadé dans la démarche; des tremblements, des frissons convulsifs, de la rougeur à la face, aux yeux, etc.

Les accès de fureur ont une durée fort variable; nous avons vu des fous rester des semaines entières dans leurs accès, d'autres n'y rester que quelques heures. Quand on juge par comparaison de la fatigue que devraient éprouver les fous, il y a quelque chose d'incompréhensible dans cette puissance, dans cette énergie des organes qui résistent si longtemps à une dépense inouïe de force et de mouvements.

On sait quelle est la vigueur des fous dans certains cas; nous avons vu dans la Vendée, commune de St.-Macaire, un fou qui d'une main arracha la corne d'un de ses bœufs, et qui ensuite ayant lié ses trois enfants dans un énorme sac à blé, monta les attacher à la cime d'un arbre; il fallait huit ou dix personnes pour le tenir. Un jour qu'il parvint à s'échapper, pendant qu'on le saignait pour la seconde fois dans la journée, il poursuivit le chirurgien qui s'était réfugié dans une étable et fit voler en éclats, d'un coup de pioche, une forte porte de chêne qui en fermait l'entrée. Ses accès de fureur duraient ordinairement de quinze jours à trois semaines.

Ce qui donne tant de forces aux fous, c'est que la raison ne dirige plus l'organisme, et qu'ils s'imaginent que leurs forces sont toutes puissantes et capables de tout accomplir.

Parfois la fureur des aliénés est si grande que rien ne peut l'arrêter, la contenir; on dirait une machine fonctionnant sous l'influence d'une force aveugle et indomptable.

D'autres fois cette fureur se calme par dégrés ou subitement en présence d'une force imposante, d'un grand déploiement d'autorité. Il suffit quelquefois, pour arrêter un furieux et le faire rentrer dans l'ordre, que quelque personne qu'il redoute se présente à lui. Certains directeurs des maisons d'aliénés possèdent à un haut point cette puissance magique du regard, cette impérieuse autorité de la parole, ce son de voix pénétrant qui terrifient l'aliéné; il faut pour cela beaucoup de calme et de sang-froid.

Nous avons une fois obtenu ce résultat près d'un fou retranché dans sa chambre avec des armes, et pensant que la police voulait s'emparer de lui. Cette pratique n'est pas sans danger, car il est difficile de distinguer le cas où le fou est agité par la passion, de celui dans lequel il est poussé par une force physiologique, aveugle et mécanique. Dans ce dernier cas, la crainte ne le retient que fort rarement.

7º La crainte. — La crainte, chez les fous, est un ressort qu'il faut savoir manier avec habileté. Presque tous sont susceptibles de l'éprouver, et dans bien des cas elle supplée avantageusement à l'emploi des camisoles de force, qui ne doit être qu'un moyen extrême, parce qu'il n'agit pas sur la raison et que souvent il irrite les malades.

En dehors de cette crainte de l'autorité, des châtiments, les malades sont souvent en proie à des craintes chimériques qui naissent des illusions qui les assiégent; ils sont continuellement dominés par la peur : le jour, la nuit, pendant les heures de repos, ils appellent à leur secours, poussent des cris, manifestent le plus violent effroi.

Les fous, même les plus furieux, sont ou d'une hardiesse extrême quand ils se croient les plus forts, ou d'une pusillanimité extraordinaire quand ils se croient les plus faibles.

Bien souvent ils sont libertins, paresseux, gourmands, curieux et jaloux. Du reste il y a de nombreuses variétés, et nous ne pensons pas qu'on puisse rien formuler d'absolu à cet égard.

La physionomie, chez les fous, est extrêmement mobile et expressive; rien ne retenant leurs passions, leurs sentiments, toutes les impressions se traduisent librement au dehors et y inscrivent profondément leurs traces. Il arrive même que les passions véhémentes qui les ont agités, ont tellement modifié l'expression de leur visage, ont laissé des marques si profondes de leur action, qu'on a peine à les reconnaître après leur retour à la santé.

La plupart des fous prétendent qu'ils jouissent de la plénitude de leur raison; ils traitent même de fous les personnes qui jugent, qui sentent différemment qu'eux. Ils se plaignent d'être injustement détenus, disent qu'on viole à leur égard les lois naturelles et sociales. Beaucoup attendent, disent-ils, la venue de quelques personnes puissantes qui vont les faire mettre en liberté.

On sait que les réclamations parfaitement raisonnées de certains aliénés ont parfois éveillé la sollicitude des magistrats et provoqué des enquêtes. En 95, après les massacres des prisons, des brigands forcenés se rendirent dans les maisons d'aliénés pour délivrer, prétendaient-ils, les malheureuses victimes que le despotisme y détenait sous prétexte de folie. Un fou, devant la loge duquel ils passaient, leur parla avec tant de raison, de suite dans les idées, leur dépeignit d'une façon si touchante sa position malheureuse et l'injustice des traitements qu'on lui faisait subir, qu'ils le délivrèrent et le reçurent dans leurs rangs; mais bientôt un accès de fureur s'étant emparé de lui, il saisit le sabre d'un de ses voisins, blessa plusieurs de ceux qui l'entouraient, et ne se laissa prendre que très difficilement.

La céphalalgie, douleur de tête, est un symptôme précurseur de la fureur maniaque. Georget prétend qu'il est plus commun chez les hommes.

L'insomnie est un symptôme aussi très fréquent de la folie; on voit des aliénés rester des semaines, des mois, des années sans dormir, et ce désordre n'entraîne chez eux, la plupart du temps, aucune altération dans la santé générale. La colo-

ration de la peau, sa chaleur sont souvent augmentées, la circulation est plus vive; souvent les fonctions digestives sont dépravées, le malade refuse les aliments; d'autres fois il mange avec voracité, l'appétit n'a plus de bornes; il est des fous qui mangeraient sans cesse. Pinel dit que les aliénés doivent être abondamment nourris; il attribue à la disette qui régna à Bicêtre en l'an IV de la république, la mortalité considérable qui sévit sur les aliénés et la fréquence des récidives.

Caractères spéciaux. — « Quelquefois le délire se compose particulièrement d'une idée exclusive, autour de laquelle viennent, pour ainsi dire, se grouper toutes les pensées désordonnées; d'autres fois, dans un délire plus général, apparaît une série d'idées dominantes sur un même objet, une passion fortement prononcée, qui fixent le plus souvent l'attention du malade et de ceux qui l'observent : c'est la monomanie. Tantôt le malade extravague également sur tout, sans avoir rien de fixe dans la tête, sans qu'il y ait de suite dans ses idées, dans ses pensées, dans ses déterminations, etc.; il y a, d'ailleurs, une activité incroyable dans les opérations délirantes de l'esprit : c'est la manie. » (Georget.)

Monomanie. — Dans cette forme de la folie, le délire est parfois tellement limité, que de prime abord le malade peut sembler sain d'esprit, quand il s'occupe ou parle de choses étrangères à son idée dominante. Parfois, il garde la conscience du trouble de ses idées, et l'extrême surveillance qu'il exerce sur son langage et sur ses actes, peut cacher à ceux qui l'observent l'état dans lequel il est. Cependant un examen soutenu, attentif, un œil exercé, ne tardent pas à reconnaître que le désordre partiel envahit plus ou moins le domaine de l'intelligence, et s'étend à d'autres idées qu'à l'idée dominante. Ces malades sont en général originaux et bizarres; ils

ne vivent point comme les autres hommes, ils se font des habitudes singulières; ils ne s'occupent plus aussi bien de leurs affaires; leur esprit se fatigue quand ils l'appliquent à quelque chose de sérieux; ils deviennent en général indifférents pour ce qu'ils aimaient le mieux. De temps en temps ils sont agités, ont des accès de délire et parfois de fureur, ou tout au moins sont irascibles, colères, prêts à injurier, à frapper pour le plus léger motif.

La monomanie se déclare d'une manière progressive et peut-être prévue, d'autres fois elle se manifeste tout à coup sous l'action d'une cause efficiente.

Elle est raisonnante ou instinctive.

Dans la première, les actes du malade sont la conséquence de raisonnements suivis, de déterminations fondées sur des déductions logiques; seulement le principe duquel le malade part pour raisonner, est faux.

Dans la seconde forme, ou monomanie instinctive, le malade est invinciblement poussé à agir par une force qui le domine et qui exclut tout raisonnement, soit pour approuver, soit pour improuver les actes. Le malade agit machinalement; d'autres fois la raison combat ses actes, les désapprouve, les déplore et pourtant ne peut parvenir à les empêcher.

La monomanie est ordinairement continue, d'autres fois elle est périodique ou irrégulière périodique. Dans les moments lucides, le malade témoigne sa joie de l'état dans lequel il est, il espère ne plus retomber dans son délire.

Tous les symptômes généraux que nous avons décrits peuvent se montrer dans la monomanie.

Les hallucinations, les illusions sont fréquentes et le plus souvent en rapport avec la passion, avec les idées auxquelles les fous sont en proie. Il est remarquable aussi que presque toujours la monomanie se déclare dans le sens des penchants, des passions, des tendances naturelles des individus; de sorte

QUESTIONS MÉDICO-LÉGALES.

qu'on pourrait dire que dans la plupart des cas elle est une exagération des dispositions individuelles, naturelles ou acquises. Il y a dans le monde nombre d'ambitieux, d'orgueilleux, d'amoureux, qui frisent de bien près la monomanie, et chez lesquels la raison est sur l'extrême limite de la folie.

Considérée sous le rapport légal, la question de la monomanie est une des plus graves qu'on puisse soulever. Pendant longtemps la législation, la jurisprudence, dépourvues des lumières de la science, ont méconnu cette forme de l'aliénation, et telle est encore la force de l'habitude prise, que beaucoup de magistrats ne veulent pas se rendre à l'évidence scientifique. L'un d'eux disait à Marc : « Si la monomanie est une maladie, il faut, lorsqu'elle porte à des crimes capitaux, la guérir en place de Grève, c'est à dire par la guillotine. » (Annales d'hygiène, 4853.) Un autre écrivait en 4826 : « La monomanie est une ressource moderne; elle serait trop commode, tantôt pour arracher les coupables à la juste sévérité des lois, tantôt pour priver un citoyen de la liberté. Quand on ne pourrait pas dire il est coupable, on dirait il est fou; et l'on verrait Charenton remplacer la Bastille. » Orfila s'indigne contre ces paroles, empreintes à la fois d'une grossière ignorance et d'une férocité brutale.

Nul, en effet, n'a le droit de mettre ses préjugés et les tendances instinctives de sa nature à la place de la justice et des démonstrations de la science.

Dans des questions de cette sorte, les magistrats sont incompétents; où donc auraient-ils pris le talent d'observation et les connaissances spéciales indispensables au diagnostic de ces affections?

Nous n'avons pu modérer notre étonnement, quand nous avons lu dans un auteur doué d'un profond esprit philosophique, le passage suivant : « Au milieu de ces difficultés, c'est à leur bon sens et à l'observation commune plus encore qu'aux théories prématurées des savants, que les juges doivent se

confier. » (Rossi, Cours de droit pénal.) Ensuite l'auteur entre dans la question scientifique où il démontre son incompétence, par la manière peu satisfaisante dont il la traite.

Certes, nous n'ignorons pas la tendance fatale qui pousse tous les hommes à mettre leur bon sens au-dessus de toute autre règle; nous savons à cet égard les prétentions omnipotentes des tribunaux; cette tendance est assez puissante par elle-même chez les esprits médiocres, il ne faut pas que des hommes éminents viennent, par irréflexion, lui prêter l'autorité de leur parole.

Il est d'un esprit sage, d'un magistrat consciencieux, de s'en rapporter aux progrès scientifiques, d'appeler, pour juger de telles questions, des hommes spéciaux. Le juge, dans le plus léger doute, doit être heureux de décharger sa conscience de la plus haute des responsabilités.

Si la monomanie existe, nous ne concevons pas qu'on puisse refuser de la couvrir de la justification légale; or, son existence ne fait plus doute aujourd'hui.

Notre célèbre Pinel, le premier, en a tracé les caractères avec sa supériorité habituelle : sans compter les auteurs étrangers, Esquirol, Fodéré, Georget, Marc, MM. Ferrus, Leuret, Parchappe, Orfila et une foule d'autres sont venus corroborer sa doctrine.

Les tribunaux allemands admettent généralement la monomanie comme cause de justification, nos tribunaux français commencent, eux aussi, à se rendre à la vérité; et nous avons lu avec une véritable satisfaction les observations sages et judicieuses de MM. Chauveau et Faustin à cet égard. L'ouvrage de ces auteurs est un des meilleurs que possède la science.

Le médecin désigné pour résoudre une question de monomanie, devra suivre exactement les conseils que nous donnons plus loin en parlant du diagnostic; mais il devra surtout s'inspirer de la gravité de son mandat, se pénétrer de cet esprit d'impartialité et de justice qui oublie tout intérêt autre que celui de la vérité; qui, une fois dans le sanctuaire de la loi,

ne sait plus qui l'a appelé, de l'accusation ou de la défense; qui ne consent jamais à se prêter à l'un ou à l'autre, et qui déplore même leurs tendances exclusives dans l'appréciation des faits. Il ne cherchera point à faire prévaloir un système, une opinion scientifique; il exprimera le doute quand il le faudra, avec tout autant de hardiesse que sa conviction entière. Il n'oubliera pas les difficultés de cette matière, il saura qu'il est juge et ne craindra pas, par amour-propre, de demander, s'il le faut, du temps ou des conseils.

Nous allons successivement passer en revue les différentes formes de la monomanie, insistant principalement sur celles qui peuvent être du ressort de la médecine légale.

Monomanie ambitieuse. — L'orgueil et l'ambition sont les deux passions qui agissent avec le plus de force sur l'esprit humain, tandis que d'autres, telles que l'amour, agissent davantage sur le cœur. Dans notre état social, tous les antagonismes sont en présence; chacun cherche à gravir l'échelle des honneurs et des distinctions, et les chutes sont fréquentes. L'orgueil enivre bien des cerveaux, et sinit par dépraver l'intelligence.

Nos maisons d'aliénés renferment en foule les victimes de ces passions; les uns se croient Dieu, empereur, général, ministre, savant, poète; les autres ont des idées d'opulence: ils croient posséder des millions, des châteaux, des domaines.

En général, ces aliénés sont remarquables à leur démarche grave et lente, à leur port majestueux; ils ont la tête haute, le regard protecteur, ils parlent sans cesse de leur puissance, de leur richesse, de leurs titres. On les voit se draper pompeusement, s'affubler de décorations, d'insignes de tout genre, se faire des couronnes; singer les manières et les habitudes des personnages qu'ils s'imaginent être.

Nous voyons souvent une dame qui croit être l'impératrice Marie Louise, d'autrefois la reine des Français. Rien n'égale la pompe de sa démarche et de sa mise. Incessamment elle écrit aux journaux pour annoncer les nominations qu'elle fait, les graces qu'elle accorde.

Un jeune instituteur du plus grand mérite, s'adonna à la lecture des journaux; la politique lui tourna la tête, rêvant de projets et d'améliorations, il se persuada être devenu ministre. Il se drapait avec le pan de sa redingote, nous recevait en nous nommant mon cher (l'auteur avait anciennement été son professeur), et nous promettait avec emphase sa protection. Bientôt il s'imagina être devenu l'objet des inquiétudes du gouvernement et de la police, et chercha à attenter à ses jours. Il était violent, emporté, lubrique, et même dangereux pour les femmes qui l'approchaient.

« Une femme très impérieuse, et accoutumée à se faire obéir aveuglément par un mari plus que docile, restait au lit une partie de la matinée, exigeait ensuite qu'il vint à ge noux lui présenter à boire, et dans les extases de son orgueil, finit par se croire la vierge Marie. » (Fabre, *Dictionnaire*, art. aliénation.)

La plupart du temps, la monomanie dont nous parlons, ne porte les aliénés à aucun acte répréhensible; cependant, il peut arriver que des individus atteints de ce délire, se rendent coupables par usurpations de fonctions, par l'usage de ce qu'ils croient être une autorité sérieuse et légitime. Dans ces différents cas, il est clair que la loi ne doit pas les frapper.

Nous avons connu un soldat, possédé d'une monomanie ambitieuse très prononcée. Il dissipa en quelque temps une fortune considérable, par ses largesses et ses prodigalités, puis, se croyant général, il se porta à des actes de violence à l'égard de ses chess et su temprisonné. Bientôt, s'étant échappé, il s'affubla du costume de lieutenant-général, se présenta devant

son régiment pour le commander, commit de nouvelles violences et fut condamné à mort.

M. Fabre raconte qu'un menuisier savoyard, exalté par les événements de 4830, se prit pour le dauphin, fils de Louis XVI, et se présenta aux Tuileries pour signifier sa qualité. On le transféra à Bicêtre. Il eut été barbare et inique de le punir pour un tel acte.

Du temps de Pinel, il y avait à la fois à Bicêtre trois fous qui se croyaient Louis XVI.

Il est peu d'hospices considérables d'aliénés, où il n'existe pas quelques Napoléon, quelques Dieu, quelques Christ. Certains de ces extravagants s'irritent quand on ne respecte pas en eux les qualités qu'ils s'attribuent, et croient avoir le droit de mettre à mort ceux qui leur résistent. Sont-ils coupables ? Évidemment non. Pourtant ces individus raisonnent souvent avec une certaine suite dans les idées; ils se livrent à des occupations qui demandent de l'attention, de la persévérance. Si on les jugeait d'après un examen superficiel, on resterait convaincu qu'ils jouissent de la plénitude de leur raison.

Monomanie gaie. — Cette monomanie peut se rapprocher beaucoup de la précédente, en ce que fréquemment elle naît de la satisfaction qu'éprouve l'aliéné de la position dans laquelle il croit être, de la fortune qu'il croit posséder. Dans cet état de l'ame, les monomanes goûtent un bonheur indicible, ils sont sans cesse livrés à la joie; ils en éprouvent toutes les douceurs, tous les transports. Il en est qui une fois guéris, regrettent le temps de leur folie, leurs illusions perdues.

Un jeune chimiste, fort distingué, avait pendant quelque temps été atteint d'une monomanie joyeuse. Quand sa guérison fut complète, il écrivit à ses parents pour leur dire son état. « Je suis guéri, écrivait-il, j'ai recouvré la raison; mais adieu tout mon bonheur. »

Nous ne voyons pas en quoi cette monomanie pourrait être du ressort de la médecine légale.

Monomanie triste. — Lypémanie. — Mélancolie. — L'individu atteint de cette monomanie, est la proie d'idées tristes, sombres, oppressives. Souvent elle est la conséquence d'une autre monomanie. Par exemple, un fou ambitieux s'imagine que tout le monde est coalisé pour l'empêcher de conquérir la position qui lui est due; cette idée peut devenir dominante chez lui, et donner naissance à l'affection dont nous parlons.

Mille causes différentes peuvent produire cette variété d'aliénation: le malade, en proie à cette monomanie, s'imagine qu'il est ruiné, abandonné des siens, trahi par ses amis, atteint de quelque maladie grave dont il ne guérira pas. D'autres fois, il pense que des ennemis cachés le poursuivent; qu'il est incessamment victime de leurs malices; qu'on le tourmente à l'aide de l'électricité, du magnétisme; qu'ils est entouré d'espions, environné d'assassins, d'empoisonneurs.

Les lypémanes présentent des altérations physiologiques parfois fort alarmantes. Ils sont en général pâles et amaigris ; leur peau est sèche et jaune, leur physionomie annonce la tristesse, quelquefois la terreur ; leur regard inquiet, interrogateur, exprime la défiance et les craintes dont ils sont sans cesse agités. Leur pouls est petit, misérable, leur appétit presque nul ; leur sommeil, inquiet et léger, est tourmenté par des rêves affreux, par du cauchemar. Souvent le tube digestif devient le siège de quelque lésion organique grave ; des affections chroniques du foie, des tubercules pulmonaires, terminent souvent leur carrière.

Rien n'est terrible comme l'existence que traînent ces infortunés; poursuivis sans cesse par leurs idées, leurs défiances, ils n'osent s'ouvrir à personne, interprétent mal tout ce qu'on fait pour eux, détestent ceux qui les servent.

Cette triste monomanie porte les malades à chercher la solitude, à fuir tout le monde.

Nous avons donné des soins à une dame âgée que tourmentait un cancer du pylore depuis longues années. Cette personne, riche autrefois et amie des plaisirs, se trouvait réduite à une position fort modeste; elle avait gardé des habitudes de coquetterie qui n'allaient plus à son âge, et dont elle voyait l'inefficacité. Adepte des idées philosophiques de Condorcet, de d'Alembert, elle ne trouvait dans son cœur aucune consolation; toutes les tristesses à la fois venaient l'assaillir. Elle ne pouvait pas comprendre qu'il fallût mourir; elle finit par attribuer toutes ses souffrances à des tentatives d'empoisonnement dirigées contre elle par les siens. Chaque jour elle nous mandait près d'elle, nous racontait mystérieusement et à voix basse ce qu'elle avait cru remarquer dans la physionomie de ses gens, de ses parents; elle nous forçait à examiner attentivement ses aliments, ses boissons, son sucre, les matières qu'elle vomissait. La raison ne pouvait rien sur elle, elle était sure de son fait et ne concevait pas que nos recherches n'aboutissent à rien; probablement qu'elle ne s'est jamais ouverte à personne qu'à nous-même à ce sujet. Elle parlait parfaitement raison avec ceux qui la visitaient, ne laissait pas même soupconner sa défiance à ses domestiques, mais elle déraisonnait complètement dès qu'elle abordait cette question vis-à-vis de nous.

Nous avons vu un homme qui se croyait atteint de maladie vénérienne et qui n'en avait aucun symptôme; il était fou quand il était sur ce chapitre. Nous cherchâmes d'abord à lui faire entendre raison, mais en vain; il est venu pendant six mois à notre consultation, et nous n'avons pu réussir à le guérir de sa folie, qui était complète à cet égard, qu'en lui faisant suivre un traitement insignifiant, mais qu'il croyait anti-vénérien.

Il arrive souvent que les malades, atteints de ce genre d'aliénation, ne veulent pas manger, prétendant qu'ils en ont reçu l'ordre de Dieu, de quelque esprit familier, ou bien parce que, disent-ils, on veut les empoisonner.

D'autres fois, ils font preuve d'une grande humilité et veulent être les serviteurs de ceux qui les entourent. « Le propriétaire d'un riche domaine, dit M. Calmeil, exigeait qu'on l'appelât le pauvre Jacques; à chaque instant il demandait à prendre la place d'un garçon de ferme, qu'il traitait avec un respect et des égards extraordinaires. Son épouse n'était plus à ses yeux qu'une dame élevée par sa position de fortune, et dont il n'osait même pas réclamer la protection. » (Dictionnaire de Médecine, t. xx.)

La monomanie triste produit des illusions quelquefois permanentes.

« Un jeune homme, égaré par un amour malheureux, était dominé par une si puissante illusion, que toute femme étrangère qui venait dans l'hospice lui paraissait être son ancienne amante, qu'il la désignait sous le nom de Marie-Madelaine, et ne cessait de lui parler avec l'accent le plus passionné.» (Pinel, Traité de l'Aliénation.)

Elle peut durer fort longtemps, se terminer en manie générale, ou se transformer en une monomanie d'une autre espèce.

« L'intendant d'un grand seigneur perd sa fortune à l'époque de la révolution; il passe plusieurs mois dans les prisons, toujours livré aux frayeurs d'être conduit au supplice. Sa raison s'égare, il est transféré à Bicêtre, où il finit par se croire roi de France. » (PINEL, Loco citato.)

Par elle-même, cette monomanie ne peut guère tomber sous l'appréciation de la médecine légale. Il est rare qu'elle puisse donner naissance à des actes coupables; du reste, elle les justifierait complètement. Le fait que nous avons cité d'une mélancolique qui, voulant mériter la mort, coupa la tête à une idiote, est de ce nombre. Évidemment les juges n'auraient pu trouver là de traces de culpabilité.

Monomanie religieuse. — Les individus atteints de ce genre de folie ont des idées qui varient en raison de leurs croyances. Chacun reçoit une teinte particulière émanée des dogmes qu'il professe. « Le protestant, dit Marc, devient fou parce qu'il se croit prophète; le catholique, parce qu'il se croit damné. »

En général, les femmes, les hommes faibles, sont plus sujets à devenir la proie de cette sorte de folie.

Les malades commencent à fuir la société et leurs affaires, pour s'adonner complètement à la dévotion. Bientôt ils s'abandonnent aux pratiques les plus minutieuses, se couvrent de médailles, récitent certaines prières qui, disent-ils, ont une efficacité directe pour telle ou telle chose. Ils ont plus de confiance dans tel ou tel saint qu'en Dieu même; en un mot, ils sont à la religion ce que sont à la médecine certaines personnes qui ne croient plus qu'aux rebouteurs, aux empiriques, aux remèdes secrets. Ils ne tardent pas à devenir scrupuleux à l'excès, se croient damnés, et pensent que tous leurs actes sont coupables.

Nous avons connu un vicaire possédé de ce genre de folie : ses supérieurs ont essayé de mille façons, et par leurs raisonnements, et par leurs réprimandes, à le guérir de ses scrupules, mais inutilement. Il recommence dix fois son bréviaire, sous prétexte qu'il a eu des distractions; il n'ose parler à personne, de peur de commettre quelques fautes; il s'impose les pratiques les plus exagérées et les pénitences les plus déraisonnables.

D'autres fois, cette folie prend un caractère différent : les malades, loin d'être effrayés sur leur destinée future, pensent être en communication directe avec Dieu, les saints, les anges,

ou même qu'ils sont devenus : tel, le Christ; telle, la Vierge Marie; tel, un apôtre ou un ange.

Pinel raconte l'histoire d'un jeune homme qui se croyait devenu Dieu, et qui menaçait d'anéantir ceux qui lui déplaisaient; il prétendait pouvoir à son gré pulvériser le globe, et ne faisait pas tomber sur lui le feu du ciel, par la seule crainte, disait-il, de détruire l'armée de Condé, pour laquelle il avait de grandes sympathies.

Cette monomanie est bien plus fréquente qu'on ne le pense. Nous avons vu dans une seule commune, à la suite d'une mission, quatre personnes en être atteintes. Elle naît, la plupart du temps, de la faiblesse d'esprit des individus, mais aussi, quelquefois, des peintures exagérées que certains prêtres font de l'enfer, et des menaces imprudentes qu'ils adressent à leurs pénitents. Le talent du prêtre, comme du médecin, est de savoir donner à chacun le remède qui lui convient, dans la mesure de ses forces.

Il est une variété de cette monomanie que l'on nomme démonomanie. Les malades s'imaginent être en proie à quelque puissance infernale. Les uns pensent être le diable. Nous avons lu quelque part l'observation d'un fou qui, croyant être le diable, s'était adapté une énorme paire de cornes et une queue démésurée.

Une femme qui se croyait possédée, disait à Esquirol: « Il y a un million d'années que je suis la femme du grand diable; je m'entends avec lui, il couche avec moi et ne cesse de me dire qu'il est le père de mes enfants. Mon corps est un sac fait de la peau du diable, et plein de crapauds, de serpents et d'autres bêtes immondes, qui sont des diables. Je n'ai pas besoin de manger: tout ce qu'on me donne est empoisonné; je serais morte depuis longtemps, si je n'étais pas le diable. Il y a plus de vingt ans que je ne suis allée à la selle. En me don-

nant au diable, j'ai été contrainte de lui vouer mes enfants. » (Esquirol, cité dans le Compendium.)

Il est quelques uns de ces aliénés qui ne se croient pas possédés, mais qui s'imaginent qu'ils sont destinés aux peines de l'enfer, et qui voient sans cesse les démons et les supplices qui doivent leur être infligés.

Nous avons souvenir d'avoir donné des soins à un homme qui, pendant la terreur révolutionnaire, avait signé bien des arrêts, envoyé à l'échafaud bien des innocents. Ce malheureux, agité dans son lit, se débattait sans cesse et luttait contre les démons, qui l'assiégeaient et cherchaient à l'entraîner. « Je les vois bien, disait-il, ils sont là qui m'attendent : il y a longtemps que je suis pour eux. Je vois bien d'ici la place où ils vont me mettre : c'est un rocher ardent autour duquel roulent toutes les têtes que j'ai fait couper ; je les reconnais bien ; comme elles me regardent !» Quand nous cherchions à raisonner ce malheureux, il nous disait : « Comment voulez-vous que Dieu me pardonne? il m'a donné au diable ; et puis, d'ailleurs, toutes ces têtes parlent contre moi : il ne peut plus m'entendre. »

Nous sommes très éloignés de nier en aucune façon ni de mettre en doute les faits de possession rapportés dans les livres saints, mais nous croyons qu'anciennement, chez les Hébreux, par exemple, on prenait pour des possédés nombre de gens qui étaient tout simplement des fous. Nous croyons aussi que, depuis le Christianisme, les croyances spiritualistes qui se sont propagées ont singulièrement contribué à augmenter le nombre des démonomanes.

L'intolérance religieuse sévit pendant longtemps contre ces infortunés, qui faisaient eux-mêmes l'aveu de leur prétendue possession, et qui racontaient leurs rapports, leurs pactes avec le diable. Le moyen âge a été prodigieusement fécond en sorciers, en démonomanes, qui furent emprisonnés, brûlés. Les annales judiciaires de ces temps d'ignorance sont remplies de semblables condamnations.

La sévérité qu'on déployait à l'égard de ces individus multipliait de toutes parts les sorciers, les devins, les loups-garous et les possédés. Les imaginations s'exaltaient, et la folic fournissait incessamment des victimes aux prisons et aux bûchers.

Peu à peu ces tristes égarements de la raison diminuèrent, quand on cessa de les persécuter et qu'on suivit les conseils du fameux d'Aguesseau, disant au parlement : « Que, pour faire cesser la sorcellerie, il fallait ne plus s'en occuper que pour renvoyer les prétendus sorciers aux médecins, qui seuls pouvaient les traiter. »

On sait le célèbre procès des possédées de Loudun et sa funeste issue.

Il n'était pas rare, à cette époque, de rencontrer de véritables épidémies de démonomanie. « Durant le VIe siècle, toutes les religieuses d'un monastère d'Allemagne étant possédées du démon, la cuisinière du couvent convint qu'elle était sorcière, et fut brûlée avec sa mère. » (FABRE, Dictionn.)

Numa, Socrate, la plupart des prêtres de l'antiquité païenne, les Pythonisses, les Sybilles, étaient des démonomanes, des hallucinés ou des imposteurs.

Les théologiens ont été bien souvent trop prompts à se former une opinion en pareille matière, et nous n'avons pas lu sans étonnement dans Bergier les caractères diagnostiques qu'il assigne à la possession. C'est une singulière manière de raisonner que celle qui attribue des faits à l'intervention diabolique, parce qu'ils sont extraordinaires, et jusqu'à ce jour inexpliqués d'une façon naturelle.

Nous avons maintenant des sciences physiques; nous avons découvert des agents naturels qui auraient bouleversé, il y a mille ans, toutes les idées reçues, et si le magnétisme animal est une vérité, comme nous n'en doutons pas, l'un des principaux caractères signalés par Bergier est complètement anéanti.

Il arrive parfois que certains individus se croient transformés en bêtes. L'exemple le plus remarquable de ce genre de folie est celui de Nabuchodonosor. Ce prince, s'imaginant qu'il était transformé en bœuf, s'en alla, pendant sept années, vivre dans les prairies, au milieu des troupeaux, marchant à quatre pattes et paissant l'herbe. Cette explication ne contredit en rien la narration sacrée, car Dieu pouvait bien frapper ce monarque d'aliénation mentale pour le punir de son orgueil et pour le donner à ses peuples, en exemple de la vanité des grandeurs d'ici-bas.

Dans le moyen âge, il était fréquent de rencontrer des fous qui se croyaient changés en chiens, en loups, qui vivaient au milieu des bois, couraient la nuit, attaquaient les voyageurs attardés, déchiraient, dévoraient quelquefois des enfants. Chez quelques-uns, cette folie ne revenait qu'à l'approche de la nuit.

Les souvenirs de ces lycanthropes, vulgairement nommés loups-garous, existent encore dans nos campagnes, et les imaginations s'effraient encore aux récits de leurs méfaits et des horreurs qu'ils commettaient.

Sans doute, parmi ces coureurs nocturnes, il y avait beaucoup de malfaiteurs qui exploitaient la crédulité et la terreur; il en existe encore souvent dans quelques contrées.

Nous avons souvenir d'avoir vu dans notre jeunesse des hommes affublés de peaux de bêtes ou de draps blancs, courir ainsi dans certaines communes de la Vendée, et devenir l'effroi du pays où on les croyait possédés du démon, et forcés par lui de courir ainsi nuitamment pour expier leurs péchés.

Chez les personnes simples, l'ignorance et la terreur produisent parfois d'étranges illusions. M...., ancien principal du collége de Cholet, entra, une nuit qu'il était égaré, dans une ferme, pour demander son chemin. On célébrait une noce; il regarda danser, se tenant dans un coin de la grange où avait lieu la fête. Nous ne savons s'il avait, à cause du

mauvais temps, des guêtres ou des bottes en fourrure, toujours -est-il qu'il fut un objet d'épouvante pour tous ces bons paysans, qui le lendemain affirmaient que M.... courait le loup-garou, qu'ils l'avaient tous vu avec des jambes et des pieds de bouc. Le fait demeura constant pour beaucoup d'habitants des campagnes.

« Don Calmet rapporte que dans un couvent d'Allemagne, les religieuses, se persuadant qu'elles étaient changées en chattes, couraient dans tous le couvent, en faisant retentir l'air de leurs miaulements. » (Fabre, *Diction*.)

Parfois, les malades s'imaginent avoir été transformés par quelques maléfices ou sortiléges, en pierre, en bois, etc.

Van-Baerle se crut changé en beurre, il n'osait s'approcher du feu, de peur de fondre; il se jeta dans un puits pour éviter l'action de la chaleur sur lui. Cette monomanie peut donner naissance à des faits que la médecine légale soit forcée d'apprécier. Nous les étudierons et les apprécierons en parlant de la monomanie homicide.

Monomanie érotique. — Cette monomanie est caractérisée par un amour excessif pour un être réel ou imaginaire, amour platonique, du reste, et parfaitement pur.

L'érotomane éprouve un amour vraiment sentimental, et n'est point porté aux plaisirs des sens, comme les individus en proie à la nymphomanie et au satyriasis, qui sont victimes d'une réaction exercée sur les facultés intellectuelles, par le trouble des organes génitaux.

Ordinairement, l'érotomane est agité, loquace; il a l'œil vif, passionné, le visage expansif. Il parle sans cesse de l'objet qu'il aime et auquel son imagination prête toutes sortes de charmes et de perfections. Du sentiment normal de l'amour à la monomanie érotique, la transition est insensible; car l'amour, dans ses excès, ressemble souvent à de la folie, et rien

ne ressemble mieux que la folie à un amour violent. L'individu, en proie à cette affection, ne voit plus rien que l'objet aimé, il lui sacrifie tout; pour lui, il quitte affaires, amis, parents, patrie, il se fait le véritable Don Quichotte de la Dulcinée qu'il adore. Pour obéir à ce qu'il croit ses volontés, il se livre aux actes les plus déraisonnables, les plus excentriques.

Souvent l'aliéné dont nous parlons, est épris de quelque beauté imaginaire, de quelque création de son esprit, ou même d'un être inanimé.

Un érotomane se disait aimé d'une déesse aérienne, qui lui parlait sans cesse; il entendait sa voix dans le doux murmure du zéphir, dans le bruit du vent, dans les mugissements de la tempête; il avait sans cesse l'oreille tendue pour écouter cette voix si chère.

On en a vu d'autres, être amoureux de statues, comme jadis Alkidias, de Rhodes, l'était devenu d'un Cupidon, chefd'œuvre de Praxitèle.

Dans les couvents, on rencontre souvent de semblables aberrations sentimentales; des religieuses, des moines, deviennent amoureux de saints, de figures de vierges, et ces passions ne tardent pas à dégénérer en folie. De là, les incubes, les démons familiers, enfants d'une imagination exaltée, qui viennent, durant le repos des nuits, partager la couche de ces malades et leur procurer des jouissances défendues.

Le moyen âge, avec son culte chevaleresque pour les nobles châtelaines, produisit considérablement de ces monomanies si bien peintes par l'auteur de Don-Quichotte, que nos médecins d'aliénés, les plus savants, auraient de la peine à faire mieux ou même aussi bien.

Parfois il arrive que les érotomanes sont mélancoliques et tristes; ils pensent qu'ils ne seront jamais aimés: ils concentrent en eux-mêmes toutes les idées sombres qui les assiégent, tombent dans le marasme et finissent par mourir victimes de leurs chagrins. Cette folie, qui git entièrement dans le cœur et dans l'imagination, peut aussi bien atteindre les vieillards que les jeunes gens. Elle peut pousser à des actes répréhensibles. Nous les examinerons en traitant de la monomanie homicide.

Nous allons maintenant parler de certaines monomanies qui sont plus spécialement du ressort de la médecine légale. Ainsi que nous l'avons dit dans le cours de cet article, il est actuellement démontré que souvent des actes, qui par euxmêmes sont des délits ou des crimes, ont pour cause quelque désordre, quelque maladie de l'intelligence. La sciencé a pro noncé définitivement, et la jurisprudence s'est inclinée devant la vérité et l'humanité de cette décision.

Monomanie du vol. — Tout le monde sait avec quelle irrésistibile violence le désir, ou plutôt le besoin de voler, s'empare de certaines femmes enceintes. On sait aussi que les filles chlorotiques sont souvent tourmentées par la même passion, et qu'elles cèdent à ses entrainements, simplement pour voler et non point pour s'approprier les objets de leurs soustractions. Souvent elles les jettent dans des puits, dans des lieux d'aisance, ou les déposent même sur la voie publique. On voit fréquemment aussi des personnes d'une haute position, mises par leur fortune à l'abri de tout soupçon, d'une probité reconnue dans toutes leurs relations, s'adonner à ce triste penchant.

Fodéré s'exprime ainsi : « J'ai été particulièrement témoin de l'instinct irrésistible de dérober, même parmi des gens bien élevés, et-dans leur enfance souvent châtiés pour ce vice; ils en concevaient la plus grande honte, et dans l'âge mûr, cependant, ne pouvaient s'en défendre, lorsque l'occasion s'en présentait. » Il cite l'exemple d'une domestique très sage, très modeste, très pieuse, qui ne pouvait s'empêcher de lui voler, à lui et à d'autres, des objets même de la plus petite valeur, et qui convenait de ce qu'il y avait de honteux dans cette action. Mise à l'hôpital comme folle, elle fut, après sa guérison présumée, placée au nombre des servantes. Son penchant lui revint, et le chagrin qu'elle en eut, les efforts intérieurs qu'elle fit, la rendirent entièrement folle, et elle mourut dans un accès de manie.

Quand un homme est passionné pour certains objets, tels que médailles, livres rares, fleurs, ou autres qui ne sont point nécessaires à ses besoins; quand sa position de fortune est telle, qu'il pourrait facilement satisfaire honnétement ses goûts, que du reste, ils sont singuliers et bizarres; quand son caractère, sa conduite, présentent par ailleurs certaines anomalies, les juges doivent procéder avec la plus grande circonspection, car il est permis alors de soupçonner l'existence de la monomanie, qui, dans ce cas, justifierait entièrement l'accusé.

Mattey cite deux exemples remarquables de ce genre de monomanie.

Une demoiselle de haut lignage, de bonne conduite, cédait fréquemment au besoin impérieux qu'elle éprouvait de voler tous les objets qui frappaient ses yeux. Elle avait chez elle une immense collection de dés à coudre, de gants, de bas, de fichus, etc. Elle pleurait amèrement quand on surprenait ses larcins, et en concevait une honte extrême.

Un employé du gouvernement, à Vienne, ne volait que des ustensiles de ménage: il avait loué, pour les mettre, deux chambres, et les avait remplies. Il n'en faisait, du reste, aucun usage.

Un médecin, dont Lavater cite l'observation, ne rentrait jamais chez lui sans avoir ses poches remplies d'objets volés chez ses cliens. Sa femme, chaque soir, s'en emparait et se chargeait de les restituer.

La monomanie du vol est difficile à constater, parce qu'on peut la simuler aisément. Aussi, faut-il, pour que la criminalité puisse disparaître aux yeux du juge, que les actes qu'elle fait commettre soient accompagnés de circonstances qui dénotent un dérangement intellectuel, une perversion morale morbide.

Monomanie incendiaire. — Les actes commis par les personnes atteintes de ce genre d'aliénation, sont de nature à porter atteinte aux intérêts les plus graves de la société, à mettre en danger les propriétés et les personnes; aussi, les législateurs ont-ils senti le besoin d'une répression extrêmement sévère. Le crime d'incendie est puni de mort par presque toutes les législations. Il est donc de la plus haute importance, à cause de la gravité du crime et de la peine qu'il encourt, de ne pas laisser tomber le glaive de la loi sur une tête innocente.

Il est hors de doute que certains individus sont poussés à incendier par une force irrésistible, gisant dans une véritable maladie de l'intelligence. Érostrate n'était-il point de ce nombre, ainsi que ce Jonathan-Martin, qui incendia la cathédrale d'York?

Un jeune homme portait continuellement dans ses poches .des éponges souffrées, pour incendier. Il mit le feu seize fois durant quatre mois. Il manifestait une joie excessive dès que le tocsin sonnait, et qu'il voyait se déployer l'incendie. Il ressentait aussi un vif plaisir en entendant les lamentations, en voyant le désespoir de ceux dont il avait incendié les demeures.

Une servante, tourmentée du besoin de mettre le feu, et

ne sachant comment y résister, se mit à crier au feu, et déclara à ceux qu'attirèrent ses cris, le desir qui la sollicitait, en leur disant : qu'elle l'accomplirait, si on n'y mettait obstacle.

Ici encore, les difficultés sont immenses, et il est bien difficile de prononcer qu'il y a monomanie incendiaire. On ne doit pas alors s'en rapporter aux déclarations des accusés, qui ne manqueraient pas de se couvrir de ce moyen protecteur.

Il faut, pour qu'on puisse croire à ce moyen de justification, qu'on n'aperçoive aucun motif de vengeance, d'inimitié, de cupidité, derrière l'acte incriminé; que la conduite, l'état mental de l'accusé, aient fourni déjà des preuves de bizarrerie, de singularités prononcées; qu'il ait cherché plusieurs fois à commettre le même crime sans qu'on puisse y découvrir aucun autre motif qu'une impulsion insolite et fatale. Les antécédents des accusés doivent être pris en grande considération.

Certes, nous croyons à la monomanie incendiaire, se développant par imitation surtout, mais nous avouons que nous tremblerions en présence d'un accusé invoquant un tel système pour sa défense, et n'ayant que ses affirmations pour le prouver.

Les femmes enceintes, hystériques, chlorotiques, sont plus que d'autres sujettes à ce triste penchant.

Il est une chose digne de remarque: c'est que toujours les incendies ont désolé les nations au sein desquelles fermentaient des révolutions sur le point d'éclater. Ces calamités publiques étaient-elles un moyen infâme d'irritation à l'égard des populations, un moyen de les tenir armées et prêtes à combattre? Ou bien, étaient-elles un résultat de l'exaltation de quelques esprits, et plus tard d'une monomanie par imitation chez un grand nombre? Il serait à désirer, pour l'histoire et pour la science, que l'avenir pût jetter quelque lumière sur ces questions.

Monomanie suicide. — Des faits nombreux ne permettent pas de douter de l'existence de cette monomanie. Mais nous la croyons beaucoup plus rare que certains auteurs ne l'ont prétendu. Quelques-uns sont allés jusqu'à dire que toujours le suicide est un acte de folie. Cette prétention est exagérée.

Que le suicide annonce un jugement faux, une raison peu éclairée, d'accord; mais il n'est point toujours un résultat de la folie. Il est des hommes qui, se trouvant malheureux et bornant leurs regards à l'horizon des choses d'ici-bas, croient trouver dans la mort un abri contre le malheur, les chagrins, la souffrance.

Il est beaucoup de ces êtres, qui peu à peu ont étouffé dans leurs cœurs les croyances et la foi, et qui calculent froidement le peu que vaut la vie. Ce sont des lâches, comme les appelle Aristote, qui désertent le poste ou Dieu les a placés, sachant parfaitement ce qu'ils font.

Un ancien officier supérieur, atteint d'une affection de la moëlle épinière, nous fait appeler près de lui. Nous lui déclarons qu'il faut, suivant nous, employer des moyens violents et douloureux, qu'il refuse. Il consulte un célèbre professeur de Paris, qui lui dit la même chose. Il nous raconte le résultat de cette consultation, puis ajoute: « Vous n'avez, messieurs les docteurs, que des moyens extrêmes à proposer, moi j'ai celui de me guérir bien plus promptement. » Le lendemain il se brûle la cervelle.

Certes cet homme savait bien ce qu'il faisait; il n'était nullement fou.

Le nombre de ceux qui quittent ainsi la vie est immense; il augmente de plus en plus à mesure que la société se déprave. « Le nombre moyen des suicides qui ont lieu annuellement en France est d'environ 1,800; celui des attentats à la vie des personnes n'est que de 650 environ. » (Hugo, France pittoresque.)

Il est des fous qui commettent des suicides que nous ne pouvons pas regarder comme appartenant à la monomanie suicide; ce sont les suicides provoqués par des folies d'un autre genre; souvent, dans un accès de manie, les malades se tuent sans en avoir l'intention.

Un érotomane se donne la mort pour rejoindre l'être fantastique qu'il aime; ce n'est point la monomanie suicide qui le pousse à se tuer.

Un autre fou se persuade qu'il a un corps étranger dans la tête, et se fend le crâne pour le faire sortir.

Ces suicides doivent être considérés comme des accidents, des symptômes des autres folies.

La monomanie suicide est quelque chose de distinct des autres variétés de monomanie; elle consiste en une impulsion instinctive et involontaire à se donner la mort, et cela sans que la raison y soit pour rien. Celui qui est en proie à cette vésanie y résiste et la déplore; il n'a point de motifs pour mourir, seulement il éprouve un ennui suprême de toute chose, et un besoin irrésistible de se suicider.

On dit que cette monomanie qu'on nomme spleen est très commune chez les Anglais; nous croyons sans peine qu'un peuple aussi matériel, aussi complètement voué à l'industrialisme que le peuple anglais, doit être plus qu'un autre exposé à cette terrible maladie; mais il faut dégager la vérité de toute exagération. Le fait est que les lois anglaises flétrissent la mémoire des suicidés, et ordonnent que leurs corps seront traînés sur une claie à travers les rues et les places publiques. Pour éviter cette flétrissure aux familles, les médecins délivrent des certificats qui constatent la folie, et la police ferme les yeux : voilà la source de cette opinion, devenue générale. Si chez nous on affirmait la folie de tous les suicidés, la France pourrait peut-être, aussi bien que l'Angleterre, réclamer l'honneur d'être la patrie du spleen.

Quand la monomanie suicide se déclare, tous les sentiments s'évanouissent; Dieu même disparaît de la pensée. Souvent les malades ont d'inexprimables angoisses : ils disent qu'ils sont fous, déplorent leur état et subissent pendant des mois, des années quelquefois, la lutte affreuse qui s'établit entre leur raison et leur funeste penchant.

Peu à peu l'idée du devoir s'anéantit; celle de la mort est la seule qui reste dans l'ame. La victime sent un froid glacial qui la saisit : son cerveau est oppressé sous une horrible étreinte, le sang circule à peine. Une douleur vive se fait sentir au-dessus de la racine du nez, quelquefois au sommet de la tête; la région épigastrique est le siége d'une forte constriction.

L'aliéné, le front serré comme dans un étau, le cœur glacé, la pensée obtuse, ne voit qu'une chose, la mort qui le regarde et qui l'appelle; son œil est sans cesse fixé sur ce spectre qui le pétrifie, qui l'attire invinciblement. Bientôt le fleuve a dévoré une existence, ou la détente d'une arme à feu a lâché le plomb meurtrier.

Celui qui quitte ainsi la vie a-t-il réfléchi, a-t-il songé que la religion, la patrie, l'amitié, tous ses devoirs, lui défendaient le suicide? A-t-il étouffé le cri de sa conscience? A-t-il éprouvé ce combat terrible qui se passe dans l'ame du criminel, par exemple, qui balance entre la mort et le déshonneur, entre le suicide et l'échafaud? Nullement, il n'a songé à rien de tout cela. C'est un fou, c'est un malade qui s'est échappé de la vie qu'il avait prise en aversion; il a obéi à une force intérieure, cette force l'a poussé après avoir fasciné son regard, aboli sa conscience; il était tout simplement las de vivre et amoureux de la mort. Tout à coup au milieu d'une existence heureuse, en face d'un riant avenir, on l'avait vu tomber dans la tristesse, s'isoler du monde pour vivre solitaire; sa santé s'était altérée dans cette lutte intérieure, et nul n'avait compris ses tortures et ses angoisses. La raison ne peut rien sur ces pauvres malades.

N'est co point là, grand Dieu! cette chute de l'homme que vous tenez par un fil sur un abîme, et que vous abandonnez? N'est-ce point là l'un des résultats de l'orgueil humain, et la dérision suprême de ce que nous appelons notre puissance?

Un enfant de dix ans se tire un coup de pistolet dans la bouche : l'arme, mal chargée, ne fait qu'une blessure peu grave ; interrogé sur les motifs qu'il a eus , il répond simplement : « Je ne sais pourquoi , mais j'étais las de vivre , et je voulais mourir. »

Un homme d'environ trente-cinq ans veut se couper la gorge avec un rasoir; mais il oublie de tendre la peau, dont le roulement empêche l'instrument de diviser profondément les parties; la trachée n'est qu'à moitié coupée. On demande à ce malheureux pour quels motifs il a voulu se tuer, il n'en peut donner aucun. Bientôt il arrache violemment l'apparcil de sa blessure, introduit les doigts dans les lèvres de la plaie, et l'agrandit autant qu'il le peut; on lui met la camisole jusqu'à parfaite guérison; il se félicite d'avoir échappé au danger qu'il a couru, dit qu'il combattra son affreux penchant au suicide; mais au bout d'un mois, il se coupe de nouveau la gorge, et de cette fois il ne se manque pas.

Il est très probable que Sénèque, qui se suicida, était fou, car il avait dit lui-même que le suicide était une preuve de folie. « Vous cherchez, disait-il, des preuves de sa folie, et il a voulu se tuer; quelle plus forte preuve! »

Gall a donné ses soins à une famille de Vienne dans laquelle deux frères se sont suicidés; leurs sœurs éprouvent le même penchant à l'époque de la menstruation.

Dans une autre famille, le père se suicida, deux de ses fils se jettèrent à l'eau; le troisième affirmait que le même penchant le poursuivait sans cesse, et qu'il finirait par y succomber.

Esquirol rapporte que, dans une famille, le père, le fils, le petit-fils, se sont suicidés vers la cinquantième année.

Spurzheim cite l'observation d'une jeune femme qui était sans cesse obsédée par l'idée d'attenter à ses jours; à l'approche de ses règles et pendant cette crise physiologique, elle en était bien plus tourmentée, et n'avait quelquefois que le temps de jeter loin d'elle les couteaux ou autres armes qu'elle tenait à la main, et qu'elle était tentée de se plonger dans le sein.

Pinel parle d'un jeune homme qui , sans motifs, était tourmenté du désir de mettre fin à ses jours ; il déplorait sa position , suivait exactement les conseils que lui donnait ce praticien célèbre , et ne pouvait parvenir à se guérir. Pinel crut que l'exercice violent et la fatigue le guériraient ; il lui conseilla d'entrer comme manœuvre chez un maître maçon ; mais au bout de quinze jours , ce pauvre malade revint le trouver, lui dit que rien ne pouvait le détourner de son idée dominante , et au bout de quelques jours il disparut , sans qu'on ait depuis entendu parler de lui.

Le suicide est-il un acte que la loi doive punir. Nous croyons que les législateurs qui flétrissaient la mémoire des suicidés faisaient une chose juste et exemplaire. Nous regrettons que nos lois n'aient rien à opposer à cette lèpre du suicide qui nous envahit de plus en plus.

Nous avons vu avec étonnement certains jurisconsultes prétendre que les complices d'un suicide doivent être à l'abri de toute atteinte. Nous soutenons que le fait d'avoir fourni à un homme qui s'est suicidé du poison, des armes, sachant l'usage qu'il en voulait faire, est un véritable crime. Dans

QUESTIONS MÉDICO-LÉGALES.

564

tous les cas, ou bien on a aidé un fou à se détruire, on a directement concouru à un homicide, ou bien on a facilité à un transfuge de la société les moyens de rompre les liens qui l'attachaient à elle. Dans cette double hypothèse, il y a culpabilité réelle.

Notre code ne porte point de peine contre le suicide ni contre les complices du suicide. C'est, à notre avis, un tort grave que nous déplorons. Bien des hommes reculeraient devant cet attentat contre eux mêmes, s'ils avaient la certitude que leur mémoire serait flétrie. Ceux qui se tuent ne craignent pas, dira-t-on, les châtiments de l'autre vie; comment craindraient-ils des peines illusoires et toutes de préjugé? Cet argument n'en est pas un. La plupart des hommes qui se tuent sont plus facilement touchés par les choses d'ici-bas que par celles de l'éternité. Ils ont presque tous étouffé dans leur conscience, ou du moins fortement obscurci, la foi et les vérités qu'elle proclame.

Monomanie homicide. — Il est hors de doute maintenant que quelquefois poussé par un horrible instinct qui se développe en lui sans raison, sans motifs, sans conscience, l'homme peut ôter la vie à son semblable.

On devrait peut-être ne pas attribuer à la monomanie homicide les actes commis par des aliénés poussés par des déterminations soudaines.

On devrait peut-être ne lui attribuer que les meurtres commis sous l'empire exclusif du besoin, de l'instinct de tuer. Certains auteurs ont suivi cette marche. Quant à nous, qui avons dit que la plupart du temps le trouble d'une faculté cérébrale envahissait plus ou moins les autres; qu'il n'y avait probablement pas de monomanie absolument tranchée; nous dirons que, quelle que soit la cause qui pousse un fou à tuer, il est au moment où il tue en proie à une monomanie homicide. Nous serons ici d'accord avec Esquirol, M. Orfila et bien d'autres.

Nous distinguerons deux catégories dans cette terrible monomanie :

Dans la première, nous rangerons les aliénés regardés comme fous par tout le monde, qui sont poussés à tuer par des motifs imaginaires qui les frappent, et qui sont plus ou moins en opposition avec la saine raison. Les uns tuent, croyant immoler des ennemis, des voleurs, des génies malfaisants; les autres, pour empêcher de jeunes enfants d'avoir à supporter les misères de la vie, pour les envoyer directement au ciel, etc.

Dans la seconde, nous rangerons ceux qui tuent pour obéir à un instinct sanguinaire, qui les pousse, en dehors de tout motif, de toute raison, de toute conscience. Parmi ceux-ci, cependant, il faut distinguer ceux chez lesquels cet instinct produit une illusion de l'esprit et les pousse à tuer pour obéir à de prétendues voix intérieures qui le leur commandent.

Observations appartenant à la première catégorie.

4 re. Pinel parle d'un fou qui, s'imaginant qu'il devait purifier le monde par le baptême du sang, tue ses deux enfants, essaie de tuer aussi sa femme, qui lui échappe par la fuite. Seize années plus tard, il tue à Bicêtre deux aliénés, blesse un surveillant, « et eût, dit Pinel, égorgé tous les habitants de l'hospice, si l'on n'eût arrêté les efforts de sa furcur homicide. »

- 2°. Une femme mélancolique et dévote égorge son enfant pour qu'il soit un ange. (Fait raconté par Esquinol.)
- 5°. En Prusse, un paysan s'imagine qu'un ange envoyé de Dieu lui ordonne de renouveler le sacrifice d'Abraham. Il commande à son fils de préparer un bûcher, le place dessus, et l'égorge. (HUFELAND.)

4°. « Un jeune aliéné, dominé par la jalousie, et que sa famille crut guéri, rentra dans sa maison, et, le surlendemain, égorgea sa femme et sa belle-sœur. » (ESQUIROL.)

5c. Prohaska, soldat prussien, croyant que son officier était épris de sa femme, la fit communicr, la tua ensuite, brisa la tête de ses deux enfants, et s'en revint tranquillement à la caserne, en disant: « Qu'il vienne lui en conter désormais! » (Fait rapporté par Gall.)

6°. Une aliénée de la Salpètrière, désirant mourir, et n'ayant pas le courage de se donner la mort, voulait tuer quelqu'un pour mériter l'échafaud. Elle prévenait les surveillants de ses projets. (Fait rapporté par Esquirol.)

7e. Un vieillard très dévot, ainsi que sa femme, lui disait souvent qu'il craignait bien de mourir dans un moment où il ne penserait pas à Dieu et à son salut. Bientôt la malheureuse femme est poursuivie d'une idée fixe, celle de tuer son mari pendant qu'il ferait sa prière. Cette idée la tourmentait surtout à l'église et quand elle voyait le vieillard prier. Pour le faire, il s'agenouillait dans un coin, les bras appuyés sur un billot. Maintes fois sa femme lui avait dit : « Tu es fatigué, appuie donc ta tête sur le billot. » Il ne le faisait pas, ne trouvant pas cette posture respectueuse pendant la prière. Un jour, il cède à l'invitation de sa femme, qui se saisit d'une hache et lui fend la tête. Elle n'avait pas même fermé la porte de sa maison; elle n'essaya point à fuir, et ne manifesta aucun regret de son action.

Observations appartenant à la seconde catégorie.

4re. « J'ai vu une femme, mère de quatre enfants, éprouver pendant trois mois environ une violente propension à tuer ses enfants, quoiqu'elle les chérisse, dit-elle, plus qu'elle-même. Pour éviter de commettre un pareil forfait, elle se sépara de ses enfants. Elle n'était influencée par aucun motif imaginaire, et son jugement n'offrait aucune apparence de lésion.» (ORFILA.)

2°. Gall a observé un soldat qui, à certaines époques de l'année, était tourmenté par l'envie de tuer, et qui, de peur d'y succomber, se faisait attacher. Il indiquait lui-même le retour de sa raison, et on lui rendait la liberté.

5°. Une domestique avoua en pleurant à son maître qu'elle désirait quitter sa maison, parce qu'elle était possédée de l'envie de tuer son jeune fils. Elle lui avait deux fois, disait-elle, appuyé sur le cou un couperet à hacher la viande, et u'avait été retenue que par sa frayeur et ses pleurs. Cette fille fut mise à l'hôpital, entra plus tard chez une dame qu'elle quitta après lui avoir avoué que son funeste penchant la reprenait encore.

4°. Gall parle d'une femme, âgée de vingt-six ans, bien portante, qui, à l'approche de ses règles, éprouvait des angoisses inexprimables. Elle était tentée de tuer son mari et ses enfants. Depuis longtemps elle n'osait plus baigner le plus jeune, parce qu'une voix intérieure lui répétait sans cesse: « Laisse le couler! laisse le couler. » Quand elle entrait dans la chambre de ses enfants ou de son mari, l'idée de les tuer s'emparait d'elle. Souvent elle fuyait en fermant précipitamment la porte. (Fait cité par MARC.)

5°. Un jeune homme éprouve le désir violent de tuer sa mère et sa sœur. Il n'a aucun motif de leur en vouloir. Plusieurs fois, en embrassant sa mère, il s'écrie : « Ma mère, sauvezvous, ou je vais vous égorger. » Il essaie un jour à tuer un militaire suisse avec son sabre qu'il lui arrache ; une autre fois, à assommer, avec une bouteille, sa mère, qu'il a attirée dans une cave. Après dix-huit mois d'isolement, il est rendu à

sa famille, et aucun trouble ne se manifeste plus. (Fait cité par Esquirol.)

6°. Un voiturier de Franterdadt se renferme en voyage avec ses chevaux, et ne leur fait pas donner à manger. En partant, il n'en attèle que deux et monte sur le troisième, pour accompagner sa voiture. Etant ainsi à cheval, il maltraite une femme. Bientôt il met pied à terre, marche devant ses chevaux une hache à la main, blesse une femme de plusieurs coups de cet instrument, et la laisse dans un fossé. Plus loin, il fend la tête à un enfant de treize ans, puis à un homme de trente ans environ. Après avoir jeté sa hache, il attaque deux Juifs, qui se débarrassent de lui, et ensuite un paysan, qui crie au secours et le fait saisir. Conduit auprès des corps de ceux qu'il avait tués, il dit : « Ce n'est pas moi qui ai commis ces crimes, c'est mon mauvais esprit. » (Fait rapporté par le Mercure de Souabe.)

7e. Un garçon maréchal déjeune tranquillement chez lui, aiguise avec soin un couteau, s'en va chez le maître d'école du village, cause quelque temps avec lui, et lui plonge son couteau dans le cœur. Il revient aiguiser de nouveau son arme, se rend ensuite chez le notaire, lui en donne un coup, va chez un autre individu, qu'il blesse à la tête. Voyant qu'on veut s'emparer de lui, il essaie de se couper la gorge. (Fait raconté par les Débats.)

Se. Dans la Vendée, une femme que nous avons connue, et qui était sujette à des attaques périodiques de folie, donna, pendant les horreurs de la révolution, son jeune enfant à un soldat, pour qu'il le mit au bout de sa baïonnette.

Nous pourrions accumuler les exemples : il en existe beaucoup qui sont rapportés dans les auteurs, par les journaux. Ceux-ci suffiront pour démontrer l'existence de la monomanie homicide. Bien souvent la monomanie homicide se développe par imitation : un idiot voit saigner un cochon, immédiatement après il égorge un homme. (Fait rapporté par GALL.)

Un jeune enfant étouffe son frère pour faire comme le diable qu'il a vu étrangler Polichinelle. (Fait rapporté par Prosper Lucas.)

Des enfants vont à un enterrement, et ensuite enterrent une petite fille dans le sable, où elle meurt asphyxiée.

Georget, Esquirol, Serres, Barbier, citent des exemples de femmes qui, après le procès d'Henriette Cornier, furent prises du désir de tuer leurs enfants.

On sait quelle funeste influence la publication détaillée de certains crimes par les journaux exerce sur les esprits; il semble que les monomanies se répandent par voie épidémique.

Un officier supérieur se suicide; son frère, simple ouvrier, qui l'avait toujours imité en tout depuis qu'il était devenu un homme remarquable et important, se suicide quelques mois après. Nous avons pu, en étudiant attentivement les antécédents de cet homme, constater la monomanie par imitation.

Manie. — C'est la seconde forme du délire. Comme nous l'avons déjà dit, en citant Georget, la manie est un délire général; les malades déraisonnent complètement, leur cerveau produit avec une incroyable rapidité toutes sortes d'idées incohérentes; ils sont sujets à des hallucinations, à des illusions. Parfois ils sont furieux, ou bien tristes ou gais; ils chantent, ils courent, ils dansent, ils brisent, ils frappent, se portent quelquefois à des violences à l'égard de ceux qui les approchent. Ils ne reconnaissent personne, souvent n'ont pas conscience d'eux-mêmes. La plupart des maniaques sont voraces, sales, et d'une sensibilité physique extrême. Ils restent dans leurs ordures, se déshabillent complètement ou bien ne veu-

QUESTIONS MÉDICO-LÉGALES.

lent garder que leur chemise. Ils n'entendent aucun raisonne ment et ne prêtent leur attention à rien.

«A un second degré, l'agitation est moindre; on peut fixer l'attention, avoir du malade des réponses justes, même lui faire suivre un raisonnement sensé, pourvu qu'il soit court; mais dès que l'esprit du malade est abandonné à lui-même, ou bien si l'on veut converser trop longuement, ce sont des divagations sans fin, des propos extravagants, des idées incohérentes, des jugements erronés, des emportements, des chants, des ris, de la fureur.» (ORFILA.)

Le troisième degré est ainsi décrit par Pinel sous le nom de Folie raisonnante. « Cette espèce de manie est marquée par des actes d'extravagance ou même de fureur, avec une sorte de jugement conservé dans toute son intégrité, si on en juge par les propos. L'aliéné fait les réponses les plus claires et les plus précises aux questions des curieux; on n'aperçoit aucune incohérence dans ses idées; il fait des lectures, il écrit des lettres, comme si son entendement était parfaitement sain; et cependant, par un contraste singulier, il met en pièces ses vêtements, déchire quelquefois les couvertures ou la paille de sa couche, et trouve toujours quelque raison plausible pour ses écarts et ses emportements. »

HALLUCINATIONS.—On nomme ainsi l'état d'une personne qui croit fermement à la vérité d'une sensation qu'elle éprouve, sans qu'aucun objet extérieur, de nature à la produire, en soit la cause.

La sensation imaginaire qui constitue l'hallucination peut arriver à l'ame par un seul sens ou par plusieurs à la fois.

Un malade croit entendre des voix qui lui parlent, qui l'injurient, qui lui commandent quelque chose, qui l'appellent; il n'y a dans ce cas qu'hallucination de l'ouïe.

D'autresois, c'est la vue qui est le siège du désordre; un

malade s'imagine voir des spectres, des fantômes, un précipice, des flammes, le diable.

Les hallucinations du goût sont plus rares : on voit des malades qui croient manger des choses délicieuses, ou, au contraire, percevoir le goût de mets désagréables.

Celles de l'odorat sont encore plus rares : une femme, dit Esquirol, croit sentir, à la Salpètrière, l'odeur qui s'exhale de prétendus souterrains où on égorge des hommes.

Les hallucinations du tact sont fréquentes : il existe des hallucinés qui sentent des pointes, des instruments tranchants qui les blessent. Quelques-uns croient sentir sur eux des insectes, des reptiles.

« Un homme, dit Leuret, se sent conduire par une main invisible depuis l'église Saint-Sulpice jusqu'à la butte Montmartre. »

Il est des hallucinations internes qu'on ne peut précisément rapporter à aucun sens : un malade vient nous trouver, parce qu'il croit qu'un os énorme lui pousse dans l'estomac; un autre prétend qu'il a une fourmilière dans la tête; un troisième nous décrit à sa manière les phénomènes physiologiques impossibles qu'il voit se passer en lui; c'est une humeur qu'il sent tomber en boule et avec bruit de sa tête dans son estomac.

Le plus souvent les hallucinations s'étendent à plusieurs sens à la fois, surtout à ceux qui s'associent dans la vie normale pour nous donner des sensations complexes.

Le goût et l'odorat, la vue et l'ouïe, marchent ordinairement ensemble; quant au toucher, il agit de concert avec les sensations internes ou viscérales. Nous avons donné des soins à un malade [qui croyait voir, entendre et toucher des voleurs.

Socrate, s'il n'était pas un imposteur, avait à la fois des hallucinations de l'ouïe et de la vue. Luther, dans sa fameuse conférence avec le diable, à la suite de laquelle il supprima les messes privées, était en proie aux mêmes aberrations. Un malade, armé d'un bâton, nous disait: « Otez-vous de là, monsieur, que je tue ces voleurs qui m'injurient et qui frappent sur mes meubles. »

Une malade s'accuse d'éprouver la nuit des jouissances illicites avec le diable qu'elle voit, qu'elle sent, qui lui parle.

Les causes qui produisent le plus souvent les hallucinations, sont la frayeur, les pratiques religieuses exagérées, les travaux intellectuels excessifs, les désirs vénériens, la vie solitaire et contemplative.

Sur cent aliénés, M. Esquirol affirme qu'on peut compter au moins quatre-vingts hallucinés; du reste, il n'est pas de médecin qui n'ait constaté que tous les délires qui surviennent, même pendant de simples accès de fièvre, produisent ces désordres dans l'esprit des malades. Dans la démence, les hallucinations sont rares; dans la manie, elles se succèdent avec une incroyable promptitude; il semble qu'un défilé d'ètres imaginaires passe devant le malade. Dans la monomanie, assez généralement les hallucinations sont constantes et fixes, ont rapport à certains objets déterminés. Celles qui ont lieu dans les fièvres, resemblent beaucoup à celles de la manie.

ILLUSIONS. — On nomme ainsi l'erreur par laquelle un individu attribue à un objet agissant sur ses sens des sensations qu'il ne produit réellement pas.

L'hallucination git dans des sensations imaginaires ; l'illusion, dans une perversion de sensations réelles.

Il est des illusions externes, il en est d'internes.

Les premières ont trait aux objets extérieurs explorés par les sens ; les secondes , à la vie intérieure et viscérale.

Un homme, dit Esquirol, frappait vivement sur un par-

quet avec sa canne; il prenait les ombres que projetaient ses meubles pour des rats.

Le fait suivant, que nous retrouvons dans nos souvenirs d'enfance, effrayait jadis notre jeune imagination. Aujour-d'hui, débarrassé de son merveilleux, il devient un des matériaux de notre travail. Doit-on le ranger parmi les illusions ou les hallucinations.

Dans la religieuse et tant soit peu superstitieuse Vendée, une femme s'en revenait seule, la nuit, au clair de lune, du bourg voisin. Au milieu d'un champ, elle entend des chants d'église faibles et doux : c'étaient des psaumes. Elle avance vers l'endroit d'où ils venaient, le bruit augmente, et, de l'autre côté d'une haie, elle aperçoit tout un enterrement : cercueil, prêtre, chantres et convoi ; mais les personnages n'avaient pas plus de deux pieds de hauteur. Elle affirme avoir regardé longtemps. Nous n'avons aucun motif de soupçonner la bonne foi de cette femme. La peur avait sans doute, pendant ce voyage nocturne, travaillé son imagination, et l'avait disposée aux créations fantastiques qui lui sont ordinaires.

Hofbauer cite l'observation d'un homme qui, réveillé en sursaut par sa femme, en chemise auprès de son lit, la prend pour un spectre, lui porte un coup de hache, et l'étend morte à ses pieds.

Un malade ressent des douleurs dans l'estomac; rien ne peut lui persuader que cet organe ne contienne pas des grenouilles.

M. Piorry administre à des malades des pilules de mie de pain, en leur disant que c'est de l'émétique; plusieurs ressentent des douleurs très vives et sont pris de vomissements.

Une malade que nous soignons a engraissé considérablement depuis quelque temps. Elle croit que la grosseur de son ventre est due à un cancer; rien ne peut l'en dissuader; elle ressent des douleurs, et prend pour une énorme tumeur la saillie de l'appendice xiphoïde.

Une dame, aussi très grasse, ågée de cinquante-trois ans, éprouvant tous les symptômes d'un refoulement diaphragmatique dû à son obésité, nous fait appeler, et nous dit que depuis quatorze mois elle se croit enceinte, qu'elle sent tous les symptômes de cet état, les mouvements de l'enfant, les désirs insolites de la grossesse. Nous parvenons, après examen, à la convaincre qu'elle n'est point enceinte. Mais c'est avec le plus grand regret qu'elle renonce à cette illusion, qu'avait du reste partagée son médecin.

- « Pronostic. Avant d'établir le pronostic, il faut ne pas perdre de vue l'acception que j'ai donnée aux quatre genres de folies : sans cela, on me trouverait en contradiction avec des auteurs avec lesquels je crois être parfaitement d'accord.
 - »L'imbécillité, l'idiotisme, ne guérissent jamais.
- »La monomanie ou mélancolie guérissent, lorsqu'elles sont récentes, accidentelles, et qu'elles ne dépendent pas d'une lésion organique.
- » La manie guérit plus souvent que la monomanie ou mélancolie.
- » La démence aiguë guérit; la démence chronique ne guérit pas.
- » La folie héréditaire guérit; mais les rechutes sont à craindre.
- » La folie chronique guérit difficilement, et avec d'autant plus de peine, que les causes prépondérantes ont agi longtemps avant l'explosion du délire.
 - » Quelque ancienne que soit l'aliénation mentale, on peut

espérer la guérison, tant qu'il existe des dérangements physiques notables.

- » Les causes morales qui agissent promptement sont une circonstance favorable de guérison; mais si elles ont agi lentement, on guérit difficilement.
- » Les excès d'étude qui jettent dans la folie, doivent faire craindre qu'on ne guérira pas.

Les folies causées ou entretenues par des idées religieuses, par l'orgueil, guérissent rarement.

- » Les folies entretenues par des hallucinations sont difficiles à guérir.
- » Les folies dans lesquelles les malades jugent très bien leur état, offrent beaucoup de difficultés, si elles ne guérissent promptement.
- Lorsque les aliénés ont repris l'intégrité des fonctions organiques, l'appétit, le sommeil, l'embonpoint, etc., on doit peu compter sur la guérison.
- » Lorsque les aliénés fixent le soleil, lorsqu'ils mangent leurs déjections, ils ne guérissent pas.
- » La folie est incurable, lorsqu'elle est la suite du scorbut, de la paralysie, de l'épilepsie; la complication avec elles couduit prochainement à la mort. » (ESQUIROL.)

Suivant Georget, la durée moyenne du séjour des malades sortis guéris de Bicètre et de la Salpétrière, en 1822, a été de 150 jours pour le premier établissement, et de 145 pour le second. » (Compendium de Médecine pratique.)

De 1804 à 1813, 2,005 femmes ont été mises en traitement à la Salpêtrière :

604 ont guéri dans la première année;

402, dans la seconde;

86, dans la troisième;

41, dans les sept années suivantes;

872 n'ont pas guéri.

A Bicêtre, au 1er janvier 1822 (division de M. Desportes), il existait:

1	aliéné	depuis		56	ans.
3		depuis plus	de	40	
21		-		30	
50		_		20	
150		1 10		10	
186				5	
166		depuis	2 3	i 5	
180		depuis		1	

A la Salpètrière:

7	aliénés	depuis	60	à	67	ans.		
11	_	-	50	à	60			
17	-	_	40	à	50			
43	-	-	30	à	40			
153	1 11	_	20	à	30			
358			10	à	20			
445	-	_	5	à	10			
463		-, ,	2	à	5			
229		- (quelo	Įu	es j	ours	à 1 an.	

M. Desportes établit, d'après cela, que la durée moyenne de la folie est plus longue chez les femmes que chez les hommes. Elle est de 9 ans 5 mois 11 jours chez les premières; de 7 ans 4 mois 21 jours, pour les derniers. (Compendium de Médecine pratique.)

La folie ne dure quelquefois que fort peu de temps. Esquirol cite l'exemple d'une dame qui était folle, pendant environ vingt-quatre heures, toutes les fois qu'elle assistait à la représentation de l'opéra de Nina.

Bien souvent des folies éphémères succèdent à des attaques d'épilepsie.

DIAGNOSTIC. — D'après ce que nous avons dit dans cet article, on voit qu'il est difficile de distinguer la folie de la saine raison; on voit aussi que le médecin appelé pour décider, doit se tenir en garde contre toute opinion préconçue, et qu'il est nécessaire qu'il ait des connaissances spéciales et beaucoup d'habitude et de perspicacité.

Un légiste a dit «qu'un médecin d'un jugement sain, est tout aussi apte à juger que le plus habile de ses confrères, et que l'ignorant a même l'avantage d'être étranger à toute prévention scientifique. » Cette singulière proposition prouverait qu'on serait d'autant plus habile à juger un fait, qu'on serait plus étranger à la science qui l'explique et le fait connaître. Elle prouve une autre chose, c'est que l'écrivain ne prenait pour fous que ceux que le gros bon sens populaire regarde comme tels, et qu'il aurait, lui, sur vingt fous accusés, fait, s'il avait été juré, tomber au moins dix têtes innocentes.

Le médecin doit se désier, dans ces questions, des motifs qu'on peut avoir pour imputer la folic à quelqu'un, ou bien pour la dissimuler. En justice, il doit se désier surtout des questions posées par les avocats, par les magistrats, parce que, la plupart du temps, elles sont mal formulées, incomplètes, et ne vont point au but qu'elles devraient se propose. Celui qui fait une question, sait bien quel but il se propose; mais l'expert sait encore mieux si la question est bien posée pour l'atteindre, et s'il ne convient pas d'en poser d'autres. Souvent on formule une question de telle sorte, que la réponse d'un expert à cette question, telle qu'elle est, établit la responsabilité de l'accusé, tandis que l'expert sait qu'il est des circonstances, en dehors de la question posée, qui sont de nature à détruire la responsabilité.

Par exemple, on pose à trois médecins cette question: « Au moment de l'action, l'accusée jouissait-elle du libre exercice de ses sens? » Ils répondirent affirmativement, et l'accusée fut condamnée. Heureusement son avocat interjeta appel et consulta le célèbre Reil; ce dernier vit tout d'abord le vice de la question posée, et démontra que l'accusée était, au moment de l'action, dans un état exclusif de la responsabilité,

bien qu'elle jouit de l'entier usage de ses sens. (Fait rapporté par Hofbauer.)

Dans presque toutes les affaires criminelles, on devrait poser ainsi les questions : Quel était l'état de l'accusé au moment de l'acte imputé? A-t-il changé depuis ; quel est il actuellement? Cet état est-il exclusif des conditions psycologiques de la responsabilité? constitue t-il simplement une circonstance atténuante, ou bien laisse-t-il subsister la responsabilité tout entière?

Enquête. — Quand une enquête a dejà été faite par les magistrats, le médecin y trouve quelquefois de précieux renseignements, mais il est bien rare qu'elle lui suffise; dans ce dernier cas, il ne doit pas hésiter à demander, à recommencer lui-même cette enquête. D'abord il interrogera les parents et les proches de l'individu dont il voudra constater l'état mental; il s'entourera des plus grandes précautions pour découvrir s'ils ont intérêt à agir pour ou contre lui ; il leur posera plusieurs fois les mêmes questions, de différentes manières; il leur demandera moins leur opinion que des faits positifs, et sur ce point il verra facilement si ceux qui déposent, cherchent ou non à le tromper ; il n'est pas facile de mentir sur des faits. Il s'informera des antécédents du malade, puis des causes présumées qui ont pu agir sur lui; il verra si celles qu'on lui désigne sont bien de nature à produire les effets qu'on suppose. Il demandera quelles étaient les habitudes, le caractère, les passions dominantes; quelles ont été les maladies, les événements principaux de la vie, les accidents, les chagrins qui ont pu en troubler le cours. Il interrogera à cet égard les amis, les instituteurs, les domestiques, les ennemis eux-mêmes de l'accusé; il se fera dire s'il était sujet à des bizarreries; s'il avait les idées calmes ou exaltées. Il examinera attentivement les écrits, qui bien souvent ont révélé un désordre intellectuel, complet, chez des individus qui parlaient sensément en conversation. Une chose de la plus grande importance sera de s'enquérir s'il y a eu des fous dans la famille, surtout parmi les ascendants; si l'accusé a été fou autrefois, s'il l'a été à plusieurs reprises. Dans ces deux cas, il y a de très fortes raisons pour prononcer qu'il y a eu lésion intellectuelle lors de l'acte reproché.

Le médecin devra ensuite prendre avec le même soin des informations sur l'état de l'accusé depuis le temps où la folie est présumée. Quoi qu'en aient décidé à cet égard certaines cours d'assises, il comprendra toujours le fait reproché au nombre de ceux qui doivent éclairer sa conscience, et prononcera sur la moralité de ce fait aussi bien que sur celle des autres, pour rendre une décision juste et fondée. On a dit que le médecin serait alors expert et juge tout à la fois, et que cette dernière qualité n'appartient qu'aux jurés ou aux magistrats; cet argument pèche de deux côtés : d'abord le médecin ne juge pas, il prononce seulement une décision scientifique qui doit éclairer la conscience de ceux qui jugent; ensuite, quand même les jurés considéreraient son opinion comme un jugement qu'ils ne feraient que répéter, ils agiraient en hommes sages, car le plus souvent ils doivent s'en rapporter aux lumières de la science plutôt qu'à leurs conjectures et aux illuminations de leur raison. Souvent nous voyons des procès où la folie est alléguée, et dans lesquels les magistrats s'en rapportent à leur sagacité et n'appellent pas de médecius; bien des fois nous avons acquis la preuve qu'on avait mal jugé.

Les magistrats, eu égard à l'importance de leurs fonctions, devraient douter plus souvent encore que les autres hommes, et s'entourer de plus de précautions. Chez eux la présomption devient quelque chose de plus qu'un travers d'esprit ou un vice.

Examen direct du malade. - Le médecin soumettra le ma-

lade à plusieurs interrogatoires; il fera en sorte de cacher sa qualité et sa mission, pour qu'il ne se défie pas de lui et ne cherche pas à le tromper. Il lui fera des questions sur beaucoup de choses différentes, il les précipitera, en passant rapidement d'un sujet à un autre; il dirigera son interrogatoire de manière à pouvoir, en peu de temps, s'assurer de l'état des sens, des sensations qu'ils fournissent, de celui de la mémoire, de l'imagination, du jugement, de la volonté. Il verra même si les affections sont saines ou déréglées; il saura à propos éveiller, en l'aiguillonnant, chacune des passions principales. Il n'est qu'un point sur lequel il pourra laisser l'accusé s'étendre à discrétion; c'est sur le sujet de la folie.

Un individu qui veut simuler la folie tombe presque toujours dans les piéges qu'il place lui-même devant lui. Ignorant quels sont les symptômes de telle ou telle forme d'aliénation, il se livre à une foule de propos et d'actes contradictoires et souvent exclusifs de l'aliénation qu'il veut simuler. Le médecin le flattera donc dans ses aberrations, dans ses idées, il feindra de s'associer à ses haines, à ses craintes, à ses chagrins.

Presque tous les individus qui simulent la folie ne raisonnent jamais juste un instant, ils sont toujours dans un état apparent de fureur, ils veulent sans cesse frapper, briser, déchirer ou mordre; ils affectent de ne reconnaître personne, de ne se rappeler rien surtout de ce qui a rapport au fait incriminé; tandis que les véritables fous, quand ils ne sont pas complètement maniaques ou déments, raisonnent ordinairement volontiers sur les actes commis sous l'influence de leurs monomanie, cherchent à en prouver la bonté, à les motiver.

Le médecin ne devra pas perdre de vue la physionomie du malade. Jamais celui qui simule l'aliénation ne portera dans son maintien, dans l'expression de son visage, ce cachet physionomique dont chaque espèce d'aliénation est, comme nous l'avons dit, si fortement frappée. Il soulèvera à la fois toutes les cordes expressives de la physionomie, mais il ne saura point faire vibrer violemment la corde affectée à une seule passion, en laissant celles des autres dans l'immobilité. Quand on le mettra sur le chapitre de sa folie, s'il joue la monomanie ambitieuse, par exemple, il ne saura point, comme le véritable monomane, raisonner juste dans la direction de sa folie.

On peut dire que chez beaucoup de fous la folie gît dans des prémisses fausses, d'après lesquelles ils raisonnent souvent bien.

Le médecin observera le malade pendant son sommeil; la plupart des aliénés trahissent, en dormant, les idées, les penchants qu'ils ont dans l'état de veille. Ils ont presque tous le sommeil agité, tourmenté par le cauchemar; du reste, ils dorment peu et ne semblent pas éprouver le besoin du repos.

Enfin, d'après le conseil de Marc, on peut provoquer un léger degré d'ivresse. Dans cet état, l'aliéné se laisse aller plus aisément à ses inspirations naturelles, il n'a plus cette attention soutenue qui le met en garde contre l'observateur.

Dans les cas difficiles, il est bon de soumettre le malade à une surveillance occulte et continuelle. L'homme qui se croit seul, ne continue point à jouer la folie, il se repose d'autant plus volontiers que l'exaltation factice dans laquelle il s'est mis le fatigue beaucoup, tandis que le vrai fou ne semble pas susceptible de lassitude.

Dans le calme, le fou véritable a le pouls tranquille et lent; mais, s'il est en proie à l'agitation morale ou physique, la circulation s'accélère, le pouls s'élève. Chez celui qui joue la folie, la lenteur du pouls contraste étonnamment avec la fureur et l'agitation extérieures.

Dans les cas douteux, le médecin priera le malade d'écrire; il lui demandera un mémoire sur sa position. Les fous qui

379

raisonnent bien, déraisonnent parfois en écrivant; celui qui simule la folie n'écrira rien de sensé, il déraisonnera sur tout; tandis que le fou véritable se trahira par de légères incohérences, par le peu de liaison de ses idées, par des phrases complètement déraisonnables au milieu d'autres qui seront sensées. La plupart du temps, devant les tribunaux, on repousse l'idée de folie chez un individu, parce qu'il a considérablement écrit de choses sensées; cet argument est détestable, en ce qu'il va justement contre les faits et les caractères distinctifs de la plupart des monomanies.

QUESTIONS MÉDICO LÉGALES.

Un homme qui passe pour monomane nous offrirait une lettre, un mémoire entièrement déraisonnable d'un bout à l'autre, surtout si cet écrit traitait de choses différentes, que de prime-abord nous croirions à l'imposture.

La monomanie, cette forme si fréquente de l'aliénation, c'est une tache sur un tableau, c'en est une dans l'intelligence.

Par dessus tout, le médecin interrogera le malade sur les faits reprochés. Presque toujours le fou aura agi sans intérêt, mais surtout il ne témoignera aucun repentir, ou bien dans ses moments lucides, s'il en a, il fournira de lui-même tous les détails de son action avec franchise, avec vérité; il déplorera ce qu'il aura fait, et souvent demandera qu'on l'en punisse.

Une chose importante, c'est de distinguer l'individu que son éducation aurait mis à même de simuler avec art la folie, de celui qui n'aurait à cet égard aucune notion. Nous empruntons à Georget les passages suivants, qui nous paraissent être ici de la plus haute importance :

« Il est des cas sur lesquels il n'est pas facile de prononcer : 4º des individus raisonnables se rapprochent des aliénés sous certains rapports ; 2º des aliénés conservent assez de bon sens pour paraître raisonnables.

» Dans la première catégorie viennent naturellement se ran-

ger : 1º les individus qui ont l'esprit borné ou faible, dont les connaissances sont peu étendues ou imparfaites et qui, pour ces raisons, peuvent avoir le jugement le plus faux, les idées les plus bizarres, les opinions les plus ridicules; 2º les imbéciles qui n'ont de jugement et de raison que bien juste pour se conduire dans les actes ordinaires et faciles de la vie, mais qui n'ont point assez de discernement pour apprécier les motifs de toutes leurs actions; 50 les individus qui passent dans le monde pour être des esprits superficiels, brouillons, distraits; pour être doués d'une imagination vive, mobile, déréglée, impossible à tenir en repos; pour avoir des idées bizarres, singulières, des manières de voir particulières et extraordinaires, des manies, des lubies, des travers dans l'esprit; pour être amis du merveilleux, etc.; 4º les individus dominés, égarés par des penchants impérieux, d'un caractère emporté, difficile, surtout si leurs passions ne peuvent être dirigées ni par les lumières de la raison, ni par les préceptes d'une bonne éducation; les personnes dominées par une sorte d'instinct de fureur, sans lésion de l'entendement, dont M. Pinel a cité des exemples sous le nom de manie sans délire; 50 les aliénés guéris qui conservent cependant quelque chose de leur maladie, et restent susceptibles, irritables, inattentifs, etc.; 60 les individus surpris à chaque instant par des terreurs paniques, agités par des inquiétudes sans sujet, tourmentés par un état de perplexité et d'indécision continuel, etc.; 7º ensin les envies de quelques femmes enceintes, les désirs de certaines femmes nerveuses; les changements dans le caractère, suscités par la menstruation, par l'état morbide du cerveau chez les hystériques et les hypocondriaques, etc. Dans la seconde catégorie nous comprendrons: 4º les individus chez lesquels la folie se développe d'une manière lente et imperceptible, et qui sont sous l'influence de cette maladie, souvent longtemps avant qu'on ne s'en doute ; 2º certains monomaniaques, dont le délire exclusif est très borné, et qui quelquesois conservent la raison nécessaire pour sentir le ridicule de leur idée et ne la pas manifester; 5° un degré léger de manie, dans lequel les malades ont l'esprit tendu, exalté, et babillent beaucoup sans trop déraisonner; 4° le premier degré de la démence primitive et de l'affaiblissementsénile de l'intelligence; 5° l'espèce de monomanie, assez commune chez les femmes, qui consiste presque exclusivement dans la perversion de leurs sentiments comme mère, comme épouse, etc.; 6° la folie dissimulée par le malade, comme on l'observe surtout chez les mélancoliques suicides qui veulent tromper la surveillance, et chez les aliénés qui ont assez de raison pour reconnaître les experts par lesquels ils sont examinés; 7° la folie de courte durée qui est la suite quelquefois de l'ivresse et souvent des attaques d'épilepsie; 8° les intervalles lucides des accès de l'aliénation mentale intermittente.

Si le fait reproché est un vol, on regardera comme favorable au système de l'accusé les circonstances suivantes:

4º Une position de fortune qui le met au-dessus du besoin;

2º De bons antécédents ; absence de complices ;

5º Le peu de valeur de la chose volée;

4º L'aveu du vol;

5º La restitution;

6º L'inutilité dont l'objet soustrait a été au voleur ;

7º L'état de grossesse.

Si c'est un incendie, les circonstances favorables seront les suivantes:

4º Age de 40 à 20 ans ; absence de complices ;

2º Troubles dans l'évolution organique, chlorose, hystèrie;

5º Désordres circulatoires; afflux du sang au cerveau; maladies nerveuses;

 $4^{\rm o}$ Passion du feu; tendance à le regarder, à en approcher;

5º Imitation sollicitée par le spectacle d'un incendie avant le fait incriminé; joie en le contemplant;

6º Absence de tout intérêt, de tout motif apparent.

Si le fait est un suicide, les circonstances favorables seront:

4º Absence de motifs, ou insuffisance réelle des motifs;

2º Absence de complices; monomanies antérieures;

3º Ascendants morts suicidés;

4º Emploi de moyens douloureux longs ou peu sûrs, pour se tuer;

5º Silence absolu sur le dessein de mettre fin à ses jours ;

6º Excès vénériens;

7º Imitation sollicitée par des exemples de suicide.

Si le fait reproché est un homicide, les circonstances favorables seront :

4º Motif avoué et déraisonnable, ou absence de motifs;

2º Constitutions bilieuse, nerveuse; irritabilité de caractère, bizarreries;

3º Antécédents irréprochables, habitudes inoffensives;

4º Changements subits dans la vie morale, intellectuelle ou physique;

5º Gastralgies, cérébralgies, entéralgies;

6º Plusieurs meurtres consécutifs;

7º Tentatives de suicide;

8º Calme après les meurtres commis; aveu; repentir ou persistance dans la croyance à la bonté des motifs;

9º Absence de complices.

JURISPRUDENCE RELATIVE AUX ALIÉNÉS. — L'article 64 du code pénal, ainsi conçu: « Il n'y a ni crime ni délit, lorsque le prévenu était en état de démence, au temps de l'action, ou lorsqu'il a été contraint par une force à laquelle il n'a pu résister, » tranche complètement la question. Il ne parle point

d'excuse, de circonstances atténuantes; il dit positivement qu'il n'y a ni crime ni délit. Le législateur a compris que la volonté saine est nécessaire pour constituer la culpabilité.

Le prévenu qui était en démence au temps de l'action, ne doit pas être mis en jugement. Le juge d'instruction, les chambres du conseil, les chambres d'accusation, doivent prononcer sur ce fait. On ne peut pas renvoyer devant les tribunaux un individu chez lequel l'intention coupable n'a pas existé.

Si les magistrats instructeurs, si les chambres d'accusation ne trouvaient pas qu'il y eut preuves suffisantes de l'aliénation chez un prévenu, la question reviendrait tout entière devant le tribunal auquel on déférerait l'acte incriminé. Le jury, par exemple, devrait s'en occuper, quand bien même elle ne lui serait pas posée. S'il lui paraissait constant que l'accusé était en démence au temps de l'action, il résoudrait la question en déclarant l'accusé non coupable. Un arrêt de cassation, du 44 mars 4845, est venu appuyer cette doctrine.

En présence de ces dispositions formelles de la loi, si complètement d'accord avec la morale et le bon sens; il semble qu'il devait y avoir unanimité entre les légistes et les hommes de science. Malheureusement, il n'en est pas ainsi; beaucoup d'auteurs, légistes et médecins, ont agité la question de savoir si les fous étaient ou non punissables, et ont donné des solutions contradictoires.

Malheureusement aussi le jury, à qui l'on ne pose jamais de question spéciale, relativement à la démence, mais qui prononce purement et simplement sur la culpabilité, peut, quand bon lui semble, éluder les dispositions de la loi en condamnant un aliéné. Dans toute affaire où la démence serait invoquée, on devrait poser au jury une question relative à cette exception légale, et, dans le cas où il en admettrait l'existence, il y aurait forcément anéantissement complet de la poursuite intentée.

Lord Hale, grand justicier d'Angleterre, ne craint pas de tomber dans la plus étrange contradiction, en disant que la démence partielle ne détruit pas la criminalité des actes ; mais qu'elle annihile les actes civils, quand même leur objet n'aurait aucun rapport avec celui de la démence. Dans son excessive sévérité, il veut qu'on déclare coupable celui qui, ayant un accès de folie tous les jours, a commis un crime dans un intervalle lucide.

Hofbauer prétend que la folie partielle ne doit excuser les accusés que dans le cas où leurs actes auraient un rapport direct avec l'objet de leur folie; il va même jusqu'à prétendre que les degrés inférieurs de la manie générale, ne mettent point l'individu à l'abri de la vengeance des lois. Fodéré partage à peu près les mêmes opinions. Orfila les combat, et avec raison ; en effet, il n'est pas un médecin éclairé qui ne sache parfaitement que la monomanie change très souvent d'objet; qu'ainsi que nous l'avons établi, elle est rarement exactement limitée à tel ou tel point de l'intelligence, qu'elle est souvent. latente, dissimulée, pendant des mois et même des années; que le plus souvent cette maladie s'accompagne de désordres graves, apparents ou non, de l'intelligence, des sentiments, du sens moral. Souvent la folie, manifeste dans les actes, ne paraît point avoir altéré le jugement des aliénés, qui continuent à raisonner parfaitement juste.

Ce que nous disons ici de la monomanie, nous pourrions le répéter pour la manie, dont les degrés arbitrairement établis dans les nosologies, ou par les professeurs, ne sont point ainsi limités, tranchés en fait.

Quant à la folie temporaire, de graves difficultés se présentent. Comment faut-il agir à l'égard des aliénés qui ont commis des crimes dans les intervalles lucides? Nous rencontrons encore ici, chez les auteurs, le même conflit d'opinions.

Hosbauer est disposé à l'indulgence, quand la durée des accès surpasse de beaucoup celle des intervalles, « parce que, dit-il, le malade n'a pas la connaissance de son état présent dans ses rapports avec son état antérieur. » Nous sommes ici parsaitement d'accord avec cet auteur, et nous pensons qu'on ne peut pas accuser un homme qui n'a pas pu juger sainement tout ce qui n'a pas lieu actuellement sous ses yeux; tout ce qui, en un mot, a pu diriger sa conduite et ses actes, en lui donnant des souvenirs faux, des notions erronées.

Plus loin, l'auteur s'exprime ainsi : « Il n'en est pas ainsi, quand les intervalles sont fort courts et très éloignés. Alors le malade est, pendant l'intervalle lucide, dans la position d'un homme dont les facultés sont intactes, et qui compare, par le secours de la mémoire, ce qu'il est présentement à ce qu'il a été. » (Médecine légale des aliénés.)

Pour exprimer une pareille opinion, nous croyons que le savant Allemand n'a pas pensé à la marche lente, insidieuse, latente, que prend quelquesois la folie; aux désordres qui restent souvent, après les accès, dans l'intelligence, sans que rien d'apparent les manifeste; sur l'extrême difficulté qu'il y a à prononcer qu'un accès de folie a cessé complètement, et que l'intervalle lucide a commencé. Pourquoi vouloir absolument trancher les doutes scientifiques? Pourquoi ne pas accepter avec humilité ces lacunes de la science, en attendant que de nouveaux efforts, de nouvelles connaissances, viennent les combler? Il vaut beaucoup mieux s'abstenir, que de poser ainsi des règles générales que tout le monde savant n'admette pas, et dont personne ne puisse avoir l'évidence. Laissons le doute planer sur ces questions difficiles; qu'avons-nous à craindre des erreurs d'indulgence? Ce sont les moins dangereuses de toutes. Il vaut mieux les commettre, que de frapper dans des cas douteux. Du reste, bien souvent les débats, l'examen des faits particuliers, permettront aux juges, aux jurés, de se faire une opinion juste.

Quant à nous, nous inclinons à croire que quand les accès ont été souvent renouvelés, très rapprochés, on doit toujours couvrir les accusés d'une présomption d'innocence. Pour qu'il en soit autrement, il faut qu'ils aient été soumis à des accès peu nombreux, distants de plusieurs mois les uns des autres, et que, pendant les intervalles lucides, la raison ait été évidemment entière, et qu'à cet égard le plus léger doute ne puisse pas s'élever.

Notre code ne dit pas si l'on doit mettre en jugement un prévenu devenu fou depuis son crime, ni s'il peut être exécuté, quand il l'est devenu après sa condamnation.

Quant à la première question, elle nous semble résolue par les coutumes de notre jurisprudence, qui veulent que l'accusé soit entendu, dans sa défense, aux débats. Un aliéné est incapable de présenter sa défense; on ne peut donc se refuser à surseoir à sa mise en jugement, sans le priver du droit sacré de se défendre.

La seconde question a été diversement résolue par les anciens légistes. Muyard de Vouglans, combattant Montesquieu dans une dissertation imprimée à Bruxelles en 4787, dit que dans le cas dont il s'agit ici, l'exécution d'un condamné doit avoir lieu, parce qu'elle se fait pour l'exemple. Cet auteur part d'un principe faux : les exécutions doivent être exemplaires, nous en convenons; mais cette qualité doit être secondaire et subordonnée à leur justice, à leur moralité. Ce principe mènerait tout droit à la barbarie des anciens temps, à la torture, à toutes les atrocités que les lumières de notre civilisation ont fait disparaître.

Quand on exécute un condamné, une idée religieuse et morale doit s'attacher à cet acte suprème. Le peuple doit voir dans le condamné le crime, le repentir et l'expiation. Si la société faisait tomber son glaive sur un fou, sur un automate, le peuple ne verrait là qu'un attentat aux lois de la nature et de l'humanité. Tous les instincts généreux et compatissants se soulèveraient, dans les cœurs, en faveur de la victime, et la justice perdrait, aux yeux de tous, l'auréole de sainteté qui ne doit pas cesser de l'environner.

Faut-il exécuter le condamné, quand il est de retour à la raison? La loi se tait encore à cet égard. Mais il nous semble que de hautes considérations s'y opposent. La plus forte de toutes, la voici : il est possible que l'individu, de retour à la raison, ait perdu assez entièrement la mémoire de son passé pour n'en être plus moralement responsable. Dans tous les cas, son intelligence a subi de profondes atteintes; elle a été notablement modifiée. Jusqu'à quel point? nous l'ignorons. Mais nous devons trembler de frapper dans cet homme, rendu à la raison, une ame régénérée peut-être, une ame qui a rompu avec son passé, pour recommencer, en quelque sorte, une nouvelle vie.

La peine de mort que les tribunaux avaient prononcée contre l'homme tout entier, Dieu l'a, pour ainsi dire, infligée à l'intelligence; il a momentanément retranché le coupable de la vie commune, et quand il a ressuscité cet homme, quand il l'a transformé, la société reviendrait exercer ses vengeances! Il peut bien n'y avoir plus d'identité entre la conscience d'aujourd'hui et celle d'autrefois. Qui dit que cet homme ne soit pas aujourd'hui déchargé de son crime par l'oubli?

Nous concevons qu'on frappe l'individu repentant en vue d'expiation, parce qu'il la comprend, parce qu'il rattache l'idée de la peine au crime qu'il a commis. Mais celui chez lequel l'abime de la folie a séparé le présent du passé ne s'identifie peut-être plus assez avec son crime pour comparer l'expiation. Les rois ont leur droit de grace, la providence doit avoir le sien, et quand elle marque un coupable du sceau de la folie, elle l'enlève à notre juridiction.

Cette question est restée douteuse pour le célèbre Carnot; nous pensons qu'il n'eût pas hésité à se prononcer dans le même sens que nous, s'il cût connu l'aliénation comme nous la connaissons nous-même.

Quand un homme devient fou après son crime, on doit toujours craindre qu'en le commettant il ait déjà été mu par les premiers symptômes de ce mal qui affecte souvent, comme nous l'avons dit, une marche latente. DE L'INTERDICTION DES ALIÉNÉS. — « Le majeur qui est dans un état habituel d'imbécillité, de démence ou de fureur, doit être interdit, même lorsque cet état présente des intervalles lucides. » (Art. 489 du Code civil.)

« En rejetant la demande en interdiction, le tribunal pourra néanmoins, si les circonstauces l'exigent, ordonner que le défendeur ne pourra désormais plaider, transiger, emprunter, recevoir un capital mobilier, ni en donner décharge, aliéner ni gréver ses biens d'hypothèques, sans l'assistance d'un conseil qui lui sera nommé par le même jugement. » (Art 499 du Code civil.)

Voilà quelles sont les dispositions principales de nos lois relatives à l'interdiction des aliénés. Tous ceux qui ne sont pas médecins doivent croire, en lisant cet article 489, qu'il n'y a pas d'autres fous que les imbéciles, les déments ou les furieux; car la loi est censée avoir statué d'après la vérité, ou du moins être conforme à ce que la science admet comme vrai. Or cette classification légale est de tous points en contradiction avec les données scientifiques fournies par la plus simple observation des faits; elle démontre de la manière la plus évidente que, sous peine de commettre de graves erreurs, on ne doit pas se hasarder à parler d'une science dont on ignore les premiers éléments. Nous avons décrit, dans le cours de cet article, à-peu-près toutes les formes de l'aliénation, nous n'insisterons pas beaucoup ici pour prouver que la classification donnée par le code ne comprend pas tous les genres de folies.

La première division laisse de côté l'idiotie tout entière; or il n'est personne parmi les hommes versés dans l'étude des aliénés, qui ne sache l'énorme différence qui existe entre l'idiot et l'imbécile. Le premier doit être nécessairement interdit, car il est au niveau de la brute, quelquefois même au-dessous; le second doit l'être souvent; cependant il est susceptible d'une certaine éducation, il peut quelquefois gérer ses affaires. Hofbauer prétend qu'il est des cas d'imbécillité qui ne sont

pas des causes suffisantes d'interdiction. Orfila reconnait des demi-imbéciles qui seraient doués d'une raison assez développée pour les choses essentielles de la vie commune.

Il doit donc y avoir dans la loi des différences notables à l'égard des idiots et des imbéciles. Souvent il suffit de nommer à ces derniers des conseils judiciaires, tandis que, comme nous le disions, les premiers doivent toujours être interdits.

La deuxième division est au moins aussi vicieuse. Qu'est-ce que la loi entend par démence, quel degré prétend-elle assigner de ceux admis par les auteurs? Les comprend-elle tous? S'applique-t elle à la démence curable et à celle qui ne l'est pas, à la démence sénile plutôt qu'à celle qui est le résultat de l'affaiblissement momentané des organes? Prononcera-t elle l'interdiction dans la démence intermittente, dans la démence aiguë, qui guérit très souvent, comme dans la démence chronique et continue? Ne verra-t-elle point de cas dans lequels il conviendra de nommer simplement un conseil judiciaire?

La troisième division est celle dans laquelle le législateur a le plus évidemment mis son impuissance à découvert. Qu'est-ce que la fureur, cette troisième forme, suivant lui, de l'aliénation? Comment il établit comme une division de l'aliénation un symptôme qui peut exister dans la plupart des formes qu'elle affecte et qui peut aussi manquer dans presque toutes! L'idiot, l'imbécile, le dément, peuvent être furieux ou ne l'être pas; mais maintenant où rangera-t-on la monomanie avec ses innombrables variétés; la manie et ses formes diverses; que fera-t-on des hallucinations, des illusions, de toutes ces erreurs des sens et de l'intellect qui souvent ne portent que sur un scul point?

Evidemment la loi est restée en arrière de la science, elle en est encore aux notions de cette époque peu reculée de nous, où personne n'étudiait, ne soignait l'aliénation. Certes elle ne doit pas se faire l'esclave des systèmes scientifiques, mais aussi, pour s'en tenir aux divisions qu'elle établit, il faudrait qu'elle fût sûre d'être dans la vérité, il ne faudrait pas que les faits et le plus simple bon sens vinssent démentir ses théories.

En lisant cet article 489, nous y trouvons encore un vice radical. Qu'est-ce qu'il entend par un état habituel d'imbécillité, de démence ou de fureur? Pour que l'aliéné tombe sous le coup de cet article, de combien de temps devra dater son mal? Faudra-t-il quelques semaines, quelques mois ou des années pour constituer l'état habituel? Que fera-t-on des fous qui n'ont qu'un jour, qu'une semaine de folie tous les mois, que six mois tous les ans?

Nous constatons des vices fondamentaux dans la loi, mais nous n'avons point la prétention de tracer ici des règles; ces questions sont graves, difficiles: elles demandent à être sérieusement, longuement étudiées. Suivant nous, l'interdiction est une mesure extrême qu'on ne devrait appliquer que très rarement, et dans les cas incurables.

Elle porte une grave atteinte à la réputation, à l'avenir, à l'honneur des familles; les préjugés qui règnent à l'égard des aliénés et de leurs enfants ne sont pas sans fondements : il ne faut pas les propager en donnant à certains accidents d'aliénation la publicité de l'interdiction.

Mais si l'interdiction ne doit être prononcée que dans des circonstances graves et dans des cas de folie ordinairement incurables, nous pensons qu'on devrait, bien plus souvent qu'on ne le fait, appliquer à certaines formes de l'aliénation les dispositions de l'article 499.

Les juges s'en rapportent la plupart du temps à leurs propres lumières pour prononcer dans ces cas difficiles : ils méconnaissent un grand nombre de formes d'aliénation ; ils prononcent l'interdiction, ou bien ils maintiennent complètement la liberté : c'est un tort fort grave. Il est beaucoup de monomanes, d'hallucinés, qui doivent être interdits, ou bien auxquels on doit au moins nommer un conseil judiciaire.

Laissera-t-on libre de gouverner sa fortune celui qui s'imagine être un monarque, posséder des millions, et qui dans cette idée dépense des sommes énormes sans discernement? Confiera-t-on une tutelle à celui qui, croyant être poursuivi par un ennemi acharné à sa perte, n'osera sortir de chez lui, et qui, imbu de cette idée, ne fera point les voyages, les démarches que nécessiteront ses fonctions? Laissera-t-on libre l'érotomane dont les fureurs jalouses mettront en danger les jours de la personne qu'il aime et de ceux dont elle est entourée? Faudra-t-il craindre de porter atteinte à la liberté individuelle dans le cas de monomanie homicide, suicide, incendiaire, persistante?

Nous pensons que la loi est défectueuse, et qu'elle a besoin d'être promptement refaite.

Quant aux moyens de procéder à l'interdiction, ils nous semblent insuffisants et souvent dangereux; voici comment s'exprime le code, art. 496: « Après avoir pris l'avis du conseil de famille, le tribunal interrogera le défendeur à la chambre du conseil; s'il ne peut se présenter, il sera interrogé dans sa demeure par l'un des juges à ce commis, assisté du greffier; dans tous les cas, le procureur du roi sera présent à l'interrogatoire. »

Nous affirmons que la plupart des cas de manie, que presque tous ceux de monomanie échapperont à la perspicacité des juges procédant ainsi. Très souvent il suffit, pour qu'un aliéné ne déraisonne pas, qu'il soit fortement impressionné, que son attention soit vivement excitée; or, l'appareil que prescrit la loi est de naturé à produire ce résultat. Beaucoup de monomanies ne se décèlent qu'en présence de personnes en qui les aliénés ont confiance. Nous connaissons un individu atteint de monomanie de méchanceté; il rend l'existence intolérable aux siens, à sa femme surtout; son mal est périodique, et dure de quatre à huit jours tous les mois. Nous défierions n'importe quel juge d'apercevoir en lui, tant il se tient sur

ses gardes en présence d'étrangers, la moindre trace d'aliénation.

Quelquefois l'appareil des formes judiciaires produit un effet opposé : la présence des magistrats , leurs questions influencent tellement les aliénés faibles et timides , qu'ils font des réponses incohérentes et déraisonnables. Les magistrats , les commissaires de police les interrogent comme ils interrogeraient des prévenus , et souvent , au sortir d'une semblable séance , on voit ces pauvres malades épouvantés , agités , furieux , demander pour quel crime on vient les interroger ainsi.

Quant aux parents qui viennent déposer sur les faits d'aliénation, il est très dangereux de s'en rapporter sans réserve à leur témoignage; on sait que souvent l'intérêt les dirige, la cupidité les fait agir. Presque tous ceux qui provoquent l'interdiction contre leurs proches, ont en vue quelque héritage.

Le témoignage des autres personnes que les parents est aussi très souvent capable d'induire en erreur; le vulgaire a des idées tout à fait erronées sur la folie. Les législateurs, par une coïncidence qui ne prouve pas beaucoup en faveur de la science, ne regardent comme fous que ceux que la loi désigne comme tels; aussi tous les jours il arrive que des témoins viennent affirmer l'intégrité mentale d'individus monomanes.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, nous croyons que c'est aux médecins qu'il appartient de prononcer dans ces cas difficiles, d'éclairer l'inexpérience des juges; ce sont eux qui peuvent dire aux magistrats si la folie est curable ou non, si elle est de nature à provoquer l'interdiction absolue, ou simplement la privation momentanée de certains droits, et la nomination d'un conseil judiciaire.

La loi veut que l'on communique au défendeur les pièces de son interrogatoire : à quoi cela peut-il servir, si le malade est en délire? S'il a en partie sa raison, la lecture d'actes qui constatent son état, ne peut-elle pas l'exaspérer et augmenter son mal?

Souvent les magistrats tombent dans des erreurs très graves quand ils donnent main levée de l'interdiction. Il est nécessaire, pour les éviter, de prendre encore l'avis des médecins qui sont aptes à déclarer si la folie a réellement cessé, si les intervalles lucides pendant lesquels l'aliéné réclame sa liberté doivent ou non persister.

SÉQUESTRATION DES ALIÉNÉS. — La loi du 24 août 1790, tit. 11, art. 3, s'exprime ainsi: « Pour prévenir les événements fâcheux qui pourraient être occasionnés par les insensés ou les furieux laissés en liberté, l'autorité municipale est revêtue du droit de faire renfermer ces individus dans une maison de force. » Quelques personnes craignant qu'on abusât de cette disposition de la loi pour priver arbitrairement de leur liberté des individus qu'on ferait passer pour fous, ont dit qu'on ne devrait séquestrer les aliénés qu'après interdiction. Dans quelques établisssments, on ne reçoit que ceux qui sont interdits.

Nous croyons qu'on tombe ici dans une exagération ridicule. Ce principe tendrait à réclamer l'interdiction dans tous les cas possibles d'aliénation même éphémère, ou bien à priver les familles du droit de faire donner des soins aux aliénés, et de les retenir chez eux quand les circonstances l'exigeraient. On doit un respect très grand à la liberté individuelle, mais il ne faut pas outrer les principes. La séquestration des aliénés, soumise aux formalités prescrites par des administrateurs éclairés, est une nécessité sociale; l'autorité devrait même la provoquer bien plus souvent qu'elle ne le fait. A cet égard, nous comptons sur des améliorations prochaines et très grandes, que jusqu'ici le manque d'établissements destinés aux aliénés a empêché d'introduire. Dès qu'un fou devient dangereux pour la société, pour sa famille; dès que l'intérêt de sa santé le demande, on doit pouvoir le faire déposer dans un hospice ou renfermer chez lui.

Quand îl s'agit de faire soigner un aliéné, de le détenir chez lui, il faut que les familles jouissent d'une puissance assez étendue et sur laquelle l'autorité ne puisse exercer son contrôle qu'au cas de soupçon d'abus. Quand il s'agit de le faire transporter dans un hospice, dans une maison de santé, les précautions doivent être plus sévères; l'enquête devient nécessaire pour les cas douteux. Jamais un aliéné ne doit être reçu dans un établissement sans certificats de médecins et sans autorisation de l'autorité municipale. Dans chaque département, on devrait organiser un jury de surveillance composé de médecins et de magistrats, chargés de s'assurer, au moyen de visites périodiques, de l'état mental des individus détenus dans ces établissements. Il nous semble difficile que dans l'état actuel de notre société on puisse, sous prétexte d'aliénation, détenir des individus sains d'esprit dans des vues coupables. Il est presque sans exemple que ceux qui sortent des maisons d'aliénés se plaignent d'y avoir été renfermés.

special discription and environmental discription of a land discription of a land and a land of a land and of a la

DE LA PÉNALITÉ.

and the second state of the second se

Ainsi que nous l'avons établi en parlant des effets généraux des passions, les délits et les crimes sont la plupart du temps le triste produit des excès de nos penchants. Nos passions naturelles et innées, celles qui naissent de nos rapports sociaux, sont les unes comme les autres sujettes à de coupables écarts. Plus nous avançons en civilisation, plus notre instruction élargit le domaine de notre intelligence; plus nos besoins deviennent nombreux, plus aussi nos convoitises augmentent et cherchent à se satisfaire sans avoir égard bien souvent à la bonté, à la justice des moyens.

Dans toute société, l'intérêt général a toujours été la pierre angulaire de l'édifice, le point de départ et la raison des lois réglementaires des droits de chacun. Il fallait bien, pour rendre la société possible, pour l'empêcher de se détruire de ses propres mains, de se suicider en quelque sorte; que les

DE LA PÉNALITÉ.

597

législateurs posassent des bornes aux passions déréglées, et les renfermassent dans des limites telles qu'elles ne pussent pas , sans encourir de répression , s'exercer au détriment d'autrui.

C'est dans cette nécessité de protéger les membres de la société les uns contre les autres, que les lois pénales trouvent leur raison d'existence.

Elles ont varié chez presque tous les peuples, parce que les passions humaines variaient aussi avec les différences de civilisation, de religion, de gouvernement, d'éducation, de climat, de régime; parce que partout il fallait les établir d'accord avec la nature des délits qu'elles étaient appelées à réprimer, avec les besoins qu'elles devaient protéger.

Cependant, qu'on ne croie pas, en se fondant sur ce que nous venons de dire, que nous regardions l'intérêt général comme la source du droit; nous distinguons parfaitement entre le droit et la loi. La loi est l'expression de l'intérêt général, elle n'a pas d'autre origine; mais le droit est quelque chose de plus élevé que la loi. Il a sa source dans les principes éternels de la vérité et de la justice, il est infaillible comme Dieu, tandis que la loi est faillible comme les hommes. Elle peut consacrer des erreurs, des injustices, mais alors elle s'écarte du droit, qui est l'expression du vrai.

Les passions peuvent bien n'être pas coupables en violant la loi, quand elle est injuste; mais elles le sont toujours quand elles violent le droit, lequel émane de l'ordre moral, éternel, immuable, antérieur à toute existence créée, à toute société, indépendant par conséquent de la volonté et des conventions de l'homme.

« L'ordre moral comprend tout ce qui est bien en soi. Quand rien n'existerait que Dieu seul, il y aurait encore un ordre moral; il ne serait pas moins vrai que la reconnaissance envers son bienfaiteur est un devoir, et l'ingratitude n'en serait pas moins un vice. » (Rossi, Traité de Droit pénal.)

Quand les déréglements des passions se manifestent avec le caractère de délits, les hommes peuvent donc poser des bornes à leur action et leur infliger des peines. L'intérêt de tous motive une législation, et les principes éternels de la vérité lui fournissent des éléments et des dogmes.

La justice humaine est l'élément vital de la société, qui sans elle ne pourrait pas exister. De ce qu'il y a une justice éternelle, permettant à la société de formuler des lois conservatrices de ses intérêts, il suit que des peines doivent être la sanction des lois, et doivent en assurer l'exécution. En effet, la justice veut que tout mal soit réparé, et que l'ordre soit rétabli par la punition du coupable.

Au point de vue de cette justice éternelle, la peine, comme le dit M. Rossi, « est un mal qui retombe sur l'auteur d'un délit, et en raison du délit.

» Au point de vue de la loi, c'est une souffrance infligée au coupable par le pouvoir institué. »

La peine portée par la loi peut être mauvaise, parce que la société peut se tromper, soit en ne la mesurant pas au délit, soit en ne lui faisant pas atteindre le but qu'en bonne justice morale et disciplinaire elle doit se proposer.

Pour nous moraliste, la législation est un des principaux éléments du traitement des passions, c'est à ce titre que nous l'examinons. C'est au point de vue du juste, du vrai aussi bien que de l'intérêt social, que nous allons successivement traiter les questions que soulève ce sujet important. Et d'abord, à propos de la peine, nous allons voir quel doit être son but.

BUT DE LA PEINE. — Au-dessus de toutes les choses humaines, indépendamment d'elles et devant elles, existe, comme nous le disions tout à l'heure, la justice suprême qui n'est autre que le vrai. Quand les hommes veulent prendre pour règle de leurs actions, pour base de leurs lois, autre chose que ses principes éternels, ils sont coupables et ridicules. En dernière

analyse, rien ne peut être juste sans lui être conforme, et ce ne sont point des intérêts passagers, de prétendues nécessités d'un jour, qui peuvent permettre de s'en écarter. Nous sommes sur ce sujet parfaitement d'accord avec M. Rossi, et nous aimons à voir que ceux qui sont chargés de l'enseignement comprennent ainsi leurs devoirs et leur mission, et donnent à la jeunesse des écoles, de bons principes et de saines doctrines.

Les publicistes, préoccupés chacun des idées et des principes qui dominaient son ame, ont assigné aux peines déterminées par la loi un but différent.

Bentham, dans sa Théorie des peines, avance que l'utilité générale doit être la préoccupation suprême du législateur qui les prononce; que leur but doit être l'intimidation des citoyens. Avec les savants auteurs de la Théorie du Code pénal, nous pensons que les peines doivent profiter en effet au bienêtre de la société par la crainte qu'elles inspirent, par la force de l'exemple; mais nous croyons que ne pas leur reconnaître un autre but, ce serait abaisser le rôle qui leur est réservé, leur enlever le haut caractère de moralité qu'elles ont. Elles sont une réparation, comme nous l'avons dit, et elles importent au rétablissement de l'ordre moral; c'est là surtout ce qui doit préoccuper un législateur honnète et religieux. L'homme est tellement faillible, et l'intérêt parle si haut dans son cœur, que s'il décernait des peines seulement en vue de l'exemple, elles marcheraient à cette fin au dépens de l'équité, aux dépens des coupables.

D'autres ont dit qu'elles devaient avoir pour but principal la réforme du condamné. Certes, il y a dans cette affirmation une peusée généreuse, un de ces élans du cœur qu'on retrouve dans les utopies de ceux qui voient superficiellement les choses et qui ne se donnent pas la peine de creuser profondément les questions. D'après eux, le condamné devrait obtenir la remise de sa peine aussitôt que son amendement scrait jugé satisfaisant. Nous aimons à rencontrer d'aussi nobles inexpériences, elles sont rares dans notre siècle; mais, hélas! la raison sévère du législateur et du moraliste ne peut pas s'arrèter à ces aberrations sentimentales, qui ne tendraient à rien moins qu'à mettre la société en danger, et qui violeraient la justice.

En effet, quel serait le moyen de distinguer le repentir sincère de l'hypocrisie? Est-il un seul condamné qui ne consentit à feindre de bons sentiments, à simuler une douleur réelle, pour gagner quelques années de liberté? quelle serait la mesure, en pareille matière? D'ailleurs, il est un principe d'éternelle vérité, qu'il ne faut point laisser aussi légèrement de côté: c'est que tout mal veut une expiation; et si l'intérêt de la société ne peut pas exiger qu'on dépasse la justice pour l'exemple, il a certainement le droit de demander qu'on l'accomplisse au moins tout entière. Le repentir lave le coupable aux yeux de la conscience, il efface la souillure morale, il rend son ame pure aux yeux de Dieu, qui voit le fond des cœurs. Pour la société, qui punit des attentats, ce sont des peines mesurées par elle à la culpabalité, qui seules doivent produire la réhabilitation.

Ces systèmes sont indignes de la sainteté de la justice : le premier l'abaisse au niveau des passions humaines ; le second, sous le vernis de la générosité , lui enlève sa balance d'équité. Avec MM. de Broglie , Guizot et Rossi , nous voulons qu'on reconnaisse aux peines légales un but plus élevé ; nous voulons qu'il émane de la sainteté de la justice et des principes éternels de la vérité. « Le mal rétribué pour le mal à l'auteur, est en proportion de ce mal. » (Rossi.) Voilà le principe d'après lequel et en vue duquel la pénalité doit être fixée dans toute société vraiment morale.

Sans aucun doute, les avantages proclamés par les systèmes que nous avons combattus, reviendront ici prendre rang. Nous n'avons pas voulu qu'ils fussent le but des peines, mais

DE LA PÉNALITÉ.

401

ils peuvent en être des conséquences secondaires très avantageuses.

Ainsi, l'ordre moral sera rétabli, la justice immuable satisfaite au point de vue social, les hommes auront obéi aux exigences des vérités suprêmes, et leurs intérêts auront trouvé satisfaction. Les peines porteront, fautant que possible, leurs fruits d'exemple et d'intimidation, et si elles sont sages, les coupables seront améliorés.

Si ces derniers résultats n'étaient pas obtenus, c'est que probablement les peines seraient injustes ou mal appliquées. Aussi doivent-elles remplir certaines conditions que nous allons successivement examiner.

MESURE DE LA PEINE. — La peine est le mal qu'on inflige au coupable en raison de la faute qu'il a commise. D'après ce principe, il doit y avoir un rapport d'égalité entre la peine et le délit. Tous les jurisconsultes, tous les moralistes, sont d'accord sur ce point. Mais si le principe est évident, l'application est d'une extrème difficulté. Les uns veulent que l'on punisse en raison du dommage causé par le délit, les autres, que ce soit en raison de la gravité morale du délit, et de l'immoralité du coupable.

Si l'on suit le premier système, on s'exposera à punir de la même façon la simple imprudence et la profonde perversité; la préméditation, le crime consommé avec intelligence, et l'acte machinal de l'imbécillité ou de la démence. On enverra à l'échafaud le malheur aussi bien que le crime. Ce système est non seulement absurde, mais il est monstrueux d'iniquité.

Son influence ne se fait presque plus sentir dans nos lois. Cependant nous voyons encore la peine de mort contre les faux monnayeurs. C'est évidemment là l'application de ce principe égoïste dans toute sa nudité, dans tout son cynisme. C'est ainsi qu'avec ce système on va jusqu'à dire qu'il faut que le

mal de la peine soit plus grand que le bénéfice du crime, ce qui est une injustice horrible.

Ceux qui veulent qu'on n'applique au coupable que la peine qu'il mérite, sont dans la vérité, dans l'équité. Mais ici se présente une difficulté immense, c'est l'appréciation exacte de l'immoralité du coupable. M. Rossi nous dit : « C'est dans la conscience seule que nous pouvons trouver la juste appréciation de l'expiation; c'est elle qui doit nous indiquer la limite de la peine morale, de cette peine que la justice sociale ne doit jamais dépasser. » Le savant publiciste nous indique ici la source d'où doit sortir la règle, mais la règle elle-même, il ne nous la donne pas, il nous laisse avec la même difficulté. Nous savons bien qu'il cherche à prendre une peine comme point de départ de toutes les autres, et à faire une échelle graduée de toutes celles qu'il faut établir. Mais nous avouons que cette base de la mesure des peines nous paraît encore bien sujette à l'erreur.

Voici comment procède M. Rossi. Il prend le plus grand de tous les crimes, le parricide (est-ce le plus grand?), et, interrogeant la conscience publique sur la peine qu'il mérite, il en reçoit cette réponse, que c'est la peine de mort. Voilà donc la peine de mort admise comme la peine la plus grave. Il faudra, d'après lui, faire deux échelles descendantes: l'une des crimes à partir du parricide, l'autre des peines à partir de la peine de mort, et l'on pourra établir entre ces deux échelles une correspondance, sinon absolument exacte, du moins très approximative.

Chaque espèce de délit correspondra à un maximum de peine et à un minimum, entre lesquels seront des degrés applicables à ceux de l'immoralité de l'agent. Ce sera à la conscience des juges, éclairée par l'observation réitérée des faits, de la nature des actes, de la perversité des coupables, à tâcher de proportionner les peines aux délits.

Cette marche est bien loin de nous paraître infaillible; ce-

DE LA PÉNALITÉ.

405

pendant, dans l'impossibilité de trouver mieux, nous n'hésitons pas à l'adopter.

C'est parce que nos législateurs ont compris qu'il fallait considérer dans les criminels la culpabilité morale résultant des circonstances du crime, de l'intelligence, de l'âge, de la constitution, du sexe de l'agent, des préjugés, des mœurs, qu'ils ont laissé aux juges le droit de graduer la plupart des peines; qu'ils ont laissé aux jurés le droit de faire des appréciations de conscience, même en présence de faits matériellement avérés; de gratifier des coupables du bénéfice de leurs antécédents, de leur repentir. C'est pour cela aussi que depuis peu les circonstances atténuantes, ce bienfait de la civilisation et de l'équité, ont été accordées au besoin qu'en avait la justice : c'est d'après les mêmes motifs que nos codes admettent de simples contraventions, des délits et enfin des crimes.

CONDITIONS DE LA BONTÉ DES PEINES. — Pour bien apprécier les peines portées par nos lois, nous allons dire, en citant encore M. Rossi, les conditions qu'elles doivent remplir.

· TOWNS TO LABOUR

- « La justice sociale doit remplir trois conditions pour être légitime :
- » 1º Respecter les principes de la justice morale;
- 2º Tenir compte de l'imperfection de nos moyens de connaissance et d'action;
- » Satisfaire aux exigences de l'ordre matériel dans la société civile.
- » Pour se conformer au principe de la justice, le législateur doit choisir des peines :
 - » 1º Personnelles, morales, divisibles.
- » Pour être en rapport avec nos moyens imparfaits de connaissance et d'action, les peines doivent être :
 - » 2º Inappréciables, réparables ou rémissibles.
- » Pour satisfaire aux exigences de l'ordre matériel, la peine

doit être apte à produire les effets que le législateur en attend...... Aussi les peines doivent-elles être :

» 5º Instructives et satisfaisantes; réformatrices; rassurantes. » (Traité de Droit pénal, 5º vol.)

Nous ne nous étendrons pas davantage ici sur ces considérations générales que nous voulions seulement indiquer pour faciliter à nos lecteurs l'intelligence des questions que nous allons traiter, mais que nous ne pouvons point aborder comme on le ferait dans un cours de droit, par exemple. Passons immédiatement à l'examen des peines décernées par nos lois contre les coupables, et voyons l'influence que chacune d'elles peut avoir sur les passions.

Le code pénal s'exprime ainsi dans la loi du 12 février 1810:

- 6. « Les peines en matière criminelle sont ou afflictives et infamantes , ou seulement infamantes. »
- 7. « Les peines afflictives et infamantes sont : 4° la mort ; 2° les travaux forcés à perpétuité ; 5° la déportation ; 4° les travaux forcés à temps ; 5° la détention ; 6° la réclusion. »
- 8. «Les peines infamantes sont : 4° le bannissement; 2° la dégradation civique. »
- 9. «Les peines en matière correctionnelle sont : 1º l'emprisonnement à temps dans un lieu de correction; 2º l'interdiction à temps de certains droits civiques, civils ou de famille; 5º l'amende. »
- 11. « Le renvoi sous la surveillance de la haute police..... est une peine commune aux matières criminelles et correctionnelles. »

Comme on le voit, notre code établit des peines qu'il nomme infamantes. Il est déplorable de trouver au seuil du temple de la justice cette immoralité révoltante, cette atteinte fondamentale portée à l'équité et au droit.

Le vice le plus grand de cette législation, c'est qu'elle déplace l'infamie, la subordonne à la peine et non plus au crime. Comment, ce seront les hommes, avec leurs opinons et leurs jugements sujets à l'erreur, aux passions, basés sur des intérêts transitoires, qui attacheront ou non l'infamie à un fait! Mais en dépit d'eux, elle est dans le fait lui-même, dans sa moralité intrinsèque, indépendamment de toute appréciation extérieure. Tous les peuples ont répété, avec le bon sens, que c'est le crime qui déshonore et non pas l'échafaud.

Il y a quelque chose de souverainement pitoyable dans cette prétention de l'homme empiétant ainsi sur les droits de la divinité, statuant sur la bonté morale des faits comme si elle n'était de l'essence même de la justice, et préexistante à toute loi, à toute société.

Est-ce qu'un juge peut enlever l'honneur à celui qu'il condamne? Ou bien sa sentence frappe un homme déshonoré par le fait même de son crime, ou bien elle atteint l'innocence; dans ce dernier cas, elle outrage, mais elle ne slétrit pas. Eh quoi! la conscience populaire souscrirait à de telles décisions! Le condamné politique, que la loi prétend flétrir et noter d'infamie est-il donc toujours infâme? Souvent l'histoire lui fait un piédestal de l'échafaud; demain peut-être un nouveau gouvernement lui décernera des couronnes; la moitié d'une nation proclame son courage, verse des larmes sur son infortune, et ce sera là un homme infâme, parce qu'un juge l'aura dit, parce qu'une loi l'aura décidé!... Le fonctionnaire qui aura fait un faux passeport pour soustraire cet homme à l'échafaud, sera-t-il infâme aussi, lui! Disons qu'ils auront forfait aux lois existantes, à des lois d'intérêts passagers, de police sociale pour ainsi dire; punissons-les parce que c'est le droit de la force, émané du besoin qu'a tout pouvoir de se conserver, mais ne les déclarons pas infâmes. Bientôt peutêtre, fonctionnaires d'un nouvel ordre de choses, assis au banc où nous siégeons maintenant, ils seront, eux aussi, les interprètes et les dispensateurs de la justice.

Allons plus loin : un homme a forfait étrangement aux principes d'ordre social, il a volé avec circonstances aggravantes; c'est un malheureux dans l'impossibilité absolue de donner du pain à sa famille; il est sorti de chez lui désespéré.

de voir ses enfants déchirés par la faim, il a mendié, et on lui a répondu que la mendicité était un délit, on l'a menacé de la prison. Ses enfants vont mourir, il brise le fragile rempart qui protège les aliments qui sauveraient sa famille; la loi l'envoie au bagne, elle le note d'infamie; la sentence est-elle ratifiée au tribunal céleste, l'est-elle à celui de la conscience publique? Punissons le vol, puis qu'il faut punir jusqu'au malheur, s'il est une cause de désordre; mais gémissons au lieu de maudire, déplorons les nécessités cruelles qui soulèvent le glaive de la justice, et avant de frapper, ne le trempons pas dans le poison.

Toutes les fautes, quelles qu'elles soient, emportent avec elles un certain degré d'infamie, dépendant de leur degré de perversité. Le législateur peut-il enlever cette flétrissure morale à quelques-unes d'entre elles, et l'appliquer ensuite à toutes les autres sans la graduer, dans toute sa force, dans toute son étendue, d'une façon indélébile? C'est absurde et inique.

Si nous n'avions ici que notre opinion personnelle à présenter, certes la défiance de nous-même nous porterait à une sage réserve, quelque lucides et frappants que fussent les principes que nous soutenons; mais nous pouvons jeter dans cette discussion l'autorité de M. Rossi, ce publiciste élevé, ce profond penseur que nous aimons tant à citer et à suivre dans les hautes considérations qu'il émet; celle des savants auteurs de la *Théorie du Code pénal*, celle de MM. Bentham, Decazes, etc. Les peines prétendues infamantes sont donc, à nos yeux, une monstruosité de notre législation; elles pèchent essentiellement contre quelques-unes des conditions que M. Rossi indique comme nécessaires à la bonté des peines.

Ecoutons, à ce sujet, les auteurs de la Théorie du Code pénal!

« Elles sont immorales, puisqu'elles élèvent un obstacle à peu près invincible à la réforme du condamné; indivisibles, puisqu'elles ne permettent pas de distribuer le blame suivant

le degré et les nuances de la criminalité; inégales, puisque, légères pour les uns, pour les autres elles sont accablantes; irréparables enfin, puisqu'elles imprègnent le condamné d'une indélébile flétrissure. A la vérité, elles sont exemplaires; mais le législateur doit-il acheter cet effet aux dépens de la morale et de l'humanité? » (vol. 4er.)

Plus loin, dans la même page, les auteurs ajoutent :

« La loi doit se borner à dresser l'échelle de ses peines , à en faire l'énumération , en laissant à l'opinion publique la mission de distribuer l'infamie sur les actions qu'elle punit.»

Il ést de fait, et nous espérons le démontrer en parlant de chaque peine en particulier, que le vice que nous signalons ici dans la loi, a sur les passions et sur les crimes la plus désastreuse influence. Nous sommes étonné qu'on ne s'empresse pas de le faire disparaître.

De la peine de mort. — Avant Beccaria, célèbre publiciste italien, personne n'avait contesté la légitimité de la peine de mort. Chez tous les peuples de l'antiquité, sous toutes les formes de gouvernement, sous l'empire de toutes les croyances, elle avait été décernée sans que jamais aucun doute eût apparu à son égard; sans que jamais la conscience publique en eût conçu la moindre inquiétude, le moindre remords. Elle avait existé à travers les révolutions, les changements qu'avait subis le monde, suivis les peuples dans les colonies qu'ils avaient fondées. Par-dessus tout, on la trouvait écrite dans la loi mosaïque, cette loi émanée d'en haut, et par conséquent empreinte de souveraine justice.

A l'époque où l'auteur que nous venons de citer vint jeter le cri d'alarme au milieu de la société et inquiéter à ce sujet les consciences, elle était appliquée chez tous les peuples de la terre; mais depuis lors, les publicistes, les philosophes, se sont emparés de cette question, et elle est devenue le texte des plus ardentes discussions. Les uns ont soutenu que la peine de mort est la sauvegarde de la société, qui a le droit de l'infliger, et qui ne peut sans péril y renoncer; les autres ont soutenu que cette peine est un abus excessif de pouvoir, que la vie des hommes est inviolable, et que nul ne peut y attenter sans crime.

Au point de vue du droit, il nous semble que la société peut infliger la peine de mort. Quelque brillants que soient les sophismes à l'aide desquels on l'ait combattue, il nous paraît évident qu'elle ressort des principes les plus simples de la justice et de la raison.

Ce qui nous porte par-dessus tout à penser ainsi, c'est la consécration que les Écritures ont donnée à cette peine; c'est son application générale chez tous les peuples du monde, sans que jamais il y ait eu à cet égard la moindre hésitation chez les législateurs.

Nous répugnons à croire qu'une coutume criminelle puisse s'établir partout, obtenir l'assentiment universel; surtout, nous ne croyons pas possible qu'elle franchisse des siècles sans éveiller de remords ou d'inquiétudes dans la conscience des individus et des nations.

Si nous examinons les différents sophismes employés pour la combattre, nous voyons qu'ils ne sont pas difficiles à renverser. Certes, on peut, en les accumulant, en ne traitant qu'un côté de la question, en faisant appel aux instincts compatissants du cœur humain, produire de brillants morceaux d'éloquence, enlever de nombreux suffrages contre la peine de mort. Nous avons souvenir d'avoir une fois été nous-même entraîné par les mouvements impétueux d'une voix amie, puissante à remuer les consciences et à faire passer dans l'ame d'autrui les nobles générosités dont elle s'inspire. Il était impossible de présenter d'une façon plus énergique, à la conscience du jury, les raisons qui combattent la peine de mort. Nous eussions été assis sur ce banc redoutable où le citoyen devient le juge du crime, et l'arbitre de la vie des accusés,

que nous eussions frémi devant ces peintures déchirantes, devant cette responsabilité terrible, reculé peut-être devant ces raisons, présentées avec tout ce que la parole a de prestige et d'élévation (*).

DE LA PÉNALITÉ.

Mais aujourd'hui, dans le silence du cabinet, n'écoutant que la voix de la froide raison, et ne faisant plus de la pitié un élément de la conscience, nous avons d'autres convictions. « Ou l'homme peut disposer de sa propre vie (par le suicide), ou bien il n'a pu donner à d'autres le droit qu'il n'avait pas lui-même, « voilà l'argument que fit Beccaria contre la peine de mort.

Nous répondrons à ce sophisme, d'accord avec Merlin, Filangiéri et la saine raison, que ce n'est point le droit d'attenter à ses jours que l'homme remet à la société; il ne l'a pas, mais bien celui de punir la violation des lois naturelles, de défendre sa vie, même au prix de l'existence de celui qui les viole, et, ce droit, il en est investi par le fait même de sa propre existence.

On a affirmé que le droit personnel de l'homme à l'existence est inviolable. On n'a pas donné de preuves à l'appui de cette allégation, qui est en flagrant délit d'opposition avec les notions de justice reçues, mises en pratique, ainsi que nous l'avons dit, chez tous peuples, sous toutes les législations.

D'après cela, le droit de défense personnelle serait aboli, car l'homme ne peut pas protéger un bien par un crime, et, aux yeux de la morale, il vaut mieux souffrir quoi que ce soit, que d'en commettre un. Si l'existence de l'assassin est inviolable, nous n'aurons donc pas la faculté de défendre contre lui nos parents, nos amis, nos semblables? Cette conséquence, qui est absurde, et qui découle nécessairement du

système de l'inviolabilité, renverse victorieusement ce second sophisme.

Mais la défense, articulera-t-on, n'est pas la justice: sans doute; mais alors ce ne sera plus, du moins, au nom de l'inviolabilité individuelle, qu'on attaquera la peine de mort. Il faudra qu'on se serve d'autres arguments; car, si la vie n'est pas absolument inviolable, qui dira qu'on n'ait pas le droit d'en infliger la privation, qui est une peine la plus grande, c'est vrai, à celui qui a commis le crime le plus grand contre ses semblables? Craindra-t-on qu'elle ne le dépasse? Elle satisfait pleinement, au point de vue de la morale sociale, à ce principe: OEil pour œil, dent pour dent.

Est-ce au point de vue de la justice morale qu'elle serait trop forte? Que le législateur ne s'arrête pas devant cette crainte. Nous n'avons point en mains de peines suffisantes pour équivaloir au mal moral. Dieu seul se réserve cette justice, à lui seul elle est possible. Il nous permet de punir, dans l'intérêt social, au nom et en vue de la justice éternelle; mais il ne nous permet point d'en atteindre les limites, et c'est pour cela qu'il enlève à notre juridiction tous les crimes de la conscience, qui ne portent pas atteinte par des faits à l'existence sociale.

L'assassin, enchaîné devant la justice, est exactement dans la même position, au point de vue abstrait du droit, que l'agresseur qu'on tue en cas de défense personnelle : « L'un et l'autre, dit M. Rossi, ont rendu leur existence incompatible avec le droit. »

On objecte encore aux partisans de la peine de mort que la vie est pour l'homme un temps d'épreuve et de perfectionnement; que Dieu en a sagement, et avec prévoyance, fixé les limites; et que les hommes n'ont pas le droit de les restreindre.

Cette objection rentre dans les précédentes. Seulement, il faut remarquer ici que ce n'est pas la société qui rompt réellement la destinée du coupable, mais bien le coupable lui-

DE LA PÉNALITÉ.

411

même. Comme dit M. Rossi, « la cause de la mort n'est pas dans la loi, elle est dans le crime. » En effet, si l'homme meurt ainsi, c'est justement parce qu'il a failli pendant son temps d'épreuve, qu'il a volontairement accepté la nécessité de briser le cours naturel des choses.

Sans doute les jours de l'homme sont comptés, dans ce sens qu'il ne doit pas se suicider, que nul n'a le droit de le priver de la vie, sans cause légitime; mais dérange-t-il le compte de ses jours, l'homme plein de vigueur et de santé qui, se jetant à l'eau pour sauver un vieillard, y périt? » (Rossi, Cours de Droit pénal.)

Il est des cas légitimes dans lesquels l'homme peut disposer de son existence. Si elle n'est point inviolable, certes l'intérêt général est un motif assez légitime pour permettre de la lui enlever.

On concevra facilement que les bornes étroites de notre travail ne nous permettent pas d'entrer dans tous les développements de cette question. Nous indiquons plutôt que nous ne discutons.

La peine de mort est donc légitime. Voyons quels sont ses effets sur la moralité des peuples, sur les passions criminelles.

Quoi qu'en disent beaucoup d'auteurs, nous pensons que la peine de mort est un frein salutaire pour bien des hommes tentés de commettre des crimes. Nous avons entendu des assassins dire qu'ils n'auraient pas assassiné, s'ils n'eussent cru que la peine de mort fût abolie. Sans doute, les grands criminels, comme les héros, méprisent la mort, ainsi que le disait M. Lepelletier à l'Assemblée constituante. Nous savons bien que celui qui assassine endurcit son cœur, qu'il jette à la société un insolent défi, qu'il la brave; mais il n'en est pas de même de celui qui n'a pas encore franchi la limite du crime, il n'a pas brisé, celui-là, avec la société; il hésite à le faire, il tremble, avant d'affronter son glaive.

La peine de mort a un double but, celui d'effrayer ceux

qui pourraient devenir criminels, et celui de punir ceux qui le sont devenus. Elle est salutaire pour les uns, et vengeresse à l'égard des autres.

Ceux qui ont prétendu imputer à la peine de mort, si souvent appliquée chez nos pères, la fréquence des crimes, ont étrangement raisonné. N'est-il pas plus juste de l'attribuer aux vices des institutions, à la tyrannie, au défaut d'instruction, aux préjugés? Ne sont-ce pas là les véritables causes qui développent les germes de perversité que l'homme a dans le cœur?

Quant à l'utilité actuelle de cette peine, nous la croyons incontestable. Nous n'aurions, à l'appui de notre opinion, que les aveux des deux assassins dont nous parlons plus haut, que nous la croirions suffisamment fondée.

L'effet moral de la peine de mort sur les criminels varie en raison de circonstances dépendant du sexe, de l'âge, du tempérament, et des passions différentes qui les ont pous sés au crime.

Cete peine effraie davantage les femmes que les hommes, à cause de leur sensibilité plus développée, de l'horreur plus grande qu'elles ont pour la souffrance. Les jeunes gens la redoutent davantage que les hommes dans la force de l'âge mûr, et ces derniers plus que les vieillards.

Les individus sanguins, nerveux et lymphatiques sont plus accessibles à cette crainte que les bilieux et les mélancoliques.

En général, ce sont ceux sur lesquels la peine exerce le plus sa terreur salutaire, qui commettent des crimes làches et environnés de mystères et de perfidie; le plus d'empoisonnements, par exemple.

Comme nous l'avons dit, les criminels exercés, habitués au crime, redoutent moins la mort que ceux qui débutent dans, cette déplorable carrière; ceux qui sont mûs par les passions viles, telles que l'amour de l'argent, l'envie, craignent beaucoup plus la peine de mort que les autres. Rien n'est lâche en général comme les voleurs, comme ceux

qui assassinent pour s'enrichir; ceux-là ont toujours l'échafaud présent à la pensée, la frayeur les poursuit partout et sans cesse. Ceux au contraire qui sont poussés par la colère, la vengeance, l'amour, par le fanatisme ou l'ambition, par un amour effréné de l'indépendance, font volontiers le sacrisice de leur vie; ce sont ceux-là qui commettent les crimes audacieux, ostensibles. Beaucoup d'entre eux ont vu la condampation à mort comme une des chances de ce qu'ils ont entrepris, exécuté; est-ce l'homme en proie aux désirs effrénés de l'amour que la mort arrêtera quand il s'agira d'assouvir sa passion? Est ce l'ambitieux qui redoutera cette issue? Estce l'homme politique? Le résultat qu'ils veulent atteindre, ils le paieraient volontiers de leur vie, et d'ailleurs la plupart du temps ces derniers coupables sont doués d'une rare énergie, souvent ils ont risqué leurs jours dans ses combats, et affronté les plus grands dangers.

On voit donc, d'après cela, que la peine de mort, et c'est là un des plus graves reproches qu'on puisse lui faire, n'est point égale pour tous : pour les uns, elle est au dernier point redoutable; pour d'autres, elle l'est infiniment moins. Mais ce qui par-dessus tout nous fait trembler en présence de la peine de mort, c'est qu'elle est irréparable; nous avons admis sa légitimité, sa nécessité : mais arrêtons un instant notre esprit à cette terrible pensée. D'un côté, la faillibilité de la justice humaine; de l'autre, une peine irréparable! Pour oser l'appliquer, il faut être bien sur d'avoir l'évidence. Malheureusement l'erreur est possible, et quelquesois, quand tout est consommé, la lumière se fait, l'innocence du supplicié se dévoile. Que faire alors? Comment réparer cet assassinat judiciaire?.... On pourrait citer bien des exemples de pareilles erreurs; elles doivent toujours être présentes à la mémoire du juge et lui commander de s'abstenir en présence du plus léger doute.

Depuis quelque temps, on a beaucoup et très profondément examiné la question de la peine de mort; son application est devenue infiniment plus rare. Quand à nous, qui en admettons la légitimité, tout en tremblant devant ses inconvénients, nous voyons avec une véritable joie ce progrès d'humanité, de civilisation, de moralité peut-être. Qu'il nous soit permis d'espérer qu'un jour viendra où cette peine terrible, devenue une arme inutile aux mains de la société, ne sera qu'une menace dont le crime n'exigera plus l'exécution. Les améliorations de toutes sortes, la surveillance exacte de la police, empêcheront ces crimes épouvantables que doit expier la mort de leurs auteurs.

Travaux forcés. — Après la peine de mort, la plus grave que reconnaissent nos codes, est celle des travaux forcés à perpétuité ou à temps. Il y a en France trois bagnes où 7,000 condamnés à peu près portent la peine de leurs crimes. Il y a là des meurtriers, des assassins, des faussaires, des voleurs, en un mot tout ce que la société renferme de plus pervers, de plus corrompu. Les femmes subissent la peine des travaux forcés dans des maisons de force où, par égard pour la faiblesse de leur sexe, elles ne sont pas attachées au boulet et enchaînées comme les hommes le sont au bagne.

Tout condamné à perpétuité est frappé de mort civile ; tout condamné à temps est frappé d'interdiction légale ; on lui donne un tuteur et un subrogé-tuteur. Cette dernière disposition de la loi s'applique aux réclusionnaires et aux détenus.

La peine des travaux forcés à temps est fixée à vingt années de maximum, à cinq de minimum. C'est la perpétuité de cette peine qui comble l'espace existant entre celle de mort et les peines inférieures.

Dans les bagnes, les forcats sont tous confondus : ceux qui sont à perpétuité et ceux qui n'y subissent qu'une peine temporaire. L'assassin et le condamné pour faux en écriture, c'est-à-dire la profonde dépravation, la scélératesse et la faiblesse de volonté, le crime qui n'a point endurei, corrompu le

cœur, sont enchaînés l'un à l'autre. L'administration calcule qu'en accouplant ainsi les caractères les plus antipathiques, elle empêche entre les forçats les complots, qui demandent une certaine intimité. C'est horrible d'immoralité! Associer ainsi l'homme couvert de sang, les instincts les plus féroces à l'homme doux et timide, qui n'a commis qu'un de ces crimes classés, il est vrai, parmi les plus graves dans l'intérêt de l'ordre social, mais qui en fait cependant n'emportent point une profonde immoralité du cœur; c'est vouloir dépraver, abrutir des ames capables de revenir à la vertu.

Cette confusion brutale empêche l'amélioration du condamné. Il faut des catégories dans les bagnes, comme il y en a dans les crimes! Il faut des cachots pour les bêtes féroces; des maisons de pénitence, en même temps que d'expiation, pour ceux qui sont encore des hommes.

Sous le rapport moral, les bagnes sont tout ce qu'il y a de plus mauvais, de plus impropre à atteindre le but que la société se propose. Les condamnés qui y apportent encore quelques sentiments honnètes, ne tardent pas à s'y corrompre entièrement. Sous le rapport de la sévérité des peines, les bagnes sont tout aussi loin de répondre au but de la loi; les coupables préfèrent tous, les travaux forcés à la réclusion. Depuis quelques années surtout, le régime de nos maisons centrales est dix fois plus sévère que celui du bagne; ainsi, les crimes les plus graves, tels que l'assassinat, le meurtre, sont en réalité punis moins sévèrement que les crimes du second ordre qui n'ont pourtant appelé qu'une répression moins sévère dans l'intention du législateur et des tribunaux.

Le forçat peut parler, il travaille tout le jour en plein air, il jouit d'une somme de liberté immense, en comparaison du réclusionnaire, condamné au silence absolu, renfermé dans des ateliers, respirant quelques instants à peine l'air impur d'une cour fermée de toutes parts aux rayons du soleil. On a vu des réclusionnaires commettre des crimes dans le dessein prémédité d'aller au bagne; et parmi les récidivistes, il est

rare que l'on en trouve qui n'aient pas calculé, le code en main, le bénéfice réel d'un degré de plus dans le crime. Dans nos villes, il est une multitude d'ouvriers qui sont matériellement aussi malheureux que les forçats. N'est-ce pas une chose au dernier des points immorale et dangereuse qu'un système de pénalité tout à l'avantage des plus grands coupables; n'est-ce pas en quelque sorte une prime d'encouragement offerte à l'assassin sur le voleur? Le misérable qui veut vivre aux dépens de l'état, ne préférera-t-il pas le meurtre au vol?

Le gouvernement a compris tout ce qu'il y a de révoltant, de dangereux, dans l'organisation actuelle des travaux forcés; il s'occupe de modifications sérieuses. Nous désirons bien qu'en présence d'un mal aussi ardent, d'un danger aussi grave pour la société, le remède ne se fasse pas trop attendre.

DÉPORTATION. — C'est une peine qui consiste à être transféré et à rester toujours dans un lieu choisi par le gouvernement; cette peine est commuée chez nous en celle de la détention, parce que l'état n'a point encore de lieu de déportation. Cette peine serait une des plus graves qu'on put infliger à certains hommes chez lesquels l'amour de la patrie, l'attachement au sol natal, sont très développés.

Bannissement. — Cette peine est beaucoup moins grave que la précédente : elle est fixée à cinq ans au moins, à dix ans au plus ; elle ne prive point le condamné de sa liberté, elle ne fait que l'éloigner momentanément de la patrie, lui laissant la faculté d'exercer ailleurs les facultés dont il est doué. On voit que par sa nature même le bannissement ne peut s'appliquer qu'à des contraventions aux règlements d'ordre social et d'intérêt local ou disciplinaire, et l'on ne comprend pas, dès

lors, que la loi l'ait voulu ranger au nombre des peines infamantes.

EMPRISONNEMENT. — Cette peine est celle qui réunit au plus grand nombre d'avantages le moins d'inconvénients; on peut la graduer, la proportionner à une multitude de délits et de crimes. « Elle peut être variée et dans sa durée et dans son mode d'exécution : temporaire ou perpétuelle, suivant la gravité du délit, elle se combine avec le travail, s'aggrave de la solitude et même de l'obscurité et du changement de nourriture, suivant les exigences de l'ordre, ou les besoins de la réforme morale du condamné; elle se plie à tous les genres de criminalité : légère pour les délits légers, grave et terrible pour les crimes atroces. Elle procure à la société l'expiation de l'offense et lui promet la régénération du coupable ; elle ne laisse aucune erreur irréparable : c'est donc à cette peine que l'ordre social semble devoir demander le plus souvent les garanties dont il a besoin. » (Chauveau et Faustin, Théorie du Code vénal, vol. 1.)

Depuis que le système pénitentiaire est appliqué dans nos maisons centrales, la terreur qu'inspire l'emprisonnement se fait très vivement sentir; si les criminels n'avaient l'espoir du bagne, nous pensons que cette terreur salutaire les arrêterait bien souvent.

Il paraît que les résultats qu'on peut obtenir à l'aide du travail et du silence, sont très remarquables : Le travail donne un but à la vie du condamné, il occupe son esprit et son corps, et ne permet point aux vices, qui naissent et se fortifient dans le désœuvrement, d'avoir accès dans son ame. Le silence, en l'isolant des autres condamnés, le met à l'abri de la corruption, qui naîtrait du libre contact de tant d'immoralités. Il a l'immense avantage d'empêcher les prisonniers de s'instruire à cette école mutuelle du crime, où les moins coupables ne tardaient pas à acquérir une funeste habileté. Il

rompt cette immense association de brigands qui préparaient, dans les loisirs de la prison, leurs plans de campagne futurs, qui conspiraient incessamment contre la société, à ses frais et avec son aide, puisqu'elle les nourrissait et les mettait en contact les uns avec les autres. On frémit, quand on pense que tous les ans les prisons rejetaient dans la société 50,000 individus plus pervers qn'ils n'y étaient entrés, se connaissant, pouvant s'aider et combiner leurs moyens d'action. Grace au silence, plus de ces affiliations dangereuses, plus de ces clubs hideux, où le nouveau venu racontait son crime, ses mensonges à la justice, ses roueries, les moyens qu'il employait pour dépister la police; affreuse liberté, qui faisait que le condamné coupable d'un seul crime, inhabile à commettre tous les autres, était, au bout de quinze jours de résidence, au niveau de toutes les scélératesses.

Quand les condamnés arrivent dans les maisons centrales, ils changent leur nom contre un numéro d'ordre. On veut empêcher ainsi qu'ils puissent se reconnaître, se retrouver. Il y a là, de la part de la société, précaution nécessaire avec le système de la vie collective, mais aussi quelque chose qui tend à abrutir l'être moral, en lui enlevant jusqu'à la désignation la plus intime de la personnalité humaine, pour le numéroter comme une chose, pour mettre l'abstraction du chiffre à la place de la désignation nominale. Oter ainsi son nom à un homme, c'est arracher à la longue, de son cœur, tous ses souvenirs, toutes ses joies du passé, qui moralisent en faisant voir au fond de la conscience, et dans les jours d'autrefois, ce que valait l'innocence. Pour un homme intelligent, cette substition est un ostracisme moral qui le jette endehors de sa vie tout entière, qui efface dans son ame le souvenir de son enfance, la douce image de sa mère, ses relations de famille, ses souvenirs religieux, toutes ces choses qui s'éveillent, comme un écho, dans le cœur, au doux appel de son nom, et qui restent muettes à celui d'un numéro. Nous sommes heureux de pouvoir constater ainsi, en passant,

l'effet de la puissance morale du chiffre, cette personnification de la matière inerte, cet ennemi de l'intelligence et de l'infini.

On remédierait à cet inconvénient grave, suivant nous, et à d'autres que nous allons signaler, en adoptant pour nos prisons, à l'égard de certaines catégories de criminels, l'isolement du système américain. On pourrait laisser à chaque condamné son nom, qui viendrait de temps en temps frapper son oreille, comme une consolation du passé, comme une promesse de pardon; il ne se croirait pas effacé du monde. On lui enlèverait, par l'isolement, la tentation incessante de parler, qui tourmente les condamnés assujettis au silence, qui les met sans cesse en contravention avec la règle, arrache incessamment leur esprit aux réflexions intérieures, et pousse, comme une ivraie, au milieu des semences de repentir et d'amendement. Cette tentation, on n'a pas le droit de la leur infliger, on ne peut faire qu'ils ne l'éprouvent pas dans l'existence collective : c'est un devoir de les y soustraire. La loi, du reste, n'a point prévu cette torture; elle n'avait pas l'intention de l'appliquer.

D'un autre côté, il y a pour chacun des condamnés quelque chose d'abrutissant dans le spectacle incessant de toutes ces machines humaines, qui se meuvent sans parler, qui ne manifestent que la moitié de leurs facultés, rien que celles de la vie organique; de ces machines humaines que l'on compte, que l'on classe, que l'on frappe, et qui n'obéissent qu'à des choses matérielles et brutales. L'attention des condamnés est sans cesse attirée hors d'eux-mêmes, et elle ne se repait que du spectacle de la plus cruelle abjection de l'humanité. On obtiendra ainsi tant qu'on voudra de l'ordre matériel, mais peu d'amélioration morale.

Dans l'isolement, au contraire, le condamné, soumis au travail par devoir, par nécessité, échappera à la torture des tentations que nous avons signalées; il ne sera point en contravention morale incessante avec la règle, il réfléchira néces-

sairement, à l'aide des matériaux intellectuels et moraux, de temps en temps déposés dans son cœur par l'aumônier de la prison, par les directeurs, par les gens de service. (Les personnes de service devraient n'être, dans les prisons, que des religieux, afin que les prisonniers pussent ne converser qu'avec des hommes entièrement voués à leur amélioration morale et religieuse.) On atteindrait ainsi complètement le but qu'on se propose par le silence, celui d'empêcher les communications qu'ont entre eux les détenus, but auquel, dans le système actuel, on n'est jamais sûr d'arriver.

Nous ne prétendons pas qu'il faille isoler ainsi tous les détenus; nous avons admis des catégories, et la nature diverse des délits en demande impérieusement. L'échelle des peines doit être dressée de nouveau par le législateur.

Au point de vue médical, nous allons maintenant apprécier certains éléments du système pénitentiaire.

Le silence absolu, tel qu'on le prescrit, nous paraît de nature à exercer sur l'économie une mauvaise influence. Il affaisse à la longue l'individu qui a besoin d'épancher, soit par la conversation, soit par le chant, le trop plein de la pensée. Il dispose à la mélancolie, à la tristesse, aux obstructions. Les digestions se font mal, la circulation devient plus lente, l'organisme tout entier ne tarde pas à se ressentir de cette privation continuelle.

Il est nécessaire que de temps en temps le condamné puisse converser avec quelqu'un, et c'est à l'aide de ces conversations qu'on jettera dans son ame les semences de la vertu et du repentir.

L'isolement cellulaire, sans le travail, nous paraît une chose monstreuse. Pourtant il aurait été employé depuis peu contre des condamnés politiques. C'est une barbarie infâme, c'est un crime révoltant. Vous avez le droit de trancher la tête, vous n'avez pas celui d'assassiner par la torture. Le résultat physiologique nécessaire d'un tel système, continué quelque temps, c'est la folie furieuse, c'est le suicide, après toutes les angoisses du désespoir et de la rage. Tuez un homme, ou bien ne le punissez que dans la mesure de ses facultés, il n'y a pas de milieu. Vous n'avez pas le droit de le désespérer, de l'abrutir, de le damner, peut-être, au point de vue religieux.

Société, qui te dis morale, philanthrope, religieuse, qui ne veux plus de la torture, des chevalets et de la roue, qui caches maintenant le sanglant appareil de tes échafauds, dans les coins les plus reculés de tes cités; cela par humanité, distu? Est-il vrai que tu aies des prisons où tu désespères toutes les facultés de l'homme à la fois, où des condamnés rugissent comme des bêtes fauves, ou la folie, le désespoir, la rage et le suicide, soient le résultat de tes vengeances? Jamais la science des persécuteurs et des bourreaux n'est allée aussi loin. Quant à nous, nous aimons mieux croire à l'exagération, à la calomnie, qui si souvent s'attachent aux intentions, aux actes, aux bienfaits même du pouvoir, qu'à de telles atrocités; mais nous ne pouvions nous dispenser de parler de l'isolement absolu, au point de vue médical : l'indignation s'est fait jour ; puisse-elle ne s'être exhalée que contre un fantôme, puisse l'écho douloureux qui est arrivé jusqu'à nous n'être qu'un vain bruit! nous le désirons pour l'honneur de notre pays.

La diète, la privation d'aliments, est un moyen qu'on a souvent employé : il nous semble mauvais, quand il est continu; mais il est puissant, efficace et sans inconvénients, quand il est simplement répressif et transitoire. Nous ne partageons point, certainement, les idées étranges de ces prétendus philanthropes, qui feraient aux détenus, si l'on voulait les croire, un sort plus heureux que celui de la moitié du pauvre peuple. Nous ne voulons pas que la vie matérielle soit heureuse dans les prisons, mais nous voulons qu'elle soit hygiénique. Au nom de la société, nous réclamons contre une

alimentation insuffisante et malsaine, bien souvent, qui appauvrit l'organisme, développe les affections scrofuleuses, rachitiques, surtout chez les enfants, et détériore ainsi dans sa source, le sang des générations futures. Comme nous l'avons dit ailleurs, l'enfance a besoin d'une nourriture saine, abondante et réparatrice, et l'état de santé de la plupart des jeunes détenus la réclame impérieusement. Ici l'effet de la punition ne serait pas seulement personnel, il s'étendrait jusqu'aux enfants qui naîtraient de ces malheureux, rendus à la société malsains, appauvris, scrofuleux. Pour l'intérêt de l'espèce, il faut conserver dans un état de santé convenable les détenus, qui peuvent être pères de famille, ou ne pas permettre qu'ils le deviennent. Or, ce droit exorbitant n'étant pas compatible avec notre civilisation et nos lois, il faut veiller, même aux dépens de la sévérité des peines, aux intérêts de l'espèce humaine. Dans les prisons, on doit réparer les vices du corps, les désordres de l'organisme, aussi bien que les crimes et les désordres du cœur.

Quant aux punitions disciplinaires qui sont en vigueur dans nos maisons centrales, est-il vrai qu'elles soient laissées à l'arbitraire des directeurs? La vérité de cette allégation nous paraît impossible. Nous répugnons également à croire ce que nous avons entendu dire. Serait-il possible, par exemple, que des détenus fussent tenus debout, attachés à des colliers de fer scellés dans la muraille, et cela pendant un jour, huit jours, quinze jours, et qu'au sortir de cette torture, on les transportat dans leur lit, où, les extrémités enflées, cedémateuses, quelques-uns mourussent épuisés de souffrances? Serait-il vrai que, pour dompter les plus mutins, on leur rasât la tête, et qu'on les tint pendant un temps donné, plusieurs jours, peut-être, la tête exposée à la bouche d'un ventilateur? Ce seraient là d'horribles inventions. Quant à nous, nous n'y croyons pas. Il est du devoir de l'autorité, quand de semblables assertions épouvantent l'esprit public, de le rassurer

par l'éclat lumineux de l'enquête, et d'en démontrer la fausseté.

Dans tous les cas, le cachot, l'obscurité, la privation d'aliments quelquefois, sont des moyens de correction suffisants, surtout si l'on adoptait l'isolement cellulaire, car la plupart des désobéissances, des désordres intérieurs, ont, ainsi que l'obstination des coupables, la vanité pour cause; et, ce mobile n'existant plus, la police des maisons centrales deviendrait très facile.

Pour les prisons départementales, les maisons d'arrêt où sont enfermés les prévenus, il y a infiniment à refaire. Tous ces malheureux sont mêlés sans distinction, quelle que soit la nature des délits reprochés. C'est immoral et dangereux. Il y a des villes où les prévenus sont dans la même prison que des condamnés qui subissent leur peine. Nous croyons que le gouvernement oublie son devoir, s'il laisse subsister ce déplorable état de choses.

DE LA SURVEILLANCE. — Il résulte des dispositions de la loi, que, dans certains cas déterminés, les condamnés qui ont subi leur peine restent sous l'œil de la police administrative, qui se réserve le droit d'éclairer leurs démarches, de veiller sur leur conduite, de leur interdire certains lieux où leur présence pourrait être dangereuse. C'est une sage précaution que celle-là: avant la loi du 28 avril 1832, elle avait des rigueurs excessives, intolérables, pour les malheureux libérés. Elle les assujettissait à des formalités qui révélaient à tous leur position, les mettaient au ban de l'opinion, les empêchaient de gagner leur vie et d'amender leur conduite.

Depuis 1852, la loi moins rigoureuse, plus prudente, n'a plus en grande partie ces inconvénients; elle se borne à exiger que les condamnés libérés soient partout connus de l'administration, et fait en sorte qu'ils ne le soient pas du public. Dans l'intérêt de la justice, de la liberté des dépositions, en vue de la sécurité des juges, des jurés, des témoins, pour annihiler l'effet des ressentiments des condamnés, on les éloigne, autant que possible, des lieux où ils ont commis des crimes, subi des condamnations, ainsi que des grands centres de population, où la présence d'un grand nombre de libérés rendrait la surveillance trop difficile. Si la surveillance, telle qu'elle est, est tolérable pour les libérés, malheur à eux quand l'opinion publique les devine!

Nous empruntons ce qui suit à un remarquable article de M. Dauvin, intitulé: Les Forçats.

« Pour le forçat libéré qui possède des moyens d'existence assurés, indépendants du mépris public, le retour vers le bien n'est pas impossible. Il en est dans les villes quelques-uns de cette catégorie, dont la conduite est irréprochable, la réputation de probité bien établie; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient mis au ban de la société, et condamnés à vivre sans amis, sans famille, sans domestiques même. Malheureusement tous ne sont pas assez forts, assez cuirassés d'indifférence, pour résister à cette rude épreuve. Le trait suivant le prouve; c'est la Gazette des Tribunaux qui nous le fournit:

"Un nommé Dalègue, en 4827, après avoir subi quelques années de travaux forcés, était revenu dans la commune de Chabris. Il avait su, pendant sa captivité, se concilier les bonnes grâces d'un des employés supérieurs du port de Rochefort, qui en avait fait son chef de cuisine. Cette place avait procuré à Dalègue le moyen de faire des économies, et il était parvenu à amasser une somme suffisante pour acheter une petite propriété. Depuis son retour, sa conduite était irréprochable; secondé d'un domestique, il cultivait tranquillement son petit domaine. Mais on n'ignora pas longtemps qu'il revenait du bagne, et aussitôt tout le monde l'abandonna. Se présentait-il au marché, tout le monde le regardait et il restait seul; paraissait-il le dimanche à la messe, au même instant ses voisins reculaient, et un vide le sépa-

rait des autres assistants. Personne ne voulait travailler pour lui, il ne pouvait avoir de domestiques; il était isolé, privé de toute communication avec les habitants de Chabris. Que fera-t-il dans une telle position? Sa conduite est régulière, personne ne se plaint de lui, il remplit tous ses devoirs de citoyen et de chrétien, et cependant on le fuit de toutes parts. Que gagne t-il à être honnête homme, puisqu'on le traite comme s'il ne l'était pas? Son parti est bientôt pris, il retournera aux galères; là du moins, on pourra apprécier sa conduite, et personne ne rougira de l'approcher.

• Un matin, avant le jour, il se rend chez un de ses voisins, franchit la clôture de sa cour, force la porte de son poulailler, et lui vole un chapon; il revient chez lui, plume la bête, et met les plumes devant sa porte. Bientôt le propriétaire volé se réveille; il voit sa basse-cour en désordre, il crie au voleur. L'autorité accourt, constate l'effraction et commence ses recherches. Dalègue est visité le premier; les plumes du chapon sont à sa porte, le propriétaire les reconnaît. Dalègue est l'auteur du vol; il n'en faut pas douter. Le maire l'interroge, l'accusé convient, en montrant le chapon plumé, qu'il l'a volé la nuit avec escalade et effraction. Traduit à la cour d'assises pour ce nouveau crime, Dalègue s'en reconnaît l'auteur, il en raconte toutes les circonstances, et dans un plaidoyer écrit, il expose les raisons qui l'ont porté à le commettre : il est renvoyé au bagne.

Mais, à moins que devant lui ne s'ouvre l'antre occulte de la police, qui alors verra par ses yeux, entendra par ses oreilles, et lui fera, selon ses mérites, une part plus ou moins large à sa table, le bagne est, pour le forçat pauvre, l'église hors de laquelle il n'y a point de salut. Si résolu qu'il ait été, quand il a vu tomber le dernier anneau de sa chaîne, de se réhabiliter par le travail et la vertu, celui-là succombera. Si bien trempée que soit la cuirasse dans laquelle il aura enfermé sa poitrine, il y aura une arme dont la pointe acérée se fera

jour tôt ou tard à travers son armure, et par ses piqures incessantes, ira réveiller les mauvaises passions endormies dans son cœur. Cette arme sera le sentiment de méprisante répulsion qu'il lira sur tous les visages, et contre lequel viendront l'une après l'autre se briser toutes ses démarches. Sa jeune épouse, dont les ruineuses fantaisies l'auront seules peut-être, cela s'est vu, poussé, lui honnête jusque-là quoique pauvre, à tenter la fortune par des moyens criminels; cette femme à laquelle il a tout sacrissé, bonheur, repos, considération, quand viendra l'heure de sa délivrance, il la retrouvera dans les bras d'un autre, et la loi sera pour elle. Ses enfants, s'il est père, s'éloigneront de lui avec horreur, car il leur aura fait la vie amère et douloureuse. On plaint le fils d'un guillotiné, le rire et l'insulte se taisent devant une tête qui tombe; mais pour le fils d'un forçat, il n'est plus ni affections ni relations sociales. Sans famille, il sera aussi sans nom, on ne l'appellera plus que le forçat. Qu'à force de prières et de malheurs il obtienne de la commisération d'un fabricant le droit de gagner sa vie à la sueur de son front, un vide se fera autour de lui sitôt qu'il paraîtra: autour de lui veilleront la mésiance et le soupçon ; si une parole frappe son oreille, cette parole sera une accusation ou une injure. Alors un jour arrivera où sa patience se trouvera à bout, où un éclair s'allumera dans ses yeux, où un couteau se rencontrera sous sa main, et le sang coulera!.... Encore s'il pouvait rester à travers les villes et les bourgades, inconnu à tous comme tous lui sont inconnus! Mais pour lui, de par les gendarmes, l'univers est circonscrit dans un espace de quelques lieues; pour lui, l'horison est la limite du monde.

» Que conclure maintenant de ce que nous venons de dire, si ce n'est que l'universelle réprobation dont est frappé tout homme qui a porté la livrée du bagne, implique pour l'ai l'horrible alternative de mourir de faim, s'il veut rester honnête, ou de s'approprier par adresse ou par violence le bien d'autrui, s'il veut vivre. Le vol et l'assassinat sont presque la

conséquence forcée de la position désespérante, impassible, que leur fait la société. Etonnez-vous, après cela, que le nombre des récidives soit si considérable! »

INTERDICTION DES DROITS POLITIQUES.— Cette peine nous paraît morale, elle n'atteint que le coupable lui-même, surtout elle peut être la punition directe de certains délits, en atteignant la culpabilité dans ses motifs. Ainsi un homme serait déclaré incapable d'exercer des fonctions publiques, parce qu'il aurait été prévaricateur, concussionnaire, vénal, que rien ne serait plus juste et mieux de nature à le punir, de concert avec les peines afflictives décernées par la loi.

Qu'on prive un individu convaincu de corruption électorale de la faculté d'exercer les droits électoraux, et de se porter comme candidat à l'élection, rien n'est plus moral assurément.

On doit être très réservé dans l'application de cette dernière peine, car elle pourrait devenir, entre les mains des partis, un détestable moyen d'étouffer les oppositions les plus légales et d'écarter des affaires des hommes qui feraient ombrage. Autant que possible, il ne faut armer l'autorité que de moyens incapables, par leur nature, de favoriser le despotisme.

Privation des droits civils et de famille. — D'accord en cela avec la plupart des jurisconsultes, nous ne voyons ici que l'abus le plus étrange du droit de punir. Quoi! la loi prétend abolir ce qui est dans la nature, ce que le sang unit! Elle déclare qu'un homme n'est plus époux, père, fils ou frère; e'est une dérision, c'est la chose la plus absurde qu'il soit possible de faire. Est-ce que les tribunaux sont aptes à priver un homme des droits inhérents à la nature humaine, nous dirions presque à son essence? Comment, une décision

rendue par eux pourra faire que le sang qui coule dans les veines d'un fils n'émane pas du père ou de la mère!

Et si cela est vrai, malgré toute décision, n'est-ce pas une chose dérisoire qu'une disposition de la loi qui prétend annuler ainsi ce que la nature, ce que Dieu ont fait; ce sans quoi l'existence ne serait pas, n'aurait jamais été? Il serait tout aussi sage de déclarer un homme déchu de la qualité d'être raisonnable, et de lui ôter son ame par un arrêt.

On dit que ce sont là des droits dont on interdit l'exercice; cette expression est impropre : ce sont des devoirs et des obligations que l'on défend à l'homme d'accomplir, et qu'il accomplira pour la plupart malgré cette défense. « La mort civile, disait M. Dumon, rapporteur de la chambre des députés, est une fiction; est-il digne de la gravité du législateur de fonder une peine sur une fiction? »

Il est certaines fonctions que l'on pourrait interdire très rationnellement: par exemple, celle de tuteur, du curateur, d'éxécuteur testamentaire, à des hommes qui auraient été condamnés pour vol, pour escroquerie, pour corruption de mineurs, pour captation; nous concevons très bien que celui qui, à l'aide de moyens reprouvés par la loi, se serait fait faire un testament, pût être déclaré incapable de devenir dépositaire des intérêts d'autrui. Mais la loi va bien plus loin: elle ne distingue pas entre ce qui est réellement une fonction qu'on exerce et un service qu'on peut être appelé à rendre. Elle interdit à certains condamnés l'accès du temple de la justice; elle ne veut pas qu'ils puissent être entendus comme témoins, ou du moins elle laisse au ministère public, à l'accusé, le droit de les récuser, ce qui revient exactement au même. Or, ne conçoit-on pas qu'un homme, même immoral et flétri, puisse dire la vérité quand il n'a pas d'intérêt à la taire? L'assassin sera-t-il à l'abri de toute justice, parce que son crime n'aura eu pour témoin qu'un repris de justice? Ne voit on pas ici que la peine dérisoire dont on

frappe le coupable devient, comme le dit Bentham, « un glaive qui perce la poitrine des innocents ? »

Souvent un forçat libéré sera le seul témoin capable d'éclairer la justice, et il ne faudra pas l'entendre? Est ce lui qu'on punit ainsi?

Mort civile! mais qu'est ce à dire qu'une semblable fiction, qui permet à la femme de passer dans les bras d'un autre; aux enfants de refuser à leur père la porte de leur maison? Quoi! vous frappez un homme de mort civile et vous le rendez au bout d'un temps à la société! Il n'a plus de droits, plus de devoirs; mais qu'est-ce donc qu'un tel être? L'avezvous privé de ses facultés! Et s'il en a abusé, prendrez-vous au sérieux l'arrêt qui l'a placé vivant dans le tombeau? La mort civile n'est rationnelle qu'à l'égard des condamnés à perpétuité.

AMENDE. — Toutes les peines pécuniaires, excepté l'amende, ont disparu de notre législation. La consfiscation n'était pas morale en ce qu'elle privait l'individu de toute sa fortune à la fois, et frappait sa famille en même temps que lui. L'amende est une peine qu'on peut diviser et proportionner aux délits; elle est appréciable et réparable. Elle atteint la culpabilité dans ses motifs, quand elle est prononcée pour des délits occasionnés par la cupidité, l'avarice. Cette peine laisse assez généralement aux magistrats la faculté de proportionner la punition au délit, parce qu'elle acquiert un degré de gravité qui varie en raison de la position des coupables.

ll n'y a aucune peine qui offre toutes les garanties, toutes les qualités qu'on pourrait désirer. Nous ne pensons pas qu'à cet égard l'avenir nous réserve de grandes améliorations : de tous temps, les législateurs se sont efforcés de mettre la pénalité en rapport avec les délits; de chercher les moyens de nature à prévenir les délits et les crimes; il y a de ce côté, malgré leurs efforts, pénurie très grande. Quoi que puissent faire les hommes, ils ne réussiront jamais à appliquer aux coupables des châtiments qui soient en rapport avec leur culpabilité morale; cette justice intime qui va peser dans la conscience individuelle le degré de perversité du coupable, n'appartient qu'à la divinité; la société ne peut pas prétendre l'exercer. Il y a entre les peines qu'elle inflige et le mal moral que commettent les hommes, la distance incommensurable qui existe entre des moyens bornés et matériels, et la pensée qui n'a point de limites. C'est en vue de combler ce vide immense, que les législateurs ont créé des peines prétendues infamantes, et d'autres qui infligent, disent-ils, la privation des droits civils et de famille imprescriptibles et inaliénables ; ils ont dépassé en cela les limites de leurs attributions, ils n'ont établi que des peines fictives et illusoires. La société doit avoir en vue, c'est vrai, de punir en haine du mal moral, c'est ainsi qu'elle légitime ses vengeances, mais elle ne peut pas espérer d'y proportionner ses châtiments. Ce qu'elle est surtout appelée à faire, c'est à garantir, autant que possible, ses membres les uns contre les autres, et à réparer les dommages qu'ils se font entr'eux, à les prévenir, autant qu'il est en elle. Aussi ce qui bien souvent fait apparaître dans nos lois quelque chose d'incomplet et d'injuste, vient précisément de ce défaut de proportion qui existe entre le châtiment et le mal moral du crime, et aussi de ce que bien souvent la loi est obligée de considérer la criminalité réelle comme chose secondaire à côté de l'ordre et de l'intérêt social. N'usurpons donc point une juridiction qui n'est pas la nôtre, la société n'est investie que du privilége de garantir à chacun de nous l'exercice de ses droits, et d'exiger de chacun l'accomplissement de ses devoirs sociaux. Elle n'a de juridiction que sur les faits attentatoires au bien être ou à l'existence de l'individu ou du corps social. Tout délit qu'elle est appelée à punir, a deux rapports : l'un avec ses droits à elle, qu'il

attaque; l'autre avec les lois divines qu'il enfreint. Sous ce dernier point de vue, le délit a une gravité immense, et les vindictes qu'exercent nos tribunaux ne peuvent jamais équivaloir à la grandeur du mal moral qu'il renferme.

Ces considérations sont de nature à rassurer certains esprits qui trouvent étonnant que les lois n'atteignent souvent pas toute la perversité de l'acte qu'elles punissent, et qu'elles ont été faites, plutôt dans un but de protection et d'utilité, que dans un but de justice absolue. C'est à Dieu de venger ses injures, cela est vrai en thèse générale. L'oubli de cette vérité est de nature à produire les plus déplorables abus. Il a donné naissance à l'inquisition, il a élevé partout des bûchers pour brûler les hérétiques, et l'on sait quels ont été les monstrueux excès auxquels en sont venus ceux qui se posaient ainsi en défenseurs de la divinité. Ils ont immolé, persécuté l'innocence, brûlé des livres qui font maintenant la gloire de leurs auteurs, inventé des crimes impossibles, violé les consciences, poursuivi l'intention, quand les actes étaient irréprochables. Ils ont, par un horrible abus, mis une religion de paix et de pardon au service des passions et des haines. Ils ont osé se servir du nom de Dieu, qui est le père et le bienfaiteur des créatures, pour rendre les hommes malheureux et pour les faire mourir.

Nous l'avons déjà dit, et nous concluons en le répétant, la loi, tout en agissant dans un but purement social, doit punir en haine du mal moral; c'est le plus noble motif qu'elle puisse avoir, mais elle ne peut jamais espérer de lui donner une réparation suffisante. Elle ne doit pas usurper une juridiction qui n'appartient point aux hommes.

La société, qui punit, doit aussi chercher à corriger. L'amélioration des condamnés doit être une chose presque aussi importante que la répression. Autant que possible, elle doit viser à ce résultat, quelques difficultés qu'il offre. C'est à ce point de vue que nous regrettons sincèrement qu'il n'existe pas, qu'il ne puisse peut-être pas exister une échelle de peines capables, chacune, de punir à la fois le crime et de guérir la passion qui l'aurait produit. Le coupable qui aurait péché par orgueil, serait frappé dans son orgueil; l'ambitieux, atteint dans la source même de sa culpabilité, verrait l'avenir se fermer devant ses projets, devant ses espérances, au moins pour un temps; l'impudique, qui aurait abusé de l'innocence et de la jeunesse, aurait l'isolement et le célibat pour perspective, une surveillance incessante veillerait à comprimer les écarts de sa passion. L'écrivain diffamateur, immoral, serait condamné au silence et flétri par un jugement public. Le conspirateur serait privé de ses droits de citoyen, sans préjudice d'autres peines, s'il était nécessaire.

Ici nous ne proposons rien; nous expliquons un désir, sans affirmer en aucune sorte qu'il puisse être réalisé.

Dans tous les cas, nous croyons que le code pénal a besoin d'une prompte révision. La plupart des punitions qu'il inflige sont mauvaises. Depuis que les lois ont fait des modifications, depuis, surtout, que le système pénitentiaire a été changé, les peines ne sont plus en proportion avec les délits. Le bagne est moins terrible que la prison centrale. L'intention du législateur est éludée, la justice n'est point accomplie. La société n'est point suffisamment protégée, puisque quelquefois le crime le plus grave est puni moins sévèrement qu'un délit de moindre importance.

Nous terminerons cet article par une observation qui doit attirer au plus haut point l'attention des peuples et de ceux qui étudient la marche des progrès. C'est qu'à toutes les époques, dans les temps les plus reculés, comme dans les temps modernes, les peines sont devenues plus sévères, à mesure que les gouvernements devenaient despotiques, et qu'au contraire elles se sont adoucies à mesure que la liberté augmentait.

Quand un pouvoir demande des lois sévères, c'est qu'il tend à devenir oppresseur, et les peuples doivent se tenir sur leurs gardes, car ce sont moins des crimes que des libertés qu'on menace.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUE

DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

LIVRE DEUXIÈME.

FACULTÉ D'AIMER DANS SA VERSATILITÉ.

CHAPITRE Ier.

LIVRE TROISIÈME.

FACULTÉ D'AIMER DANS SES TENDANCES.

CHAPITRE Ier.

ESPÉRANCE..... 90

455

301

304

334

— Priva — Amen		s civíls et	de fami	lle	(II)	Ibid . 482
— Amen	de			el qu	(1) A	482
					distant	ve mil
10					distant	
10					distant	
					nann	
AUX						
		And I				
		- 1				

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS L'OUVRAGE.

(Tous les chiffres suivis d'un astérisque (') appartiennent au deuxième volume.)

ACQUISIVITÉ, 89. ADAM possédait la science, 9. -Erreur de ceux qui disent qu'il eût primitivement les deux. sexes, 9. ADISSON condamne la vengeance. 243*. AFFECTIONNIVITÉ, 89. AFFECTIONS DE LA FAMILLE. Leur source, 96. AGES. Causes des passions, 33. -

de vue de la responsabilité des actes, 271*. - Influence sur la folie, 306*.

AGUIRE. Vengeance qu'il exerce, 242*.

ALIBERT. Sa division des passions, 28.

ALIENATION MENTALE, 293*. ALIÉNÉS. Voyez FOLIE.

ALIMENTATION. Causes des passions, 52.

ALIMENTIVITÉ, 91. AMANTS (BONHEUR DES), 290.

TOME II.

AMATIVITÉ, 88.

AMBITION. Sa source, 232. - Varie d'objet, 233, 236. -Causes, 233.-Marche, 234. - Effets, 237. - Exemples, 240. - N'écoute pas les lecons du malheur, 241. - Passion exclusive, 241. - Effets physiologiques, 242. — Traitement, 243 — Secours de la religion, 244. - Ambition des aliénés, 329*.

Leur influence sur la cri- AMBRONS. Leur patriotisme, 416. minalité, 264*. - Au point AME. Contrariétés qui sont en elle, 2. - Avait la science avant la chute, 8. - Son état alors, 10-Diverses parties admises en elle, 26.

AMENDE (PEINE DE L'), 428*. AMITIÉ. Sa source, 243. - Sympathies d'où elle naît, 344. - Amitié du jeune âge, 346. — Caractères, 346. — Sa base est la vertu, 349.-Sa rareté, 349. - Fausse, perfide, 350. - Rare entre femmes, 351. — Parallèle

TABLE ANALYTIQUE.

de l'amour et de l'amitié, 353.

AMOUR. Source de nos passions. 29. - Loi générale du monde. 193.

DE LA LIBERTÉ, 393.

DES AUTRES. Sa source. 97. — Tendances, caractères, effets, 284.

DES LIEUX, DES INSTI-TUTIONS. Sa source, 97.

DE SOI. Sa source, 96. — Ses effets, 194.

DES SEXES. Définition. 286. - Existe partout, 288. -Ses éléments chez l'homme, 289. — Causes, 292. — Premier amour du jeune homme, 294. - Influence de l'age mûr, du sexe, 296. - Effets d'un premier amour chez la jeune fille, 296 .- Matériel chez l'homme, 299. —Tempéraments, 299.—Alimentation, froid, chaleur, climats, 303. — Religions, gouvernements, 304. — Éducation, 305. — Marche, forme de l'amour, 305. — Symptômes, 306.— Effets, 309. - La raison doitle guider, 313.-Amour matériel éphémère, 314. — Conseils, 315. — Parallèle de l'amour et de l'amitié, ANTHROPOPHAGES, 104 353.

- DU SOL NATAL, 378. -Ses sources, 380. — Très développé chez les sauvages, 384. - Influence des ARGENT. Son action sur l'ame, 278. revoir la patrie, 385. ---Charme la vieillesse, 387.

- FILIAL. Ses sources, 182. Comment il se développe, 183--Plus vifdans l'enfance. 185. — Recommandé dans les saintes Écritures, 187.

- Effets, 187. - Conseils aux enfants, 188.

MATERNEL, Loi générale de la création, 158. - Dans les plantes, les animaux, 159. — Dans l'espèce humaine, 161. - Définition, causes, 162. - Souffrances, courage des mères, 164. -Mères, élevez vos enfants, 165. — Soins, sollicitudes qu'elles ont, 166.-La mère consacre son enfant à Dieu. 167. — Crainte des mères. 168. — Leur bonheur, 169. - La grand'mère, 170. -Conseils aux mères, 171.

PATERNEL. Est instinctif. 173. — Sa source, 174. — Parallèle du père et de la mère, 175 — Caractères, 177. — Devoirs des pères, conseils, 178. — Épreuves de l'amour paternel, 181. - PLATONIQUE, 290.

ANATOMIE. N'explique pas le lien de l'ame et du corps, 24.

ANGES. Leur chute, 13.—L'ange superbe, cause de celle de l'homme, 14.

ANJALVIN (L'ABBÉ). Une de ses bonnes œuvres, 332.

ANTIPATHIES NATURELLES, 343.

APICIUS, célèbre gourmand, 110. APPROBATIVITÉ, 89,

ARAIGNÉE. Amour pour ses petits, 160.

âges, 385. - Bonheur de ARISTOTE. Sa division des passions, 27.

ARROGANT, 205.

ARTISTES. Leurs passions, 68. ASSOCIATION n'est permise qu'à l'homme, 289.

ATHÉES. Leurs craintes de la mort, 44*. AUGUSTIN (SAINT) rapporte l'im- CANADIENNES. Belle idée sur la moralité des Phéniciennes, 320.

AVARICE, 273. - Influence des sexes, des âges, des constitutions, 277. — Portrait de l'avare, 278. - Caractères, 279. - Bonheur de l'avare, 280. - Traitement. 281.

AVERTISSEMENTS de fin dernière, 56.

AVEU (PREMIER) d'amour, 290. AVEUGLES. Leurs passions, 59.

BAGNES. Institution vicieuse, 413*.

BANNISSEMENT (PEINE DU), 415*. BEAUVEAU (DE), trait de courage, 252.

BECCARIA, publiciste cité, 406*. BELLART, avocat cité. 285.

BENTHAM, publiciste cité, 389*. BÉRANGER, poète cité, 195*.

BERGIER, théologien cité, 142*. 347*.

BERTRAND, médecin cité, 317*. BESOINS impérieux, sous le rapport légal, 288*.

BICHAT matérialise l'homme tout entier, 26.

BIENVEILLANCE, 89.

BIOPHILIE, 92.

BON-PASTEUR (D'ANGERS). Asile pour les filles prostituées repentantes, 332. — Bienfaits de cette institution, 119*.

C.

CALCUL, 91. CALIGULA. Ses débauches, 322. CALMEIL, 343*. CAMPANELLI, moine visionnaire, 70*.

vie future, 44*.

CARRIÈRE (PÉRE DE), cité, 10. CAUSALITÉ, 91.

CAUSE PREMIÈRE. Preuves de son existence, 39*.

CERTITUDE. Coup-d'œil philosophique sur cette question. 35*.

CÉSAR (JULES). Ses débauches, 322.

CHAIR. Combats entre elle et l'esprit. 16.

CHANGEMENT. Besoin organique. 167^* .

CHARITÉ, 98*. - Définition, 99*. - N'existait pas chez les philosophes, 100*. - Charité de Jésus-Christ, ses préceptes, 101*. - Elle est une vertu chrétienne, 103*. — Ses caractères, 106*. — Ses effets, 114*. - Où git sa force, 128*.

CHIEN. Son attachement à l'homme. 354.

CHINE (MISSIONS DE LA), 121*.

CHRISTIANISME. Ses effets sur les mœurs des nations, 323.-Son établissement, 65*. -Son influence civilisatrice, 66*.

CHUTE DE L'HOMME. Ses conséquences, 14.

CIRCONSPECTION, 89.

CIVILISATION. - Affaiblit l'amour du sol natal, 383. -- Son influence sur la folie, 311*.

CLIMATS. Leur influence sur la folie. 310*.

CODE PÉNAL. A besoin d'être refait, 431*.

COLERE. Définition, source, 223*. Causes, 224*. - Symptômes, 226*. - Passion commune, 228*. - Colère populaire, 228* .- Effets physiologiques, 229*. -- Moraux.

230*. -- Philosophes anciens autorisaient la colère, 231*. - La religion la condamne, 231*. - Traitement, 232*. — Colère des aliénés, 330*.

COLLECTIONNEURS, 30* COLORIS, 91. COMBATIVITÉ, 89.

COMBUSTION SPONTANÉE. Effets de l'ivrognerie, 139.

COMPARAISON, 91. CONCENTRATIVITÉ, 88.

CONFESSEUR. Sa mission près des enfants libertins, 342. - Près de tous les hommes, 19*.

CONFIGURATION, 90. CONSCIENCIOSITÉ, 90.

CONSTITUTION. Mot préférable à celui de tempérament, 46. - Sanguine, ses passions, 46.—Bilieuse, ses passions, 48. - Nerveuse, ses passions, 49. - Lymphatique, ses passions, 50. - Mélancolique, ses passions, 51.

CONSTRUCTIVITÉ, 89.

CORPS formé du limon, 7. -Garde les propriétés de la matière, 8. — Sa noblesse, sa beauté, 8. - Son action sur l'ame, 22.

CORRUPTION POLITIQUE, 414, 419.

COURAGE. Origine, 244. - Ce que c'est : instinctif et réfléchi, 245. - Instinctif, 246. - Réfléchi, procède de l'ame, 246. — Caractèla valeur et le courage, 247. -- Militaire, 248. -- Mainpar la noblesse, 249. -Dans la vie commune, 250. - Contre la calomnie, le

malheur, la maladie, 251. - Naît souvent du sentiment religieux, 252.

CRAINTE. Définition, 211*. -Louable, vile, 211*. - Des aliénés, 332*.

CRÉATION DE L'HOMME, 7. CRIMES (STATISTIQUE DES), 263*.

CURIOSITÉ. Définition, 23*.—Nait avec la vie, 24*. - Mène à la vérité, 24*. — Impie, 27*. - Vulgaire, 28*. -Fréquence suivant les sexes, les âges, 29*. - Dangers de cette passion, 31*. - Conseils aux curieux, 32*.

D.

D'AGUESSEAU, cité, 347*.

DAUVIN, cité, 423*. DÉFENSE PERSONNELLE. Sa légitimité, 240*.

DÉLIRE MANIAQUE. Définition, division, 304*. Voy. FOLIE.

DÉMENCE. Définition, marche, 301* — Symptômes . 302*.

DÉMOCRATIE ABSOLUE. Est impossible. 413*. Voy. RÉ-PUBLIQUE.

DÉMONOMANIE, 345*.

DÉPORTATION, 415*.

DESCARTES. Sa division des passions, 27.

DESCURET. Sa division des passions, 28.

DESGENETTES, cité, 311*.

DESPORTES, cité, 309*, 392*. capable d'exaltation factice, DESPOTISME. Ce que c'est, ses

bases, ses effets, 410.

DESTRUCTIVITE, 89.

res, 246. - Parallèle entre DIÈTE. A l'égard des détenus, 420*. - Ses effets funestes . 421*.

tenu longtemps en France DIEU. D'après les Panthéistes, 6. - Peut seul dire à l'homme son origine, 7. - L'idée de Dieu est intuitive . 36.* -

selle, 45*.

DIEUX. Instigateurs de débauche. 321.

DON CALMET, cité, 349*.

DOULEUR. Punition de l'homme, 18. — Est un mal, 148*. — Sa nécessité, 149*.

DUBREUIL. Bel exemple d'amitié, 353.

ÉCRITURES. Leur autorité par rapport à l'histoire de l'humanité, 4.-Leur influence sur les civilisations, 4.

EDUCATION, Mauvaise direction qu'on lui donne, 72. - Indifférence religieuse des maîtres, 72. — Qualités qu'ils devraient avoir. 73.

EFFROI. Définition, 210*. ÉGLISE. - N'a rien décidé sur l'état de l'homme avant la chute, 5. EGOISME. Définition, 196. — In-

fluence des âges, 197. — Du célibat, des souffrances. des chagrins, 198. - Sa fréquence, 198. - Habileté de l'égoïsme, 199. - Viole tous les sentiments, 200. -Eteint la foi politique, 201. - Infecte toutes les classes de la société, 202. - Ses ÉTENDUE, 90. caractères, 203.

EMPRISONNEMENT, 416*. ENFANCE. Ses passions, 33. ENFANTS-TROUVÉS. Leur situation morale, 338.

ENNUI. Sa source, 159*. — Définition, 160*. - Effets, 161*. — Comment on l'évite, 163*. — Attaque tous ses physiologiques, 166*.— Traitement, 170*.

Croyance en Dieu univer- ENSEIGNEMENT (LIBERTÉ D') 397. ENVIE. Définition, 187*.—Source. 188*. - Portrait de l'envieux, 190*. - Masque de vertu que prend l'envie, 191*. - Sa marche tortueuse, 191*. - Effets, 192*. — Traitement, 194*.

ÉPICURE. Sa division des passions, 27. - Prêchait la paresse, 264. - Ses idées sur le mal, 146*.

ÉPILEPSIE. Ses rapports avec la folie, 315*.

ÉPOUVANTE. Définition, 211*. ESPAGNE. Punie des massacres du Nouveau-Monde, 56*.

ESPÈCE HUMAINE. A eu un commencement. - Preuves. 6.

ESPÉRANCE. Définition, 90*. — Source, 91*. - Son portrait, 94*. - Influence des âges, 95*. — Des sexes et des tempéraments, 96*. -Effets physiologiques, 96*. - Effets moraux, 97*.

ESQUIROL, cité, 313*, 315*, 318*, 545*, 359*, 361*, 362*, 364*, 368*, 370*, 372*.

ESSÉNIENS. Histoire de ces sectaires , 71*.

ESTIME DE SOI, 89.

ÉTAT. Son rôle social, 399.

ETUDE. Troubles physiologiques qu'elle produit, 66.

EUDAMIDAS. Son testament à ses amis, 353.

ÉVANGILE. Injustement accusé de n'avoir rien dit de l'amitié. 353. — A fondé la liberté, 400.

ÉVENTUALITÉ, 91.

les hommes, 163*. — Cau- EXAMENS ACADÉMIQUES. Objet de fraude, 26*.

EXPERIENCE. Ce que c'est, 17*.

347*.

FACULTÉ D'AIMER. Source de nos passions, 31. — Sa double tendance, 95. -Comment elle se développe. 96. - D'où viennent sa versatilité, ses tendances, 97. - Ses répulsions , 98.

FALOUX (DE), cité, 59*. FAMILLE. Souche de la société. 157.

FANATISME. Définition. — A souillé toutes les religions. 54*. - De l'irréligion, 56. - Dangers du fanatisme. 58*.

FAT, 205.

FEMME. Sa création, 9. — Entrait dans le plan primitif de Dieu. 9. - Le tentateur s'adresse à elle, 14. - Sa destination, 40. — Ses passions, 43. - Moins longtemps apte à la génération que l'homme, 294. — Celles du Nord engendrent plus longtemps que celle du Midi, 294. — Femme brune. 301. - Blonde, 302. - Influence du commerce des femmes sur l'homme, 309. - Femmes sont rarement voluptueuses, 324. - Peu susceptibles d'amitié entre elles, 351. — Très portées à la pitié, 367. - Moins responsable que l'homme de leurs actes, 281*.

FERMETÉ, 90. FERRUS, cité, 295*, 303*.

FILLE. Petite fille, ses inclinations, 39. Portrait de la jeune fille, 40. - Caractères des sentiments qu'elle

éprouve, 297. - Effets moraux de la puberté, 298.

FODÉRÉ, cité, 351*. FABRE, cité, 304*, 320*, 340*, FOLIE. Causes prédisposantes, 305*.-Déterminantes, 313*. - Rapport des causes morales et des causes physiques, 318*. - Siége, 320*. -- Caractères généraux. 323*. - Spéciaux, 334*. --Pronostic, 370*. — Diagnostic, 372*. - Enquête. 374*. - Examen direct du malade, 375*. - Difficultés du diagnostic, 378*. Juris, prudence relative à la folie. 381*.

> FORTUNE. Son influence sur le moral, 60.

> FOURIER. Son système, 81*. — Ses idées sur Dieu, sur l'avenir de l'ame, 82*.-Sa théorie passionnelle, 84*.

FRAYEUR. Définition, 210*. FRIAND, 104.

FUREUR DES ALIÉNÉS, 330*.

GAIETÉ, 90.

GALANTERIE. Ce que c'est, 291. - Portrait de l'homme galant, 291.

GALL, cité, 358*, 362*, 363*, 365*.

GARCON. Petit garçon. -- Ses inelinations, 39.

GASTRONOME, 104.

GÉNIE. Rare chez les hommes fortement constitués, 67.

GEORGET, cité, 308*, 316*, 317*, 325*, 334*, 371*, 378*.

GLOUTON, 104. GOINFRE, 104.

GOULU, 104.

GOURMANDISE. Définition, 102. -Celle dugourmand, 104.

- Influence des âges, 104.

fluence des professions, 107. - Des états anormaux, 108. — Sobriété antique, 108. — Excès des Grecs. des Romains, 109. - Portrait du gourmand, 112 .-Effets de la gourmandise. 114. — Phénomènes de voracité, 114, 115. — Opinions sur la gourmandise. 116. — Préceptes contre cette passion, 117.

GOURMET, 104.

GOUVERNEMENT (DIFFÉRENTES FORMES DE), 410.

CONSTITUTIONNEL, A l'état d'essai, ses vices, 314. GRÈCE. Sa civilisation, 61*.

GROSSESSE. Cause des passions, HYSTÉRIE. Cause des passions, 57. - Bizarreries des goûts. 57.

GUIRAUD. A pretendu gu'Adam avait les deux sexes, 9.

HAINE, 145*. - Définition, 153*. - Sa nature, 151*. - In- IGNORANTINS, 119*. fluence des âges, 152*. - ILLUSIONS, 368*. tempéraments, 154*. - Ca- IMITATION, 90. ractères de la haine, 155*.-Ses effets, portraits du haineux, 157*. — Traitement, 157*. — Haine chez les alié- INCERTITUDE. Poursuitsans cesse nés, 329*.

HALLUCINATIONS, 366*. - Cau- INCONSTANCE, 5*. - Définition, ses, 368*. - Fréquence des hallucinations, 368*.

HAREMS. Influence sur les mœurs de l'Asie, 327.

HÉBREARD, cité, 313*, 317*. HÉLIOGABALE. Ses excès de ta- INDIVIDUALITÉ, 90.

ble, 110. HERNHUTES. Histoire de ces sectaires, 75*.

HOFBAUER, cité, 369*, 374*. INFIRMITÉS. Effets sur les pas-

— Des sexes, 106. — In- HOMME: Sa double nature, 1. — Définition, 2. - Être déchu, 2. - Avant la chute, 5. - Comment il a commencé à exister sur la terre. 5. — Ne peut deviner son origine, 7. - Sa destination primitive, 8. - Il était libre d'opter entre le bien et le mal, 11. - Avant la chute, ne mangeait pas de chair, 12. — Dégradé, 13. Sa destination sociale et privée, 42. - Ses passions, 43. — Tend vers le bonheur, 6*. — N'a pas en lui sa raison d'être, 39*.

HUFELAND, cité, 361*. HUGO, cité, 262*, 355*. ses effets, 57.

IDÉALITÉ, 90. IDIOTISME. Définition, 293*. --Ses variétés, 296*. - Caractères, 296*, 297*.

Des sexes, 153*. — Des IMBÉCILLITÉ. Symptômes, 298*.

- Cause de folie, 316*. - Épidémique, contagieuse, 317*.

l'esprit humain, 17.

source, 6*. — Causes, inconstance aux différents åges, 9*. - Effets, 11*. -Populaire, 13*. - Tout y est soumis hors Dieu, 14*.

INDUSTRIALISME. Cause des passions, 69.—Son mode d'action sur les hommes, 70.

sions, 59. — Rendent l'esprit pointilleux et vif, 59.

INGRATITUDE, 204*. — Définition, 205*. — Source, 205*.
— Envers la Providence,
206*. — Des peuples, 207*.
— A défaut des lois, le remords la punit, 208*.

INTELLIGENCE obscurcie et assujettie à l'erreur, 17, — Ses tendances infinies, 15*.

INTEMPÉRANCE. Source, 69. —
Définition, 99. — Son abjection, 100. — Elle a pour
agent le plus grossier des
sens, 100.

INTERDICTION DES ALIÉNÉS.

— Vices de la législation à cet égard, 387*. — Moyens vicieux de procéder à l'interdiction, 390*.

DES DROITS POLITIQUES,

INTERMITTENCE. Loi des créatures, 167*.

ISOLEMENT DES DÉTENUS, 448*.

Isolement absolu, sans travail, chose monstrueuse, 419*.

IVRESSE au point de vue légal, 141. - Jurisprudence, 141. — Assimilation à la folie. 143. — Arrêts de cassation. 143. — Complète, excuse les actes, 144. - Incomplète, préméditée, 145. — Crime médité à jeûn, commis dans l'ivresse, 146. habituelle, atténue-t-elle ou aggrave-t-elle la responsabilité? 147.—Dans le cas d'ivresse produite par autrui. quelle est la responsabilité de l'agent? 147. — Simulée, ses caractères, 148. - Relativement aux témoins, 149.

IVROGNERIE. Définition, 121. -

Distinguée de l'ivresse, 121.

— Influence des âges, des sexes, des professions, 122.

— De l'éducation, 123. —
Des états morbides, 124. —
De l'exemple, de l'irréligion
125. — Historique, 126. —
Portrait de l'ivrogne, 132.

— Description de l'ivresse, 133. — Influence des diverses boissons, 136- — Effets sur l'organisme, 137.

— Sur la société, 139. —
Traitement de l'ivresse, 150.
Moyens répressifs, 151.

J.

JALOUSIE. Source, 173*. — Définition, 174*.

— DES ANIMAUX, 175*. —
Naît avec la vie, 176*. —
Causes, 177*. — Effets, 178*.
— Portrait, 179*. — Tourments qu'elle inflige à ceux qu'elle soupçonne, 179*. —
— Elle est durable, 180*.
— Traitement, 181*.

DES BELLES-MÉRES, 84*.
 JÉSUITES. Réductions américaines, 122*.

JEUNE. Défendu contre le philosophisme, 53, 117. — Existe chez tous les peuples, 53. — Est hygiénique, 54.

JEUNESSE. Ses passions, 34.

JOIE. Définition, source, 131*. —

Causes, 133*. — Influence
des tempéraments, 133*. —

Effets, symptômes, 135*. —

Impure, 138*. — Mondaine,
139*. — Du juste, 139*,
142*. — Des aliénés, 327*.

JOURNAUX. Leurs dangers, leur mauvaise foi, leur égoïsme, 76,77.

JUIFS protégés par Dieu, 64*. JULIE (fille d'AUGUSTE). Ses débauches, 322.

JURÉS. Leurs devoirs, 277*, 282*.

JURISPRUDENCE RELATIVE A
L'IVRESSE, 141.—A l'âge
des prévenus, 273*.— Aux
Aliénés, 381*.

JURY devrait connaître de tous les crimes et de tous les délits, 29*.

JUSTICE DE DIEU prouve la dégradation de l'homme, 3.

L.

LA CHAMBRE. Sa division des passions, 27.

LAMENNAIS nie que la douleur soitun mal, réfutation, 148*.

LANGAGE, 91.—Distingue les nationalités, ses effets sociaux, 407.

LARMES. Leur puissance, 85. LAS-CAZAS, 59*.

LAUVERGNE, cité, 140*.

LELUT, cité, 303*, 304*.

LIBERTÉ. Définition, 393.—Droit de tous, 400. — Ce qu'elle doit à l'Évangile, 400. — Ennemie de la licence, du sang, 402.—Fausse liberté, 403. — Faux amis de la liberté, 403. — La vraie distinguée de la fausse, 405.

CIVILE. Définition, 394.
 N'est pas sous le despotisme, 395.

-- DE CONSCIENCE. Définition, 394. — Violée par les gouvernements, les sectai-

res, 395.

-- INDIVIDUELLE Définition, 394. — Ressort de la constitution civile, 395.

- DES CULTES. Définition, 394.—N'existe pas en France, 395. — Funeste intervention de l'État, 395. DE PENSER. Définition,
 394. — Comprend celle de la presse, celle de l'enseignement, 394.

— DE LA PRESSE, conquise par le peuple, ses abus, 396. — Haine qu'en a le pouvoir, 396.

 D'ENSEIGNEMENT, promise par la Charte, n'existe

pas, 397.

LIBERTINAGE, 316. — Définition, 317. — N'existe pas chez les animaux, 317. -Historique, 319. - Chez les Juiss, 319. — Chez les Égyptiens, dans l'Orient, à Carthage, 320. - En Grèce, à Rome, 321. -Causes, 323. — Irréligion, 324. - Action des sexes, 327. — Action des climats, 327. - Action du despotisme, 328. — Effets, 335. — Maladies qu'il produit, 337. - Traitement, 338. - Conseils aux parents, 339. -Aux instituteurs, 340.

LILLE. Son libertinage, 325. LOCALITÉ, 91.

LOKE, cité, 131*.

403. — Faux amis de la liberté, 403. — La vraie dismœurs, 323.

LOUIS XV. Son immoralité, 323. LUCULLUS. Sa gourmandise, 109.

M

MAGISTRATS. Doivent être justes, 287*. — Défiants des faux témoins, 289*. — Exempts de passions, 289*. — Leurs devoirs, 290*. — Mauvais choix qu'on fait, 291*. — Susceptibles de corruption, d'entraînements, 291*.

MAHOMET. Civilisation qu'il a fondée, 67*.

TABLE ANALYTIQUE.

MALADIES. Causes de nos passions, 55.

MANIE. Ses caractères, 365*. MANUFACTURES. — Cause de libertinage, 325.

MARC, cité, 336*, 344*.

MARCHANDS. Leurs passions, 69. MARCIONITES. Leurs idées sur le mal, 146*.

MARIAGES D'INCLINATION, 311. MARTYRS. Leur courage, 253.

MATERIALISME. Culte pratique de la société, 71. — Tendances matérielles de la jeunesse, 72.

MATHÉMATICIENS. Influence de leurs études matérielles, 69.

MATTEY, cité, 352*.

MATIERE. Son impuissance, 40*. MORT. Heure du repentir, des ré-MEDECINS. Leurs passions, 68.— Influence de leurs études physiques, 68. — Impies. 52*.

LEGISTES. Leurs obligations, 337*, 373*, 374*, 375*,

MÉPRIS. Source, 197*. — Définil'homme méprisé, 199*. — Signes du mépris, 200*. -Naît souvent des préjugés, 200*. - Ridicule des riches pour les pauvres. 202. - Est une peine terrible, 202. - Devient un mérite quand il est injuste, 203*.

MERVEILLOSITÉ, 90. MESSALINE. Sa lubricité, 322. MISSIONNAIRES. Leurs œuvres, 120*.

MODE. Ses caprices, 14*.

MODESTIE. Définition, 213. — Naturelle ou acquise, 214. - Influence des tempéraments, des âges, 214. — D'éducation, 215. - Source de cette modestie, 215. -

Caractères, 215. - Souvent feinte, 217. - Avantages sociaux qu'elle aurait, 217.

MOINES (DU SAINT-BERNARD), leur dévoûment, 120*.

MONARCHIE. Définition, examen de ce gouvernement, 414.

MONOMANIE. Caractères, 334*. - Raisonnante ou instinctive, 335*. - Jurisprudence. 336*. — Ambitieuse, 338*. — Gaie, 340*. — Triste, 341*. - Religieuse, 344*.-Érotique, 349*. — Du vol, 351*. - Incendiaire, 353*. - Suicide, 355*. - Homicide, 360*.

parations, 55. - Ses terreurs prouvent l'existence de Dieu, 43*. — Du juste. 140*.

MORUS (THOMAS). Son système, 69*.

MOYEN-AGE. Son influence sur la folie, 312*.

tion, 198*. - Portrait de MULIIOUSE. Son libertinage, 325. MUYARD DE VOUGLANS, 385*. MYSTERES. Tout en est plein, 25.

N.

NAPOLEON. Victime de l'ambition, 240. - Son despotisme, 403.

NATURE HUMAINE. Sa grandeur et sa faiblesse, 2

NOBLESSE. Influence sur les passions, inconvénients et vices, 63. - Source de vanité, 228. - Son courage militaire, 249. - Maintenant n'a plus de but, 249.

NOSTALGIE. Définition, 387. -Action sur les divers peuples, 388. - Fréquente en 89 dans nos armées, 389.—

Chez les esclaves nègres, 389. - Symptômes, effets. - 330. - Traitement, 392.

0.

OMOPHAGE, 104.

ORDRE DE L'UNIVERS. Prouve l'existence de Dieu, 42*.

ORFILA, cité, 286*, 299*, 362*. ORGUEIL. Définition, 204. - Vi-

cieux, 203. - Chute originelle, première cause, 205. - Ages, leur influence, 206. - Objets de l'orgueil, 207. — Caractères et effets, 207.—Portrait de l'orgueilleux, 209. — Traitement, 209. — Vertueux, 210. — Caractères, 211. — Utilité de cette sorte d'orgueil, 212.

DES ALIÉNÉS, 328*.

PANTHÉISME. Idée étrange qu'il a de Dieu, 6.

PARCHAPPE, cité, 306*, 318*, 320*.

PARENT - DUCHATELET, cité, 330.

PARESSE. Origine, 262.—Définition, 263. — Prèchée par Épicure, 264. — Influence des âges, 264. - Des constitutions, 265. -- De la fortune, 265. — De la chaleur, du sommeil, 266. — Animaux prêchent d'exemple contre elle, 267. — Effets du travail dans la nature entière, 267. - Portrait du paresseux, 268. -Effets, 270. - Saint Paul recommande le travail, 270. - On met la paresse en honneur, 271. - Influence

morale de ce vice, 272. -Influence politique, 272.— Remède, 273. - Cause de prostitution, 331.

PAROLE. Révèle en nous l'idée d'un Dieu, 40*.

PARTIS POLITIQUES. Leur funeste influence, 405.

PASSIONS EN GÉNÉRAL, 20. — Apanage de la chute, 20.— Existaient avant elle, mais soumises à l'intelligence, 20.—Naturelles à l'homme, mais seulement dans l'ordre voulu par Dieu, 21. -Définition . 22. — Opinions diverses sur leur siége, 22. -- Elles ne sont que dans l'ame, 23. - Les sens les sollicitent, 23. - Division, 26. — Classification, 32. — Causes, 33. — Effets, 261*. - Rapports avec la criminalité, 262*. - Avec les civilisations, 266*. - Avec la responsabilité des actes, 282*. - Pas comparable à la folie, 285*. — Il en est qui aggravent la responsabilité, 287*. - Leurs dangers chez les juges, 289*.-Des aliénés, 326*.

PATRIE. Ses bienfaits, 408. -Idée morale de la patrie, 409. - Politique, 409.

PATRIOTISME. Ce que c'est, 406. — Ses devoirs, 408. — N'existe que dans les républiques, 412.

DES ANCIENS, 415. -N'existe plus chez nous, 417.

PAUL (SAINT) admet deux natures dans l'ame, 26.

PAUVRETÉ. Son influence sur le moral, 61.

PEINES, Voyez PÉNALITÉ.

PENALITÉ. Sa source, sa nécessité, 395*. - Principes sur

396*. - Doit être adoucie pour les femmes, 282*. --Définition de la peine, son PHTHISIE PULMONAIRE. Passions but, 397*. — Mesure de la peine, 400*. - Échelle des peines, 401*. — Conditions de la bonté des peines, 402*. - Peines infamantes, absurdité légale, 403*.--Peine de mort, 406*. — Travaux forcés, 413. - Déportation, bannissement, 415*. - Emprisonnement, 416* -- Surveillance, 422*. — Interdiction des droits politiques, privation des droits civils et de famille, 426*.-Amende, 428*. - Insuffisance de la pénalité, 428*. - Besoin d'une réforme, 431*.

PÉNITENCE (SACREMENT DE), 19*. PENSÉE. Prouve l'existence de PIORRY, cité, 369*. Dieu, 40*.

PERES (DE 'L'ÉGLISE) admettent deux natures dans l'ame,

PEUR, 210*. - Sentiment conservateur, 212*. - Les animaux faibles sont peureux, 212*. — Femelles plus peureuses, 213*. - Chez l'homme, la force morale supplée quelquefois à la force physique, 213*.—Causes, 213*. - Nait avec nous, nous poursuit partout, 216*. -Communicative, 217*. — Effets, symptomes, 218*.-Traitement, 220*.

PESANTEUR, 91.

PHILIPPE D'ORLÉANS. Ses débauches, 323.

PHILANTHROPIE, vertu philosophique. -- Son insuffisance, 125*.

PHILOGENITURE, 88.

lesquels elle est fondée. PHRÉNOLOGIE. Exposition de ce système, 88. - Objections contre, 92.

TABLE ANALYTIQUE.

qu'elle fait naître. - Ses effets moraux, 57.

PHYSIONOMIE, Ce que c'est, 78. -Chez l'homme civilisé, 79. -- Chez le sauvage, 80. --Comment elle exprime les passions gaies, 80. - Les passions tristes, 81. — Miroir de la pensée, 81. — Signes que donne le système pileux, 81. — Le front, 82. - Les sourcils, les yeux, 83. - Le nez, la bouche, 86. —Le menton, les pommettes, les oreilles, 87. Le cou, les extrémités, 88. DES ALIENES, 332*.

PINEL, cité, 302*, 313*, 317*, 343*, 345*, 359*, 361*.

PITIÉ, 363. - Combat l'égoïsme, 364. — Définition, source, 364. — Intelligente chez l'homme, 366. – Influence des tempéraments, 367. --De la fortune, des grandeurs, 368. — On s'endurcit contre la pitié, 370. — Influence des professions. 371. - Effets, 371. - La pitié veut la justice, 372.--Respectée chez tous les peuples, 373. — Se fortifie dans la charité, 374. Utilité, 374.

PLAINTE. Voix de ce qui souffre, 224*.

PLATON, cité, 2.—Croit à la chute de l'homme, 4. - Son système social, 68*. — Ses idées sur le mal, 146*.

POLYPHAGE, 104.

POPULARITÉ. Son inconstance, 13*.

nos passions, 60.

PRÉSOMPTUEUX, 205.

PRÉTRE. Personnification terrestre de la religion. Son avenir, 127*.

PRINCIPES. Ce qu'il faut penser de l'idée de deux principes, 146*.

PRISONS. Lieu de corruption, 326.

PROCUREUSES. Leur infâme conduite, 333.

PROFESSIONS. Causes des passions, 65. - Leurs influences, 65, 66, 67. — Libérales, développent l'intelligence. — Matérielles, l'abrutissent, 66. — Chacune donne aux hommes une teinte spéciale, 67.

PROPAGATION DE LA FOI, 124*. PROSTITUÉES. 328. Mystère de la prostitution, 329.—Fréquence de la prostitution, 330, causes, 331. - Caractère des prostituées, 333. — Vices des prostituées, 334.

PRUDENCE. Définition, 254. -sont doués, 254. - Influence des âges, 256. - Des constitutions, 257. - De l'éducation des maladies, 258. — Etudes sérieuses portent à la prudence, 259. - Doit régler notre vie . 259. — Expérience, source de prudence, 260. — Peuples, profitent rarement des lecons des événements, 261.—Vis-à-vis de nos semblables, 261.

PSYCHOLOGIE. Ne peut saisir le lien de l'ame et du corps, 25.

PUISSANCE. Son action sur les passions, 64.

POSITION SOCIALE. Source de PUBERTÉ Précoce chez les filles, dans les villes, 293.

PUDEUR. Définition, 219. — Morale, 219. — De chasteté. 220. — Développée chez les femmes, 220. - Naturelle en elles, 221. - Portrait de la pudeur, 222. - La femme sans pudeur, 223. - Natures incomplètes qui ne l'éprouvent pas, 223. -Affectée, 224.

PYTHAGORE ne voulait pas qu'on mangeât rien qui eût vécu, 117.

R.

RECONNAISSANCE. Définition. source, 355. - Envers la providence, 357 — Envers les parents, les bienfaiteurs, 358. - Estime qu'en faisaient les anciens, 359.

REDEMPTION. Son influence contre le libertinage des peuples. 323.

RELIGIEUSES. Ce qu'elles sont, 117*.

Tous les ètres animés en REPENTIR. Définition, 15*. -Sources, 16*, -- Purifie le coupable, 18*. - Suffit pour sauver, 20*.

RÉPRODUCTION. (L'ACTE DE LA) N'était pas aussi matériel avant la chute que depuis, 12. - Dans la nature entière, 288.

RÉPUBLIQUE. Examen de ce gouvernement, 412. - Impraticable chez certains peuples, 413. - Bonne pour les nations naissantes. 413.

RESPECT. Ce que c'est, signes qui le marquent, 359. --Respect envers Dieu, 460. Envers les personnes, 361.

- Pour les choses, 362. - SÉNÈQUE. Cité, 358*. rien, 363.

RESSENTIMENT. Definition, sour- SENTIMENT RELIGIEUX. Source, ce, 236*. - Effets moraux. 237*. - Influence des âges, 238*.

RÉVÉLATION INTÉRIEURE, 47*. REYBAUD, cité, 88*.

RIRE. Signes qu'il donne . 87.

ROBERT OWEN. Ses essais d'association, 85*. - Proclame l'irresponsabilité humaine, 86*.

ROMAINS. Leur civilisation, 63*. ROMANS. Causes des passions. leurs dangers, 75. — Leurs effets, 76.

ROSSI, cité, 280*, 337*, 399*, 401*, 402*, 409*, 410*.

SAINT-BARTHÉLEMY. Fait politique autant que religieux, 56*.

SAINT-SIMONIENS. Leur idée de Dieu, voulurent un messie. 79*. — Leur but, 80*. – Plagiaires du Panthéisme, de Platon, de Morus, etc. 80*. - Leur chute, 81*.

SAINTE-FOI (CHARLES), cité, 19*. SPURZHEIM, cité, 359*. SAISONS. Influence sur la criminalité, 264*. - Sur la folie, 310*.

SAVANTS.L'un nous fait descendre d'une carpe, 5. — D'autres 6. - Disent que l'homme existe de toute éternité icibas, 6. - Moins aptes à la génération que les autres, SYSTÈME PÉNITENTIAIRE, 416*. 67.

SCIENCE. Prostituée de nos jours. 25*.

SÉCRETIVITÉ, 89.

Hommes qui ne respectent SENS. Séducteurs de l'intelligence, source des passions, 23.

34*. — Base de l'existence. 38*. — Causes qui le modifient, 49*. — Consolations qu'il procure, 51*. - Effets généraux, 53*. - Son influence sur les civilisations, 59*.

SÉQUESTRATION DES ALIÉNÉS, 392*.

SEXES. Cause des passions, 38.— Ce que c'est, 287. - Influence sur la criminalité, 262*. — Leurs rapports avec la responsabilité des actes, 280*. - Influence sur la folie, 307*.

SIGNES DES PASSIONS, 78.

SILENCE DANS LES PRISONS. 416*. - Ses dangers au point de vue médical, 419*.

SOEURS DE CHARITÉ. Leur portrait, leurs vertus, 117*.

SOURDS-MUETS. Leurs passions, 59.

SPECTACLES. Cause des passions, 73. — Manie des spectacles. leurs dangers, 73.

SPLEEN, 356*.

STOICIENS. Niaient les biens et les maux, 27. -- Niaient la douleur, réfutation, 257*.

STUPIDITÉ. Définition, 303*.

SUFFISANT, 205.

nous font une parcelle de Dieu SUICIDE. Nombre moyen des suicides en France, 355*. -Flétri par les lois anglaises, 356*.

SYSTÈMES THÉOPHILANTROPI-

QUES, 68*. SYMPATHIES QUI UNISSENT LES HOMMES, 344.

T.

TÉMOINS (FAUX), 288.

TEMPERAMENTS. Causes des passions, 45. - Idées des anciens sur les tempéramens, 45.

TEMPS, 91.

TERREUR. Définition, 210*.

THÉODORET rapporte les débauches de son siècle, 221.

THOMAS (SAINT). Sa division des passions, 27.

TONS, 91.

TRAVAIL. Développe le génie, 66. - Nécessité et devoir pour l'homme, 263. — Il a embelli la nature, enrichi les sciences, les arts, 267.

TRAVAUX FORCÉS, 413*.

TRIBUNAUX. Se sont prêtés à tous les gouvernements. 290*. - En général mal composés, ignorants, 291*. - Exceptionnels, violence du pouvoir, 292*.

TRISTESSE. Définition, 246*. — Sources, causes, 247*. -Vient de nos besoins factices, 248*. — Influence des âges, des sexes, des temde perversité, 255*.—Sympn'ont pas de foi, 256*. — Des aliénés, 328*.

U.

UNIFORMITÉ. Source d'ennui, 167*.

USINES. Leurs dangers pour la santé, la morale, 70.

V.

VALENTINIENS. Leurs idées sur le mal, 146*.

VALEUR. 247.

VANITÉ. Définition, 224. — Son origine, portrait du vaniteux, 225. — Sources, richesse, naissance, 227. ---Luxe des habits, 228. — Avantages physiques, 229. — Du crime, 229. — Ne peut exister chez le philosophe, 230. -- Est un des maux de notre époque, 230. - Enfante du bien par ostentation, 231. — Persiste jusqu'à la mort, 231. -Causes de prostitution, 232. - Des aliénés, 328*.

VÉNÉRATION, 89.

VÉNÉRIENNE (MALADIE). Portrait de ses ravages, 337.

VENGEANCE, 236*. — Définition. 239*— Permise chezles sau~ vages, 239*.—Lacivilisation l'a proscrite, 239*-Dans l'état social est remplacée par la punition, 240*. — Idées de l'Encyclopédie sur la vengeance, réfutation, 241*. - Populaire, 243*. - Passion féminine, 244*.-- Condamnée par l'Évangile. 244'. — Des aliénés, 329*.

péraments, 250*. -- Source VERITE. Prouve l'existence de Dieu, 41*.

tômes, 255*. - De ceux qui VIE. Ses misères. Menacée de tous côtés par la mort, 16. - Bichat crut à deux vies, l'une organique, l'autre animale, 26.

> - DOUBLE DANS LA NATU-RE, 280.

VIEILLESSE. Ses pasions, 36 .-Dans ses rapports avec l'imputabilité des actes, 279*.

VILLES. Influence pernicieuse des grandes villes, 71, 325.

VINCENT DE PAULE (SAINT). Sa charité, 115*.

VIREY, cité, 261*.

VITELLIUS. Ses excés de table,

109.

VOISIN, cité, 317*.

VOIX. Manifeste l'intelligence, 407.

XANTE. Patriotisme de cette cité, 416.

VOLTAIRIENS. Ce qu'ils sont,

YORSKIRE. Influence des fabriques sur l'enfance, 326,

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.